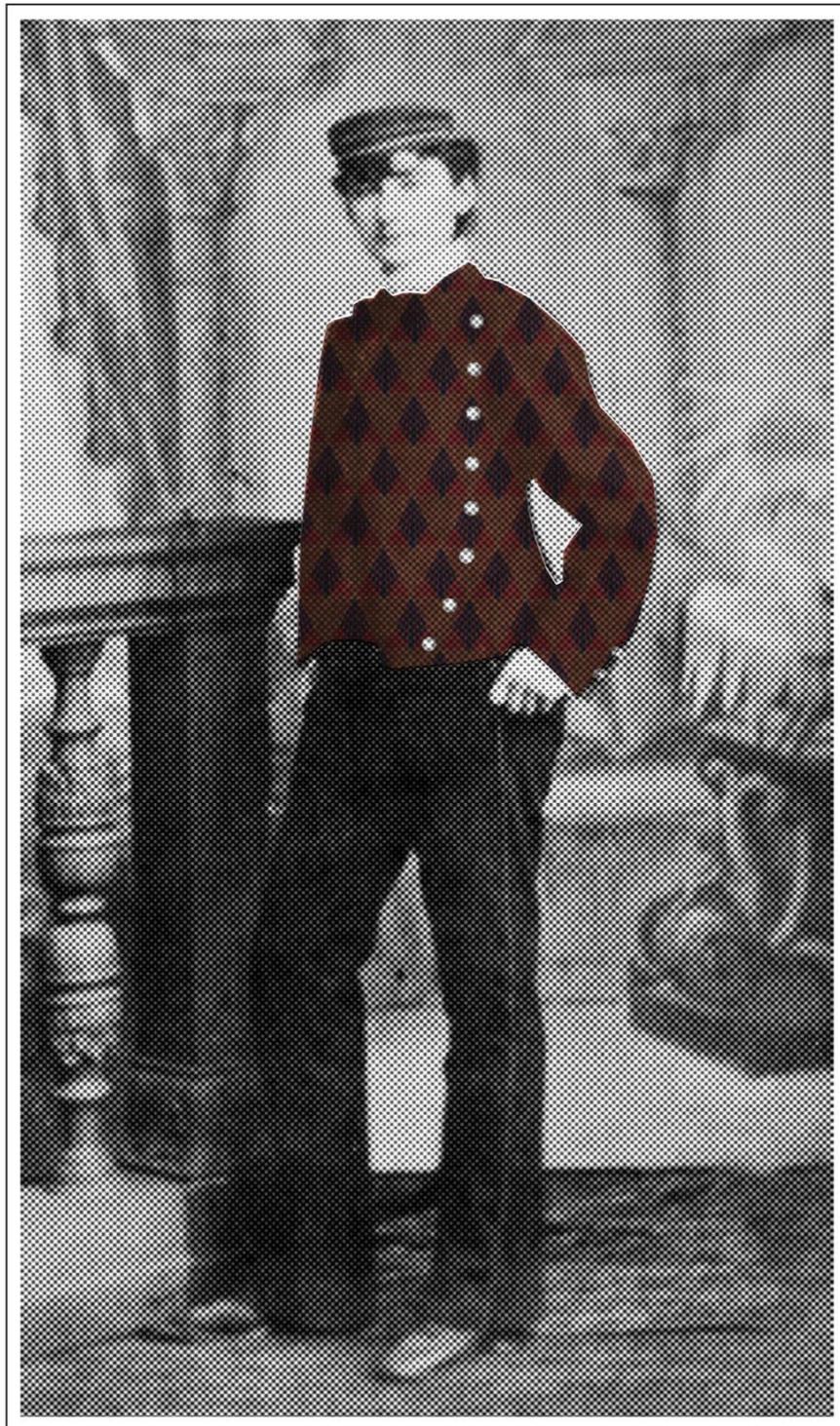


Reflets d'une Maupassante



Gilles Picq
avec la collaboration de Nicole Cadène

éditions des Commérages

REFLETS D'UNE MAUPASSANTE

Vie de Gisèle d'Estoc

par Gilles Picq

Avec la collaboration de Nicole Cadène

Copyright Gilles Picq

AVANT-PROPOS

Les hommes vivent un peu comme les aveugles, et généralement, ça leur suffit.
Philippe Claudel – *Le Rapport de Brodeck.*

Il en est de ces existences qui ne laissent pas de traces derrière elles ou si peu qu'on dirait que quelque lémure fut mandaté pour dissiper le souvenir du disparu dans les mémoires des vifs, un peu à la manière de ces Comanches qui effaçaient leurs traces dans les plaines de l'Oklahoma, afin que nul ne les retrouve. La personne à laquelle nous tentons ici de redonner vie est dans cette situation. Il n'est pas sûr que nous ayons tous notre Comanche, mais celui de Marie-Paule Courbe avait un nom : il s'appelait Pierre Borel. Seulement, celui-ci était d'un genre particulier : tandis qu'il laissait une trace, il en inventait une autre qui mettait définitivement le chercheur sur une piste le conduisant, pour le coup, à douter de la véritable information. Si le nom de Marie-Paule Courbe ne dit rien à personne, celui de Gisèle d'Estoc est aujourd'hui, tout de même, plus familier. Cependant, nous avons choisi de la nommer ici par le nom qu'elle reçut à sa naissance et dont elle usait notamment dans les salons où, sculptrice, elle exposait. Jamais, en effet, elle ne signa de ce pseudonyme, fabriqué par Pierre Borel à partir de deux autres, parfois utilisés : Gyzèle et G. d'Estoc. La première fois que nous croisâmes *Mme d'Estoc* ce fut à l'occasion de nos recherches sur Laurent Tailhade. Nous échangeâmes alors nos impressions avec les amis Philippe Oriol et Christian Laucou qui firent paraître cet ouvrage fondateur intitulé *A propos de l'attentat Foyot*. Puis, nous donnâmes une communication au premier colloque des Invalides destinée à faire un peu de lumière sur celle que beaucoup d'universitaires considéraient comme une pure invention. D'où le titre de notre intervention : *On destocke Gisèle ou comment donner de la chair à un ectoplasme*. Certes, ces quelques pages comportaient encore des erreurs et des approximations, mais elles avaient au moins le mérite de remettre l'ouvrage sur le métier. Personne ou presque ne les lut, puisque longtemps encore, nous reçûmes des courriers de chercheurs qui, soit se référaient au jugement définitif d'Auriant, écartant l'existence terraquée de *Mme d'Estoc*, soit reprenaient

telles quelles les forgeries de Borel. Telle était la doxa qui prévalait alors, lorsque nous fûmes contactés par Mélanie Hawthorne, de l'Université d'Austin, qui avait bien l'intention d'en découvrir un peu plus sur celle qui, jusque là, n'avait pas trouvé une biographie digne de ce nom. Un échange de lettres s'en suivit, puis, après un long silence, en 2013, Mélanie Hawthorne publia son livre : *Finding the woman who didn't exist – The curious life of Gisèle d'Estoc*. La critique ne fut guère charitable avec cet ouvrage qui apportait, outre sa fraîcheur de ton et sa finesse d'analyse, nombre d'éléments nouveaux. Pour autant, la démarche était déconcertante. Cette biographie était construite en négatif, consistant à réaliser un portrait de *Gisèle d'Estoc* à partir de tout ce que l'on ne savait pas d'elle. Et forcément, à labourer toujours le même sillon on ne récolte qu'un piètre blé. Il suffisait d'aller voir dans le champ d'en face et on trouvait. Quant à nous, nous nous apprêtions définitivement à plier bagages, quand Nicole Cadène vint nous trouver à propos de Marie-Edmée Pau ; ce qui nous conduisit à renouer avec cette ancienne connaissance. Et en cherchant bien, en nous livrant au dépouillement systématique de périodiques, d'actes d'état-civil, d'archives dispersées tous azimuts, nous avons trouvé. Nous avons dû également déconstruire presque entièrement ce que Borel avait écrit sur le sujet afin de séparer le bon grain de l'ivraie. Mais, devant l'indigence des sources, l'essentiel de notre méthode a consisté à tenter de retrouver des images de Marie-Paule Courbe, souvent fugitives, à travers les personnages qu'elle avait approchés de près, comme Maupassant, ou de loin. D'où le titre choisi pour le présent ouvrage. Ces reflets nous les avons assemblés, mis bout à bout, afin qu'ils nous renvoient des contours que nous n'aurions jamais pu faire apparaître autrement. Marie-Edmée Pau, Gyp, Rachilde, Astié de Valsayre, par exemple, sont autant de doubles dans lesquels Marie-Paule Courbe a pu se projeter successivement. Nous proposons donc ici un portrait en creux, une sorte de contre-portrait réalisé en regard de ceux de ses contemporains, le plus souvent obscurs et oubliés. Au risque de donner à lire un ouvrage vétilleux, sans doute nous reprochera-t-on parfois l'extrême précision biographique concernant des personnalités de second plan de la société nancéenne, notamment, mais il fallait également penser à l'intérêt que cette biographie pourrait susciter auprès des historiens locaux qui découvriront leur compatriote. Nous avons conscience que ce travail laisse encore derrière lui des parts d'ombre ; il a peut-être même échafaudé des hypothèses qui se révéleront erronées dans le futur. Mais ce qui est certain c'est qu'il aura respecté la personne de Marie-Paule Courbe, si maltraitée par nombre de devanciers, de Rictus à Pierre Borel. Enfin, précisons que cet ouvrage est le fruit d'une collaboration, sinon dans l'écriture, du moins dans la recherche, avec Nicole Cadène.

Table des chapitres

Chapitre 1^{er} - Une enfance nancéienne

Chapitre 2 – Sur la toile et sous l'ébauchoir

Chapitre 3 – L'hypothèse Emma Rouër

Chapitre 4 – La Maupassante aux cent soucis

Chapitre 5 – Gyzèle, alias Gyz-El

Chapitre 6 – Un roman à vacarme

Chapitre 7 – De sombres personnages

Chapitre 8 – Qui va faire le ménage ?

Chapitre 9 – De Parent-Desbarres à Pillard d'Arkaï

Chapitre 10 – En attendant Foyot

Bibliographie

CHAPITRE 1er - *Une enfance nancéienne*

Marie, Paule, Alice Courbe vit le jour à Nancy le 27 mars 1845, au n°2 de la rue Montesquieu. C'est ici qu'elle passa son enfance comme elle le révéla plus tard à Pillard d'Arkai :

« *C'est en lorraine que je suis née..., à l'ombre d'une vieille cathédrale, dans une maison d'ancien style... C'est là que j'appris à rêver, à penser, à prier. Quand les trois cloches, nos voisines, se mettaient, vers le soir, à chanter l'angélus, cela faisait trembler les murs...* ».¹



n°2, rue Montesquieu, Nancy
(cliché G.P., 2011)

De fait, l'immeuble de trois étages, dont la porte d'entrée est surmontée d'un mascaron se trouvait – et se trouve encore – sur le trottoir qui fait face à l'un des côtés de la cathédrale de Nancy. L'édifice, tout comme les maisons du quartier, situé à deux pas de la sublime place Stanislas, ont été bâtis au cours du dix-huitième siècle. Marie Paule Courbe eut donc pour voisins, dans son enfance, successivement, deux évêques, qui laissèrent leur nom dans les mémoires : Mgr Darboy, évêque de Nancy de 1859 à 1863, avant d'être nommé archevêque de Paris, ville, qui, comme on sait, lui sera fatale, et le futur archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie - alors plus jeune évêque de France - successeur du précédent jusqu'en 1867. Ce "*quartier cléricale*", comme le nomme Christian Pfister², bâti sur des terres appartenant aux chanoines, s'articulait entièrement autour de la cathédrale. D'abord nommée rue de la Vieille Primatiale, puis rue Montesquieu de 1791 à 1814³ et définitivement depuis 1830, après l'intermède de la Restauration, époque où elle avait retrouvé son nom initial, cette rue était le berceau familial des Courbe : son père, Jean-Pierre Courbe y était né trente-trois ans auparavant au n°14. En 1858, sa grand-mère paternelle, Elisabeth Caron y décéda. Jusqu'en 1844, sa famille vécut chez ses grands-parents paternels dans un immeuble d'apparence bien moins cossue. Sans qu'on sache grâce à quelle manne céleste ce fut possible, ses parents devinrent les heureux propriétaires de l'immeuble sis au n°2, rue Montesquieu en 1844/1845. Ils occupèrent un appartement, entretenant même une bonne à

¹ Cité par Pierre Borel, *Maupassant et l'Androgyne*, p.42.

² Chr. Pfister, *Histoire de Nancy*, tome 2, p.340.

³ Ch. Courbe, *Les Rues de Nancy du XVIe siècle à nos jours*, Nancy, Imprimerie Lorraine, 1885-1886, tome 2, pp.41-42.

demeure, et louèrent le reste du bâtiment⁴. C'est ainsi que le rez-de-chaussée connut les locataires suivants : Auguste Majorelle⁵, le sculpteur Krémer⁶ et le marchand de planches de bois François. C'est à cette adresse que naquit le 16 novembre 1862 Jeanne Rose Camille Majorelle⁷. Celle-ci se maria en 1880 avec Marie-Henri Schaeffer. De cette union, ils eurent un fils Henri, qui devait devenir, en 1910, le père du célèbre compositeur Pierre Schaeffer. La famille Courbe vendit l'immeuble du n°2 de la rue Montesquieu, en mai 1868 mais continua à l'habiter jusqu'en 1869⁸, date à laquelle elle vint s'installer à Paris, entre autres, au n°99, rue de Rennes⁹. Les parents revinrent se fixer définitivement à Nancy en avril 1878, au n°1, rue de Metz, où ils louaient un appartement de 4 pièces pour un loyer de 800 francs¹⁰. Après la mort de son père, en 1879, sa mère continua à vivre à cet endroit jusqu'en 1911, date de son décès. Elle fut inhumée au cimetière de Préville avec l'inscription suivante : « *Annette Mienville, veuve J.P. Courbe, 1821-1911* ».

Au lendemain du conflit franco-prussien, une maison de vente de chaussures en gros, dénommée Callier fils et Jhean, se trouvait à l'emplacement des numéros 2 et 4 de la rue Montesquieu.

Cette rue était alors à la fois animée par la présence de multiples artisans et marquée par des lieux de résidence investis par la petite bourgeoisie locale¹¹. Grâce aux annuaires administratifs de la Meurthe, nous sommes en mesure d'y dénombrer un accordeur de pianos, un professeur du même instrument, un agent d'affaires, le banquier Lenglet – le plus grand de Nancy, selon Gyp –, deux marchands de planches de bois en gros, un blanchisseur, un dentiste, un ferblantier, un graveur, un menuisier, une manufacture de chaussures – la maison A. Coanet puis Edouard Voignier –, un cordonnier, un relieur, une tailleuse en robes, un ancien notaire, un avoué, un avocat, un employé des contributions en retraite, un conservateur des hypothèques, un capitaine d'état-major, un abbé et un archidiacre.

Au n°11, vivaient l'écrivain Elise Voïart¹² et sa fille, Elisabeth, peintre miniaturiste qui entretenaient des liens très proches avec Marie-Edmée Pau, l'amie de Marie-Paule Courbe. Sans doute peut-on la ranger parmi les précurseurs de la presse féminine et éducative des années 1830. En 1837, elle fut la première femme à être admise à l'Académie Stanislas. Par ailleurs, sa belle-fille, la poétesse Amable Tastu, issue du premier mariage de son époux, Jacques-Philippe Voïart, profita amplement de son enseignement et de ses entrées à la Malmaison, par exemple. Après avoir tenu un salon très couru à Choisy-le-Roi, où se

⁴ Cf. Nicole Cadène, *Mon énigme éternel*, Presses universitaires de Provence, 2012, p.137.

⁵ Joseph Constantin Auguste Majorelle, né à Lunéville le 20 février 1825 ; décédé à Nancy le 7 mai 1879. Négociant en objets d'art, fabricant de poêles de faïence – sous la marque Majorelle –, peintre, décorateur, créateur sur céramiques et sur meubles. Installé à Nancy, 25, rue St-Dizier, à partir de 1860, puis 2, rue Montesquieu et enfin 49, rue des Dominicains, où se trouvait son magasin. Marié à Marie Jenny Barbillon, il eut huit enfants, dont l'aîné Louis, né à Toul le 27 septembre 1859, devint le célèbre ébéniste et décorateur que l'on sait.

⁶ Cf. le chapitre *Sur la toile et sous le ciseau*.

⁷ Décédée en 1944.

⁸ Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.184.

⁹ A noter que la famille Courbe avait séjourné 172, boulevard Richard-Lenoir, à Paris durant l'été 1867. Cf. Nicole Cadène, *Mon énigme éternel*, PUP, 2012, p.173.

¹⁰ Archives municipales de Nancy : Registres de population de la ville de Nancy, 8e section, n° 213 (1 rue de Metz). Une domestique sera parfois notée comme habitant sous le même toit.

¹¹ « ... *Les maisons qui forment le côté gauche sont adossées au mur de la cathédrale et furent long-temps une dépendance de son chapitre, qui les louait à son profit. A droite, ce sont des hôtels ou des maisons de commerce...* ». in Henri Lepage, *Histoire de Nancy: ville vieille et ville-neuve*, pp.248-249, Nancy, 1838.

¹² Anne Elisabeth Petitpain, épouse Voïart, dite Elise Voïart, née à Nancy en 1785 ; décédée à Nancy le 22 janvier 1866. Sur celle-ci, consulter Nicole Cadène, *Elise Voïart, une femme de lettres romantique, de la lumière à l'ombre*, in *Femmes des Lumières et de l'ombre. Un premier féminisme (1774-1830)*, Orléans, 2011. Cf. également, Mathilde Lévêque, *Elise Voïart, petit écrivain modèle*, in *Cahiers séguriens*, 9 (2010), pp.64-71.

pressaient Béranger, David d'Angers, ou encore Rouget de Lisle - qui termina ses jours dans la maison des Voiart-, elle vint habiter Nancy à la mort de son mari, en 1842. Elle eut certainement une grande influence sur la formation intellectuelle de Marie-Edmée Pau, et par résonance sur celle de Marie-Paule Courbe. Evoquant l'œuvre de cette femme de lettres, Nicole Cadène concluait sa communication sur ces mots :

« ...*Elise Voiart n'était pas seulement une traductrice inspirée, connaisseuse de la littérature allemande... Cette passeuse était aussi une romancière de talent, une intellectuelle engagée dans les débats de son temps, penseuse de la condition féminine..* »¹³

Dans les années 1860, nous trouvons à ce numéro 2, rue Montesquieu, une famille du nom de Dupuich, dont le père – né en 1797 à Douai- était receveur principal des contributions indirectes. Ce foyer comptait notamment une fille, Flore, née en 1834, donc plus âgée que Marie-Paule Courbe d'une dizaine d'années. Nous sommes fondés à penser que les Courbe et les Dupuich entretenaient des liens d'amitié car les registres d'état-civil nous indiquent que les Dupuich étaient amis avec les Mangeot, eux-mêmes intimes des Courbe.

Edouard Joseph Mangeot¹⁴ remplit en effet la charge de témoin, en compagnie du cousin de Marie-Paule Courbe, Nicolas Constant Emile Lebègue, à trois reprises auprès de l'état-civil de Nancy pour déclarer les décès de l'oncle Nicolas Louis Edouard Lebègue en 1872, de la veuve de ce dernier, Marie Courbe, et de Jean-Pierre Courbe en 1879. Il était, à cette occasion, présenté comme un ami. Mais là encore, ce monsieur Mangeot est loin d'être un inconnu. Etabli, avec son frère, comme facteur de pianos, 9, rue de la Constitution, il était le fils de Pierre Hyacinthe Mangeot (1808-1862) qui avait créé son entreprise de fabrication de pianos à Nancy, faubourg St-Georges, en 1830, avant de s'installer cinq ans plus tard, rue des Dominicains, endroit où la famille Mangeot tissa des liens d'amitié avec la famille de son voisin, le confiseur Lebègue, oncle de Marie-Paule Courbe.

De plus, le frère aîné, Alfred André Mangeot¹⁵, était né la même année que le fils Lebègue ; ce qui créa forcément des liens, au moins sur les bancs de l'école. Le père fabriqua d'abord des pianos droits, puis des pianos à queue qui remportèrent nombre de médailles aux expositions de Nancy. Le local de la rue des Dominicains devenant trop étroit, l'entreprise gagna la rue de la Constitution et, en 1859, le patriarche passa la main à ses deux fils, Alfred et Edouard. Les frères Mangeot virent grand : l'utilisation d'une machine à vapeur dans leurs ateliers et la mobilisation de 60 ouvriers leur permirent de produire 360 pianos rien que pour l'année 1867, par exemple, la plupart de ceux-ci partant à l'exportation pour l'Australie, où la marque jouissait d'une excellente réputation¹⁶. Cette même année, exposant à l'Exposition Universelle, ils découvrirent dans la même division les pianos des frères Steinway et ils obtinrent des facteurs américains le titre de concessionnaires pour la France. En 1868, Edouard Mangeot séjourna même à Manhattan au sein des établissements Steinway pour y étudier leurs procédés de fabrication. A l'exposition universelle de 1878, les frères Mangeot demandèrent à Auguste Majorelle, l'ancien locataire de leur ami Courbe, de décorer un de leur piano à queue qui obtint une récompense officielle¹⁷. Mais ce ne fut pas cette pièce qui

¹³ *Op.cit.*, p.13.

¹⁴ Né le 24 avril 1835 à Nancy, mort le 31 mai 1898.

¹⁵ (1831-1889)

¹⁶ Cf. le site intitulé « Facteurs et Marchands de Musique de l'Est de la France », article du 26 janvier 2010, *Mangeot à Nancy : facteurs de pianos (1830-1890)*.
<http://facteursetmarchandsdemusique.blogspot.fr/2010/01/mangeot-nancy-facteurs-de-pianos-1830.html>

¹⁷ A noter que dans l'excellent site « Facteurs et Marchands de Musique de l'Est de la France », mentionné plus haut, une erreur s'est glissée à propos de ce piano : l'image présentée est celle d'un piano Erard décoré par Louis Majorelle et Victor Prouvé, datant de 1905. La confusion vient que cet instrument filial se trouve exposé Musée de l'Ecole de Nancy à côté de celui de son père. Il porte la mention : " *Pianos Franco-Américains/ Mangeot*

leur valut la plus grande notoriété à l'occasion de cette exposition : ils obtinrent une médaille d'or pour un piano à deux claviers renversés – dont le principe consistait à faire se superposer deux pianos à queue de façon à ce que la corde la plus grave de l'un se trouve en face de la plus aiguë de l'autre¹⁸.



Source : <http://facteursetmarchandsdemusique.blogspot.fr/2011/09/le-piano-double-clavier-des-freres.html>

L'idée de ce croisement venait de Józef Wieniawski (1837-1912), l'élève de Liszt, alors professeur au Conservatoire de Bruxelles. L'année 1878 marqua la consécration des frères Mangeot avec l'obtention de la Légion d'honneur pour Edouard et un mariage en grandes pompes pour la fille d'Alfred, avec Louis Lucien Comettant, représentant de la société Mangeot Frères, fils du célèbre musicologue et compositeur Oscar Comettant (1819-1898). L'événement fut célébré en décembre dans la cathédrale de Nancy en présence de témoins prestigieux comme Charles Gounod ou encore Philippe Jourde, directeur du journal *Le Siècle*, le vieil organe de la gauche républicaine. En 1880, la société Mangeot quitta définitivement Nancy pour se fixer à Paris, 334 rue Saint Honoré. Elle cessa son activité après la mort d'Edouard Mangeot en 1898. C'est donc très probablement sur un piano Mangeot que Marie- Paule Courbe fit ses premières gammes de pianiste, puisqu'on apprend, grâce à Nicole Cadène que celle-ci étudiait cet instrument et qu'elle composa même un hymne en l'honneur de la Pologne¹⁹ à l'occasion de l'insurrection polonaise de 1863.

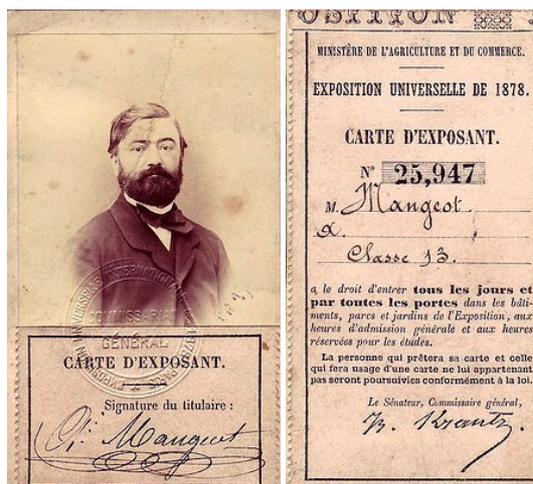


In *Le Monde Musical* du 15 juin 1898. p.1 Source Gallica.

frères et Cie/ Décoré/ par/ Majorelle/Nancy". Ce piano a été acquis par le musée en 1980. Cf. *Le Musée de l'École de Nancy, œuvres choisies*, pp.58-59, Somogy éditions d'art, 2009.

¹⁸ Sur la description du procédé cf. l'article de J. Weber dans *Le Temps* du 11 juin 1878 p.2. Ce piano aurait eu les honneurs de l'émission " *La boîte à musique* " de Jean François Zygel en 2011.

¹⁹ Nicole Cadène, *op.cit.*, p.139.



Alfred Mangeot. Source : site « *Facteurs et Marchands de Musique de l'Est de la France* »

Deux autres familles semblent avoir été proches des Courbe : il s'agit des Huel et des Watelle. Claude Huel (1772-1830) habitait au n°11 de la rue de la Vieille Primatiale (Montesquieu). C'était un peintre miniaturiste, ami de son voisin serrurier, le grand-père de Marie-Paule Courbe, Pierre Courbe. Il avait une fille, Madeleine, qui épousa le confiseur Nicolas Isidore Watelle, et un fils, Jean Huel, épicier qui s'unit, en 1830, à Marie Anne Antoinette Mangeot, qui n'était autre que la sœur aînée de Pierre Hyacinthe Mangeot, dont il est question plus haut. Enfin, parmi les noms que nous voyons passer dans les registres d'état-civil, amis, voisins ou simplement vagues connaissances, nous avons relevé ceux du tailleur Charles Grignon, de la rue Stanislas, d'Augustin Burtin, rue Saint-Dizier, principal clerc de notaire, ou encore de Louis Guerre, originaire de Langres, coutelier, rue de la Visitation.

Le père de Marie-Paule Courbe, Jean-Pierre Courbe, exerçait la profession de serrurier²⁰. Il était né le 26 avril 1808²¹, fils de Jacques Courbe (1771-1829), également serrurier, natif de Nancy, et petit-fils de Jean-Louis Courbe (1746-1814), aussi serrurier. Originaire de Vervins, dans l'Aisne, cet ancêtre fut le premier Courbe à venir s'installer en Lorraine : il y fonda donc une petite dynastie de serruriers.²² Du côté maternel, sa mère, Anne Marthe Mienville – qui se faisait appeler Annette –, née à Laneuveville - devant- Nancy le 15 février 1821, était la fille de Joseph Mienville²³, un aubergiste originaire de Ferrières, commune située au sud de Nancy, et de Marguerite André²⁴, originaire de Gondreville, près de Toul. Elle avait un frère aîné, Félix Joseph, né dans la même commune, le 22 mai 1819, dont nous ne savons ce qu'il devint. Apparemment, le père attendit la quarantaine pour se doter d'héritiers. La souche des Mienville se trouve à Ville-en-Vermois, au sud-est de Nancy : c'était une famille de cultivateurs. Les grands-parents de Marie-Paule Courbe semblent fréquenter des personnages assez importants en regard de leur rang social, si l'on en juge par les témoins choisis pour les déclarations de naissance de leurs enfants faites auprès de l'Etat-civil. On rencontre, en effet,

²⁰ Il ne semble cependant pas avoir exercé cette profession très longtemps ; ainsi, en 1860, lors du décès de sa belle-mère, il se présente comme propriétaire rentier.

²¹ Décédé le 20 mai 1879, 1, rue de Metz, à Nancy.

²² A noter que M. Hawthorne se trompe dans l'arbre généalogique des Courbe qu'elle publie pp.152-153, *op.cit.*, quand elle indique que Jacques Courbe – nommé par elle Joseph – est le fils de Louis (*sic*) Courbe et de Catherine Petitjean. Ses parents sont Jean-Louis Courbe et Marie-Catherine Royer. Jean-Louis Courbe a épousé en secondes noces Catherine Petitpain, et non Petitjean, qui n'a, de toute façon, rien à voir avec la filiation qui nous intéresse.

²³ Né vers 1779, fils d'Hilaire Mienville et de Thérèse Lhuillier, décédé à Nancy, le 30 septembre 1862.

²⁴ Née vers 1789, fille de Jean André et Marie-Anne Lignon, décédée le 29 octobre 1860.

un capitaine de grenadiers en retraite, nommé Louis Christian Martin (1770-1841), officier de la légion d'honneur, ayant fait toutes les campagnes de la République et de l'Empire²⁵ et un chirurgien, Félix Joseph Poma²⁶. Cette proximité sociale n'était alors pas si fréquente. Dans la dernière partie de leur vie, les grands-parents maternels de Marie-Paule Courbe habitaient Nancy, n° 34, rue Saint-Jean. Lors du mariage des parents de Marie-Paule Courbe, à Nancy, le 16 juin 1841, l'un des témoins d'Anne Marthe Mienville, Germain Favier, commissionnaire en roulage, puis négociant, habitait dans cette même rue, n°41. Mais il semble que ce soit la famille paternelle qui ait été la plus présente auprès du couple Courbe/ Mienville. Pour autant qu'on puisse en juger par l'Etat-civil de Nancy, cette famille comptait deux fils et trois filles. Jean-Pierre Courbe eut un frère, François, mort à onze mois en 1813, et trois sœurs :

- Barbe Sophie Courbe, née à Nancy en 1802, demeurée célibataire, décédée en 1878 à Nancy, 19, cours Léopold, rentière de son état.
- Marie Courbe, née à Nancy en 1806, mariée en 1830 à Nicolas Louis Edouard Lebègue, confiseur, décédée à Nancy, 22, rue des Carmes en 1879.
- Barbe Joséphine Courbe, née à Nancy en 1817, mariée en 1836 à Auguste François Solet, entrepreneur de bâtiment, décédée à Saint-Lager, au château des Ravats, en 1897.

S'il n'y a rien à dire de la première tante de Marie-Paule Courbe, à part qu'elle put vivre de ses rentes – et là, il faut imaginer que chacun des quatre enfants durent faire un héritage substantiel à un moment donné, mais lequel ? -, nous avons, en revanche des informations sur les deux autres. Jean-Pierre Courbe semble, en effet, très proche de ses sœurs et de ses beaux-frères. Il fut témoin au mariage de sa sœur Marie avec le confiseur Lebègue ainsi qu'à celui de son autre sœur Barbe Joséphine avec M. Solet. Et lorsqu'il épousa Anne Marthe Mienville, ce fut tout naturellement ses beaux-frères Lebègue et Solet qui furent ses témoins. Et lorsqu'en 1861, plus tard, son neveu, Nicolas Constant Emile Lebègue, convola en justes noces, ce fut Jean-Pierre Courbe qui fut choisi comme témoin en compagnie de... Auguste François Solet. Ces trois ménages fonctionnaient donc en circuit fermé, certainement très attachés les uns aux autres.

Marie Courbe et Nicolas Louis Edouard Lebègue se marièrent donc le 21 avril 1830. Outre Jean-Pierre Courbe, on trouve autour d'eux en tant que témoins, Jean-Baptiste Petitcolas, officier en retraite, oncle par alliance de la mariée²⁷, le libraire Nicolas Henry Dominique Bontoux et Jean-Baptiste Protin²⁸, lieutenant trésorier de la compagnie de gendarmerie royale du département de la Meurthe, chevalier des ordres royaux et militaires de Saint-Louis et de la légion d'honneur. Ce dernier, originaire de la région de Reithel comme l'oncle Lebègue, s'était couvert de gloire dans les armées de la Révolution et de l'Empire. Il avait même reçu un méchant coup de sabre à la bataille de Fleurus²⁹. Nicolas Henry Dominique Bontoux³⁰ était à la fois libraire, éditeur et imprimeur. Lebègue avait probablement fait sa connaissance par

²⁵ 43 comme il l'écrit au Maréchal Mortier en 1833, notamment la campagne d'Italie, celle d'Espagne, sous des chefs prestigieux comme Dumouriez, Brune, Murat, Bonaparte, Mortier etc. Cf. Base Léonore, archives de la Légion d'honneur, dossier LH/1763/58.

²⁶ Né à Epinal le 12 août 1772, mort à Nancy le 25 février 1826. Fils du célèbre médecin, Félix Poma (c.1750-1794), ayant exercé à Saint-Dié. Médecin à l'hôpital militaire de Nancy. Il devait tenir une certaine place auprès de ces parents puisqu'ils choisirent de donner les prénoms du praticien à leur fils. A sa mort, il habitait rue de la Vieille Primatale et était donc voisin des grands-parents maternels de Marie Paule Courbe.

²⁷ Il avait épousé Anne Caron, sœur d'Elisabeth Caron, la mère de Jean-Pierre Courbe. Il eut un fils, Joseph, qui fut bijoutier.

²⁸ Né à Lucquy (02) le 30 janvier 1773, mort le 14 avril 1847.

²⁹ Cf. Base Léonore, dossier LH/2233/13.

³⁰ Né à Nancy le 28 juin 1783. Nous n'avons pu trouver la date de son décès.

l'intermédiaire de Guivard, imprimeur libraire, originaire, lui aussi de Rethel, oncle de l'épouse de Bontoux. Fils de Dominique Bontoux³¹, libraire installé rue des Dominicains³², il avait repris l'affaire paternelle, concurremment avec sa mère, connue sous le nom de *la veuve Bontoux*. Parmi ses amis proches, on rencontrait le conservateur du Musée des Beaux-Arts de Nancy, Joseph Laurent³³. Tout comme sa génitrice, il était connu pour professer des opinions légitimistes. Ainsi, dans un pamphlet signé par un énigmatique *sans-culotte Philip*, la mère fut-elle dénoncée, en 1794, pour avoir fait de sa librairie un repaire de partisans de l'Ancien Régime³⁴. Le clou étant que ce réquisitoire avait alors été imprimé par l'éditeur officiel des sans-culottes à Nancy, François Guivard³⁵, qui deviendrait, vingt-trois ans plus tard, le beau-père de Nicolas Henry Dominique Bontoux lui-même. Par ailleurs, on retrouva, en 1820, la veuve et le fils Bontoux parmi les signataires d'une souscription ouverte par le journal *La Quotidienne* en faveur des gardes qui avaient procédé à l'arrestation du régicide Louvel. C'était là aussi afficher clairement ses opinions monarchistes. Pour en terminer avec la famille Bontoux, précisons que le libraire Nicolas Henry Dominique Bontoux fut l'oncle de l'érudit archiviste du département Henri Lepage³⁶.

Voilà ce que l'on peut dire des fréquentations connues du couple Lebègue-Courbe.

De l'union de Marie Courbe et Nicolas Louis Edouard Lebègue naquirent trois enfants : Nicolas Constant Emile Lebègue, né en 1831 ; Barbe Marie Octavie, née en 1836 et Pierre Paul Octave, né en 1840 mais décédé en 1842. L'aîné suivit les traces paternelles en se faisant confiseur et en reprenant la boutique, 4 rue des Dominicains, où son père était déjà établi lors de sa naissance en 1831. Mais à la mort de ce dernier, en 1872, il semblait avoir cessé son activité et s'affichait comme rentier. Le magasin fut alors occupé par Arthur Goudchaux, fourreur qui fit refaire sa devanture en 1901 par l'ébéniste Eugène Vallin.

³¹ Né au Noyer (05) le 4 août 1737, mort à Nancy le 27 janvier 1810. La Librairie Bontoux était située au 53 rue St Nicolas (tronçon devenu par la suite rue des Dominicains). Sur sa façade, on pouvait remarquer un médaillon du roi de Pologne (cf. Ch. Pfister, *op.cit.*, tome 2, p. 310). Plus tard, ce fut le libraire éditeur Lucien Wiener qui s'installa à cette adresse.

³² Indiquons que la rue des Dominicains prit le nom de Jean-Jacques Rousseau de 1791 à 1815, puis de nouveau, brièvement au moment des révolutions de 1830 et de 1848. Cf. Ch. Courbe, *op.cit.*, pp.175-179.

³³ Né à Battigny (54) vers 1757, mort à Nancy, le 16 novembre 1826. Artiste peintre, professeur de peinture, commissaire du dépôt de la Visitation en 1793, conservateur du musée de Nancy (1804-1826).

³⁴ *Exposé succinct des évènements contre-révolutionnaires, arrivés à Nancy pendant le séjour qu'a fait dans cette commune... Balthazard Faure, servant de réfutation à la partie du rapport justificatif qu'a fait, à la Convention nationale, ce mandataire du souverain, relativement à ces évènements ; par le sans-culotte Philip*. Nancy, Chez Guivard, imprimeur de la Société des Sans-Culottes, rue de la Montagne, n°381, 127 p. s.d.

³⁵ Né à Nancy vers 1767, décédé à Nancy le 2 janvier 1827. Fils du libraire nancéien Jean-Baptiste Guivard. Imprimeur 7, place de la Carrière. A la fin de sa vie, il avait obtenu la charge de Receveur de la Loterie Royale.

³⁶ Né à Amiens le 3 septembre 1814, décédé le 27 décembre 1887. La sœur de Nicolas Henry Dominique Bontoux, Marguerite-Thérèse, avait, en effet, épousé Antoine-Denis Lepage, contrôleur des contributions indirectes de son état.



Emplacement de la confiserie Lebègue, 4, rue des Dominicains (cliché G.P., août 2013)

Incidentement, dans une publication locale, titrée *Asmodée* et datée du 13 décembre 1846, nous avons trouvé un témoignage – sans doute complaisant – de la satisfaction que la clientèle nancéienne manifestait envers la qualité des gâteaux de la maison Lebègue-Courbe (*sic*) :

« ...Ne faut-il pas être aveugle ... pour ne pas voir que la littérature d'aujourd'hui s'est incarnée dans la pâtisserie... Si vous voulez vous-même vérifier le contrat de mariage de ces deux grandes puissances, entrez un instant chez notre délicieux confiseur Lebègue-Courbe, pénétrez dans ce temple de la gastronomie, dans ce rendez-vous de tous les dilettanti de la friandise et des amateurs du bon goût. Laissez venir à vous ces petits gâteaux... Voyez d'abord au premier rang les diplomates, puis les dominicains, puis les jésuites, etc. etc... Voyez tout cela, mangez tout cela, et dites-moi si ce n'est pas une critique piquante, une satire d'excellent goût contre l'ordre social actuel. Pour peu que le cœur vous en dise, vous pouvez croquer à la douzaine moins, diplomates, dominicains, jésuites ; car Lebègue a pensé que les jésuites avaient assez rôti de pauvres diables avec leurs auto-da-fé, pour qu'il lui fût permis de les mettre aujourd'hui dans le four. Oui, ces petits gâteaux sont encore plus pétris de philosophie que de beurre et de crème ; ce ne sont pas même des gâteaux : c'est une traduction littérale de M. Quinet. Cette pâtisserie, c'est une pâtisserie radicale, ... ces tartes sont marquées au coin du libéralisme le plus absolu ; ces flans sont démocrates depuis le beurre jusqu'à la farine ; ces biscuits sont des pamphlets déguisés en pâtisserie, qui prêchent la croisade contre l'ultramontanisme ; ces dominicains, ces jésuites expient sous la dent leurs crimes séculaires ; ces brioches, enfin, sont des éditions nouvelles des leçons de M. Michelet. »³⁷

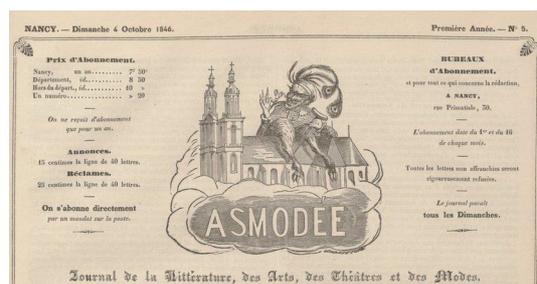
Convenons que l'envolée lyrique sortait de la critique gastronomique traditionnelle. Optant pour un registre prétendument humoristique, le rédacteur n'en accablait pas moins la religion et en profitait pour faire passer un message pro-démocrate. Il n'est pas sûr que l'oncle Lebègue – dont on constate que l'affaire était communément dénommée *Lebègue-Courbe* – ait été ravi d'une telle publicité qui risquait de le priver de la partie cléricale de sa clientèle. Mais il n'est pas à exclure que le confiseur n'ait pas non plus ri sous cape. Après tout, le directeur d'*Asmodée* offrait là une superbe promotion à ce commerçant. Peut-être en avait-il eu envie, pas seulement à cause des tartelettes, mais parce qu'il y avait entre eux une proximité d'idées ? Il est temps de faire plus ample connaissance avec cette revue et son directeur, Charles Lalire³⁸. Charles Marie François Anastase Lalire était un ancien officier. Il avait rencontré à Paris, une jeune actrice, connue sur le boulevard, du nom de Clémence Delmas³⁹ qu'il épousa en 1832. Clémence Lalire se lança alors dans la littérature, donna des nouvelles à divers périodiques de Paris et de province et connut un certain succès, d'ailleurs

³⁷ *Asmodée*, 13 décembre 1846, pp.2-3, article titré *Fantasia. La littérature et les petits gâteaux*, signé C.H. *Asmodée, Journal de la Littérature, des Arts, des Théâtres et des Modes*. Première année, n° 1 (6 septembre 1846)-Troisième année, n° 10 (5 mars 1848).

³⁸ Né vers 1806, décédé vers 1859.

³⁹ C'était son nom de scène. Née vers 1810, décédée le 26 février 1852. Sa véritable identité était Clémentine Rosalie Gabrielle Victoire Augustine Leclerc.

mérité. Citons d'elle, en 1836, *Pour un peu d'or !*, paru à la fois à Paris (chez V. Magen) et à Nancy (chez Hinzelin), mais imprimé à Nancy par Amédée Lepage - le frère d'Henri- et, en 1838, *Trop et trop peu*, paru à Paris. Si l'on en croit Paul Ferry, Charles Lalire reprit *Le Patriote de la Meurthe et des Vosges*, fondé, en 1832⁴⁰, à Nancy, par le républicain Auguste-Eude Dugaillon, à la suite des déboires judicario-politiques de ce dernier⁴¹. Ce périodique était clairement identifié comme démocrate, sinon républicain. Le 6 septembre 1846, Lalire lançait *Asmodée*, un titre où la littérature et les nouvelles culturelles devaient prendre toute leur place. Encouragé par Henri Lepage, *Asmodée* était en réalité la "créature" de Clémence Lalire. La première page était illustrée par un monstre – Asmodée - surgissant des toits de la cathédrale de Nancy : tout un programme !



Source : Gallica

Le dernier numéro d'*Asmodée* parut le 5 mars 1848. Après le coup d'état du 2 décembre 1851, *Le Patriote de la Meurthe et des Vosges* cessa de paraître et Lalire, son directeur fut interné à Carpentras. Preuve en était que la presse avait eu plus de liberté sous la Monarchie de Juillet que sous le Second Empire naissant.

Nous pensons qu'il est impossible que Marie-Paule Courbe n'ait pas entendu parler des Lalire au moins dans sa jeunesse. Nous ignorons, bien sûr, dans quelle mesure sa famille – ou tout au moins la partie Lebègue-Courbe – partageait les opinions professées par *Le Patriote de la Meurthe et des Vosges*. Quant à la prose de Clémence Lalire, sans doute était-elle tombée sous les yeux de la jeune fille.

L'autre couple qui tint une place importante dans la famille fut celui formé par Barbe Joséphine Courbe, la benjamine de la famille, et Auguste François Solet. Leur mariage eut lieu à Nancy le 9 février 1836. L'époux, âgé de vingt-deux ans n'affichait que quatre années de plus que l'épouse. A cette date, le père de la mariée, Jacques Courbe était déjà décédé, mais la mère, Elisabeth Caron, était présente et se déclarait propriétaire. Parmi les témoins, on retrouvait inmanquablement, Jean-Pierre Courbe et Nicolas Louis Edouard Lebègue, respectivement frère et beau-frère de Barbe Joséphine, ainsi que Jean-Baptiste Félix Thiéry⁴², entrepreneur de bâtiment, beau-frère de Solet, et François Arnould Lacasse - un boucher -, oncle de l'époux.

⁴⁰ Première année, n° 1 (13 févr. 1832) → 21e année, n° 170 (6 déc. 1851).

⁴¹ cf. *La Comédie* du 8 mai 1864, p.4.

⁴² Cf. le chapitre intitulé *Sur la toile et sous le ciseau*. Jean-Baptiste Thiéry avait épousé, Marguerite, la sœur d'Auguste François Solet, dix ans auparavant. Le souvenir de la famille Thiéry-Solet se perpétue à Nancy avec une rue qui porte le nom de *Jean-Baptiste Thiéry-Solet* et surtout avec l'institut Jean-Baptiste Thiéry, situé à Maxéville, créé grâce au legs de la propriété Thiéry de Maxéville, accompagné d'une somme de 125 000 francs or, au lendemain de la mort de son fils, Claude-Emile Thiéry, en 1895.



L'institut Jean-Baptiste Thiéry à Maxéville.

Le père de l'oncle Solet était déjà un opulent entrepreneur en bâtiment⁴³. C'était à l'occasion d'un déplacement que son fils, François Auguste, était né à Epinal le 20 février 1813. Bien que Gilbert Garrier⁴⁴ le présente comme ayant été un ancien élève de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole des Ponts et Chaussées, nous n'avons pas trouvé trace de son passage dans les archives de ces deux prestigieuses institutions⁴⁵. Il est donc fort probable que M. Solet ait simplement mis ses pas dans ceux de son père. S'il faut en croire la même source, l'entrepreneur se serait lancé, à partir de 1840, dans la construction de voies ferrées en Amérique et en Algérie, où il aurait "*entrepris la liaison Alger-Constantine*". Il habitait alors Bizut, près de Constantine. Hélas, nous n'avons pas de détails précis de son action dans ces contrées. Tout ce que nous savons c'est qu'au lendemain de la guerre de 1870, les chemins de fer algériens étaient dotés de seulement deux lignes exploitées par le PLM : Alger-Oran (421 km) et Constantine-Philippeville (87 km). Par conséquent, pas encore de liaison Alger-Constantine. Néanmoins, Pierre Sagnard suggère qu'il a pu contribuer à la construction d'un tronçon de cette ligne, mais qu'il n'a pu en voir l'achèvement puisque celle-ci fut ouverte entre 1879 et 1886⁴⁶.

En revanche, nous savons avec certitude qu'il fut le maître d'œuvre de la construction du pont de Tomblaine sur la Meurthe en 1842. Le 30 octobre 1836, Barbe Joséphine avait donné naissance à un fils, François Edouard, né à Nancy, 36, rue des Tiercelins. Il semble avoir été l'unique enfant du couple. Pour le coup, le fils fut réellement, lui, élève à Polytechnique. On trouve sa fiche⁴⁷ indiquant, son adresse à Paris (63, rue Richelieu), ses caractéristiques physiques (1,61m., châtain etc.) et ses classements à l'Ecole (entré 115^e, sorti 125^e sur 144 en 1857). Lieutenant au 19^e régiment d'artillerie, faisant partie des armées assurant la défense de Paris, il fut blessé au combat du plateau de Châtillon le 19 septembre 1870, et décéda à l'Hôpital militaire du Gros Caillou, dans le VII^e Arrondissement, le 31 octobre suivant⁴⁸. Si cela dut être ressenti comme une perte irremplaçable par la famille nucléaire, sans doute les oncles, tantes et cousines, tous si proches, vécurent cette disparition comme un coup de tonnerre.

⁴³ En 1824, M. Solet avait acquis à Nancy de vastes terrains ayant appartenu autrefois aux Carmélites, qu'il céda à son gendre, Jean-Baptiste Thiéry, en 1832. Cf. Ch. Pfister, *Histoire de Nancy*, tome 2, p.830.

⁴⁴ Cf. Gilbert Garrier, professeur d'histoire contemporaine à l'université Lumière, Lyon II, « *Les Ravatys : château Chardonnay en Beaujolais* », in *Revue des Œnologues*, N°147, avril 2013, p.60.

⁴⁵ Cf. Archives en ligne de l'Ecole polytechnique & Archives Nationales, Ministère des Travaux Publics, Ingénieurs des Ponts-et-Chaussées (1748-1932), *inventaire-index* par Marthe Felletin, complété par Martine Hilaire, 1993-2008.

⁴⁶ Pierre Sagnard, *Le domaine des Ravatys, 1861-1937, histoire d'une propriété en Beaujolais*, mémoire de maîtrise sous la direction de Pierre Garrier, Université Lumière Lyon II, p.24.

⁴⁷ Bibliothèque centrale, Ecole Polytechnique, archives en ligne.

⁴⁸ *Guerre de 1870-1871 – Etat nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la deuxième partie de la campagne (du 15 septembre au 12 février 1871)* par A. Martinien, Paris Henri Charles-Lavauzelle, 1906, p.9.



François Edouard Solet. Archives du château des Ravatys Reproduction sous droits

Gilbert Garrier indique que M. Solet rentra en France en 1861 et qu'il décida de vivre de ses rentes en faisant l'acquisition à Saint-Lager (Rhône) du domaine des Ravatys consistant en un château délabré sur 52 hectares dont 30 plantés en vignes. Mais, d'une part, en 1861, il était encore domicilié à Arbois, dans le Jura, comme en témoigne, à Nancy, l'acte de mariage de son neveu, Nicolas Lebègue, en date du 23 avril de cette année-là. D'autre part, nous savons qu'il était au moins reparti en Algérie durant l'année 1866, car, au printemps, il avait écrit à sa nièce, Marie-Paule Courbe, pour l'inviter à le rejoindre : ce qu'elle ne fit pas⁴⁹. Il avait dû probablement très bien gagner sa vie en Afrique du Nord. A coup sûr, il le fallut car il fit raser l'antique construction et la remplaça par une superbe demeure – dont il conçut lui-même tous les plans - de 28 mètres de long sur 14 mètres de large, offrant au total une surface habitable de 800 m², agrémentée d'une superbe orangerie. Si l'on s'en réfère aux registres de recensement, l'installation définitive de M. Solet aux Ravatys est à situer entre 1866 et 1872. Il devint maire de Saint-Lager à partir de septembre 1870⁵⁰, succédant à un certain Jean Blain. De même, il conquit le siège de conseiller général du canton de Belleville sous l'étiquette "républicain" contre un radical en mars 1879. Mais il n'eut guère le loisir de siéger au Conseil Général car il mourut le 19 mai suivant. Gilbert Garrier nous apprend qu'ignorant tout de la viticulture, il se forma auprès de six vigneron du cru. De même, sa bibliothèque, conservée au château, témoigne d'un intérêt pour la minéralogie, la géologie ou encore la chimie. Membre de la société des agriculteurs de France et de la société de viticulture du Rhône, il créa la première société de secours mutuel du canton. Grâce aux registres de recensement, nous pouvons dénombrer les personnes au service de M. Solet aux Ravatys. Ainsi, en 1876, par exemple, étaient logés au château : une cuisinière, un cocher, un valet de chambre et ...un géomètre ! Enfin, Gilbert Garrier indique que M. Solet avait lié des liens d'amitiés avec son voisin, propriétaire du château de Briante, Emile Duport, futur vice-président du très conservateur syndicat des agriculteurs de France. Cette amitié ne put être que de courte durée car ce dernier n'avait que 27 ans lorsque M. Solet trépassa.

Marie-Paule était la troisième enfant du couple Courbe. Un premier, Joseph Paul Emile René, était né le 2 septembre 1842, mais n'avait vécu que douze jours. Un deuxième, Marguerite Paule Mathilde n'avait séjourné que huit jours à la surface de la Terre en avril 1844. Marie-Paule avait donc suivi en 1845 et enfin, Marie Isabelle Mathilde, née le 21 septembre 1847. Tous natis de Nancy. Selon toute vraisemblance, aucune des deux sœurs ne fréquenta une école à Nancy. En effet, nous avons dépouillé les palmarès des distributions des prix des trois écoles de filles susceptibles de les accueillir – à savoir les établissements scolaires Roberty, Sainte-Anne et Didion – pour la période 1851/1860⁵¹ sans trouver trace de leurs noms. Certes, on ne peut écarter l'hypothèse qu'elles n'aient jamais obtenu de prix, mais c'est tout de même

⁴⁹ Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.147.

⁵⁰ Et non à partir de 1868 comme l'indique Gilbert Garrier.

peu probable. Il se peut donc que Marie-Paule et Mathilde aient reçu une instruction à domicile, peut-être celle d'un précepteur puisque la famille semblait relativement aisée, voire qu'elles furent internes dans un pensionnat religieux tenu à l'écart de la ville. Nous noterons - sans surprise, car la chose était alors fort répandue - que chacune des sœurs reçut un des prénoms de l'enfant morte en 1844. Les deux sœurs, si proches en âge, formèrent probablement assez longtemps un bloc indissociable. La rencontre de Marie-Paule Courbe avec Marie Edmée Pau remit cette proximité en question : nous verrons pourquoi et comment. Ainsi, alors que sa sœur s'était installée à Paris, Mathilde Courbe s'était inscrite au cours de dessin ouvert à Nancy par Marie-Edmée Pau en janvier 1868⁵². Par la suite, elle eut l'occasion de tenir le rôle de la confidente dans l'idylle amoureuse entretenue par Marie-Edmée avec sa sœur ; jusqu'à ce que cette dernière l'eût sommée de la rejoindre à Paris en février 1870⁵³. Plus loin, nous verrons, qu'en 1874 et 1875 au moins, les deux sœurs partagèrent le même appartement, dans un immeuble cosu, à Paris, 99, rue de Rennes, et qu'elles exposèrent au salon tandis qu'elles suivaient les cours du sculpteur Delorme. L'année 1875 marqua la séparation définitive entre les deux sœurs : Marie-Paule Courbe convola avec Parent-Desbarres alors que Mathilde fut appelée par l'oncle Solet et la tante Barbe aux Ravatys. Nous pouvons aisément dater l'arrivée de celle-ci dans ces monts du Beaujolais grâce aux registres de recensement qui mentionnent sa présence en 1876. Sa sœur mariée, Mathilde n'avait plus rien à faire à Paris et elle répondit à l'invitation avunculaire, non pas parce qu'elle était orpheline, comme l'écrit Gilbert Garrier - ses deux parents étaient encore de ce monde - mais parce que, très probablement, elle reçut la proposition suivante que rapporta J. Schil dans son article de l'*Almanach du Beaujolais* :

« ...Mathilde sera notre intendante. Nous lui laisserons sa tante et moi, notre patrimoine ; nous n'y mettons qu'une seule condition, elle ne se mariera qu'à la mort du survivant d'entre nous... »⁵⁴

Dans la suite de l'article qu'il consacrait à Mathilde Courbe, ce mystérieux J. Schil montrait qu'il avait bien d'autres anecdotes à dévoiler sur cette famille Courbe, accréditant ses souvenirs par le fait que sa famille et lui-même, alors enfant, avaient été en contact avec elle. Il nous restait à en savoir un peu plus sur ce J. Schil. Et nous trouvâmes. Il s'agissait de Julien Schil, né à Nancy, le 22 novembre 1879, n°39, rue Saint-Jean. Son grand-père, Godchaux Schil, un ancien marchand de chevaux, habitait alors 19, rue Montesquieu. Il avait eu deux enfants : Albert Schil⁵⁵, le père de Julien, qui embrassa la carrière de manufacturier et Léonie Rosine Schil⁵⁶, dont nous ne savons à peu près rien, si ce n'est qu'elle dut peut-être se marier avec un certain Lucien Braudeis, comme elle de confession israélite. En 1879, alors qu'il résidait à Frouard, près de Nancy, Albert Schil s'en vint à Mulhouse épouser Rachel Dreyfus⁵⁷, l'une des sœurs d'Alfred Dreyfus, le célèbre capitaine de l'Affaire ! Si l'on en croit Vincent Duclert, c'est vers ces parents, résidant alors à Paris, que Lucie Dreyfus se tourna d'abord à la fin du mois d'octobre 1894 avant d'alerter les trois frères de son époux - Jacques, Léon et Mathieu Dreyfus -, retenus à Mulhouse pour leurs affaires⁵⁸. Autrement dit, ce Julien Schil était le neveu d'Alfred Dreyfus et ce qu'il nous livrait sur les rapports de sa famille avec la

⁵¹ Archives municipales de Nancy, *distribution solennelle des prix aux élèves des écoles communales de filles*, cote : 1R422.

⁵² Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.198.

⁵³ Idem, p.236.

⁵⁴ J. Schil, *Mathilde Courbe*, in *Almanach du Beaujolais* 1939, Des éditions du Cuvier, Jean Guillermet, Villefranche-en-Beaujolais, p.79.

⁵⁵ Né à Nancy le 2 février 1849.

⁵⁶ Née à Nancy le 31 juillet 1851.

⁵⁷ Née le 5 mars 1856 à Mulhouse, décédée à Paris le 11 mars 1942.

⁵⁸ Vincent Duclert in *Alfred Dreyfus : L'honneur d'un patriote*, Fayard 2006. p.146.

famille Courbe prenait un tour tout à coup bigrement intéressant. Ainsi, lorsqu'il écrivait que les deux sœurs Courbe étaient des amies d'enfance d'une de ses tantes et que cette amitié ne cessa qu'avec la disparition respective de chacune d'elles, il nous parlait probablement de Léonie Rosine Schil qui avait quatre ans de moins que Mathilde. C'était, en effet, sa seule tante du côté paternel et l'équivalente parenté du côté maternel était composée d'Henriette et de Louise Dreyfus ; mais ces dernières n'auraient pu être amies d'enfance des sœurs Courbe, puisqu'elles vivaient à Mulhouse. Un peu plus loin, il nous apprenait qu'étant enfant sa *grand'mère*, [ses] *parents*, *étaient liés avec Mme Courbe, la mère*. D'après sa description, nous sommes fondés à situer les faits rapportés dans les années 1885-1890. Nous comprenons qu'évoquant son aïeule il désignait Célestine Lévy, l'épouse de Godchaux Schil. Quand il écrivait qu'il allait visiter Mme Courbe mère, alors place Désilles, où elle habitait *un rez-de-chaussée avec un jardinet*, il indiquait bien l'appartement situé au n°1, rue de Metz, qui faisait l'angle avec la place Désilles. Dans ces lieux, il mentionnait la présence d'un tableau de Friant représentant le portrait d'une des demoiselles Courbe⁵⁹. Enfin, Julien Schil nous livrait une dernière anecdote en nous apprenant qu'un peu avant la Première Guerre mondiale, l'un de ses oncles, administrateur des Manufactures de l'Etat, avait joué les entremetteurs auprès de Mathilde Courbe afin de lui trouver un parti digne de ce nom en vue de convoler ; ce qui ne se fit pas, le *parti* en question étant déjà chargé de famille... Hélas, il ne précisait pas le nom de cet oncle. Néanmoins, nous sommes enclins à penser qu'il s'agissait de l'époux de sa tante Léonie Rosine Schil, car, un peu plus loin, il indiquait qu'après la mort de sa tante, survenue en 1916, Mathilde Courbe avait vainement proposé au veuf de se remarier avec elle. Ainsi, Mathilde Courbe demeura-t-elle une amie proche de la famille Dreyfus pendant toutes ces années. Si on lit Julien Schil entre les lignes, la sœur de Marie-Paule Courbe était une adepte de la tolérance, une voltairienne convaincue :

*« Mlle Courbe était une personne de petite taille, très soignée dans sa tenue dont elle exagérait la simplicité apparente. Elle avait tout à fait l'allure d'une intendante qu'exagérait encore sa figure en lame de couteau. Elle causait peu, mais elle avait de beaux yeux, était capable d'esprit et de toutes sortes de gentillesse. C'était par ailleurs une femme, non pas irréligieuse – en souvenir de sa mère, elle eût hésité à rompre avec les pratiques de la religion catholique – mais elle était déiste ; ses amis les plus intimes étaient de religion différente, et elle avait une profonde admiration pour notre compatriote l'abbé Grégoire. »*⁶⁰

Pour autant, nous savons qu'elle n'hésitait pas à aider financièrement les établissements religieux pourvu qu'ils rendissent service à leurs prochains, comme en témoigne la carte de vœux de nouvel an que lui adressait la Supérieure des Religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Belleville-sur-Saône:

*« [La Supérieure]... prie Mademoiselle Courbe de vouloir bien agréer l'expression de leurs vœux les meilleurs et les plus respectueux à l'occasion de la nouvelle année. En retour de ses bienfaits elle demande au généreux petit Enfant de Bethléem de la combler de ses plus abondantes bénédictions. Elle la prie de vouloir bien faire agréer ses vœux à Mme Courbe. »*⁶¹

Nous ne quitterons pas le témoignage de Julien Schil sans avoir une pensée émue pour celui-ci. En effet, si les antisémites français n'avaient pu briser l'oncle, les barbares nazis eurent raison du neveu : Julien Schil fut gazé à Auschwitz le 25 septembre 1942⁶².

⁵⁹ Cf. plus loin le chapitre *Sur la toile et sous le ciseau*.

⁶⁰ *Op.cit.*, p.80. Rappelons, en effet, que l'abbé Grégoire était natif de Vého, un petit village près de Lunéville.

⁶¹ Archives du château des Ravatys. Document antérieur à l'année 1897.

⁶² Inscription relevée dans la marge de son acte de naissance, in *registres d'état-civil de Nancy*, en date du 22 novembre 1879.



Photographie de Julien Schil, reproduction sous droits cf. Musée d'art et d'histoire du Judaïsme.



Photographie d'Albert Schil, reproduction sous droits cf. Musée d'art et d'histoire du Judaïsme.

Au lendemain de la mort de Barbe Courbe, épouse Solet, en 1897, Mathilde se retrouvait à la tête d'un superbe domaine. Mais il semble que celle-ci ne résidait pas en permanence en cette campagne reculée, lui préférant son hôtel particulier, situé 23, avenue Hoche, dans le très chic VIII^e arrondissement. Gilbert Garrier nous signale qu'en général, de décembre à mai, Mathilde et sa tante - puis après la disparition de celle-ci, Mathilde seule - avaient l'habitude de prendre leurs quartiers d'hiver sur cette arrogante rive droite. Il est donc fort probable que Marie-Paule Courbe ait régulièrement rencontré sa sœur à Paris dans les années 1880. La présence de plusieurs photographies la représentant parmi celles qui sont conservées au château des Ravatys prouve la permanence des liens entretenus par les deux sœurs.



Photographie de Marie-Paule Courbe (Château des Ravatys, Saint-Lager) Reproduction sous droits

Apparemment, jusqu'en 1919, Mathilde Courbe hébergeait, dans son hôtel particulier parisien, une jeune fille de 23 ans nommée Marguerite-Blanche-Aline Lévy. Celle-ci épousa cette année-là un certain Joseph Coen et le couple partit vivre à Marseille. Amie, fille d'amis ? Nous n'en savons pas davantage⁶³.

Grâce aux cartes de visite conservées dans les archives du château des Ravatys, nous connaissons le nom de certaines des personnes que fréquentait Mathilde Courbe.

Ainsi, nous avons relevé les noms suivants :

- Charles Virion⁶⁴, sculpteur installé à Montigny-sur-Loing, en Seine-et-Marne, avait passé son enfance en Lorraine. Elève de l'École des Beaux-Arts de Nancy. Disciple de Jean-Paul Aubé - sculpteur d'origine lorraine, immortalisé par Gauguin-, il se tourna essentiellement vers les arts du feu après un stage à la faïencerie Boulenger de Choisy-le-Roi et sa rencontre avec Georges Delvaux (1834-1909) qui l'entraîna à Montigny en 1889, où ce dernier avait repris la faïencerie de Arthur Lee Pearson. A la même époque, Maupassant séjournait également dans ce village de 800 âmes, ruelle de la Talbarderie, où il louait la villa "Le Barrage".
- Madame Henri Japy de Beaufort. Née Cornefert, elle était l'épouse de l'industriel Henri Japy (1848-1935). Dirigeant la célèbre entreprise familiale horlogère franc-comtoise, ce fervent républicain, en conflit avec sa famille, avait dû abandonner son poste à la suite des grèves ouvrières de 1899. Maire de Badevel de 1881 à 1900, il avait instauré un système de pensions de retraite pour le personnel de son entreprise. Pour autant, cela n'empêchait pas son épouse de s'adjoindre la particule " de Beaucourt" sur ses cartes de visite.
- Francis Laur⁶⁵, qui avait été, dans sa jeunesse, le protégé de George Sand, fut député républicain progressiste, puis boulangiste de 1885 à 1893. Journaliste, il avait collaboré à *La France*. Il s'était illustré en agressant, à la tribune de l'Assemblée Nationale, le ministre de l'Intérieur Ernest Constans en janvier 1892. Mais après 1893, cet ingénieur des Mines de formation quitta la politique pour se consacrer essentiellement aux questions touchant les problèmes miniers. A l'époque où Mathilde

⁶³ Nous avons retrouvé dans les archives du château des Ravatys un portrait photographique apparemment dédié par Joseph Coen à Mathilde Courbe portant la mention : "*avec mon affectueux dévouement*".

⁶⁴ Né à Ajaccio le 1er décembre 1865 ; mort à Montigny-sur-Loing le 30 décembre 1946.

⁶⁵ Né à Nevers le 5 septembre 1844 ; mort à Paris le 26 mai 1934.

Courbe le fréquentait, il était administrateur-délégué de la Société des Publications Scientifiques et Industrielles et des Imprimeries Techniques Francis Laur réunies.

- Madame de Quincieux, née Pauline Victorine Berthe Beuret⁶⁶, fille d'un inspecteur général des poudres et salpêtres et épouse d'un hobereau du Beaujolais nommé Jean Filius Chevallé Lombard de Quincieux.
- M. et Mme Maurice Thouvenin, de Besançon. Maurice Thouvenin était docteur en pharmacie et professeur à l'École de médecine. Né à Nancy en 1857, il était le fils d' Joseph Edouard Thouvenin⁶⁷, professeur au lycée de Nancy, que sa sœur, Marie-Paule Courbe connaissait suffisamment pour lui avoir dédié la nouvelle intitulée *Le Bonhomme Lucco* dans son recueil *Noir sur Blanc : Récits Lorrains* qu'elle avait signé du pseudonyme de Gyz-El en 1887⁶⁸. Cela prouve la permanence des liens entre ces deux familles dans le temps.
- Le peintre Emile Friant qui habitait alors Paris, 11, boulevard de Clichy, et sa mère Marie Catherine Torlotin (1838-1907) dont l'adresse était 15, quai Ligier-Richier, à Nancy.

Bien qu'elle se rendît régulièrement dans son hôtel particulier de l'avenue Hoche, Mathilde Courbe ne négligeait pas le domaine viticole des Ravatys qu'elle confia à des régisseurs successifs. Ses vins obtinrent même une médaille de bronze au concours agricole de l'exposition universelle de 1900. Gilbert Garrier nous dit que la nièce et la tante séjournèrent également dans un immeuble leur appartenant situé au n°7, place Bellecour, à Lyon et que Mathilde avait l'habitude d'aller en cure à Vichy. Prenant la suite de sa tante qui avait participé financièrement à la construction d'une école communale à Saint-Lager en 1883, elle dota une fondation à l'hôpital de Belleville en 1898 pour les malades pauvres de Saint-Lager. Mais là où le dévouement de Mathilde Courbe fut particulièrement remarquable, ce fut dans son implication durant la Première Guerre mondiale. En effet, cette femme de 67 ans présidente de la Croix-Rouge du Beaujolais, aménagea dans l'orangerie du château des Ravatys un hôpital militaire auxiliaire, dit n°41, dont la capacité était de 43 lits, logeant le personnel soignant au château. Près de 400 patients - blessés de guerre, puis malades - y furent soignés à ses frais entre le 6 septembre 1914 et le 5 février 1919, date de sa fermeture⁶⁹. Pour tout cela, elle reçut en 1919 la médaille d'argent de la Reconnaissance Française et la Croix de Guerre. Notons au passage qu'elle avait accueilli brièvement à la fin du mois d'août 1914 le général Gérard Pau, le frère de Marie-Edmée Pau. Elle avait apparemment gardé des liens d'amitié avec la famille Pau et l'illustre général manchot, venant d'être relevé du commandement de l'armée d'Alsace par Joffre, attendait alors une mutation dans le corps diplomatique. Mathilde Courbe mourut le 12 mai 1937, dans son hôtel particulier parisien, à l'aube de ses 90 ans. Sans descendants, elle légua les 30 hectares de sa propriété des Ravatys, ses résidences parisienne et lyonnaise à l'Institut Pasteur, encore, de nos jours, propriétaire-exploitant du domaine des Ravatys, qui, confessons-le, produit un cru d'une qualité remarquable. Dans son testament, elle n'oublia pas la commune de Saint-Lager qu'elle dota d'un institut viticole ainsi que Nancy, sa ville natale. A cette dernière, elle fit don du prie-dieu de Stanislas Leczinsky et d'une somme de 120 000 francs dont les revenus devaient servir à l'entretien des tombes de sa famille et à la création d'une bourse au profit d'une élève de l'école des Beaux-Arts de Nancy⁷⁰.

⁶⁶ Née à Paris le 5 novembre 1833, morte à Sainte-Foy-lès-Lyon le 5 août 1918.

⁶⁷ Né à Toul le 22 mars 1827, il avait épousé Madeleine Léonie Noirot à Nancy en 1856.

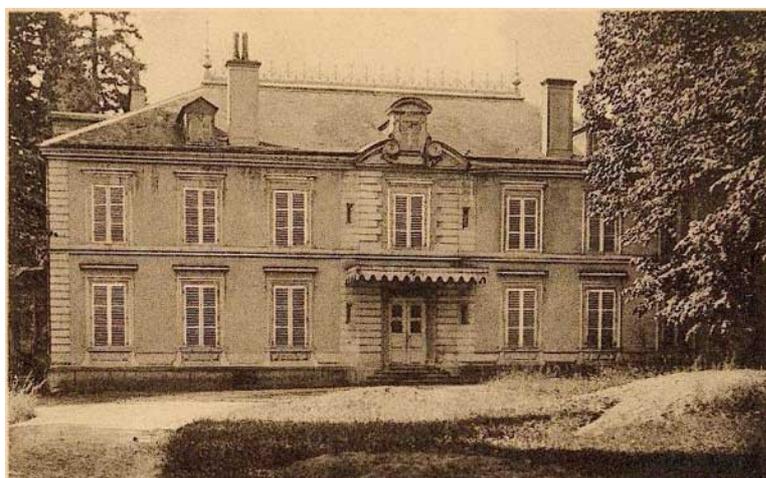
⁶⁸ Notons, en outre, que Pillard d'Arkai avait désigné sous le nom de *Georgette* l'épouse du professeur Joseph Edouard Thouvenin dans sa pièce introductive intitulée *A Madame* ouvrant le recueil *Les Fleurs du Dom****. Cf. le chapitre *De Parent-Desbarres à Pillard d'Arkai*.

⁶⁹ Cf. Croix Rouge Française : *Rapport sur le fonctionnement du comité de Villefranche*, 1920, pp.16-17.

⁷⁰ Cf. J. Schil, *op.cit.*, p.81.



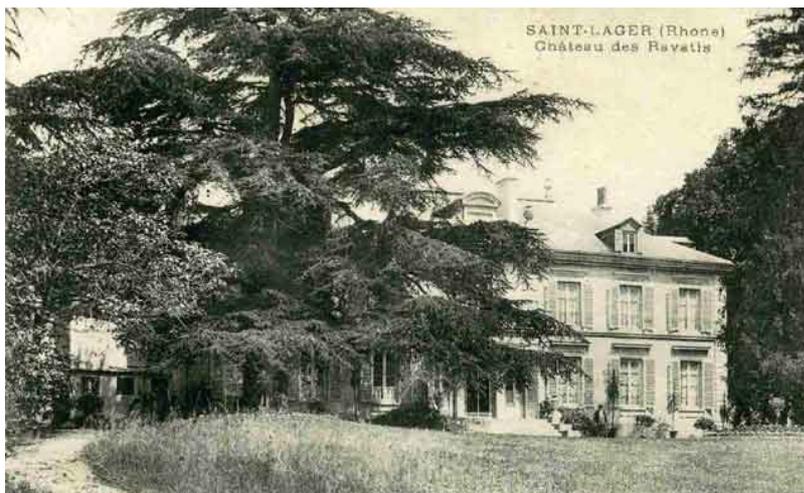
Photographie de Mathilde Courbe au château des Ravatys (Archives du château des Ravatys).
Reproduction sous droits.



St-Lager (Rhône) — Château des Ravatys

Coll. Goudin





Le château des Ravatys à l'époque de Mathilde Courbe



**Le général Pau au château des Ravatys
(Archives du château des Ravatys). Reproduction sous droits.**

Nous ne quitterons pas ce chapitre avant d'avoir évoqué l'amitié passionnée de Marie-Paule Courbe avec Marie-Edmée Pau. Dans son *Journal*, cette dernière a évoqué à maintes reprises celle qu'elle nommait "*Mary*". Grâce à l'incontournable travail de Nicole Cadène⁷¹, nous avons pu avoir accès à cette amitié amoureuse qui lia les deux jeunes femmes à partir du printemps 1866. Fille d'un capitaine protestant d'origine héraultaise, de vingt ans plus âgé que sa mère, issue elle aussi d'une famille de militaires de Nancy, mais catholique et légitimiste, Marie-Edmée Pau vit le jour à Lyon, quartier de La Guillotière, le 16 novembre 1845. Son frère, Gérard, le futur général Pau, naquit trois ans plus tard, à Montélimar, où la nouvelle affectation du père avait conduit la famille. Ce frère fut l'une des souveraines passions de sa courte existence. Tandis que celui-ci fut éduqué au Prytanée de La Flèche, celle-ci demeura auprès sa mère, Emma Alleaume, qui eut une influence considérable sur son existence. D'abord élève de Louis Leborne à l'école municipale de dessin de Nancy au début des années 1860, elle suivit des cours à l'atelier féminin de Léon Cogniet (1794-1880) en 1865. Dans les années 1860, ses dessins furent remarqués aux Salons des Amis des Arts de Nancy et de Metz. Comme illustratrice, elle travailla brièvement pour le *Magasin d'éducation* - avant d'être sèchement congédié par Hetzel-, ainsi que pour des éditeurs catholiques. *Le Journal de*

⁷¹ Nicole Cadène, "*Mon énigme éternel*", Presses Universitaires de Provence, 2012. C'est de cet ouvrage que nous tirons l'essentiel de notre savoir et de notre présent propos.

Marguerite de Victorine Monniot qu'elle illustra recueillit un succès considérable. Mère et fille connurent une complicité d'autant plus forte que le père les laissa seules très tôt, après son décès survenu en 1856, à Nancy, où la famille vivait alors au n° 92, rue Stanislas. Sans fortune, Marie-Edmée Pau subsistait en donnant des cours de dessin aux jeunes gens de la bonne société nancéienne ; Roger Marx fut de ceux-ci. La rencontre entre les deux jeunes filles se produisit sous la forme d'un coup de foudre, tandis que Marie-Edmée se rendait chez Elise Voïart, voisine de Marie-Paule. Elle l'avait aperçue à sa fenêtre :

« ...J'aimais tant à voir son beau visage à travers les vitres et à demi voilé par le rideau qu'elle soulevait instinctivement sur mon passage !... »⁷²

Le portrait de Marie-Paule Courbe qui se dessine, page après page, dans le *Journal* de Marie-Edmée nous est très précieux. Ainsi, apprend-t-on qu'elle avait les yeux bleus, une chevelure de jais et était d'une beauté sculpturale. Cependant, la diariste déplorait le manque d'éducation de son amie sur le plan des principes. Elle désirait ardemment rapprocher de la foi chrétienne celle qui venait d'un milieu d'artisans aisés, apparemment peu tournés vers la religion. Du reste, elle laissa ses impressions sur cette famille dans son *Journal* :

« ...Mme Courbe aussi jeune que mère et bonne comme elle pour ses enfants, son mari qui paraît tant jouir quand il voit sa fille Mary heureuse, enfin Mathilde cette gracieuse sœur de mon amie qui lui ressemble si peu et représente l'élément de calme et d'enjouement dans cet intérieur que la riche nature de sa sœur assombrirait peut-être plus souvent qu'elle ne l'embellirait car elle y est isolée... »⁷³

Durant l'été 1866, la Société des Amis des arts de Nancy avait organisé un Salon où Marie-Edmée Pau exposait deux dessins. A cette occasion, les deux amies étaient tombés sur la célébrité locale, le peintre Charles Sellier⁷⁴ qui avait fait, ce jour-là, une cour appuyée à Marie-Edmée ; ce qui avait eu pour effet de déclencher une crise de jalousie de la part de *Mary*. C'est à cette période que fut prise la photographie représentant les deux jeunes femmes enlacées reproduite dans le livre de Pierre Borel, *Maupassant et l'Androgyne*.

⁷² Nicole Cadène, *op.cit.*, p.233.

⁷³ Nicole Cadène, *op.cit.*, p.133.

⁷⁴ Charles Sellier, né à Nancy le 23 décembre 1830 ; décédé à Nancy le 23 novembre 1882. Peintre français. Ancien élève de Louis Leborne (1796 -1865) à l'École des beaux-arts de Nancy, puis, à Paris, élève de Léon Cogniet et de l'École des Beaux-Arts. Premier Prix de Rome en 1857 avec *La résurrection de Lazare*, une sorte d'exercice de caravagisme passé à l'infrarouge lors d'un contrôle douanier. Totalemment improbable aujourd'hui. Fort de ce succès, il devait se pavaner d'importance parmi ces demoiselles ; ce qui dut fortement déplaire à Marie-Paule Courbe. Une statue de Charles Sellier se trouve au parc de la Pépinière, à Nancy. Marie-Edmée avait fait sa connaissance deux ans auparavant, grâce à Louis Leborne. Précisons qu'il avait séjourné cinq années à la villa Médicis en même temps qu'Henner.



Marie-Paule Courbe (à gauche) et Marie-Edmée (in Pierre Borel, *Maupassant et l'Androgyne*, n.p.)

Pour le Salon de Metz de 1867, Marie-Paule Courbe avait réalisé le médaillon en plâtre de Marie-Edmée, mais celui-ci n'y fut pas exposé. Elle l'offrit à son amie qui le garda précieusement par-devers elle. Après sa mort, sa mère fit don de l'œuvre au Musée lorrain en 1888. On en trouve trace dans le catalogue de 1895, et depuis il semble que ce médaillon se soit évanoui dans la nature. A partir de janvier 1867, Marie-Edmée se rendit régulièrement, au rythme de deux fois par semaine, chez son amie, au n°2, rue Montesquieu, dans l'atelier d'artiste situé au rez-de-chaussée, occupé par le sculpteur Kremer.

Si Marie-Edmée affichait des idées républicaines, elle n'en était pas moins une fervente catholique ne manquant à aucun prix la messe de 6 heures 30 chaque matin à la cathédrale de Nancy, nous dit Nicole Cadène. Elle essaya vainement de convertir Marie-Paule Courbe qui semblait être proche des idées défendues par Henri Carle, puisqu'en juin 1868, cette dernière envoyait par la poste à son amie un numéro de *La Libre conscience* qui morigénait copieusement la Sainte Eglise Apostolique et Romaine. Cela eut pour effet de plonger Marie-Edmée dans la plus complète affliction. Il n'est pas superflu de jeter un éclairage sur cet Henri Carle et son mouvement, l'Alliance religieuse universelle, qui surent convaincre alors Marie-Paule Courbe. Ce regroupement, fondé en 1854, avait repris de la vigueur à la suite de la publication de l'encyclique de Pie IX, dite *Quanta cura*, du 8 décembre 1864, prolongée par le *Syllabus*, qui n'était, ni plus ni moins, qu'une attaque en règle contre la démocratie, en général, et contre la franc-maçonnerie, en particulier. Voilà ce qu'en disait le journal mensuel de *L'Alliance religieuse universelle* dans son premier numéro :

« ...L'encyclique émanée tout récemment de Rome, audacieux défi jeté à l'esprit moderne et à la société laïque, est une véritable mise en demeure à l'adresse de tous les amis de la vraie civilisation. Les conquêtes morales si chèrement obtenues par nos pères : l'inviolabilité de la conscience, la liberté des croyances, le droit de libre examen inhérent à toute personne humaine sont contestés ; il y a un devoir impérieux de repousser l'attaque, de déjouer cette triste levée de boucliers comme elle doit l'être... »⁷⁵

En octobre 1866, *La Libre conscience*, "revue philosophique, scientifique et littéraire" puis "organe de la rénovation philosophique et religieuse, revue hebdomadaire", prit la suite de *L'Alliance religieuse universelle*. Henri Carle (1822-1881) était un professeur de lettres, ami des socialistes utopistes Pierre Leroux et Etienne Cabet. Son mouvement reçut l'appui de Jules Michelet, Henri Martin ou encore Edgar Quinet et *La Libre Conscience* s'assurait la

⁷⁵ *L'Alliance religieuse universelle*, n°1, 15 avril 1865, n.p.

collaboration de prestigieuses signatures, comme celles d'Henri Martin, Eugène Despois, Jules Levallois et même Victor Hugo. C'était donc vers ces hommes qu'allaient les sympathies de Marie-Paule Courbe. Certes, ce n'était pas là des révolutionnaires exaltés, mais, tout de même, s'agissait-il de républicains convaincus. Du reste, celle-ci semble avoir volontiers fréquenté, dans sa vie, ce milieu de républicains modérés, comme nous le verrons ultérieurement avec la famille Deschanel. Si Marie-Edmée désespérait de ramener son amie dans le giron de la Sainte Eglise, elle partageait avec elle une passion pour la cause de l'indépendance polonaise. Elle y avait été sensibilisée par la fréquentation d'un jeune réfugié polonais, nommé C. Rozycki, employé au studio de photographie de son amie Céline Chatelain, situé à Nancy, 20 rue des Dominicains. Aussi, avait-elle projeté de rejoindre Marie-Paule Courbe à Paris pour assister, le 15 juillet 1867, au procès d'Antoine Bérézowski⁷⁶, le patriote polonais qui avait tenté d'assassiner le tsar Alexandre II au Bois de Boulogne. Son renoncement de dernière minute avait d'ailleurs provoqué le mécontentement de sa compatriote⁷⁷. Mais Marie-Edmée finit par se rendre à la capitale cet été 1867, durant lequel elles visitèrent, entre autres, l'Exposition Universelle, le Louvre, le musée du Luxembourg, la basilique de Saint-Denis et elles assistèrent même à une représentation d'*Hernani*, au Théâtre-Français le 16 août. A cette occasion, Nicole Cadène nous rend compte de réflexions de Marie-Edmée qui en disent long sur les rapports physiques entre les deux jeunes Nancéiennes. Elle se rendait compte du couple – à l'époque hétéroclite - qu'elle formait avec son amie et croyait voir l'effet qu'il produisait autour d'elles.

« ...Etions-nous donc si extraordinaires de costume ? Etions-nous assez belles ou laides pour motiver tant d'étonnement ? Certes, nous étions étranges par notre harmonie même et puisque je m'étonnai moi-même je pouvais bien permettre aux passants de retourner la tête... »⁷⁸

Le *Journal* de Marie-Edmée est parsemé de passages décrivant la beauté de Marie-Paule Courbe. Elle admirait également son côté masculin, comme dans cet extrait où elle s'extasiait sur sa puissance physique à l'occasion d'une balade en barque sur le lac d'Enghien durant ce même été 1867.

« ...Mary voulu faire une promenade sur le lac et pendant une heure elle nous conduisit à force de rames sur le paisible miroir tout rougi par le soleil couchant... La force de Mary faisait la stupéfaction des autres promeneurs ; elle, sans s'inquiéter des lunettes braquées sur elle, ramait avec une vigueur et une rapidité fiévreuse, elle était magnifique ainsi, dans son sourire il y avait une tendresse un peu orgueilleuse peut-être... »⁷⁹

Si Marie-Edmée Pau échoua dans son désir de rapprocher Marie-Paule Courbe de la Sainte Eglise, nul doute qu'elle parvint à lui transmettre sa passion johannique. Depuis février 1867, elle avait entrepris un ouvrage illustré sur son héroïne. Elle avait même fait le voyage jusqu'à Orléans pour prendre l'avis de l'évêque de cette ville, l'ineffable Dupanloup qui ne trouva pas mieux que de la décourager totalement. Finalement, son ouvrage, *Histoire de notre petite soeur Jeanne d'Arc dédiée aux enfants de la Lorraine*, ne fut publié qu'à titre posthume en 1873, chez Husson-Lemoine⁸⁰ à Nancy, puis repris, l'année suivante, chez Plon⁸¹, avec une

⁷⁶ Antoine Bérézowski, né le 9 mai 1847 à Kolrzsry, dans la province de Volhynie. Réfugié polonais exerçant en France la profession d'ajusteur-mécanicien, il avait voulu tirer sur le tsar le 6 juin 1867 mais sa balle fut déviée par un cheval. Défendu par Emmanuel Arago, il obtint les circonstances atténuantes et fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il fut amnistié en 1906 et termina sa vie en Nouvelle-Calédonie.

⁷⁷ Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.171.

⁷⁸ *Op.cit.*, p.182.

⁷⁹ Idem, p.184.

⁸⁰ Libraire-éditeur, situé 6, rue d'Amerval.

⁸¹ 84 p.

préface de l'hispanisant Antoine de La Tour. Mais l'édition nancéienne nous est plus précieuse puisqu'elle s'ouvrait sur une préface signée Marie-Paule C., datée du 1^{er} avril 1871. Celle qui ne serait plus jamais *Mary* avait écrit ce texte après avoir assisté aux obsèques de son amie, décédée le 7 mars 1871, à Nancy, chez elle, 7, rue de la Pépinière⁸². A titre documentaire - car ces deux pages sont assez rares, puisque cette édition ne se rencontre qu'à la Bibliothèque municipale de Nancy⁸³ -, nous reproduisons ci-dessous, et in extenso, les tout premiers écrits de Marie-Paule Courbe. Outre le fait qu'ils ont la vertu de nous instruire sur les sentiments qu'éprouvait *Mary* à l'égard de Marie-Edmée et qu'ils dévoilent un talent de plume prometteur ; rédigés juste après la défaite, ils témoignent du traumatisme que celle-ci engendrait déjà dans l'esprit de Marie-Paule Courbe, comme, d'ailleurs, dans celui de la plupart de ses contemporains.

« Aux enfants de la Lorraine

« Vous l'avez attendu impatientement peut-être la fin de cette Histoire de votre Petite Sœur de Lorraine ?...⁸⁴ Hélas ! c'est que la chère main qui la traçait pour vous, avec tant de sollicitude et d'amour, s'est glacée tout-à-coup sur la dernière page du livre.. C'est qu'elle n'est plus, celle qui vous charmait par ces récits touchants, ces belles images qui parfois vous faisaient rêver. Elle n'est plus... Emportée, disparue au sein de l'ouragan terrible qui est venu fondre sur notre pauvre pays... Et quand la tourmente fut apaisée, lorsque nous rapprochant les uns des autres, nous avons voulu nous compter... elle n'y était plus... Du moins, elle vous laisse quelque chose d'elle-même ; elle vous transmet un précieux héritage et c'est le meilleur de son âme qu'elle vous donne dans cette oeuvre de ces (sic) vingt ans.

« Ici-bas, elle n'aima que deux choses : Dieu et son pays ; et ce double amour, elle voulut le faire rayonner sur vous ; elle vous montra comment on aime sa patrie, à votre âge ; comment grandissent les héros ; comment se préparent les délivrances, et elle tira de l'ombre la touchante enfance de Jeanne, que personne ne connaissait.

« Oh ! recevez-le pieusement ce don qu'elle semble avoir voulu vous léguer ! Recevez-le comme une chose sainte, car c'est notre salut à tous si vous portez dans vos jeunes cœurs la foi en l'avenir de notre pays malheureux.

« Et maintenant qu'un dernier adieu nous réunisse autour de cette mémoire aimée ; laissez-moi redire en votre nom ces paroles, que mon cœur me dicta quand j'arrivai, il y a six mois, devant cette tombe prête à se fermer :

A MARIE-EDMÉE

ADIEU

« Encore une fleur sur cette tombe entr'ouverte... Encore un souvenir à ce cercueil à peine fermé...

« Voilà qu'un mois pourtant sera bientôt passé !... Mais on parlera longtemps d'Elle...

« Tout le monde l'a connue ; on l'entourait d'une attention discrète et attendrie, cette belle jeune fille dont l'existence pure et calme s'écoulait en faisant le bien. On la regardait vivre... et je ne sais quelle sympathie émue ouvrait les âmes, quand MARIE-EDMÉE venait à passer. Tous les cœurs venaient à elle, naturellement, d'instinct, comme les plantes vont vers le soleil, les oiseaux vers le ciel bleu, l'âme humaine vers toute manifestation de l'idéale Beauté.

« C'était une de ces créatures de race vraiment supérieure qui, de loin en loin, nous apparaissent et ne repartent qu'en laissant derrière elles comme une traînée de lumière. Vestiges d'un monde meilleur dont nous portons en nous l'inaltérable soif.

« Jamais plus riche nature n'avait été plus exceptionnellement douée. Mais ce fut la volonté, s'appuyant sur la pensée chrétienne, qui fit l'œuvre étonnante que nous avons tous vue. Ce fut la rare union d'une grande force de caractère et d'une exquise sensibilité qui lui donna ce charme tout-puissant dont nul n'a pu se défendre.

« Elle était arrivée à cette heure d'irradiation, moment béni ! où l'être en possession de lui-même, vit largement d'une vie plus complète, plus intense, plus haute. Sa grande âme, son cœur héroïque, sa vaste intelligence embrassait tout... elle se hâtait de vivre ; elle prodiguait ces richesses dont la source allait bientôt tarir :

« La fleur épanouie qui pressent la tempête, donne au vent ses parfums et s'apprête à mourir...

⁸² Aujourd'hui rue Gustave Simon. L'immeuble fait presque l'angle avec la rue d'Amerval.

⁸³ BMN, Rés 4481, exemplaire donné par Charles Chatelain, architecte, ami de Marie-Edmée qui habitait le même immeuble qu'elle, 7, rue de la Pépinière. Texte transmis par Nicole Cadène.

⁸⁴ Dans le *Journal de la Meurthe et des Vosges* du 17 juin 1868, Marie-Edmée avait publié un texte qui s'intitulait *Histoire de notre petite sœur. Aux enfants de la Lorraine*.

Elle mourut... Oui, elle mourut comme elle l'avait désiré, dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté. La mort n'eut pas de peine à faire son œuvre : ses organes affaiblis ne pouvaient plus retenir son âme débordante... Dès qu'elle s'entendit appeler, elle partit...

« O vous tous qui l'avez connue ! Vous, ses élèves ; vous, ses amies ! vous garderez longtemps, n'est-ce pas, ce chaste et lumineux souvenir ? Longtemps encore au détour d'une rue, vous croirez voir cette forme svelte, souple, élégante, qui vous ravissait... Votre cœur battra bien fort... Vous attendrez ce charmant sourire, cette main toujours tendue, ces douces paroles qui sortaient du cœur... Et les pauvres croiront renaître à l'espérance ; car elle était l'ange des pauvres. Vous attendrez vainement : elle ne viendra plus... Souvenez-vous bien !... On pourra lui ressembler, mais ce ne sera jamais elle...

« Ne cherchez pas de quoi elle est morte ; je vais vous le dire : c'est de l'humiliation de la France.. La douleur l'aurait laissée vivre, mais la honte l'a tuée. Sedan ! Strasbourg ! Metz ! Paris ! Qui dira quel retentissement douloureux ces mots ont eu dans son cœur ? Chacun de nos désastres lui arrachait des lambeaux de vie... Paris, cœur de la France, Parais venait de courber sa vaillante tête et de vendre son honneur pour avoir du pain !... C'était trop.. la frêle tige avait supporté bien des orages... Ce dernier coup la brisa... Et, comme un beau lys, elle se pencha pour mourir...

« Ce fut le 7 mars. Ce jour-là, vers trois heures après midi, de petits oiseaux vinrent se poser tout près de sa fenêtre, et, pour la première fois de l'année, se mirent à chanter joyeusement. Elle, les yeux fermés, sa belle tête inclinée vers l'épaule, elle écoutait... Elle écoutait ces frêles petites créatures qui, dans leur lyrisme éclatant, célébraient les joies de la vie, le retour du printemps, l'espérance des beaux jours... Elle écoutait... et elle souriait... Déjà son âme, à travers une aube blanchissante, découvrait les splendeurs du monde nouveau dans lequel elle allait entrer.

« Trois heures plus tard, mue par un suprême effort, vaillante et debout, avec un cri de tendresse, elle mourait dans les bras de sa mère...

« Silence... Paix ! Elle dort... Adieu, cher ange ! Puisque nos larmes n'ont pu te retenir, va... va où l'on t'appelle... Nous t'aimions bien, pourtant ! et tu faisais notre joie et notre orgueil... Mais toi, tu voulais ta patrie, ta vraie patrie, glorieuse, immuable, éternelle. Va donc... Que nos regrets, que nos pleurs que notre vie brisée ne te pèsent pas... Ta chère présence !... c'était trop... Ton souvenir suffira. Va... Sois heureuse... Adieu !!!...

MARIE-PAULE C
Nancy, 1^{er} avril 1871 »

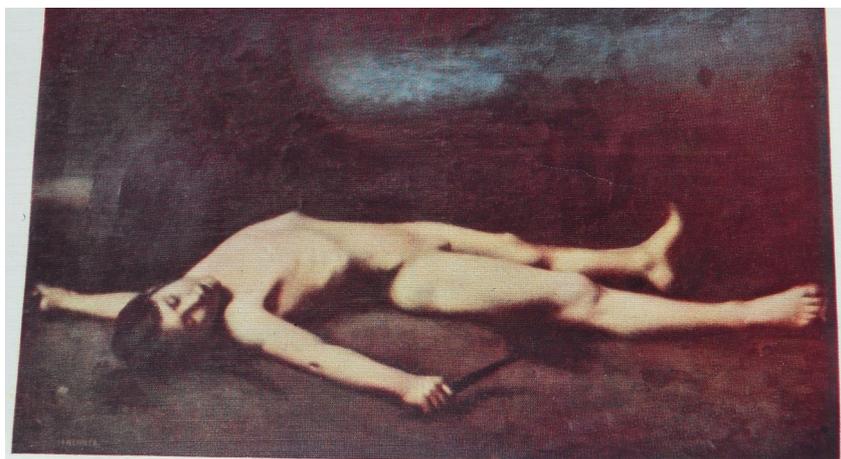
Marie-Paule Courbe conserva jusqu'à son dernier souffle les lettres que Marie-Edmée Pau lui avait envoyées. Elles furent vendues en vrac par Pillard d'Arkaï à Pierre Borel qui en publia de larges extraits dans son *Maupassant et l'Androgyne*⁸⁵, sans comprendre le moindre mot de l'histoire qu'il était en train de ficeler. Ces lettres circulent depuis quelque temps sous le manteau, émanant probablement de la même provenance que les photographies dénudées de Marie-Paule Courbe⁸⁶. Après la mort de Marie-Edmée, la jeune sculptrice ne revint que rarement à Nancy. Les années 1870 la virent fréquenter assidûment les ateliers des sculpteurs et des peintres parisiens. Dans le chapitre suivant, nous tenterons de faire le tri dans les informations – souvent fantaisistes - recueillies dans le livre de Pierre Borel et les documents d'époque, plus fiables, mais, hélas, fort peu bavards.

⁸⁵ *Op. cit.*, pp.23-31. Grâce à l'obligeance de Jean-Jacques Lefrère qui nous en a communiqué une photocopie, nous sommes en mesure d'affirmer que ces lettres étaient bien de la main de Marie-Edmée.

⁸⁶ Cf. infra.

CHAPITRE 2 - *Sur la toile et sous l'ébauchoir*

Jean-Jacques Henner



Le Bara du musée du Petit Palais

(tiré de *Les Peintres illustres- Henner. Pierre Lafitte et Cie éditeurs, p.48*)



Le Bara du musée des Beaux-Arts d'Orléans

(photo G.P.)

A la page 37 de *Maupassant et l'Androgyne*, Borel affirme que Marie-Paule Courbe avait servi de modèle à Henner pour son tableau *Barra* (sic) exposé au salon de 1882⁸⁷. Il se trouve actuellement au Musée du Petit Palais. Il est probable qu'elle ait pu entrer en contact, d'une manière ou d'une autre, avec cet Alsacien d'origine. Sinon, comment comprendre autrement, ce coup de griffe au détour de *La Vierge-Réclame*, où elle déclarait qu'il était

⁸⁷ Pour cette œuvre, avec 48 voix, Henner se classa troisième, derrière Puvis de Chavannes, 215 voix (avec « *Doux Pays* ») pour l'obtention de la médaille d'honneur du Salon. Loin devant Manet qui ne rallia que quatre suffrages pour son *Bar aux Folies-Bergère* !

improbable qu'Henner pût un jour composer un tableau⁸⁸ ? Nous savons qu'il y eut un second *Bara*, réalisé dans la foulée du premier, dont l'artiste se montrait insatisfait. Il fut exposé en 1883, à Paris "Exposition Nationale". Il se trouve à présent au Musée des Beaux-Arts d'Orléans. Interrogé par nous en 1988, feu Georges Cheyssial, alors conservateur du Musée Henner, nous écrivit que les archives du musée ne conservait aucune trace d'une quelconque femme ayant posé pour le *Bara*, mais qu'au contraire, d'après les agendas de 1881 et de 1882 d'Henner et les *Entretiens* de Durand-Gréville⁸⁹, ce furent deux jeunes Italiens qui servirent de modèles au maître. Il n'en demeure pas moins que ce tableau alimenta la controverse en son temps. Beaucoup d'observateurs y virent le corps d'une femme... Certains évoquèrent même un tambour à droite du tableau ! S'il nous est impossible, de nos jours, de distinguer la silhouette de l'instrument, il est clair qu'Henner a peint ici un corps d'hermaphrodite, voire même celui d'une toute jeune femme. Sur ce corps allongé, qui ne semble pas mort – aucune trace de blessure visible – mais comme assouvi après l'étreinte, il a représenté un visage de femme et, évidemment, un sexe de femme. D'ailleurs, il n'est pas inutile de rapprocher ce *Bara* de celui exposé l'année suivante par Jean-Joseph Weerts. Cela n'a rien à voir. Ce dernier était totalement dans le sujet, tandis qu'Henner nous parlait d'autre chose. Pourquoi, d'ailleurs, avoir présenté un *Bara* entièrement nu ? Ce corps, au sexe incertain, lui avait évidemment été inspiré par celui que David avait peint en 1794. Demeuré inachevé, il avait été donné par Horace Vernet, son propriétaire, au Musée Calvet d'Avignon en 1846. Y voit-on le corps d'un adolescent ou bien plutôt celui d'une adolescente ? Dernier détail troublant, dans la composition des deux versions du *Bara* d'Henner, un élément diverge et il saute aux yeux : la position de la baïonnette tenue dans la main droite de l'enfant. Dans la première version, l'arme est tournée vers le corps, dans l'autre, elle est tournée vers l'extérieur. Pourquoi ? Seul les meilleurs limiers de Scotland Yards pourraient nous aider à décrypter cette autre scène de crime.



Jacques-Louis David, *Bara*, Musée Calvet, Avignon

Il n'est donc pas étonnant que cette œuvre ait pu nourrir les phantasmes les plus divers, encore longtemps après sa création. Pierre Borel, lors d'une visite au Petit Palais, avait peut-être été touché par l'ambiguïté de ce tableau, au point de l'intégrer à son récit. Si Marie- Paule Courbe a pu approcher Henner, il est probable que cela fût par le biais de l'atelier de femmes que le maître dirigea avec son compère Carolus-Duran, 17, quai Voltaire, de 1876 à 1888. Les femmes, alors exclues de l'enseignement de l'École des Beaux-arts, pouvaient bénéficier d'un enseignement de qualité dans plusieurs ateliers de la capitale : ainsi depuis 1860, Charles Chaplin avait ouvert le sien aux demoiselles au N° 23, rue de Lisbonne. Louise Abbéma y fut assidue. A partir de 1864, Rodolphe Julian créa un atelier d'abord mixte, puis un autre spécialement réservé aux femmes, deux ans plus tard, passage des Panoramas. Les cours étaient dirigés par les peintres Jules Lefebvre, Tony Robert-Fleury, ou encore William

⁸⁸ *Op.cit.*, p.19.

⁸⁹ *Entretiens de Jean- Jacques Henner*. Notes prises par Emile Durand-Gréville, d'après ses conversations avec Jean- Jacques Henner (1878-1888), A. Lemerre, 1925.

Bouguereau⁹⁰. Marie Bashkirtseff qui collabora à *La Citoyenne* d'Hubertine Auclert, en fut l'élève la plus célèbre. Ajoutons, que cette même année 1876, Félix Barrias – professeur, entre autres, d'Edgar Degas et d'Henri Pille –, lui aussi, fondait un atelier de femmes. Situé d'abord rue Cadet, celui-ci fut transféré, à partir de 1883, 77, rue de Clichy, dans l'ancien atelier de Manet. L'enseignement pour ces dames y fut alors confié à Mme Barrias jusqu'en 1889, date à laquelle l'atelier ferma ses portes. Mais, comme nous le précise Jean Le Fustec, tous ces ateliers n'enseignaient pas l'académie : « *Leurs élèves n'étudiaient que la tête et la pose sous le costume.* »⁹¹

C'est pourquoi, plusieurs femmes sollicitèrent Edouard Krug, afin d'accéder à un enseignement plus complet. Ce dernier ouvrit donc un cours, à partir de 1876, 11, boulevard de Clichy, où vinrent professer, Charles-Louis Müller, les frères Feyen-Perrin et Jean-Jacques Henner, pour ne citer que les plus connus. Cet atelier fonctionnait encore en 1892.

En 1885, Mario Carl-Rosa fonda l'académie des Champs-Élysées, dans de vastes locaux, situés 12, cité du Retiro. Une salle était réservée aux femmes. Parmi les professeurs, on pouvait relever la présence de Jean-Paul Laurens pour la peinture et celle d'Auguste Bartholdi, pour la sculpture. Enfin, citons l'académie Calarossi, établie, en 1879, 10 rue de la Grande-Chaumière, par le sculpteur italien Filippo Calarossi, où l'on enseignait également l'anatomie et la perspective. Parmi les professeurs, on trouvait Jean-Antoine Injalbert et Alexandre Falguière et parmi les élèves Camille Claudel. En conséquence, l'atelier ouvert par Carolus-Duran et Henner n'était pas une exception dans ce Paris des années 1880.

Néanmoins, l'enseignement qu'on y dispensait était tout de même très limité. Si l'on en croit l'article de Jean Le Fustec, Louise Abbéma - égratignée également par Marie-Paule Courbe dans le deuxième chapitre de *La Vierge-Réclame*, sous le nom de *Mme Abelama* - fut à l'origine de la création de cet atelier. Grâce aux livrets de différents salons, nous avons pu déduire la présence de quelques artistes dans l'atelier de femmes de Carolus-Duran et Henner durant cette période : outre Julie Marest, la seconde vedette des lieux après Louise Abbéma, citons Jeanne Buffet, Jeanne Choppard-Mazeau, Anaïs Beauvais, Moïna Binet, Marguerite Bataille, Aline Boulian, Bertha Newcombe, Marie-Louise Ravenez, Lucie Vincent, Ida Deurbergue, Cécile Gaudez, Noémie Guillaume, Jeanne Lefrançois, la future actrice anglaise Gertrude Kingston, Marie-Louise Boitelet, pour celles que nous avons pu identifier.

Certes, on ne peut pas prouver que Marie-Paule Courbe ait fréquenté l'atelier d'Henner mais les allusions, aussi vagues soient-elles, nous laissent à penser que des rapports ont probablement existé entre elle et Henner, et, sans doute, Louise Abbéma, qui, elle aussi, avait adopté le costume masculin dans les années 1880⁹². Peut-être avait-elle pu faire sa connaissance par l'entremise du peintre Charles Sellier, rencontré à Nancy, qui connaissait Henner depuis leur séjour commun à la villa Médicis⁹³. Borel, comme à son habitude, ne nous aura certainement pas livré en pâture un nom – celui d'Henner – au hasard, mais il est impossible pour nous de confirmer l'hypothèse d'une Marie-Paule Courbe ayant servi de modèle pour ce fameux *Bara*.

⁹⁰ Rappelons également que Léon Cogniet avait ouvert un atelier féminin, impasse Sainte-Opportune, puisque Marie-Edmée Pau en avait suivi les cours en 1865.

⁹¹ *Le Magasin pittoresque* 1892, p.135.

⁹² Sur Louise Abbéma, surnommée par ses amis *le Fils du Rajah*, on consultera avec profit l'article de Camille Delaville dans *Le Constitutionnel* des 11 et 12 avril 1887.

⁹³ Cf. le chapitre *Une jeunesse nancéienne*.



Louise Abbéma en 1881.
Benque et Cie, Camées Artistiques, Goupil, photoglyptie

Anatole Henri de Beaulieu

Après Henner, Borel cite un autre peintre pour lequel Marie-Paule Courbe aurait posé : Henri de Beaulieu. C'est elle qui aurait prêté ses traits au tableau intitulé *La Dame de Trèfle*.

Et là, Borel est déjà plus convaincant. En réalité le titre exact était *Argine*. Cette œuvre, une huile sur toile de 215,9 x 108,6 cm, est, entre autres, passée en vente publique à New York, chez Sotheby, le 16 février 1995⁹⁴. Elle fut exposée au Salon de 1882, donc en même temps que le *Bara* d'Henner. Voici ce qu'en pensait alors Louis Enault, le critique de *Paris-Salon* :

« L'ensemble du personnage, sa toilette de Bohémienne, le petit masque qui couvre le haut de son visage, ne laissant passer que la flamme de ses yeux ; ces accessoires étranges, le réchaud d'où le feu jaillit en langues ardentes et contournées ; le sphinx, armé d'un glaive dans sa dextre, qui propose ses énigmes aux Oedipes du tapis vert, tout cela impressionne le spectateur naïf, qui veut revoir ce type singulier, allongé comme une figure du Primitice, mais avec un modèle fermé et des colorations vigoureuses. »⁹⁵

Il est indéniable qu'on peut trouver une ressemblance entre le bas de ce visage et celui de Marie-Paule Courbe, notamment si l'on s'en réfère à la photo de Marie-Paule Courbe qui se trouve au côté de Marie-Edmée Pau et qui est reproduite par Pierre Borel dans *Maupassant et l'Androgyne*, entre les pages 48 et 49. On peut comparer également cette *Argine* au portrait réalisé par Henri Louyot. La certitude est loin d'être absolue, mais enfin, pour une fois, on peut commencer à envisager d'ouvrir un début de crédit à ce filou de Pierre Borel ; même si Mélanie Hawthorne, elle, reste prudente quant à l'identification de *La Dame de Trèfle* à Marie- Paule Courbe :

“ ...It is hard to say with any certainty whether the figure resembles d'Estoc, since the face is masked and we can see only her mouth and the tip of her nose...”⁹⁶

De son vrai patronyme, Joseph Théodore Anatole Gauché de Beaulieu - dit Anatole, puis Henri de Beaulieu -, était né à Paris en 1819. Issu d'un milieu très aisé – l'un de ses grands-pères avait été président de la Cour d'assises de la Seine – il alla étudier la peinture auprès d'Eugène Delacroix. En 1844, il exposa pour la première fois au Salon de Paris et, en 1868, il y fut médaillé pour une toile intitulée *L'Oeuf d'Autruche*. Les thèmes qu'il choisit pour ses toiles le classent, en général, tantôt dans le courant romantique (cf. *Le Duel*, 1870, conservé au Musée des Beaux-Arts de Bordeaux), tantôt dans la longue cohorte des orientalistes fin de siècle (cf. *La Délaissée*, 1874).

Argine ne rentre pas dans cette classification : nous sommes déjà dans l'univers équivoque de la peinture symboliste. Nous pouvons la rapprocher d'une autre toile intitulée *Allégorie* que nous reproduisons ici, car nous disposons d'une copie en couleurs pour cette œuvre ; ce qui n'est malheureusement pas le cas pour *Argine*. Par certains côtés, ses toiles nous font penser à

⁹⁴ A la mort d'Henri de Beaulieu, en 1884, elle avait vendue 500 francs.

⁹⁵ *Paris Salon* 1882, n.p.

⁹⁶ Mélanie Hawthorne, *Finding the Woman who didn't exist – The Curious Life of Gisèle d'Estoc*, University of Nebraska Press, 2013, p.114.

celles d'un Gustave Moreau. Son atelier se trouvait 1, rue de Fleurus, dans le VI^e Arrondissement, où il décéda le 1^{er} juin 1884 à l'âge de 66 ans. Nommé, par protection, sous-inspecteur des beaux-arts, ce peintre ne dédaignait pas de troquer le pinceau contre la plume. Il avait fait partie d'un petit cercle d'amis autour de Flaubert, qui comprenait le comte d'Osmoy, Louis Bouilhet et le sculpteur Auguste Préault. Il était assidu aux dîners des Têtes de bois⁹⁷, où il ne pouvait manquer de rencontrer des peintres et des littérateurs comme Guy de Maupassant, Paul Sébillot, Rapin, Yveling Rambaud, André Lemoyne, Frédéric Régamey, ou encore le comte d'Osmoy. En 1880, cette joyeuse compagnie décida même de publier, chez Lemerre, un recueil collectif de nouvelles et de poèmes intitulé "*Nouvelles à l'Eau-forte*", dans lequel on trouve cinq contributions signées Henry(*sic*) de Beaulieu. En 1883, cette même société récidiva en publiant, chez G. Charpentier, un second recueil intitulé "*Le livre des têtes de bois*", où, là encore, la plume de Beaulieu ne passait pas inaperçue avec trois contributions. Jules Claretie laissera un portrait fort bien ciselé de cet artiste, dont nous détachons l'extrait suivant:

« Anatole de Beaulieu a souvent fait rire de lui les badauds du Salon. Se rappelle-t-on cette femme nue, toute tortillée, qu'il appelait la Couleuvre... ? Et son étonnante étude de vieillard agité du delirium tremens qu'il appelait, l'an dernier, l'Alcool ? Une chair rongée dans des haillons sordides... C'était repoussant, d'un dessin fantastique, d'une peinture d'halluciné, mais ce n'était certes pas vulgaire... »⁹⁸

Mais pour en terminer avec l'hypothèse d'une Marie-Paule Courbe ayant servi de modèle à cette *Argine*, relisons la description que Borel faisait de ce tableau :

« ...Pareille à une Esmeralda luxurieuse, les cuisses nues, et, dissimulant à peine, sous un étroit loup de velours noir son visage triangulaire de faune que soulignait encore le feu du regard. »⁹⁹

C'est exactement cela. Borel nous raconte ici le tableau que nous voyons. Là, il ne ment pas. Or, la toile fut vendue pour la première fois en 1884, à la mort de Beaulieu. Nous ignorons quel fut son itinéraire jusque de nos jours, où, nous l'avons dit, il se trouve aux Etats-Unis. Sans doute avait-il, comme nous, été mis en présence d'une reproduction fournie par Pillard d'Arkai.



Argine, par Henri de Beaulieu, in *Paris Salon*, 1882.

⁹⁷ Fondés par Jean Dolent ces dîners mensuels ont réuni plus de trois cents membres entre 1874 et 1896.

Cf. Pierre Pinchon, *Jean Dolent et son œuvre (1835-1909). Ecrivain, critique d'art et collectionneur*, thèse de doctorat sous la direction d'Eric Darragon, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2007, vol.3, annexe IV, p.108-140.

⁹⁸ *Le Temps* du 6 juin 1884, p.3

⁹⁹ Op.cit., p.37.



Allégorie, huile sur toile, 207,3 x 107,3 cm,
Vente de Sotheby's New York, le 1er mai 2001.

Jan Van Beers

Aux pages 38-39 de son *Maupassant et l'Androgyne*, Borel laisse entendre que Van Beers aurait fait un portrait de Marie-Paule Courbe à peine transposé. Il esquisse même la description de ce tableau, comme s'il l'avait sous les yeux, parlant de « *sa haute chevelure dressée en forme de casque [dominant] le visage pâle de voluptueuse où luisaient, inquiétants et magnifiques, des yeux couleur d'opale.* »

Nous ignorons totalement si ce tableau eut une existence réelle et, si tel fut le cas, où il se trouve actuellement, mais nous ne voyons pas comment ici refuser crédit à cette description puisque si celle qu'il nous fournit de l'*Argine* de Beaulieu est tout à fait fidèle, pourquoi en serait-il autrement de celle de cette œuvre de Van Beers. Encore qu'avec Pierre Borel, nous ne sommes jamais à l'abri d'une élucubration...

Jan Van Beers était un peintre d'origine belge, né en 1852¹⁰⁰. Etudiant à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, il vint à Paris en 1878 et travailla dans l'atelier de son compatriote Alfred Stevens. Son tableau, « *Soir d'Été* », exposé au Salon de 1880, fut particulièrement remarqué. Mais, à partir de l'année suivante, il commença à défrayer la chronique, parfois à son corps défendant. C'est ainsi qu'en 1881, il fut accusé par des critiques belges de peindre par-dessus des tirages photographiques. Il attaqua ses détracteurs en justice : sa bonne foi fut prouvée, mais il se débrouilla si mal qu'il fut condamné à l'issue du procès qu'il avait intenté à ses adversaires. En 1887, il attaqua de nouveau en justice ; cette fois, ce fut un marchand de tableaux accusé de vendre des faux Van Beers. Hélas pour Van Beers, l'enquête révéla que ces tableaux étaient non seulement de la signature de l'artiste mais qu'en outre, ce dernier était à la tête d'une petite entreprise florissante qui le faisait employer plusieurs *ghosts painters*, dont les artistes Emile Eisman-Semenowski et Paul De Wit.¹⁰¹

Tout cela n'empêcha pas Van Beers de jouir d'une certaine notoriété. La firme Baschet, par exemple, via ses publications grand public comme *L'Illustration* et *La Revue Illustrée* ne manquaient pas de vanter son talent. Cette dernière publication lui fit même les honneurs de sa couverture pour son numéro du 1^{er} mai 1888 ainsi que d'une longue et enthousiaste étude signée Félicien Champsaur, se faisant pour l'occasion l'avocat du peintre qui avait avoué devant le tribunal avoir fait *parfois des tableaux en double* et s'être fait *aider par un manœuvre dans la préparation des dessous*¹⁰². La personnalité qui se dégage des articles que Virmaître et Champsaur ont consacrés à Van Beers, est assez conforme à l'idée qu'on se fait du milieu que devait fréquenter Marie-Paule Courbe. Mais, force est de reconnaître que, pour

¹⁰⁰ Mort à Fay-aux-Loges (Loiret) en 1927.

¹⁰¹ Cf. Charles Virmaître, *Paris-Palette*, Savine, 1888, pp.166-172.

¹⁰² Op. cit., p.308.

l'heure, nous ne pouvons rien dire de plus concernant un hypothétique portrait de notre héroïne.



Le Mal du pays, par Jan Van Beers. Source : site Pictify.com

Henri Louyot



Reproduit entre les pages 128 et 129 de l'ouvrage de Pierre Borel, *Maupassant et l'Androgyne*, ce portrait de Marie-Paule Courbe nous est offert sous la signature d'un certain Henri Louyot, artiste présenté comme originaire de Metz. Il s'agit d'une œuvre, datée (par Borel) d'avril 1891, réalisée au crayon ou bien au fusain ; ce qui n'empêche pas Borel de décrire des « *grands yeux verts aux reflets d'or* ». La facture est très scolaire, avec une faiblesse manifeste dans l'exécution du profil gauche du sujet ainsi que des mains. Cheveux coupés très courts, sanglée dans un dolman à brandebourgs, col agrémenté d'une discrète croix de Lorraine, port altier, la main droite sur la garde d'une épée. C'est l'époque où Marie Paule Courbe faisait partie du cercle d'escrime fondée par Astié de Valsayre. Nous sommes face au portrait d'une femme qui venait donc de souffler ses quarante-six bougies, une femme qui était probablement déjà malade et qui n'avait plus que trois années à vivre. Or, si l'on peut reconnaître les traits de Marie-Paule Courbe, notamment ce nez si caractéristique en forme de bec d'aigle, il nous semble que l'artiste a sérieusement rajeuni les traits de son modèle. Sur Henri Louyot, nous n'avons que peu d'indications. Borel parle d'un « *peintre des soudards et des spadassins* ». L'une de ses toiles se trouve au musée de la Cour d'or de Metz¹⁰³. Il est souvent confondu avec l'autre peintre lorrain Edmond Louyot (1861-1920), qui mena sa carrière du côté allemand, tandis que le nôtre resta en Lorraine française. L'écrivain Michel Louyot, petit-neveu d'Edmond Louyot, nous a assuré que les deux artistes n'étaient

¹⁰³ Le Musée de la Cour d'or de Metz, sollicité, n'a pu nous fournir aucune précision biographique.

pas apparentés. En 1884, Henri Louyot exposait quatre toiles¹⁰⁴ au Salon de Nancy. A ses côtés, on trouvait Monet (*Près de Vetheuil*), Pissarro (*Une route*) et Renoir (*Jeune femme au piano*). Le critique anonyme de *Nancy-Artiste* jugeait ainsi son compatriote :

« Un coloriste très en progrès. Trop de mollesse et d'indécision pourtant dans le dessin et dans la touche. En somme, une impression du vrai et une fidélité de couleur qui ne peuvent que s'améliorer. »¹⁰⁵

En 1887, il présentait ses oeuvres à l'exposition d'études organisée par *Nancy-Artiste* au grand salon de l'Hôtel de ville aux côtés de Victor Prouvé, Camille Martin, Emile Friant et les frères Voirin¹⁰⁶. Certaines œuvres signées Henri Louyot se retrouvent sur le net, essentiellement des paysages de campagne, datées entre 1907 (*Vue de Lunéville depuis la Vezouze*) et 1932 (*Bellefontaine*). Ladislas Harcos¹⁰⁷ situe sa naissance dans les années 1860. Il aurait séjourné à Nancy entre 1876 et 1884, puis en 1888, après avoir vécu un temps à Saint-Dié. Il aurait passé ses dernières années à Flavigny-sur-Moselle¹⁰⁸, demeurant célibataire et sans enfant.



Henri Louyot, *Bellefontaine*, 1932, ventes aux enchères de Nancy, étude de Me Leroy Nabécor, le 10 avril 2010.



Henri Louyot, *Vue de Lunéville depuis la Vezouze*, 1907, ventes aux enchères Nancy, étude de Me Hertz Nancy, le 9 mai 2010.

¹⁰⁴ Respectivement : *Un chemin creux* (n°292) – *Une mare* (n°293) – *Fin d'hiver* (n°294) – *Chemin de Liverdun* (n°295).

¹⁰⁵ *Nancy-Artiste* du 1^{er} juin 1884.

¹⁰⁶ Cf. *Nancy-Artiste* du 27 novembre 1887.

¹⁰⁷ Ladislas Harcos, *Peintres et graveurs lorrains, 1833-1980*, chez l'auteur, 1991. Notons tout de même - sans qu'il soit possible d'affirmer qu'il s'agisse de la bonne personne - la naissance à Nancy d'un Henry Louyot, fils de tailleur d'habits le 25 septembre 1863. Mais ce patronyme semble très répandu en Lorraine.

¹⁰⁸ Vérification faite, il n'y serait pas décédé. Il semble même n'y avoir laissé aucune trace. Il est probablement mort avant la Seconde Guerre Mondiale.

Edouard Manet

Dans le N°216 des *Œuvres Libres* de juin 1939, sous le titre *Une Adoratrice de Maupassant*, Pierre Borel, en marge de ce fameux *Cahier d'Amour*, laissait entendre que Gisèle d'Estoc (Marie-Paule Courbe) avait servi de modèle à Manet. Notons qu'il se garda de reprendre cette assertion dans *Maupassant et l'Androgyne*, cinq ans plus tard, n'évoquant plus que la seule Emma Rouër comme ayant été un modèle de Manet. Cela déclencha le scepticisme d'Auriant¹⁰⁹ qui s'en vint interroger le spécialiste incontesté du peintre du *Déjeuner sur l'herbe*, Adolphe Tabarant¹¹⁰. La sentence de ce dernier fut implacable :

« Cher Monsieur Auriant,

*Je ne sais rien de Gisèle d'Estoc. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle n'apparaît à aucun moment dans l'œuvre de Manet. A aucun moment et j'y insiste... »*¹¹¹

Si cette réponse est catégorique, elle nous laisse cependant perplexes. Que Tabarant n'ait trouvé aucune trace de Marie-Paule Courbe/Gisèle d'Estoc dans l'entourage de Manet est une chose ; qu'il déclare ne rien savoir de celle-ci en est une autre. Il pouvait au moins se souvenir de celle qui avait envoyé son ami, Laurent Tailhade, en prison, cinquante ans auparavant. En tout état de cause, l'intervention de Tabarant dans l'affaire déclencha la penaude réaction de Borel :

« ...Déranger Tabarant pour lui faire dire qu'il connaît tous les Manet, l'idée est assez cocasse. Elle ne me serait jamais venue, sachant combien il est difficile d'établir un catalogue complet des œuvres d'un peintre... »¹¹²

Huit années plus tard, Tabarant confirmait son verdict en qualifiant de pure invention le fait que Marie-Paule Courbe/Gisèle d'Estoc ait pu un jour servir de modèle à Manet.¹¹³

Les maîtres de Marie-Paule Courbe

En ce qui concerne la formation et les débuts de Marie-Paule Courbe, nous écarterons d'emblée les renseignements fournis par Pierre Borel au début de son ouvrage, *Maupassant et l'Androgyne*. Passons sur le fait qu'il nous la présente comme ayant suivi les cours de Louis-Théodore Devilly à l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy ; alors que l'artiste messin ne rejoignit cet établissement qu'après la Guerre de 1870, à une époque où Marie-Paule Courbe vivait à Paris et n'avait plus l'âge de suivre des cours à l'Ecole. De toute façon, nous disposons d'une liste d'élèves de l'*Ecole municipale de dessin et de peinture* de Nancy pour l'année 1864/1865 qui démontre que les femmes n'étaient alors pas admises à ces cours¹¹⁴.

Mais le comble de l'imposture est atteint lorsqu'il cite un article qu'Albert Wolff aurait signé dans *Le Figaro* saluant l'art naissant de ... "*Gisèle d'Estoc*". Premier élément, comme le note Marlo Johnston dans sa biographie de Maupassant, personne ne la connaissait sous ce pseudonyme en tant que sculptrice et, en tant qu'écrivain, elle signait G. d'Estoc et non Gisèle d'Estoc. Cela dit, il y a plus grave car le texte cité n'est ni plus ni moins que la copie d'un article de Camille Mauclair paru dans *La Revue*, ancienne *Revue des Revues*, du 1er décembre 1901, sous le titre *L'Art des femmes peintres et sculpteurs en France* et qui, pour l'extrait, concernait bien une sculptrice, mais il s'agissait de Camille Claudel.

¹⁰⁹ Pseudonyme d'Alexandre Hadjivassiliou (1896-1990). Collaborateur du *Mercur de France*, érudit et chercheur de tout premier ordre.

¹¹⁰ Adolphe Tabarant (1863-1950). Journaliste et critique d'art. Très actif dans le milieu libertaire et anticlérical avant la Première Guerre Mondiale.

¹¹¹ Citée par Auriant, in *Le Mercur de France* du 15 août 1939, p.243.

¹¹² Lettre du 26 juillet 1939 de Pierre Borel à Léon Deffoux qui avait repris dans *L'Oeuvre* du 23 juillet les doutes qu'Auriant avait soulevés dans *Le Mercur de France* du 15 juillet. [Archives Jean-Paul Goujon]

¹¹³ Cf. A. Tabarant, *Manet et ses œuvres*, Gallimard, 1947, p.470.

¹¹⁴ Archives Départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote : 14ETP55.

A titre documentaire et afin de confondre définitivement notre faussaire nous reproduisons en regard les deux textes ci-dessous :

Texte de Borel, <i>Maupassant et l'Androgyne</i> , pp.22-23	Texte de Camille Mauclair, <i>La Revue</i> du 1er décembre 1901, pp.523-524.
<p>« <i>Mademoiselle Gisèle d'Estoc expose des œuvres qui la place d'emblée au premier rang des artistes de ce temps. Elle a un don prestigieux de statuaire. C'est un des talents les plus énergiques et les plus originaux qu'on puisse citer dans la génération récente. En dehors de ses nus étrangement sensuels et si vigoureusement modelés, il y a des bustes où cette artiste donne des preuves de volonté, de science et de haute intellectualité. Elle comprend pleinement tout le sens silencieux de la matière, bronze ou marbre, et elle y fouille, avec une violence exceptionnelle, des figures tourmentées, crispées, puissantes, qui ne ressemblent à celles d'aucun sculpteur, et qui frémissent d'une vitalité fiévreuse. Un tel art saisit l'âme par la profonde intensité de son affirmation.</i> »</p>	<p>« [Mlle Camille Claudel] ...expose depuis dix ans des œuvres qui l'ont placée d'emblée au sociétariat de la Société Nationale et qui lui ont assuré le renom d'un des trois ou quatre sculpteurs que notre époque puisse revendiquer avec Roche, Bartholomé et Charpentier dans la génération récente. Mlle Claudel a un don prestigieux de statuaire. C'est un des talents les plus énergiques, les plus serrés, les plus originaux qu'on puisse citer dans l'école française. Depuis sa Valse, si nerveusement entraînant, jusqu'à son admirable et étrange composition des trois petites femmes nues chuchotant avec mystère... jusqu'à ses bustes si vigoureusement modelés, elle a donné des preuves de volonté, de science et de haute intellectualité. Elle comprend pleinement tout le sens silencieux de la matière, bronze ou marbre, et elle y fouille avec une violence exceptionnelle des figures tourmentées, rugueuses, crispées, puissantes, qui ne ressemblent à celles d'aucun sculpteur et qui frémissent d'une vitalité fiévreuse. Un tel art saisit l'âme par la profonde intensité de son affirmation. »</p>

Tout cela serait risible, si cela ne contribuait pas à enfouir encore davantage le vrai visage de Marie-Paule Courbe dans les ténèbres de l'oubli, en mélangeant un peu plus des documents authentiques avec des faux grossiers. Certes, Camille Mauclair ne risquait pas de réagir – à supposer qu'il achetât le livre de Borel et qu'il reconnût sa prose¹¹⁵ – car, *vae victis*, il était, pour l'heure, marqué par ses prises de position collaborationnistes, alors que Borel, lui, sortait du camp des vainqueurs.

A Nancy, avec Joseph Kremer et Emile Thiéry

Joseph Kremer fut, semble-t-il, le premier professeur de sculpture de Marie-Paule Courbe à Nancy. Né à Tromborn (Moselle) le 2 octobre 1832, il fut l'élève d'Auguste Poitevin (1819-1873), lui-même disciple de Rude, dans l'atelier duquel il travailla aux côtés de Carpeaux et Frémiet.

On remarque sa présence au Salon de Paris de 1845 à 1867. Graveur sur cuivre et sculpteur à la faïencerie de Sarreguemines, Joseph Kremer séjourna une dizaine d'années dans cette ville, après son mariage avec Marie-Victoire Conter, célébré en 1855. Vers 1863, la famille s'installa à Nancy, où elle devint locataire du père de Marie-Paule Courbe, Jean-Pierre Courbe, au n° 2, rue Montesquieu¹¹⁶. Il exposa plusieurs bustes aux Salons de 1864, 1867, 1870 et 1879. En 1870, il choisit d'émigrer en Angleterre : il exposa à la *Royal Academy* de

¹¹⁵ Ajoutons que *Maupassant et l'Androgyne* parut au cours du troisième trimestre 1944 et que Mauclair décéda le 23 avril 1945.

¹¹⁶ Cf. Registres de population. Rappelons-nous ce qu'elle déclarait à Pillard d'Arkaï à ce propos : « *C'est en Lorraine que je suis née, dit-elle, à l'ombre d'une vieille cathédrale, dans une maison d'ancien style où habitait, au rez-de-chaussée, un statuaire religieux.* » Cité par P. Borel, *op.cit.*, p.42.

Londres en 1872. Par ailleurs, il fut médaillé, en 1883, à titre posthume, à l'exposition du *Glaspalast* de Munich. Il semble être décédé dans le Middlesex en 1882.

Le couple eut sept enfants, dont plusieurs furent des artistes : le plus connu d'entre eux fut, sans conteste, le peintre sur porcelaine Pierre Joseph Victor Kremer¹¹⁷ qui travailla d'abord à la *Burmantofts pottery* de Leeds, puis revint en France, vraisemblablement après la mort de son père, pour intégrer la faïencerie de Sarreguemines, dont il devint l'un des artistes les plus prisés.



Le Salon de Nancy 1868. Caricature d'E. Thiéry représentant Marie-Paule Courbe sculptant le buste de Joseph Kremer, exposé au Salon sous le numéro 49. On remarquera l'uniforme déjà porté par Marie-Paule Courbe. C. Grillot, E Thiéry, "le catalogue pour rire", Exposition de 1868. Le Salon de Nancy, Nancy, Veuve Raybois, 1868, 40 p.

L'auteur de la caricature représentant notre héroïne était un personnage important à Nancy. Il se nommait en réalité Claude Emile Thiéry¹¹⁸. Artiste peintre, aquafortiste, graveur breveté de la Cour impériale et royale d'Autriche, il signait soit de ses initiales, soit *E. Thiéry*. Il était le fils de Jean-Baptiste Thiéry (1803-1889), riche entrepreneur de bâtiments et grand collectionneur de gravures originales, en particulier de Callot et de Granville. Détail intéressant : ce Jean-Baptiste Thiéry était le beau-frère de l'oncle de Marie-Paule Courbe, François Auguste Solet, qui avait épousé Barbe Joséphine Courbe, la sœur de son père. Il y avait donc là un vague lien de parenté.

En 1851, Claude Emile Thiéry intégra, à Paris, l'atelier de François-Edouard Picot (1786-1868), où il côtoya, entre autres, William Bouguereau, Alexandre Cabanel, Gustave Moreau et Jean-Jacques Henner. Nous savons qu'il s'y lia spécialement d'amitié avec Gustave Droz (1832-1895) et Ernest Michel (1833-1902). Parallèlement à son inscription aux Beaux-Arts, Thiéry étudia l'archéologie. De retour à Nancy en 1859, il se fit une spécialité de donner des

¹¹⁷ Né à Sarreguemines le 6 juillet 1857, mort à Strasbourg le 16 octobre 1908.

¹¹⁸ Né à Nancy le 30 avril 1828, mort à Maxéville le 3 février 1895. Nous tirons l'essentiel de ce que nous savons des *Archives de la Société des collectionneurs d'ex-libris et de reliures historiques*, volumes 11-12, Paris, au Siège de la Société, 95, Rue de Prony novembre 1904.

charges critiques par le biais de gravures ou de lithographies sur les expositions de peinture locales.

Ami du physicien Ernest Bichat, doyen de la Faculté des Sciences de Nancy, il fut nommé conservateur du Musée Lorrain en 1865. Parallèlement, il donnait des cours à l'Ecole municipale de dessin de Nancy. En 1870, il fut nommé professeur de dessin au lycée de Colmar, poste qu'il quitta en février 1871, après l'annexion allemande. Puis, il fut appelé pour organiser le musée d'antiquités fondé par l'industriel et député saint-simonien, Frédéric Engel-Dollfus (1818-1883). En 1875, il devint conservateur de ce musée géré alors par la SIM (Société Industrielle de la ville de Mulhouse). Parallèlement, il prit la direction de l'Ecole de dessin de la même Société, à la tête de laquelle il demeura jusqu'en 1886. Puis il revint à Nancy - terre française - et après le décès de son père, Jean-baptiste Thiéry, un richissime entrepreneur, en 1889, il se trouva hériter d'une fortune appréciable. A sa mort, en 1895, il exauça le vœu de son père en léguant sa propriété de Maxéville et 125 000 francs, pour créer une maison de charité destinée aux enfants soignés à la maison départementale de secours de Nancy. Cette institution prit le nom de Jean-Baptiste Thiéry et elle existe toujours.

La caricature qu'il réalisa en 1868 qui, improbablement, nous fait surgir cette frêle silhouette, à présent si familière, de notre héroïne, à l'assaut d'un l'*Everest* nommé Kremer, nous laisse à penser que Thiéry et elle devaient être alors suffisamment proches pour qu'il puisse se permettre ce clin d'œil potache.

Delorme Hiolle et Chapu

Avant ces trois-là, nous savons, grâce à Nicole Cadène, que Marie-Paule Courbe avait suivi pendant un an, à partir de 1867, les cours d'un sculpteur nommé M. Henry ou Henri, impasse Sainte-Opportune, atelier voisin de celui de Léon Cogniet. Nous n'avons qu'une certitude concernant l'identification de cet artiste : celle qu'il était le neveu du peintre Sébastien Melchior Cornu (1804-1870), élève de Fleury- Richard et d'Ingres¹¹⁹. Sorti de cela, nous n'avons pu retrouver la trace de ce jeune sculpteur dans les livrets des salons de l'époque. Le 14 août 1867, Marie-Edmée Pau notait dans son *Journal* que son amie était en train de modeler un bras d'Hercule dans l'atelier de M. Henri.

En 1872 et 1873, Marie-Paule Courbe, exposant sous son véritable patronyme, Marie-Paule Courbe, se présentait comme l'élève de Delorme et de Hiolle. A partir de 1874, elle semble avoir quitté l'atelier du second pour celui de Chapu, tout en demeurant l'élève du premier.

Après un passage à l'école des beaux-arts de Lyon, où il fut l'élève de Joseph-Hugues Fabisch, un sculpteur spécialisé dans la statuaire religieuse, auteur notamment de la Vierge surmontant la chapelle de Notre-Dame de Fourvière, Jean-André Delorme¹²⁰ monta à Paris en 1847 pour suivre les cours de Jean-Marie Bonnassieux¹²¹ et s'inscrire aux Beaux-Arts, quatre ans plus tard. En 1857, il décrocha le deuxième prix de Rome. De 1861 à sa mort, il participa régulièrement au Salon. On peut voir certaines de ses sculptures à Paris, à l'église Saint-Gervais et sur la façade de l'Hôtel de Ville ; citons également de lui, le monument intitulé *Lamartine adolescent* à Belley¹²². Dans les années où Marie-Paule Courbe était son élève, il habitait 10, rue du Regard, dans le VI^e arrondissement, tandis que celle-ci était sa proche

¹¹⁹ Nicole Cadène, *op.cit.*, p.175.

¹²⁰ Né à Sainte-Agathe-en-Donzy le 31 janvier 1829, mort à Sainte-Agathe-en-Donzy le 27 août 1905.

¹²¹ Jean-Marie Bonnassieux (1810-1892). Tout comme Delorme, il était originaire de la Loire. Premier grand prix de Rome de sculpture en 1836, il est surtout connu pour être l'auteur des plans de la monumentale statue de Notre-Dame de France, fondue grâce au métal des canons pris aux Russes lors du siège de Sébastopol, qui surplombe la ville du Puy.

¹²² En 1905, trônait encore de lui, dans le grand salon du président de la République, à l'Élysée, une œuvre intitulée *Le Premier essai*.

voisine au numéro 12. Nous avons eu l'idée de dépouiller les livrets des Salons successifs de 1872 à 1889 qui recensent tous les participants¹²³ afin de relever les noms d'autres élèves de Delorme qui ont inévitablement croisé le chemin de Marie-Paule Courbe. Précisons que les œuvres présentées étaient presque toutes des bustes.

Outre Marie-Paule Courbe¹²⁴, nous avons donc trouvé :

Anna-Céline Léon, une jeune fille de vingt ans, qui exposa en 1875, mais, qui après son mariage avec un négociant d'origine juive allemande, ayant eu lieu la même année, abandonna définitivement la carrière.

Jules-Albert Maës¹²⁵, qui connut une petite notoriété comme sculpteur, essentiellement de sujets religieux. Il exposa à partir de 1873. Il était le fils de Louis Joseph Maës, maire de Clichy et propriétaire de la prospère cristallerie située dans cette ville, demeurée encore célèbre de nos jours pour ses presse-papiers millefiori.

Jean-Augustin-Alfred Masson¹²⁶, sans doute le plus âgé, était un notable de Palaiseau. Il exposa régulièrement à partir de 1866. Il était présenté à la fois comme élève de Bonnassieux et de Delorme. De 1873 à 1880, il était domicilié au 10, rue du Regard, c'est-à-dire chez Delorme, mais, en réalité, il résidait à Palaiseau, commune dont il fut maire de 1874 à 1879.

Sophie Clar, pseudonyme de Claire Antoinette Sophie Usiglio¹²⁷, fille d'un des directeurs de la *Compagnie des produits chimiques d'Alais et de Camargue*, exposa entre 1879 et 1882. Cette Montpelliéraine, tout d'abord domiciliée chez Delorme, 10, rue du Regard, finit par s'installer à Marseille pour y convoler en justes noces. Ses débuts furent remarqués et salués par Jean Alesson dans *La Gazette des femmes* du 10 juin 1879. Le Musée des Beaux-Arts de la ville de Marseille conserve une œuvre d'elle, une tête en plâtre intitulée *Italienne*, acquise à l'occasion d'un don de l'auteur en 1890. Née la même année que Marie-Paule Courbe, travaillant auprès du même maître, Sophie Clar fut donc inévitablement amenée à côtoyer notre Nancéienne.

Le point commun de ces quatre disciples de Delorme était donc qu'ils appartenaient tous aux couches aisées de la bourgeoisie : nous avons des rentiers, des propriétaires, des directeurs d'usines... Milieu que notre héroïne fréquentait alors.

En 1872 et 1873, elle se présenta au Salon également comme une élève de Hiolle. Ernest Eugène Hiolle résidait alors 27, boulevard d'Enfer. Né à Paris le 5 mai 1834, il passa sa jeunesse à Valenciennes, où il put suivre les cours de l'École académique de la ville auprès de Laurent-Séverin Grandfils (1810-1902)¹²⁸. Aux Beaux-Arts, à partir de 1853, tout comme Alexandre Falguière, il fut l'élève de François Jouffroy (1806-1882). En 1862, il décrocha le Premier Prix de Rome ce qui l'amena à séjourner en Italie de 1863 à 1868. Le 10 octobre 1865, il épousa Bernardine Progetti Meddy à Anticoli Corrado, près de Rome, dont il eut sept enfants. Sculpteur renommé, il reçut de nombreuses commandes – par exemple, à Paris pour

¹²³ Cf. sur Gallica, *Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants, exposés au palais des Champs-Élysées*.

¹²⁴ Qui se fait inscrire sous le nom de Mme Desbarres à partir de 1880.

¹²⁵ Né à Clichy le 24 mai 1845, mort à Paris le 2 mai 1914.

¹²⁶ Né à Palaiseau le 17 juillet 1830, mort à Palaiseau le 27 octobre 1897.

¹²⁷ Née le 27 septembre 1845 à Montpellier.

¹²⁸ Né à Paris le 24 novembre 1810, mort à Chatou le 12 avril 1902, contrairement à ce qu'on peut lire dans le tome 21 de l'année 1865 de la *Revue universelle des arts* du pourtant très avisé Bibliophile Jacob, qui n'avait pas hésité à annoncer son décès le 9 juillet 1865.

le Panthéon et la façade de l'Hôtel de Ville – et l'on peut toujours admirer de lui *L'Amérique du Nord* qui nous tient compagnie dans la file d'attente qui s'étire inexorablement sur le parvis du Musée d'Orsay¹²⁹. Nommé professeur à l'école des Beaux-Arts en 1884, il décéda, peu de temps après, à Bois-le-Roi le 5 octobre 1886.

A partir de 1874, Chapu remplaça Hiolle aux côtés de Delorme, en tant que professeur de Marie-Paule Courbe – et ce jusqu'en 1889. Quinze années ! Cela compte forcément dans la formation d'une artiste !



Le sculpteur Chapu

Henri-Michel-Antoine Chapu était né dans une famille fort modeste, d'un père cocher, au Mée-sur-Seine, le 29 septembre 1833¹³⁰. Entré aux Beaux-Arts en 1849, il eut pour professeurs

James Pradier (1790-1852), le compagnon de Juliette Drouet et néanmoins futur ami d'Hugo, Francisque Duret (1804-1865) et Léon Cogniet (1794-1880) - le professeur de Marie-Edmée Pau-, dans la classe duquel il se lia d'amitié avec Léon Bonnat. En 1855, il décrocha le prix de Rome ce qui l'envoya à la Villa Médicis jusqu'en 1861. Bien que membre du conseil supérieur de l'école des Beaux-Arts, il n'y enseigna pas. Il dispensait ses cours à l'Académie Julian aux côtés de Bouguereau, tantôt aux jeunes gens, tantôt aux jeunes filles, nous précisait *Le Temps* du 22 avril 1891. Il est donc probable que Marie-Paule Courbe - qui se présenta comme son élève durant une quinzaine d'années - ait également fréquenté l'Académie Julian, et qu'elle y croisa donc inévitablement Marie Bashkirtseff. Mais il se peut également que Chapu ait réservé quelques cours dans son propre atelier à certains de ses élèves. En effet, Madame Ghesquière, conservateur des musées de Melun et Henri Chapu au Mée-sur-Seine, dans un courrier du 9 janvier 2013, nous indiquait que Chapu n'avait donné des cours à l'Académie Julian que de 1880 à 1890. Sculpteur prolifique et officiel de la IIIe République, ses réalisations ne se comptent plus, du buste du président Carnot, à la façade principale des magasins du Printemps, en passant par le tombeau de Dupanloup, évêque d'Orléans, initiateur de la canonisation de Jeanne d'Arc et restaurateur des fêtes orléanaises en l'honneur de la pucelle. Sa réputation le conduisit même à être invité à passer quelques jours à Nohant, auprès de George Sand.

Outre Léon Bonnat, ses amis les plus proches étaient le graveur en médailles Jules Chaplain et l'architecte Émile Vaudremer. En 1880, il épousa l'une de ses élèves, compagne d'étude de Marie-Paule Courbe, Marie Cozette de Rubempré¹³¹.

L'œuvre de Chapu reste surtout dans les mémoires grâce à sa *Jeanne d'Arc à Domrémy* que le visiteur peut contempler au Musée d'Orsay. Un musée, situé dans sa ville natale, au Mée-sur-Seine, permet de suivre l'essentiel de son travail.

¹²⁹ Cette statue fait partie de la série des six continents, créée pour le palais du Trocadéro, lors de l'Exposition universelle de 1878.

¹³⁰ Décédé à Paris 7e le 21 avril 1891.

¹³¹ Née à Amiens le 14 février 1847, celle-ci était donc de la même génération que Marie-Paule Courbe.

Une habituée des salons

Le dépouillement des livrets des Salons des Amis des arts de Metz, de Nancy, et des Salons de Paris a donc permis de dresser un inventaire des œuvres exposées par Marie-Paule Courbe de 1867 à 1889. Pour mémoire, nous le reproduisons ici :

Metz, 1867

- . 40 : un médaillon, tête d'enfant
- . 41 : un médaillon, tête d'enfant
- . 42 : un médaillon en plâtre, portrait de Mlle G.

Nancy, 1868 ¹³².

- . 49 : Buste de M. Kremer, sculpteur
- . 50 : Portrait de M. B. professeur au lycée : médaillon¹³³
- . 51 : Buste de M. P. inspecteur honoraire d'académie ¹³⁴

Paris, 1869 :

- . 3331 : Portrait de M. C. S... fils buste en plâtre
- . 3332 : Portrait de M. F. L.... buste en plâtre

Nancy, 1870 :

- . 88 : Buste de M. le Dr V. Parisot
- . 89 : Buste de M. F
- . 90 : Buste de M. Angélo, du théâtre de l'Odéon
- . 91 : tête d'enfant (étude)

Paris, 1870 :

- . 4384 : Portrait de M. Emile Deschanel ; buste plâtre
- . 4385 : Portrait de M. N... ; buste, plâtre

Paris, 1872 :

- . 1620 : Portrait du jeune A. Hiolle – Buste plâtre
- . 1621 : Portrait d'enfant ; buste, terre cuite

Paris, 1873 :

- . 1590 : Portrait de M. A. B.... ; - buste, plâtre
- . 1491 : Portrait de MA P... Médaillon, plâtre

Paris, 1874 :

- . 2773 : portrait d'une jeune fille ; buste plâtre
- . 2774 : Portrait de M J R.... buste plâtre

Paris, 1875 :

- . 2978 Portrait de Mme C... ; buste plâtre teinté
- . 2979 Portrait de Mlle M. Duchâtelet ; buste, plâtre
- . 2980 portrait de M. Deschanel, fils ; médaillon, plâtre teinté

Paris, 1876 :

- . 3171 : portrait du jeune G. G... ; buste plâtre teinté

¹³² Lors de sa séance du 16 mai 1868, la Société des Amis des Arts de Nancy lui attribua une médaille d'argent cf. Archives municipales de Nancy, *archives de la Société des Amis des Arts de Nancy*, registres de la SAAN pour 1838-1872 et 1873-1901. cote : 18 Z 11.

¹³³ Il s'agissait d'un certain Barkowski, réfugié polonais, professeur d'anglais au lycée de Nancy. Cf. *Journal de Marie-Edmée Pau* au 21 mars 1868, cité par Nicole Cadène, *op.cit.*, p. 206.

¹³⁴ Société des amis des arts de Nancy et de Strasbourg, exposition de 1868,

Catalogue des ouvrages de peinture, sculpture, gravure et lithographie d'artistes vivants exposés à Nancy dans les salles de l'Université, Nancy, 1868. Il s'agissait de Nicolas Jules Percin, né à Bar-le-Duc le 11 mars 1804 ; décédé à Nancy le 27 avril 1882. Il habitait 117, rue Saint-Dizier.

Paris, 1877 :

. 3676 : Portrait de Mme B. D... ; buste, plâtre teinté

Paris, 1881 (à partir de cette date, elle n'expose plus sous son nom de jeune fille, mais sous celui de Parent-Desbarres)

. 4173 Un peintre ; - bas-relief, plâtre

Paris, 1882

. 4729 Tête d'étude, buste, plâtre teinté¹³⁵

Nancy, 1882

Barres (Mme Paule Des [*sic*], née Courbe) de Nancy (20 mai-1^{er} juillet) à Paris

. 16 Paysage

. 17 Paysage

. 18 Portrait de M. F... terre cuite.

Paris, 1885 (à partir de cette date, elle expose sous le nom de Desbarres)

. 3603 : 3 portraits ; médailles, terre cuite (Par ailleurs, il est fort probable que cette même année, en février/mars, elle ait donné à voir de ses œuvres au Palais de l'Industrie dans le cadre du Salon organisé par l'*Union des femmes peintres et sculpteurs*, si l'on en croit une allusion faite par elle dans *Nancy-Artiste* du 14 mars 1886 par laquelle elle évoquait " *Une troisième lorraine [exposant] de la peinture et de la sculpture et [faisant] de la littérature*". Malheureusement la presse n'en souffla mot).

Paris, 1886

. 3790 : 3 portraits ; médailles, terre cuite

Nancy, 1886

. 105 : La Porte Haute, à Liverdun

. 106 : La rue des Arcades, à Liverdun

. 107 : Portrait de Mlle J. W., médaille en terre cuite

Paris, 1887

. 3873 : paysanne lorraine, buste, plâtre

Paris, 1888

. 4106 : jeune luron, buste, plâtre

Nancy, 1888

. 146 : Paysanne - buste

. 147 : Jeune luron, buste

. 148 : Le chemin de la Pucelle

. 149 : Le bois chenu à Domremy (Vosges)

Paris, 1889

4287 : portrait de M. Boyer d'Agen, buste, terre cuite

Les trois œuvres exposées à Nancy, en 1868, lui valurent une médaille d'argent. Dans leur *Revue critique du Salon de Nancy*, Charles Grillot et Emile Thiéry accueillèrent ainsi les œuvres de la jeune débutante :

« Mlle Courbe a envoyé quelques bustes qui témoignent chez cette jeune fille de dispositions vraiment remarquables ; on sent encore l'inexpérience de cette main si hardie déjà ; le modelé n'est pas parfait ; - la ressemblance est grande, et pour cet excellent bourgeois ravi de se voir en pierre, en marbre ou en bronze, n'est-ce pas suffisant ? »¹³⁶

Les mêmes, un peu plus loin, raillaient gentiment la taille du buste « *grandeur peu naturelle* » de Kremer qui avait inspiré, nous l'avons vu, une caricature de Thiéry représentant *Marie Courbe en train de sculpter le buste de son maître* dans le *Catalogue pour rire* de Charles

¹³⁵ Dans *Le Monde illustré* du 8 juillet 1882, p.26, Olivier Merson distinguait cette œuvre, parmi une dizaine d'autres, comme étant digne d'intérêt.

¹³⁶ Op.cit., p.36.

Grillot. Ce dernier, par ailleurs apparenté à Marie-Edmée Pau, ajoutait un trait d'esprit concernant les œuvres de la jeune sculptrice : « *L'artiste quoi que née Courbe me semble suivre une ligne droite vers le talent.* »¹³⁷

Dans le *Journal de la Meurthe et des Vosges* Alexandre Lemachois¹³⁸ rendait compte plus sérieusement, des qualités qu'il avait observées dans les œuvres exposées :

« *Une jeune personne de Nancy, Mlle Courbe, a exposé des bustes qui annoncent une véritable vocation artistique. Le buste de M Kremer, son professeur, le buste de notre excellent M. P sont de bonnes choses. Nous ne voyons pas trop la nécessité de donner à un buste des proportions colossales qu'à celui de M. Kremer. Mais ceci n'est qu'un détail ; et l'aspect général, les draperies arrangées avec goût, restent dignes d'éloges. Il faut que Mlle Courbe s'attache surtout au côté noble de l'art, à la simplicité, à ce qui fait de ce que nous a laissé la sculpture antique des chefs-d'œuvre désespérants.* »¹³⁹

En 1870, à Nancy, elle se fit de nouveau remarquer. D'abord par le bienveillant Grillot :

« *De qui donc est cette gracieuse figure d'enfant ? On le dirait de la même main que le précédent [Carpeaux]. Mlle Courbe nous montre ici une face toute nouvelle de son gracieux talent ; elle ne se contente plus de ces graves et fortes têtes dont elle sa si bien rendu la physionomie : elle a raison. Cette très fine étude a l'éclat d'un chef-d'œuvre.* »¹⁴⁰

Puis par Lemachois :

« *Avant de parler de M. Carpeaux, nous aurions dû parler d'un amateur, de Mlle Courbe, qui fait de la sculpture avec une ardeur, une vocation rares, et avec un succès plus rare encore. Melle Courbe a raison, mille fois raison de travailler. Son buste de M Angelo, sa tête d'enfant sont d'excellentes choses, ses bustes de MM P et F ne sont certainement pas sans mérite. On voit que la terre est modelée hardiment, avec une très grande intelligence et un merveilleux amour du grand art.* »¹⁴¹

En 1872, *Mademoiselle Courbe* figurait parmi dans la liste des membres de la Société lorraine des amis des arts. Mais il semble qu'elle n'ait pas renouvelé son adhésion par la suite.

Au Salon de Paris, en 1874, Henry Jouin¹⁴² vantait son savoir-faire :

« *C'est un portrait de valeur que le buste de M. J. R par mademoiselle Marie Courbe. La saillie du sourcil, bien prononcée, marque l'énergie ; les pommettes et le font, largement traités, achèvent de caractériser la physionomie. Il est à regretter que les lèvres ne soient pas mieux indiquées sous la barbe. Quoiqu'il en soit, ce buste est à signaler parmi les meilleurs.* »¹⁴³

Dans le numéro de juin 1875 des *Gauloises*, Jean Alesson rendait compte des « *Femmes artistes* » au Salon de Paris de 1875, où il distinguait notre artiste qui, cette année-là, comme l'année précédente, exposait en compagnie de sa sœur cadette, Mathilde-Isabelle Courbe, avec laquelle elle partageait alors le même appartement, 99, rue de Rennes, ainsi que le même professeur, Delorme :

« [...] Parmi les meilleurs médaillons, œuvres modestes qui veulent beaucoup d'art et de délicatesse pour rendre peu d'effet, nous distinguons le n° 3350 par Mme Mélanie Richard, les n°s 2980 et 2981 par Mlles Paule et Mathilde Courbe, le n° 3217 de Mlle Léon. JA... ».¹⁴⁴

A noter que les deux sœurs avaient donné chacune leur version d'un même modèle : *Mademoiselle Duchâtelet*.

Le même Alesson, au Salon de 1881, distinguera le bas-relief de celle qu'il présentait comme une néophyte, trompé par le fait qu'elle exposait dorénavant sous son nom de femme mariée :

¹³⁷ In C. Grillot, *Catalogue pour rire*, p. 8

¹³⁸ Alexandre Lemachois (1810-1873) était musicien de formation. Dans les années 1830, il avait fait partie du cercle des amis de Louis Veuillot. Membre de l'Académie Stanislas, ce Normand d'origine avait été adopté par la bonne société nancéienne. Il était le rédacteur en chef du très conservateur *Journal de la Meurthe et des Vosges*.

¹³⁹ In *Journal de la Meurthe et des Vosges*, 26 mai 1868.

¹⁴⁰ C. Grillot, le *Salon de Nancy* en 1870. p. 31.

¹⁴¹ A. Lemachois, *Journal de la Meurthe et des Vosges*, 5 juillet 1870.

¹⁴² Henry Jouin (1841-1913) était, en son temps, considéré comme le grand spécialiste de l'art statuaire et des sculpteurs de l'école française. Collaborateur, entre autres, de *La Gazette des Beaux-Arts*, cet érudit, attaché à la direction des Beaux-Arts, devint, en 1891, secrétaire de l'École des Beaux-Arts.

¹⁴³ Henry Jouin, *La sculpture au Salon de 1874*, Plon, 1875, p. 84-85.

¹⁴⁴ In *Les Gauloises, moniteur mensuel des travaux artistiques et littéraires de femmes*, juin 1875, p.18.

« ...Aux médaillons, il convient de signaler un petit peintre au travail, finement contourné par Paule Parent-Desbarres qui débute... ».¹⁴⁵

Au Salon de Nancy de 1882, la sculptrice Courbe, exposant désormais sous son nom d'épouse, Desbarres, donnait à voir, à côté d'une terre cuite, son talent de peintre avec deux toiles représentant des paysages. Un certain Volny, dans *Le Petit Nancéien* des 25 et 26 juin, au détour de la rubrique *Nancy Salon*, délivrait un jugement mitigé sur ces toiles :

« Mme Pauline Des Barres [sic] a reproduit un bien joli paysage (n° 17). Les côtes sont d'une grande vérité et s'enfoncent bien dans l'air. Le ciel est également bien rendu. Moins d'empressement je mettrai dans mes éloges du paysage inscrit sous le n° 16. »

Même son de cloche au *Courrier de la Meurthe et Moselle*, où le jeune Roger Marx dédaignait les traces laissées par le pinceau pour mieux défendre celles du ciseau de l'artiste :

« Mme Des Barres a envoyé deux toiles qui ne nous déplaisent pas, bien qu'elles soient plutôt des impressions de paysages, mais nous admirons sans réserve son buste de Friant, la ressemblance est parfaite le modelé très soigné. Toute cette petite tête est pleine de vie, de génie et de ce que Gautier appelait l'inquiétude artistique. »¹⁴⁶

Engagé par Paul Sordoillet dans ce vieux quotidien républicain, fondé à Metz en 1828 et replié sur Nancy après l'annexion, Roger Marx¹⁴⁷ n'avait alors que 22 ans : il fourbissait, dans ces colonnes, les armes du redoutable et lucide critique artistique qu'il deviendrait par la suite. Par bonheur, il nous livrait l'identité de cet énigmatique "M.F." portraituré en terre cuite : Friant ! Emile Friant¹⁴⁸ était alors la coqueluche de l'école municipale de dessin de Nancy dirigée par Louis-Théodore Devilly (1818-1886), l'ami de Théophile Gautier, chassé de Metz par l'occupation prussienne, tout comme son jeune élève. Dès 1878, ce dernier, qui résidait alors n°16, rue Saint-Thiébaud, à Nancy, n'avait présenté pas moins de quatre toiles – dont un autoportrait - à l'exposition organisée par la société des amis des arts de Nancy : il venait juste d'avoir quinze ans ! Cette même année 1882, il obtenait une mention honorable au Salon et, en 1883, il décrochait un second grand prix de Rome de peinture.

L'enthousiasme de Roger Marx devant ce buste nous fait, ô combien, regretter, de ne pas pouvoir trouver trace de cette oeuvre. Qu'est-elle devenue ? Est-elle entreposée dans une quelconque cave de musée de province ? Ou bien croupit-elle dans quelque grenier lorrain ? Nul ne le sait. Ce qui est certain, c'est que notre sculptrice entretint des liens avec ce tout jeune peintre. D'ailleurs, Julien Schil ne nous avait-il pas appris qu'il avait vu un portrait d'une des deux sœurs Courbe peint par Friant dans l'appartement de Mme Courbe mère¹⁴⁹.

¹⁴⁵ *Gazette des femmes* du 10 juin 1881, page 2.

¹⁴⁶ In *Courrier de la Meurthe et Moselle*, 2 juin 1882.

¹⁴⁷ Roger Marx (Nancy, 28 août 1859- Paris 8^e, 13 décembre 1913). Neveu – et non fils, comme on peut le lire ici ou là - du journaliste Adrien Marx. Attaché au ministère des Beaux-arts à partir de 1883, date à laquelle il se lia d'amitié avec Rodin, il collabora à *La Minerve* en 1885. Inspecteur principal des musées à partir de 1888, il s'occupa de critique artistique dans de nombreux périodiques, tel *Le Voltaire*, où il fit entrer son ami Laurent Tailhade. Rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-arts* de 1902 à 1913, il compta parmi les intimes d'Edmond de Goncourt, d'Anatole France et d'Emile Gallé. Il était le père de l'historien d'art Claude Roger-Marx (1888-1977). Enfant, il fut un des élèves de Marie-Edmée Pau (cf. Nicole Cadène, *Mon Enigme Eternel*, p.304).

¹⁴⁸ (Dieuze, 16 avril 1863 –Paris 9^e, 9 juin 1932). A l'école municipale de dessin de Nancy, il se lia avec les peintres Victor Prouvé (1858-1943) et Camille Martin (1861-1898). Aux Beaux-arts, il fut l'élève d'Alexandre Cabanel (1823-1889). Il connut immédiatement le succès, obtenant à chaque fois une médaille d'or aux expositions universelles de 1889 et 1900. Chevalier de la Légion d'honneur à 26 ans, en 1889, intronisé par Jules Claretie, il enseigna à l'École des beaux-arts et fut élu membre de l'Académie des beaux-arts. Une de ses œuvres orne le plafond de l'hôtel de ville de Nancy, *La Lorraine protectrice des Sciences et des Arts*.

¹⁴⁹ Cf. le chapitre précédent.

Nous pensons, bien évidemment, qu'il s'agissait d'un portrait de Marie-Paule Courbe, mais, là encore, nous ignorons quel fut son destin¹⁵⁰. Grâce aux archives du château des Ravatys, nous avons vu que Mathilde Courbe avait conservé des liens avec Emile Friant et sa mère, Marie Catherine Torlotin. Pour autant, le seul texte en tant que critique artistique que nous connaissions de Marie-Paule Courbe sur l'œuvre d'Emile Friant est d'une surprenante sévérité.

Ainsi, rendant compte du Salon des Artistes Français de mai-juin 1885, elle écrivait à propos du portrait de Mme de M...¹⁵¹ :

*« ...Votre modèle manque-t-il réellement de charme, monsieur ? Ou bien n'avez-vous pas su voir celui qu'il a ? En tous cas, vous ne l'avez pas rendu. C'est pauvre, froid, gauche, hésitant... M. Friant n'est pas, et ne sera jamais, je crois, le peintre des femmes. On sent que rien ne vibre chez lui, en face de son modèle, et qu'il ne perçoit même pas le je ne sais quoi de subtil, qui fait de la femme, même non jolie, l'être le plus agréable de la création. Il la peint comme il peindrait un soulier, se préoccupant seulement des tons et de la couleur... Quand à l'autre petit tableau appelé l'Ébauche, il a le tort de n'être qu'une réminiscence, et il manque d'intérêt... »*¹⁵²



**Emile Friant Autoportrait
Musée de l'Ecole de Nancy, Nancy.**



Marie-Paule Courbe peignant une vue de Liverdun (Archives du château des Ravatys). Reproduction sous droits.

¹⁵⁰ Nous avons exploré en vain les catalogues du fonds d'atelier d'Emile Friant au Musée des Beaux-Arts de Nancy.

¹⁵¹ Madame de Meixmoron de Dombasle, épouse de son ami Charles de Meixmoron de Dombasle (1839-1912).

¹⁵² *La Dépêche de Nancy* du 1^{er} juin 1885, article signé Gyzèle.

En mai 1886, au salon de Nancy, sous le nom de Mme Desbarres¹⁵³, née Courbe, elle exposait, pour la première fois, semble-t-il, des aquarelles : celles-ci représentaient des vues de Liverdun, *La Porte Haute* et *La rue des Arcades*. Cette petite ville de l'agglomération nancéienne inspira également plus tard Henri Louyot, le portraitiste de Marie-Paule Courbe. De plus, elle offrait aux regards des visiteurs un médaillon en terre cuite, portrait d'une certaine *Mlle J.W.* Cette dernière œuvre avait d'ailleurs inspiré un caricaturiste nommé Thiriot¹⁵⁴ qui donnait sa version du portrait dans *Étrennes nancéiennes*, assortie d'une légende digne de l'Almanach Vermot :

« *La théorie des barres et des courbes appliquée mathématiquement à la peinture. L'image de Nancy : Qui s'y frotte, s'y pique.* »¹⁵⁵

La presse locale en donna un écho poli. Ainsi, *Nancy artiste* du 20 Juin 1886 :

« *Mme Desbarre* (sic) expose, avec deux vues de Liverdun, un bas-relief représentant le portrait de *Mlle J. W.* qui est fort loué. »

Ou encore plus explicite *Le Journal de la Meurthe et des Vosges* du 20 juin 1886 :

« *Nous préférons aux deux paysages de Mme Desbarres son petit bas-relief de Mlle J. W... qui est traité avec esprit et simplement vu.* »



¹⁵³ On peut se demander pourquoi elle avait choisi d'amputer ainsi une partie de son patronyme marital. Nicole Cadène pense qu'il s'agissait peut-être là d'une marque de mépris de la notoriété.

¹⁵⁴ Louis Thiriot. Né à Nancy le 1^{er} octobre 1837, mort à Malzéville le 15 février 1919. Artiste peintre, Thiriot est surtout connu comme photographe. Dans les années 1860, il travaille dans l'atelier de Nadar, à Paris. Après la Guerre de 1870, il s'établit comme photographe au pont de Malzéville, près de Nancy. Il est le photographe attitré de la faculté de médecine de Nancy. Cf. Christian Debize " *La Photographie à Nancy au XIXe siècle* ", t.2, thèse de doctorat, Nancy, Marc et fils, 1982.

¹⁵⁵ Caricature de Mlle J. W. par Mme Desbarres née Courbe. In *Le Salon comique*, dessins de M. Thiriot dans *Étrennes nancéiennes*, 1887, p.25.



Portrait de Mlle J. W. (dessin, Musée Lorrain, Nancy)



Au même moment, toujours sous son nom marital, elle exposait, au *Salon de Paris*, trois portraits, sous forme de médaillons en terre cuite. Du 30 avril au 18 mai 1886, sous la rubrique *Au Salon*, Maupassant donna ses impressions sur cette exposition incontournable, dans quatre livraisons, parues dans *Le XIXe Siècle*.¹⁵⁶ Or, Au détour d'une énumération d'œuvres remarquables, hélas, sans le moindre élément descriptif, on surprenait la mention des "ravissants médaillons de Mme Paule Parent-Desbarres".¹⁵⁷

En 1887, elle exposait à Paris, dans le cadre du *Salon*, son fameux buste en plâtre, sa *Paysanne* lorraine, dont nous ne connaissons que la photographie car l'œuvre a disparu dans l'incendie du Musée de Toul le 23 décembre 1939. Mais si l'on en croit la monographie, parue en 1909, répertoriant toutes les pièces de ce musée, ce buste, donné

¹⁵⁶ 30 avril, 2, 6, 10 et 18 mai 1886.

¹⁵⁷ *Le XIXe Siècle* du 18 mai 1886, cité dans le tome II de l'ensemble des *Chroniques* recueillies, établies et annotées par Gérard Delaisement et publiées aux Editions Rive Droite, Paris, 2003.

par l'artiste à cet établissement, n'était qu'une copie de l'authentique.¹⁵⁸ Il y aurait donc au moins un autre exemplaire dans la nature : et qui plus est, l'original.



Paysanne, par Mme Paule Desbarres.

Voilà en quels termes *Nancy Artiste* évoquait cette oeuvre, certes très réaliste, très Troisième République, mais assurément née des mains d'une talentueuse sculptrice :

- « *Nos artistes lorrains et alsaciens font excellente figure au Salon.*

« *Je n'ai pu jeter qu'un rapide coup d'œil à la sculpture, encore en pleine installation. Je signale donc (...) un autre buste – très bien – de paysanne lorraine par Mme Paule Desbarres* ». ¹⁵⁹

- « *de Mme Paule Desbarre (de Nancy) une très vivante et sincère "paysanne lorraine" buste de plâtre dont il convient de louer l'énergique et presque brutale vérité* ». ¹⁶⁰

A Paris, Brichanteau, qui connaissait probablement assez bien la sculptrice, vantait dans *Le XXe Siècle* du 6 avril 1887 les mérites de l'auteur de cette *Paysanne* qui maniait "avec une égale aisance le ciseau, le pinceau et la plume".

Nous retrouvons, pour la dernière fois dans une exposition, semble-t-il, notre sculptrice au salon de Nancy en 1888, où elle exposait deux sculptures et deux toiles. Deux bustes : une *Paysanne* (celle-là même exposée au *Salon* à Paris l'année précédente) et un *Jeune Luron*, dont nous donnons ici la reproduction. Les oeuvres picturales représentaient *Le chemin de la Pucelle* et *Le bois chenu à Domremy*.

Manifestement, cette facette de son talent n'emportait pas l'adhésion des critiques, si l'on en juge par la plume de celui de *La Lorraine artiste* :

« *Madame Desbarres a deux excellents bustes : nous avons déjà parlé l'année dernière de sa paysanne lorraine, le jeune luron est bien venu, en revanche nous n'aimons nullement sa peinture.* » ¹⁶¹

¹⁵⁸ *Musée de Toul, historique, règlement et catalogue*, Toul, Em. Thiébaud éditeur, 1909, 2^e édition.
p.24 – N°20. *Paysanne. Plâtre, imitation terre cuite ; d'après l'original, par Madame Paule Desbarres (1887). Don de l'auteur. Hauteur : 0.60 m.*

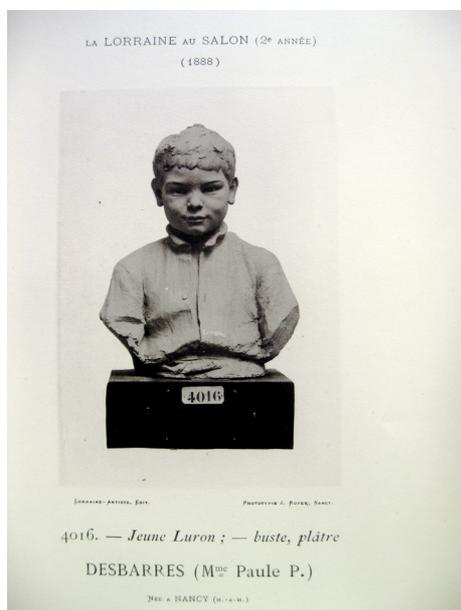
¹⁵⁹ « *La Lorraine au Salon de 1887* », *Nancy Artiste*, n° 18, 1^{er} mai 1887, p. 71.

¹⁶⁰ *idem*, n° 22, 5 juin 1887, p. 90.

¹⁶¹ « *Le Salon de Nancy* », *La Lorraine artiste*, n° 46, 9 décembre 1888, p. 177.

Voilà qui était clair.

Hebdomadaire fondé par Edgar Auguin le 25 janvier 1883, *Nancy-Artiste* avait été repris par Émile Goutière-Vernolle¹⁶² en 1886. Cette revue porta ce titre jusqu'au 22 janvier 1888, date après laquelle elle devint *La Lorraine artiste*.



Jeune Luron



Nancy Artiste 4^e année 1886

¹⁶² Né Emile Goutière en Nancy le 31 octobre 1855, mort à Nancy en mai 1927. Fils d'un fabricant de broderies, comme le père de son ami Victor Prouvé, il fit des études de droit, puis, après un passage dans les assurances, il devint avocat et collabora à plusieurs journaux de sa ville, dont *Le Progrès de L'Est* dont il se rendit propriétaire à la fin de l'année 1887. Ami de Roger Marx et de Victor Prouvé, membre de l'école de Nancy dès sa création en 1901, il utilisa sa revue comme un véritable organe du mouvement *Art nouveau*. Proche de Papus et de Stanislas de Guaita, il avait fondé une loge martiniste avec le docteur Thorion et Léon Cézard. Il fut membre fondateur de la *Société d'Etudes psychiques de Nancy* jusqu'à sa mort. Un portrait de *L'Ami Vernolle* par Victor Prouvé, datant de 1892, se trouve au Musée des Beaux-Arts de Nancy. On y voit un bon gros garçon roux et joufflu accoudé avec nonchalance devant sa copie. Membre du Grand Orient, il adressa des fiches au général André sur les opinions politiques des officiers stationnés à Nancy, en 1904.

Les modèles de ses bustes

Si la presque totalité des bustes exposés dans les divers *Salons*, par Marie-Paule Courbe/Parent-Desbarres, entre 1869 et 1889, n'indiquaient que des initiales pour le nom du modèle – ce qui était d'ailleurs quasiment la règle générale pour les bustes exposés par les autres sculpteurs –, nous disposons cependant de quelques noms de personnes qui n'ont pas été masqués derrière d'énigmatiques lettres d'alphabet. Il nous a donc paru opportun de jeter une lumière sur ceux-ci dans la mesure où ils nous renseignent sur la nature des personnalités qu'avait pu fréquenter alors Marie-Paule Courbe.

Nancy, 1870 : le Dr V. Parisot

Le docteur Martin Victor Parisot naquit à Nancy le 16 octobre 1811, dans une famille de commerçants originaires de Chaumont. Médecin généraliste, en 1849, il devint titulaire de la chaire de Clinique interne de l'École préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Nancy, où il enseigna jusqu'en 1886. En outre, il fut président du conseil central d'hygiène départemental, membre de la commission de surveillance des prisons, du conseil d'administration du lycée, de la commission de la bibliothèque, membre de la commission administrative des hospices, président de la Société de médecine, médecin des épidémies etc. Appelé au conseil municipal de Nancy de 1875 à 1879, dans l'équipe du sénateur-maire républicain Auguste Bernard, ce flûtiste de talent fut à l'origine de la création du conservatoire municipal de musique. Marié sur le tard, à 37 ans, avec une jeune fille de 19 ans sa cadette, il eut deux enfants : un fils, le professeur de médecine Pierre Parisot (1859-1938) et une fille, Marie, qui épousa le professeur de médecine Albert Heydenreich (1849-1898), dont une rue de Nancy porte le nom. Il était également le frère du professeur de médecine, membre de l'Académie Stanislas, Léon Parisot (1815-1871). Le docteur Victor Parisot mourut à Nancy le 22 mars 1895¹⁶³.

Nancy, 1870 : M. Angélo, du théâtre de l'Odéon

Totalement oublié dans le *Dictionnaire des comédiens français* d'Henry Lyonnet, paru en 1912, Angélo était le pseudonyme d'Emile Barthélemy, né à Paris le 22 avril 1843. D'abord architecte, il n'avait guère tardé à délaisser les échafaudages pour les tréteaux. Il débuta dans *Les Sceptiques* de Félicien Mallefille, pièce créée au Théâtre-Cluny, en décembre 1867, tenant le rôle du Marquis de Trézignan. Si la pièce fut un succès, à en croire Francisque Sarcey, ce ne fut pas grâce à l'interprétation d'Angélo¹⁶⁴, bien que ce dernier se constitua une rente de ce premier rôle. L'année où Marie -Paule Courbe exécuta son buste, il faisait partie de la distribution de *L'Affranchi* de Latour de Saint-Ybars, dont la première eut lieu à l'Odéon le 18 janvier 1870. Aux côtés de Berton père et de Sarah Bernhardt, il jouait le rôle de Sextus, interprétation que le même Sarcey trouvait bien *maigre*¹⁶⁵. D'ailleurs, le critique du *Gaulois*, François Oswald rendait un jugement sans appel sur le jeu du comédien dans l'édition de son journal du 13 juin 1870 :

« ... [M. Angélo] ...joue maintenant par-dessous la jambe, les personnages qui lui sont confiés, en ayant l'air de dire : " Vous savez, c'est moi qui ai créé le marquis dans les Sceptiques... Voyez plutôt ma rose !" Et de fait, la rose en question ne quitte pas sa boutonnière, mais est-ce bien suffisant ?... ».

¹⁶³ Sur Victor Parisot, cf. *Victor Parisot (1811-1895)*, plaquette parue chez Berger-Levrault, 37 p., 1895 et le numéro spécial du centenaire de la *Revue des Annales Médicales de Nancy* (1874-1974), article intitulé *Les cliniques médicales* par P. Louyot.

¹⁶⁴ Cf. *Le Temps* du 30 décembre 1867.

¹⁶⁵ Cf. *Le Temps* du 24 janvier 1870.

Angélo poursuivit une carrière qui le cantonna dans des emplois secondaires. Ainsi, le retrouvait-on dans le rôle de *Charles VII* de la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, en 1873, dans celui *La Mole*, reprise de *La Reine Margot* de Dumas, à la Porte- St-Martin, en 1876... En 1881, il était à l'affiche de l'Ambigu. Enfin, il fit partie d'une des tournées de Sarah Bernhardt avec laquelle il joua plusieurs fois dans *La Dame aux camélias*. Le *Figaro* du 19 avril 1903 annonça son décès à Paris et son inhumation au cimetière Montparnasse. Comment Marie- Paule Courbe fut-elle mise en présence de ce comédien ? On peut imaginer que cet architecte de formation avait tissé des liens d'amitié avec d'autres étudiants, peintres ou sculpteurs, et que c'était probablement par cette entremise que Marie-Paule Courbe eut l'occasion de faire sa connaissance. Simple hypothèse, car nous n'avons trouvé aucun élément qui nous laisse croire qu'elle ait eu des contacts dans le milieu du théâtre.

1870, Emile Deschanel. Buste en plâtre.

1875, M. Deschanel fils médaillon, plâtre teinté.

Par deux fois donc, elle sollicita la famille Deschanel ; ce qui suppose, à l'évidence, une certaine proximité. Nous ne reviendrons pas ici sur la personnalité de M. Deschanel fils, plus connu aujourd'hui comme somnambule ferroviaire que comme président de la République. En 1875, il était âgé d'une vingtaine d'années¹⁶⁶. Il poursuivait des études classiques qu'il avait entamées à Sainte-Barbe et à Condorcet.

Emile Deschanel, le père, était né le 19 novembre 1819. Elève brillantissime, normalien, il fut notamment professeur aux lycées Charlemagne et Louis le Grand. Maître de conférences à l'Ecole normale de littérature grecque, il collabora à la *Revue des deux Mondes*, à la *Revue indépendante*, au *National* etc. Suspendu de l'enseignement, en 1850, suite à ses écrits, il entra dans la presse républicaine. Arrêté à la suite du coup d'état du 2 décembre 1851, il fut contraint de s'exiler à Bruxelles, où il demeura jusqu'à l'amnistie de 1859. Il devint alors l'une des plumes du *Journal des Débats*, et co-fonda, en 1860, avec, entre autres Lissagaray, les conférences de la rue de la Paix, qui faisaient suite à celles qu'il avait initiées en Belgique, dès 1852, et où, pour la première fois dans ce pays, étaient conviées les femmes aussi bien que les hommes¹⁶⁷. Franc-maçon, républicain de centre-gauche, il afficha très tôt des opinions sinon féministes, du moins favorables à l'intégration des femmes dans une société où le mâle régnait alors sans partage. Ainsi, l'année où Marie-Paule Courbe réalisa son buste, il publiait un ouvrage intitulé *Les Conférences à Paris et en France*¹⁶⁸, dans lequel il se montrait ardemment favorable aux droits de la femme, à commencer par l'instruction. Il rappelait qu'auditrices admises au Collège de France - mais ignorées par les enseignants qui commençaient toujours leur cours par un " *Messieurs* " éloquent – les femmes n'avaient toujours pas le droit de mettre les pieds à la Sorbonne. Cet érudit passionné avait, en outre, publié un ouvrage sur Sappho et les lesbiennes, intitulé *Les courtisanes grecques*¹⁶⁹ qui put certainement retenir l'intérêt de notre sculptrice. Enfin, précisons que la réédition de ses deux ouvrages en un seul volume, intitulé *Le Mal et le bien qu'on a dit des femmes*, en 1867, chez Hetzel, n'était pas passé inaperçu. C'était donc un tel homme que Marie-Paule Courbe

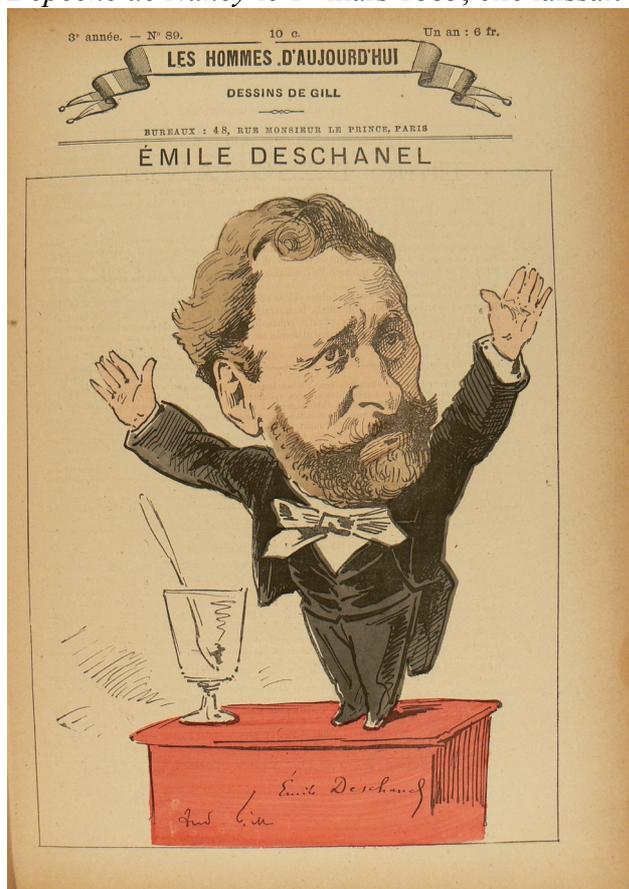
¹⁶⁶ Né à Bruxelles le 13 février 1856. De nombreuses sources le font naître à tort en 1855.

¹⁶⁷ Dans *Les Conférences à Paris et en France* il se plaint de l'hostilité du clergé belge : « ...On dénonça en chaire ces Conférences maudites, qui, pour la première fois, faisaient entendre aux femmes la parole libre et laïque... ». *op.cit.*, p.22. Très prisées, ces conférences eurent alors des auditeurs enthousiastes comme Hugo, Quinet, Arago, Hetzel, Considérant etc.

¹⁶⁸ Librairie Pagnerre, 76 p., 1870.

¹⁶⁹ *Les courtisanes grecques*, préface de Jules Janin, Michel Lévy frères, 1855, XVI-208 p. Ouvrage repris de l'étude parue dans la *Revue des deux Mondes* du 15 juin 1847, intitulée *Etude sur l'antiquité, Sappho et les lesbiennes*.

fréquenta, peu ou prou, au moins entre 1870 et 1875. Comment fut-elle mise en contact avec lui ? Nous l'ignorons encore, mais il est un fait certain, c'est qu'elle fréquentait alors les milieux politiques et intellectuels républicains. Dans l'une de ses nouvelles publiées dans *La Dépêche de Nancy* le 1^{er} mars 1885, elle laissait entendre qu'elle connaissait Jules Grévy.



Les Hommes d'Aujourd'hui, N°89

1872, le jeune A. Hiolle

L'un des sept enfants d'Eugène Hiolle, auprès duquel elle prenait des cours.

1875, Mlle M. Duchâtelet

Alors, élève de Delorme, qui habitait, rappelons-le, au N°10, rue du Regard, voisin du sculpteur Henry Cros au N°6, qui exposait également au Salon, en cette année 1875, Marie-Paule Courbe fit probablement la connaissance de l'architecte Edouard Duchâtelet¹⁷⁰, qui résidait, presque en face, au N°1. Il avait épousé Berthe Bost (1834-1914), fille de l'avocat Alexandre Bost, qui avait été nommé préfet du Lot après la Révolution de 1848, dont il eut six enfants. Parmi ceux-ci, deux ont un prénom commençant par la lettre M : Marie, née en 1866, et Marguerite, née en 1872. Cette dernière n'ayant que trois ans, on peut donc imaginer que le terme " Mademoiselle " désignait plutôt son aînée, alors âgée de 9 ans. Elle se maria, en 1895, avec Paul Chapsal¹⁷¹, alors procureur de la République à Fontenay-le-Comte, dont elle eut trois enfants. Elle décéda en 1941.

¹⁷⁰ Né à Condé-sur-Escaut le 29 février 1828, décédé à Paris 7^e le 22 février 1910. Ancien élève des Beaux-Arts, architecte, commissaire voyer de la ville de Paris, expert auprès des tribunaux, il enseignait alors à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures. Il fut fait chevalier de la légion d'honneur en 1879. Il habita 1, rue du Regard jusqu'à son décès.

¹⁷¹ Né le 22 avril 1858, décédé le 11 janvier 1942, il exerça ensuite à Caen, puis devint Président de la cour d'Appel de Paris.

1889, Boyer d'Agen

Jean-Auguste Boyé, dit Augustin Boyer, puis Boyer d'Agen, était né à Agen le 12 décembre 1857¹⁷². Il entra au séminaire de cette ville qu'il quitta en 1879 pour poursuivre des études de théologie à Rome sur les conseils de Monseigneur Fonteneau, évêque d'Agen. Il se fixa définitivement à Paris en 1882 et entama une carrière littéraire qui allait être très féconde. La nouvelle intitulée *Madame d'Ouest-Ange*¹⁷³, qu'il publia le 30 décembre 1883 dans la *Revue Critique*, lui coûta une condamnation à huit jours de prison et 200 fr. d'amende pour outrage aux bonnes mœurs. ; fait d'armes qui lui valut de figurer dans l'anthologie de *Pélagie-la-Sainte*, publiée par Pillard d'Arkaï en 1889¹⁷⁴. En février 1885, il donna deux textes prétendument inédits de Dante à *La Revue Contemporaine* qu'Adrien Remacle venait juste de fonder. Immédiatement démasqué par l'érudit Marc Monnier dans *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, Boyer d'Agen en rejeta la faute sur le directeur de la jeune revue. A partir de 1887, il commença à publier des textes dont le contenu s'éloignait sensiblement des écrits religieux qui avaient marqué ses débuts et qui furent, par la suite, de nouveau au centre de ses préoccupations. Ainsi, Kistemaekers lui édita-t-il, à Bruxelles, *Les Litanies des Pouacres*¹⁷⁵ et *La Gouine*¹⁷⁶, ouvrages ballottés, comme beaucoup d'autres alors, entre le zéphyr naturaliste et le courant d'air décadent. En 1888, il publia *Monsieur le rédacteur !*, livre à clef sur le microcosme journalistico-littéraire parisien ainsi que *Le Pays natal*, recueil de souvenirs de jeunesse sur Agen, chez l'éditeur Victor Havard. C'est à cette même maison qu'il porta, en 1889, *Les Fleurs noires*¹⁷⁷, poèmes, dont certains faisaient déjà partie de *La Litanie des Pouacres*. Sans aucun doute, l'année 1889 était l'année de Boyer d'Agen. Conférencier, il était la coqueluche de ces dams, comme le relatait *Le Décadent* du 1er avril 1889 évoquant un « auditoire quasi-féminin haletant » à propos d'une conférence qu'il venait de donner le 27 mars 1889 sur le poète gascon Jasmin.

Dans *La France littéraire*, ultime prolongement du *Décadent*, du 15-31 mai 1889, Anatole Baju présentait Boyer d'Agen comme son meilleur ami, rencontré pour la première fois, au hasard d'une visite à un ami commun¹⁷⁸, enfermé à la prison de Sainte-Pélagie.

« ...Il parle comme devaient parler les anciens prophètes, avec une assurance qui convainc. On ne l'écoute pas, on le suit. Socialiste et catholique, il rêve l'affranchissement de l'humanité par la littérature. Je ne doute pas qu'il ne devienne le Tolstoï de la France. Il a en lui l'étoffe d'un apôtre et il manie la langue française avec un art qui pourra le rendre redoutable aux ennemis de l'Idée nouvelle... ».¹⁷⁹

Baju terminait en dévoilant le titre d'un futur recueil en préparation, *Les Fleurs rouges*, qui devait avoir une portée sociale. Inutile de préciser que le révolutionnaire en herbe ne tint pas ses promesses et qu'il rentra dans l'ordre, sinon dans les ordres, en devenant un auteur tout à fait conformiste d'études historiques et souvent religieuses. Nous ne citerons que son ouvrage

¹⁷² Décédé en 1945 d'après le catalogue de la BnF.

¹⁷³ Dans cette nouvelle, il avait pris à parti l'épouse de l'avocat Gustave Gaspard Chaix d'Est-Ange (1832 - 1887), le défenseur de Flaubert (procès de *Madame Bovary*) et de Baudelaire (procès des *Fleurs du mal*). En 1862, celui-ci avait épousé Jeanne Cléophile Joséphine Sipièrre (1843 - 1917), fille du banquier Théophile Sipièrre.

¹⁷⁴ Boyer d'Agen y publia une nouvelle intitulée, cette fois, *Réhabilitation de Madame d'Ouest-Ange*, qui montrait qu'il gardait toute sa rancœur à Madame d'Est-Ange.

¹⁷⁵ 1887, 63 p.

¹⁷⁶ 1887, 294 p. Cet ouvrage fut réédité et augmenté, en 1888, sous le titre *La Vénus de Paris*, chez Victor Havard, 382 p.

¹⁷⁷ Deux de ces poèmes, *Le Violon* et *La Harpe*, parurent dans *La France littéraire* des 15 avril et du 1^{er} mai 1889.

¹⁷⁸ Evidemment Pillard d'Arkaï.

¹⁷⁹ *Op.cit.*, p.11.

sur *Monseigneur Lanusse* ou encore son interview, plus ou moins revue et corrigée, du pape Léon XIII à propos de l’Affaire Dreyfus, parue dans le *Figaro* du 15 mars 1899.

Il est un fait établi : en 1889, Marie-Paule Courbe connaissait donc Boyer d’Agen qui était déjà un ami de Pillard d’Arkaï. Or, cette même année, le 27 juillet, Boyer d’Agen épousait Marthe Breton (1860-1926), professeur de dessin des écoles de la ville de Paris, alors connue surtout comme peintre sur porcelaine. Celle-ci avait exposé au Salon en 1879 et en 1880 et elle figurait régulièrement parmi les exposantes de l’Union des Femmes peintres et sculpteurs, depuis sa création en 1882. Elève de Bonnat, le meilleur ami de Chapu, Marthe Breton eut sans doute l’occasion de croiser précédemment la route de Marie-Paule Courbe.

Marie-Paule Courbe, biographe de Michel-Ange

Aux pages 38-39 de *Maupassant et l’Androgyne*, Pierre Borel évoquait l’existence d’une étude de Marie-Paule Courbe / Gisèle d’Estoc intitulée *Le Secret de Michel-Ange*. Il affirmait que le livre avait été traduit en plusieurs langues et il se permettait d’en citer quelques brefs extraits. Or, ce titre – ou même quoi que ce soit d’approchant – se révèle totalement introuvable. Il se peut que Pierre Borel ait eu entre les mains quelques feuilles éparses provenant d’une revue dans laquelle Marie-Paule Courbe avait donné cette étude et qu’il en déduisît, à tort, qu’il s’agissait d’un volume à part entière. Tout aussi bien, se peut-il que ce *Secret de Michel-Ange* ait été le produit de son imagination féconde, car nous peinons à croire à une traduction de ce texte en plusieurs langues. Quatorze ans plus tard, dans le n° 151 des *Œuvres Libres* (décembre 1958), il reprit mot à mot ces révélations sans ajouter la moindre précision. Mais Pierre Borel n’en avait pas fini avec le passé d’artiste de Marie-Paule Courbe. Il allait la précipiter dans un tableau d’Emile Bayard, en pleine scène de duel, face une mystérieuse écuyère nommée Emma Rouër.

CHAPITRE 3 -

A ectoplasme, ectoplasme et demi : L'hypothèse Emma Rouër.

Si l'on en croit Pierre Borel, Emma Rouër semble avoir fortement marqué la vie sentimentale de Marie-Paule Courbe. Elle apparaît à partir de la page 53 de *Maupassant et l'Androgyne*. Et, disons-le tout net, elle n'apparaît que là. Depuis des années, en effet, nous traquons la moindre trace de son existence : hélas, il nous a été impossible, jusqu'à présent, de trouver la plus infime partie de son passage dans notre monde terraque. Mais que nous dit Borel à son sujet ? Premier élément, il nous situe la rencontre dans le temps : c'est après sa rupture avec Rachilde que Marie-Paule Courbe aurait rencontré Emma Rouër. Par conséquent, il nous la faut caler dans la seconde moitié des années 1880. Deuxième élément : celle-ci était écuyère et/ou trapéziste au cirque Médrano. Or, l'artiste n'a pu se produire dans un établissement qui n'existait pas encore puisque le cirque Médrano ne fut fondé qu'en 1897, prenant la succession du cirque Fernando, lui-même installé au N°63, boulevard Rochechouart, depuis 1875. Qu'à cela ne tienne, Borel aura sans doute voulu parler du cirque Fernando et c'est dans cette direction qu'il nous fallait enquêter sur cette Emma Rouër. Or, malgré de multiples et vaines prospections, nous en sommes arrivés à la conclusion que, si Borel s'était trompé sur le nom du cirque, il s'était sans doute aussi fourvoyé à propos du nom de l'artiste.

Pour tenter de vérifier cette hypothèse, nous avons successivement consulté l'ouvrage de Charles-Maurice de Vaux, *Écuyers et écuyères, histoire des cirques d'Europe (1680-1891)*¹⁸⁰, l'opuscule intitulé *Le Cirque Fernando*¹⁸¹, signé par le mystérieux Gladiateur II – pseudonyme utilisé par Edouard Cavaillon, collaborateur régulier de *L'Orchestre* -, enfin, nous avons passé au peigne fin *L'Orchestre*¹⁸², organe de presse d'annonces des spectacles parisiens, qui avait l'avantage de publier quotidiennement l'intégralité du programme du cirque Fernando depuis septembre 1875 jusqu'à octobre 1888, date à laquelle le journal cessa de se faire l'écho des spectacles du cirque Fernando, probablement parce que M. Fernando avait décidé de faire des économies en ne renouvelant pas son encart publicitaire. Sur les treize années dépouillées, nous n'avons pas rencontré le nom d'Emma Rouër une seule fois. Pourtant, nous avons croisé une multitude d'écuyères, dont certaines portaient le prénom – alors courant – d'Emma : ainsi Emma Boorn, Emme Bell, Emma Cruau et même une Miss Emma, gymnaste ! Mais aucune Emma Rouër. D'autre part, nous avons été troublés, un moment, à la lecture du portrait qu'avait brossé Cavaillon/Gladiateur d'une écuyère nommée Mme Weber, dans *L'Orchestre* du 1er Mai 1878 :

« ...Mme Weber est blonde comme les blés. Ses formes gracieuses et robustes à la fois rappellent l'attrait des peintures d'un Boucher... ».

Coïncidence ou pas, cela se rapprochait de la description que faisait Borel d'Emma Rouër : « ... Une belle blonde épanouie, grande, un peu forte, une de ces belles créatures dont on pense : " C'est un vrai Rubens"... ».¹⁸³

Certes, on changeait de peintre, mais on gardait la masse pondérale. Pour autant, la chétive mention de cette personne ne nous permettait pas d'envisager qu'il s'agissait de notre femme. Un autre détail retenait notre attention. Quand il évoquait Emma Rouër, Borel parlait d'une écuyère et trapéziste. Or, à aucun moment, dans les programmes du cirque Fernando, nous ne voyons de femmes trapézistes et encore moins d'écuyères trapézistes. A ce moment de notre

¹⁸⁰ J. Rothschild (Paris), 1893.

¹⁸¹ Monographie imprimée en vente au cirque Fernando et à l'imprimerie Paul Libéral et Cie, 20, rue Saint-Joseph, Paris, 1875.

¹⁸² *L'Orchestre*, (revue de la littérature et des arts). Programme spécial des théâtres & concerts. Disponible sur

¹⁸³ *Op. cit.*, p.53.

enquête, nous sommes fondés à émettre deux hypothèses : soit Emma Rouër il y a eu et dans ce cas, c'est encore dans un autre cirque qu'elle exerça ses cabrioles – mais alors lequel ?- ; soit Borel s'est totalement trompé sur le nom de l'écuyère et, par conséquent, retrouver sa trace dans le monde du cirque s'avère totalement impossible.

D'autre part, nous ne voyons pas dans quel but Borel aurait inventé ce nom et ce personnage. En général, ses "dérapages" s'expliquent par le fait qu'ils sont censés étayer sa version. Le patronyme Rouër existe bien : il se retrouve fréquemment dans le département de l'Indre, par exemple. Nous avons dépouillé l'intégralité des tables décennales des mariages dans les vingt arrondissements parisiens entre 1860 et 1902 ainsi que les fichiers alphabétiques de l'état civil parisien reconstitué avant 1859, espérant y trouver une trace de notre Emma Rouër. En vain. Nous n'avons trouvé qu'une "souche" de Rouer (*sic*) dans le XVe Arrondissement, mais rien qui fasse notre affaire. Une deuxième accroche nous est cependant fournie par Borel quand il prétend qu'Emma Rouër servit de modèle à Manet. Il parle d'un pastel représentant une femme blonde, grande et forte et il ajoute :

« ...*La taille fine, les hanches larges, la poitrine orgueilleuse. On devine dans sa ligne une grande souplesse, elle doit avoir une démarche harmonieuse. Elle est fraîche et belle, mais elle a dans le visage quelque chose de brutal et de sensuel...* ».¹⁸⁴

Avec une description aussi appuyée, il est logique de penser que Borel ait eu le pastel sous les yeux. Mais rappelons-nous, de même que Tabarant avait refusé de valider la personne de Marie-Paule Courbe /Gisèle d'Estoc comme modèle de Manet, en 1939, de même, interrogé de nouveau par Auriant, il récusait l'existence d'une quelconque Emma Rouër dans l'entourage du maître. Il est évident que cela plaide pour la confusion de patronyme et peut-être aussi pour la confusion de personne. Et dès lors que nous reste-t-il pour tenter de pister la trace de notre Emma Rouër ? Retrouver un portrait de Manet – un pastel, mais ce n'est même pas certain – représentant une grande blonde à la poitrine généreuse. Pour nous donner plus de chances, nous mettrons de côté la description physique de Borel qui a pu être alimentée par une imagination assez débridée, comme nous le verrons ailleurs. Nous nous bornerons à suivre la piste de la couleur des cheveux. Parmi les "blondes" ayant servi de modèles à Manet les noms d'Henriette Hausser et d'Irma Brunner retiennent notre attention à cause de la consonance des patronymes qui peuvent se rapprocher de celui d'Emma Rouër. La première, qui posa, entre autres, pour la célèbre huile sur toile – et non un pastel - de Manet intitulé *Nana* en 1877 était une actrice connue sur le boulevard : sans décrocher les premiers rôles, elle avait à son palmarès de nombreuses tournées en Europe et en France depuis 1856 ; en 1870, elle avait même joué à Londres aux côtés de Léonide Leblanc dans *Les Vieux Garçons* de Sardou. On avait eu l'occasion de l'applaudir régulièrement au théâtre de la Gaîté et au théâtre de Cluny. Habitée du salon de Nina de Villard¹⁸⁵, à l'époque où elle posait pour Manet, elle vivait à Paris en concubinage avec le prince Guillaume d'Orange, rebaptisé le *Prince Citron* par les mauvaises langues à la suite de sa royale disgrâce. Henry Lyonnet nous dit fort peu de choses de cette actrice, hormis qu'elle décéda durant l'année 1895¹⁸⁶. Mais en tout état de cause, nous ne pouvons retenir la blonde Henriette Hausser comme étant la personne que nous recherchons. Reste Irma Brunner, dont le nom résonne presque comme un écho à celui d'Emma Rouër. D'ailleurs, Théodore Duret s'était lui-même trompé en lui attribuant le patronyme de Blumer avant qu'Etienne Moreau-Nélaton ne rétablisse la véritable identité du modèle¹⁸⁷. Le rapprochement est tentant, mais l'enthousiasme s'arrête net quand on contemple ce portrait de femme...brune. C'est tout au moins la constatation que l'on peut

¹⁸⁴ *Op.cit.*, pp.53-54.

¹⁸⁵ Elle apparaît dans *La Maison de la vieille* de Catulle Mendès sous le nom de Rita de Loches. Pour Dumas fils elle fut la Madame de Santis du *Demi-Monde*. On lui prêta également une liaison avec Georges V, le dernier roi de Hanovre.

¹⁸⁶ *Dictionnaire des comédiens français*, tome 2, Bibliothèque de la revue internationale illustrée, Genève, s.d..

¹⁸⁷ En 1930, le catalogue des pastels édité par le Musée du Louvre l'appelait encore Irma Blumer.

faire lorsqu'on regarde le pastel intitulé *La Viennoise*, exposée au Musée d'Orsay, quoique, dans un second pastel - provenant de la collection Hecht - la chevelure du même modèle, agrémentée cette fois d'un corsage bleu et d'une voilette, soit moins foncée.

Tout de même, nous ne connaissons que bien peu de choses de cette femme : a priori d'origine autrichienne, elle ne semblait pas avoir de profession bien définie... Artiste de cirque ? Son nom n'apparaît nulle part. Mais ce qui attise notre intérêt est qu'elle aurait été présentée à Manet par Méry Laurent, nous disent Paul Jamot et Georges Wildenstein¹⁸⁸. Or, on sait que Méry Laurent était blonde, qu'elle avait servi de modèle à Manet ; ce qu'on sait moins est qu'elle était native de Nancy. Puisque Borel avait également affirmé que Marie-Paule Courbe avait été modèle de Manet, il n'est pas impossible, à tout le moins, que notre héroïne ait pu approcher Manet par le biais de sa concitoyenne. Il n'entre pas dans notre propos de revenir ici sur la place tenue par Méry Laurent - née Louvriot - auprès de Manet et de Mallarmé : les faits sont parfaitement connus. Nous nous bornerons à rappeler que Marie Rose Louvriot donna naissance à Anne Rose Susanne (*sic*) Louvriot, le 29 avril 1849, au N°86, rue Stanislas, pas très loin de la rue Montesquieu, où grandissait Marie-Paule Courbe¹⁸⁹. Le géniteur n'ayant pas pensé à laisser de carte de visite, ce furent les dénommés Sylvain Pierre (66 ans) et Joseph Gédéon (28 ans) qui servirent de témoins à l'état-civil. Nous supposons qu'ils fréquentaient de près ou de loin la jeune maman. Tandis que le second exerçait la profession de coiffeur, le premier était serrurier. Et l'on n'imagine pas que la famille Courbe – cette dynastie nancéienne d'hommes de clés – n'ait pas été en contact avec leur confrère Sylvain Pierre. Natives du même quartier, séparées de seulement quatre années en âge, Marie – Paule Courbe et sa compatriote purent donc parfaitement déjà se fréquenter dans la cité de Stanislas Leszczynski. Plus tard, à Paris, elles eurent maintes occasions de se croiser dans les ateliers d'artistes.

Précoce, Anne Rose Louvriot convola en justes noces à l'âge quinze ans avec un épicier du nom de Jean Claude Laurent, de douze ans son aîné, le 2 mai 1864, à Nancy. Le mariage ne tint que sept mois, au bout desquels celle qui allait devenir Méry Laurent s'en vint à Paris débiter une carrière d'actrice et plus... car affinités. Mais pas plus que Méry Laurent que les autres modèles de Manet évoqués ici ne furent artistes de cirque et, en attendant, le pastel décrit par Borel n'était toujours pas identifié.

La dernière possibilité pour que l'on puisse accrédi-ter l'existence d'Emma Rouër en tant que modèle de Manet serait qu'elle aurait posé et également exercé sa profession d'écuyère sous un autre nom. Ce serait demander au chercheur une bienveillance confinant à la naïveté, car nous ne pouvons guère écarter l'hypothèse selon laquelle Emma Rouër ne serait qu'un pur produit de l'imagination de Pierre Borel. Peut-être avait-il été inspiré par le petit montage opéré en 1912 par Adrien Le Corbeau, révélé en 1932 par Aurèle Patorni¹⁹⁰. Mais nous reparlerons de cela ultérieurement à propos de la confection du *Cahier d'Amour*.

Cependant, il nous restait encore une chance d'identifier Emma Rouër. A la page 55 de *Maupassant et l'Androgyne*, Borel faisait référence à un duel qui aurait opposé Marie-Paule Courbe à Emma Rouër dans le bois de Vincennes. En note – et, pour une fois, le lecteur pouvait vérifier la source de l'auteur – il indiquait que le peintre Emile Bayard « a[vait] fait un tableau [de ce duel] qui a[vait] connu un grand succès de curiosité. » Nous passerons sur l'information invérifiable qu'il nous donnait en affirmant que les deux duellistes étaient élèves d'Arsène Vigeant¹⁹¹, le maître d'armes le plus célèbre de France et de Navarre. Certes,

¹⁸⁸ In *Manet*, tome 1, p.182, Les Beaux-Arts, Edition d'études et de documents, Paris, 1932.

¹⁸⁹ Décédée, 52, rue de Rome (Paris 8^e) le 26 novembre 1900.

¹⁹⁰ Cf. Jacques Bienvenu, *Le canular du Corbeau*, in *Histoires Littéraires*, N°4, octobre-décembre 2000, pp.43-52.

¹⁹¹ Né à Metz le 6 janvier 1844, mort à Beausoleil le 2 avril 1916. Sous-officier, fait prisonnier, puis évadé durant la Guerre de 1870, Vigeant déclina l'offre de participer à la répression de la Commune dans les rangs de l'armée versaillaise, pour rejoindre Bordeaux, où il retrouva le cercle Jean-Louis où il enseignait l'escrime. Fixé à Paris,

Marie-Paule Courbe avait pu être sa voisine dans le quartier de la rue de Rennes¹⁹², cela n'en faisait pas pour autant une disciple.

Aussi inattendu que cela puisse paraître pour l'époque, plusieurs salles d'armes admettaient volontiers des femmes en leur sein. Ainsi Robert Milton¹⁹³ dans le *Figaro* du 2 janvier 1886, nous apprenait que la salle Chazalet, située chaussée d'Antin¹⁹⁴, accueillait des jeunes femmes envoyées là par l'autorité du corps médical :

« ...Chazalet [...] a aussi une clientèle spéciale et choisie de jeunes Américaines, qui font des armes par ordonnance du médecin. Il paraît que c'est souverain pour calmer les nerfs. Chazalet est même le professeur attiré d'un pensionnat de demoiselles de l'avenue de Villiers... ».

Que dire également du succès de la tournée des escrimeuses viennoises, élèves du professeur Hartl, à Paris, au début de l'année 1885 ? La première exhibition donnée dans la salle d'armes du *Figaro* le 30 janvier avait connu une affluence record. Parmi les spectateurs, Milton citait la présence émoustillée de : Paul de Cassagnac, Henri Rochefort, le comte Potocki, Louis Ganderax, Edmond Blanc, Paul Ollendorff qui édita *Le Horla* deux ans plus tard, Aurélien Scholl, Edouard Detaille, Frédéric Régamey, Georges Clairin, Ernest Grenet-Dancourt, etc. etc., et tout le ban et l'arrière-ban des plus fines lames de la capitale à commencer par Vigeant, Caïn et Mérignac. Enfin, rappelons que Jacob, le professeur de l'Ecole d'Escrime française, située rue Saint-Marc, avait fondé la salle d'armes du Conservatoire depuis 1865 et qu'il y avait formé des escrimeuses comme les actrices Priola, Doné, Janvier et Mary Jullien¹⁹⁵. Ancienne salle Gâtechair située passage de l'Opéra, la salle Caïn, après avoir été un court moment tenu par Vigeant, était dirigée par Caïn depuis 1874. Ce dernier qui, parallèlement, donnait des cours rue d'Ulm, à l'Ecole Normale, accueillait des hôtes prestigieux, parmi lesquels Louis Ganderax, Georges Duruy, Henry Fouquier, le baron de Vaux, René Maizeroy, Albert Delpit, Fernand Xau, Pierre Georges Jeannot et surtout Guy de Maupassant¹⁹⁶. Mélanie Hawthorne émet l'idée séduisante que Marie-Paule Courbe aurait pu fréquenter la salle Caïn en même temps que Maupassant¹⁹⁷. Malheureusement, comme elle le laisse entendre elle-même, nous n'avons aucune information susceptible d'étayer cette hypothèse.

Lorsque nous découvrîmes pour la première fois la reproduction du tableau de Bayard dans le numéro du 3 mai 1884 de *L'Illustration*, nous fûmes frappés par les traits du visage de la duelliste qui faisait face car ils nous rappelaient ceux du portrait que Louyot avait fait de Marie-Paule Courbe. De plus, il nous semblait reconnaître le profil de Rachilde dans la spectatrice campé sur la gauche du tableau. Nous en étions là lorsque nous fîmes notre communication au premier colloque des Invalides en novembre 1997. Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts, nous avons pu prendre du recul sur les circonstances de la création du tableau et Mélanie Hawthorne a fait récemment une analyse de l'œuvre sur laquelle il n'est pas inintéressant de revenir ici.

à partir de 1872, il reprit la salle Gâtechair, boulevard des Italiens, puis le Cercle de l'Union artistique (dit *des Mirlitons*) de la place Vendôme et enfin il créa la salle d'armes de la rédaction du *Figaro*.

¹⁹² Elle habitait, à cette époque, plusieurs adresses dans ce quartier, notamment 99, rue de Rennes et 10, rue du Regard, tandis que Vigeant logeait 91, puis 108, rue de Rennes, dans les années 1880.

¹⁹³ Pseudonyme d'Albert de Saint-Albin, (1843-1901), homme de lettres, vaudevilliste et chroniqueur sportif, rédacteur en chef du *Jockey* et rédacteur au *Figaro*. Il reprit les articles qu'il avait donné au *Figaro* durant les années 1885/1886 sur les salles d'armes parisiennes, dans son ouvrage intitulé *À travers les salles d'armes*, Paris, Librairie illustrée, (s. d.), signé Albert de Saint-Albin, avec une préface de Vigeant et des illustrations de Frédéric Régamey.

¹⁹⁴ Ancienne salle Raimondi-Boyer, transportée de la rue Taitbout à la Chaussée d'Antin par Chazalet.

¹⁹⁵ Cf. *Le Figaro* du 16 novembre 1885.

¹⁹⁶ Cf. *Le Figaro* du 2 janvier 1886, article de Robert Milton.

¹⁹⁷ *Op.cit.*, p.81.

La présence de la cravache qu'elle décèle au premier plan à gauche entre le chapeau rouge et un corsage de la même couleur laisse penser qu'il s'agit des effets de la duelliste qui nous tourne le dos. La cravache, pour Mélanie Hawthorne, corrobore l'information selon laquelle Emma Rouër était écuyère. Il faut donc en déduire que ce dos est celui d'Emma. Autre indice, l'épéiste vêtue de rouge est blonde – c'est le fameux modèle blond de Manet, cher à Borel - et *en cheveux*, tandis que son adversaire – Marie-Paule Courbe - est brune et porte un imposant chapeau à plumes. Pourtant, l'universitaire américaine en arrive à une conclusion qui nous prend totalement à contre-pied : ainsi, pour elle, la duelliste de dos est celle qui est sur le point de gagner et comme on sait que ce fut, *dixit* Borel, Marie-Paule Courbe qui blessa Emma Rouër au sein gauche à la quatrième reprise, la duelliste de dos était donc Marie-Paule Courbe. Une simple superposition des deux tableaux aurait suffi à infirmer cette conclusion inattendue. Mais Mélanie Hawthorne l'a délibérément mise de côté. Pour elle, en effet, les deux tableaux n'ont pas de continuité : *Une Affaire d'honneur* se situerait en automne, tandis que *La Réconciliation* se serait produite au printemps¹⁹⁸... Elle s'appuie notamment sur la constatation que le paysage n'est plus exactement le même et sur le fait que, si on a beaucoup commenté *Une Affaire d'honneur* en 1884, *La Réconciliation* n'était alors pas évoquée.

La vérité est bien plus simple : certes, le décor a changé – Bayard n'y attachait sans doute aucune importance et puis un tableau n'est pas une photographie -, mais les vêtements, eux, sont les mêmes et le chapeau à plumes de la brune Marie-Paule Courbe est encore là, penché sur la blonde vaincue. Comment croire un seul instant le contraire ? Marie-Paule Courbe est bien celle qui nous fait face dans la scène du duel. Nous ne contestons pas l'hypothèse que *La Réconciliation* ait été peinte ultérieurement à la suite du succès remporté par *Une Affaire d'honneur* que Bayard avait exposée au salon de 1884 avec une autre œuvre intitulée *Qui trop embrasse...*¹⁹⁹ Encore une fois, il ne s'agit pas d'un cliché photographique, peint sur le vif, mais d'une pure construction d'artiste. Nous pensons que *La Réconciliation* a été peinte au plus tard un an après l'exposition d'*Une Affaire d'honneur*. Et là, nous sommes tout à fait d'accord avec Mélanie Hawthorne : cette suite a été motivée par le succès qu'avait remporté la première toile de Bayard. D'ailleurs, les archives du British Museum nous fournissent un renseignement précieux : le musée conserve une photogravure de *La Réconciliation*, datée du 1^{er} octobre 1885²⁰⁰. Cette reproduction de 51 cm x 60 cm avait été éditée par la célèbre maison Boussod, Valadon & Cie, successeurs de Goupil & Cie, dont, au passage, Théo van Gogh dirigeait alors l'une des succursales, 19, boulevard Montmartre²⁰¹.

Nous ne reviendrons pas sur l'un des témoins de la scène du duel. Nous l'avons dit, nous avons cru reconnaître les traits de Rachilde dans le visage de la forte femme vêtue de noir qui se campe, les bras croisés, à gauche de la scène du duel. A la différence des deux autres témoins situés derrière les duellistes, elle ne semble pas inquiète. Elle toise les deux femmes d'un air presque amusé. Visiblement, elle est au spectacle ; de sorte qu'on pourrait imaginer que ces deux-là se battent pour elle. De par sa taille et son placement, elle joue un rôle central dans la composition du tableau. Nul doute que l'idéal eût été d'avoir les toiles de Bayard originales sous les yeux pour se faire un jugement plus arrêté. En septembre 2012, nous avons

¹⁹⁸ *Op.cit.*, p.98.

¹⁹⁹ Grâce aux archives du British Museum qui conserve une photogravure de cette toile, datée de 1886, 43,5 cm x 35,2 cm, nous savons que la scène représentait un paysage avec un homme en costume rayé saisissant une fermière par la taille et essayant de l'embrasser. Editeurs : Boussod, Valadon & Cie. Editeurs successeurs de Goupil & Cie.

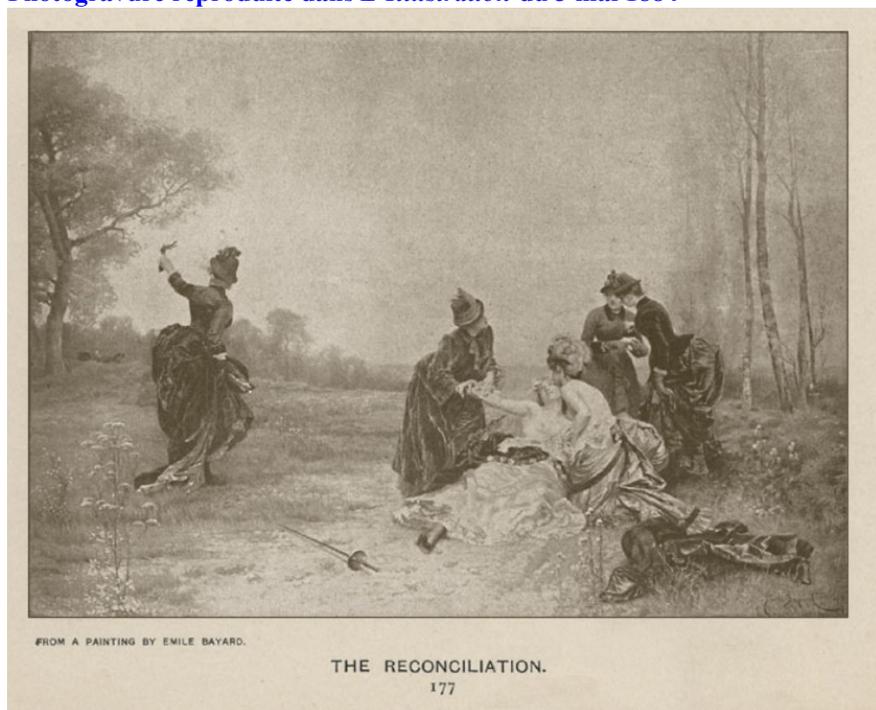
²⁰⁰ http://www.britishmuseum.org/research/collection_online/collection_object_details.aspx?objectId=1604199&partId=1

²⁰¹ Léon Boussod (1826-1896) et René Valadon (1848-1921) avaient pris la succession d'Adolphe Goupil (1806-1893) depuis 1884. Ils s'étaient également spécialisés dans l'édition de revues illustrées et de reproductions typographiques. Les ventes de reproductions perdurèrent jusqu'en 1921. Sur cette maison, voir également le chapitre *Gyzèle, alias Gyz-El*.

eu l'espoir d'avoir retrouvé la trace de ces œuvres chez Mme Trudie A. Zabrana qui nous avait déclaré en être la détentrice. Elle était absolument certaine d'avoir les toiles originales, car deux experts lui avaient affirmé qu'elles étaient dues au pinceau de Bayard. Hélas, un simple coup d'œil suffit à attribuer cela à un copiste besogneux et maladroit. Nous n'en dirons pas plus : l'image parle d'elle-même. Pour autant, si nous ne sommes pas en présence des toiles originales de Bayard, l'existence de ces copies n'est pas sans intérêt. Cela signifie que ces deux scènes ont connu très vite un engouement de la part du public, suivi d'une forte demande de reproduction sous différentes formes.



Photogravure reproduite dans *L'Illustration* du 3 mai 1884



Photogravure reproduite dans l'ouvrage intitulé *Master Paintings of the World*, p.177.²⁰²

²⁰² *Master Paintings of the World*, edited by Dupont Vicars, The White City Art Co, Chicago, 1902, 12 chapitres, 192 pages. Disponible en ligne sous le lien: <http://www.iment.com/maida/family/mother/vicars/p177.htm>



Reproductions couleurs dans l'ouvrage intitulé *Master Paintings of the World*, p.177



Copie appartenant à Mme Trudie A. Zabrana.



Copie appartenant à Mme Trudie A. Zabrana.

Les reproductions figurant dans l'ouvrage intitulé *Master Paintings of the World*, étaient accompagnées d'informations étonnamment assez précises, laissant à penser que l'auteur en savait plus que quiconque alors sur les circonstances de la création de ces œuvres. Elles étaient d'autant précieuses qu'elles se situaient seulement 18 ans après la première exposition d'*Une Affaire d'Honneur*. On y apprenait notamment que le duel avait eu lieu au Bois de Boulogne – Borel parlait de celui de Vincennes... - que les duellistes ainsi que leurs témoins féminins faisaient tous partie du demi-monde, qu'elles étaient de célèbres courtisanes habituées à mener des vies d'aventurières n'ayant pas froid aux yeux, enfin que le succès d'*Une Affaire d'Honneur* fut tel que les reproductions circulèrent immédiatement de par le monde, engageant Bayard à composer très vite la suite qui fut *La Réconciliation*. Mais le rédacteur de la notice ne brodait-il pas lui-même ? Grâce à un entrefilet paru dans *The New York Times* du 18 mai 1884, nous savons que la notoriété d'*Une Affaire d'Honneur* avait franchi l'Atlantique à peine la toile exposée au Salon :

« Another original succès, wich is sure under the guise of photographic reproduction to make the voyage around the world, is the "Affaire d'honneur" of Emile Bayard. It represents a duel between two women, nude to the waist. They are not ethereal types, by any means; they rather incline to be vigorously developed specimens. The idea is a queer one, but it is full of interest, and a crowd around the painting testifies to its attraction for popular fancy. The witnesses are women, and they appear a trifle more scared than the combatants themselves.»²⁰³

Par conséquent, il n'est guère étonnant de retrouver outre Atlantique, où *An Affair of Honour* semble avoir été particulièrement appréciée, d'autres copies comme celle qui se trouve au Jasper Cultural & Historical Centre de Maple Creek (Saskatchewan, Canada), achetée au début du XXe siècle, par un opulent bourgeois du cru nommé Bill Pollock.

²⁰³ Cité in <http://www.iment.com/maida/family/mother/vicars/emilebayard.htm>.



Copie se trouvant au Jasper Cultural & Historical Centre de Maple Creek.

Sur le même continent, la scène inspira également des fabricants de cigares qui reprisent le tableau de Bayard sur l'une de leurs bagues et l'intitulèrent *El Duelo*. On imagine aisément ces messieurs au fumoir, l'œil complice à la contemplation de ce qui était considéré alors comme une grivoiserie.



Deux impressions différentes de bagues de cigares El Duelo.

Mieux encore, Shelley Drever du Jasper Cultural & Historical Centre trouva que deux films muets américains intitulés *An Affair of Honor* avaient été tournés en 1897 et en 1901²⁰⁴ et peut-être même un troisième en 1906. La description de l'intrigue précisait que ces courts-métrages s'inspiraient du célèbre tableau de Bayard. Celui de 1897, sorti en mai, fut produit par The American Mutoscope Company. Le synopsis fourni par la production faisait effectivement penser aux deux toiles : premier tableau – duel entre deux femmes partiellement dévêtues ; second tableau – A l'issue du duel, l'une des adversaires tombe terrassée ce qui provoque l'affliction et les regrets de celle qui l'a vaincue. La version de 1901 est sortie le 18 mai à Philadelphie dans les Lubin Studios. Cette fois le synopsis est plus précis : premier tableau – des jeunes femmes sont assises dans un restaurant, tout à coup, l'une d'elle s'aperçoit que son petit ami²⁰⁵ engage un flirt avec une autre. Elle se lève, insulte sa rivale et la provoque en duel ; second tableau – la scène du duel représente les deux adversaires le torse dénudé en train de s'affronter à l'épée – L'une d'elles est mortellement blessée et les témoins assistés de la femme vainqueur chargent le corps de la femme vaincue dans un fiacre avant l'arrivée de la police. Cette dernière scène, précisait la production dans son catalogue de 1907, était destinée à provoquer les rappels du public. Il semble également que des cartes postales représentant le tableau de Bayard aient été éditées au début du XXe siècle, en Italie.

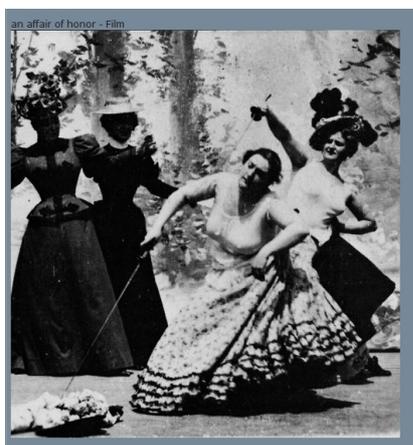


Image du film tourné en 1901, reproduite dans le site intitulé *Swordswomen of the Silver Screen*²⁰⁶

Enfin, tout à fait récemment, une compagnie théâtrale nommée *Babes with Blades*, a donné, en 2006, dans un théâtre de Chicago nommé *The Viaduc*²⁰⁷, une pièce intitulée *An Affair of Honor*. Si l'histoire, se passant au lendemain de la Guerre de Sécession, n'avait qu'un lointain rapport avec les circonstances de notre tableau, l'illustration du programme reprenait les deux duellistes de Bayard au premier plan²⁰⁸.

²⁰⁴ Ajoutons un autre tourné en 1906, dont nous ne savons rien. Cf. site Old Hollywood, <http://oldhollywood.tumblr.com/post/3312665742/an-affair-of-honor-1901-lubin-studios-in-the>

²⁰⁵ Interprété par Arthur Marvin (1859-1911), plus connu comme directeur de la photographie que comme acteur.

²⁰⁶ <http://bswordswomen.runboard.com/t10581>

²⁰⁷ 3111 N. Western Avenue Chicago.

²⁰⁸ <http://www.theatreinchicago.com/an-affair-of-honor/680/>



Programme d'*An Affair of Honor*, donnée en 2006, par la compagnie Babes with Blades

On peut donc mesurer l'incroyable notoriété que ce tableau connut à travers le monde. Mais qu'en fut-il de la France ? *Le Gaulois* du 17 août 1888 nous apprend que, dès sa présentation au public lors du Salon de 1884, l'oeuvre recueillit un vif succès :

« ...Il fallait voir comme les badauds s'attroupaient autour de cette toile ; on croyait assister à la scène même, sur le terrain, et les curieux se montraient tout réjouis de cette affaire ... ».

Nous allons voir en effet que l'engouement hexagonal fut de même intensité que celui qui s'exprima à la surface de la planète.

Commençons par la revue des Folies-Bergère. Le 1^{er} décembre 1886, le célèbre café-concert de Monsieur Allemand, ouvert depuis 1869, donnait la première des douze représentations d'une revue, en deux actes et quatre tableaux, intitulée *Place au Jeûne*. Le troisième tableau avait pour titre *Une Affaire d'Honneur* et la maquette de l'affiche était signée Jules Chéret. Ecrite par Henry Buguet, un compère de Charles Virmaître, et Georges Grison, journaliste au *Figaro*, accompagnée d'une musique de Desormes, ce spectacle semblait être un genre de patchwork passablement confus, naviguant entre la revue parlée et la pantomime²⁰⁹.

« ...Les scènes dialoguées se trouvent exclusivement réservées au compère et à la commère..., les autres membres de la troupe interprétant des divertissements chorégraphiques parfaitement compréhensibles même si on ne les suit pas par le détail...Au premier tableau, ... nous nous retrouvons dans une cave voisine d'un Métropolitain...Le deuxième tableau nous transporte sur la place de l'Opéra, où se déroule la petite scène chauvine indispensable à toute revue qui se respecte...En pleine nuit, les réverbères, les fenêtres du Cercle, celles des maisons et des magasins s'allument comme par enchantement... De la coulisse débouchent alors, tambours et musiques en tête, sur l'air d'En revenant de la revue..., un bataillon de petits pioupious, escorté par un peuple portant des lanternes vénitiennes à bout de perches. La reconstitution d'une retraite aux flambeaux qui a déclenché un feu d'applaudissements conduits par le général Boulanger en personne...Le troisième tableau, encore plus parodique, permet d'évoquer les plus récents succès dramatiques, d'Adam et Eve, au Fils de Porthos en passant par La Cigale et la Fourmi et Le Conseil judiciaire. La soirée s'achève dans une apothéose de lumières et de couleurs comme on n'en voit guère que dans les féeries du Châtelet... »²¹⁰

²⁰⁹ Jacques Pessis et Jacques Crépineau nous fournissent la distribution : MM. Chalmin, Mey, Valery, Netter, Bannière, Justia et Duoerray. Mmes Berthier, Lucy-Léo, de Guerville, Marall, Durand, Blainville et Grey. *Op. cit.* p.21.

²¹⁰ Cité in Jacques Pessis et Jacques Crépineau, *Les Folies-Bergère*, Fixot, 1990, p.21.



Maquette pour une affiche de Jules Chéret²¹¹

Comprenne qui pourra ! Heureusement nous pouvons compter sur la plume polissonne d'un Jules Lemaître, habituellement bien plus sage, pour nous en apprendre davantage sur le déroulement de ce troisième tableau :

« ...Le défilé des "Revue" commence. Le grand attrait de celle des Folies-Bergère, Place au Jeûne ! c'était la reproduction vivante de l'aimable tableau d'Emile Bayard, une Affaire d'honneur, vous savez ? le duel de femmes, les deux combattantes nues jusqu'à la ceinture, les torsos roses émergeant du fouillis froufrouteux des jupes relevées et des corsages rabattus. On se demandait : "Sera-ce exactement comme dans le tableau ? " – Eh bien ! c'était cela et ce n'était pas cela. Les deux bretteuses étaient bien en maillot rose jusqu'à la ceinture ; mais, ô déception, les maillots étaient tendus sur des corsets. Ah ! nous sommes loin encore de la vérité complète au théâtre... ». ²¹²

Apparemment, la revue avait connu un tel succès qu'elle se déclina dans d'autres music-halls parisiens comme, par exemple, l'Alcazar d'hiver²¹³, où *Le Figaro* annonçait dans son édition du 1^{er} novembre 1887 la première de *Duel de Femmes* par Mme Marral du théâtre du Châtelet – déjà présente dans la distribution des Folies Bergère - et Mme Andréani, assistées par les témoins suivants : Mmes Poly, Naya, Dorin et Marcigny.

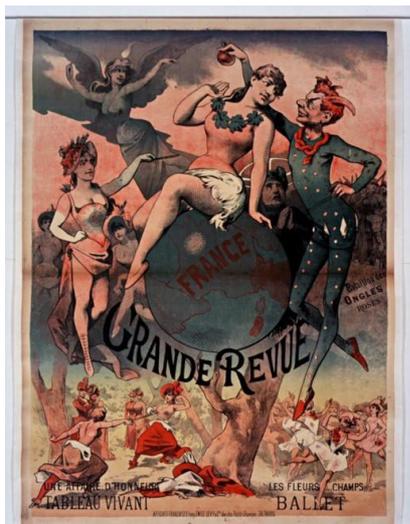
La même année, une tournée avait au moins repris partiellement ce spectacle. Une affiche²¹⁴ disponible sur Gallica nous évoque, en effet, une "Grande Revue" qui se serait produite sur les routes de France avec inscrits au programme les titres suivants: *Bataillon des ongles roses*. *Une affaire d'honneur*, tableau vivant. *Les fleurs des Champs*, ballet.

²¹¹ Vendue à l'Hôtel Drouot Richelieu, Salle 7, le 25 novembre 2009, par la maison Blanchet et associés. Néanmoins, il ne semble pas que ce projet ait été retenu. Trop cher ? Il existe une autre affiche pour cette revue, reproduite in *Les Folies-Bergère* de Jacques Pessis et Jacques Crépineau, *op.cit.*, p.21. Beaucoup moins artistique et très brouillonne, cette dernière ne faisait pas référence au duel.

²¹² *Le Journal des Débats politiques et littéraires* du 26 décembre 1886.

²¹³ Situé 10, rue du Faubourg-Poissonnière, dans le Xe Arrondissement.

²¹⁴ Editée en 1887 par Emile Lévy, Paris.



Source Gallica

Avec *Un Duel de Femmes*, pièce bouffe en un acte, de Lacombe et Antoine Queyriaux, représentée pour la première fois au Théâtre Déjazet le 20 janvier 1888, on était en présence d'une pochade sans intérêt, qui se bornait à mettre en scène un non-duel à l'épée entre deux amies, dont l'une simulait une blessure à l'aide d'un tube de rouge à lèvres. Mais il est bien évident que les auteurs entendaient profiter du succès des revues de music-halls des années précédentes pour placer leur camelote²¹⁵.

Autant, jusqu'à présent, aucune revue n'avait osé proposer aux spectateurs la vue de duellistes les seins à l'air, les parant de justaucorps roses afin d'imiter la couleur chair, autant Jules Roques, le directeur du *Courrier Français*, n'entendit pas priver son public égrillard d'un spectacle aussi racoleur. Ainsi, c'est à l'occasion du bal du *Courrier Français* du 19 mars 1892, traditionnellement donné à l'Elysée-Montmartre, - dont le thème n'aurait pas manqué de ravir Marie-Paule Courbe, alors, hélas, absente de Paris, puisqu'il s'agissait de travestissement, à savoir de vêtir tous les participants en femmes – qu'on vit réapparaître la scène d'"*Une Affaire d'Honneur*".

Dans le numéro du 13 mars 1892, Jules Roques – le Jules Roques de la Ligue socialiste des Femmes²¹⁶ – donnait le détail des réjouissances sur deux colonnes. Les masques étaient obligatoires pour tous jusqu'à une heure du matin ; passée cette heure, ils devenaient facultatifs. Parmi tous les numéros présentés, entre la pantomime de Marc Legrand et Tarride et la danse espagnole "suggestive" (*sic*) de Mlle Eva Gonzalès, Roques mentionnait celui-ci : « ... *Un des clous de la soirée sera certainement la mise en scène du tableau de Bayard – Affaires de femmes*²¹⁷ – dont nous ne parlerons pas davantage afin d'en laisser toute la surprise à nos invités. Les amateurs d'escrime n'auront jamais vu pareil tournoi... ».

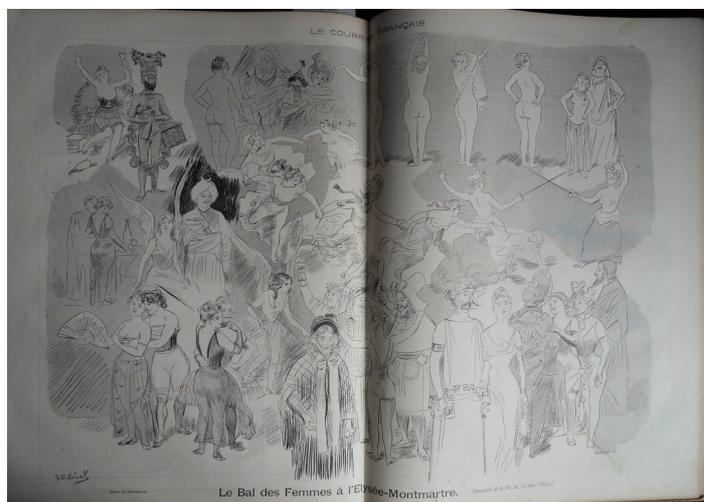
Roques ne pouvait effectivement en dire davantage, car Madame Anastasie veillait et il venait tout juste d'être condamné, une fois encore, à un mois de prison et mille francs d'amende, pour outrage aux bonnes mœurs, à la suite de la publication du numéro du *Courrier Français* du 21 septembre 1890 : il n'allait tout de même pas clamer sur tous les toits qu'il se faisait le promoteur de spectacle topless ! Car c'est bien de cela qu'il s'agissait cette fois ! Fini le justaucorps ! On allait voir de la mamelle à l'état sauvage ! Ce que Roques ne pouvait nous apprendre, ce fut Maurice Delsol qui nous le relata un peu plus tard à propos d'une fildefériste du Moulin Rouge nommée Miss Lili :

²¹⁵ Est-ce ce même *Duel de Femmes*, interprété par Liane de Pougy et Jane Thyla, qui fut de nouveau représenté en mars 1901 à L'Olympia ?

²¹⁶ Cf. le chapitre *Qui va faire le ménage ?*

²¹⁷ *sic*.

« ... Miss Lili, ravissante poupée désarticulée, une gymnasiarque qui, dans les cirques de Paris et les cafés-concerts de province, a eu ses heures de succès...A remporté un prix d'honneur à la redoute du Courrier Français de 1892, où elle était une des duellistes représentant le fameux tableau du "duel de femmes" de Bayard, popularisé par la gravure. Nue jusqu'à la ceinture, sa magnifique poitrine d'airain fut pour elle un plastron suffisant à opposer aux coups de bouton de son adversaire... ».²¹⁸



Le Courrier Français du 3 avril 1892 pp.6 et 7.



Détail

Force est d'admettre que cette Miss Lili, dont nous ignorons la véritable identité, était la seule personnalité, de par son métier, que l'on puisse rapprocher de celle d'Emma Rouër, à l'occasion de ce duel. Mais cela ne faisait pas notre affaire pour les modèles de la toile de 1884. Encore une fois, Borel n'avait-il pas confondu les protagonistes peints par Bayard et les actrices des différents spectacles qui furent inspirés par son oeuvre?

Ce fut sous la forme des *tableaux vivants* que reparut *Une Affaire d'Honneur* en janvier 1893. Ce type de spectacle statique avait été délaissé depuis longtemps, quand l'acteur Melchior Bonnefois eut l'idée d'endosser le costume d'imprésario pour relancer le genre à travers le pays, à partir de l'année 1887. Ainsi, *L'Ouest Artiste* du 7 janvier 1893 rendait compte avec gourmandise de cette reconstitution dans un théâtre de Nantes :

²¹⁸ Maurice Delsol, *Paris-Cythère, études de mœurs parisiennes*, imprimerie de la France artistique et industrielle, Paris, s.d. (1893), pp.176-177.

« ...*La nouvelle série inaugurée mardi contient une merveille, Une Affaire d'Honneur, de Bayard, que la gravure a popularisée. Rosa Léoni et un autre modèle à la figure très expressive, ont rendu les deux scènes du duel et de la réconciliation avec un art infini. C'est un véritable régal que ces tableaux de genre dont tous les détails sont si soignés...* ».

Et naturellement, il y eut celles qui ne voulurent pas faire semblant, profitant de la réclame que le tableau pouvait leur offrir. Il en fut ainsi pour deux demi-mondaines nommées Anna Debry et Jeanne Kessler qui entreprirent de vider leur différend sur le pré en ce début d'automne 1888. Las, la maréchaussée prévenue à temps empêcha le massacre :

« ...*La rencontre n'a pas eu d'issue funeste, et tout s'est borné à l'arrivée inopinée de Pandore qui a emmené les deux délinquantes au commissariat... Les épées, armes de grande valeur, ont été confisquées. Jeanne Kessler avait, paraît-il, fort à sa plaindre de sa rivale, qu'elle avait rencontrée au bras de M. A..., fils d'un riche banquier du boulevard Haussmann, son amant. Cette injure voulait du sang, et après un crépage de chignons obligatoire, une rencontre fut décidée dans le bois de Meudon, près de Vélizy...* ».²¹⁹

Mais de toutes les parodies de cette *Affaire d'Honneur*, la plus troublante est, sans nul doute, celle produite par Maurice de Souillac dans son roman intitulé *Zé Boïm*. Nous devons à Michael R. Finn²²⁰ et à Mélanie Hawthorne²²¹ la mise en lumière de cet ouvrage, dont, jusqu'alors nous ignorions l'existence. Nous ne reviendrons pas sur l'analyse de l'intrigue, d'abord parce que ce travail a déjà été parfaitement réalisé par Michaël R. Finn et Mélanie Hawthorne, ensuite parce que ce roman saphique est en ligne sur Gallica ; ce qui devrait combler l'impatiente curiosité du lecteur. Qu'il nous suffise de revenir sur l'essentiel de ce qui nous intéresse ici. *Zé Boïm* fut édité en mai 1887, la même année que *La Vierge-Réclame* de G. d'Estoc, chez Alphonse Piaget, autrement dit l'éditeur de Paul Devaux²²², successeur de Monnier, celui de Rachilde. Cette étude de mœurs, introduite par une préface particulièrement savante, comprend quatre parties. La troisième, *La Maîtresse*, renferme un chapitre qui s'intitule *Une Affaire d'Honneur*. On ne peut pas faire plus explicite.

Il s'agit du duel à l'épée de deux rivales, Cécile et Hélène, se battant pour les beaux yeux d'une tierce créature nommée Madeleine. Les deux femmes ont la poitrine dénudée, mais le duel a lieu à huis clos et sans témoin. Hélène est blessée sous le sein droit et Cécile – que Mélanie Hawthorne rapproche de la personnalité de Marie-Paule Courbe²²³ – part avec Madeleine. Fin de l'histoire. Tout au moins pour la partie qui nous concerne. A l'occasion de sa description de la scène du duel, Maurice de Souillac ne résiste pas à l'envie de faire un parallèle avec le tableau de Bayard et il nous fournit d'ailleurs des informations sur le succès populaire immédiat de l'œuvre :

« ... *Elles prirent chacune un des deux fleurets, démouchetés. Alors s'entama cette fameuse affaire d'honneur ... Est-ce qu'on se rappelle ? Il y a quelques années figurait, au Salon, parmi les toiles à succès, un tableau de ce genre : deux femmes, impudiques sirènes, les mamelles au vent, ferraillant ensemble. La reproduction – en photographie pu en chromo-gravure – de cette toile affriolante s'exhibe à mainte vitrine des passages, à la grande satisfaction des potaches, qui s'arrêtent inmanquablement pour dévorer ce plat égrillard de leurs yeux en boules de loto.*

Telles étaient, à cette heure, Cécile et Hélène. Elles auraient pu, tout aussi bien que des poseuses attirées, servir de modèles au peintre qui a exposé ce tableau réaliste : Une affaire d'honneur. La scène présente en était la complète et vivante image... ».²²⁴

Sans être un roman à clés, on devine que l'auteur a puisé dans une réalité qui devait lui être proche, n'hésitant pas à faire apparaître, par exemple, le personnage d'un Henri d'Argens,

²¹⁹ *Le Matin* du 12 octobre 1888. Le non-duel eut lieu le 10 octobre 1888. Jean Lorrain y fait référence dans *Pelléastres*, Paris, A. Méricant, 1910, p.201.

²²⁰ *Hysteria, Hypnotism, the Spirits, and Pornography: Fin-de-Siècle Cultural Discourses in the Decadent Rachilde*. Newark, NJ: University of Delaware Press, 2009.

²²¹ *Op.cit.*, pp.87-91.

²²² Cf. le chapitre *Un Roman à vacarme*.

²²³ *Op. cit.*, pp. 90-93.

²²⁴ *Op.cit.*, pp.234-235.

amoureux de Cécile, pure transparence d'Henri d'Argis²²⁵, qui s'apprêtait à sortir *Sodome*, chez le même éditeur, Alphonse Piaget. Par ailleurs, Maurice de Souillac annonçait clairement qu'il relatait des faits qui ne devaient rien à son imagination :

« ...*Les faits, les aventures, les péripéties que renferme ce livre, sont autant de documents que nous avons puisés à des sources authentiques...* ». ²²⁶

Tout ceci nous révélait que l'auteur de *Zé'Boïm* naviguait dans les mêmes eaux que Rachilde, Devaux ou encore Marie-Paule Courbe. Il est fort probable que Maurice de Souillac ait fréquenté ces derniers d'une façon ou d'une autre. Nous pensons que l'évocation du tableau *Une Affaire d'Honneur* était un clin d'œil à Marie-Paule Courbe, "poseuse attirée" de Bayard. Il est temps de faire plus ample connaissance avec ce Maurice de Souillac. Pour cela, rien de plus simple, il suffit de consulter le *Dictionnaire National des Contemporains*, rédigé sous la férule de l'indispensable C.-E. Curinier, à l'article *Mme la Marquise de Souillac (née Clémence-Marie Durieux)*. En effet, présentée comme écrivain et philanthrope – nous verrons pourquoi – elle s'était d'abord fait connaître sous la signature de Maurice de Souillac. Si cette native de Reims avait correctement indiquée son lieu de naissance, sa coquetterie l'avait poussée à déclarer une date de naissance avantageuse – 1^{er} février 1865 – alors qu'en réalité elle avait vu le jour dans la cité de Saint Remi le 31 janvier 1858 ; l'état-civil en fait foi. Clémence Marie Durieux était la fille de Jean Durieux, un marchand tailleur rémois, et de Louise Irma Souillac ; ce qui n'est pas anodin, en regard du pseudonyme qu'elle adopta plus tard. Sans doute dut-elle épouser un Monsieur Lefebvre ou Lefèvre, puisque les journaux la désignait sous ce nom en 1890. Elle débuta, en 1886, avec de courtes nouvelles, signées du pseudonyme De Souillac, publiées par le quotidien *La Lanterne*. Puis elle poursuivit ses publications dans le supplément du *Petit Journal*, *La Chronique illustrée*, ou encore *La République radicale*. Sous le pseudonyme de Maurice, en 1892, elle collabora également au *Suffrage Universel* du leader socialiste belge, Alfred Defuisseaux. Or, Alfred Defuisseaux et G. d'Estoc avait un point commun : le même éditeur, Edouard Maheu, qui avait publié, en 1886, *Le Catéchisme du Peuple* du premier et *La Vierge-Réclame*, en 1887, de la seconde. Preuve supplémentaire que Maurice de Souillac frayaient dans les mêmes eaux que Marie-Paule Courbe !

En outre, elle collabora à *La France*, à *La Cocarde* et à *L'Estafette*, où, là encore, elle avait pu croiser Marie-Paule Courbe. Notons également à propos de *La France*, quotidien boulangiste, que Maurice de Souillac, en était annoncé parmi les principaux collaborateurs, et que c'est ce journal qui finança Pillard d'Arkaï pour qu'il publie *Pélagie la Sainte*.

Curinier nous apprend que la "Marquise de Souillac" avait aussi commis un *Historique du Tonkin*, dont le manuscrit fut transmis à Jules Ferry qui en fit le plus grand compliment à son auteur²²⁷. En 1888 Piaget publia son deuxième roman, *Furia*, une histoire de marâtre infanticide. Après dix années de silence, elle revenait à la littérature avec *La Générale, roman contemporain*, édité par la Société libre d'édition des gens de lettres, en 1897. Enfin, en 1901, elle fit paraître chez A. Charles²²⁸, l'éditeur de *Gomorrhe* d'Henri d'Argis, un roman à clés, intitulé *Un aventurier*, mettant en scène Cornélius Herz ; ouvrage totalement introuvable aujourd'hui. Mais entre-temps, *Zé'Boïm* lui avait joué un vilain tour en 1890. En effet, Pascal

²²⁵ Né Henri Guyot à La Ferté-Gaucher le 1er avril 1864. Légitimé par son père en 1869, Jules Gaspard Boucher d'Argis de Guillerville. Mort à Paris 5^e le 19 août 1896. Médecin, érudit et romancier : on le retrouve dans l'entourage de Rachilde et de Verlaine, qui signa la préface de son *Sodome*, en 1888.

²²⁶ *Op.cit.*, p. VII.

²²⁷ Cela rappelle étrangement les gesticulations de Valtesse de la Bigne autour du même thème (le Tonkin) auprès de Gambetta. Cf. Auriant, *Les Lionnes du Second Empire*, p. 283 et suiv.

²²⁸ Libraire-éditeur, situé 8, rue Monsieur-le-Prince, à Paris ; il avait succédé à la librairie Louis Le Rey à la fin des années 1880.

Pia, dans *Les Livres de l'Enfer*²²⁹, nous apprend que ce roman - dont le succès avait nécessité une vingtaine d'éditions, d'après Curinier - subit les foudres de la loi lorsqu'un éditeur, du nom de Félix Brossier, racheta le fonds de Piaget et agrémenta la nouvelle couverture de *Zé' Boïm* d'une illustration trop suggestive aux yeux des juges. Ainsi, le 28 mars 1890, c'est sous le nom de Mme Lefebvre ou Lefèvre – l'orthographe variait selon les quotidiens – que Maurice de Souillac fut condamné à un mois de prison et 100 Francs d'amende, en même temps, d'ailleurs que Jean Larocque pour plusieurs volumes de sa série intitulée *Les Voluptueuses*²³⁰. Notre auteur, ayant peu de goût pour l'humide paille des cachots, se réfugia en Belgique pour un temps ; et par la suite, il fut gracié par Sadi Carnot. Mais les années 1890 métamorphosèrent l'auteur Maurice de Souillac, au soufre prometteur, en Marquise de Souillac, dame patronnesse, reçue dans le monde et donnant des réceptions mondaines. Ce brusque changement de statut social est surprenant – avait-elle fait un héritage conséquent ? – ; d'autant que les journaux lui donnaient du "*Madame la Marquise*" à longueur de colonnes, sans balancer le moins du monde.

Le 2 février 1899, elle créait une association philanthropique qui allait faire parler d'elle, "*Le Vestiaire des petits enfants pauvres*", située 24, passage Cardinet, dans le XVII^e Arrondissement de Paris. Le but de cette œuvre charitable consistait à donner aux enfants des vêtements confectionnés par les femmes pauvres du quartier ainsi que de leur permettre d'avoir un accès gratuit aux consultations médicales et aux médicaments²³¹. Pour financer cette association, Mme la Marquise de Souillac organisait régulièrement des *matinées* de bienfaisance, grâce aux concours d'artistes de la Comédie Française, de l'Odéon, de l'Opéra ou encore de l'Opéra Comique. Un parterre de vrais nobles – enfin, nous le supposons – ne dédaignait pas d'assister à ces représentations, à côté de celle dont nul n'ignorait sans doute l'imposture. Enfin, à la même époque, elle lança une revue intitulée *La Tribune* qu'elle dirigeait sous le pseudonyme d'Hermas. Cette "*revue, sociologique, scientifique, littéraire, industrielle, commerciale*", était "*ouverte à tous*", nous dit Curinier, "*sans distinction d'opinions, de convictions politico-religieuses*".

A la fin de sa vie, la *Marquise de Souillac* habitait 15, rue Jouffroy, dans le XVII^e Arrondissement. Elle était assez proche d'un pianiste nommé Guido-Spinetti²³². *Le Figaro* annonça le décès de la *Marquise de Souillac* le 16 mars 1906. Après cette date, Guido-Spinetti vint habiter au 15, rue Jouffroy. De là à supposer qu'il avait hérité de Mme la Marquise... On ne peut s'empêcher de rapprocher les personnalités de Clémence Marie Durieux et de Mathilde Courbe, la sœur de Marie-Paule, toutes deux issues de milieux d'artisans, qui, ayant acquis une certaine fortune par la suite, entendirent en faire profiter leurs prochains.

Après avoir suivi toutes ces pistes, nous en sommes arrivés à la conclusion que Bayard n'a pas illustré un événement s'étant réellement produit, mais que par son tableau, il fut à l'origine d'une légende fabriquée par Borel avec divers morceaux de puzzles différents

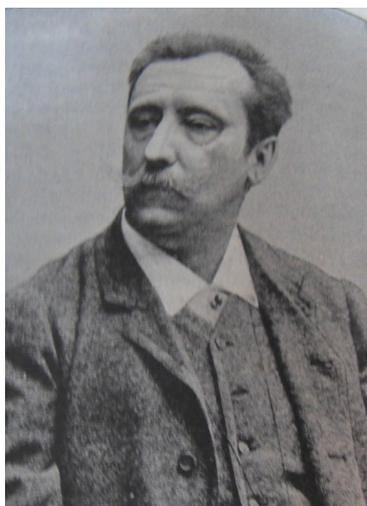
²²⁹ *Op.cit.*, pp.804-805.

²³⁰ Jean Larocque ne se remettra pas de sa condamnation à trois mois de prison à Sainte-Pélagie. Il sera transféré à l'hôpital de Perray-Vaucluse (Epinay-sur-Orge), où il décèdera le 27 novembre 1890 à l'âge de 54 ans. Alors que ces ouvrages étaient poursuivis moins pour leurs contenus que pour l'illustration de leurs couvertures, ce furent curieusement l'éditeur, Brossier, et l'illustrateur, Joseph Rey, qui s'en tirèrent le mieux : le premier avec quinze jours de prison, le second avec une relaxe pure et simple. Sur cet auteur, on consultera avec profit *Deux malchanceux de la littérature fin de siècle : Jean Larocque et Léon Genonceaux*, de Jean-Paul Goujon et Jean-Jacques Lefrère, Du Lérot, 1994.

²³¹ *La Revue Philanthropique* de mai-octobre 1900 livrait un bilan encourageant des six premiers mois de l'activité de cette association : «... 68 enfants ont eu des consultations et reçu des médicaments, 25 enfants et femmes ont reçu des soins médicaux et pharmaceutiques de l'œuvre, 139 enfants ont été habillés, 372 vêtements ont été distribués, 16 femmes ont travaillé pour l'œuvre, 12 ont été placées comme domestiques, 20 admises à la Salpêtrière, 13 femmes ou familles ont été secourues... ».

²³² Né en 1850, décédé le 30 janvier 1931.

associés artificiellement. Pour notre part, que pouvons-nous garder de ce tableau ? Il ne nous semble pas aberrant, par exemple, de confirmer la ressemblance d'une des duellistes avec Marie-Paule Courbe. Et si l'on part sur ce postulat, il faut bien admettre que celle-ci ait pu servir de modèle à Bayard. Qu'y aurait-il d'étonnant, d'ailleurs ? N'avait-elle pas posé pour Henri de Beaulieu lorsqu'il peignait son *Argine* ? Marie-Paule Courbe fréquentait les ateliers des peintres et des sculpteurs ; artiste elle-même, elle fut sans doute sollicitée par Emile Bayard qui l'avait peut-être croisée autrefois chez Cogniet, en compagnie de Marie-Edmée Pau. Bien que Bayard soit, de nos jours, un artiste mondialement connu grâce à l'une de ses œuvres - sa bouleversante *Cosette*, reprise pour orner l'affiche de la fameuse comédie musicale *Les Misérables* aux 65 millions de spectateurs-, nous n'avons peu, voire pas d'éléments concernant la localisation de ses toiles. Il demeure dans les mémoires comme un illustrateur, mais nous ne saurions dire où trouver un musée conservant des tableaux de ce peintre. Il n'est pas aisé de recueillir des informations biographiques fiables le concernant. D'ailleurs, nombre de sources font la confusion entre lui, Emile Antoine Bayard (1837-1891)²³³, son fils Emile Bayard (1868-1937), dessinateur, photographe, historien d'art, inspecteur de l'enseignement du dessin et des musées, et son petit-fils, Jean-Emile Bayard (1893-1943), conférencier, journaliste, secrétaire général de théâtre et auteur d'ouvrages remarquables sur le Paris fin de siècle. Emile Bayard avait à peine quinze ans quand il collabora au *Journal pour Rire* de Philippon aux côtés de Gustave Doré. Elève de Léon Cogniet, il laissa des peintures dites *de genre* qui rencontrèrent un grand succès auprès du public et qui furent popularisées par la gravure. En 1879, il fut chargé de réaliser une fresque pour le foyer du théâtre du Palais Royal. Elle s'y trouve toujours. Mais c'est évidemment comme illustrateur que la postérité l'a sauvé de l'oubli. Il a notamment collaboré à la *Bibliothèque rose* d'Hachette, au *Tour du Monde*, au *Journal de la Jeunesse*, à *L'Illustration* etc. Il a illustré un grand nombre d'auteurs, parmi lesquels, outre Victor Hugo, citons Alphonse Daudet, François Coppée, Albert Delpit, André Theuriet, Hector Malot etc. Enfin, comme son fidèle ami Edouard Riou, il travailla pour Jules Hetzel, éditeur pour lequel Marie-Edmée avait également travaillé.



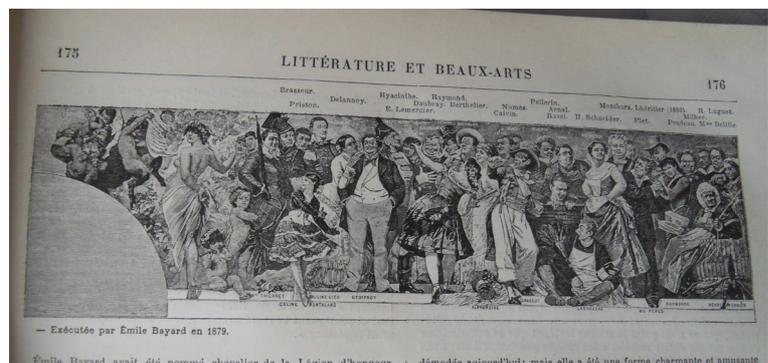
Emile Bayard

La Revue Encyclopédique 1^{er} février 1892

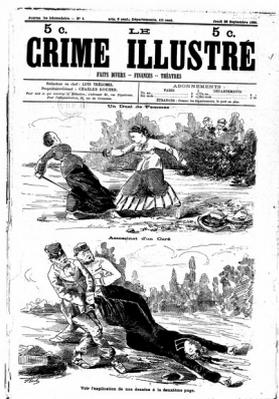
²³³ Né le 2 novembre 1837 à La Ferté-sous-Jouarre, mort le 10 décembre 1891 au Caire. A ses débuts, il signait parfois ses dessins de l'anagramme de son nom Abel de Miray. Il était le neveu du dramaturge Jean-François Bayard (1796-1853), collaborateur, entre autres, d'Eugène Scribe. Il mourut en Egypte, chez son hôte Rostovitz-Bey, où il avait pris l'habitude de se rendre depuis deux ans, afin de soigner son cœur malade.



Frise du foyer du théâtre du Palais Royal (état actuel)



En 1881, une feuille de chou à deux sous, intitulée *Le Crime Illustré*, avait pu donner l'idée à Bayard de la construction qu'il exposerait au *Salon* trois ans plus tard. Seulement, il fallait aller au-delà du pittoresque féminin : les duellistes devaient se dépoitrailler pour attirer l'attention du public. En ce sens, Bayard fut exaucé bien au-dessus de ses espérances.



Source Gallica

Le fait même d'avoir mis en scène ces *Femen* d'un autre âge aurait dû inciter les observateurs contemporains à la prudence. Que les femmes s'embrochassent sur le pré était une chose, mais qu'elles dévoilassent leur nudité, en cette fin de siècle tout de même bien chaste, en était une autre. La société ne l'eût pas toléré. Mais Borel allait nous désoler une fois de plus. En décembre 1958, dans *Les Œuvres Libres*, il reprenait presque mot à mot ce qu'il avait écrit dans *Maupassant et l'Androgyne* – détail : Rouer perdait son tréma -, seulement, cette fois, il ne mentionnait plus le tableau de Bayard. S'était-il rendu compte que cette "pièce à conviction" le desservait plutôt qu'autre chose ? Ou bien s'était-il aperçu de sa confusion ? En tout état de cause, la mention de ce tableau, seul lien *charnel* qui nous reliait à cette hypothétique Emma Rouër, disparaissait.

EPILOGUE

Le Gaulois du 17 août 1888 nous apprenait ceci, au détour d'un article non signé :

« ... Nous pourrions citer une fort jolie femme, d'ailleurs peu connue, qui, il y a quelques années, s'habillait en homme, et s'attira une affaire dans un théâtre. Ne voulant pas avoir le démenti de son costume, elle chercha des témoins parmi ses amis, et n'en trouva point. Alors elle prit deux soldats, s'excusant du choix des témoins, sur sa prétendue qualité d'étranger, et se battit très correctement à l'épée, en plein bois de Boulogne. Elle eut la chance de blesser au poignet son adversaire, qui jamais n'a deviné qu'il s'était battu avec une femme... ».

Comment ne pas reconnaître Marie-Paule Courbe derrière cette duelliste ? Et comment ne pas voir dans cette affaire d'honneur l'origine de la légende du duel entre elle et Emma Rouër ? Malheureusement, il est presque impossible de retrouver trace d'une telle rencontre dans les annales. Si Pierre Borel ne nous a donc laissé aucun élément tangible pouvant étayer une liaison entre Marie-Paule Courbe et cette Emma Rouër, si Emma Rouër il y eut, il n'en est pas de même en ce qui concerne la relation qu'entretint celle-ci avec Guy de Maupassant.

CHAPITRE 4 - *La maupassante aux cent soucis*

« Il y a vingt-sept ans que je travaille à l'étude qu'on va lire. Alors que la plupart des biographes de Maupassant n'ont composé leur livre que d'après d'autres livres et souvent d'après les documents plus ou moins douteux, j'ai tenté de découvrir le vrai visage de Maupassant en interrogeant, en écoutant ceux qui l'ont connu et aimé... ».

C'est par ces mots que Pierre Borel, en 1951, introduisait son ouvrage, intitulé *Le Vrai Maupassant*, publié cinq ans après son *Maupassant et l'Androgyne*. Il est fondamental de débiter notre examen des renseignements fournis par ce biographe en sachant que nous avons affaire à un chercheur qui ne travaillait pas à partir de *documents plus ou moins douteux*... effectivement, nous allons voir qu'il se faisait fort d'en fabriquer lui-même. Posons d'emblée le problème : l'essentiel de ce que nous savons sur les relations entre Marie-Paule Courbe et Maupassant provient des écrits de Pierre Borel. Malheureusement, nous avons la preuve ici, la conviction ailleurs, qu'il a, soit fabriqué des faux, soit, au mieux, mêlé des documents authentiques à des montages grossiers. Jadis, nous avons tiré la sonnette d'alarme au premier Colloque des Invalides en 1997, en rappelant que Borel s'était vanté auprès du candide Armand Lanoux d'avoir été l'amant de Marie-Paule Courbe (Gisèle d'Estoc) – ce que Jacques-Louis Douchin avait, plus tard, entériné.²³⁴ Pour autant, depuis, les études successives concernant Maupassant semblent avoir oublié la méfiance qu'on se doit de témoigner aux écrits de cet auteur. Partant du constat que le terrain Borel est complètement miné, nous adopterons la méthode qui consiste à ne retenir que ce qui est vérifiable, voire vraisemblable, et pour cela nous avons entrepris de déconstruire, de démembrer toutes les informations émanant de Borel. Commençons par le document fondateur des relations avec l'auteur de *Bel-Ami*. Aux pages 201-202 de *Maupassant et l'Androgyne*, Borel publie en fac-simile le fragment d'une lettre qu'il dit être de la main de Marie-Paule Courbe et indique qu'il s'agit de la " *lettre anonyme par laquelle Gisèle d'Estoc entra en relations avec Guy de Maupassant.*" Si nous pouvons authentifier la missive, signée " *Une lectrice*" comme étant effectivement de la main de Marie-Paule Courbe, grâce à Marlo Johnston²³⁵, nous sommes en mesure d'établir que le destinataire n'en était pas Maupassant, mais Ryno, alias Manoël de Grandfort²³⁶. En réalité, la " *lectrice*" répondait à un article intitulé *L'Androgyne* publié dans *Gil Blas* du 17 avril 1886, sous la signature de Ryno, que, manifestement, Marie-Paule Courbe ne connaissait pas puisqu'elle le prenait pour un homme²³⁷. Pour se convaincre de cela, il suffit simplement de citer le post-scriptum de la lettre de la " *lectrice*" qui fait référence à un passage de l'article :

« Il n'est pas exact de dire que l'homme possède la puissance de domination par atavisme... ».

Maintenant voici le passage de l'article concerné :

« ... *Corps féminin sans la grâce amoureuse des lignes courbes, esprit mâle sans la placide domination que l'homme possède, au moins, par atavisme...* ».

Curieusement, Borel avait reproduit imprimée cette même lettre in extenso aux pages 33-35 de *Maupassant et l'Androgyne*, sans préciser encore à qui elle était adressée. Outre la

²³⁴ Jacques-Louis Douchin, *La vie érotique de Maupassant*, éditions Suger, 1986, p.126.

²³⁵ *Op.cit.*, pp.618-619, & n. p. 1239.

²³⁶ Née Marie-Antoinette Barsalou, née à Casteljaloux le 6 mai 1829, morte à Ville-d'Avray le 28 juin 1904. Epouse d'Edouard de Laspeyres, elle collabora à de nombreux journaux sous divers pseudonymes, dont Ryno à *Gil Blas*. Collaboratrice de *La Fronde* dès ses débuts, elle était la mère de l'écrivain Jeanne Marni et fut la compagne d'Emile Goudeau à partir des années 1880.

²³⁷ A noter qu'Armand Lanoux ajoute sa sauce au potage borélien, en faisant de Pillard d'Arkaï le destinataire de la lettre au mépris de tout examen chronologique (Cf. A. Lanoux, *Maupassant, le Bel-Ami*, Le Livre de poche, pp.491-492).

pertinence de son propos, cette lettre avait le mérite de nous apporter des informations sur Marie- Paule Courbe. Elle expliquait le surgissement de l'androgynie dans la société par des considérations que peu de féministes auraient désavouées.

« ... Vous avez été le premier à comprendre ou tout au moins à dire que le fait qui nous occupe tenait à des causes profondes, dont la plus visible est l'évolution intellectuelle des femmes. C'est un état psychologique qui se transforme en cas pathologique et en névrose. les responsabilités de l'existence devenant de plus en plus lourdes, l'homme les fuit ; la femme s'est décidée à les prendre pour sa part ; mais alors elle veut des compensations de ce rôle viril : les satisfactions de l'amour-propre, les détente du cœur ... »²³⁸

Ces derniers mots sont suffisamment explicites. Plus loin, elle montrait qu'elle était une lectrice assidue de *Gil Blas*, journal au ton plutôt libre, voire affranchi, en traitant familièrement cette "*brave Colombine*", alias Henry Fouquier²³⁹. Mais ce qui retient surtout notre attention ce sont les termes qu'elle choisissait pour parler de la position de Maupassant à propos du phénomène de l'androgynie :

« ... Seul Guy de Maupassant qui s'en amuse énormément dans la réalité a la sagesse de se taire. »

Comment savait-elle que Maupassant s'en amusait dans la réalité ? Il fallait bien qu'alors elle le fréquentât un peu plus que de loin ! L'article, du 17 avril, est évidemment à rapprocher de la carte-télégramme que Maupassant lui envoya le 28 du même mois :

« Madame,

Comme vous seriez aimable de venir dîner ce soir, chez moi. Vous y trouverez Catulle et deux dames que vous ne connaissez pas, je crois, Mmes Barbier et Lacroix. Un télégramme pour me dire « oui » et vous me ferez grand plaisir.

Croyez, Madame, à mes sentiments les plus pressés et les plus dévoués.

Merci mille fois pour les lilas, ils sont splendides.
MAUPASSANT

Ah ! j'oubliais. Si c'est possible, en collégien, n'est-ce pas ! »²⁴⁰

Pierre Borel avait le premier publié ce document dans *Maupassant et l'Androgynie*, à la page 112, en désignant Catulle par un seul C. et en caviardant les noms de Mmes Barbier et Lacroix, dont nous ne savons rien au juste. Le mérite de Jacques Suffel, qui donna à nouveau cette lettre à lire dans la correspondance qu'il établit en 1973, est d'avoir eu sous les yeux l'original qui permettait, d'une part, d'avoir la certitude qu'elle était adressée à *Mme Paule Parent-Desbarres, 2, rue Caroline*, d'autre part, d'en connaître la date puisque le cachet postal était parfaitement lisible et indiquait le 28 avril 1886.

Pour nous, ce document est le seul qui témoigne de relations indubitables entre Maupassant et Marie-Paule Courbe. En revanche, nous ne pouvons affirmer que les autres lettres de l'écrivain reproduites par Pierre Borel dans *Maupassant et l'Androgynie*²⁴¹, puis par Jacques Suffel, aient eu Marie-Paule Courbe comme destinataire. Borel nous a appris à être méfiant. En effet, si ces trente-quatre lettres - passées en vente publique à Paris le 24 mai 1967, quatre ans après la mort de Borel - sont authentifiées comme étant de Maupassant, aucune - à part une - n'offre la certitude qu'elle est bien adressée à Marie-Paule Courbe. Néanmoins,

²³⁸ *Op.cit.*, pp.33-34.

²³⁹ A maintes reprises, elle avait pris à parti *Madame Colombine*, dans ses chroniques publiées par *Le Petit Nancéien*. Cf. numéros du 9 octobre 1883 et du 20 octobre 1884.

²⁴⁰ Publiée en l'état par Jacques Suffel in *Maupassant/ Œuvres complètes, Correspondance*, tome 2, Edito-service SA, Genève, 1973, lettre 411, p.208, reproduite par Marlo Johnston, *op.cit.*, p. 618.

²⁴¹ La première annonce de l'existence de ces lettres avait été faite par Pierre Borel dans *Paris-Soir* du 28 mai 1939, lors d'un article paru sous le titre très accrocheur - style du journal en question - "*L'inconnue masquée qu'aima jusqu'au bord de la folie Guy de Maupassant est identifiée*". Outre le portrait de Marie Paule masquée reproduit ici, on y découvrait de larges extraits des lettres qu'il publia plus tard dans *Maupassant et l'Androgynie*.

convaincus par la thèse solidement charpentée de Marlo Johnston, nous adopterons ici la position de cette biographe quant à la relation épistolaire entre cet homme et cette femme.

Parmi ces trente-quatre lettres, nous distinguons un corpus de trente d'entre elles dont les dates d'envoi s'échelonnaient de la fin 1880/début 1881 à mai 1882, si l'on s'en réfère au classement de Jacques Suffel. Disons-le, ces lettres qu'on trouve en libre accès sur le site de *l'Association des Amis de Guy de Maupassant*, grâce à Thierry Selva, ne nous apprennent quasiment rien sur Marie-Paule Courbe. Le scripteur, en fait, parle essentiellement de lui. Les livrets des Salons de 1881 et 1882 nous indiquent que celle-ci habitait alors 78, boulevard des Batignolles. A la même époque, on trouvait à cette adresse, outre un pharmacien dénommé Ailhet, l'auteur dramatique Alexandre Parodi²⁴² alors au faîte de sa gloire, après avoir remporté, en 1876, un gros succès avec sa pièce *Rome vaincue*, créée au Théâtre Français par Sarah Bernhardt et Mounet-Sully. Si l'on s'en rapporte à l'article nécrologique qu'Henry Fouquier lui consacra dans *Le Figaro* du 25 juin 1901, il semble que ce dernier ait été, sinon un proche, du moins un assez bon connaisseur des goûts et des habitudes de Parodi. Nous n'avons pas de trace de relations particulières entre ce dramaturge aujourd'hui oublié et Maupassant, en revanche nous savons que Fouquier (alias *Colombine*, alias *Nestor*...) était un ami de Maupassant²⁴³. A ce stade, nous ne pouvons que conjecturer la possibilité d'une rencontre entre Marie-Paule Courbe et Fouquier dans l'appartement de son voisin, Parodi ; ce qui, quand bien même, ne prouverait pas qu'elle fût mise en relation avec le maître de Piroli par le truchement du bon Nestor. Ce serait donc par une lettre anonyme, écrite à la fin de l'année 1880 ou au début de la suivante, que Marie-Paule Courbe serait entrée en contact avec Maupassant pour la première fois. Pourquoi lui ? Pourquoi à ce moment-là ? Certes, *Boule de suif* avait éclipsé les autres nouvelles dans le recueil des *Soirées de Médan*, paru en avril 1880, mais il n'était pas encore un auteur très connu. Les origines lorraines des Maupassant²⁴⁴ étaient bien trop anciennes pour qu'il y ait une quelconque relation entre la famille de l'écrivain et celle de la sculptrice. En revanche, il se peut tout à fait que Marie-Paule Courbe ait remarqué le premier conte que Maupassant avait publié dans *L'Almanach lorrain de Pont-à-Mousson* de 1875, *La Main d'écorché*, sous le pseudonyme de Joseph Prunier. Si l'on en croit Martial de Pradel de Lamase²⁴⁵, c'était par l'entremise de son ami Léon Fontaine, - cousin de l'éditeur de cette publication, Eugène Ory - que Maupassant avait pu placer ce récit macabre dans cette publication. Il est certain que Léon Fontaine avait des attaches en Lorraine. Ainsi, Marlo Johnston nous dit qu'il fit un voyage à Nancy en septembre 1873 afin d'assister à l'évacuation de la ville par les Allemands²⁴⁶. Le mois précédent, Eugène Ory avait pris la tête d'une pétition de 750 Mussipontains pour remercier Monsieur Thiers, le *libérateur du territoire*, de son action prompte et efficace²⁴⁷. Fils et petit-fils de bouchers, le premier

²⁴² Né à La Canée (Crète), le 15 octobre 1840 ; mort à Paris 17^e le 23 juin 1901.

²⁴³ Cf. *La statue de Maupassant par Nestor*, in Albert Lumbroso, *Souvenirs sur Maupassant, sa dernière maladie, sa mort : avec des lettres inédites communiquées par Madame Laure de Maupassant, et des notes recueillies parmi les amis et les médecins de l'écrivain*, Bocca frères, Rome, 1905.

²⁴⁴ Son ancêtre, Jean-Baptiste de Maupassant (1699-1777), procureur du roi au parlement de Paris, était en effet originaire de Varennes-en-Clermontois, dans le département de la Meuse.

²⁴⁵ Cf. Martial de Pradel de Lamase, *Guy de Maupassant Commis à la Marine*, *Le Mercure de France* du 1^{er} septembre 1928, p.339. On peut donner crédit à cette information fournie par ce conservateur des Archives de la Bibliothèque du ministère de la Marine.

²⁴⁶ *Op. cit.*, pp.127-128.

²⁴⁷ Cf. *Le Rappel* du 4 août 1873. Par ailleurs, *Le Rappel* du 6 août 1873 se faisait l'écho du *Patriote Mussipontain* en décrivant le départ des occupants ainsi : « ...Les Prussiens ont quitté la ville samedi matin. A mesure qu'ils sortaient d'une rue, les persiennes s'ouvraient, et les drapeaux apparaissaient aux fenêtres. A huit heures, la ville étant complètement évacuée, le beffroi de l'hôtel de ville et toutes les cloches des églises ont été mises en branle. Tout le monde est alors sorti des maisons... [Des drapeaux étaient brandis sur lesquels on pouvait lire :] ... " Hommage à M. Thiers ! Honneur au libérateur ! Gratitude à l'illustre citoyen, A. Thiers, libérateur du territoire ! " ... ».

éditeur de Maupassant était né à Pont-à-Mousson le 31 mars 1847 sous l'identité de François Ory, prénom qu'il abandonna plus tard au profit de celui d'Eugène. Il avait débuté comme professeur de lettres, mais à l'aube de ses 24 ans, il ne l'était déjà plus, ayant embrassé la profession d'imprimeur. Il prit la succession de Toussaint comme imprimeur de *L'Almanach lorrain de Pont-à-Mousson* au début des années 1870 et, parallèlement, il fonda, en 1872, *Le Patriote Mussipontain*, un hebdomadaire républicain, anti-clérical et anti-radical, qui affichait fièrement 10 000 lecteurs en 1880. Mais les prises de position clairement républicaines d'Eugène Ory allaient lui aliéner les bonnes grâces du gouvernement d'Ordre moral. Ainsi, dès septembre 1873, le ministère de l'Intérieur avait refusé l'estampille du colportage à *L'Almanach lorrain de Pont-à-Mousson*. Pour quelle raison ? Nous ne saurions le dire. Tout juste apprenait-on que l'almanach contenait des articles d'un député, d'un membre de l'Institut et du bureau des longitudes, d'un professeur de Faculté, d'un professeur de l'Ecole normale supérieure.²⁴⁸ En 1874, *Le Patriote Mussipontain* fut interdit à plusieurs reprises parce qu'il contenait des outrages et des calomnies à l'adresse de l'Assemblée nationale et du gouvernement.²⁴⁹ Mais le paroxysme de l'opposition entre ces Bleus de province et les Blancs qui tenaient alors la République à leur merci, fut atteint en 1876, à l'occasion d'un événement qui surexcita les esprits durant plus d'un mois dans le département de la Meurthe-et-Moselle :

« ... Il y a quelque temps, la musique municipale de Pont-à-Mousson eut l'idée de jouer en public la Marseillaise. Un officier supérieur du 2^e hussards accueillit ce morceau par un coup de sifflet. Une feuille radicale (sic) du cru, le Patriote Mussipontin (sic) exploita ce léger incident et son rédacteur, nommé Ory, se répandit en injures contre l'armée. Le 17 septembre dernier, il provoqua même maladroitement un officier du 2^e hussards, M. Bresson, au moment où celui-ci descendait du train. L'officier secoua rudement M. Ory. Ce dernier déposa une plainte, mais le tribunal acquitta M. Bresson comme ayant été provoqué. La chose en serait restée là, si la Sentinelle de Nancy n'eut repris la querelle du Patriote Mussipontin. Un article diffamatoire amena une rencontre entre le rédacteur de la Sentinelle, le citoyen Roiffé, et M. Bresson. Les deux adversaires se blessèrent légèrement... »²⁵⁰

Ainsi, Eugène Ory s'était-il trouvé sur le chemin du rouleau compresseur du gouvernement d'Ordre moral à plusieurs reprises et ses publications, tant le *Patriote Mussipontain* que *L'Almanach lorrain de Pont-à-Mousson* avaient été en butte à des interdictions à répétition, comme le déplorait *Le XIXe Siècle*, "journal républicain conservateur" :

« ...Sauf sous le ministère de M. Jules Simon, il a été l'objet des tracasseries et des persécutions de la censure, qui ne lui a accordé l'estampille du colportage extraordinaire qu'au prix de corrections incroyables et d'absurdes mutilations, qui ont fait, en leur temps, l'objet de nombreux articles dans les journaux de Paris et des départements. Le titre des articles qui composent cet almanach suffira pour faire voir que c'est un bon livre, de prix très modeste (30 centimes), instructif, patriotique, et essentiellement républicain... »²⁵¹

Cet Eugène Ory dut laisser un bon souvenir dans sa ville natale, puisqu'une rue de cette cité porte aujourd'hui son nom. Néanmoins, il délaissa sa province et son métier d'imprimeur pour devenir, dans les années 1880, inspecteur des enfants assistés du département du Rhône. Tout cela nous incline à penser que Marie-Paule Courbe avait eu connaissance de l'activité éditoriale d'Eugène Ory. Cependant, s'il est probable qu'elle ait lu *La Main d'écorché*, au moment où ce récit avait paru dans *L'Almanach lorrain de Pont-à-Mousson*, il n'est pas certain qu'elle ait fait le rapprochement entre ce Joseph Prunier et celui qui commençait à peine à devenir Maupassant. Aussi, lorsqu'elle entra en contact épistolaire avec lui en 1880/1881, ce n'était pas pour s'entretenir littérature mais pour débiter une sorte de jeu du chat et de la souris qui allait durer environ deux années.

²⁴⁸ *Le Rappel* du 23 septembre 1873.

²⁴⁹ *Le Rappel* du 2 février 1874. *Le Rappel* du 1^{er} décembre 1874 reprendra les mêmes termes pour justifier d'une nouvelle interdiction.

²⁵⁰ *Le Figaro* du 2 novembre 1876.

²⁵¹ *Le XIXe Siècle* du 6 septembre 1878.

Nous ne pouvons nous appuyer sur aucune lettre de Marie-Paule Courbe, seules les lettres de Maupassant –achetées à Pillard d'Arkai²⁵² - ont été conservées. Elles ont été publiées sans discernement, la première fois, par Borel dans *Maupassant et l'Androgyne*, puis avec un essai de classement chronologique par Jacques Suffel. Maupassant parlait surtout de lui dans cet échange, néanmoins, en creux, on parvient à reconstituer des fragments de ce que sa correspondante avait pu lui écrire. Jacques Suffel date la première lettre de la fin de l'année 1880 ou du mois de janvier 1881. Elle répondait à un premier courrier de Marie-Paule Courbe qu'elle lui avait adressé au Ministère de l'Instruction publique, où Maupassant ne mettait plus les pieds depuis plusieurs mois ; ce qui inclinerait à penser que "*le jeune homme*" qui l'avait renseignée n'était pas quelqu'un de l'entourage immédiat de l'écrivain. Cette lettre était anonyme et Maupassant avait d'abord cru qu'elle était l'œuvre d'un "*farceur de [ses] amis*". La mystérieuse correspondante cherchait à entrer en contact avec un gentleman mais craignait de tomber sur un homme à l'appétit sexuel jamais rassasié ["*Je suis sensuel, par exemple ? Oh ça oui ! on ne vous a pas trompée*"]. Dans ce cas, on est en droit de se demander pourquoi, elle avait choisi cet écrivain plutôt qu'un autre. Quelle était sa motivation ?

La deuxième lettre a pu être datée avec certitude de janvier 1881. Marie-Paule Courbe lui avait demandé des détails sur son caractère et avait suggéré une rencontre afin de "*causer*" avec lui. Maupassant n'était encore pas totalement convaincu qu'il n'était pas le jouet de cet *ami farceur*, car il lui semblait qu'elle le connaissait plus qu'elle ne le disait, qu'elle le faisait *poser*. Mais il était d'accord sur le principe d'un rendez-vous. Pourtant, à la troisième lettre, la rencontre n'avait toujours pas eu lieu et l'écrivain commençait à être de plus en plus intrigué par le mystère de ces lettres qu'il attribuait désormais bel et bien à une créature féminine qui n'était mue que par une *curiosité intellectuelle*. Maupassant l'avait *blessée, irritée*, car elle *sentait chez lui un mépris invétéré de la femme*. Elle lui avait évoqué la figure de Diane, probablement parce qu'il se dépeignait comme un faune et qu'elle *n'aimait point les faunes*. Diane/Artémis, dans la mythologie grecque et romaine, était une divinité castratrice, ne vivant qu'avec ses compagnes ; elle était impitoyable envers celles qui s'écartaient de la voie de la chasteté. Bref, le contraire du Faune. N'était-ce point là dévoiler un indice sur son orientation sexuelle ? Pour nous qui la connaissons, il est aisé de l'imaginer. Ce n'était pas encore le cas de Maupassant qui candidement lui répondait :

« ... Parlons de vous. J'ai beaucoup creusé la phrase où vous me parlez de Diane et j'y ai cherché sans doute des sens beaucoup plus compliqués qu'il ne fallait, cela ne veut-il pas dire tout simplement que vous êtes brune, mince et grande ?... ».

C'était effectivement beaucoup plus compliqué. Mais le tête-à-tête n'avait toujours pas eu lieu et Maupassant commençait à s'impatienter : il lui proposait un rendez-vous au pavillon Henri IV à Saint-Germain. Finalement, la première rencontre se produisit 83, rue Dulong, chez Maupassant, à la fin du mois de janvier ou au début du mois de février 1881. La conversation dura trois heures, mais, à aucun moment, Marie-Paule Courbe ne consentit à ôter ses voilettes. Tout juste, l'écrivain put-il deviner deux *beaux yeux verts*, mais il était manifeste que cette errabonde et néphélibate apparition l'avait littéralement envoûté et il lui tardait de la revoir afin de lui baiser les mains ...*dégantées*. Maupassant s'était montré très sage et il exigeait qu'elle lui rendît justice sur le point que les faunes valaient bien les héros romantiques de Goethe et de Byron.

²⁵² Le 12 mai 1928 ! Cf. A. Lanoux, *Maupassant, le Bel-Ami*, Le Livre de poche, p.514.



Gisèle d'E... le jour de sa première visite à Guy de Maupassant.

Photographie de Gisèle d'E..., parue dans Paris-Soir du 28 mai 1939

Et donc, jusque là, les relations entre cet homme et cette femme semblent avoir été empreintes de la plus complète retenue. Mais brutalement, sans qu'on puisse comprendre comment, en l'espace d'à peine un mois, leurs relations, de chastes devenaient débridées.

« ... J'ai aussi quelque chose pour vous. Un de mes amis, fort gentil garçon journaliste et romancier, du nom d'Harry Alis²⁵³, est venu me voir et m'a dit ceci : « J'ai une maîtresse charmante, fort comme il faut, bien élevée, et très naïve, relativement. Elle a une envie folle de goûter d'une femme, ce qui ne lui est jamais arrivé !!! »

J'ai répondu que je pourrai « peut-être » réaliser ce désir. Cela vous va-t-il ? Si oui, vite un mot. Puis voulez-vous venir dîner vendredi ? Nous pourrions alors prendre nos dispositions !...

Je vous baise les mains et... le reste. »

Dans une lettre suivante, nous apprenions qu'ils étaient désormais amants : la vierge effarouchée avait dû perdre rapidement ses pudiques préventions, car il n'hésitait pas à lui envoyer *mille caresses sur... toutes ses lèvres (sic)*. Il l'invitait à dîner chez lui en compagnie de son cousin Louis Le Poittevin²⁵⁴. Certes, les deux artistes eurent pu parler peinture ou sculpture entre eux, mais ce n'était pas précisément pour cela que Maupassant les avait réunis : un peu plus loin, dans cette suite de correspondance, nous comprenons que l'écrivain avait l'intention de pousser sa maîtresse dans les bras de son cousin.

« ... Répondez-moi « oui » pour mon cousin et vous vous amusez, je vous le promets. Je ne lui dirai rien, sinon que j'ai à dîner une jeune femme qui ne m'est rien. Nous verrons ensuite... ».

En même temps, probablement pour un dessein similaire, il souhaitait provoquer une rencontre entre Marie-Paule Courbe et Paul Bourget ; mais ce projet ne semble pas s'être réalisé. Dans deux autres lettres, on devine qu'il était question de convaincre une "petite" d'accepter une partie fine avec Marie-Paule Courbe et Maupassant, mais, à deux reprises, celle-ci se trouvait en compagnie d'Henry Fouquier et l'auteur de *Boule de suif* ne comptait pas mettre dans la confiance le beau-père de Georges Feydeau. Le contenu des correspondances devenait alors de plus en plus chaud :

« ... je vous baise les mains et les deux fleurs de vos adorables nichons. »

« Je vous baise les pieds... et les lèvres... et je m'arrête longtemps entre les deux extrêmes. »

Durant la même période, Marie-Paule Courbe, invitée par son amant, assista au Bal de l'Opéra le jeudi 24 mars 1881²⁵⁵. Ce bal, dit de la mi-carême, était le quatrième de l'année. *Le Gaulois* du 23 mars précisait que les chefs d'orchestre qui menaient la baguette ce soir-là étaient Gung'l (lequel des trois ?), Olivier Métra et Jean-Baptiste Arban.

²⁵³ Harry Alis (pseudonyme de Jules-Hippolyte Percher), né à Couleuvre (Allier), le 7 octobre 1857, mort le 1^{er} mars 1895 à Neuilly des suites d'un duel. Journaliste, il collaborait alors à *Gil Blas* et à *La Presse Parisienne*. A cette époque, il fréquentait assidûment Maupassant.

²⁵⁴ Louis Le Poittevin, né le 22 mai 1847 à La Neuville Chant d'Oisel, décédé le 3 août 1909 à Paris 8e. Ce peintre paysagiste connut son heure de gloire en son temps, puis fut vite oublié. Son œuvre la plus célèbre, *Les Toiles d'araignées*, se trouve au Musée de Reims.

²⁵⁵ Marlo Johnston fixe à tort la date de ce bal deux jours plus tard. Marie-Paule Courbe se souvint plus tard de ce bal en le décrivant dans une chronique publiée par *La Dépêche de Nancy* du 20 février 1885.



Le Bal de la mi-carême à l'Opéra, le foyer. In *La République illustrée* du 2 avril 1881.

Mais apparemment, Marie-Paule n'était pas venue pour écouter la musique et sa conduite effraya le pourtant peu prude Maupassant :

« ...Par Lesbos, ne soyez pas aussi (comment dirai-je)... prompte qu'avec celle de l'Opéra. Du moment que vous jouez un rôle d'homme, soyez homme, morbleu, et réservée en public !

Hel... qui ne demandait pas mieux, comme vous avez pu le voir d'abord a reculé ensuite devant votre... violence. Comment avez-vous pu être aussi entreprenante devant ces hommes qui ont raconté partout la chose, de sorte que l'amant d'Hel... prévenu a parlé morale et l'a reconquise... ».

Marlo Johnston fait l'hypothèse que derrière " Hel" se cachait la comédienne Marie Helmont. Or, nous savons peu de choses sur cette artiste. Née vers 1840²⁵⁶, Marie Hassenhut, élève du célèbre Philoctès Regnier au Conservatoire, y avait obtenu le premier prix de comédie au concours de l'année 1866. Elle débutait l'année suivante au théâtre des Variétés en prenant le pseudonyme de Marie Helmont. Par la suite, elle joua dans de nombreux théâtres. A l'époque, elle faisait partie de la troupe du théâtre du Gymnase. Mais Maupassant ne s'avouait pas vaincu et projetait une nouvelle rencontre :

« ... Ma chère amie,

Il faut absolument que vous veniez dîner chez moi vendredi. Vous y trouverez Catulle Mendès, plus une jeune et jolie femme, son amie, ravagée par des désirs féminins... elle n'en dort plus... et n'a jamais...[...] Celle de vendredi est une innocente, mais une innocente toute prête à tomber - mariée - posée. Et ce désir bouillonne en elle tellement qu'à ses heures d'amour elle crie à son amant : "une femme, une femme, donne-moi une femme ! " [...] Un mot s'il vous plaît ! Mais venez vendredi. Inventez n'importe quel prétexte. Jamais, jamais, vous ne retrouverez cela !!!! »

L'affaire fut sans doute entendue, puisqu'une autre lettre précisait :

« Mon ami Catulle Mendès vous plaira certainement. C'est le plus séduisant causeur que je connaisse. Quant à la femme nous verrons... Donc à demain huit heures... »

Catulle Mendès avait quitté Judith Gautier depuis une bonne douzaine d'années et vivait alors avec Augusta Holmès, compositrice à laquelle, avec une régularité de métronome, il faisait des enfants, dont il demandait à son père, Tibulle Mendès, d'endosser la paternité officielle²⁵⁷. Personnalité de tout premier ordre dans le monde des lettres, il traînait une réputation de coureur de jupons amplement méritée. Dans son *Journal*, en date du 17 novembre 1892, Goncourt rapportait une confidence de Paul Bourget à propos des pratiques sexuelles de Maupassant. Après avoir vainement essayé de faire coucher Bourget avec *sa maîtresse*, l'auteur de *Boule de suif*, avait fini par se rabattre sur une partie carrée avec Mendès et la

²⁵⁶ Décédée en 1905.

²⁵⁷ Sur le couple Mendès/Holmès, voir Gérard Gefen, *Augusta Holmès l'outrancière*, Belfond, 1987, qui réhabilite la figure du poète parnassien.

petite amie de celui-ci. Maupassant l'avait présentée comme étant la femme d'un important universitaire parisien qui, pour cette raison, devait rester masquée, mais cette confiance avait toutes les chances de relever de la supercherie.

« ...Au jour où la femme devait venir, Bourget se rendait chez Maupassant, s'étant assuré d'avance une honorable retraite, dans le cas où il resterait insensible. Arrivait la femme, un masque sur la figure et qui, disant qu'elle allait ôter son chapeau, revenait toute nue, n'ayant gardé, ce qui disait son origine bourgeoise, qu'une paire de bas de coton rose. Ces bas de coton, le tremblement nerveux de la femme, la sueur froide de ses seins, la présence peut-être de Maupassant, faisait qu'il ne satisfaisait pas la femme... Sur ce, la femme criait à Maupassant : "A moi, mon faune !", se jetait sur lui et lui suçait la verge. Mais voici le curieux : la froideur que cette femme avait rencontrée chez Bourget lui donnait l'idée d'orgiaquer avec un de la littérature ayant la réputation d'un chaud - de - la - couche, avec Catulle Mendès. Et Maupassant allait proposer la chose à Catulle, qui acceptait la proposition, à condition qu'il pourrait amener sa petite amie. Alors, entre eux quatre avait lieu une terrible orgie, au bout de laquelle la femme de l'universitaire, dans une crise hystérique, allait chercher dans la chambre voisine le revolver de Maupassant et en tirait des coups à Maupassant et à Mendès, et il arrivait que Maupassant se blessait à la main en la désarmant... ».²⁵⁸

Certes, nous ne pouvons affirmer que la nymphomane décrite dix ans après les faits par Goncourt était Marie-Paule Courbe ; néanmoins certaines coïncidences sont troublantes. Ainsi si l'on reprend la correspondance établie par Jacques Suffel, on retrouve au moins les tentatives d'approche faites auprès de Paul Bourget :

- « ... C'est entendu pour vendredi. J'écris à Paul Bourget. J'ai reçu un petit mot de Mme P... » (lettre 226, p.32).
- « ... Paul Bourget ne m'a même pas répondu, d'où, je conclus qu'il a d'autres occupations ... » (lettre 212, p.22)
- « ... C'est entendu, demain soir jeudi. J'ai, ce soir, rendez-vous avec Paul Bourget. Je suis plus... faune que jamais ! ... » (lettre 209, p.20)
- « ... Mille baisers. La moitié dans le département Bourget (tête), l'autre moitié dans le département Maupassant (c...)... ». (Lettre 225, p. 31)

Outre que l'on retrouve l'expression *faune* utilisée dans le vocabulaire des lettres que Maupassant envoyait à sa maîtresse²⁵⁹, on comprend que Bourget, trop cérébral sans doute, avait décliné l'invitation qui lui avait été faite. Et que penser de la phrase "*Et vous ? Avez-vous occis quelque malfaiteur ?*" (Lettre 225, p.31). Même si Marie-Paule prenait des cours d'escrime, on ne trucidait pas les malfaiteurs à la pointe de l'épée. Il est donc raisonnable d'en conclure que Maupassant parlait d'un revolver. Nous savons, grâce à Pillard d'Arkaï qu'elle en possédait un, puisque dans le jardin de la rue Caroline, où elle habitait, se trouvait "*des cibles et des mannequins meurtris de coups de pistolet*"²⁶⁰. Dans quel but ? Sans doute pour impressionner quelque connaissance, mais en aucun cas pour punir Tailhade, comme l'écrivait Borel ; car leur contentieux n'éclata que bien plus tard. En tout état de cause, Marie-Paule Courbe n'était pour rien dans la blessure que

²⁵⁸ E. de Goncourt, *Journal*, tome III, collection Bouquins, Robert Laffont, pp.766-767.

²⁵⁹ Rappelons également la lettre 200, p.6 : « ... Vous dites que j'ai le sentiment de la nature ? Cela tient je crois à ce que je suis un peu faune. Oui, je suis faune et je le suis de la tête aux pieds... »

²⁶⁰ *Journal des interviews*, avril 1891, cité par Pierre Borel, *op.cit.*, p.40.

Maupassant avait reçue à la main quelque temps après ; puisqu'en janvier 1882, il l'informait de cet accident.²⁶¹

Durant le mois d'avril 1881, Marie-Paule Courbe fut invitée à rejoindre Maupassant à Sartrouville pour de séquaniques parties de canotage. Ce dernier cogitait, en outre, une expédition sur Paris avec sa maîtresse travestie :

« ...J'aurai des vêtements d'homme mais si je souffre encore il nous faudra remettre notre expédition à quelques jours... ».

Fin avril, il s'excusait de ne pas pouvoir la convier à la centième de *Nana* le 25 à l'Ambigu :

« ...Ce dîner étant à visage découvert, je n'ai point demandé d'invitation pour vous... »²⁶².

Que craignait Marie-Paule Courbe ? Avait-elle hérité d'une réputation sulfureuse dans ce microcosme ? Après avoir apporté *La Maison Tellier* à son éditeur, Havard, en avril, Maupassant partit précipitamment pour l'Algérie en juillet 1881. Il eut certainement conscience de la brutalité de ce départ, car il s'en excusa auprès d'elle, dans une lettre expédiée de Marseille en juillet. Nous ne connaissons que deux lettres envoyées d'Algérie par Maupassant à Marie-Paule Courbe. Dans la première, il évoquait "*le souvenir précis de [son] corps agit[ant] furieusement [sa] mémoire charnelle*"; dans la seconde, il regrettait le silence de sa maîtresse : "*Si vous avez un moment donnez-moi de vos nouvelles*". Le retour de Maupassant à Paris eut lieu à la mi-octobre 1881. Une lettre, que Marlo Johnston date du 16 octobre, nous en apprend encore sur les mœurs des deux amants :

« ...Aussitôt que vous serez revenue, nous pourrons aller au "*Feydeau*", et nous ferons ce voyage en compagnie de Joinville²⁶³, si vous voulez, ce sera plus drôle... »²⁶⁴

Or, il faut savoir que le fameux *Feydeau* était une maison de tolérance située dans le II^e Arrondissement, au N°12 de la rue Feydeau. Avec 21 femmes, c'était l'une des maisons les mieux pourvues de la capitale.²⁶⁵ Mais les relations se dégradèrent progressivement à partir du début de l'année 1882. La fin de l'année 1881 avait vu les liens se distendre entre les deux amants du fait de Maupassant et une lettre nous renseigne sur l'amertume que Marie-Paule Courbe avait dû concevoir face à ce qu'elle considérait comme un abandon :

« ... Vous me traitez de drôle, rustre, misérable, lâche, voleur, etc. etc... parce que... parce que... je suis resté deux mois sans vous voir et sans vous écrire. Ah ! Madame, comme tous ces termes sont de mauvaise compagnie. Que voulez-vous, je suis ainsi fait : avec mes meilleures amies je suis coutumier de ces éclipses subites de plusieurs mois, je ne puis changer ma nature... »

Dans la suite de la correspondance, on assiste à une inexorable détérioration des relations entre les deux amants s'articulant autour de deux points de crispation : Marie-Paule reprochait à Maupassant de garder par-devers lui des effets qui lui appartenaient, tandis que l'écrivain accusait sa *chère amie* d'être à l'origine de lettres anonymes. A la deuxième lettre anonyme

²⁶¹ Voir également la lettre qu'il écrivit à la même époque à Emile Zola, in *Maupassant/ Œuvres complètes, correspondance*, tome 2, lettre 244, p.47.

²⁶² Marlo Johnston rappelle que c'est à cette soirée que Maupassant fit la connaissance de Jules Vallès.

²⁶³ Louis Albert Madelaine de Joinville, né à Oran le 26 décembre 1853, décédé à Romeny-sur-Marne le 12 décembre 1931. Ami de Maupassant, employé aux chemins de fer. Cf. Marlo Johnston, *op.cit.*, passim.

²⁶⁴ in *Maupassant/ Œuvres complètes, Correspondance*, tome 2, Edito-service SA, Genève, 1973, lettre 298, pp.93-94. Lettre publiée pour la première fois par Pierre Borel, in *Maupassant et l'Androgyne*, p.134. A noter que Suffel avait daté cette lettre de l'année 1883 assortie, à juste raison, d'un point d'interrogation.

²⁶⁵ Cf. Charles Virmaître, *Paris-Impur*, Paris, Camille Dalou, 1891, p.40.

reçue, signée " *Pluc et un groupe d'étudiants* ", Maupassant n'avait quasiment plus de doute sur le fait que le corbeau n'était autre que Marie-Paule Courbe. Pourquoi avoir signé Pluc ? Certes, il existait bien alors un monsieur Ernest Pluque régisseur de la danse à l'Opéra de Paris et, il se peut que, Marie-Paule, lectrice assidue du quotidien *Gil Blas*, ait choisi ce loup en découvrant, dans le numéro du 8 mars 1882 de ce journal, ce nom dans un article relatant la représentation de *Namouna* d'Edouard Lalo. Mais aussi bien avait-elle choisi Pluc au hasard, comme elle aurait pu adopter Plic ou Ploc... A un moment de l'affaire, Maupassant demanda à une certaine madame Pouchet son avis sur l'origine de ces lettres anonymes. Manifestement, cette personne connaissait assez bien les deux protagonistes pour soutenir que Marie-Paule Courbe était bien impliquée. Marie Céline Mansoz²⁶⁶ avait épousé l'ingénieur James Isaac Pouchet²⁶⁷ le 20 octobre 1864. Ce dernier était le fils du docteur Félix-Archimède Pouchet, ami et ancien professeur de sciences naturelles de Gustave Flaubert au collège de Rouen. C'est donc par Maupassant que Marie-Paule Courbe avait dû rencontrer cette madame Pouchet, dont Marlo Johnston soupçonne qu'elle ait eu des *goûts lesbiens* et qu'elle correspondît à cette mystérieuse M^{me} P... citée dans une lettre précédente²⁶⁸. Malgré les dénégations de l'accusée, Maupassant avait désormais la conviction de tenir la coupable :

« *Votre silence me prouve que vous êtes bien l'auteur de ces lettres anonymes ! Et puis, il y a des détails que seule vous connaissez. La soirée à Sartrouville avec Harry par exemple et l'après-midi passée chez moi en compagnie de Catulle Mendès et de sa maîtresse...* »

Cette lettre avait, en outre, le mérite de nous confirmer que Marie-Paule Courbe se rendait régulièrement à Sartrouville et de nous indiquer que le projet de rencontre avec Harry Alis et sa maîtresse – celle qui avait *une envie folle de goûter d'une femme*- avait bien eu lieu. Pour Pierre Borel, les lettres anonymes n'émanaient pas de Marie-Paule mais elles étaient le fruit de l'imagination déjà malade de Maupassant²⁶⁹. Comme d'habitude, rien ne vient étayer cette thèse. La lecture suivie de cette correspondance nous incline à penser le contraire. Il n'est même pas certain que cette histoire de lettres anonymes soit à situer à cette époque, car une lettre de Maupassant à Lucie Le Poittevin, l'épouse de son cousin, datée du 8 octobre 1888²⁷⁰, fait référence à l'envoi de lettres anonymes en 1887 par une *petite dame* qui venait chez lui. Mais s'agissait-il des mêmes lettres anonymes ?

Il semble bien que la lettre de Maupassant du 14 mai 1882 ait marqué la rupture de leurs relations, au moins pour quelques années.

« *Menton, ce 14 mai 1882.*

Madame,

Votre lettre qui ne rappelle en rien celles écrites au XVIII^e siècle par les grandes dames délaissées, est si pleine d'injures brutales ou dramatiques, de tirades violentes, de colère peu dissimulée, même de menaces de mort " loger une balle dans la tête " (style Ponson du Terrail) que je serais intimement convaincu que vous m'adorez, si je n'aimais mieux croire au dépit.

²⁶⁶ Née à Paris le 15 juin 1843 ; décédée le 11 février 1931.

²⁶⁷ Né à Rouen le 7 mars 1835 ; décédé à Alger le 5 avril 1884. Ingénieur-architecte ; collaborateur de Ferdinand de Lesseps sur le canal de Suez ; réalisa les plans du palais d'Ismaïl Pacha à Ismaïla en 1869.

En 1880 ou 1881, Maupassant l'avait sollicité afin qu'il fasse entrer son frère, Hervé, à la compagnie du canal de Panama (Cf. Maupassant, *Œuvres Complètes, Correspondance I, 1862-1880*, Edito-Service, Genève, 1973, p.286).

²⁶⁸ *Op.cit.*, p.409.

²⁶⁹ *Op.cit.*, p.143.

²⁷⁰ In *Maupassant/ Œuvres complètes, Correspondance*, tome 3, lettre 528, p.64.

Oh ! Madame, que votre ironie est raffinée ; j'en ai été non blessé, on ne se blesse point des fureurs des femmes, mais gêné pour vous. Vous m'accusez d'avoir volé une lettre adressée à C. M.²⁷¹ et vous m'ordonnez de vous la rendre. Je regrette de ne pouvoir le faire. Je ne suis point l'auteur du larcin ; vous avez peu de chance, Madame, vos lettres anonymes sont donc les seules qui arrivent à destination !

[...]

Toute chaîne m'est insupportable. Vous étiez prévenue. De quoi vous plaignez-vous ? Vous ai-je recherchée, poursuivie, sollicitée, persécutée ? C'est vous qui êtes venue à moi (je regrette de vous rappeler cette circonstance, mais vous me forcez à bien établir notre situation réciproque).

Alors, afin d'éviter tout malentendu, toute complication, j'ai pris soin de vous écrire brutalement ce que j'étais, ce que je pensais en amour. Je l'ai même fait avec tant de bonne foi et si peu de désir de vous attirer que vous êtes restée longtemps sans me répondre. Puis vous vous êtes décidée à nouveau, qu'avez-vous à me reprocher ? Vous ai-je trompée ? Vous ai-je promis quelque chose ? Me suis-je fait passer pour autre que je n'étais ? Vous vous êtes trompée vous-même et voilà tout. Or, un jour à Sartrouville, comme je regrettais qu'il fût difficile de conserver de bonnes relations avec les femmes dont on n'est plus l'amant et dont la vanité féminine se trouve exaspérée, vous m'avez répondu : " Quand on en a assez d'un homme on ne peut plus en entendre parler. Il vous devient odieux. L'amour ou rien. Il faut le jeter à la porte ! "

Or un homme reste deux mois sans vous écrire et immédiatement c'est un monstre. Logique !

Quant aux objets mobiliers que vous avez déposés chez moi sans que je vous en ai prié d'ailleurs (si chaque femme en faisait autant, il me faudrait une voiture de déménagement tous les mois), voici pourquoi vous ne les avez pas encore reçus. Vous en aviez dressé un inventaire fort minutieux, or je n'ai pas retrouvé un mouchoir sur cette liste. J'ai fait fouiller la maison, j'ai menacé la blanchisseuse du commissaire de police, peine inutile. Comme j'avais compris en recevant votre note que vous ne me pardonneriez jamais d'avoir dépareillé une douzaine de mouchoirs, j'ai attendu. Puis, il y a une semaine, j'ai été appelé à Menton, près de ma mère gravement malade, et je ne reviendrai à Paris que dans une quinzaine de jours. Je vous prierai donc d'attendre jusque-là, car je ne veux point charger de cette commission ma bonne qui ne manquerait pas de faire des commentaires.

Votre lettre indique une crainte, celle de me voir soustraire quelque objet. J'ai compris, Madame. Ne craignez rien. Il y sera. Je regrette de vous l'avoir fait attendre si longtemps. Je vous remercie infiniment des conseils littéraires que vous voulez bien me donner. Venant de vous ils me sont précieux, et je ne manquerai point d'en faire mon profit.

Maintenant, Madame, si vous voulez savoir pourquoi je ne vous ai pas écrit, voici la raison : pendant trois semaines environ, après vous avoir vue la dernière fois, j'ai eu fort à faire et je n'ai pu vous demander un rendez-vous. Les hommes qui ont autre chose en tête que l'amour, ne sont pas toujours libres. Or, un matin, je reçois de vous, non une lettre, non un mot même fâché, non un reproche, même dur, mais une note ainsi conçue : « Remettre à la personne qui portera ce mot les objets suivants, et préparer les autres. »

J'ai été surpris, fâché et attristé, mais j'ai compris immédiatement que toutes relations avec vous ne pouvaient finir qu'ainsi et, devant un pareil procédé, que je ne qualifie pas, devant cette manière d'agir qui, permettez-moi de vous le dire, n'est pas commune dans le monde, j'ai jugé inutile de répondre quoi que ce soit.

La lettre que j'ai reçue hier m'a prouvé que je m'étais point trompé dans mes appréciations.

Je me mets à vos pieds, Madame.... »²⁷²

Il nous a paru important de citer cette lettre pratiquement dans sa totalité, car, à la fois, elle résume l'histoire de cette liaison et elle la clôt, au moins pour un temps. Comme en écho à cette rupture qui se dessinait, Maupassant s'était épanché, quelques temps auparavant, auprès d'Hubertine Auclert – qu'il devait sinon connaître, au moins lire – dans un article du *Gaulois*,

²⁷¹ Catulle Mendès.

²⁷² Citée par Pierre Borel, *op.cit.*, pp.146-150. Reproduite in *Maupassant/ Œuvres complètes, Correspondance*, tome 2, Edito-service SA, Genève, 1973, lettre 255, pp. 56-59.

où il exprimait toute son exaspération pour ces moments qui entourent les séparations. Et cela correspondait exactement à la situation qu'il vivait au même moment avec Marie-Paule Courbe :

« ... *Quand l'un des deux amants a déroulé jusqu'au bout la bobine de sa tendresse, il casse le fil, et s'en va, sans davantage s'occuper de l'autre, dont il a plein le dos, comme on dit improprement ; et il cherche une passion nouvelle. Est-ce de l'égoïsme ou du désintéressement cela ? Mais que fait l'autre, aimant toujours ? Il devient ce qu'on appelle vulgairement un crampon ; et sans trêve, sans pitié, sans répit, il s'attache au fuyard. Alors commence cette exaspérante persécution de la passion non partagée, les scènes, l'espionnage, les poursuites en voiture, la jalousie acharnée qui arme la main d'un couteau, d'un revolver, ou d'une fiole de vitriol. C'est là peut-être de l'abnégation et du désintéressement ? C'est la frénésie de l'égoïsme... »²⁷³*

Il existe également deux autres lettres de Maupassant, datées de 1884, dont la destinataire fut identifiée, avec réserve, à Marie-Paule Courbe. Il nous semble, néanmoins, plausible qu'elles lui aient été adressées, car leur contenu fait allusion à une intervention de Maupassant pour appuyer, auprès des journaux parisiens, celle qui s'était lancée dans l'écriture depuis l'automne 1883, en signant des articles dans la presse de Nancy, comme nous le verrons plus loin. Même si *Le Petit Nancéien* du 9 octobre 1883 annonçait son entrée parmi ses rédacteurs comme étant celle d'une "*collaboratrice d'un grand journal parisien*" - ce dont nous doutons fortement -, il est fort probable que Marie-Paule ait dû attendre une recommandation d'un gendeletrier parisien avant de pouvoir glisser ses textes dans les colonnes d'un périodique de la capitale. Aussi, en retenant ces deux lettres – que nous serions plutôt tentés de dater de 1886 – nous devinons que Marie-Paule Courbe avait entamé une approche auprès de Maupassant afin qu'il l'appuyât.

« ... *Veux-tu me faire le plaisir de venir dîner chez moi dimanche. C'est le meilleur moyen de me parler de ce que tu fais. J'aurai deux amis que tu ne connais pas, je pense, Jules Lemaître, rédacteur à la Revue politique et littéraire et Georges Legrand. Je te présenterai ces confrères en leur disant que tu écris... »²⁷⁴*

« ... *Je vous baise les mains et me mets à votre disposition pour toutes démarches qui pourraient vous être agréables près d'un journal... »²⁷⁵*

Maupassant avait-il usé de son entregent ? Toujours est-il que *L'Estafette* lui publia trois contes, signés Gyzèle, en juillet 1886. D'après Marlo Johnston, elle aurait également publié dans le numéro du 19 février 1887 de ce même quotidien, *Lune de Miel*, texte repris ensuite dans son recueil *Noir sur Blanc – récits lorrains* et dédié à "*Guy de Maupassant*".²⁷⁶ Malheureusement, les collections de ce journal à la BnF sont très lacunaires²⁷⁷. Il est par conséquent difficile, voire impossible, d'y retrouver tous les textes signés Gyzèle. Nous verrons dans un chapitre ultérieur que nombre de ses contes sont marqués par l'influence de Maupassant.

Il n'est pas douteux que le télégramme du 28 avril 1886, cité plus haut, ait marqué un retour du "*collégien*" auprès de Maupassant, mais, nous en ignorons la durée. Dans ses souvenirs sur son maître, François Tassart mentionne la présence de ce "*collégien*", lors d'un dîner chez Maupassant, mais il situe l'événement en avril 1885²⁷⁸. Il importe peu que la scène se soit

²⁷³ cf. *Le Gaulois* du 14 décembre 1881, p.1, article intitulé *Pensée Libre*.

²⁷⁴ In *Maupassant/ Œuvres complètes, Correspondance*, tome 2, lettre 364, p.164.

²⁷⁵ In *Maupassant/ Œuvres complètes, Correspondance*, tome 2, lettre 365, p.165.

²⁷⁶ cf. Marlo Johnston, *op.cit.*, p.1240, note 15.

²⁷⁷ D'autre part, la Bibliothèque de l'Assemblée Nationale, d'ordinaire bien pourvue au niveau de la conservation des quotidiens, ne conserve pas les années 1884 et 1885 de *L'Estafette*, années qui nous auraient intéressés.

²⁷⁸ *Souvenirs sur Guy de Maupassant par François son valet de chambre*, première édition, Plon, 1911, réédition Editions du Mot Passant, Villeurbanne, 2007, pp.43-45.

passée avant ou après 1886, l'essentiel est que la présence du "collégien" chez Maupassant ait été attestée par un témoin direct. Pour autant, la description laissée par Tassart nous laisse sur notre faim : il évoque une *demoiselle*, à la "bouche très fine avec un peu de duvet naissant sur la lèvre supérieure, un nez aquilin, des narines sensiblement dilatées, de grands yeux noirs et une chevelure crépue de petit nègre". Marie-Paule Courbe était à cette date une femme d'âge mûr ayant atteint la quarantaine. Or, la photographie que nous avons retrouvée d'elle en collégien, au château des Ravatys est assez fidèle au portrait physique laissé par François Tassart. A l'évidence, Marie-Paule Courbe ne faisait pas son âge.

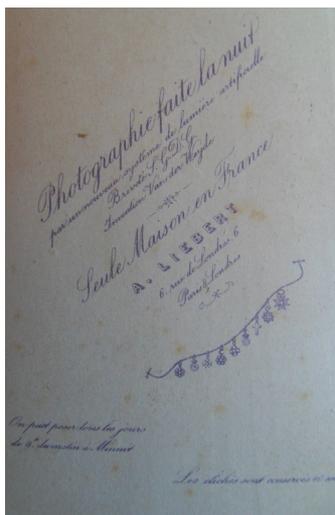


Photographie de Marie-Paule Courbe en collégien, archives du château des Ravatys



Gisèle d'Estoc en costume de collégien.

Photographie reproduite par Pierre Borel dans Maupassant et l'Androgyne



verso de la photographie représentant Marie-Paule Courbe en collégien, archives du château des Ravatys

Grâce au verso de la photographie trouvée au château des Ravatys, prise dans l'atelier d'Alphonse Liébert²⁷⁹, un photographe réputé, situé 6, rue de Londres, nous pouvons dater le document dans une fourchette assez resserrée entre 1879 et 1886. Et donc, pile dans la période qui nous intéresse. Nous avons également une photographie de Maupassant prise dans l'atelier de ce photographe à la même époque.



Electro-photographie Liébert ©Musée Carnavalet/Roger Viollet.

Les autres informations que nous livre François Tassard sur ce "collégien" sont un peu surprenantes. Voilà ce que Maupassant lui aurait alors déclaré à son propos :

« ...Vous rappelez-vous la petite institutrice qui était venue l'année dernière me demander de la recommander au ministre de l'Instruction publique : c'est elle ! Ayant obtenu l'emploi qu'elle désirait, elle m'a écrit pour me remercier. Je me suis souvenu de son air gamin et je lui ai demandé de bien vouloir venir jouer ce petit rôle, qu'elle a, d'ailleurs, parfaitement rempli... Elle habite avec sa mère ; c'est une jeune fille très honnête... »²⁸⁰

²⁷⁹ Alphonse Liébert (1827 - 1914). D'abord photographe aux Etats-Unis, il s'installa à Paris à partir de 1863. On lui doit de nombreux clichés de Paris durant le Sièges de 1870 et la Commune, dont il tira un album intitulé "Les ruines de Paris et de ses environs. 1870 - 1871. Cent photographies", dont les commentaires étaient signés par Alfred d'Aunay. Il introduisit en France le procédé Van der Weyde qui évitait de projeter sur les sujets les rayons directs pour ne se servir que de la lumière diffuse ; procédé que Nadar avait vainement essayé d'obtenir. C'était cette nouveauté qui était évoquée par le slogan "Photographie faite la nuit".

²⁸⁰ *Op.cit.*, pp.44-45.

Maupassant faisait comme si sa rencontre avec Marie-Paule Courbe n'était pas ancienne et comme s'il ne la connaissait que vaguement. Que cette dernière ait pu postuler un emploi d'institutrice est plausible : il fallait bien vivre ! De plus, Marlo Johnston a trouvé dans la matrice cadastrale²⁸¹ du XVII^e Arrondissement de cette époque au n°2, rue Caroline, la présence de la *dame Desbarres*, au rez-de-chaussée, occupant un deux pièces, cuisine avec cabinet d'aisances, et celle, au premier étage, d'une dame *Le Courbe*, déformation probable du nom de sa mère. Nous pouvons également retenir l'hypothèse que Maupassant ait raconté ce qu'il voulait à son secrétaire ou encore que ce dernier ait confondu dans ses souvenirs. Pierre Borel évoque l'envoi de représentations dénudées de Marie-Paule Courbe à Maupassant :

« ...D'abord, c'est une photographie qui la montre en Phryné : un nu de face et sans fard ; puis, c'est la reproduction d'un tableau où, représentant Gisèle, le peintre s'est inspiré de la *Maja desnuda* de Goya. Nue, allongée sur un sofa, elle sourit dans une attitude de bonheur... »²⁸²

Si nous ignorons totalement où est passée la toile inspirée par l'œuvre du maître espagnol – ainsi que le nom de l'artiste auteur du pastiche -, nous connaissons cette photographie puisqu'elle fut publiée dans le numéro 17 (janvier-mars 2004) de la revue *Histoires Littéraires* par Philippe Chauvelot. Ce cliché avait été vendu parmi *un lot de lettres de Maupassant à Gisèle d'Estoc (sic)*. Au moment de sa publication, nous fîmes parvenir à Philippe Chauvelot la photographie parue dans *Paris-Soir* du 28 mai 1939, où l'on voit Marie-Paule voilée²⁸³ et nous lui indiquâmes qu'elle avait probablement été prise à la même époque : l'estrade, la porte à gauche de la photo, le diadème... Tous ces détails semblent l'indiquer. Mais il se trouve qu'il existe un autre cliché presque similaire, vendu par l'Étude Renaud & Giquello en 2007. L'angle est très légèrement différent, le drap retenu par le bras gauche n'est pas de la même couleur et la porte à gauche est ouverte.



Photographie parue dans le numéro 17 (janvier-mars 2004) d'*Histoires Littéraires*, p.252.

²⁸¹ N°P4/189. *Op. cit.*, p.1239, note 13.

²⁸² *Op. cit.*, p.97.

²⁸³ Cf. plus haut.



Photographie publiée dans le catalogue de l'Étude Renaud & Giquello, vente du 21 mars 2007.²⁸⁴

Pierre Borel avait bien raison de parler de Phryné à propos de cette photographie. Le modèle prenait exactement la pose de la belle hétéro, précisément perversiveuse de jeunes femmes, peinte par Jean-Léon Gérôme en 1861. Nous retrouvons la même pose chez plusieurs artistes contemporains de Gérôme et notamment avec la *Phryné* de Falguière. Par ailleurs, Jean-François Corpataux a publié dans la revue *Artibus et Historiae*, une photographie d'un modèle de Gérôme qui évoque parfaitement la pose des photos de Marie-Paule.



Jean-Léon Gérôme. *Phryné devant l'aréopage*, 1861, Hambourg Kunsthalle.

²⁸⁴ Reproduite à l'adresse électronique suivante : <http://unatemporadaenelinfierno.net/2007/03/19/erotismo-y-literatura-revelaciones-y-misterios/>



285

Pour en finir avec les photographies dénudées de Marie-Paule Courbe, nous mentionnerons la reproduction d'une dernière : il s'agit de celle qui figure dans le cahier central de l'édition Grasset (1979) de *Maupassant le Bel-Ami* d'Armand Lanoux. On y voit le corps menu d'une femme allongée sur des coussins dont le bras replié masque une grande partie de son visage. Elle appartenait à la collection d'Armand Lanoux qui la tenait de Pierre Borel lui-même²⁸⁶.



Photographie reproduite dans l'édition Grasset (1979) de *Maupassant le Bel-Ami* d'Armand Lanoux. Sous droits.

Il n'est pas douteux que Marie-Paule Courbe ait renoué avec Maupassant à partir de 1886, mais, faute d'archives, nous peinons à imaginer que leurs relations aient pu retrouver leur complicité d'antan. Pillard d'Arkaï, au détour d'une chronique, intitulée *Joyeux Devis*, publiée dans *Le Décadent* du 1^{er} au 15 novembre 1888, révélait encore à cette époque la présence de Marie-Paule dans le salon de Maupassant, rue Montchanin :

« Dans un rez-de-chaussée aussi cossu que voisin de la place Malesherbes, *Bel-Ami* trône. – Autour de ses pieds sont en rond des coussins et des femmes, les unes sur les autres. – En face est un traîneau hollandais où Mme Marie Colombier fait des dodelinettes, la cigarette aux lèvres. Fume dans une chaise-longue la marquise de B. avec la sculpteuse des B. Il n'y a pas d'autres mâles. *Bel-Ami* : "Faites-voir vos bas bleus et on vous parlera...". »

Marlo Johnston pense que Pillard d'Arkaï avait été renseigné par Marie-Paule elle-même ("*la sculpteuse des B.*"), car la mention de la présence du traîneau dans cet intérieur ne pouvait provenir que d'un ou d'une habituée ; et Marie-Paule fréquentait, alors à Paris, son jeune

²⁸⁵ Phryné, *Vénus et Galatée dans l'atelier de Jean-Léon Gérôme*, Jean-François Corpataux, in *Artibus et Historiae*, Vol. 30, No. 59 (2009), pp. 145-158. Sur le site : <http://www.jstor.org/stable/40343670>.

²⁸⁶ Cf. A. Lanoux, *Maupassant le Bel-Ami*, Grasset (1979), p.379. A cette époque, Lanoux disait détenir une autre photographie que Pierre Borel avait vendue au collectionneur Anatole Jakowsky. Il ne la décrivait pas.

compatriote nancéien. Dans ses mémoires, Marie Colombier n'évoqua jamais Marie-Paule Courbe. Sans doute, sa personne lui était-elle indifférente. Quant à la marquise de B., nous sommes enclins à penser qu'il s'agissait probablement de la marquise de Belbeuf, la future Missy de Colette. Tout juste âgée de 25 ans, elle défrayait déjà la chronique en se mêlant à la gente masculine du club de Tir aux pigeons du Bois de Boulogne²⁸⁷ et en accrochant de superbes cornes au chef de son époux²⁸⁸.

Epilogue - *Le Cahier d'amour*

Dans leur numéro de juin 1939, *Les œuvres libres, recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit* (sic), dirigées par André Foucault, secondé par Max Favalleli, inscrivaient à son sommaire *Le Cahier d'Amour, confidences inédites par une adoratrice de Maupassant*, précédées d'une introduction de deux pages signée par Pierre Borel.

La première réaction ne tarda guère et ce fut du côté du *Mercure de France* que les hostilités démarrèrent avec la charge d'Auriant dans le numéro du 15 juillet suivant. Celui-ci entendait démonter la construction de ce qui avait tout l'air d'un faux grossier. Et d'abord, il reprenait le passage où *l'adoratrice* (Marie-Paule) faisait allusion dans son journal à la mort d'Harry Alis, mort qui aurait particulièrement affecté Maupassant. Or, ce dernier décéda deux ans avant son ami ... Outre le fait que Borel ne se donnait pas la peine d'expliquer quand et dans quelles circonstances ce cahier avait été rédigé, Auriant le jugeait d'une banalité affligeante. En outre, il relevait une fâcheuse similitude entre le *Cahier d'Amour* et l'article de *La Grande Revue* du 25 octobre 1912, dont il mettait en regard deux passages :

<p><i>Le Cahier d'amour</i>, « Œuvres libres »</p>	<p><i>Guy de Maupassant intime- notes d'une amie, par Mme X, in La Grande Revue, 25 octobre 1912, p.695.</i></p>
<p>Guy aime la Seine. Toujours le mystère de l'eau l'a hanté, lisse et soyeuse sous le soleil, jaunâtre et clapotante les jours de pluie. Quel pouvoir magique la Seine possède-t-elle sur lui ? A Bezons ou à Sartrouville, durant des heures, je l'ai vu assis au bord du fleuve. Il suivait le déroulement de l'eau souple, écaillée de lumière ou creusée de reflets sombres. A quoi songeait-il alors ? Il m'a confié un jour que cette eau le faisait penser à la femme, selon lui perfide, capricieuse, impénétrable ; la femme qui, aux instants où elle semble le plus sincère reste toujours indéchiffrable. Alors, à la pensée de l'impossible étreinte, à l'idée que jamais deux êtres ne pourraient se comprendre et s'aimer, il sentait une affreuse tristesse l'envahir. Combien de fois il m'a décrit cette eau avec une précision de peintre.</p>	<p>... Le soleil couchant dorait la cime des arbres et jetait comme une pluie de feu sur la surface de la Seine. Alors Guy, debout dans le canot et ayant cessé de ramer, me montra d'un geste large les splendeurs qui nous entouraient. « - J'aime la Seine, me dit-il, parce qu'elle vous ressemble, à vous autres femmes. Comme vous, elle est perfide, impénétrable et capricieuse, et comme vous gracieuse et bienfaitante. Regardez comme elle roule voluptueuse et charmante le mystère de ses eaux glauques. Mais qui nous dira les secrets merveilleux ou affreux qu'elle cache dans ses profondeurs vertes ? Comme il vous ressemble, en vérité, ce fleuve énigmatique, spirituel et charmant [...] Il m'est cher, ce fleuve, parce que j'ai essayé de scruter ses profondeurs, de même que le cœur des femmes, et parce que je l'ai souvent associé, pendant mes promenades solitaires, à mes rêves de bonheur, à mes tristesses, à mes amours.</p>

²⁸⁷ « ...Parfois, l'après-midi, on y rencontre d'habiles sportswomen comme la marquise de Belbeuf, qui, le *shoke-bored en main, rivalise avec les tireurs renommés...* ». In A. de Saint-Albin, *Les Sports à Paris*, Librairie Moderne, 1889, p.173.

²⁸⁸ Alexandre Hepp écrivait d'elle : « *La marquise de Belbeuf, qui a servi à Gyp pour son type de Paulette, brûle la vie et la vie la brûle. D'ailleurs, nul souci de l'opinion, une entière liberté d'allure et un parti pris absolu d'appeler un chat un chat et un mari un mari.* ». Cité in *Gil Blas* du 2 janvier 1886.

Auriant en arrivait à l'inévitable conclusion que *Le cahier d'Amour de Mme X...* [avait] tout l'air d'une mystification, sinon d'une supercherie. Aussitôt, Pierre Borel répliquait dans une lettre adressée au directeur du *Mercure de France* le 17 juillet 1939. Bizarrement, pour sa défense, il commençait par avancer des arguments assez confondants. La mort d'Alis avant Maupassant ! Il voyait là, *au contraire, une preuve de sincérité de ce document* : « *Un faussaire se serait bien gardé de commettre une erreur aussi grossière* ». L'existence de *Gisèle d'Estoc* (sic) ! *Tous ses contemporains ont parlé d'elle ou l'ont fréquenté*. Et de citer, pêle-mêle, sans aucune référence : Catulle Mendès, le Sâr Péladan, Octave Mirbeau, Jean Lorrain, le père Didon, Jean de Bonnefon, Rachilde, Séverine, René Maizeroy, Richard O'Monroy. Seule survivante alors, Rachilde aurait pu aisément renseigner Auriant à l'occasion de cette polémique, cependant, elle s'abstint de toute intervention. Mais là où Borel marquait des points, c'était dans la dénonciation de l'article de *La Grande Revue* du 25 octobre 1912 comme étant un faux, monté de toutes pièces, par Adrien Le Corbeau²⁸⁹. Cela ne dédouanait pas Borel pour autant, car quelle était la différence entre plagier un vrai ou un faux document ? Dans sa réponse datée du 21 juillet suivant, Auriant appelait à la rescousse Tabarant²⁹⁰, récusait, avec raison, les souvenirs qu'Ernest Raynaud avait publiés sur l'attentat Foyot dans *En marge de la mêlée symboliste*²⁹¹, enfin, il faisait entrer Léon Deffoux dans le jeu de la polémique. Ce dernier, s'il prenait encore au sérieux les souvenirs parus dans *La Grande Revue* du 25 octobre 1912, qu'il attribuait à Mme Lecomte du Noüy, venait apporter de l'eau au moulin d'Auriant en mettant en regard un passage du *Cahier d'Amour* avec un article qu'Edmond Jaloux avait publié dans *Marianne*, le 15 décembre 1937, sous le titre : *Visite à Maupassant*.²⁹²

<i>Le Cahier d'amour</i> (<i>Euvres libres</i>)	<i>Visite à Maupassant</i> (<i>Marianne</i>)
Guy était très superstitieux comme le sont les grands esprits. Il me dit un jour : « Cette nuit j'ai rêvé que Harry Allis (sic) se noyait. J'ai peur qu'il lui soit arriver un malheur. » Le soir du même jour on venait lui annoncer la mort de son ami. Il croyait aussi à la prémonition. Il lui arriva plusieurs fois de prédire des événements qui se produisirent point par point.	Paul Bourget m'a raconté un jour que Maupassant avait été très troublé par un rêve dans lequel il avait vu un de leurs amis communs, Harry Alis en danger de mort. Ce rêve avait tourné au cauchemar. Deux jours après, Maupassant apprenait la mort de cet Harry Alis. sa raison s'opposait de toutes ses forces à la traduction surnaturelle trop facile de ce songe ; il ne voulait pas admettre la prémonition, les souffles prophétiques de la nuit ; il les refusait, non par peur, non par excès de scepticisme, mais parce qu'il savait le danger des interprétations populaires...

Enfin, Deffoux fournissait à Auriant une troisième source du *Cahier d'Amour* grâce au catalogue de la Librairie Giraud-Badin qui avait annoncé la vente de la Bibliothèque du comte de Suzannet à l'Hôtel Drouot le 24 mai 1938 .

²⁸⁹ Cf. Jacques Bienvenu, *Le canular du Corbeau*, in *Histoires Littéraires*, n°4, octobre-décembre 2000, pp.43-52. Voir le chapitre *A ectoplasme, ectoplasme et demi : L'hypothèse Emma Rouër*.

²⁹⁰ Cf. le chapitre *Sur la toile et sous le ciseau*.

²⁹¹ Et non *Dans la mêlée symboliste*, comme il l'écrit.

²⁹² Cité dans *Les confidences "inédites" de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc* in Auriant : *Fragments* (édition de la Nouvelle Revue de Belgique, Bruxelles, 1942, p.166. En note, Auriant avait la gentillesse de penser que Bourget avait confondu d'ami : il voulait sans doute parler de Robert Caze, tué en duel Par Charles Vignier en 1886. Mais Caze n'ayant jamais tissé de relations particulières avec Maupassant, il se peut que nous nous trouvions en présence d'un autre affabulateur : soit Bourget, soit Jaloux.

Le Cahier d'amour (Œuvres libres)	Vente de la Bibliothèque de M. le comte de S*** [Suzannet] Hôtel Drouot 24 mai 1938. Giraud-Badin
Guy m'apporte le brouillon d'un poème d'une dame du monde, la comtesse Potocka, lui a commandé. « Je sens parfaitement, dit-il, toute la faiblesse de mes vers, mais je dois les donner ce soir même. Tant pis pour elle ! »	2 canards – Manuscrit autographe signé.- 1 page pet. in-folio. poème de 28 vers avec corrections et variantes....Joint à cette pièce le fragment suivant d'un autre poème inachevé de Maupassant, écrit au crayon (1p. in-folio) :
SUR UN EVENTAIL On me dit qu'à des mains exquises Cet éventail est destiné Pour y mettre mon nom, je n'ai Aucune des vertus requises. Mais en rêvant à la Beauté Qui me fait cet honneur insigne Dont s'exalte ma vanité, C'est à genoux que je le signe : GUY DE MAUPASSANT.	On me dit qu'à des mains exquises Cet éventail est destiné Pour y mettre mon nom, je n'ai Aucune des vertus requises. Mais en rêvant à la Beauté Qui me fait cet honneur insigne Dont s'exalte ma vanité, C'est à genoux que je le signe.

Comme si les preuves accumulées ne suffisaient pas, un collaborateur du *Mercure de France* nommé Bernard Barbery venait exhumer les débuts de Pierre Borel dans l'art de la supercherie, dans une lettre qu'il adressait à Auriant peu de temps après le début de la polémique.

«

Grasse, le 19 août 1939.

Monsieur,

Au mois de mai 1913, un rédacteur du Petit Niçois, M. Frédéric Viborel, donnait à ce journal une interview du marin de Maupassant. C'était, raconté par Bernard, l'ancien patron du Bel-Ami, le récit de la crise au cours de laquelle avait sombré l'intelligence du grand romancier. Il y avait dans ces souvenirs du marin des accents émouvants, quoiqu'un peu littéraires, mais on pensa que M. Frédéric Viborel y avait mis du sien ; aussi bien le succès du journaliste fut très vif ; mais, quelques jours plus tard paraissait le numéro de mai d'une élégante petite revue régionale, très littéraire et passablement frondeuse : l'Olivier. Les lecteurs de cette revue purent confronter, sur une page divisée en deux colonnes, d'un côté la prose de M. Viborel et de l'autre les textes qu'il s'était appropriés. Son interview presque entière avait été découpée dans les pages 98 et suivantes d'En regardant passer la vie de Mme L. de N. [sic] et H.A.²⁹³. A peine l'Olivier eut-il paru, que M. Frédéric Viborel, la veille encore sacré grand écrivain fut accueilli d'un éclat de rire. Le ridicule tue, quelquefois ! L'imprudent journaliste en mourut ; du moins on n'a jamais su ce qu'il était devenu, mais il a été remplacé dans la presse locale par un sosie qui signe P...B...Le nom a changé, mais la méthode est la même. J'ai pensé que cette anecdote pourrait vous intéresser car si Frédéric Viborel n'a pas hésité à tailler dans un volume publié par Mme Lecomte de Nouy [sic] de son vivant, P...B... a pu être tenté d'utiliser le texte pratiquement inédit et non signé de la romancière pour en composer les souvenirs de Gisèle d'Estoc... »²⁹⁴

Dans le même temps, Borel trouvait, tout de même, sinon un allié, du moins une neutralité bienveillante, dans les colonnes du *Figaro littéraire* en la personne d'André Billy. Ce dernier semblait avoir reçu un certain nombre de précisions de la part du journaliste niçois. Parmi celles-ci, des informations fiables comme, par exemple :

- Son vrai nom était Paule Desbarres.

²⁹³ Hermine Lecomte du Nouy et Henri Amic, Paris, Ollendorff, 1903.

²⁹⁴ Cité dans *Les confidences "inédites" de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc* in Auriant : *Fragments* (édition de la Nouvelle Revue de Belgique, Bruxelles, 1942, pp.168-169. Né Frédéric Viborel à la Colle-sur-Loup le 13 novembre 1885, il signa d'abord sous son nom véritable (Frédéric Viborel) jusqu'en 1924, date à laquelle il adopta le pseudonyme de Pierre Borel. Il collabora à *l'Eclaireur de Nice et du Sud-Est*, *l'Eclaireur du soir*, *L'Essor niçois* dont il était l'éditeur artistique, mais aussi à la presse nationale : *L'Illustration*, *Le Temps*, *La Revue mondiale*, *Le Petit journal*, *L'Intransigeant*, *La Revue des Deux-Mondes*, *Comoedia* etc. Il mourut à Nice le 21 septembre 1963.

- Son décès à 48 ans à Nice.
- Un vieux journaliste non dénommé [Pillard d'Arkaï] avait recueilli ses papiers et les avait confiés à Borel.
- Borel tenait déjà prêt un livre sur les relations entre "Gisèle" et Maupassant, mais "les éditeurs avaient jusqu'à présent reculé. Seul le Cahier d'amour avait pu voir le jour".²⁹⁵

Billy, qui n'était pas un chercheur aussi exigeant que Deffoux et Auriant, semblait prendre la chose à la légère :

« ...A propos de quoi s'est donc émue la grande querelle dont je parlais en commençant ? A propos de quelques points de détail dont je citerai quelques-uns. Par exemple, M. Auriant doute que Gisèle ait servi de modèle à Manet²⁹⁶. Il doute qu'il soit question d'elle dans aucun des écrits auxquels M. Borel fait allusion. Il doute qu'Ernest Raynaud l'ait désignée comme l'auteur de l'attentat de chez Foyot. Il doute que l'ami dont la mort tragique avait été annoncée en songe à Maupassant ait pu être Harry Alis. Il doute...Il doute...Enfin, M. Auriant doute de tout, même, comme je l'ai dit, de l'authenticité du Cahier d'amour...M. Pierre Borel n'aura pas de peine à le confondre en lui mettant sous les yeux le manuscrit du Cahier contesté. Cela coupera court à tout et la grande querelle tombera, à la grande satisfaction des amateurs de documents authentiques. »²⁹⁷

En cette fin de mois d'août 1939, la polémique était arrivée à un tel paroxysme que pour sortir Borel de l'impasse où il s'était engagé – car il était bien incapable d'exhiber le document dont parlait Billy à la fin de son article -, il lui aurait fallu au moins une guerre mondiale... Comme quoi les faussaires ont toujours de la chance !

Aussi, Borel, après la guerre, renaquit-il, tel le phénix, non de ses cendres, mais de la fumée qu'il avait soulevée avant-guerre, auréolé de son court passage dans les geôles de la gestapo, en mai 1944 ; tandis qu'Auriant, qui avait poursuivi son activité littéraire durant l'Occupation, se faisait forcément plus discret. Quant au pauvre Léon Deffoux, ce fut bien pire ! On sait, en effet, qu'il était chef du service des Informations de Paris à l'agence Havas à la fin de la guerre et qu'une commission d'enquête lui enleva sa carte de journaliste à la Libération. Durement affecté par cette sanction, il disparut à la fin du mois de décembre 1944 et on repêcha son corps dans la Seine le 15 février 1945. Pendant ce temps, au troisième trimestre de l'année 1944, paraissait enfin *Maupassant et l'Androgyne* signé Pierre Borel aux Editions du livre moderne. Cet éditeur n'était autre que les éditions Ferenczi qui avait été aryanisées sous l'Occupation et dont le nouveau propriétaire se trouvait être Jean de La Hire²⁹⁸. Dans la dernière partie de l'ouvrage, on retrouvait ...le *Cahier d'amour*. Mais bizarrement ce document authentique avait subi un "ravalement de façade".

Ainsi, le passage qui concernait Harry Alis qui le voyait mourir dans l'édition des *Œuvres Libres* de 1939, se transformait miraculeusement de la sorte :

« ..."Cette nuit j'ai rêvé que Harry Allis [sic] se noyait. J'ai peur qu'il lui soit arrivé un malheur". Le soir du même jour on venait lui annoncer que son ami avait failli se noyer... ».²⁹⁹

Il est étonnant de voir comment des documents authentiques ont la faculté de se modifier d'eux-mêmes avec le temps. Mais ce n'était pas tout, pour donner de la chair à son *Cahier*

²⁹⁵ Ce qui montre que *Maupassant et l'Androgyne* était au moins en grande partie écrit dès cette époque, alors qu'il ne sortit qu'en 1944.

²⁹⁶ Cf. le chapitre *Sur la toile et sous le ciseau*.

²⁹⁷ In *Propos du Samedi*, *Le Figaro littéraire* du 19 août 1939.

²⁹⁸ Borel affirmait dans une lettre adressée à Armand Lanoux le 9 novembre 1960 que son livre devait sortir au moment où la famille Ferenczi reprit possession de son affaire. Elle envoya l'ouvrage au pilon ; ce qui fit que peu d'exemplaires échappèrent au massacre et que *Maupassant et l'Androgyne* était un ouvrage rarissime. Par le fait, il le considérait comme inédit. (Cf. A. Lanoux, *Maupassant le Bel-Ami*, le livre de poche, p.487.). Il est évident que Borel exagérait largement, car son ouvrage est loin d'être rare. Il essayait de gagner l'appui de Lanoux pour une réédition.

²⁹⁹ *Op.cit.*, p.159. A noter que Borel n'avait toujours pas intégré l'orthographe exacte d'Harry Alis.

d'amour, Borel n'hésitait pas à farcir son texte de nouveaux passages en livrant, cette fois, des noms..., ou

plus exactement un nom ! Ainsi, à la page 157, tout un paragraphe apparaissait présentant une certaine Norah Bell qui aurait couché avec "Gisèle". Enfin du grain à moudre !

Malheureusement, après de longues et vaines recherches, la seule Norah Bell connue au bataillon est Norah Bell, fille de Jeannette Bennett – la sœur du fameux Gordon Bennett - et d'Isaac Bell. Ces derniers s'étant mariés en octobre 1878, leur fille serait née au mieux en 1879 ; ce qui ne colle pas du tout avec la chronologie.

D'autres détails ne passent pas à l'analyse. Il y a des ruptures de temps surprenantes dans le texte du *Cahier*. Par exemple, celle-ci :

« ...*En veine de confidences, hier soir à Bezons, après dîner chez Guillot, au bord de la Seine, Guy m'a raconté comment à vingt ans il avait attrapé la vérole avec une ravissante "grenouille", compagne de canotage, comme Berthe Lamarre qui devait devenir l'héroïne de sa nouvelle Mouche... Ce qui est à peine croyable, c'est qu'il ait pu lutter pendant vingt-deux ans, contre ce redoutable microbe, sans jamais se soigner ; c'est qu'il ait pu en dix ans réussir ce tour de force d'écrire plus de cinquante volumes !... »*³⁰⁰

On voit donc qu'on passe brutalement du mode journal écrit au présent à une projection qui montre que le scripteur se situe après la mort de Maupassant. Celui-ci étant mort le 6 juillet 1893 et Marie-Paule le 9 mai de l'année suivante, elle aurait eu bien peu de temps pour rédiger ce *Cahier*. Tout juste aurait-elle pu laisser des notes sur un brouillon et ce sont ces notes que Borel aurait accommodées à sa sauce. Cela posé, en soutenant cette hypothèse, nous nous trouvons vraiment bien braves avec le plumitif azuréen. Autre détail troublant : l'emploi de tournures similaires de la part de "Gisèle" et de Léon Fontaine. Par exemple, parlant de Maupassant, elle écrit : « *Mon ami aime les arts* »³⁰¹. Tandis que Fontaine parle du « *ton joyeux de [s]on ami* »³⁰². De là à penser que Léon Fontaine et "Gisèle" aient été inspirés, en la circonstance, par le même ventriloque, il n'y a guère à balancer. Sept ans après *Maupassant et l'Androgyne*, Borel recycla à nouveau les extraits de lettres et du *Cahier d'amour* dans un chapitre d'une nouvelle intitulée *Le Vrai Maupassant*³⁰³, sans trouver alors aucun véritable écho. Lorsqu'Armand Lanoux se mit en tête de travailler à sa biographie de Maupassant – au demeurant fort honnête pour l'époque -, il s'en vint tout de même tourmenter quelque peu le septuagénaire Borel, lui posant des questions essentielles. Par exemple, où se trouvaient ces lettres et ce *Cahier d'amour* ? Borel répondit que tout avait été vendu aux Etats-Unis par un libraire lyonnais dont il avait oublié le nom... Lanoux précisait qu'une partie de ces documents se trouvaient dans la fabuleuse collection de Daniel Sickles³⁰⁴ – mais évidemment certainement pas le *Cahier d'amour*. Le 26 août 1958, dans un café appelé *Le Verdun* – c'est précis ! – Borel avait affirmé à Lanoux avoir couché avec Marie-Paule Courbe:

« ...*Elle n'aimait pas ça. C'était profondément une g...Elle disait : "J'ai l'impression d'avoir un bec de gaz dans le ventre"...* ».³⁰⁵

Borel étant né en 1885 et "*sa Gisèle*" étant décédée en 1894, à moins d'une précocité peu commune, on est en droit d'user de l'euphémisme en doutant fortement de la réalité de cette relation.... Après d'autres questions restées sans réponses, Lanoux qui pensait – avec raison – que "*le mythomane Borel n'avait inventé que la sauce et pas le poisson*", entérinait, tout de même, un certain nombre de révélations totalement fantaisistes. S'il congédiait d'un revers de

³⁰⁰ *Op.cit.*, pp.181-182.

³⁰¹ *Op.cit.*, p.179.

³⁰² Cf. Pierre Borel *Le Vrai Maupassant*, p.12.

³⁰³ Pierre Cailler, Genève, 1951. Le chapitre 11, intitulé *Le Dernier Amour* est consacré entièrement à "Gisèle".

³⁰⁴ Dispersée entre 1989 et 1997.

³⁰⁵ *Op. cit.*, p.514.

main Auriant et ses remarques pourtant pertinentes, il reconnaissait que "*Pierre Borel était bien le plus singulier historien [qu'il avait] rencontré*". Et cela s'arrêtait là : Lanoux ne procédait pas à aux vérifications qui s'imposaient.

Si, dans *La vie érotique de Maupassant*³⁰⁶, Jacques-Louis Douchin doute que l'intégralité des lettres de Maupassant à "*Gisèle d'Estoc*" ait bien eu cette dernière comme destinataire³⁰⁷, il ratifie une bonne partie de l'authenticité du *Cahier d'amour*.

« ... *Cela dit, faut-il rejeter en bloc le Cahier d'amour ? Sûrement pas. Je suis convaincu que la grande majorité des textes...sont de la même plume. L'unité de ton et de style ne trompe pas. Et, de toute façon, ni Pillard d'Arkai, ni Pierre Borel, ni Léon Fontaine n'avaient assez de talent pour se permettre d'écrire une si belle prose ! Gisèle savait écrire : sa Psychologie de Jeanne d'Arc le prouve. Et ce Cahier d'amour crie de sincérité...* ».³⁰⁸

Notre sentiment diverge diamétralement. Si toutes ces lettres proviennent de Pillard d'Arkai – qui fut le dernier compagnon de Marie-Paule Courbe – nous ne voyons pas comment celui-ci aurait eu en sa possession, outre celle adressée à la femme qui avait partagé sa vie, une correspondance destinée à d'autres maîtresses de Maupassant. Cela n'a aucun sens. Sur quels critères Jacques-Louis Douchin déclare que certaines de ces lettres ne concernaient pas "*Gisèle*" ? Il ne le dit pas. En revanche, pour trouver une filiation au *Cahier d'amour*, il se fonde sur des écrits de *Gisèle* – en l'occurrence la *Psychologie de Jeanne d'Arc* – censés révéler le style d'une écrivaine de race...

En cela, il ne fait que reprendre les dires de Pierre Borel, car, bien qu'il ait consulté cet ouvrage, il arrive à la conclusion surprenante que ce livre – une brochure d'une quinzaine de pages, - première livraison d'une série qui devait en comprendre 18 au total, mais qui resta unique – démontrerait qu'on est en présence d'un véritable écrivain et que le style des deux écrits serait commun. Par quelle magie peut-on rapprocher ce chétif texte "historique" de ce "torride" journal ? Emporté par la spirale de l'autosuggestion, Jacques-Louis Douchin est allé jusqu'à avaliser la liaison Borel/Marie-Paule :

« ... *Un passage de Maupassant et l'Androgyne me paraît singulièrement révélateur : " ... Elle est assez adroite, si elle y consent, pour donner à son partenaire l'illusion d'un don total...Folle de sexualité, jamais satisfaite, elle court déjà vers d'autres amours...Pudique comme une vierge, elle est aussi experte qu'une courtisane. Elle est capable des pires débordements, comme des plus beaux actes de générosité. Elle est à la fois altruiste et égoïste, ardente et volage, c'est un mélange fantastique et qui, parfois fait peur ! " (pp.45-46). ...* ».

Et Jacques-Louis Douchin d'ajouter :

« *C'est du vécu ! Cela ne fait aucun doute !* »³⁰⁹

Ainsi, Borel réussit-il à intoxiquer tous ces chercheurs pourtant alertés, dès 1939, par Auriant qui dénonçait la forgerie du *Cahier d'amour*. Cela n'a guère empêché plusieurs rééditions de l'ouvrage³¹⁰, encore plus délétères que celle de Borel, car, par exemple, pour ajouter à la confusion, ce qui était une note de Borel dans son édition se transforma en propos prêté à "*Gisèle*" dans les nouvelles versions³¹¹.

³⁰⁶ Editions Suger, 1986.

³⁰⁷ « ... *Cela étant, il demeure que Pierre Borel a publié un certain nombre de lettres de Maupassant qu'il affirme adressées à Gisèle et qui, en réalité, ne la concernaient pas...* ». *Op. cit.*, p.124.

³⁰⁸ *Op.cit.*, p.123.

³⁰⁹ *Op.cit.*, pp.125-126.

³¹⁰ Chez Arléa, en 1993 et en 1997, préface de Jacques-Louis Douchin.

³¹¹ Cf. p.26 de l'édition de 1993 et p. 33 de celle de 1997 : "*Léon Fontaine me confirma ce fait*". Cette phrase était en note dans l'édition de 1944 et c'était clairement Borel qui parlait.

Pour Marlo Johnston, ce *Cahier d'amour* est un *assemblage de vrai et de faux*³¹², mais, en ce qui nous concerne, nous ne saurions dire autrement que si, jusqu'à présent, nous avons pu distinguer le *faux*, nous n'en sommes pas encore à pouvoir distinguer le *vrai*. Est-ce un montage total de Borel ? Est-ce un tripatouillage réalisé à partir de quelques feuilles éparées laissées par Marie-Paule à sa mort, pas assez nombreuses, pas assez croustillantes, pour en faire un coup éditorial ? Le fait que le manuscrit original – à la différence des lettres de Maupassant – n'ait jamais été montré, plaide plutôt pour la première hypothèse. Il demeure que la liaison avec Maupassant est clairement établie. En 1982, Michel Drach tourna un *Guy de Maupassant*, dans lequel le personnage de *Gisèle d'Estoc* apparaissait. La version des amours maupassantes en était bien édulcorée. Si l'on en juge par le contenu des lettres, ce que Borel présentait comme une grande passion de Maupassant avait plutôt tout d'une complicité libertine qui, tout naturellement, finit par s'émousser avec le temps. Un mystère persiste tout de même : comment cette femme qui entra en contact avec Maupassant, si prude, si prudente, au début de la relation épistolaire, bascula-t-elle dans la débauche ? Et même aussi rapidement ? Comment cette militante féministe, cette lesbienne révélée, cette fille de la bonne bourgeoisie provinciale, se plia-t-elle aux caprices de son amant ? Si cela nous plonge dans une perplexité assez inconfortable, cependant, cela fut. Les lettres, mais aussi les photos sont là pour le prouver. C'est probablement le désir formulé par Maupassant qui amena sa maîtresse à se travestir en homme ; ce désir que l'on trouvait déjà dans son poème intitulé *La Femme à barbe*³¹³, écrit en 1876³¹⁴. Par ailleurs, il nous semble évident que Maupassant fut certainement, à un moment donné, le pygmalion de Marie-Paule Courbe : certaines nouvelles en font foi. Était-ce lui qui avait eu l'idée de pousser sa maîtresse vers l'écriture ou bien était-ce celle-ci qui avait ressenti le besoin de trouver une autre forme d'expression ? Nous allons voir que le phénomène déclencheur de sa vocation littéraire fut une réaction de solidarité féminine face aux attaques rencontrées par une jeune femme de lettres, originaire de Nancy, comme elle, qui l'amena à pousser l'empathie jusqu'à adopter un pseudonyme mimétique.

³¹² *Op. cit.*, p. 1162 note 48.

³¹³ Paru dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, Bruxelles, (Kistemaeckers), 1881.

« .../... Je l'invitai d'abord à dîner pour le soir.
Elle y vint, elle était habillée en jeune homme !
.../... Je sentais venir par moment,
Regardant cette fille aux formes masculines,
Un besoin tout nouveau de choses libertines... »

³¹⁴ Cf. Guy de Maupassant, *Œuvres poétiques complètes, Des Vers et autres poèmes*, textes établis, présentés et annotés par Emmanuel Vincent, publications de l'université de Rouen, p.427.

CHAPITRE 5 - *Gyzèle, alias Gyz-El*

Dans un numéro du *Journal des Interviews* - dont Borel ne précise pas la date, mais qui est à fixer au 1^{er} avril 1891 -, Marie-Paule Courbe (ici nommée Gisèle d'Estoc par l'interviewer) s'expliquait auprès de Pillard d'Arkaï sur les raisons qui l'avaient conduite à se tourner vers la littérature :

« ...Comment je suis devenue écrivain ? A peine je savais écrire que déjà je notais mes impressions. Ce qui me décida à livrer au public mon premier ouvrage *Noir sur Blanc*, ce fut un élan d'indignation contre la bourgeoisie de Nancy³¹⁵. Une jeune femme, la comtesse de M... avait dû fuir devant l'acharnement de la ville entière la poursuivant de ses sarcasmes, de ses lazzis cruels, de sa curiosité impitoyable. Sous ses allures excentriques qu'on flétrissait, nul n'avait su découvrir l'originalité vivace d'un talent qui se formait et qui se manifesta bientôt à la *Vie parisienne*, sous le gai pseudonyme de Gyp. Dans un feuilleton publié dans le *Figaro*, elle a depuis puni les bourgeois de l'avoir jadis traitée comme...la dernière venue. Moi seule, je l'avais devinée sous ses spirituelles réparties et sa railleuse philosophie... ».³¹⁶

Ainsi, celle que l'on pourra considérer – pour certains textes au moins – comme une élève de Maupassant, ne devait pas sa vocation littéraire à son célèbre amant, mais à une jeune femme de la haute société nancéienne à laquelle elle s'identifia à ses débuts. Madame la comtesse de Martel, née Sibylle de Mirabeau, avait opté pour le pseudonyme de Gyp³¹⁷. Lorsque Marie-Paule dut choisir un nom de plume, elle s'arrêta sur celui de Gyzèle, dont le rapprochement avec celui de Gyp n'échappe à personne. Mieux encore, pour appuyer cette proximité avec sa compatriote, elle signa, par la suite, Gyz-El, son recueil de nouvelles, *Noir sur Blanc*. Rien ne nous permet d'affirmer que Gyp et Marie-Paule Courbe aient pu se fréquenter. Nous doutons même d'une telle éventualité³¹⁸. Certes, Gyp n'était la cadette de Marie-Paule que de quatre années, mais les milieux sociaux ne se mêlaient pas aisément, pas plus dans cette bonne ville de Nancy qu'ailleurs, comme Gyp nous l'apprend, par ailleurs, dans la plupart de ses romans. La famille Courbe, pour aisée qu'elle fût, n'en était pas moins d'extraction modeste. Gyp et Marie-Paule Courbe passèrent leur jeunesse dans le même quartier de Nancy, autour de la place Stanislas. Le père de la future romancière, un gentilhomme breton, d'illustre lignée mais de manières frustes,³¹⁹ et son épouse, une jeune lorraine rompue aux charmes des salons de la bonne société nancéienne, se séparèrent l'année qui suivit sa naissance. De sorte que, dès 1852, Gyp vint habiter avec sa mère à Nancy, 8, place de la Carrière, chez ses grands-parents maternels³²⁰. Dans ses *Souvenirs d'une petite fille* qu'elle publia dans *La Revue des Deux Mondes* à partir du 1^{er} août 1928, elle nous dit qu'elle était pensionnaire à l'institut du

³¹⁵ Cf. la nouvelle intitulée *De l'inconvénient d'être noix sur le chemin des corneilles*, in *Noir sur Blanc – Récits lorrains*, par Gyz-El, 1887, p.70.

³¹⁶ Pierre Borel, *Maupassant et l'Androgyne*, p.44.

³¹⁷ Née au château de Coétsal près de Plumergat le 16 août 1849 ; morte le 28 juin 1932 à Neuilly-sur-Seine.

³¹⁸ Même si dans une chronique qu'elle publia le 8 août 1885 dans *La Dépêche de Nancy*, elle semblait l'avoir approchée : « ...Nous avons eu, dernièrement, l'avantage de voir la comtesse de M...ou Gyp, puisque c'est d'elle qu'il s'agit ; elle n'est pas changée... ».

³¹⁹ Ardent légitimiste, il conduisit sa fille, vêtue en garçon, auprès du comte de Chambord, à Frohsdorf. Engagé volontaire parmi les zouaves pontificaux, sous les ordres du général de Lamoricière, il fut tué accidentellement par son compagnon de garde à Arsoli le 30 septembre 1860. Cf. Willa Z. Silverman, *Gyp, la dernière des Mirabeau*, Perrin, 1998, p.18.

³²⁰ Le grand-père, Aymar Leharidel de Gonneville (Caen, 9 octobre 1783 – Nancy, 28 septembre 1872). Colonel de cavalerie en retraite, il avait fait les campagnes napoléoniennes. Si l'on s'en rapporte aux *Mémoires d'une petite fille* publiées par Gyp, on constate que cet aïeul tint une grande place pour elle dans son enfance. Une plaque est d'ailleurs apposée sur la maison du 8, place Carrière qui indique que Gyp vécut à cet endroit de 1852 à 1869.

Sacré-Cœur de Nancy³²¹. Elle décrit le trajet de l'omnibus assurant le "ramassage scolaire" à travers Nancy et nomme ses principales compagnes d'études.

Nous avons là, au 13, place de la Carrière, Edwige Regnault, fille d'un greffier en chef ; rue de la Source, les sœurs Marthe et Louise Chappuy³²², filles de Pierre Charles Chappuy, un chef d'escadron d'artillerie en retraite ; 51, rue Stanislas, Lucie de Landreville³²³, fille du comte de Landreville ; cours Léopold, Isabelle Contal, fille d'avoué, et Louise de Praneuf, fille de Louis Arnauld de Praneuf, magistrat ; enfin, Nanine Lenglet fille du plus grand banquier de Nancy, Jean-Baptiste Joseph Lenglet, 8, rue Montesquieu³²⁴. Autant dire, une voisine de Marie- Paule Courbe. Certes, ces pensionnaires étaient toutes plus jeunes que cette dernière de quelques années, mais elles se croisèrent, probablement à maintes reprises, dans ce quartier situé au cœur du vieux Nancy. D'autre part, Marie Edmée Pau avait été demi-pensionnaire durant quelques semaines à ce même pensionnat du Sacré-Cœur durant sa onzième année³²⁵. Mais là encore, l'écart d'âge et la brièveté de la fréquentation de l'établissement n'inclinent pas à penser que de quelconques relations aient pu se nouer à cette époque. En revanche, il est avéré que, plus tard, entre février et mai 1869, Marie-Edmée Pau vint à plusieurs reprises, place de la Carrière, donner des cours de peinture sur éventail à la jeune comtesse de Martel. Hélas, dans les souvenirs de Gyp, il n'y a aucune évocation de ces heures passées en la compagnie de ce professeur.³²⁶

Le feuilleton publié par Gyp au *Figaro*, dont parlait "Gisèle d'Estoc" dans l'interview citée plus haut, s'intitulait *Le Raté*. Sa publication s'échelonna entre le 8 janvier et le 10 février 1891. La même année, le roman fut repris en volume chez Calmann- Lévy. Gyp s'inspirait directement d'une affaire qui avait défrayé la chronique en Algérie, le 23 janvier 1888. Dans une villa, près de Constantine, un jeune homme, nommé Henri Chambige, avait tué sa maîtresse, une femme mariée, puis avait vainement tenté de se suicider³²⁷. La pureté des intentions du meurtrier était loin de faire l'unanimité. Gyp transposait l'intrigue dans sa bonne ville de Nancy qu'elle n'épargnait guère en effet. Si la victime de Chambige se nommait Madame Grille, Gyp avait choisi le nom de Suzanne Myre pour son héroïne. Délaissée par son mari, banquier à Nancy, la belle Madame Myre était l'objet d'assauts de plusieurs prétendants, dont un, Gaston Ganuge, s'affichant comme homme de lettres, d'une suffisance insupportable, finit par l'éblouir. Nous noterons tout de même, au passage, que si Ganuge évoquait le patronyme de Chambige, le personnage créé par Gyp ici faisait immanquablement penser à Maurice Barrès, puisque le gendelette était présenté comme étant l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Raréfaction vibratile du Moi*.³²⁸ Le moins que l'on puisse dire est que la personnalité de ce dernier n'était pas présentée à son avantage dans ce récit.

³²¹ Dans les années 1860, il existait plusieurs adresses correspondant à une pension tenue par les Dames du Sacré-Cœur : à Nabécor, 53, rue Stanislas et 43, rue Saint-Joseph. Cf. *Annuaire administratif de la Meurthe 1866*.

³²² Marthe Chappuy, née le 16 septembre 1850, à Laon ; décédée en 1917. Louise Léonie Berthilde Chappuy, née le 5 novembre 1852, à Laon ; décédée le 26 septembre 1953, à Paris.

³²³ Marie Emma Lucie de Maillard de Landreville était née à Nancy le 27 septembre 1848.

³²⁴ Monsieur Lenglet avait plusieurs filles : parmi celles-ci, la plus jeune, Marie Marguerite Eugénie, née en 1854, semble pouvoir être identifiée comme étant cette Nanine. Une autre, Christine Amélie, née en 1843, était proche en âge de Marie Paule.

³²⁵ Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.9.

³²⁶ Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.216.

³²⁷ Henri Chambige, né à Médéah en 1865, mort le 14 juin 1909. Il fut condamné à sept en de prison, mais fut libéré au bout de cinq. Il fit, par la suite, une carrière de journaliste et usa du pseudonyme de Marcel Lami. Son histoire inspira également Paul Brulat pour son roman *L'Ame errante* (G. Charpentier et E. Fasquelle, 1892) ainsi qu'Henry Bauër pour sa pièce *Sa maîtresse* (P.-V. Stock, 1903).

³²⁸ Rappelons que Barrès avait débuté sa trilogie du *Culte du Moi* en 1888 avec *Sous l'œil des barbares*, suivi d'*Un homme libre*, en 1889, et du *Jardin de Bérénice*, en 1891.

Mais, comme l'indiquait "Gisèle d'Estoc" à Pillard d'Arkaï, Gyp profitait de l'occasion pour étriller la bonne société de Nancy. Ainsi, parlant du parc de la Pépinière, elle y décrivait les habitués de cette façon :

« ...Là on potine, on épiluche, on juge, on médite, et surtout, surtout on calomnie ! On déchire, avec un entrain de tous les diables, les physiques, les réputations des femmes – voire des jeunes filles – qui défilent devant les rangées de chaises, et des hommes qui semblent les suivre et les escorter... »³²⁹

Et, plus loin, elle poursuivait :

« ...Ceux qui s'asseyent et viennent pour voir sont les plus laids et les moins élégants. Femmes voilées et "poudrederisées" ; vieux garçons hargneux ; demoiselles montées en graine ; jeunes gens à lunettes, et vieilles dames à sacs. Tout ce monde, diversement groupé, épiluche les malheureux qui défilent. Là on entend les lieux communs les plus haïssables et les plus stupéfiantes malpropretés. Pas une femme ne passe sans être impitoyablement traînée dans la boue... »³³⁰

Gyp avait épousé le vicomte Roger de Martel de Janville à Nancy le 2 décembre 1869. Le couple s'installa d'abord 8, place de la Carrière, chez les grands parents de la jeune femme, où un premier enfant naquit en 1873, puis à Maxéville où un garçon - en 1875 - et une fille - en 1877 - virent le jour. A la fin de l'année 1879, Gyp et son époux préférèrent quitter définitivement Nancy, affectés par une rumeur, sans cesse grandissante, attribuant la paternité du dernier enfant de Gyp à son cousin, Jean de Sabran-Pontevès.³³¹ C'étaient donc là les circonstances auxquelles Marie-Paule Courbe faisait allusion quand elle dénonçait *l'acharnement de la ville entière poursuivant [la jeune femme] de ses sarcasmes, de ses lazzis cruels, de sa curiosité impitoyable.*³³²

En 1887, la même année que celle où Gyz-El faisait paraître *Noir sur Blanc – Récits lorrains*, recueil qui contenait donc une défense de Gyp, Léo Pillard d'Arkaï publiait *Les Fleurs du Dom****, - qui plus est, chez le même imprimeur de Nancy, A. Voirin – assorti de la dédicace suivante :

« A très noble, très spirituelle dame Gyp – Hommage provincial de son féal admirateur – Léo »

Cet ouvrage – qu'on eût dit être commandité par quelque froide vengeance - était entièrement consacré à démolir la réputation des jeunes filles de la bonne société nancéienne. Ainsi, pêle-mêle, étaient jetées en pâture des filles de professeurs au lycée, de hauts magistrats, d'un recteur et d'un receveur principal des postes...entre autres. Bref, après un tel ouvrage, le retour de Léo Pillard d'Arkaï à Nancy devenait impossible. Mais nous évoquerons plus en détail les circonstances de la publication des *Fleurs du Dom**** dans un chapitre ultérieur. En attendant, Gyp était plus qu'embarrassée par cette dédicace et elle entendait le faire savoir par voie de presse :

« Lundi 23 mai [1887]

Monsieur,

Voulez-vous avoir la bonté de donner à cette lettre, l'hospitalité dans votre journal ? Je reçois un volume imprimé à Nancy, intitulé : "Les Fleurs du Dom..." et je vois avec surprise que ce volume m'est dédié ; l'ayant

³²⁹ Cf. *Le Raté*, Calmann Lévy, 1891, p.18.

³³⁰ Idem, pp.18-19.

³³¹ Cf. Olivier de Brabois, *Gyp Comtesse de Mirabeau Martel*, Publibook, 2007, pp.79-81.

Jean Charles Elzéar Marie de Sabran-Pontevès. Né à Grignols, le 6 septembre 1851 ; décédé à Azay-le-Rideau, le 5 mai 1912. Officier, il quitta l'armée en 1895 pour voyager de par le monde ; puis il rentra en France et s'engagea dans le combat politique dans les milieux royalistes. Arrêté le 12 août 1899 et accusé de complot contre la sûreté de l'Etat, il fut acquitté par la Haute Cour le 2 janvier 1900. A deux reprises, en 1898 et 1902, il fut candidat malheureux aux élections législatives dans la première circonscription du XIXe Arrondissement contre l'indéboulonnable député (et poète) socialiste Clovis Hugues. Par ailleurs, il collabora à la presse parisienne, entre autres, à *La Nouvelle Revue*, au *Figaro* et au *Gaulois*.

³³² Pour autant, Marie Paule Courbe n'avait pas toujours été tendre pour l'œuvre naissante de Gyp. Cf. son compte-rendu aigre-doux d'*Autour du mariage* dans *Le Petit Nancéien* du 27 octobre 1883.

parcouru, je tiens à établir que j'ignorais absolument, et la dédicace et le livre, dont je ne connais pas l'auteur. Recevez, Monsieur, tous mes remerciements et l'expression de ma très haute considération. Gyp »³³³

La lettre était adressée à Edgard Auguin, rédacteur en chef du *Journal de la Meurthe et des Vosges*³³⁴. Apparemment, ce dernier l'exauça puisqu'il reçut, peu après, une carte de visite au nom de la comtesse de Martel lui exprimant *ses plus vifs remerciements*. Nous nous interrogeons toujours sur cette conjonction qui conduisit Marie-Paule Courbe et Léo Pillard d'Arkaï à prendre simultanément la défense de Gyp en cette année 1887. Par quoi cela fut-il motivé ? Nous l'ignorons encore. Une chose est sûre : la ci-devant romancière tomba totalement des nues.

Si l'on excepte la préface qu'elle avait donné en 1871 à l'*Histoire de notre petite sœur*, l'activité éditoriale connue de Marie-Paule Courbe s'échelonne de 1883 à 1891.

En octobre 1883, le directeur du *Petit Nancéien* nous la présentait comme étant la collaboratrice d'un *grand journal parisien*. Si l'on s'en rapporte à Pierre Borel, elle aurait publié des textes dans le *Vingtième Siècle* et à *L'Estafette*³³⁵. Or, en 1883, le seul périodique à porter le premier de ces deux titres était un hebdomadaire dirigé par le sculpteur Stanislas Lami : *Le XXe Siècle – artistique et littéraire*.³³⁶ A partir d'octobre 1883, sa périodicité devint mensuelle. Le fait que ce journal ait été dirigé par un sculpteur pouvait nous laisser espérer rencontrer une quelconque collaboration de Marie-Paule Courbe ; d'autant que la direction faisait un large appel au peuple dans son numéro-programme :

« La rédaction du XXe Siècle fait appel à la collaboration littéraire de tous les artistes : statuaires, peintres, architectes, graveurs etc. Elle leur demande de formuler leurs opinions, si fantaisistes qu'elles soient sur l'art contemporain. Elle a pour cela deux raisons : la critique moderne, accaparée tout entière et trop souvent égarée par des gens de lettres, aussi brillants qu'incompétents. L'existence dans le monde artiste, de véritables poètes et d'écrivains qui méritent d'être connus... Les artistes, confiants dans ce programme, sont priés d'envoyer immédiatement leurs adhésions comme collaborateurs... »³³⁷

Certes, une telle profession de foi avait tout pour séduire Marie-Paule Courbe, malheureusement, malgré un dépouillement systématique à la BnF, nous n'avons pas pu trouver trace d'une quelconque collaboration de sa part. Pourtant, l'information était fiable puisque Borel la tirait – sans citer sa source – d'un numéro du *Journal des Interviews* de 1891. Marie-Paule, elle-même, citait quatre titres : *Mortel courage, Adultère préhistorique, Le trouvère, Contes d'amour*.³³⁸ Quant à *L'Estafette*, nous avons pu relever cinq contributions entre le 27 mai 1886 et le 19 février 1887 : les quatre premières, parues durant l'année 1886, étaient signées Gyzèle, et Gyz-El, celle parue en 1887.

Il s'agissait de nouvelles³³⁹, dont certaines furent reprises dans son recueil *Noir sur Blanc*. Si les collections de la BnF sont très incomplètes concernant *L'Estafette*, nous avons pu consulter un état plus fourni à la Bibliothèque de l'Assemblée Nationale. Les textes de Marie-

³³³ Lettre inédite de Gyp à [Edgard Auguin]. Collection particulière.

³³⁴ Ce quotidien monarchiste, très lu dans la bonne société nancéienne, était situé 21 rue de Saint-Dizier. Edgard Auguin, né à Paris le 24 février 1844 ; mort à Nancy le 24 novembre 1901. Ancien ingénieur des Mines, lieutenant d'artillerie en 1870, il entra dans la presse comme rédacteur au *Vosgien* d'Épinal, puis vint seconder Lemachois au *Journal de la Meurthe et des Vosges* avant de le remplacer jusqu'en 1889.

³³⁵ *Op.cit.*, p.45.

³³⁶ N°1 : 1^{er} décembre 1882. Outre Lami, on pouvait relever parmi les principaux collaborateurs, Louis Le Bourg, Yveling Rambaud, Charles Grandmougin, Paul Viardot. On y trouvait aussi des textes de Mirbeau. A noter que les annuaires de la presse successifs s'obstinaient à désigner ce journal non sous son titre réel mais sous celui de *XIXe Siècle*.

³³⁷ Sans date (novembre 1882).

³³⁸ *Op.cit.*, p.44.

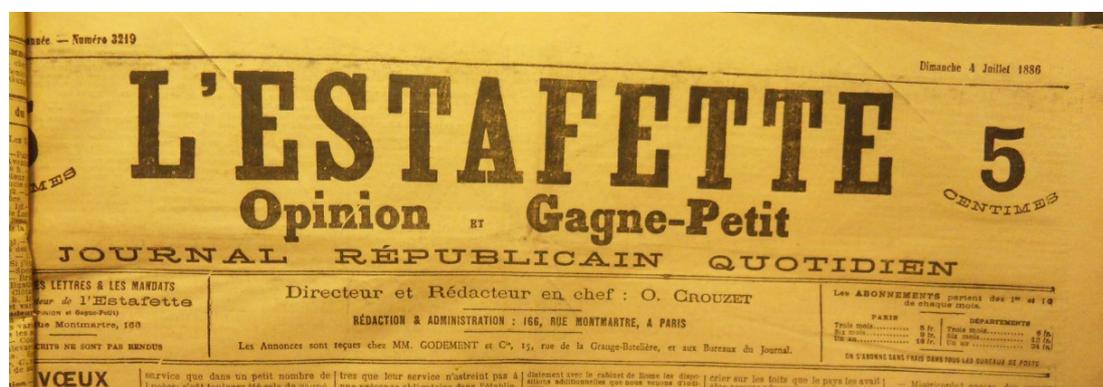
³³⁹ *Chagrin d'amour* (27 mai 1886) – *Les Bannis* (4 juillet 1886) – *Martin pêcheur* (10 juillet 1887) – *Printemps coupable* (29 juillet 1886) – *Lune de miel* (19 février 1887).

Paule Courbe prenaient place dans la rubrique "*Contes et Nouvelles*". Citons parmi les autres contributeurs : Gallery des Granges, Fabre des Essarts, Auguste Saulière, Francisque Sarcey, Raphaël Lightone, Alfred Naquet, Maurice Talmeyr, mais aussi Rachilde et Léo d'Orfer.

L'Estafette de Léonce Détroyat ayant expiré en février 1883, celle-ci ressuscita en juin 1886 par suite de la fusion de *l'Opinion* et du *Gagne-Petit*, dont le directeur était Odilon Crouzet³⁴⁰. Ce quotidien s'inscrivait clairement dans la mouvance ferryste ; malheureusement, à la fin du mois de septembre 1887, ledit Crouzet prit la poudre d'escampette avec la caisse de *l'Association syndicale professionnelle des journalistes républicains français*.³⁴¹ Francisque Sarcey laissa un portrait haut en couleur de ce Charles Foster Kane au petit pied :

« ... J'ai beaucoup connu M. Odilon Crouzet, puisque j'ai fait assez longtemps la "*Chronique*" à *l'Estafette*, dont il était le propriétaire. Ce serait un récit assez amusant à conter que celui de nos relations. Je n'avais jamais eu affaire à un administrateur aussi fantaisiste. M. Crouzet, dont le journal marchait bien pourtant et donnait de beaux bénéfices, n'avait jamais d'argent, quand il s'agissait de payer ses rédacteurs. Il fallait lui extirper vingt francs par vingt francs des acomptes qu'il lâchait avec force gémissements... ».³⁴²

Dans ces conditions, nous doutons fortement que Marie-Paule Courbe ait pu un jour recevoir une quelconque rémunération pour la publication de ses nouvelles dans ce quotidien.



L'Estafette

Pour autant qu'on puisse en juger, le premier texte qu'elle fit paraître fut une chronique signée Gyzèle, intitulée *Six Merles Blancs*, au *Petit Nancéien* le 9 octobre 1883.

Dès cette première contribution, elle dévoilait sa fibre féministe en dénonçant "*l'indifférence de l'homme pour la femme, en tant qu'individualité*" et déclarant qu'"*exceptionnels, [étaient] ceux qui goût[aient] les plaisirs délicats d'un commerce intellectuel avec une femme d'aptitudes supérieures*". Dans sa chronique du 2 décembre 1884, elle mettait en scène une anglaise nommée Miss Arabella qui, lors d'une réunion publique, se prononçait pour l'abandon de l'habit féminin, en tant qu'outil d'aliénation :

« ... *Les lois de presque tous les pays font de la femme une mineure ; son costume en fait une infirme...* ».

C'était là du pur G. d'Estoc avant la lettre !

Parmi la trentaine de textes qu'elle donna au *Petit Nancéien* et à *La Dépêche de Nancy* – entre octobre 1883 et janvier 1886, on relève une douzaine de nouvelles³⁴³ et un poème³⁴⁴ : le reste consistant en des chroniques abordant les sujets les plus divers.

³⁴⁰ Odilon Crouzet, né à Lisle-sur-Tarn le 11 janvier 1845. En avril 1886, il s'était présenté à une élection cantonale partielle à Lisle-sur-Tarn, sous l'étiquette républicaine, mais il avait été battu par le candidat conservateur.

³⁴¹ Nous reviendrons plus en détail sur la personnalité d'Odilon Crouzet dans le chapitre intitulé *Un Roman à vacarme*.

³⁴² In *Les Annales politiques et littéraires* du 2 octobre 1887, pp.210-211.

³⁴³ Notons qu'elle fit paraître également une nouvelle à *Nancy-Artiste* signée Paule P. Desbarres, le 18 octobre 1883, intitulée *Un parloir au collège*.

³⁴⁴ *Oraison funèbre d'une mandoline*, poème de douze strophes, paru dans *Le Petit Nancéien* du 12 février 1884.

Ainsi, lors de la parution de *Ludine*, elle mettait au jour un procédé de "réclame" qui allait faire florès : celui qui consistait à publier en guise de préface le désaveu du livre qu'on allait lire. Ainsi avait agi Francis Poictevin en reproduisant en tête de son roman la lettre hostile que lui avait envoyée Juliette Adam, la toute puissante directrice de *La Nouvelle Revue*. Poictevin – ou son éditeur – avait, en effet, compris que bons ou mauvais, peu importait les commentaires, pourvu qu'on parlât de l'ouvrage ! Qui plus était, dans ce numéro du *Petit Nancéien* des 18 et 19 octobre 1883, Gyzèle déclarait que le disciple de Goncourt avait écrit "un livre qu'on ne compren[ait] pas avec des mots qu'on n'a[vait] jamais ouïs". Il est intéressant de noter que Maupassant n'eut pas la même approche dans *Le Gaulois* du 28 octobre 1883, en reconnaissant que si Poictevin avait créé une langue curieuse, confuse, difficile, le lire était une étude instructive et salutaire.

L'acquiescement de Jeanne Royannez³⁴⁵, l'épouse de Clovis Hugues, le 8 janvier 1885 suscita son enthousiasme :

« ...J'avais raison de dire que les consciences honnêtes voient plus haut et plus clair que la loi... »

En cela, elle ne faisait que s'aligner sur le sentiment général qui prédominait dans la presse française – gauche et droite confondues. Rappelons brièvement les faits : depuis plusieurs mois, Jeanne Royannez était la victime de calomnies répandues par un vrai-faux détective nommé Morin. Après quelques péripéties judiciaires, l'épouse du député socialiste et néanmoins poète, avait fini par obtenir gain de cause en faisant condamner son calomniateur, mais, sans doute inspirée par Némésis, cette dernière ne s'en était pas tenue quitte pour autant et elle avait déchargé son revolver sur ce don Basile d'arrière-cour dans la salle des Pas-Perdus du palais de justice de Paris le 27 novembre 1884. Le malheureux devait décéder quelques jours plus tard. Nous nous permettrons ici de renvoyer le lecteur à la relation très détaillée de l'affaire faite par *Le XIXe siècle* dans son édition du 10 janvier 1885³⁴⁶ ; afin qu'il se fasse une opinion sur ces consciences honnêtes qui avaient absout la meurtrière. Car, enfin, quelque sympathie qu'inspirât le jovial Clovis Hugues, il s'agissait tout de même d'un meurtre, qui plus est, prémédité. Gyzèle – qui elle aussi jouait du revolver à ses moments perdus – n'avait pas un mot pour la victime, crapuleuse certes, mais pas au point de mériter la mort. Jeanne Royannez était sculptrice, élève de Laure Coutan-Montorgueil ; sans doute cet aspect des choses avait contribué à renforcer le positionnement de Marie- Paule Courbe à l'égard de cette donneuse de mort.

Dans le numéro du 1^{er} juin 1885 de *La Dépêche de Nancy*, Gyzèle consacrait sa chronique à présenter les peintres nancéiens qui exposaient au Salon des artistes français à Paris durant les mois de mai et juin 1885. L'évoquant dans un autre chapitre, nous ne reviendrons pas sur le sort qu'elle réservait à Emile Friant. Nous nous arrêterons donc ici sur les autres artistes cités par elle, artistes, qui, disons-le sans délai, ne lui inspiraient guère d'admiration en général. Ainsi *Le Sardanapale* de Victor Prouvé lui faisait l'effet d'une gigantesque palette mal nettoyée, tandis que *Mlle Ermann*³⁴⁷ (*sic*) avait le tort d'user du pseudonyme de Marco et présentait un portrait *blanc sur blanc*, mais *bien peint* tout de même. Enfin, elle avouait n'avoir pas vu les œuvres de Léon et Jules Voirin – et pour cause, ils ne semblaient pas avoir exposé cette année-là – et regrettait que Louise de Goussaincourt de Gauvain³⁴⁸ ait fait

³⁴⁵ Fille du journaliste Adolphe Royannez (1829-1894). Née à Paris le 5 novembre 1855 ; décédée le 6 mai 1932 ; mariée à Clovis Hugues le 30 novembre 1876, à Toulon.

³⁴⁶ Disponible sur Gallica.

³⁴⁷ Léonie Ehrmann, née à Metz le 11 septembre 1853. Élève d'Hébert, de Chaplin, de Barrias et de Devilly. Elle exposait régulièrement au Salon de Paris depuis 1877.

³⁴⁸ Louise de Gauvain. Née à Nancy le 2 mars 1849 ; décédée à Cannes le 17 octobre 1931. Elle avait épousé en 1870 René Matry de Goussaincourt, dont elle divorça en 1892. Elle exposa régulièrement au Salon de Paris à partir de 1876. Elle était alors très célèbre à Nancy, comme en témoigne la photographie publiée dans *Nancy-Artiste* du 26 juin 1887. On trouve de nombreuses reproductions de ses toiles sur internet.

défection pour cette édition. Seuls, les paysages de Petitjean³⁴⁹ - en *tous points admirables* - trouvaient grâce à ses yeux. Une semaine plus tard, Gyzèle y allait de son hommage *au grand génie poétique du siècle* [qui] *venait de s'éteindre*. Naturellement, comme héraut du peuple, elle préférait Hugo à Zola ; et elle en profitait pour dire son fait à l'Eglise accusée de *défier toutes les lois naturelles, même tout bon sens*, ainsi qu'à *certaines utopies malfaisantes de revendication et de justice mal comprise*, entendez, par là, le socialisme. Cette détestation du parti révolutionnaire se manifestait encore plus nettement à l'occasion de l'acquiescement de Charles Ballerich, pour lequel Gyzèle prenait parti contre *Vallès, ce haineux plein de fiel, qui ne sut qu'insulter et démolir ce fou sanguinaire, dont le rêve obstiné était « de faire tomber un jour cent mille têtes de bourgeois »*.³⁵⁰ Politiquement, on voit bien que Marie-Paule Courbe s'inscrivait – tout comme le directeur de son journal – dans la mouvance opportuniste qui gouvernait la France dans ces années 1880. Enfin, nous ne pouvons évoquer ces chroniques sans relever que la personne de Sarah Bernhardt motiva à plusieurs reprises la plume de la chroniqueuse.



Madame de Goussaincourt dans son atelier (*Nancy-Artiste* du 26 juin 1887)

La dernière collaboration de Marie-Paule Courbe relevée dans la presse est celle d'une nouvelle intitulée *Excelsior* – Borel évoquait vaguement ce titre dans son ouvrage – parue dans le numéro 30 de la revue *Rouen-Artiste* du 1^{er} juillet 1890. Elle était signée G. d'Estoc. Ce périodique organisait régulièrement des concours : pour ce texte, elle obtint une mention honorable. Il semble qu'elle ait de nouveau été primée, quelques mois plus tard, pour une nouvelle intitulée *Mauvais Courage*³⁵¹. C'est, en tout cas, ce qu'affirmait *Rouen-Artiste* du 20 janvier 1892 (n°59) qui précisait que *Mme G. d'Estoc* avait obtenu un troisième prix (grande médaille) pour cette *nouvelle dans la manière d'Edgard Poe, d'un tour habile et d'un style original*. Malheureusement, *Mauvais Courage* ne fut pas publié dans la revue. *Angers-Artiste* du 9 avril 1892 nous apprend qu'elle fut de nouveau distinguée au concours du *Rouen-Artiste* par un deuxième prix de prose derrière l'intouchable Marcel Bailliot, secrétaire de la rédaction de *La Plume*. Malheureusement, là encore, nous n'avons ni titre, ni texte à nous mettre sous les yeux. Il est certain que d'autres textes parurent dans divers périodiques mais ceux-ci n'ont pas pu être identifiés. *Rouen-Artiste*, "*Journal Littéraire, Théâtral et Artistique*", était une revue hebdomadaire, située à Rouen, 3, rue de la Comédie, fondée le 29 novembre 1889 par M. D'Ill et Catulle Blée. Nous ne sommes pas parvenus à comprendre comment la nouvelle de cette Nancéienne a pu se retrouver dans cette publication normande. *La France*

³⁴⁹ Marie Edmond Petitjean. Né à Neufchâteau, le 5 juillet 1844 ; mort à Paris 17^e, le 7 août 1925. Cet artiste reçut maintes récompenses dans les différents salons auxquels il participa.

³⁵⁰ *La Dépêche de Nancy* du 20 mars 1885.

³⁵¹ Cette nouvelle est probablement celle à laquelle Borel fait allusion lorsqu'il cite le *Journal des interviews* de 1891 en parlant de *Mortel Courage*.

Moderne du 21 août 1890 signalait que *Rouen-Artiste* était devenue *un des plus intéressants périodiques du septentrion*. Elle en citait les principaux collaborateurs : H. de Lapommeraye, Jean Richepin, Fernand Mazade, Auguste Dorchain, Arsène Houssaye et Vincent Hyspa³⁵². Le directeur, Marius Dillard³⁵³, utilisait le pseudonyme M. D'III. C'était un abonné des concours littéraires du Parnasse. Quant à Catulle Blée, pseudonyme de Jules Le Roy³⁵⁴, il laissa une œuvre littéraire plus conséquente.

A la rubrique *Echos du jour*, tenue par un journaliste usant du pseudonyme de Brichanteau, on pouvait lire cette annonce dans *Le XIXe Siècle* du 27 janvier 1887 :

« *Un petit volume intitulé : Noir sur blanc récits lorrains, va paraître prochainement à la librairie Sevin, boulevard des Italiens. L'auteur, qui signe Gyzel (sic), est une femme : elle a une plume acérée et écrit de verve. Son livre fera du bruit à Nancy – et ailleurs.* »³⁵⁵

Ainsi Marie-Paule Courbe avait-elle pensé tout d'abord à porter ses textes à cet éditeur installé 8, boulevard des Italiens. Paul Sevin³⁵⁶ avait publié, l'année précédente, un recueil de vers intitulés *Les Roses*, premier volume d'un jeune auteur nommé Jules Renard. Cette librairie semble avoir été alors le point de ralliement d'une bonne partie de la jeune génération de ces littérateurs fin-de-siècle : elle servit d'adresse, par exemple, à *La Chronique moderne*, à partir de mars 1889, revue où l'on retrouvait, entre autres, les noms de Jean Lorrain, Rachilde et Alfred Vallette. C'est là que Léon Maillard porta, en 1892, *La Lutte idéale : Les soirs de La Plume*, ouvrage coédité avec la revue *La Plume*. Marie-Paule Courbe avait sans doute eu l'adresse de Sevin par un quelconque gendelette fréquentant le sillage de Rachilde, ou bien par Rachilde elle-même. Les choses avaient dû être suffisamment engagées pour qu'elle en sollicitât l'annonce par la presse. Pourtant, *Noir sur Blanc*, un volume de 106 pages, parut à Nancy, dans le courant de l'année 1887, chez l'imprimeur Voirin. Brichanteau nous annonçait des textes qui devaient *faire du bruit* et l'auteur, Gyz-El, elle-même, dans son avant-propos prenait des airs outragés d'écrivain brimé et bridé.

« ... Ah ! je voudrais qu'on m'en laissât faire, des portraits ! Ce ne serait point, alors, les personnages veules que je vous présente, ombres falotes, profils tremblés, silhouettes indécises et incolores, noir sur blanc... »³⁵⁷

Au final, ces portraits étaient bien anodins et l'on s'étonne que quelque directeur (de journal ?), présenté au début de l'avant propos, ait renoncé à leur publication en raison de la virulence de la plume de l'auteur. De plus, au moins trois de ces textes avaient déjà été publiés par la presse, dans *La Dépêche de Nancy* et dans *L'Estafette*. Gyz-El n'avait donc pas été entièrement censurée. Mais cette présentation renfermait d'autres propos pour le moins surprenants de la part d'une féministe convaincue, quoique atypique, il est vrai :

« ... Pour les hommes, il y a encore un code d'honneur, dressé tant bien que mal, observé de ci, de là ; pour les femmes, il n'y en a aucun. Elles peuvent impunément accomplir toutes les petites trahisons, les perfidies, les

³⁵² Dans le N°33 (22 juillet 1890), p. 6, figure une liste des collaborateurs de *Rouen Artiste/Journal Littéraire, Théâtral et Artistique*, soit 74 noms, apparemment tous des hommes...

³⁵³ Né à Nîmes le 22 septembre 1858. Parmi ses fréquentations, on relevait les noms d'Eugène Ledrain, Marie Krysinska, Papus, Hugues Delorme, Jacques Ferny, Camille Lemonnier etc. Il devint plus tard directeur de *L'Echo de Rouen*.

³⁵⁴ Né à Rouen le 8 mars 1869. Citons seulement : *Rimes tendres* (1888), *Vers pour ma chatte* (1890) ou encore *Scapin commissionnaire* (1891). Il collabora à *La Plume* en 1891, à *Gil Blas* en 1893 et à *L'Ouest-Artiste* en 1894.

³⁵⁵ Au mois d'avril, ce même Brichanteau allait saluer la *Paysanne lorraine* exposée au Salon par la sculptrice P. Desbarres. Par ailleurs, *Nancy-Artiste* du 16 janvier 1887 avait également annoncé la parution de *Noir sur Blanc* chez P. Sevin.

³⁵⁶ Paul Georges Sevin, né en 1848. Il travaillait avec son épouse Delphine Geoffroy, également libraire.

Au début du XXe siècle, il s'associa à Eugène Rey, l'ami et futur éditeur de Rictus qui resta seul, ensuite, à cette adresse ; tandis que Paul Sevin trouvait un nouvel associé en la personne de Lucien Sarrat, 47, rue Vivienne.

³⁵⁷ *Op.cit.*, p.VII.

*vilenies qui leur conviennent ; elles sont toujours indemnes. Qu'elles parlent ensuite de leurs droits, ces irresponsables !... »*³⁵⁸

La plupart des récits qui composent ce recueil sont des nouvelles - publiées auparavant dans des périodiques -, un peu répétitives dans la thématique, mais d'un style plutôt agréable, évidemment souvent inspirées par les écrits de Maupassant. Seul le dernier texte fait tache : *Le Téléphone perfectionné* est une *fantaisie dialoguée* - selon les propres termes de l'auteur -, qui a manifestement été ajoutée pour épaissir le volume. Si le titre évoque les ouvrages dus, plus tard, à la plume de Gaston de Pawlowski, il ne présente qu'un intérêt de curiosité.

Sur les douze textes de *Noir sur Blanc*, sept portent des dédicaces identifiables: une à sa mère, une à Madame Pau, la mère de son amie Marie-Edmée, deux à des avocats – Maîtres J. Le Berquier et V. Courtois – une à M. E. Thouvenin, une à Albert Faurie et une dernière à Maupassant. Tout naturellement, sa nouvelle *Une Lorraine* était dédiée à Madame Pau.

C'était l'histoire de Lise Servin qui avait préféré tuer son mari plutôt que ce dernier ne se vît contraint sous la menace de guider l'armée prussienne. Issue d'une famille ultramontaine cossue, Louise Pétronille Emma Alleaume était née à Nancy le 28 juin 1826³⁵⁹. A l'âge de dix-huit ans, elle avait épousé à Nancy, en 1845, un capitaine de vingt ans son aîné, Césaire Vital Esprit Pau, qui cumulait le double handicap d'être de confession protestante et de n'avoir pas la moindre fortune³⁶⁰.

Nicole Cadène nous laisse un portrait très vivant de cette femme de caractère :

« ...Omniprésente dans le journal³⁶¹, Mme Pau y apparaît néanmoins comme presque insaisissable à force de se confondre avec l'idéal de la femme chrétienne. Calme, discrète, patiente et sobre, elle est aussi très pieuse, charitable, modeste et d'une inlassable activité. Sur les portraits qu'elle a faits d'elle, Marie-Edmée l'a toujours représentée le regard baissé vers ses mains refermées sur un livre, une plume ou quelque ouvrage de couture [...] Volontiers enjouée, d'une inaltérable égalité d'humeur, Emma Pau peut néanmoins se montrer cinglante et d'une sévérité implacable lorsque la morale ou la religion sont en cause... »³⁶²

Il est manifeste que sa personnalité dut beaucoup impressionner Marie-Paule Courbe. La dédicace d'*Une Lorraine* lui était assurément réservée : non seulement sa fille avait eu une conduite exemplaire durant la guerre franco-prussienne, mais de plus, son fils avait perdu la main droite à la bataille de Froeschwiller. Il n'est pas certain que l'admiration ait été réciproque si l'on en juge par les coupures que Madame Pau opéra dans le *Journal* de Marie-Edmée avant sa publication pour faire disparaître toute trace de Marie-Paule Courbe³⁶³. Mais, comme le précise Nicole Cadène, la censure pratiquée était probablement motivée par le souci de ne pas raviver des ragots concernant la liaison de sa fille avec son amie.

Concernant les deux avocats, nous ignorons jusqu'à quel point Marie-Paule avait pu en être assez proche au point de leur dédier ses écrits.

Sous le Second Empire, Jules Le Berquier³⁶⁴ avait été choisi par les princes d'Orléans pour représenter leurs intérêts en France. Durant l'année judiciaire 1884-1885, il avait été bâtonnier de l'ordre des avocats à la Cour d'Appel de Paris. Adversaire de la Commune, il s'était risqué à la politique en se présentant sans succès à la députation en 1871. Ce conservateur bon teint, qui préférait les grosses affaires civiles aux affaires criminelles,³⁶⁵ laissa plusieurs études, notamment sur *Le Barreau moderne français et étranger* et collabora à la *Revue des Deux-*

³⁵⁸ *Op.cit.*, pp.VI et VII.

³⁵⁹ Décédée à Nancy le 7 avril 1908.

³⁶⁰ Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.10.

³⁶¹ NDA le *Journal* de Marie Edmée.

³⁶² Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.10.

³⁶³ Cf. Nicole Cadène, *op.cit.*, p.315.

³⁶⁴ Né à Rogerville (76) le 24 mars 1819 ; décédé à Paris 1er le 25 février 1886.

³⁶⁵ Cf. l'article d'Albert Bataille in le *Figaro* du 26 février 1886, p.2.

*Mondes*³⁶⁶. Victor Courtois était avocat à la Cour d'Appel de Nancy³⁶⁷. D'abord inscrit au barreau de Paris, tout jeune défenseur, il avait plaidé en novembre 1871 devant le 6^e conseil de guerre de Versailles, pour le compte d'Armand Ludovic Herpin-Lacroix, dans l'affaire de l'exécution des généraux Lecomte et Clément Thomas. Malheureusement, il n'avait pu sauver la tête de son client, pourtant apparemment innocent dans cette affaire, si l'on en croit Lissagaray. En août 1870, il n'avait déjà pu éviter la peine capitale à Pierre Zimmermann, accusé d'être l'un des émeutiers lors de l'attaque de la caserne de La Villette. Sans forcément en épouser les thèses, Victor Courtois ne rechignait pas à défendre les hommes compromis lors de la Commune. C'est ainsi qu'il tissa des liens d'amitié avec un autre Lorrain, Hector France, qui, après avoir servi une dizaine d'années en Afrique dans un régiment de spahis, s'illustra par sa vaillance comme commandant de chasseurs à cheval en 1870, puis participa à la Commune. Réfugié en Belgique, puis en Angleterre, où il devint professeur à l'Académie militaire de Woolwich durant une quinzaine d'années : il envoyait ses écrits à de nombreux périodiques parisiens comme *Gil Blas*, *L'Echo de Paris*, *Le Petit Parisien* et également *L'Estafette*, en même temps qu'il déployait une intense activité littéraire³⁶⁸. Il ne rentra en France qu'en 1895 ; ce qui lui permit d'échapper aux rigueurs de la justice avec la condamnation de son ouvrage intitulé *Les Cent curés paillards* en 1884, puis, en 1885, avec les poursuites entamées par le parquet de la Seine pour son livre, intitulé *Le Péché de sœur Cunégonde*³⁶⁹, à l'occasion desquelles il fit appel pour sa défense à son ami Victor Courtois. Il est probable que ce qui unissait l'ancien militaire - qui avait rejoint les rangs de la Commune parce qu'il refusait la défaite - et l'homme de loi, président de l'Union patriotique de l'Est, était leur commune volonté de préparer la Revanche.

La nouvelle intitulée *Le Bonhomme Lucco* était dédiée à un certain "M. E. Thouvenin". Il s'agissait d'Edouard Joseph Thouvenin³⁷⁰, éminent professeur au lycée de Nancy, dont les discours prononcés à l'occasion de certaines distributions des prix avaient reçu la consécration de la publication, comme celui de 1882 portant sur "*L'éducation civique et militaire*", par exemple. Normalien, il avait enseigné dans divers lycées de province avant d'être nommé définitivement à Nancy en 1854. Deux ans plus tard, il s'y mariait et l'on trouvait parmi ses témoins un certain Nicolas Barbier, confiseur établi à Nancy, autrement dit un collègue de l'oncle Lebègue. Le dernier dédicataire que nous évoquerons est donc Albert Faurie. Nous n'avons pas de certitude absolue quant à son identification, mais il nous semble vraisemblable de reconnaître ici celui qui allait devenir le futur général Faurie. Voici pourquoi : Baptiste, dit Albert, Faurie était natif de Montélimar³⁷¹ comme Gérald Pau – de cinq ans son aîné – et il avait servi dans des régiments d'infanterie comme capitaine tandis que Gérald Pau y avait le grade de chef de bataillon³⁷². De plus, par son mariage avec Jeanne Aniéry, célébré justement durant l'année 1887, il s'alliait à une vieille famille lorraine originaire de Metz, les Decisy, elle-même apparentée aux Pellet de Bonneville qui habitaient

³⁶⁶ A noter que dans le *Journal des interviews* du 4 au 10 août 1892, page 1, colonne 2, le rédacteur rendait un hommage appuyé à l'illustre, regretté et impeccable *Le Berquier*. Comment ne pas voir ici l'influence de Marie-Paule Courbe.

³⁶⁷ Né à Nancy le 14 avril 1844 ; décédé à Nancy le 2 décembre 1897.

³⁶⁸ Sur ce personnage hors du commun, cf. René Fayt, *Un témoin oublié : Hector France*, in *Histoires littéraires*, N° 11 (juillet-août-septembre 2002), pp. 90 -128.

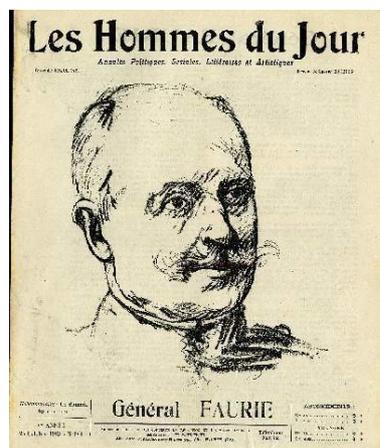
³⁶⁹ Publié d'abord en feuilleton dans *Le Petit Parisien* durant l'année 1880, l'ouvrage connut plusieurs éditions entre 1880 et 1893, mais c'est celle de 1885, parue chez H. Oriol et Cie, éditeurs, Paris, 11, rue Bertin-Poirée, illustrée par Pascin, Carlo et d'autres, qui suscita l'ire du procureur de la République en raison d'un dessin jugé obscène en première page. L'action de ce roman se déroulait à Nancy, dans le quartier de la place Saint-Epvre

³⁷⁰ Né à Toul le 22 mars 1827 ; décédé à Nancy le 12 avril 1910.

³⁷¹ Né à Montélimar le 14 mai 1853 ; décédé à Nice le 17 janvier 1938.

³⁷² Entre 1880 et 1892, Albert Faurie servit respectivement aux 65^e, 130^e, 66^e régiments d'infanterie, tandis que Gérald Pau, entre 1871 et 1897, était affecté aux 120^e, 77^e et 117^e régiments d'infanterie de ligne.

Nancy, 56, place de la Cathédrale³⁷³, c'est-à-dire à deux pas du domicile des parents de Marie-Paule Courbe. Albert Faurie effectua une brillante carrière militaire qui l'amena jusqu'au grade de général de division³⁷⁴. Enfin, s'il fallait un indice supplémentaire, précisons que ce fut Gerald Pau, général de division, commandant le 20^e Corps d'armée qui remit les insignes d'officier de la Légion d'honneur au général de brigade Faurie, commandant la 22^e brigade d'infanterie, à Nancy, en 1907. Cela fait beaucoup de coïncidences pour que ce général Faurie ne soit pas notre homme.



Les Hommes du Jour N° 301.

1887 fut donc l'année Marie-Paule Courbe, ou, si l'on préfère G. d'Estoc, puisqu'elle publia l'essentiel de ses ouvrages durant cette période : *Noir sur Blanc*, *La Vierge-Réclame* - titre auquel nous consacrons un chapitre entier dans la présente étude - et enfin *La Revue Caudine*, entièrement rédigée par son auteur, un peu à la manière des *Taches d'encre* de cet autre lorrain, Maurice Barrès, trois années auparavant. Nous n'avons retrouvé que le deuxième numéro de cette publication, daté de décembre 1887. Il se trouve à la BnF³⁷⁵. Nous savons qu'il y eut un premier numéro au mois de novembre précédent - précisément le 7 -, car l'information nous en est fournie dès la deuxième page. Par ailleurs, cela nous est confirmé par un entrefilet - non signé, mais probablement dû à Henri Teichmann, omniprésent dans la revue -, paru dans *Nancy-Artiste* du 6 novembre 1887 :

« *Sous ce titre va paraître le 7 novembre une nouvelle publication littéraire nancéienne. Nous croyons que le directeur de cette revue est une directrice, dont nos lecteurs pourraient trouver le nom dans notre Lorraine au Salon ; la signature Gyz-el qui figure parmi les noms des collaborateurs de la Revue Caudine, est d'ailleurs bien connue des Nancéiens. Voici le sommaire du premier numéro :*

A nos lecteurs... La Rédaction

La joie chez les riches} Gyz-el

La joie chez les pauvres...} Gyz-el

Silhouettes (profils lorrains) ... XXX

Tribune ... La Rédaction

La Revue Caudine peut paraître un titre bien batailleur, on sait par ailleurs que Gyz-el ne place pas l'indulgence au nombre des vertus : attendons-nous donc à quelques numéros qui pourraient prendre comme épigraphe cette variante à la phrase fameuse "in caudinâ venenum" (sic) ».

³⁷³ Aujourd'hui appelée place Monseigneur Ruch. A ce numéro 56 se trouve le magnifique hôtel des Prélats.

³⁷⁴ Catalogué comme général républicain, il fut limogé en 1913, à la suite de la communication à plusieurs journaux du texte d'une plainte remise par lui, la veille, au ministre de la Guerre contre les généraux Joffre et Chomer.

³⁷⁵ Les Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle ainsi que la Bibliothèque municipale de Nancy ne conservent aucun exemplaire de cette revue.

Y aurait-il eu plus de deux numéros ? Nous ne le pensons pas. Cependant, un billet signé Marzac paru dans *Gil Blas* du 28 janvier 1892 nous incline à émettre l'hypothèse que cette *Revue Caudine* aurait pu connaître une résurgence :

« *Petit billet du matin – A Madame Astié de Valsayre. Je n'ignore pas, Madame, que vous collaborez à la Revue Caudine, un journal de propagande prêchant la révolte du cotillon contre la culotte, et dont le titre, plein d'équivoques pour un illettré, ne saurait effaroucher la pudeur d'une âme fortifiée par la lecture de Tite-Live. Vos articles violents, vos points d'exclamation, dont vous faites autant de leviers pour remuer le monde, révèlent en vous la foi robuste d'une Torquemadette capable de mettre les femmes à la torture plutôt que ne point les affranchir...* ».

Nous ignorons qui se cachait derrière le pseudonyme de Marzac – probablement un domino féminin, d'ailleurs – mais ce billet atteste bien de l'existence d'une *Revue Caudine* – publication à caractère féministe – en 1892, avec pour collaboratrice une proche de Marie-Paule Courbe : Astié de Valsayre. Malheureusement, il n'y a aucune trace d'un tel titre à cette date dans aucune bibliothèque.

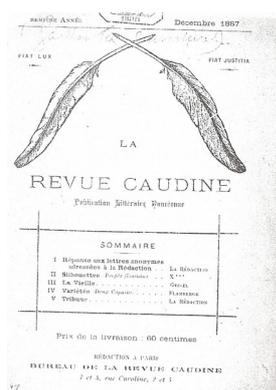
La Revue Caudine de 1887, sous-titrée *Publication Littéraire Nancéenne*, se présentait sous la forme d'une livraison de 26 pages, au prix de 60 centimes. Imprimée par Maine, 8, rue Rochemouart, tout comme *La Vierge-Réclame*, le bureau de la revue était domicilié à Paris, 2 et 4, rue Caroline, dans le XVII^e Arrondissement, adresse personnelle de Marie-Paule Courbe. A noter qu'à la même époque vivait également dans ces lieux le peintre Abel Truchet³⁷⁶ qui exposa deux de ses tableaux, en 1892, à la vingt-neuvième exposition de la Société Lorraine des Amis des Arts. Marie-Paule Courbe se présentait comme directrice-gérante de sa publication sous son nom d'épouse : Mme Paule P. Desbarres. Quant aux signatures figurant au sommaire – X***, Gyz-El et Flamberge -, elles ne trompaient personne : il s'agissait de la même personne. Dans *Silhouettes (profils féminins)*, X*** réglait ses comptes avec une famille de commerçants parvenus dont *la morgue* déplaisait à l'auteur. L'identification de ces personnes ne dut guère poser de problème aux lecteurs de la revue ; car, si l'on croise tous les indices semés par Marie-Paule Courbe – père épicier, dans les parages de la rue Saint-Jean et de la rue des Ponts, belle-fille professeur de piano -, grâce aux différents annuaires de Nancy³⁷⁷, on tombe sur une famille Aubry, dont le père était épicier 37, rue Saint-Georges, en 1866 et la belle-fille, professeur de piano, 52, rue des Tiercelins. Il est, en revanche, plus difficile d'identifier les deux peintres évoqués par Flamberge dans l'article intitulé *Deux Copains*, qui faisait suite à une polémique engagée dans le numéro de novembre. De ces deux amis, l'un, peintre orientaliste, avait la préférence de Marie-Paule Courbe. L'autre avait intrigué pour obtenir la place de professeur d'art au lycée de Nancy et l'avait obtenue au détriment de son compagnon, pourtant plus qualifié. A l'époque, cela dut être limpide pour les lecteurs de la gazette qui reconnaissaient sans peine les deux artistes dont il était question. Gyz-El donnait une nouvelle, encore inspirée par celles de Maupassant, intitulée *La Vieille*. Enfin, *La Rédaction* – c'est-à-dire Marie-Paule Courbe – introduisait et concluait la livraison en alimentant les ragots de la vie locale. Ainsi, elle commençait par une *Réponse aux lettres anonymes adressées à la rédaction*. A la lire, cette juvénile revue aurait été assaillie de courriers émanant de nombreux corvidés. Du coup, elle en profitait pour défendre la mémoire de "*ce pauvre Sidrot, estimé de tous, unanimement regretté*" qui avait été jadis "*littéralement bombardé*" de lettres anonymes en son temps. Il s'agissait d'Antoine-François Sidrot, un entrepreneur qui avait été adjoint au maire de Nancy, chargé des travaux, de 1875 à sa mort, le 24 juillet 1887³⁷⁸. Sans doute avait-il été en contact avec l'oncle Solet, cet autre industriel du bâtiment nancéen. Pour conclure, *la Rédaction* reprenait la plume pour

³⁷⁶ Né à Versailles le 29 décembre 1857 ; décédé à Auxerre le 9 septembre 1918. C'était un élève de Benjamin Constant, de Jules Lefebvre et de T.R. Fleury. Louis Abel Truchet était d'origine lorraine pas sa mère.

³⁷⁷ *Annuaire administratif, statistique, historique, judiciaire et commercial de la Meurthe* par Henri Lepage, 1866. *Annuaire de Nancy et du département*, Nancy, Sordoillet, 1893.

³⁷⁸ Il était né à Bouxières-aux-Dames le 23 janvier 1832.

une *Tribune* ... d'humeur. On y contestait l'opportunité de l'érection d'une statue de l'abbé Trouillet³⁷⁹ agenouillé sur la place Saint-Epvre, préférant un buste et une plaque pour honorer sa mémoire. On y dénonçait deux frères, anciens négociants de Nancy, qui avaient fait enfermer leur sœur dans une "*maison cloîtrée de réclusion*". Enfin dans une *Note Particulière*, la rédactrice prenait vivement à parti M. H. Teichmann, coupable d'avoir intrigué auprès d'elle afin d'obtenir sa confiance et lui servir de correspondant à Nancy. Mais en réalité, ce personnage – que Marie-Paule Courbe pensait instrumentalisé par un tiers – s'était rapproché d'elle uniquement dans le but de lui nuire ensuite par des articles. En 1887, Henri Teichmann³⁸⁰ collaborait au *Journal de la Meurthe et des Vosges*³⁸¹, le périodique conservateur dirigé par Edgard Auguin et surtout à *Nancy-Artiste* de Gouttière-Vernolle. Il semble avoir été un ami proche de Maurice Barrès et de Paul Adam qui lui dédia, en 1890, *L'Essence de Soleil*, roman aux relents fortement antisémites. De même, Barrès avait signé la préface de son *Nancy-salon*, en 1888³⁸². En septembre 1889, alors que Barrès et Adam étaient candidats boulangistes, respectivement dans la troisième et dans la deuxième circonscription de Meurthe-et-Moselle, Teichmann, à l'époque directeur de *L'Express*, un périodique boulangiste, s'était bagarré avec Gugenheim, qui tenait les rênes de la très anti-boulangiste *Dépêche de Nancy* au théâtre municipal de Nancy.³⁸³ Le 11 novembre suivant, il servait de témoin à Maurice Barrès, en compagnie de Paul Adam, dans un duel contre le directeur de *l'Est Républicain*, Léon Goulette, qui avait été attaqué par le futur auteur de *La Colline inspirée* dans un article du *Courrier de l'Est*.³⁸⁴



[La Revue Caudine](#)

A la dernière page de sa revue, Marie-Paule Courbe n'hésitait pas à vanter les mérites de son roman, *La Vierge-Réclame*, qui venait de paraître, en indiquant avec forfanterie que la totalité du premier tirage s'était vendu en quelques jours. Il n'est pas inintéressant de découvrir comment elle le présentait alors :

« *Ce volume, tout d'actualité, doit être lu par quiconque s'intéresse au mouvement littéraire et au monde des lettres, par quiconque est curieux des dessous parisiens, car il abonde en révélations piquantes sur certaines personnalités parisiennes tapageuses. Il a l'intérêt d'un roman et la portée d'une satire ; il nous peint la bohème des lettres qui a remplacé celle de Mürger. Nous ajouterons qu'il est amusant et nous sauve de l'ennui noir que*

³⁷⁹ Joseph Trouillet, né à Lixheim le 24 septembre 1809 ; décédé le 18 mars 1887 ... à la fin de la messe. Il avait fait construire plusieurs églises et, en particulier la basilique Saint-Epvre.

³⁸⁰ Mort à Paris en 1922, il utilisa également le pseudonyme Henry-Desestangs ("Teich" veut dire "étang" dans la langue de Goethe), sous lequel il collabora notamment au *Pays Lorrain*.

³⁸¹ Quotidien essentiellement de politique nationale et internationale qui ne laissait aucune place à la culture et très peu aux nouvelles locales.

³⁸² Henri Teichmann, *Nancy-salon*, préface de Maurice Barrès, Nancy, imprimerie de G. Crépin-Leblond, 1888

³⁸³ Cf. François Broche, *Maurice Barrès*, J.-C. Lattès, 1987, p.180.

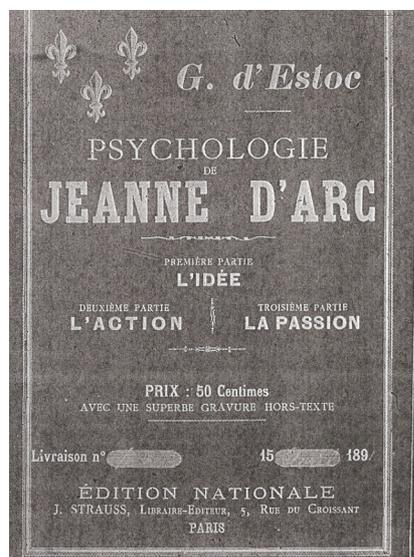
³⁸⁴ Idem p.187.

nous donnent les publications à la mode sous prétexte d'exactitude et d'analyse. De charmants dessins égagent le texte très vif, très clair, très précis et très mordant. C'est une véritable petite œuvre d'art. »³⁸⁵

En toute modestie, bien sûr.

Enfin, précisons que la revue donnait une publicité à deux périodiques : *La Fortune*, un tout récent hebdomadaire financier et *La Jeune France*, cette publication littéraire déjà ancienne puisque fondée par Albert Allenet et Paul Demeny en 1878. *La Fortune*, qui n'eut qu'une brève existence, était dirigée par les hommes d'affaires, Eugène Dupont et Eugène Lemaire. Ils étaient connus comme négociants de laines et cotons mais avaient fait faillite ; faillite au lendemain de laquelle ils avaient lancé ce journal destiné, entre autres, à attirer les investisseurs dans le capital de sociétés des mines d'or d'Afrique du Sud³⁸⁶. Hélas, nous ignorons totalement quelle était la nature des éventuels liens entre Marie-Paule Courbe et ces deux financiers. *La Jeune France* était une revue, alors perçue comme anti-décadente. Tout ce qui comptait dans le monde des lettres y avait collaboré depuis sa fondation. Elle vivait ses derniers mois d'existence. Là encore, nous ignorons ce qui poussait *La Revue Caudine* à mettre en avant *La Jeune France* si ce n'est la présence de deux jeunes littérateurs lorrains, Stanislas de Guaita et Maurice Barrès, aux sommaires de décembre 1887 et janvier 1888. La dernière contribution littéraire de Marie-Paule Courbe fut celle consacrée à la Pucelle d'Orléans avec la publication de sa *Psychologie de Jeanne d'Arc*, sous la signature de G. d'Estoc, chez J. Strauss en 1891. Il s'agissait d'une brochure de 16 pages, première livraison, datée du 15 avril, d'une série, ouverte par souscription, qui s'annonçait assez riche :

« Cette œuvre paraîtra le quinze de chaque mois en livraisons de luxe de seize pages in-8° jésus, imprimées sur papier chamois avec cadres, fleurons et grands caractères elzéviens... La 1^{ère} partie L'IDEE comprendra 8 livraisons du 15 avril 1891 au 15 novembre. La 2^{ème} partie L'ACTION comprendra 5 livraisons du 15 décembre 1891 au 15 avril 1892. La 3^{ème} LA PASSION comprendra 5 livraisons du 15 mai 1892 au 15 septembre, plus, le même jour, un supplément gratuit renfermant des pages de garde et titres pour la reliure, la table méthodique des matières et la table de justification pour la classification des gravures... ».



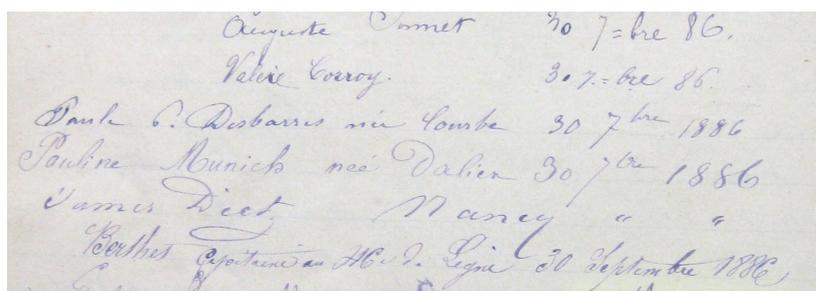
[Psychologie de Jeanne d'Arc](#)

Hélas, la livraison du 16 avril 1891 ne connut pas de suite, probablement parce que la souscription lancée ne fut pas couverte. La qualité de l'édition s'annonçant assez luxueuse, J. Strauss recula devant le peu d'enthousiasme qui avait accueilli ce premier fascicule. Le plan

³⁸⁵ *La Revue Caudine*, p.25.

³⁸⁶ C'était une véritable ruée vers l'or dans la presse parisienne avant que la guerre au Transvaal ne provoquât le krach de 1895-1896. Rappelons, au passage, que c'est à cette époque qu'Albert Kahn commença à bâtir sa fortune en spéculant sur les mines d'or et de diamants d'Afrique du Sud. Par la suite, Lemaire et Dupont s'établirent banquiers rue du Quatre-Septembre.

de publication était si précis que nous pensons que Marie-Paule Courbe avait, sinon, achevé, au moins suffisamment avancé son étude sur Jeanne d'Arc. Que sont devenus les autres chapitres ? Nous l'ignorons. Cette passion pour la Pucelle, elle l'avait partagée avec Marie-Edmée Pau, auteur de *L'Histoire de notre petite soeur Jeanne d'Arc dédiée aux enfants de la Lorraine*³⁸⁷. Nous ne reviendrons pas ici sur les rapports quasi-fusionnels qu'entretenait Marie-Edmée avec le souvenir de l'héroïne nationale par excellence : Nicole Cadène les a remarquablement décrits dans son ouvrage. Nous savons que Marie-Paule visita la maison de Jeanne d'Arc le 30 septembre 1886, puisque nous pouvons lire son nom "*Paule P.Desbarres, née Courbe*", porté de sa main sur le *Livre d'or* de ladite maison.



Livre d'or de la maison de Jeanne d'Arc - Cliché pris par Nicole Cadène (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle)

Ce jour-là, elle était manifestement accompagnée par deux autres personnes dont on lit les noms sous celui de Marie-Paule Courbe : "*Pauline Munich, née Dalien*" et "*James Dietz, Nancy*" ; cette dernière précision géographique nous permettant d'associer ces trois personnes. Pauline Munich était la fille du docteur Prosper Dalien, installé à Nancy, 4, rue des Quatre Eglises. Elle était l'aînée de Marie-Paule de treize années³⁸⁸. En 1863, elle avait épousé, à Nancy, Philippe Amand Munich, un négociant, fils du maire de Malzéville. Mais le personnage de la famille le plus intéressant pour Marie-Paule était sans nul doute, le défunt frère de Pauline Munich, le capitaine Dalien, également prénommé Prosper. Comme Gérard Pau, le frère de sa tendre amie, celui-ci était un authentique héros. Alors qu'il était sous-lieutenant au 2^e régiment de Dragons basé à Toul, il s'était engagé du côté de l'armée de l'Union lors de la Guerre de Sécession, dans le 208^e régiment des volontaires de Pennsylvanie qui combattait sous les ordres du général John F. Hartranft. Le gouvernement de Napoléon III ne cachant pas sa sympathie pour les Confédérés, l'engagement pour l'autre bord de ce militaire était assez courageux. Il devait mourir à Washington le 2 juin 1865 des suites des blessures reçues à la bataille du Fort Stedman devant Petersburg le 26 mars³⁸⁹. En ce qui concerne la seconde personne qui accompagnait Marie-Paule Courbe à la visite de la maison de Jeanne d'Arc, James Dietz, nous n'avons aucune information, si ce n'est qu'il était très probablement apparenté au banquier Ferdinand Dietz, établi à Nancy, 4, rue de la Monnaie, qui avait été le témoin de Marie-Paule Courbe lors de son union avec Parent-Desbarres en 1875.

Cette première – et ultime – livraison de sa *Psychologie de Jeanne d'Arc* se présentait avec une dédicace de G. d'Estoc à Sarah Bernhardt, Charles Gounod, Jules Barbier, Joseph Fabre, Siméon Luce, Emmanuel Frémiet et Louis Carrier-Belleuse ; tout simplement parce que chacun de ces artistes avaient su, à travers leur art, "*rendre vivante, humaine et suggestive, la figure de Jeanne d'Arc*". Nous noterons, au passage, qu'elle omettait de citer son maître Henri Chapu, auteur d'une remarquable *Jeanne d'Arc*. Un portrait de l'auteur, une sanguine faite à

³⁸⁷ E. Plon, 1874.

³⁸⁸ Françoise Pauline Munich était née à Thiaucourt le 26 janvier 1832.

³⁸⁹ Né à Thiaucourt, le 20 février 1838, il repose au Mount Kalma Cemetery d'Harrisburg en Pennsylvanie. A noter que son monument mortuaire indique un lieu de naissance fantaisiste (Chiancourt, Mouilbe).

partir du portrait au fusain d'Henri Louyot, reproduit par Pierre Borel dans *Maupassant et l'Androgyne*, illustre l'ouvrage. La présentation se décomposait entre une avant-préface et une préface intitulée *Les Rédempteurs*. Dans la première partie, l'auteur se livrait à quelques confidences sur elle-même :

« *J'ai commencé ce livre, croyant faire une simple chronique. Le sujet m'a prise, enveloppée, tyrannisée. Il me possédait si bien que je vécut positivement six mois en plein quinzième siècle, cœur à cœur avec Jeanne. Je passais mes journées à la Bibliothèque ; j'écrivais la nuit et n'arrivais point à prendre assez vite mes renseignements [...] Deux ou trois romans chômaient sur ma table de travail : j'en avais comme le mépris [...] Je crus longtemps que tout avait été dit sur Jeanne d'Arc. Erreur. On n'a pas dit assez ce qu'elle avait souffert dans le tréfonds de son être anormal et sublime... J'ai osé cette tâche. J'ai osé plaindre l'éternel malheur de la femme née pour une œuvre virile... ».*

Cette vision de Jeanne, très ...estocquienne, ne pouvait pas emporter l'adhésion de l'autorité religieuse. Ainsi, Monseigneur Jean-Pierre Pagis³⁹⁰, l'évêque de Verdun, auquel l'auteur avait envoyé sa brochure, après des compliments d'usage, émettait-il les réserves suivantes :

« *...Je me figure, et je serais heureux de me tromper, que le monde où vous vivez n'a qu'une demi-croyance au surnaturel et ne peut comprendre Jeanne qu'à demi [...] Jeanne est un miracle, comme autrefois Judith en fut un, et le berger David un autre [...] Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil et de vous adresser une prière ? Ne laissez pas dans l'ombre le côté surnaturel, qui est le vrai, de la mission de Jeanne d'Arc... ».*³⁹¹

Le travail critiqué était cependant assez bien troussé et, pour tout dire, plutôt sérieux : l'on devine que Marie- Paule Courbe avait dû passer du temps à la Bibliothèque Nationale. Mais l'édition était totalement incompréhensible : un premier chapitre de trois pages et demie, un deuxième de quatre pages et demie et un troisième amputé, s'arrêtant à la première page ! A part cette lettre de Monseigneur Pagis, nous n'avons pas collecté d'autres réactions, si ce n'est celle, indirecte, de Pierre Lanéry d'Arc³⁹². Dans *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc. Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc*³⁹³, ce dernier déclarait qu'il n'avait pu se procurer *La Psychologie de Jeanne d'Arc* et s'en montrait fort courroucé car il avait dû s'en remettre au *Journal des interviews* pour se faire une idée de l'ouvrage. Pourtant *Le XIXe Siècle* du 14 mai 1891 en faisait une annonce qui ne semblait pas inspirer quelque crainte quant à la difficulté de se procurer cette publication. Sa critique se fondait donc sur le compte-rendu donné par cette éphémère publication. Si, aujourd'hui, ce numéro du 1^{er} avril 1891 du *Journal des interviews* est devenu totalement introuvable, grâce au recoupement entre les citations faites par Pierre Lanéry d'Arc et le large passage dudit journal reproduit par Pierre Borel dans *Maupassant et l'Androgyne*³⁹⁴, nous comprenons ce qui avait pu déclencher l'ire de l'historien johannique :

« *...Nous avons un article curieux...contenant une longue biographie de cette femme auteur inconnue, qui met, paraît-il, toute son ambition à ressembler à Jeanne d'Arc. Les neuf colonnes de l'article sont une comparaison entre cette femme à jeunes gens et la sainte héroïne. A en juger par les potins féminins, histoires de filles et de souteneurs, monde interlope au milieu duquel elle vit, il faut que le signataire de l'article – qui croit écrire en français – soit un imbécile pour avoir imaginé une comparaison pareille, et la dite Mme d'Estoc une détraquée, pour avoir fait faire une tartine pareille... ».*

Suivait un extrait de l'interview qui, s'il pouvait passer pour grandiloquent, voire ridicule³⁹⁵, ne méritait certes pas les très hostiles remarques de Monsieur l'avocat, dont la prose versait

³⁹⁰ Né à Pléaux le 15 juillet 1835 ; décédé le 18 novembre 1908. Evêque de Verdun de 1887 à 1901. Auteur d'une *Lettre pastorale sur Jeanne d'Arc et la France*, datée du 2 février 1891, Verdun, imprimerie Ch. Laurent, 43 p.

³⁹¹ Cité in Pierre Borel, *Maupassant et l'Androgyne*, p.204.

³⁹² Né à Aix-en-Provence le 20 janvier 1861 ; décédé à Narbonne en 1921. Docteur en droit, avocat à la Cour d'Appel d'Aix et grand spécialiste de Jeanne d'Arc.

³⁹³ Paris, librairie Techener, 1894, notice 737, p.325.

³⁹⁴ *Op.cit.*, pp.40-45.

³⁹⁵ « *...Nous pénétrons sur la pointe de nos pieds dans ce sanctuaire de travail du plus pur gothique flamboyant et voici Madame d'Estoc : Oh ! Jeanne d'Arc ! Tel est le cri qui jaillit soudain de nos lèvres. C'est que positivement on croirait voir l'idéale amazone quand on la voit ainsi, cette Mme Gisèle d'Estoc, avec la coiffure authentique des cheveux coupés courts derrière... ».* Cité in Pierre Borel, *Maupassant et l'Androgyne*, p.41.

carrément dans l'injure et la diffamation, lorsqu'il parlait de cette "détraquée", de cette "femme à jeunes gens", vivant dans un "monde interlope" de "filles" et de "souteneurs". Comment expliquer cette animadversion, manifestement alimentée par des ragots, si ce n'est par un certain degré de connaissance, plus ou moins proche, de Marie-Paule Courbe ? De façon à appâter le lecteur, l'éditeur offrait en prime à tout souscripteur de cette *Psychologie de Jeanne d'Arc* une chromotypographie reproduisant *L'Entrée triomphale de Jeanne d'Arc à Reims*, œuvre exécutée sur vélin, en 1890, par le peintre Joseph Van Driesten³⁹⁶ pour la maison Boussod et Valadon, alias Goupil, afin que cette dernière pût en commercialiser des tirages. Hasard ou pas ? Notons que c'était cette société qui vendait les reproductions du tableau de Bayard, *La Réconciliation*.³⁹⁷ Pour en terminer avec les informations apportées par cette unique livraison de la *Psychologie de Jeanne d'Arc*, nous relèverons les annonces suivantes sur la dernière page :

« Du même auteur :
 Ont paru :
Noir sur Blanc ...1 plaq.
La Revue Caudine...3 livr.
Les Gloires Malsaines (couverture coloriée et 18 dessins de Fernand Fau)...1 vol.

Sous presse

Vengeance du Cœur
 Ouvrage mis en vente le 1^{er} juin 1891 ...1 vol.

Pour paraître prochainement

Tristesses Humaines (nouvelles) ... 2 vol.
Les Gueux de Lettres (roman de mœurs parisiennes)...1 vol.

En préparation

L'Amour Assassin (roman contemporain)... 1 vol. »

Ainsi, nous apprenons qu'il y eut bien trois numéros de la *Revue Caudine* (donc : novembre, décembre 1887 et janvier 1888), et qu'un ouvrage, *Vengeance du Cœur*, était sur le point de paraître ; mais celui-ci ne vit jamais le jour. Il est probable que ce titre ait été programmé par un éditeur, peut-être même par Strauss, mais l'échec de sa *Psychologie de Jeanne d'Arc* et, sans doute, les démêlés avec le petit milieu symbolo-décadent durent faire reculer, puis annuler la publication par l'éditeur pressenti. Les trois autres titres ne parurent pas davantage : les romans restèrent, sans doute, à l'état de projet, mais les nouvelles, publiées dans la presse, existaient et auraient, au moins, pu constituer un volume.

Mais nous ne quitterons pas la question des rapports entre Marie-Paule Courbe et Jeanne d'Arc, sans évoquer la liaison que celle-ci aurait entretenue, d'après l'incontournable Borel³⁹⁸, avec le père Didon³⁹⁹ : la Pucelle ayant été, au moins à un certain moment, au centre de leurs échanges. Que Marie-Paule Courbe ait pu fréquenter ce religieux n'est effectivement pas une

³⁹⁶ Joseph Van Driesten. Originaire du Nord. Né le 16 mai 1853 ; mort à Paris le 3 novembre 1923. D'abord apprenti boulanger, il étudia auprès d'Alphonse Colas (1818-1887) à l'école de peinture de la ville de Lille. Peintre d'histoire, miniaturiste, héraldiste, il se fit connaître dans les cours d'Europe, d'où il revint croulant sous les décorations. Sur cet artiste, on consultera avec profit *La Revue du Nord*, 2e semestre 1893, pp.299-303.

³⁹⁷ Voir le chapitre *A ectoplasme, ectoplasme et demi : L'hypothèse Emma Rouër*.

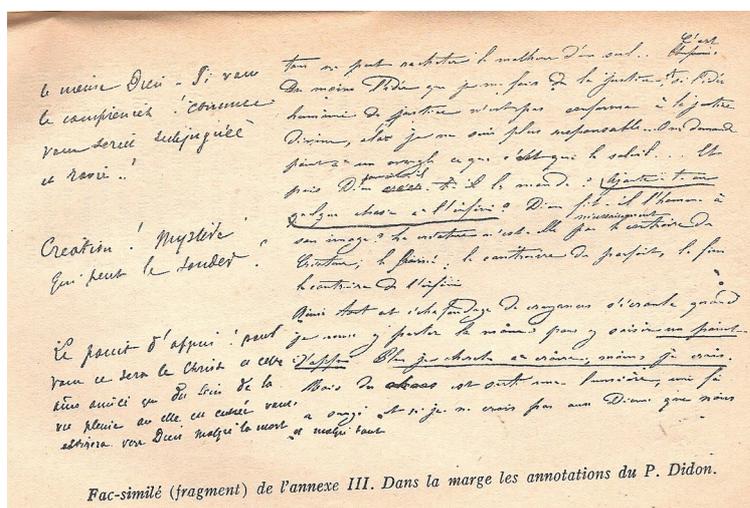
³⁹⁸ *Op.cit.*, pp.55-57.

³⁹⁹ Henri Didon, né le 17 mars 1840 au Touvet et mort à Toulouse le 13 mars 1900. Dominicain, ce fut le prédicateur vedette de la seconde moitié du XIXe siècle.

hypothèse absurde. Nicole Cadène nous dit qu'en janvier 1870, Marie-Edmée Pau avait fait sa connaissance à Nancy⁴⁰⁰. Une correspondance s'en était suivie, néanmoins, elle fut éphémère en raison de la forte opposition des deux personnalités. Marie-Paule Courbe, alors présente à Paris, aurait pu rencontrer le père Didon, sur la recommandation de Marie-Edmée, mais rien ne vient étayer cette hypothèse. Borel prétend que Marie-Paule lui avait demandé audience – évidemment, il ne dit pas quand – et qu'une relation épistolaire s'était établie. Pour appuyer ses dires, il fournit, pour une fois, un fac-similé d'un fragment de lettre de Marie-Paule prétendument annoté de la main du prédicateur. La seule datation possible de leurs relations se situerait après la publication de la *Psychologie de Jeanne d'Arc*, puisque Borel cite une lettre que le père Didon aurait adressée à Marie-Paule Courbe après la publication de son ouvrage :

« ...J'étais loin, certes, de soupçonner en vous un historien d'une si grande force d'évocation. Maintenant, je connais la sainte héroïne qui nous est chère à tous deux. On dirait que vous l'avez connue. Vous nous montrez Jeanne habillée en page, un vrai page qui aime les chevaux, les armures, les bannières. Tout cela est décrit de main de maître... Je vous le répète, vous êtes de la taille de Michelet avec quelque chose d'aéré, de lyrique en plus. Vous êtes un maître. »⁴⁰¹

Outre le fait qu'il est difficile d'imaginer un dominicain goûter l'œuvre d'un Michelet, il nous paraît peu probable qu'on écrive de telles choses à quelqu'un qui n'a, somme toute, publié qu'une brochure sur le sujet... ou alors pour se payer sa tête. Certes, on peut encore objecter que, Marie-Paule ayant probablement déjà rédigé l'ensemble de son travail, son correspondant faisait alors référence à l'intégralité du manuscrit qu'il aurait eu entre les mains et non à une simple brochure. Mais, là encore, nous penchons plutôt pour un apocryphe rédigé par Borel lui-même. Voici pourquoi. A la page 207 de son *Maupassant et l'Androgyne*, Borel offre un fac-similé d'un "manuscrit de Gisèle d'Estoc annoté par le P. Didon". Si l'on reconnaît bien l'écriture de Marie-Paule Courbe, en revanche, l'annotateur n'est certainement pas le père Didon.

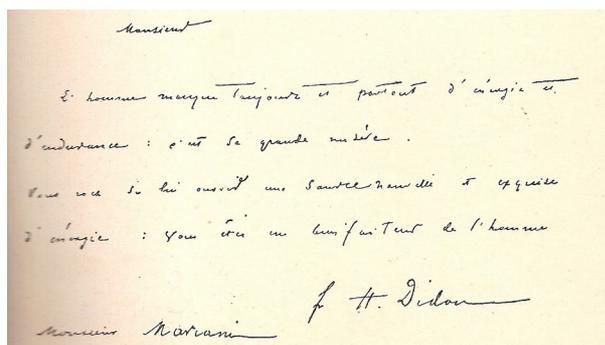


Écriture du père Didon in *Maupassant et l'Androgyne*

En effet, grâce au célèbre "pinardier" corse, nous disposons d'un fac-similé de l'écriture du père Didon publié dans le premier tome de l'*Album Mariani*.

⁴⁰⁰ *Op.cit.*, pp.234-235.

⁴⁰¹ *Op.cit.*, p.57.



402

Il est évident qu'il ne s'agit pas de la même écriture. Mieux, on ne peut même pas accuser une quelconque évolution de la graphie du prélat avec le temps, puisque le premier document est censé se situer autour de 1890, tandis que le second est, au plus tard, datable de 1894.

Ainsi, il nous est impossible de confirmer l'information fournie par Borel sur de prétendues relations entre Marie-Paule Courbe et le père Didon.

Après avoir lu les nouvelles de Marie-Paule Courbe dans le recueil *Noir sur Blanc*, Armand Lanoux n'hésitait pas à déclarer qu'elle était *incontestablement* une élève de Maupassant⁴⁰³.

Cette parenté, que les spécialistes de l'auteur de *Bel-Ami* apprécieront, est évidemment une preuve supplémentaire des liens ayant existé entre ces deux personnalités. Ce ne fut pourtant pas la fréquentation de son amant qui décida la sculptrice à se lancer en littérature. Entrée dans cette voie par identification à Gyp, elle en ressortit par imitation de Maupassant. L'année 1887 fut la plus prolifique de sa production littéraire puisqu'elle vit la publication d'un recueil de nouvelles, d'un roman et d'une revue. Si l'on met de côté la revue, car très éphémère, le roman, qui, au fond, est un épiphénomène dans l'œuvre littéraire de Marie-Paule Courbe, il reste que cette dernière laisse derrière elle une somme appréciable de nouvelles, non dénuées d'intérêt, dont certaines, d'ailleurs, n'ont toujours pas été retrouvées à ce jour. Néanmoins, la seule de ses œuvres qui ait marqué ses contemporains fut sans conteste le roman qu'elle avait bâti pour assouvir sa vengeance à l'égard de Rachilde : *La Vierge-Réclame*.

⁴⁰² In *Figures Contemporaines*, tirées de l'*Album Mariani*, premier volume, n.p., E. Flammarion, 1894.

⁴⁰³ *Op.cit.*, Grasset (1979), pp.397-398. Lanoux rapprochait notamment la nouvelle *Une Lorraine* recueillie dans *Noir sur Blanc* de *L'Angélu*, ce roman inachevé paru dans *La Revue de Paris* du 1er avril 1895. Evoquant les nouvelles de Marie-Paule Courbe, il ne craignait pas d'affirmer que tout cela venait *droit de "l'atelier Maupassant"*.

CHAPITRE 6 - *Un roman à vacarme*

Dans *Maupassant et l'Androgyne*, Pierre Borel évoque la passion qu'une femme de lettres, nommée par la simple initiale R..., aurait inspirée à Marie-Paule Courbe. Connaissant un certain succès, celle-ci produisait alors des romans et des nouvelles « *dans le goût d'Edgar Poe et de Barbey d'Aurevilly* ». Une liaison enfiévrée s'en serait suivie, mais, nous dit Borel, « R... [n'aimait] que les passades et se [fatigua] vite de cette amoureuse trop exigeante qu'elle [appelait] dans l'intimité "la Ventouse" ». ⁴⁰⁴ Par ailleurs, il laisse entendre qu'il a, ou a eu, sous les yeux des lettres au contenu « impossible à reproduire » témoignant de cette relation. Curieusement, Borel ne révèle à aucun moment l'existence de *La Vierge-Réclame* dans son ouvrage. En ignore-t-il l'existence ? Ou, plus certainement, pressent-il les conséquences qui ne pourraient manquer d'en découler en s'en prenant à l'égérie, certes vieillissante, de la vénérable revue de la rue de Condé ? En effet, lorsque Borel fait paraître *Maupassant et l'Androgyne*, en 1944, Rachilde est toujours en vie et Borel a eu souvent à batailler avant guerre, contre les collaborateurs du *Mercur de France*, au sujet de l'existence de Marie-Paule Courbe, et particulièrement contre Auriant et Léon Deffoux. Alors reprendre les hostilités sur un terrain que Borel savait miné pour lui n'était sans doute pas opportun. Il faut dire qu'il n'y avait pas plus transparent comme "roman à clefs" que *La Vierge-Réclame*, ouvrage exclusivement consacré à déboulonner Rachilde – rebaptisée ici Racliffe - de son vivant piédestal. La publication de *Monsieur Vénus* était manifestement l'élément déclencheur qui avait décidé Marie-Paule Courbe à venir en découdre avec son auteur. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Marie-Paule Courbe aura mis trois années avant de réagir. Pourquoi ce règlement de comptes tardif ? Cela demeure encore un mystère. Dès sa préface, l'auteur prenait à parti le rempart d'hommes derrière lequel Rachilde se protégeait et elle précisait qui elle ciblait en évoquant *les pauvres décadents*. Rachilde avait, elle-même, donné sept textes - parfois avec dédicace - au *Décadent* d'Anatole Baju durant l'année 1886.

Dans sa précieuse étude, intitulée "*Rachilde : Une décadente dans un réseau de bas-bleus*" ⁴⁰⁵, Michael Finn nous apprend que *La Vierge-Réclame* n'est pas un cas isolé. Il emploie même l'expression de *ligue anti-Rachilde*. Ainsi, déjà, dans les colonnes du *Gil Blas*, entre le 14 novembre 1880 et le 30 mars 1881, avait paru en feuilleton, un roman intitulé *La Buveuse de sang*, signé par Mie d'Aghonne ⁴⁰⁶, qui s'inspirait de la jeunesse tumultueuse de Rachilde. Plus tard, en 1886, Georges de Peyrebrune ⁴⁰⁷ – autre Périgourdine ! - sortait un roman à clefs, intitulé *Une décadente* ⁴⁰⁸, où l'héroïne, Hélione d'Orval, prenait beaucoup de traits de caractère de Rachilde, au point que Michael Finn pense que *La Marquise de Sade*, parue quelques mois après, n'était rien d'autre qu'une réponse au roman de sa compatriote.

⁴⁰⁴ *Op.cit.*, p.53.

⁴⁰⁵ Michael Finn, «*Rachilde : Une décadente dans un réseau de bas-bleus*», @analyses [En ligne], Dossiers, Femmes de lettres, mis à jour le : 08/08/2008, URL : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1139>.

⁴⁰⁶ D'origine périgourdine comme Rachilde, nous dit Michael Finn, Justine Louise Augusta Philippine Lacroix, dite Mie d'Aghonne, née à Toulouse vers 1823 ; décédée à Paris 8^e le 15 décembre 1897, était une romancière feuilletoniste à succès depuis les années 1860. Tombée dans l'oubli, alcoolique, elle connut une fin de vie misérable (cf. *Le Gaulois* des 17 et 18 décembre 1897).

⁴⁰⁷ Mathilde Marie Georgina Elisabeth de Peyrebrune, dite Georges de Peyrebrune, née à Sainte-Orse le 18 avril 1841 ; décédée à Paris 13^e le 16 novembre 1917. Sur cette romancière, on consultera avec profit l'excellente étude de Jean-Paul Socard, *Georges de Peyrebrune, itinéraire d'une femme de lettres, du Périgord à Paris*, ΔRKΔ/ Jean-Paul Socard, Périgueux, 2011.

⁴⁰⁸ Paris, Frinzine, 1886.

Pour ce qui nous concerne, dans ce chapitre, nous avons décidé de reprendre, ligne après ligne, *La Vierge-Réclame*, en filtrant tout ce qui est susceptible de nous informer sur les relations entre Marie-Paule Courbe avec Rachilde.

Une Gamine qui promet

Le premier chapitre, intitulé *Une Gamine qui promet*, évoque les débuts difficiles de Rachilde à Paris, où elle était arrivée avec sa mère. Marie-Paule Courbe semble ne pas bien connaître le détail de ces années. Elle la fait emménager à Paris à l'âge de 15 ans au lieu de 19, si l'on s'en réfère à Rachilde elle-même⁴⁰⁹. Elle sait que cette jeune fille, précédée de sa mère, venait proposer aux journaux « *une prose qui [aurait fait] rougir des carabiniers* ». D'ailleurs, « *on se rappelle encore, dans certains bureaux de rédaction, avoir vu ces deux femmes, à tournure provinciale, venant présenter de la copie* ». ⁴¹⁰ Dans la lettre qu'elle adressait à Cazals en 1887, Rachilde confirmait et précisait même que c'était Léonce Détroyat⁴¹¹ qui accueillit « *le premier ses nouvelles et ses feuilletons* » à *L'Estafette*⁴¹². Ainsi, pour la première fois, *Monsieur de la Nouveauté* parut en feuilleton dans ce journal à partir de juin 1878⁴¹³. Mais Claude Dauphiné nous apprend qu'à cause des avances déplacées de ce même Léonce Détroyat, Rachilde dut cesser sa collaboration à ce quotidien⁴¹⁴. Ces événements se produisirent donc dans le laps de temps où Détroyat dirigeait *L'Estafette*, et fort probablement entre la fin de l'année 1881 et le courant de l'année 1882. Ensuite, Marie-Paule Courbe laisse entendre qu'après une période de cohabitation, la mère et la fille se brouillèrent et que Rachilde prétendit avoir alors traversé une période de vaches maigres ; ce dont l'auteur de *La Vierge-Réclame* doute fortement. C'était pourtant ce que Rachilde affirmait alors :

« ...Monsieur Vénus vint au moment où Rachilde seule à Paris, mourant de faim, sauta à pieds joints sur le trottoir...de la librairie belge... ». ⁴¹⁵

On retrouve presque mot pour mot la même histoire dans l'origine de la création de *Monsieur Vénus* colportée par la charitable Camille Delaville :

« ...Un jour vint où il ne resta plus un centime dans la bourse de la petite Rachilde, seule, perdue dans ce grand Paris affolant... les quelques personnes qui la connaissaient...ne se doutaient guère de la misère noire qui l'étreignait... Le diable veille toujours...il lui expédia le chargé d'affaires d'un libraire belge, qui ...lui offrit pour quelques centaines de francs ...d'écrire un livre plus qu'inqualifiable. Elle avait faim, elle accepta et fit Monsieur Vénus... ». ⁴¹⁶

S'il nous faut lire entre les lignes, en sachant que ce libraire belge était Brancart, nous devons en tirer la conclusion que le diable dont il était question – en tout cas pour Camille Delaville – avait les traits de Catulle Mendès, qui venait juste de publier chez cet éditeur le texte de ses conférences données durant l'hiver 1883-1884 sur la Légende du Parnasse contemporain à la

⁴⁰⁹ Rachilde, lettre à A.-F. Cazals (1887), BnF, Nafr 13152, folios 296-302, citée par Claude Dauphiné, *Rachilde*, Le Mercure de France, 1991, pp.389-392. Dans cette lettre, Rachilde se rajeunit d'un an : il n'est pas interdit de penser qu'elle avait pu également abuser Marie-Paule Courbe sur ce point de sa biographie.

⁴¹⁰ *La Vierge-Réclame*, p.6.

⁴¹¹ Léonce Détroyat, né à Bayonne le 7 septembre 1829 ; décédé à Paris le 18 janvier 1898, était alors une personnalité considérable dans le monde de la presse. Après avoir servi dans l'armée, où il gagna les galons de général de brigade auxiliaire, et après avoir joué un rôle important au Mexique auprès de l'empereur Maximilien de 1864 à 1866, il devint directeur de journaux comme *La Liberté* de 1870 à 1875 et *L'Estafette* de 1875 à 1882. En 1882, il fonda *La Réforme* avec Waldeck-Rousseau, puis *Le Jour* en 1885 avec l'ancien préfet Louis Andrieux.

⁴¹² Lettre de Rachilde à A.-F. Cazals, citée ci-dessus.

⁴¹³ D'après les *Organographes du Cymbalum pataphysicum*, n°19-20, 4 avril 1983, p.112, qui précisent avec raison que les collections de *L'Estafette* étant très incomplètes à la BnF – et c'est un euphémisme ! – il est difficile d'arrêter ces dates avec certitude.

⁴¹⁴ *Op.cit.*, pp.44-45.

⁴¹⁵ Lettre à A.-F. Cazals (1887), *op.cit.*

⁴¹⁶ *Le Constitutionnel* du 24 janvier 1887.

salle des Capucines⁴¹⁷. Rachilde le connaissait très bien et il se peut qu'il s'offrit alors comme intermédiaire. N'est-ce pas ce que sous-entend Marie-Paule Courbe dans *La Vierge-Réclame*, lorsqu'elle prend à parti l'auteur de *L'Homme tout nu* au détour d'une phrase où il n'a, a priori, rien à faire, en ces termes - "*O Mendès, vous regrettez le temps des légendes !*" -⁴¹⁸? Cette allusion au volume publié chez Brancart nous le désigne implicitement comme partie prenante de ce que Marie-Paule Courbe considère comme un forfait.

L'épisode intéressant de la vente de sa chevelure (*pour cinq cents francs*) à un prince est également évoqué dans ce chapitre. Il semble que ce soit Jean Lorrain qui ait été l'un des premiers à avoir colporté cette légende dans *Le Courrier Français* :

« ... Il y a aussi l'histoire des cheveux de Rachilde, vendus vingt-cinq louis à un prince russe, qui, la veille à souper, avait coté à ce taux le plaisir de les défaire et de les peigner ; le lendemain, Rachilde se faisait tondre à la Titus et envoyait la dépouille au boyard, qui faisait la mine mais s'exécutait ... ».⁴¹⁹

Les précieux *Organographes* nous apprennent qu'il s'agissait du prince Romuald Gedroye (sic), grand chambellan du tsar Alexandre III, qui aurait fait enfermer la relique dans un coffret sculpté.⁴²⁰ Les curieux qui se seront risqués à suivre la piste de ce prince Romuald Gedroye en auront été pour leurs frais, car, il s'agissait, en fait, du prince Romuald Giedroyc. Ce n'est pas loin, mais ce n'est pas cela. Le prince Romuald Giedroyc⁴²¹ semble avoir été un original ne dédaignant pas s'encanailler auprès de la bohème du Quartier Latin. Ainsi, avait-il fait courir le bruit de son ascendance capétienne, en affirmant aux gogos médusés qu'il avait pour ancêtre Henri III, dont on se souvient des modestes débuts dans la carrière comme roi de Pologne. On sait de lui qu'il avait commencé par publier une plaquette de poèmes à Varsovie en 1862. Si l'on excepte une savante histoire du Portugal, et un *récit contemporain* intitulé *Pierre et Paul*, l'essentiel de sa production intellectuelle consista en la publication de brèves études en rapport avec la géopolitique de son époque. Mais ce sont surtout ses "*Mémoires*" sur la mort d'Alexandre II qui retinrent l'attention des lecteurs à cette époque.⁴²² Ami proche de Lucien Guitry et de l'épouse de celui-ci, Renée de Pont-Jest, il occupait un somptueux hôtel particulier rue de Galilée, quand il venait à Paris avec sa famille. Malgré ses séjours intermittents, on le retrouva dans l'équipe fondatrice de *La Comédie Humaine*,⁴²³ petite revue d'avant-garde littéraire en octobre 1886, en compagnie de Loti, Tailhade, Coppée, Mendès, Cladel, Buet, Silvestre, Méténier etc. Bref, nombre de littérateurs que Rachilde pouvait fréquenter peu ou prou. Marie-Paule Courbe écrit, dans *La Vierge-Réclame*, que cette dernière faisait courir la légende que ce prince aurait fait enfermer sa chevelure dans une châsse qu'il aurait confiée à un sculpteur de la rue Notre-Dame-des-Champs. Or, justement, ce boyard avait été admis en classe de sculpture, aux Beaux-Arts, en février 1883. Qu'un étudiant en sculpture demandât à un sculpteur de conserver un quelconque objet n'avait rien d'étrange; et cela donnait de la consistance à cette histoire forgée de toute pièce par Rachilde. Pour Marie-Paule Courbe c'est là pure mystification. Elle semble en être sûre et elle n'hésite pas à nous donner l'adresse de ce sculpteur, prétendument détenteur de cette précieuse relique. Il ne nous manque que le numéro de cette rue. Mais quand on sait que Marie-Paule Courbe était l'élève du célèbre sculpteur Henri Chapu, dont l'atelier se trouvait au n°28 de cette rue Notre-Dame

⁴¹⁷ *La Légende du Parnasse contemporain*, Bruxelles, Auguste Brancart éditeur, 1884.

⁴¹⁸ *Op.cit.*, p.10.

⁴¹⁹ *Mademoiselle Salamandre*, par Jean Lorrain, in *Le Courrier Français* du 12 décembre 1886, p.7.

⁴²⁰ *Op.cit.*, p.12.

⁴²¹ Romuald Wladyslaw Giedroyc, né le 29 juin 1842 ; décédé à Saint-Pétersbourg le 6 mai 1899. Chevalier de l'Ordre de Malte; prince russe d'origine polonaise. Il avait épousé la baronne Barbara de Brewern en 1867.

⁴²² Evreux, imprimerie de C. Hérissey, 1881, in-4° , XVI-136 p.

⁴²³ *La Comédie Humaine, revue universelle – Littéraire – artistique – humoristique et mondaine*. Paris, 1, rue Littré. Directeur : Raymond de La Tailhède. Rédacteur en chef : Raoul Colonna de Cesari. Hebdomadaire qui prolongeait *L'Apéritif*, que Raymond de La Tailhède avait fondé à Moissac quelques mois plus tôt. Le dernier numéro (n°11) était daté du 2 janvier 1887.

des Champs - et dont il est très certainement question ici - nous pensons qu'elle était assez bien placée pour savoir à quel point Rachilde trompait son monde.

Il est vraisemblable que Rachilde ait fait la connaissance du prince Giedroyc dans le salon très couru que tenait, tous les lundis, la statuaire Elisa Bloch⁴²⁴. Au détour d'un article de Camille Delaville, paru dans *Le Constitutionnel* du 17 mars 1887, on apprendait, en effet, les noms des habitués de ce salon : Catulle Mendès, Henry Fouquier, Jean Rameau, Jean Lorrain, Oscar Méténier, Alfred Vallette, Jean de Bonnefon, "*l'escouade des décadents*", Léonide Leblanc, Rachilde, le prince Giedroyc et bien d'autres. Marie-Paule Courbe y fit-elle également des apparitions ? Cela est plus que probable car Elisa Bloch, tout comme elle, était une élève du sculpteur Henri Chapu.

L'Homme-Vénus

Dans ce deuxième chapitre, l'auteur commence par épingler plusieurs célébrités contemporaines. En voici la liste exhaustive : M. de Cassagnac, Mme Adam, Fouquier, Armand Silvestre, Ignotus, Mme Abelama, la marquise d'Elbeuf, Altresse et Henner. Certains ne sont pas véritablement malmenés. Simplement, le fait de les citer ici montre que Marie-Paule Courbe ne les tient pas en haute estime, sans plus. Ainsi, Paul Granier de Cassagnac, directeur du quotidien *L'Autorité* et député réactionnaire du Gers, devrait contrôler ses propos ; Juliette Adam, amie du peintre Henner, directrice de *La Nouvelle Revue*, devrait se réconcilier avec Henry Fouquier⁴²⁵ qui écrit alors dans *Le XIXe Siècle* ; Armand Silvestre, *le conteur à gaz*, cher à Willy, aurait intérêt à abandonner cette sous-littérature dont les héros sont le commandant Laripète ou encore l'amiral Le Kelpudubec. En revanche, cela se gâte pour les suivants. Ignotus, pseudonyme du baron Félix Platel au *Figaro*, est accusé de ne pas savoir écrire en français. On reconnaît sans mal, derrière Mme Abelama, Louise Abbéma, dont Marie-Paule Courbe révèle en négatif l'homosexualité - (« *il est impossible qu'elle succombe au charme d'un ténor* »). Si l'on en croit Camille Delaville, à cette époque Louise Abbéma s'était coupé les cheveux⁴²⁶ - tout comme Rachilde - et elle possédait chez elle, rue Laffitte, un buste la représentant, exécuté par son amie Sarah Bernhardt. D'autre part, si l'on estime que Marie-Paule Courbe a pu avoir un quelconque rapport avec Henner, il se peut qu'elle ait croisé la femme peintre dans l'atelier de cet artiste dont elle était l'élève. Elle réserve le même traitement à la marquise de Belbeuf⁴²⁷, autre lesbienne notoire, ici maquillée en marquise d'Elbeuf- (« *il est impossible qu'elle succombe au charme d'un écuyer de cirque* »). Au moment où Marie-Paule Courbe écrit son livre, l'attitude scandaleuse de la marquise vient d'aboutir, en avril 1887, à un jugement du tribunal civil de la Seine prononçant la séparation de corps et de biens au profit de son mari. Altresse n'est autre que Valtresse de la Bigne⁴²⁸, accusée ici de tricher sur son âge. On sait que la célèbre demi-mondaine était bisexuelle et qu'elle servit de modèle - voire davantage - à

⁴²⁴ Elisa Marcus, épouse Bloch, née à Breslau le 25 janvier 1848 ; décédée à Paris en 1904. Célèbre notamment pour ses bustes, elle fut à l'origine de la création de la revue *Paris-Province* en 1892.

⁴²⁵ Et non pas Marcel Fouquier, comme le pense Patrick Cardon, *cf.*, op.cit., note p. 132.

⁴²⁶ Camille Delaville, *Mes Contemporaines- XVII- Louise Abbéma*, in *Le Constitutionnel* des 11 et 12 avril 1887.

⁴²⁷ Sophie Mathilde Adèle Denise de Morny, dite Missy, née à Paris 7^e le 26 mai 1863 ; décédée à Paris 16^e le 29 juin 1944, était la fille du duc de Morny et de la princesse Troubetzkoy. En décembre 1881, elle avait épousé, à Madrid, le marquis Jean de Belbeuf. Ses relations ultérieures avec Colette l'ont fait passer à la postérité.

⁴²⁸ Lucie Émilie Delabigne née à Paris en 1848 ; décédée à Ville d'Avray le 29 juillet 1910. Chanteuse lyrique, elle avait débuté dans *Orphée aux Enfers* de Jacques Offenbach. Valtresse n'était d'ailleurs rien d'autre que la contraction de Votre Altesse. Marie-Paule Courbe choisit Altresse. Cette jeune lingère, après avoir été engrossée par deux fois par un fils de bonne famille qui l'abandonna très vite, prit une revanche éclatante sur la société des hommes de son temps. C'est elle qui servit de modèle à Zola pour le personnage de *Nana*. Sur cette femme exceptionnelle, voir Auriant, *Les Lionnes du Second Empire*, Club international du Livre, Bruxelles, s.d., pp.233-365.

plusieurs peintres, au premier rang desquels on trouve Manet et Gervex. Ainsi, Juliette Adam mise à part, croyons-nous, les femmes attaquées par Marie-Paule Courbe ont une particularité commune c'est leur homosexualité. Faut-il y voir la manifestation d'une certaine jalousie ? Reste le peintre Jean-Jacques Henner accusé d'être incapable de composer un tableau. Pourquoi Henner ? Pourquoi lui plutôt qu'un autre, si ce n'est pour assouvir une petite vengeance ? Plus loin, Marie-Paule Courbe évoque un certain P.A., un ami de Rachilde qui lui aurait soufflé en partie l'intrigue de *Monsieur Vénus*. Comment ne pas penser à Paul Adam qui publia, lui-même, *Chair Molle*, en 1885, chez le même Brancart ? Elle relate également la mésaventure de Dubut de Laforest, - dont elle condamne les *obscénités*, mais qu'elle ne juge point trop mal comme écrivain - qui écopa de deux mois de prison et de 1000 francs d'amende après la publication de son roman intitulé *Le Gaga*⁴²⁹, que Marie-Paule Courbe met en parallèle avec *Monsieur Vénus*.

Le chapitre se poursuit par l'évocation d'un « confrère » qui produit "à son bras Mlle Racliffe dans des fêtes officielles, lui [ouvre] les colonnes d'un journal modeste, mais honnête". La note⁴³⁰ rédigée par Marie-Paule Courbe qui renvoie à ce confrère nous suffit à découvrir qu'elle fait allusion à Odilon Crouzet et au journal *l'Estafette*, dirigé par ce même Crouzet et dont Marie-Paule Courbe était l'une des collaboratrices. Là encore, elle montre qu'elle se tient au courant de près de la vie de Rachilde. En effet, à la fin du mois de septembre 1887, une escroquerie avait été découverte, montée au détriment de l'Association syndicale professionnelle des journalistes républicains par son trésorier, Odilon Crouzet. Ce dernier avait escamoté une somme de 184 000 francs, depuis 1881. Sentant le vent tourner, il s'enfuit en compagnie d'une de ses maîtresses, Alice Augustine Groneberg, dite Alice Lecomte, plus connue sous le sobriquet de *la Panthère* dans les brasseries du Quartier latin, une splendide créature d'origine belge de 31 ans, qui vivait non loin de l'appartement de Rachilde, au n° 22- de la rue des Ecoles⁴³¹. Il fut arrêté in extremis à Bordeaux, d'où il s'apprêtait à partir pour l'Amérique du sud. Pour sa défense, il excipa du fait qu'il avait utilisé ces fonds pour faire l'acquisition du *Nouveau Journal* et pour gérer *l'Opinion*, quotidien qui avait été absorbé par *l'Estafette* en juin 1886, auquel monsieur le directeur et rédacteur en chef collaborait parfois sous la signature de Desplats. Mais son train de vie et les nombreuses maîtresses mentionnées par la presse convainquirent les juges de la 9^e chambre correctionnelle que ce n'était pas seulement la gestion hasardeuse de ces journaux qui était la cause de ce détournement colossal. Le 29 décembre 1887, il était condamné à deux ans de prison et à la restitution des 184 000 francs⁴³².

Apparemment, plusieurs de ses maîtresses avaient été éclaboussées par ce détournement, comme, par exemple, cette Mlle B., d'Asnières, dont parlait la presse d'alors, et qui fut sérieusement inquiétée par la police. Et tout porte à croire que ce fut, dans une moindre mesure, le cas de Rachilde, si l'on veut bien interpréter l'article du *Décadent* du 1er au 15 mars 1888, signé Raoul Vague, - alias Anatole Baju- dans lequel on apprenait que Rachilde avait remboursé « l'argent des dîners de Crouzet ».

A la fin du chapitre intitulé *L'Homme-Vénus*, Marie-Paule Courbe a l'idée de nous sortir un drôle de lapin de son chapeau, en nous présentant le co-signataire de *Monsieur Vénus* - Talman, qu'elle ne nomme pas - comme étant la cheville ouvrière de l'entreprise commune, celui qui a rendu possible la construction de ce roman, auquel elle finit par trouver des qualités :

⁴²⁹ Dentu, 1885. Jugement rendu à Paris par la Cour d'assises en date du 15 mars 1886.

⁴³⁰ Voici la note en question : *Ce confrère... nous a prouvé depuis que sa conscience se prêtait à bien d'autres compromis et que ses galanteries ne coûtaient cher... qu'à l'Association des Journalistes républicains. Op.cit., p.31.*

⁴³¹ Cf. *Le Temps* du 24 septembre 1887 p.3

⁴³² Cf. *Journal des débats politiques et littéraires* du 30 décembre 1887 p.3. Il fut gracié par le président de la République en mars 1889.

« ...Il est facile de voir que, de tous les romans de Mlle Raclife, celui-ci est le seul qui présente une composition claire, une trame, un dessin, un plan arrêté... ces qualités, sans doute, sont la part du collaborateur, dues à un cerveau mâle moins atteint d'hystérie que le cerveau féminin de Mlle Raclife... ». ⁴³³

Sur ce Francis Talman, nous ne savons que peu de choses. Son nom apparaissait dès le premier numéro de l'éphémère revue *Paris Plaisir*, le 17 mars 1878. Il y signait un poème intitulé *Idylle*⁴³⁴. Dans cette publication, on rencontrait également les signatures de Félicien Champsaur et de Huysmans qui y donnait des *Croquis parisiens*. Détail pittoresque, la revue essayait de se faire de l'argent sur le fameux tableau de Gervex, *Rolla*, refusé au Salon de 1878, en proposant à ses lecteurs une photographie dudit tableau contre la somme de 10 francs⁴³⁵. Manifestement ce Francis Talman se contenta de faire une carrière de journaliste sans faire de vagues et sans laisser aucune publication derrière lui. Jusqu'en juillet 1898, il fut rédacteur politique au *Voltaire* - le journal radical qui soutint la politique de Léon Bourgeois - qu'il quitta alors bruyamment en compagnie de Gaston Labat et de Louis Albin. A partir des années 1902-1905, on le retrouva à l'*Aurore*, où il exerça la charge de secrétaire de rédaction. Quoiqu'il en soit, Marie-Paule Courbe met les qualités littéraires de *Monsieur Vénus* au crédit dudit Talman et termine ainsi ce chapitre :

« ...Donc, nous l'avouons bien à regret, mais dans un esprit de justice qui ne cessera de nous guider, l'Homme-Vénus est, malgré tout, une œuvre littéraire. Ceci tient, comme il a été dit aux avantages de la collaboration... ». ⁴³⁶

Le caissier trop curieux

Dans le chapitre intitulé « *Histoire d'un caissier trop curieux* », Marie-Paule Courbe nous relate un événement de la vie privée de Rachilde, où il est question d'un amoureux transi, éconduit par Rachilde, qui finit par mettre fin à ses jours. Il s'agit d'un rond de cuir de base, présenté comme caissier. Celui-ci tombe sur le roman de Mlle Raclife, *L'Homme-Vénus* (*Monsieur Vénus*) un peu par hasard et, comme envoûté par sa lecture, il décide d'en rencontrer l'auteur. Amusée par la naïveté de ce lecteur, Mlle Raclife va le manipuler avec d'autant plus de malignité qu'elle s'aperçoit que l'homme est tombé amoureux d'elle. Ainsi le fait-elle entrer dans la cohorte de ses nombreux soupirants, jusqu'au jour où se produit un incident qui va disqualifier définitivement cet adorateur. Alors qu'ils assistent à une représentation théâtrale, l'homme se laisse aller à mordre la nuque de Mlle Raclife, qui pousse un hurlement et qui, furieuse, sort de la salle, non sans avoir provoqué un beau scandale. Evidemment, ce caissier, pourtant marié et père de famille, fit un siège désespéré devant le domicile de Mlle Raclife, afin de se faire pardonner. Il menaça de se tuer. La porte lui resta close. Fou de chagrin, il alla se jeter dans la Seine, où il se noya. Peu touchée par ce drame, Mlle Raclife s'en serait gaussée ouvertement auprès de ses jeunes admirateurs. Mais cette attitude déplut dans le milieu de la presse qui bouda ostensiblement Mlle Raclife. De toute évidence, Marie-Paule Courbe fait ici référence à un épisode réel de la vie de son ancienne amie. Il n'est guère difficile de tomber sur un nom quand on parcourt les ouvrages des divers biographes de Rachilde : celui d'un certain Le Hénaff. Mais, à part cela, c'est à peu près tout ce qu'on a à se mettre sous la dent. A notre connaissance ce nom nous fut livré, pour la première fois, par Rachilde elle-même, dans *Face à la peur*, lorsqu'elle évoqua « *ce pauvre*

⁴³³ *Op.cit.*, p.32.

⁴³⁴ Dans ce poème, Talman déclarait sa flamme à une jeune fille, *blonde frileuse aux grands yeux* et il invoquait – déjà ! – *Vénus*. De là à imaginer qu'il s'agissait peut-être de Rachilde, c'est aller vite en besogne, mais la coïncidence est troublante.

⁴³⁵ Exposé, en attendant, chez un marchand de tableau, MM. Bague et Cie, 41, rue de la Chaussée d'Antin. Valtesse de la Bigne passait pour avoir servi de modèle à Gervex pour cette toile.

⁴³⁶ *Op.cit.*, p.33.

fou de Le Hénaff qui se tue parce qu'il ne comprend pas qu'ayant écrit un certain livre, [elle ne veuille] pas le vivre ». ⁴³⁷ Avec la publication de la correspondance Rachilde-Barrès, présentée par Michael R. Finn, nous en savons un peu plus. ⁴³⁸ Ainsi, dans une lettre de mars 1885, Barrès, alors amoureux transi de Rachilde, évoquait les moments où Rachilde et lui se gaussaient de Le Hénaff et de ses minauderies. ⁴³⁹ Le 15 avril suivant, il parlait de « *l'infortuné le Hénaff* » (*sic*) et du poignard qu'il fit un jour aiguïser. ⁴⁴⁰ Enfin, dans une autre lettre, datée d'avril 1885, il laissait entendre que le Hénaff se serait tué devant la porte de Rachilde, tout au moins, c'est ce que Michael R. Finn en conclut assez logiquement, d'ailleurs, en note ⁴⁴¹. Armés de ces éléments, nous avons donc le choix entre chercher notre homme parmi les noyés des *eaux jaunâtres de la Seine*, selon la version de Marie-Paule Courbe, ou bien parmi les suicidés par arme blanche sur un palier d'immeuble parisien. A notre grand étonnement, nous avons découvert que l'indice le plus près de la vérité historique n'était pas celui fourni par la correspondance d'époque, mais par l'œuvre de fiction, enfin si l'on considère que l'eau aura pu jouer un certain rôle dans ce suicide. D'ailleurs, Mélanie Hawthorne, d'une façon très convaincante, s'appuie sur la noyade relatée par Marie-Paule Courbe, dans *La Vierge-Réclame*, pour souligner le thème récurrent du noyé, et plus généralement du suicidé, dans certaines œuvres de Rachilde :

« ... *The importance of the drowned man is evident from the way the figure of the noyé haunts Rachilde's fiction, recurring with obsessive regularity...* ». ⁴⁴²

Et de citer en exemple *La Sanglante Ironie*, roman paru en 1891. ⁴⁴³ Malheureusement, le cadre de ce suicide n'eut pas de rapport avec l'eau de la Seine, mais avec celle d'un établissement de bains, dans lequel Le Hénaff ne se noya pas, ni ne se poignarda davantage : il s'y tira une balle de revolver. Il n'est, en effet, guère difficile de retrouver ce Le Hénaff : il suffit de dépouiller ... l'intégralité des tables décennales des décès des vingt arrondissements de Paris pour la période allant de 1882 à 1893, et cela nous mène tout droit à un certain Tiburce Marie Le Hénaff mort dans le 5^e arrondissement de Paris, au n°12 de la rue des Feuillantines, le 20 février 1885, à 18 heures ⁴⁴⁴. L'individu n'habitait pas à cette adresse, qui était celle d'un établissement de bains nommé *le Saint-Jacques*. Son domicile était situé boulevard du Montparnasse, au n°9 bis. Il exerçait la profession de commis rédacteur au ministère de la Guerre (recasé comme caissier dans le roman de Marie-Paule Courbe). Certes, l'acte de décès n'indiquait pas que nous ayons affaire à un cas de suicide, mais la presse de l'époque ne laissait aucun doute sur ce point. Voilà ce qu'en disait *L'Intransigeant* du lundi 23 février 1885 :

« **Un suicide.** – *Vendredi, vers six heures et demie du soir, l'établissement de bains de la rue des Feuillantines était mis en émoi par la détonation d'un coup de revolver provenant d'un cabinet occupé par M.H..., appartenant au personnel du ministère de la guerre, ainsi que cela a pu être constaté par sa carte et ses papiers qu'il avait mis en évidence afin que l'on pût de suite établir son identité. M.H... avait préparé avec soin son suicide, avant de se rendre à l'établissement de bains, situé plus près du Val-de-Grâce, espérant qu'il y serait transporté, ainsi que l'indique un mot d'écrit (sic) où sa carte était épinglée. Il avait envoyé une dépêche avisant sa femme qu'elle ne l'attend pas pour le dîner, qu'il ne rentrerait pas le soir. Après avoir pris son bain, il*

⁴³⁷ *Op.cit.*, p.142, Mercure de France, 1942, repris par Claude Dauphiné, in *Rachilde*, Mercure de France, 1991, p.79.

⁴³⁸ *Rachilde-Maurice Barrès, correspondance inédite*, 1885-1914, édition préfacée et annotée par Michael R. Finn, nouvelle édition corrigée en 2010, Université de Bretagne occidentale, Brest.

⁴³⁹ *Op.cit.*, p. 50.

⁴⁴⁰ *Op.cit.*, p. 74.

⁴⁴¹ « *Troisième mention de cet individu qui s'est peut-être suicidé devant la porte de Rachilde* ». *Op.cit.*, p.79.

⁴⁴² Melanie Hawthorne, *Rachilde and French women's authorship: from decadence to modernism*, University of Nebraska Press, 2002, p.61.

⁴⁴³ Genonceaux, 1891.

⁴⁴⁴ *Registre d'Etat-Civil* du 5^e Arrondissement de Paris, en date du 21 février 1885.

*changea de linge entièrement, se chaussa, fit une cigarette qu'il fuma à moitié, s'assit sur une chaise et se tira un coup de revolver dans la région du cœur. La mort fut presque instantanée. Au bruit du coup de feu, les employés de l'établissement se précipitèrent dans la cabine, mais tout secours était inutile. Ce suicide est attribué à des chagrins particuliers. M. H... était âgé d'environ quarante à quarante-cinq ans ; il laisse une jeune femme qui nourrit en ce moment un charmant bébé de huit mois. M. H... fut conduit immédiatement, à son domicile, boulevard Montparnasse, où, avec tact et précaution, l'on apprit à Mme H... le terrible malheur qui venait de la frapper. ».*⁴⁴⁵

Voilà qui vient définitivement jeter la lumière sur cet épisode resté, jusque là, obscur de la vie de Rachilde. Mais que sait-on au juste de ce Tiburce Marie Le Hénaff ?

Né à Rennes le 13 juillet 1848, il allait sur ses trente-sept ans. Petit ravisé d'une excellente famille de la bourgeoisie provinciale bretonne, son père était conducteur des Ponts et Chaussées : il avait pour amis des médecins ou des avocats. Sa mère était une Desprez de la Morlais, vieille famille de la noblesse morbihannaise. Le 7 février 1880, Tiburce Marie Le Hénaff avait épousé Jeanne Marie Charlotte Rouillard à la mairie du 7^e arrondissement de Paris. La famille de son épouse semblait être de condition comparable à la sienne. Il n'est pas impossible que Tiburce Le Hénaff ait rencontré sa future femme, par le biais du père de celle-ci, alors employé lui aussi. Etaient-ils collègues de bureau ? On peut le supposer car Tiburce Le Hénaff était venu déclarer le décès d'Hector Rouillard le 31 octobre 1878, soit quinze mois avant son mariage avec la fille du défunt. C'était donc, au moins, déjà, un proche du chef de famille. Les témoins présents au mariage de Le Hénaff nous donnent des indications sur le genre de milieu que fréquentait le commis rédacteur au ministère de la Guerre. Outre ses propres témoins - en l'espèce son frère, Paul Le Hénaff, de seize ans son aîné, contrôleur de l'expédition du chemin de fer d'Orléans, et son cousin germain, Bertrand Desprez de la Morlais, propriétaire du château du Lonpas, à Mauron, dans le Morbihan -, nous avons relevé les noms de ceux de son épouse : il s'agit de Henri de Vente de Francmesnil⁴⁴⁶, âgé de soixante-cinq ans, retraité du ministère de la Guerre, où il occupait la place de commis principal de 1^{ère} classe, demeurant 84, bis, rue de Grenelle, et du gendre de ce dernier, Georges Gratiot, ingénieur des arts et manufactures, fils du directeur de la papeterie d'Essonne, présentés comme amis de l'épouse. Cette amitié trouvait certainement son origine dans le fait que les familles Rouillard et Vente de Francmesnil habitaient côte à côte : la première au n°82, la seconde au n°84, bis, de la rue de Grenelle. Mais les points de rapprochement ne s'arrêtent pas là. Henri Vente de Francmesnil, qui avait fait toute sa carrière au ministère de la Guerre, avait fait entrer au même ministère son fils, Guillaume, dit Ludovic de Francmesnil. Par conséquent, dès les années 1870, Le Hénaff fréquentait, à la fois professionnellement et amicalement, la famille Vente de Francmesnil. Or, Ludovic de Francmesnil⁴⁴⁷ est loin d'être un inconnu. Parallèlement à son emploi au ministère de la Guerre, il connaissait un certain succès en donnant articles et dessins au *Journal Amusant*, au *Monde Artiste*, au *Petit Moniteur universel* etc. sous le pseudonyme de L. d'Arthies. Au ministère, il se lia d'amitié avec un autre employé, Henry Céard. Tout ce petit monde d'employés des ministères avait coutume de se retrouver dans un restaurant situé au n°36, rue de Grenelle, *La Petite Chaise*⁴⁴⁸. Ludovic de Francmesnil devint rapidement l'intime des écrivains qui formèrent, plus tard, le groupe de Médan, et tout particulièrement de

⁴⁴⁵ *L'Intransigeant* du 23 février 1885, p.3, col.1. Rappelons que l'hôpital du Val-de-Grâce est un hôpital militaire et comme employé du ministère de la Guerre, Le Hénaff songeait à s'y faire transporter, au cas où son suicide n'aurait pas abouti.

⁴⁴⁶ Henri de Vente de Francmesnil, né à Paris le 8 octobre 1814 ; décédé à Paris le 1^{er} janvier 1895. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1873.

⁴⁴⁷ Emile Louis Guillaume (dit Ludovic) de Vente de Francmesnil, né à Paris le 31 janvier 1852 ; décédé à Paris le 5 février 1930. Sur cet auteur voir : *Bulletin Société J.F. Huysmans*, octobre 1930, n°4 (3^e année), article de Léon Deffoux. *Dictionnaire national des contemporains*, sous la direction de C.-E. Curinier, tome 5. Guy Chastel, *J.-K. Huysmans et ses amis*, Grasset, 1957, passim.

⁴⁴⁸ A noter que cet établissement, fondé en 1680, existe toujours.

Maupassant, Céard, Hennique et Huysmans. La rencontre avec ce dernier, nous dit Céard, remontait d'ailleurs à des temps plus anciens : à une époque où les deux hommes essayaient de se perfectionner en droit chez un répétiteur nommé Chodsko⁴⁴⁹. Ludovic de Francmesnil était devenu le compagnon des randonnées de Huysmans à travers les rues du vieux Paris et des visites interminables au Louvre devant les maîtres hollandais⁴⁵⁰. L'ermite de la rue de Sèvres l'appelait affectueusement Ludo et ce Ludo était le seul ami qu'il tutoyait. L'un de ses premiers *Croquis parisiens* lui est dédié⁴⁵¹. Celui que Céard appelle « le premier ami de Huysmans » eut même l'honneur de figurer un personnage dans *Les Sœurs Vatard*, roman publié en 1879. Nous savons que c'est Francmesnil qui présenta son collègue Céard à Huysmans en 1873. Et il n'est pas illogique de penser qu'il put avoir également ce rôle d'intermédiaire dans la rencontre de Joris-Karl Huysmans avec Alexis Orsat, qui était alors chef du personnel au ministère de la Guerre et qui devint un autre grand ami de Huysmans. De tout cela il ressort que Tiburce Le Hénaff, collègue de bureau d'un Henry Céard et d'un Ludovic de Francmesnil, qui plus est, ami de la famille, devait forcément côtoyer les milieux littéraires du faubourg Saint-Germain. Ce n'était donc peut-être pas suite à l'éblouissement provoqué par la lecture de *Monsieur Vénus* que Le Hénaff tomba amoureux de Rachilde. Sans doute la rencontra-t-il tout simplement dans le sillage des gendelettres qu'il fréquentait. Ce qui ne contredit pas le fait qu'il ait ensuite souhaité une relation *compliquée* avec Rachilde, du type de celle vécue par Jacques Silvert avec Mlle de Vénérande dans *Monsieur Vénus*. Quoi qu'il en soit, la personnalité de ce pauvre Monsieur Le Hénaff qui transparaît n'est pas celle d'un être falot comme celui dépeint par Marie-Paule Courbe sous les traits de son *caissier trop curieux*, ni celui dont Barrès et Rachilde se moquaient dans leur correspondance. Certes, se prénommer Tiburce, même à cette époque, n'aidait guère à être pris au sérieux. Pour autant, la mise en scène de son suicide relatée plus haut par *L'Intransigeant* révélait une certaine classe du personnage: la toilette, le changement de vêtements, la dernière bouffée de cigarette, les instructions.

Ainsi peut-on en conclure que la relation faite par Marie-Paule Courbe de cet épisode de la vie de Rachilde, dans son roman à clefs, est assez éloignée de la vérité ; ce qui tendrait à prouver que les deux femmes n'étaient plus des intimes au moment du suicide de Le Hénaff, en février 1885, et que Marie-Paule Courbe tenait ses informations de seconde main.

Le Dernier des chevaliers

D'emblée, dans ce chapitre, Marie-Paule Courbe nous annonce la couleur : elle connaît intimement la vie de Rachilde.⁴⁵² Et elle se propose de nous narrer l'aventure qui la lia avec un jeune homme dont l'allure était celle d'un *bookmaker*. Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés au bal – on imagine sans peine qu'il s'agit du bal Bullier, dont Rachilde avait fait son quartier général – où la créatrice de *Monsieur Vénus* promenait sa mélancolie. L'auteur ne nous livre pas son nom, mais il est aisé de découvrir qu'il s'agissait d'un certain Sogler. Or, cet homme n'était pas, tout à fait, un citoyen comme les autres. Marie-Paule Courbe nous livre une précieuse indication en nous disant que Raclife s'était plainte auprès de ce nouveau soupissant du traitement qu'un journaliste du *Porte-Voix parisien* avait réservé à l'un de ses derniers ouvrages. Une fois identifié le titre inventé par l'auteur à *L'Echo de Paris*, il nous a été aisé de retrouver le méchant article en question ainsi que le pétard mouillé que Sogler tenta d'allumer. En effet, le 24 janvier 1887, Edmond Lepelletier avait consacré son article de critique littéraire au roman que Rachilde venait de publier chez Monnier, *A Mort*. Tout au

⁴⁴⁹ J.-K. Huysmans *intime*, par Henry Céard et Jean de Caldain, *La Revue Hebdomadaire*, mai 1908, pp.104-105

⁴⁵⁰ Cf. Robert Baldick, *La Vie de J.-K. Huysmans*, pp.40-41, Denoël 1958. Baldick fait remonter la rencontre de Huysmans avec Francmesnil à l'année 1871.

⁴⁵¹ Il s'agit du deuxième *croquis* du chapitre intitulé « *Les Folies-Bergère en 1879* ».

⁴⁵² « *Si bien renseignés que nous soyons, nous ne dirons rien des mœurs de Mlle Raclife...* ». *Op.cit.*, p.54.

long de ces lignes, l'auteur et l'œuvre allaient subir une exécution en règle qui préfigurait celle qu'infligea Marie-Paule Courbe dans *La Vierge-Réclame*, quelques mois plus tard. D'ailleurs, il est frappant de constater que le leitmotiv de ce roman à charge a clairement été fourni à Marie-Paule Courbe par cet article de Lepelletier.

Ainsi, peut-on trouver des références au goût de Rachilde pour la publicité :

« ... *Assoiffée de réclame, cette femme c'est Vénus tout entière à la publicité attachée...* ».

Avec l'image même de la grosse caisse qui sera reprise telle quelle sur la couverture de *La Vierge-Réclame* :

« ... *L'auteur a vainement multiplié les provocations, et fait tintinnabuler toutes les clochettes de la réclame... La préface même, si singulièrement prétentieuse, la préface où l'auteur se déshabille encore plus que sur la couverture, n'a pas fait recette. Comme coup de grosse caisse, c'était pourtant d'une jolie force...* ».

Il lui est reproché également sa virginité portée en bandoulière :

« ...*[...] Cette jeune femme, qu'on dit charmante, et qui a la suprême insolence de s'affirmer vierge, - comme si la virginité consistait dans la seule intégrité de la membrane hymen, - ayant à choisir, parmi cent patrons, a pris l'immonde et féroce marquis de Sade...* »

On a donc ici les éléments du titre : une vierge et de la réclame.

Avant Marie-Paule Courbe, Lepelletier fustigeait cette *jeune cabotine des lettres* qui promouvait des déviances sexuelles auxquelles elle n'adhérait même pas :

« *Cette névrosée qui cherche à battre monnaie avec les vices qu'elle raconte et qu'elle ne pratique pas, dit-elle, la marquise de Sade ? Allons donc ! D'abord, elle n'a pas écrit Justine ou les Malheurs de la Vertu. Son Monsieur Vénus, bien qu'ayant révolté la clientèle belge ... n'est qu'une berguinade à côté de Juliette...* ».

Plus loin : « ... *Elle inventerait des vices, cette pauvre maniaque, pour faire croire qu'elle les comprend...* ».

Enfin, l'exécution de l'auteur se concluait par cette phrase assassine :

« *Pauvre marquise de Sade, vous ne relevez pas de la critique, mais de la clinique...* ».

Tandis que celle de l'œuvre par cette sentence :

« *Quant au roman en lui-même, il est ennuyeux, diffus, et d'une vulgarité emphatique qui agace... C'est plat et écoeurant. Une praline au plâtre. J'en ai encore la bouche empâtée...* »

C'est donc de cet article que Sogler s'en vint demander raison à Edmond Lepelletier aux bureaux de la rédaction de *L'Echo de Paris*, comme il est relaté dans *La Vierge-Réclame*.

La suite nous est racontée par Henry Bauër dans *L'Echo de Paris* du 28 janvier 1887. Il nous apprend que l'incident s'était produit la veille et la relation qu'il en fait prouve que Marie-Paule Courbe s'est directement inspirée de cet article dans son roman. Qu'on en juge !

« *[...] Là-dessus, deux messieurs tout de noir habillés, boutonnés et gantés, s'offrirent hier à la vue de Lepelletier, demandant la réparation au nom d'un tiers qui prenait en main l'affaire de la vierge sadique. C'était un rédacteur d'un petit journal algérien, récemment retour du désert, qui voulait combattre pour la fleur d'une civilisation faisandée. Alors Lepelletier demanda aux envoyés de cet enfant du Sahara si, à un degré quelconque, leur ami était parent de sa cliente. Il lui fut répondu que non. M. X... pouvait-il arguer de droits entraînant des devoirs fonctionnels ? - Pas davantage ! - Donc notre camarade estima, et nous fûmes tous de son avis, qu'il n'y avait lieu à aucune espèce de réparation. [...]* ».

Edmond Lepelletier⁴⁵³, critique tout à fait considérable à l'époque et bretteur impavide, n'était pas un perdreau de l'année : il renvoya donc le freluquet dans ses cordes. Et Marie-Paule Courbe de déclarer que ce dernier s'en retourna roucouler auprès de Rachilde.

Mais qui était au juste ce Sogler, Georges de son prénom ? Né le 31 janvier 1863 à Sainte Lizaigne (Indre), il était le fils de Prosper Sogler, installé en Algérie depuis 1874, où il était

⁴⁵³ Edmond de Bouhélier, dit Lepelletier. Né à Paris 17^e le 26 juin 1846 ; décédé à Vittel 22 juillet 1913. Il débuta à la fin de l'Empire dans la presse parisienne (*Le Nain Jaune*, *La Réforme*). Il s'engagea durant la Guerre de 1870. Sa participation à la Commune, où il joua un rôle fort modeste, lui valut un court emprisonnement. Ce proche de Verlaine eut une intense activité de journaliste à la fin du XIX^e siècle, collaborant notamment au *Mot d'Ordre*, au *Peuple*, au *Radical*, au *Rappel*, à *L'Estafette*, à *L'Echo de Paris* etc. Franc-maçon de haut grade, ses sympathies allaient vers les milieux radicaux, puis il évolua franchement vers la réaction. Il fut député nationaliste antisémite de Paris. Il était le père de l'écrivain Saint-Georges de Bouhélier et le beau-père de René Viviani. Pour en savoir plus, Cf. Saint-Georges de Bouhélier, *Le Printemps d'une génération*, Nagel, 1946, passim.

chargé du trafic des chemins de fer de l'ouest algérien et d'Emma Edwards, elle-même fille du célèbre ingénieur Henry Hind Edwards. Georges Sogler avait commencé par embrasser la carrière des armes. Il avait été sous-officier en Afrique, puis s'était lancé dans l'aventure journalistique et était devenu rédacteur en chef de *l'Echo d'Oran*, après s'être essayé à publier de fort mauvais vers dans *Le Courrier de Blida*, puis des articles divers dans *Le Moniteur de l'Algérie*. De retour en métropole, cet officier de réserve épousa tout naturellement la cause boulangiste. Rédacteur en chef du *Rapide du Centre*, puis du *Journal de la Marne*, il devint un des collaborateurs de *La Presse* en 1890. Dès l'année 1887, il s'était fait remarquer dans les manifestations antiwagnériennes qui étaient organisées à Paris⁴⁵⁴. En octobre 1888, on le retrouvait secrétaire du comité de la Ligue des Patriotes de Versailles qu'il avait fondé pour soutenir le général Boulanger. On lisait fréquemment sa signature dans *Le Démocrate de Seine-et-Oise*, journal boulangiste du cru. Il ne ménagea pas sa peine durant la campagne électorale précédant les élections législatives de 1889, à tel point qu'une polémique de presse le conduisit à provoquer en duel, tour à tour, un certain Foulon, rédacteur à *L'Eclair de l'Est*, un journal de Reims, le 17 mars 1890, puis le député de la Haute-Vienne, Henri Lavertujon, rédacteur en chef du *Petit Centre*, deux jours plus tard. Tout matamore qu'il se présentât, Georges Sogler fut proprement embroché par le député républicain antiboulangiste et s'en tira avec une blessure de six centimètres au côté droit qui faillit lui ôter la vie. Fait curieux, la réputation de Sogler était tellement sulfureuse que ses adversaires avaient subordonné leur acceptation de la rencontre à un examen de la probité morale du virulent boulangiste par un jury d'honneur composé, pour la circonstance, de Clemenceau, Naquet et Lanjuinais. Finalement, cet aréopage, *après une enquête approfondie*, avait "*relevé à la charge de M.Sogler certains faits peu délicats, mais il [estimait] que ces faits [n'étaient] pas suffisants pour disqualifier M.Sogler*".⁴⁵⁵ En tout état de cause, ces faits *peu délicats* n'empêchèrent pas Sogler de convoler en justes noces en septembre 1891 avec Elisabeth de Wladimiroff, fille d'un conseiller de cour auprès du tsar, âgée d'à peine vingt ans. Il se présentait alors comme un homme de lettres⁴⁵⁶. La même année il publia justement un ouvrage intitulé *France et Russie ! Roman patriotique* avec l'inclassable Léo Taxil, ami et témoin de mariage de son épouse. On aurait pu raisonnablement déduire que Sogler songeait là réaliser un beau mariage. Sans doute le pensa-t-il également. Las, la famille Wladimiroff était en pleine déconfiture. Le père vivait à Saint-Pétersbourg, séparé de la mère, née Cécile de la Tour de Saint-Igest. Et surtout, un an auparavant, la famille avait été frappée par un drame : le frère de la jeune épouse de Sogler, Pierre de Wladimiroff avait tué sa maîtresse de trois balles de revolver dans la chambre d'un hôtel-restaurant de Ville-d'Avray. Comme on sait, les récits des drames passionnels et leurs suites judiciaires remplissaient alors les colonnes des journaux. Et Wladimiroff n'échappa pas à la règle commune. L'affaire était complexe : l'infortunée avait été, autrefois, intoxiquée à dessein par son mari, entre-temps décédé, et elle était depuis longtemps soignée pour sa double addiction à la morphine et à la cocaïne, funeste legs de son compagnon défunt. Détail pittoresque : le futur capitaine Dreyfus, alors détaché à l'Ecole de Guerre, était un ami de la famille. Il avait été le cavalier de cette veuve fantasque et joyeuse, lors d'un bal. C'est en cette qualité qu'il avait été cité pour témoigner au procès de son assassin. Par ailleurs, l'on sait que ses détracteurs utilisèrent plus tard cet épisode pour salir la réputation du capitaine, pourtant, ici, en rien entachée.

Wladimiroff, bien plus jeune que sa maîtresse, profitait de son argent, jouait aux courses, menait grand train et avait l'espoir d'épouser sa riche conquête. Mais la veuve avait fini par céder à sa famille qui lui demandait de rompre avec ce jeune rastaquouère. C'est cette décision qui fut la cause du drame. Tout fut déballé sur la place publique. C'est ainsi que l'on

⁴⁵⁴ Il fut même interpellé par la police. Cf. *Le Temps* du 7 mai 1887 et du 18 juin 1887.

⁴⁵⁵ Cf. *Le Temps* des 17 et 21 mars 1890.

⁴⁵⁶ Il était alors l'auteur d'un seul recueil de poésies, intitulé *Fleurs de cellule*, C. Luguet 1890.

put découvrir, tout au long des débats, que, contrairement aux apparences, la famille Wladimiroff était dans la gêne. Le procès fut rude mais son avocat, le célèbre Edgar Demange sauva sa tête. Il fut condamné à vingt ans de travaux forcés le 25 janvier 1891, peine commuée, un an plus tard, en vingt ans de réclusion. Et en 1897, il était gracié par le président de la République : ce qui n'était pas cher payé. Pendant que son beau-frère croupissait dans sa geôle, Georges Sogler avait embrassé la carrière d'explorateur. Il avait accompagné le vicomte Joseph de Brettes⁴⁵⁷ - ancien militaire en Algérie, où Sogler l'avait peut-être rencontré-, dans une expédition en Colombie. Il en avait rapporté un livre⁴⁵⁸ et un certain nombre d'objets, notamment des pierres précieuses. En 1897, il repartit en Colombie, accompagné cette fois par M. de Bellaigue. De retour en France, il s'installa à Viroflay et se mit en ménage avec une chanteuse parisienne assez connue, nous dit *Le Temps* du 31 octobre 1902, sans préciser l'identité de l'artiste. Il avait repris du service dans les milieux nationalistes de Versailles, où il exerçait la responsabilité de secrétaire du comité local de la Patrie française tout en collaborant activement à *l'Etendard de Seine-et-Oise*. C'est à cette époque qu'il fut arrêté et inculpé d'avoir abusé de plusieurs petites filles. Mais la Cour d'assises de Seine-et-Oise l'acquitta pour ces faits le 31 janvier 1903. Cet épisode désagréable lui fit reprendre la direction de la Colombie, d'où il rapporta un roman *Presque parjure !*⁴⁵⁹. Cet ouvrage qui n'avait aucun rapport avec la Colombie – il s'agissait du récit d'une idylle se situant en Algérie – devait être suivi d'un autre : un recueil de poésies, *Fleurs du Tropique*, annoncé à la parution dans *L'Année poétique* 1906, mais qui resta probablement à l'état de projet. C'est à la même époque qu'il s'acoquina avec l'ancien bagnard Eugène Degraeve⁴⁶⁰ pour aller chercher des émeraudes en Colombie. Il en avait déjà rapporté d'un précédent voyage, où il avait escroqué les pauvres indiens Chibchas. Désirant réitérer l'aventure, il se mit en quête d'un commanditaire qu'il trouva en la personne de Claude Casimir-Perier – le fils du président de la République - et de son épouse, Pauline Benda, plus connue sous son nom d'actrice, Madame Simone. Le projet fut monté en juin 1908, le commanditaire mettant 100 000 francs sur la table. Las, l'expédition vers le territoire des Chibchas s'avérant difficile, Sogler se rabattit sur une mine qui était la propriété du gouvernement colombien. A peine était-il rentré en France avec les émeraudes que le gouvernement colombien déposa une plainte en restitution desdites pierres précieuses. Le commanditaire, de bonne foi, remit son butin au juge d'instruction saisi de la plainte et se retourna contre Sogler qu'il finit par faire condamner en 1912.

Si nous nous sommes attardés sur la personnalité de Georges Sogler c'est qu'il nous est apparu comme un personnage clé – certes pour une courte période – dans la vie de Rachilde et qu'il semble que Marie-Paule Courbe ait pu le côtoyer peu ou prou. Le lecteur peut, en effet, s'étonner de la mansuétude qu'elle témoigne à son égard à la fin du chapitre dont, de fait, il est le héros, *Le Dernier des chevaliers*.

« [...] *Les amis de Mlle Raclife, un peu gênés de la leçon indirecte que leur avait donnée ce nouveau venu parmi eux, prétendirent qu'il avait obéi au seul désir de se faire une réclame en accolant son nom à un nom en vedette. Nous ne le pensons pas. Le jeune homme dut céder à un mouvement irréfléchi de générosité, bien pardonnable à cet âge[...] Ne lui marchandons pas le bénéfice de sa ... bonne intention...* ».⁴⁶¹

Enfin, Marie-Paule Courbe clôt ce chapitre en délivrant deux informations qu'il nous est, pour l'instant, impossible d'éclaircir :

⁴⁵⁷ Joseph de Brettes Né à Limoges le 28 mars 1861 ; décédé le 9 août 1934. Il est aujourd'hui immortalisé par un croquis de Toulouse-Lautrec.

⁴⁵⁸ *En Colombie : Indiens inconnus, pays inexplorés, impressions de voyage, 1893-1894*, Laffaille, 1896.

⁴⁵⁹ Société d'édition "Le Livre à l'auteur", 26, rue Brunel, Paris, 1906.

⁴⁶⁰ Sur Eugène Degraeve, qui mériterait une étude à lui seul, cf. Pierre Mille, *Un dîner chez Rorique*, in *Le Temps* du 14 octobre 1912.

⁴⁶¹ *Op. cit.* p.61.

- la création par Sogler d'un journal, « *une feuille à un sou* », où « *brille, naturellement, la prose de Mlle Raclife* ». Il nous paraît fort improbable que l'auteur fasse ici allusion au *Rapide du Centre*, ou encore au *Journal de la Marne*. Mais alors lequel ?
- Le fait que Sogler ait été un temps soupçonné par la police d'être le complice de Pranzini. Nous ne sommes pas parvenus à trouver l'origine de cette méprise de la police dans la presse de l'époque. Deux rapprochements peuvent être faits entre Pranzini et Sogler : le fait que le premier ait séjourné à Alger en juillet 1885, alors que le second s'y trouvait également ; la possibilité qu'il ait fait partie du lot des personnes identifiées à Geissler, le complice fictif de Pranzini, durant l'enquête menée par Goron.

Diane et sa meute

Ce chapitre a pour objectif de dénoncer la bande entourant Rachilde à travers deux événements où ce microcosme va s'illustrer. Tout d'abord, l'incident causé par le bas-bleu lors de la conférence de Paul Devaux à la salle des Capucines le 16 janvier 1887 ; puis l'invasion de l'atelier d'un peintre « *aux Ternes* » par les amis de Rachilde. Comme Lepelletier l'écrivait dans *L'Echo de Paris* du 24 janvier 1887, devant la mévente de ses livres, Rachilde avait renoncé à *la plume* pour prendre *le gant* et ainsi se faire de la réclame à bon marché. Certes, le fait que son amie Léonide Leblanc ait été prise à parti dans la conférence de Devaux fut le prétexte de l'horion rachildien, mais la teneur des propos de Devaux ne justifiait pas d'être pris pour cible dans cette *opération de com'*. Si Rachilde choisit alors Devaux, c'est qu'il faisait partie d'un cercle de personnes qui avaient un compte à régler avec elle. Nous verrons, dans le chapitre suivant, que Marie-Paule Courbe et lui étaient, alors, probablement en contact. D'ailleurs, dans son roman à clefs, on sent bien que cette dernière prend le parti de Devaux dans l'incident de la salle des Capucines : elle évoque « *l'infortuné conférencier* », « *le pauvre conférencier* ». Néanmoins, à la différence de Devaux qui nia vigoureusement avoir essuyé un soufflet de la main de Rachilde, elle confirme que le conférencier a bien été atteint. Une quinzaine d'années plus tard, voici comment Devaux relata l'incident au détour d'un article :

« ... *Accusé d'avoir plaisanté je ne sais quelle antique drôlesse, une fille de lettres, Reine de Saba de la mansarde, descendit jusqu'à moi pour me provoquer : il en résulta le jet d'un gant de filoselle que mon escarpin, brillant du noir luisant des mûres, repoussa dédaigneusement...* ».⁴⁶²

Il est temps de faire plus ample connaissance avec ce Paul Devaux. Louis Joseph Eugène, dit Paul Devaux était né à Claye-Souilly le 20 août 1855, où son père exerçait la profession de greffier de justice de paix. Dans sa présentation des *Fellatores*, Patrick Cardon a esquissé une approche biographique bien précieuse de celui qui se présentait comme un publiciste⁴⁶³. Néanmoins, nous nous permettons de relever une confusion dans l'hypothèse émise consistant à confondre Devaux avec son homonyme, comédien, qui tenait le rôle de Montaiglin dans *Monsieur Alphonse*, d'Alexandre Dumas fils. Le "Paul Devaux", dont il est question, était un comédien qui avait, en 1886, une longue carrière derrière lui : cette année-là, doyen des artistes du théâtre Michel, il fêtait son jubilé de vingt-cinq années de présence dans cet établissement!⁴⁶⁴ Il faisait donc partie de la troupe de ce théâtre depuis 1861 : à cette date, notre "Paul Devaux" n'avait que six ans ! Celui-ci semble avoir débuté assez jeune dans la presse, en même temps qu'il devenait un familier des salons mondains à la fin des années 1870 : et particulièrement de la colonie russe de Paris. C'est à cette époque qu'il rencontra

⁴⁶² Paul Devaux, *Comment j'ai tué Palishkroff*, in *Le Casino* du 5 juillet 1901, p.1, col.1 & 2..

⁴⁶³ *Op.cit.*, pp.6-8.

⁴⁶⁴ Cf. *Le Figaro* du 27 janvier 1886.

Caran d'Ache qui devint son ami. Dans l'article du *Casino* du 5 juillet 1901, cité plus haut, il prétendait avoir eu une liaison avec une jeune femme de la noblesse russe qui ne passait guère inaperçue ; mais il ne laissait aucune indication de son identité. Il collaborait alors à un grand journal parisien. A son activité de publiciste et de conférencier, il est à peu près certain que Devaux en ait ajouté une autre qui dut l'amener à remplir diverses fonctions dans plusieurs théâtres. Ainsi, *Le Figaro* du 25 août 1885 annonçait que [leur] confrère Paul Devaux [venait d'être] chargé des rapports avec la presse par M. de Campisiano, nouveau directeur du Théâtre-Déjazet. Plus tard, en mai 1891, Zulma Bouffar qui venait d'acheter l'Ambigu à Emile Rochard, avait débauché Paul Devaux, qui occupait la fonction de régisseur au théâtre du Gymnase, pour le nommer directeur de la scène de l'Ambigu. Hélas, si l'on en croit Philippe Chauveau, Mme Bouffar fit faillite en avril 1893⁴⁶⁵. Par ailleurs, nous trouvons trace de plusieurs conférences qu'il donna, entre 1886 et 1891, à la salle des Capucines ou à l'institut Rudy⁴⁶⁶, sur des sujets aussi divers que « *la Tragédie d'Esther et M. Claretie* », « *Les Femmes nuisibles* », « *Joseph et Mardochee symboles du monopole et du proxénétisme juifs* »⁴⁶⁷, en 1886, ou encore sur « *Jeanne d'Arc...femme de cheval* », en 1891. Il va sans dire que notre curiosité nous amène à nous demander quelle pouvait être la teneur de la conférence intitulée « *Les Femmes nuisibles* », donnée le 7 mai 1886, moins d'un an avant celle du vrai-faux soufflet rachildien. Rachilde avait-elle été nommée ? Ou bien, faut-il mettre cette conférence en regard d'un incident qui avait conduit Paul Devaux sur le pré, trois mois auparavant ? C'était le 2 février 1886, à la suite d'un différend – selon la formule consacrée alors par les journaux – Paul Devaux, publiciste, avait échangé deux balles avec le vicomte Guy de Jouffroy d'Albans, sans résultat ; à la suite de quoi, l'honneur étant déclaré sauf, les deux adversaires s'étaient réconciliés illico... Sur les deux témoins de Devaux, D. Goubert et E. Mesplès, seul le second nous est connu. Eugène Mesplès était, en effet, un illustrateur et caricaturiste prolifique ; il collaborait alors notamment au *Courrier Français*, au *Capitan* et même au *Paris-Bouffon* de Devaux.⁴⁶⁸ En ce qui concernait l'adversaire de Devaux, le vicomte Guy de Jouffroy d'Albans était un jeune homme de 24 ans, lointain parent du rival de Watt et de Fulton. Il était officier de marine marchande et on a peine à croire qu'un différend ait pu naître entre eux à propos d'un défaut de graissage de pistons ou de l'exiguïté de passage entre deux môles dans le port de Valparaiso. Nous en sommes donc venus à supposer que l'origine du différend était peut-être à chercher du côté de l'épouse de l'officier. Voici pourquoi. Le 1^{er} juillet 1885, celui-ci avait épousé Adèle Chaboud, de sept ans son aînée. La belle avait apparemment déjà bien vécu et continua, sans doute, à mener une vie agitée, après son mariage, si l'on songe que le vicomte dut demander le divorce dès 1890, depuis Haïphong où il séjournait⁴⁶⁹ ! Il se trouve, en effet, que cette Adèle Chaboud avait eu un passé des plus tumultueux. Issue d'un milieu fort modeste, elle avait été marchande des quatre saisons, puis employée de grand magasin. En 1874, elle avait quitté Lyon, sa ville natale, pour s'installer à Paris. En l'espace de trois années, elle était parvenue à prendre rang parmi les cocottes les plus en vue de la capitale : elle occupait un somptueux appartement boulevard Malesherbes et se faisait appeler la comtesse Rachel de Beaupierre, maîtresse en titre d'un bel officier supérieur qu'elle n'avait guère tarder à faire chanter ; ce qui l'avait amenée une première fois

⁴⁶⁵ Philippe Chauveau, *Les Théâtres parisiens disparus*, édition de l'Amandier/Théâtre, 1999, p.50.

⁴⁶⁶ La salle des Capucines était située au n°39, boulevard des Capucines. Avec la Bodinière et la salle des Sociétés Savantes, c'était l'un des principaux lieux prisés par les conférenciers parisiens. L'institut Rudy se situait au n°7, rue Royale.

⁴⁶⁷ Conférence publiée par ses soins à l'Union des bibliophiles, en 1887, sous le titre *Joseph et Mardochee, étude critique sur l'hégémonie sémitique*, précédée d'une lettre-préface d'Edouard Drumont.

⁴⁶⁸ Sur Eugène Mesplès (1849-1924), cf. Solo, *Plus de 5000 dessinateurs de presse et 600 supports*, Aedis, 2004, pp.560-561.

⁴⁶⁹ Il décéda à Port-Saïd, de retour du Tonkin, en 1892 à l'âge de 29 ans.

devant les tribunaux. Voici comment *Le Petit Parisien* du 19 août 1911 relate la suite édifiante de sa "carrière" :

« ... *Fort jolie femme, Adèle Chaboud avait eu une fortune rapide et on citait parmi ses amants les personnages les plus en vue de l'aristocratie, de la finance et de la colonie étrangère. Recherchée pour subir des condamnations par défaut, Adèle Chaboud s'enfuit en Espagne avec un employé d'ambassade. A Madrid elle eut, dit-on, des intrigues avec des hauts personnages de la cour. Mais au premier scandale, elle dut quitter Madrid. De retour à Paris elle mena la grande vie et fit avec son yacht Jupiter des stations mémorables sur le quai d'Orsay. Le bateau était devenu un véritable tripot et l'on y pratiquait la plus large hospitalité. Le scandale obligea Adèle Chaboud, connue alors sous le nom de vicomtesse de Beauregard, à partir en hâte...Malgré son mariage la vicomtesse continua son existence tapageuse. Des scènes violentes, des ruptures eurent lieu entre les deux époux qui se séparèrent finalement...la belle vicomtesse prit successivement les noms de Bourrepierre, Lucie Hombert, miss Bodson, Rowlon, Bostan, de Byrival, de Joncquière, de Boissais de Beauraincy, de la Michodière... ».*

Bref, un vrai personnage à la Dubut de Laforest ! Du reste, celle qui se faisait toujours appeler la vicomtesse – même après son divorce – défraya une dernière fois la chronique judiciaire en 1911, en se faisant arrêter pour avoir trempé dans l'affaire du vol des dossiers de la Sûreté. Compte tenu du pedigree de la vicomtesse et de la virginité apparente de celui de son mari, il nous paraît probable que la cause du duel devait tourner autour de la personne d'Adèle Chaboud. Paul Devaux était-il un habitué de ce yacht amarré au quai d'Orsay ? La vicomtesse figurait-elle dans la liste de ces *Femmes nuisibles*, sujet de l'une de ses conférences ? C'est ce que Devaux laissa, très clairement, entendre dans un article publié dans *Le Casino* du 5 juillet 1901 : « ...*Je m'étais battu avec le vicomte de Jouffroy d'Abbans, à propos d'une lyonnaise, Adèle Chaboud, comtesse de Beauregard...* ».⁴⁷⁰

Dans ce même article du *Casino*, il se présentait comme un "*duelliste acharné*" : il avait, entre autres, "*fendu d'un coup de pistolet l'oreille d'un filou nommé Aguilar*".

Sans doute, se vantait-il un peu, car son passé de bretteur n'est pas resté gravé dans les annales : ce n'était pas un Tailhade, par exemple ! Mais si, malgré tout, il jouissait d'une petite réputation dans le milieu, alors le choix de Rachilde s'expliquerait d'autant plus. En ce qui concerne la production "littéraire" de Paul Devaux, un certain Darly⁴⁷¹ affirmait qu'elle comptait une soixantaine d'ouvrages signés des pseudonymes les plus divers : Dr Luiz, Mousk, Paul d'Haudicourt, Kamoushka, Gygès, un pompier ... A ceux-là, nous pouvons ajouter Saint-Citron, Kaduflay et le baron de Chésylvain⁴⁷².

Le catalogue de la BnF n'en identifie qu'une poignée pour l'heure. Elle omet, notamment, *Le Reporter et le Trappiste*, dont elle ne conserve pas d'exemplaire⁴⁷³, tout comme *Le Monde qui fait la fête*, signé Mousk en 1886 et le mystérieux *Siphonnier d'Asnières*⁴⁷⁴.

Il est cependant intéressant de constater qu'en cette année 1887, Devaux et Rachilde étaient publiés par le même éditeur : Edouard Monnier. Tandis que Devaux y faisait paraître ses *Fleurs du persil*, Rachilde y donnait *La Marquise de Sade* et *Le Tiroir de Mimi Corail*.

⁴⁷⁰ Paul Devaux, « *Comment j'ai tué Palishkroff* », in *Le Casino* du 5 juillet 1901, p.1, col.1 & 2.

⁴⁷¹ In *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, Janvier juin 1894, p. 480.

⁴⁷² Les deux premiers nous sont livrés par Devaux lui-même dans son article du *Casino* du 5 juillet 1901. A noter qu'il fait de Kaduflay également un personnage de sa nouvelle, *La Comtesse Adhémar*, paru dans *L'Art et la Mode* en 1889/1890. Le troisième pseudonyme est largement attribuable à Devaux, si l'on rapproche les *Confessions d'un poseur de lapins*, par le baron de Chésylvain, parues à l'Union des bibliophiles, en 1888 avec la collaboration du même baron de Chésylvain arrivé à la rédaction du *Casino* au même moment que Paul Devaux, le 5 mai 1901.

⁴⁷³ Un exemplaire se trouve inscrit au catalogue de la société de lecture de Lyon.

⁴⁷⁴ Cf. *Le Livarot, le poisson rouge et la poupée*, poème héroïco-comique à la manière d'Emile Zola, Union des Bibliophiles, 1888. « *A l'ami Leopold Wenzel, je dédie ce poème comique qui fut par aventure chanté dans ses salons pour la première fois. L'auteur du Siphonnier d'Asnières à l'auteur de la Cour d'amour – Mousk.* »

L'année suivante, c'est Alphonse Piaget, le successeur de Monnier, place des Vosges, qui édita *Le Reporter et le Trappiste*. Nous ne reviendrons pas ici sur la nature des publications de Devaux : nous nous bornerons à renvoyer le lecteur à l'étude de Patrick Cardon que nous avons mentionnée ici. Pour ce qui concerne son activité de journaliste, si l'on s'en réfère à la note de Darly, citée plus haut, Devaux, après avoir longtemps collaboré à *La Vie parisienne*, était encore, en 1894, le rédacteur de "*nombreux journaux*". On peine cependant à relever son nom dans les tables des annuaires de la presse. On le voit diriger l'éphémère *Paris-Bouffon* en 1885 dont la couverture était agrémentée d'un joli dessin de H. de Sta. Il est fort probable qu'il ait signé la plupart des textes sous des pseudonymes les plus divers. C'est dans le numéro du 2 avril 1885 qu'il publia, pour la première fois, *Le Livarot, le poisson rouge et la poupée*, sous le titre de « *La Crèmerie naturaliste* ». En 1891, sous le pseudonyme de Paul d'Haudicourt, il animait une feuille de deux pages intitulée *La Bonne piste, journal de sport*. Il y donnait ses favoris pour les courses hippiques à venir, mais, curieusement, il n'avait de cesse de mettre en garde les turfistes sur les dangers des paris :

« *J'ai connu bien des joueurs qui se sont ruinés aux courses : je n'en connais pas un seul qui se soit retiré après fortune faite.* »

On trouvait également sa signature dans *La Revue des Journaux et des livres*, en 1888 ainsi que dans *Le Figaro illustré*, en 1885 et dans *L'Art et la Mode*, en 1889 et 1890. Le 5 mai 1901, il devint rédacteur en chef du *Casino*⁴⁷⁵, probablement appelé à ce poste par son ami, Maxime Dubreuil qui en était le directeur. La presse, lorsqu'elle évoquait son nom, lui donnait volontiers du "*notre confrère*", comme s'il s'agissait d'un journaliste installé et bien connu. Par ailleurs, il existait, à la même époque, un homonyme, directeur de journaux agricoles, spécialiste de l'élevage des lapins, que la BnF confond, dans son catalogue, avec notre Paul Devaux⁴⁷⁶. Nous avons pensé, tout d'abord, à une erreur, mais un détail troublant nous a fait réviser notre jugement. *La Presse* du 26 décembre 1904 annonçait la représentation prochaine d'une "*bouffonnerie musicale*" due à "*son confrère*" Paul Devaux et intitulée *Trente ans de céruse ou l'avis d'un pinceau*. Renseignement pris, ce titre est l'œuvre d'un certain Maxime Dubreuil, pseudonyme de M. Mariani, journaliste longtemps attaché à la rédaction de *L'Événement*. Aucun rapport donc avec notre Paul Devaux. Aucun rapport ? Pas si sûr, car *Le Journal des Champs*, dirigé par Paul Devaux, en 1895, avait pour rédacteur en chef un nommé Maxime Dubreuil. La confusion du journaliste de *La Presse*, en 1904, venait sans doute de la proximité entre Dubreuil et Devaux, proximité qu'on retrouve, en 1901, au *Casino*, où le premier et le second échangeaient régulièrement leur place de directeur et de rédacteur en chef. Quoiqu'il en soit, cette méprise nous permet d'identifier notre Paul Devaux avec ce directeur de périodiques agricoles. C'est sans doute en cette qualité qu'il fut invité à la distribution de récompenses lors d'une exposition des produits du commerce et de l'industrie au Champ-de-Mars, en 1893, aux côtés de Jules Simon et du député Emile Trélat⁴⁷⁷. Partant de cette identification, nous découvrons donc que l'essentiel de l'œuvre de Paul Devaux est constitué de centaines d'articles portant sur l'élevage - principalement l'aviculture - parus dans *Le Journal des Campagnes*, *Le Fermier*, *L'Acclimatation*, *Le Messager du commerce*, *Le Journal de l'agriculture*, *La Revue Scientifique*, *La Revue Encyclopédique*, *La Nouvelle Revue*, *Le Monde Moderne*, *L'Annuaire des éleveurs* etc. Cette désignation de « *cher confrère* », dont la presse le gratifiait régulièrement, s'expliquait donc aisément par l'intense activité qu'il déployait sur des sujets assez éloignés des *Fellatores*. Enfin, en ce qui concerne les idées politiques de Paul Devaux, nous avons vu qu'il donna une conférence antisémite, en 1886, l'année de la parution de *La France Juive* et qu'il publia cette causerie, un an plus tard, avec une préface d'Edouard Drumont. D'ailleurs, on apprenait dans

⁴⁷⁵ *Le Casino, littéraire, artistique, financier*, paraît le 5 et le 20 de chaque mois, 15, passage Saulnier, Paris, 4 p.

⁴⁷⁶ En 1897, ce Paul Devaux dirigeait *L'Annuaire international des éleveurs* et *Le Journal des Champs*. Deux ouvrages l'un sur l'aviculture, l'autre sur la cuniculture sont conservés à la BnF.

⁴⁷⁷ Cf. *Le Petit Parisien* du 6 août 1893.

celle-ci – très courte, une simple lettre seulement – que c'était Drumont qui lui avait soufflé le sous-titre "*étude sur le Monopole et le Proxénétisme juif*". Le tenancier de *La Libre Parole* ne s'y montrait guère d'un enthousiasme débordant, allant même reprocher à Devaux de ne pas avoir consulté *La Question juive* de Jacques de Biez. Dans les articles qu'il publia dans les colonnes du *Casino* durant l'année 1902, il se proclamait d'un catholicisme quasi ultramontain. Il se targuait même d'être l'ami de Charles François Turinaz, l'évêque de Nancy et de Toul, qui ne passait pas pour un modéré. En outre, tout comme Drumont, il montrait peu de goût pour les Communards, comme on peut le lire dans *Un coin de l'Eden*.⁴⁷⁸ Ainsi, cet auteur aux débuts sulfureux, condamné à un an de prison, finit-il par faire oublier son passé et se glissa-t-il dans la peau d'un publiciste bien installé, délaissant l'éreintement des cocottes fin de siècle pour l'étude de celles des poulaillers pilotes.

Le deuxième événement qui constitue l'ossature du chapitre intitulé *Diane et sa meute* appelle beaucoup moins de commentaires. Marie-Paule Courbe surprend une conversation au cours de laquelle un jeune peintre, dont l'atelier se trouve *aux Ternes*, se plaint d'avoir donné asile à un ancien camarade d'atelier, qui a délaissé le pinceau pour la plume, un certain Philoctète Lardillon. Son hospitalité est bien mal payée en retour, puisque son hôte fait rappliquer tous ses camarades déchards, littérateurs *déliquescents* affidés de Raclife, dans l'atelier de son amphitryon et, comme il faut bien se nourrir, fait venir de quoi ravitailler la bande aux frais du peintre, jusqu'à ce que ce dernier, excédé, mette tout le monde dehors. C'est l'occasion pour elle de les traiter de "*nullités littéraires*" :

« ...*Des fils de tailleurs, de brocanteurs, de petits commerçants, ayant voulu rompre avec la boutique et l'arrière-boutique, se croyant des hommes de lettres et des artistes...Déliquescents, parce qu'ils accolaient des mots faits pour s'exclure et employaient des noms ou adjectifs détournés de leur destination...* ».⁴⁷⁹

Si nous n'avons pas pu identifier ce peintre qui avait son atelier aux Ternes, il aisé de reconnaître Paterné Berrichon⁴⁸⁰ derrière Philoctète Lardillon. Nous ne reviendrons pas ici sur la biographie bien connue du beau-frère de Rimbaud ; nous nous concentrerons sur ses activités – ou plutôt son activisme – durant ces années 1886-1887.

Son principal fait d'armes au *Décadent* d'Anatole Baju consista à être allé interviewer Verlaine, alors hospitalisé à Tenon, en compagnie de Maurice du Plessys. Cela lui valut d'y être bombardé secrétaire de la rédaction mais cette fonction ne dura que le temps du mois d'août 1886. La lecture du *Décadent* de cette année 1886 nous donne à peu près l'intégralité des noms de la "*meute de Diane*". Ainsi, autour de Rachilde, peut-on citer à coup sûr les décadents ou pseudo-décadents suivants : Jean Lorrain, Léo d'Orfer, Frédéric-Auguste Cazals, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, sans oublier Paterné Berrichon. Auxquels on peut ajouter Léo Trézenik qui fut témoin lors du mariage de l'auteur de *Monsieur Vénus* avec Alfred Vallette en 1889, mais pas Laurent Tailhade, autre fidèle de Rachilde et autre témoin à ladite union, qui se morfondait alors dans les Hautes-Pyrénées. Dans ce chapitre, Marie-Paule Courbe fait allusion à l'intrusion d'un membre de la police au domicile du peintre imprudemment hospitalier, afin de mener une enquête sur Philoctète Lardillon. Cet épisode est en rapport avec l'activisme anarchiste que déployait alors Paterné Berrichon. D'après les rapports de police de l'époque, il faisait partie d'un groupe intitulé les *Egaux Révolutionnaires*, dont les principales manifestations se réalisaient au sein de la *ligue des Antipropriétaires*, ligue toute virtuelle, puisque très prudemment, elle ne possédait ni bureaux, ni président, ni membres déclarés ; ce qui évitait habilement les foudres de Thémis. Ses sectateurs avaient l'habitude d'attendre, place des Abbesses, sur la Butte Montmartre, que le bon peuple dans la débîne fit appel à leurs services. Il y avait là des journaliers, des garçons de salle, des coloristes, des tailleurs, des artistes peintres...

⁴⁷⁸ Paris, Librairie théâtrale, 1885, cf. p.12.

⁴⁷⁹ *Op.cit.*, pp.76-77.

⁴⁸⁰ Paterné Berrichon, pseudonyme de Pierre-Eugène Dufour, né à Issoudun le 10 janvier 1855 ; décédé à La Rochefoucauld le 30 juillet 1922. Osera-t-on rappeler qu'il épousa Isabelle Rimbaud le 1^{er} 1897 à Charleville ?

Aussi, le 18 juillet 1887, une demoiselle Delacour, ouvrière en confection, n'ayant pu payer son loyer, contacta la compagnie pirate pour déménager à la cloche de bois. Mais c'était sans compter avec l'inexorable pipelet qui entrava l'action des déménageurs : il y eut empoignade avec Jean Couchot, le chef de la bande et les gardiens de la paix intervinrent. Le lendemain, tout le monde dormait à Mazas, y compris Pierre Dufour – alias Paternie Berrichon. L'audience devant la dixième chambre du tribunal correctionnel eut lieu le 20 août suivant. Tous les prévenus furent acquittés après un mois de préventive, sauf la locataire qui prit un mois de prison et le chef, Jean Couchot, qui en prit quatre⁴⁸¹.

Madame de Sade

Dans *Madame de Sade*, Marie-Paule Courbe se borne à faire une critique de *La Marquise de Sade*, que Rachilde vient de faire paraître chez Monnier. Evidemment, elle trouve le livre grotesque, mal écrit. Rien dans ce roman ne trouvera grâce à ses yeux. Elle laisse filtrer néanmoins quelques indications sur ses opinions et ses compétences. Ainsi, en matière d'art, elle n'admet que "*l'art reproduisant le réel, le vrai*". Elle admet que les soldats français de la fin du Second Empire n'étaient pas de "*fameux militaires*". Enfin, elle donne une petite leçon de technologie à Rachilde en lui apprenant qu'il n'y a pas d'acide qui se "*dégage d'une presse hydraulique qui fait explosion*".

Tous Mengins

Curieux parti pris que celui qui consiste à aller chercher un nom propre pour en faire le synonyme du mot charlatan. Mengin avait été très connu à Paris sous le Second Empire. Il vendait des crayons, coiffé d'un casque doré, suivi d'un équipage de superbes chevaux et accompagné par un orchestre. Moyennant quoi, il se mettait à faire son boniment pour vendre ses crayons sur la place publique. On imagine aisément qu'il ne passait pas inaperçu. Disparu en 1864, Marie-Paule Courbe, la Nancéienne, ne l'avait sans doute jamais vu, mais son image devait persister dans le souvenir des Parisiens ; suffisamment, en tout cas, pour que l'auteur de *La Vierge-Réclame* ne se pose pas la question de savoir si elle serait comprise par ses lecteurs parisiens en 1887. Le parallèle avec Rachilde s'impose dès l'entrée du chapitre avec le dessin de Fernand Fau qui représente une jeune femme (Racliffe), vêtue d'une cuirasse et coiffée d'un casque à panache, juchée sur une estrade, accompagnée par un tambour, tenant dans sa main un livre. En contrebas, on découvre un parterre de messieurs en gibus conquis qui tendent la main pour réclamer l'ouvrage, comme les clients de Mengin le faisaient pour acheter ses fameux crayons. Ce charlatanisme dénoncé ici est donc celui de Rachilde et de la piétaille des petits gendelettes qui gravitaient autour d'elle. Et comme si cela n'était pas assez explicite, l'auteur l'écrit en toutes lettres :

« [...] Vous êtes des Mengins, vous affublant d'un casque et d'une cuirasse pour vendre des crayons banals, mais... dorés. Peintres, écrivains, acteurs, musiciens, tous, vous procédez de ce charlatan de génie, qui fut le premier à comprendre son époque. »⁴⁸²

Dans ce chapitre, on peut relever quelques aspects de la personnalité ainsi que les goûts de Marie-Paule Courbe. Ainsi, nous la trouvons plutôt réactionnaire, quand elle appelle de ses vœux les rigueurs d'Anastasie, jugée bien trop clémente à propos de *L'Homme Vénus* et *La Marquise de Sade*. En revanche, elle ne cache pas sa passion pour Hugo, Renan, ou Tolstoï

⁴⁸¹ Cf. *Le Temps* du 21 août 1887. Pour la petite histoire, notons que ce journal reproduisait un rondel, intitulé *Fleur Acre*, que Berrichon avait adressé au juge d'instruction du fond de sa cellule, daté de *juillet 1887 à Mazas*, image de poète maudit oblige. Signalons simplement qu'il avait publié ce même poème un an avant dans *Le Décadent* du 14 août 1886.

⁴⁸² *Op.cit.*, p.114.

qui étaient des auteurs qu'on admirait plutôt quand on avait un tant soit peu la fibre sociale. Cette position n'était d'ailleurs pas un cas isolé. On trouvait, par exemple, à cette époque, un vrai *père la pudeur* en la personne du sénateur René Bérenger qui, dans le même temps, s'intéressait au sort des prisonniers en étant l'initiateur de la loi sur la liberté conditionnelle en 1885. Pour une personne du sexe féminin qui se plaisait à endosser le costume masculin, sa prise de position sur la femme qui se substituait à l'homme était assez obscure :

« *A la place de Mlle Raclife, j'éprouverais un certain embarras, ayant créé ce type nouveau de l'homme-femme résigné au rôle d'une fille, et celui des viragos qui changent de sexe, j'éprouverais, dis-je, un certain embarras à fulminer contre les femmes-hommes, qui jouent les séducteurs. Je ne vois pas bien la différence de crime. Les femmes trop viriles me semblent également déplaisantes, soit qu'elles prennent pour objet de leur passion un homme qu'elles dégradent ou une femme qu'elles dépravent.* »⁴⁸³

D'autre part, Marie-Paule Courbe nous livre des informations sur Rachilde qui prouvent qu'entre les deux femmes une proximité a bien eu lieu au moins à un moment donné. Ainsi, elle cite, entre guillemets, des propos que Rachilde lui aurait tenus : « *Le plus sûr moyen d'être lu, disiez-vous un jour, c'est de faire de la pornographie* ». Elle sait qu'elle était un « *remarquable sujet hypnotique* » ; ce qui suppose, peut-être, de l'avoir vérifié soi-même un jour. Enfin, elle annonce que Rachilde préparait un nouveau livre qui dénonçait les milieux de la prostitution. Elle va même jusqu'à en déflorer le titre : *Belle Adonis*. Là aussi, il faut qu'elle soit bien renseignée, car Rachilde ne publia ce livre – sous le titre *Madame Adonis* – que l'année suivante, en 1888, chez Monnier. Et il n'est pas impossible que la fuite ait trouvé son origine du côté dudit éditeur. Mais nous reparlerons de ce roman plus loin.

A la fin du chapitre, Marie-Paule Courbe lance un dernier pavé dans la mare : Rachilde est mariée ! Enfin mariée sans l'être, tout en l'étant. Comprenne qui pourra !

« *...Mlle Raclife est mariée...ou serait en droit de l'être... Consacré ou non, le fait existe et nous nous en tiendrons pour ceci à ce qu'elle affirme. Dès qu'on est admis à l'honneur de l'approcher, elle vous révèle spontanément, et sous le sceau du secret, cette particularité : Elle est mariée.* »⁴⁸⁴

On comprend que Marie-Paule Courbe a été suffisamment proche pour être mise dans la confiance par l'intéressée qui, pourtant, nous le verrons, s'était moquée d'elle.

Cet époux mystérieux, Marie-Paule Courbe semble bien le connaître et elle nous en fait un portrait suffisamment précis pour que le masque soit promptement levé :

« *Le doux agneau pascal qui est son époux, ou fait profession de l'être, ne nous semble, d'ailleurs, pas bien exigeant. Son rôle est de fonder des revues et des feuilles éphémères qui n'ont qu'un matin, comme les fleurs fragiles. Rédigées dans une langue qui ressemble de loin au français, elles n'ont guère qu'un numéro...ou deux, lesquels, en revanche, sont tout entiers consacrés à la réclame de Mlle Raclife et de ses œuvres.* »⁴⁸⁵

C'était un secret de polichinelle : cet amoureux transi, c'était Léo d'Orfer, bien sûr ! Et si certains hésitaient encore sur ce point, le doute était levé avec la publication, en première page du *Décadent* du 11 septembre 1886, d'un poème de Léo d'Orfer intitulé *Testament*⁴⁸⁶, dédié à

⁴⁸³ *Op.cit.*, p.109-110.

⁴⁸⁴ *Op.cit.*, p.116-117.

⁴⁸⁵ *Op.cit.*, p.117-118.

⁴⁸⁶ *Testament*

A Rachilde

*Si je meurs - tu feras pour m'être toujours douce
Construire un grand cercueil par un vieux charpentier :
Capitonne-le bien de roses et de mousse
Dont tu dépouilleras certain étroit sentier.*

*Le lit fait – que ta main seule, oh ! seule, me touche ! –
Habille-moi de satin blanc, ainsi qu'un roi,
Et couche-moi. Je veux un baiser sur la bouche :*

Je pourrai m'endormir alors rempli de toi.

*Auprès de mon chevet, pour battre l'insomnie,
Pose un livre très cher, quelque lettre jaunie
Que je lirai dans un beau songe inachevé.*

Rachilde. Les sentiments du poète étaient étalés là sans ambiguïté possible ; au point que la dédicataire, s'estimant, à juste raison, compromise, obtint de faire suivre ce sonnet, fort bien troussé et fort peu décadent, d'une mise au point sévère.

« Une réponse.

Monsieur d'Orfer,

Mes chers Décadents me communiquent le très joli sonnet que vous publiez chez eux. Je saisis l'occasion pour affirmer, une fois de plus, et hautement, le droit que possède tout poète de tutoyer dans ses vers, Dieu, le roi et les femmes. Ceci dit à l'adresse d'un imbécile qui prétendait que j'étais fort compromise par votre dédicace. Je vous remercie en la décadence.

Rachilde. »

La question est maintenant : qui était cet *imbécile* ? La réponse se trouvait dans un texte, intitulé *La Décadence*⁴⁸⁷ que publiait simultanément Léo d'Orfer dans *Le Scapin-revue* du 1^{er} septembre 1886, sous le pseudonyme de VIR. Il y reprenait le terme d'« *imbécile* » pour qualifier celui qui était à l'origine cette appellation, "*la décadence*", propice à mystifier les gogos. L'imbécile en question n'était autre qu'Anatole Baju, le directeur du *Décadent*.

Rachilde, quant à elle, ne donna plus aucun texte au *Décadent*, tandis que Léo d'Orfer, rallié à René Ghil, le grand rival de Baju, tira quelques salves vengeresses sur cet *Anatole, si Baju*, comme disait Tailhade, depuis les rives d'une nouvelle publication hebdomadaire, filiale du *Scapin*, intitulé...*La Décadence*.⁴⁸⁸ Quelques mois auparavant, les bons camarades dans *Le Petit Bottin des lettres et des Arts*⁴⁸⁹ avaient déjà glissé des allusions explicites pour ceux qui savaient lire entre les lignes. A l'entrée Rachilde - rajeunie de cinq ans pour l'occasion -, on pouvait lire :

« [...] *Signe particulier* : - Elle taille ses plumes avec un canif – Toujours le même et quand même, - au manche d'or et de fer. »

On ne pouvait être plus clair ! A l'entrée Orfer (Léo d'), comme une suite de charade :

« *Publiciste erratique, grandiloquent et halluciné. Le Warwick à la fois et le Saltabadil des petits périodiques de lettres. Par lui ils naissent et meurent. Pachalesquement*⁴⁹⁰, il dispense ses faveurs aux femmes de plume. »

Dans sa présentation des lettres de Rachilde à Barrès, Michael Finn confirme que Léo d'Orfer nourrissait une passion amoureuse à l'égard de Rachilde et que les amis de Rachilde – dont Maurice Barrès – pensaient même qu'elle était sa maîtresse⁴⁹¹.

Marius Joseph André Pouget, qui prit le pseudonyme de Léo d'Orfer, était né le 7 décembre 1859 à Gabriac, un petit village de l'Aveyron, de parents cultivateurs au hameau de Ceysnac. Il semble qu'il ait fait tout ou partie de ses études au collège de Sète, puisqu'il y data la parution d'un recueil de poésies, intitulé *Les Œillets*, en 1879. A vingt ans tout juste, il figurait, à Périgueux, parmi la douzaine de membres fondateurs d'une revue littéraire intitulée *La Jeunesse*. Michael R. Finn nous dit qu'en février 1880, Rachilde avait collaboré à cette

*Puis tu mettras ma plume en ma main froide et pâle
Pour t'écrire, parfois, sous les minuits d'opale,
Et, peut-être, accomplir le chef d'œuvre rêvé.*

⁴⁸⁷ Titre de l'article qui éclaire le sens de l'expression employée par Rachilde dans sa lettre à Léo d'Orfer : « *Je vous remercie en la décadence* ».

⁴⁸⁸ Fondée par Emile-Georges Raymond. Cette revue n'aura que quatre numéros : n°1 : 1er octobre 1886 jusqu'au n°4 : 28 octobre 1886.

⁴⁸⁹ A savoir Félix Fénéon, Paul Adam, Oscar Méténier et Jean Moréas. Ouvrage paru chez E.Giraud, Paris, 18, rue Drouot, le 22 février 1886.

⁴⁹⁰ *A la manière d'un pacha*, cf. Alfred Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*, 1883, p.323.

⁴⁹¹ Cf. *Rachilde-Maurice Barrès, correspondance inédite*, édition annotée et préfacée par Michael R. Finn, 1885-1914, Université de Bretagne occidentale, 2010, pp.21-22.

revue⁴⁹². Par ailleurs, elle lui consacra un article dans *L'Union nontronnaise*⁴⁹³, mais, hélas, nous ignorons la nature de ce texte, car la collection de la BnF ne conserve que les deux premiers numéros de ce périodique⁴⁹⁴. A tout le moins, peut-on dater leur rencontre de cette époque. Mais son activité littéraire fut interrompue au début des années 1880 par son service militaire qu'il partit effectuer dans les colonies⁴⁹⁵. De retour à la vie civile, il vibronna dans le petit monde de l'avant-garde littéraire parisienne, en collaborant à une quantité de revue, en en fondant d'autres et en s'installant, pour un temps, comme libraire-éditeur, associé à un certain Vidal, au n°21 de l'avenue des Gobelins, à l'enseigne de la *Librairie Européenne*. C'est là que parut le fameux recueil d'Henri Beauclair, *Les Horizontales*, en 1885. Pour être honnête, c'est le seul titre que nous ayons pu accrocher au ... catalogue de cette maison d'édition. Mais, pour être tout à fait précis, il semble bien que cette *Librairie Européenne* n'ait été qu'un avatar de la *Bibliothèque Européenne*, éditions que dirigeait alors Henri Issanchou, l'ami et compatriote de Léo d'Orfer. En effet, le volume de Beauclair indiquait deux adresses différentes : sur la couverture, *2 bis rue des Ecoles, Paris* ; sur la page 5, *21, avenue des Gobelins, Paris*. Or, le n°2 bis de la rue des Ecoles était l'adresse d'Henri Issanchou⁴⁹⁶, avant que celui-ci ne migrât au n° 9, rue Guy-de-la-Brosse. Notons au passage que l'imprimeur des *Horizontales* n'était autre que René Brissy, installé 9, rue de la Fidélité ; celui-là même qui avait imprimé les deux premiers numéros des *Taches d'Encre* de Barrès à la fin de l'année 1884. C'était, d'ailleurs, à cette occasion, nous dit Michael Finn, que Rachilde et Barrès s'étaient rencontrés pour la première fois⁴⁹⁷ : lui surveillait l'impression de sa revue, tandis qu'elle venait y faire éditer *Histoires bêtes pour amuser les petits enfants d'esprit*.⁴⁹⁸ A l'évidence, Léo d'Orfer était l'homme providentiel du moment. Barrès l'avait choisi comme administrateur des *Taches d'Encre* et c'est à lui que Rachilde devait d'avoir pu publier son volume de littérature enfantine chez René Brissy. Ce dernier avait fondé l'hebdomadaire *Paris-Bébé* en juin 1884, dont Léo d'Orfer était l'un des principaux collaborateurs. Nous n'entreprendrons pas ici le relevé exhaustif de toutes les revues fondées, ou prétendument telles, par Léo d'Orfer à l'époque où Marie-Paule Courbe parle de lui comme fondateur de revues *qui n'ont qu'un matin, comme les fleurs fragiles*. Nous nous bornerons à évoquer brièvement celles qui semblent avoir retenu l'attention de ses contemporains au moment où Marie-Paule Courbe publiait son volume. Commençons par *Le Zig-zag, Journal hebdomadaire, littéraire, artistique, fantaisiste et humoristique*. En réalité, si Léo d'Orfer était associé étroitement à cette revue, il n'en était pas le fondateur. Certes, il imprima fortement son passage comme directeur entre le 31 mai 1885 et le 25 octobre 1885, mais il y avait eu un avant et il y eut un après d'Orfer.⁴⁹⁹ Le premier numéro de ce périodique, un moment édité par Léon Vanier, parut à la fin de l'année 1882, tout d'abord à Lyon, puis à Paris. Sous la direction de Léo d'Orfer, on relève notamment les collaborations de son

⁴⁹² *Op.cit.*, p.39.

⁴⁹³ Article intitulé *La Jeunesse*, n°6, 8 février 1880.

⁴⁹⁴ n°1 (novembre 1879 et n°2 (décembre 1879). *La Jeunesse*, « *Revue littéraire* », Périgueux, 2, rue du Bac, mensuelle, paraissant le 15 de chaque mois, 36 p. N° 1 : novembre 1879 jusqu'au n° 9-10 juillet-août 1880.

Direction : Administrateur-Gérant : Edouard Véry. Rédacteur en chef : Emile Rial, auquel succéda Marius Pouget. Michael R. Finn indique que Rachilde a donné un article dans le numéro de février 1880, *op.cit.*, p.39.

⁴⁹⁵ Cf. *Almanach des lettres françaises et étrangères*, sous la direction de Léon Treich, Editions Georges Crès & Cie, vendredi 4 avril 1924, p. 13.

⁴⁹⁶ Cf. Michael R. Finn, *op.cit.*, p. 21.

⁴⁹⁷ *Op.cit.*, p.3.

⁴⁹⁸ Paris, René Brissy, 52 p.

⁴⁹⁹ n°1 : 24 décembre 1882 ---) décembre 1885. 95, rue Molière, Lyon, puis 34, rue Truffaut, Paris.

Administrateur : Eruel ; gérant : P.M. Perrelon ; rédacteur en chef : Aymé Delyon. Très féminine – Eruel (Laure) et Aymé Delyon sont des pseudonymes sous lesquels se dissimulaient des jeunes femmes – , cette revue est disponible dans son intégralité sur le site de la BM de Lyon.

complice Henri Issanchou, de Jules Renard, de Jean Lorrain et de Rachilde. Malgré son trajet peu rectiligne, cette petite revue parvint à zigzaguer jusqu'en décembre 1885,⁵⁰⁰ date à laquelle, Léo d'Orfer réapparut comme directeur d'un dernier numéro titré *Gil Blague*, où il annonçait la publication dans les prochaines livraisons d'un roman nouveau de Rachilde. *Le Capitan* était certainement la revue la plus connue du microcosme de l'avant-garde littéraire parisienne. Le premier numéro de ce *journal hebdomadaire illustré* parut en novembre 1883.⁵⁰¹ Comme c'était l'usage, la liste des collaborateurs annoncés était prometteuse. Au sommaire du numéro 1, on trouvait les noms de Léon Cladel, de Jean Moréas, de Marie Kryszewska et de Rachilde qui publiait une nouvelle : *La Maison traquée*. Mais dès le numéro 2, (nouvelle série) du 31 juillet 1884, Léo d'Orfer n'était plus aux commandes du *Capitan*, où l'on découvrait le nom d'Alfred Vallette, comme secrétaire de rédaction. A la même époque, on le retrouvait comme administrateur d'un confidentiel *Franc-Parleur Parisien*, organe des intérêts du Ve Arrondissement. En avril 1886, il publiait le premier numéro de *La Vogue*, revue qui fut la pierre angulaire du mouvement symboliste, à laquelle il faudrait consacrer tout un chapitre pour en faire le tour. Et encore ! Mais dès le numéro 5 (13 mai 1886), il était débarqué par Gustave Kahn, le secrétaire de la rédaction. Sa *Revue de Paris* n'eut qu'un numéro le 7 mars 1887. Il y publia, pour la première fois, la nouvelle de Jules Renard intitulée *une Passionnette*, reprise dans son recueil, *Crime de village*, édité par ce même Léo d'Orfer à la *Librairie de la Grande correspondance* le 1er octobre 1888. Notons qu'à part ce titre et l'opuscule de vers de Léo d'Orfer, intitulé *Joyau d'amour*,⁵⁰² il semble que fût là constituée la totalité du catalogue de cette maison d'édition. Par la suite, on retrouva le nom de Léo d'Orfer attaché à un grand nombre de revues, mais, pour autant, il négligea de rassembler ces milliers de textes dans quelque ouvrage que ce fût, comme en témoigne le catalogue de la BnF. A l'époque où sortit *La Vierge-Réclame*, Marie-Paule Courbe ne pouvait pas méconnaître l'intense activité littéraire, très prometteuse, de Léo d'Orfer. Elle n'ignorait pas son très long et très savant article paru dans *La Revue Indépendante* de janvier-mars 1885, intitulé *La Grande Marotte*, où on lisait, au passage, une attaque contre les bas-bleus, à l'exception d'un :

« ...La seule femme de lettres de talent que nous connaissions, et la plus jeune, Mlle Rachilde, qui publia, en 1884, Monsieur Vénus, un roman à vacarme, a tressé jadis son petit sonnet, d'un manque de prosodie déplorable. »⁵⁰³

Certes, il y avait des roses, mais les épines n'y manquaient pas. Pas sûr que Rachilde ait pris ces considérations avec le sourire ! En 1886, il était l'un des rédacteurs vedettes du *Scapin*, sous son nom ou sous le pseudonyme de VIR. Cette revue était une sorte d'ébauche de ce qui deviendrait *Le Mercure de France* et, de fait, on y retrouvait Alfred Vallette comme secrétaire de rédaction. C'est Léo d'Orfer qui inaugura dans les sous-sols du café *Le Soleil d'Or*,⁵⁰⁴ place Saint-Michel, les soirées du *Scapin* auxquelles succédèrent les célèbres soirées de *La Plume*. Nous en arrivons, à présent, à ce prétendu vrai-faux mariage avec Rachilde. Marie-Paule Courbe, feignant d'être dans la confiance, a instillé le doute sur la réalité de ce mariage entre Rachilde et Léo d'Orfer. Il est à peu près certain qu'elle agissait par pure malveillance afin de nuire à Rachilde. Elle inscrivait Léo d'Orfer au tableau de chasse de l'insatiable Rachilde à côté des Le Hénaff et autre Sogler. En réalité, si Léo d'Orfer épousa bien une Marguerite, ce ne fut pas Marguerite Eymery – véritable nom de Rachilde – mais

⁵⁰⁰ Cf. Lettre de Jules Renard à sa sœur [décembre 1885] : « Ne t'étonne pas de ne plus recevoir le Zig-Zag : il est tombé ». In Jules Renard, *Correspondance – 1864-1910*, Flammarion, 1954, p.51.

⁵⁰¹ Sur cette revue consulter le dépouillement publié par le site *Les Commérages de Tybalt* : <http://tybalt.pagesperso-orange.fr/LesRevue/pagesRevue/Capitan.htm>. Il est fortement à craindre que la collection de la BnF soit incomplète.

⁵⁰² Composé d'une centaine de vers, ce poème unique, tiré seulement à 75 exemplaires, obtint un œillet à l'Académie des Jeux Floraux de 1889.

⁵⁰³ *Op.cit.* p.531.

⁵⁰⁴ Aujourd'hui, *Le Départ*, hospitalier comme...un café parisien !

une demoiselle Marguerite Neveu à la mairie du Ve arrondissement de Paris, le 6 mars 1889. De cette union naquit, en 1893, Germaine, dite *Germaine Tourangelle*, la muse de Paul Fort qu'il enleva alors qu'elle était une très jeune fille.⁵⁰⁵ Pour en terminer ici avec Léo d'Orfer, nous noterons la présence en tant que témoins à son mariage de deux personnalités importantes, dont il semble avoir été assez proche. René Fourret (1842-1924), libraire-éditeur, administrateur de la librairie Hachette et le docteur François Girou de Buzareingues (1805-1891), ancien député de l'Aveyron sous l'Empire, qui s'était, peu à peu, détourné de la politique pour embrasser une carrière d'artiste-peintre et de sculpteur.

Quant au vrai-vrai mariage de Rachilde, il se déroula quelques mois plus tard, dans la même mairie du Ve arrondissement, le 12 juin 1889, avec Alfred Vallette, en présence de témoins amis du couple, à savoir Léo Trézenik, Albert Samain, Laurent Tailhade et Camille Flammarion. Ainsi, le doute est levé sur les allégations de Marie-Paule Courbe, dont il est prouvé qu'elle se servait, dans cet avant-dernier chapitre, de Léo d'Orfer, comme des autres, dans le seul but de mettre Rachilde en porte-à-faux.

Fiat Lux

Dans cet ultime chapitre, Marie-Paule Courbe laisse clairement entendre qu'elle a fréquenté Rachilde d'assez près pour lui dire, à un moment, ouvertement, sa façon de penser :

« ... Comme je n'ai pas craint de vous le dire un jour, usant d'une franchise qui m'attira votre inimitié après une bienveillance que je n'avais certes pas demandée... ».⁵⁰⁶

La rupture consommée entre les deux femmes, Marie-Paule Courbe se plaignit d'avoir été victime de *quelques vilénies* et d'avoir été mêlée à une mauvaise *réclame* par la volonté de Rachilde. Cela restait bien vague. S'était-elle reconnue dans le personnage de Mlle de Vénérande ? Ou bien dans certaines situations décrites dans *Monsieur-Vénus* ? Nous ne le pensons pas. Il est clair qu'un contentieux existait entre ces deux personnes, mais nous ne parvenons pas à en déterminer précisément les contours. Il est probable que Rachilde ait eu connaissance par Marie-Paule Courbe, elle-même, de certaines prouesses, de certains happenings ... Car, quoiqu'elle s'en défende dans son ouvrage, où elle pose en mère la Pudeur, Marie-Paule Courbe avait certaines dispositions propres à attirer un Maupassant. Ces photos la représentant nue ne plaident pas non plus pour des mœurs de quakeresse ! En tout état de cause, Rachilde – comme Marie-Paule Courbe le craignait – apporta une réponse à *La Vierge-Réclame* quelques mois plus tard, avec la publication, chez Monnier, en janvier 1888, de *Madame Adonis*, où l'on pouvait découvrir l'histoire d'une femme se travestissant en homme pour séduire une de ses pareilles.

Ce qui semblait particulièrement choquer Marie-Paule Courbe dans le livre de Rachilde, *Monsieur Vénus*, trouvait ses racines dans les menaces que l'actualité faisait peser sur la France.

« ... A l'heure où le ciel s'assombrit là-bas, du côté de l'Est, avec des menaces d'orage[...]*Vous êtes mal venus, artistes de la décadence, qui nous détournent de nos préoccupations viriles, qui nous chantez la beauté des éphèbes aux formes indéçises et l'attrait troublant des mâles blonds et roses qui s'affublent en femmes[...]* Quant à moi, j'aimerais encore mieux voir viriliser les femmes que voir abâtardir les hommes ». ⁵⁰⁷

Il était fait, ici, implicitement allusion à l'affaire Schnæbelé qui survint le 20 avril 1887 et qui, si la décision n'avait tenu qu'au ministre de la Guerre de l'époque, le général Boulanger,

⁵⁰⁵ Sur ces circonstances et la réaction courroucée de Léo d'Orfer, nous renvoyons le lecteur à la relation candide qu'en donne Paul Fort, in *Mes Mémoires – Toute la vie d'un poète : 1872-1944*, Flammarion, 1944, p.111 et suiv.

⁵⁰⁶ *Op.cit.*, p.127.

⁵⁰⁷ *Op.cit.*, pp.130-131.

aurait débouché sur un nouveau conflit franco-allemand. Il ne faut pas oublier que Marie-Paule Courbe était originaire de Nancy, ville désormais de frontière sinon de front. Le traumatisme de la défaite de 1870 était plus présent dans ce coin de France qu'ailleurs. Ce sursaut de nationalisme peut, d'ailleurs, nous surprendre, car Marie-Edmée Pau, nous dit Nicole Cadène, décrivait son amie indifférente aux événements en juillet 1870. Mais, il est vrai que les réactions n'étaient pas les mêmes avant et après la défaite.

Il n'est donc pas douteux que *Madame Adonis*⁵⁰⁸ mettait en scène Marie-Paule Courbe. Seulement, disons-le tout net, à la différence de *La Vierge-Réclame*, il ne s'agissait pas d'un roman à clé. Dans son ouvrage, *Finding the Woman Who Didn't Exist*,⁵⁰⁹ Mélanie Hawthorne a parfaitement démasqué la présence de Marie-Paule Parent-Desbarres derrière le personnage central du roman, Marcelle Carini Désambres. Pour autant, on peinerait à retrouver des informations précises sur Marie-Paule Courbe à travers ce récit. Certes, Mme Désambres/Desbarres a 40 ans, est veuve ; elle joue du piano et – par le dédoublement de sa personne en un frère, nommé Marcel – elle est sculpteur. Certes, elle se travestit donc parfois en homme. C'est déjà beaucoup, mais c'est là tout ce qu'on découvre de Marie-Paule Courbe. Autrement dit, rien que ce que l'on connaissait déjà. Le roman commence comme un récit balzacien – il se passe à Amboise et à Tours – au demeurant assez bien troussé, mais, comme souvent dans les romans de Rachilde, l'intrigue fait du sur-place à partir du moment – à la moitié du livre – où l'on a deviné que Marcel et Marcelle Carini Désambres ne faisaient qu'un. Il reste que le portrait que Rachilde fait de son héroïne n'est pas négatif. Une page mérite qu'on la cite car les propos qu'elle contient auraient pu être tenus par Marie-Paule Courbe, tant du point de vue de sa vie sentimentale et de son parcours artistique que de son engagement féministe :

« ... Je n'ai jamais aimé les hommes, ils sont si bêtes et si brutaux. Mon mari m'en a dégoûté pour le reste de ma vie. On m'avait fait épouser un vieux tout plein d'idées baroques, je fus complaisante, m'imaginant que la complaisance était un des principaux devoirs conjugaux et ... mon cher ami mourut au bout de quelques semaines de lune de miel⁵¹⁰ ... J'ai parcouru, veuve et très libre, les différents mondes parisiens, puis, un beau matin je me suis réveillée véritablement artiste... Vous ne savez pas, vous, homme, le demi-quart de ce que je sais... Tenez, énumérons, musique (et elle touchait du doigt la lyre de Sapho), peinture (elle montrait une nymphe de Henner⁵¹¹ se détachant toute blanche des tentures sombres), sculpture (elle souleva une main de plâtre qu'elle avait moulée elle-même), littérature (elle se frappa le cerveau de son index), je peux faire ce que je veux... Alors ... conclut-elle brusquement, vous, l'homme, que pensez-vous m'apprendre ou me disputer ? ... »⁵¹²

Dans le fond, Marie-Paule Courbe n'avait pas lieu de se fâcher du portrait de cette femme qui préférerait les femmes – la couleur est d'ailleurs annoncée par l'auteur qui mentionne à plusieurs reprises la présence d'un buste de Sapho dans l'appartement de Mme Désambres. Enfin, si l'on considère que *Madame Adonis* nous fournit un éclairage sur la personnalité de Marie-Paule Courbe, il nous renvoie l'image d'une créature suicidaire qui orchestre sa fin, depuis le moment où elle "prête" de l'argent au père Tranet jusqu'à la préparation de son meurtre par Louis Bartau que, dans un dernier effort, elle transforme en suicide. Ainsi, il est possible que Rachilde ait vu en Marie-Paule Courbe davantage un être auto-destructeur qu'une lesbienne scandaleuse. Quoi qu'il en soit, *Madame Adonis* n'était, en aucun cas, une réponse à *La Vierge-Réclame*. Du reste, nous l'avons dit plus haut, ce roman semble avoir été en gestation avant la publication du brûlot de Marie-Paule Courbe.

⁵⁰⁸ Paris, E. Monnier, 296 p. Réédition, J. Ferenczi et fils, 241 p., Paris, 1929.

⁵⁰⁹ University of Nebraska Press, 2012. pp.123-130.

⁵¹⁰ L'époux de Marie-Paule Courbe, Paul-Joseph Parent-Desbarres, avait seulement 9 ans de plus que son épouse et il mourut effectivement quelques semaines après son mariage.

⁵¹¹ Sur les rapports de Marie-Paule Courbe avec Henner voir le chapitre intitulé *Sur la toile et sous le ciseau*.

⁵¹² *Op.cit.*, réédition de 1929, pp.167-168.

Pour clore ce chapitre, nous reviendrons sur ce que prétendait détenir Pierre Borel : une correspondance torride, au contenu « impossible à reproduire », entre Rachilde et Marie-Paule Courbe. Seul de cet échange épistolaire nous sont parvenus un télégramme envoyé par notre héroïne à l'auteur de *Monsieur Vénus* et un extrait de lettre paru anonymement dans la presse. Il semble que ce télégramme ait été effectivement en la possession de Pierre Borel, si l'on en juge par l'annotation manuscrite qui avait été ajoutée ultérieurement.

« Je ne veux pas vous laisser passer la nuit sans nouvelles. Je n'ai pas pu écrire aujourd'hui. Je traque T... dans tous les coins pour lui administrer une correction et lui jeter mon gant au visage. On croirait qu'il le sent, mais j'attends 7 h1/2 pour le joindre quand il rentrera. Je l'ai vu 4 fois dans ma vie et ne l'ai pas aperçu depuis le lundi gras.

Vos amis commencent à me crisper et ce sont eux qui pourront bien recevoir des coups de cravache. C'est votre faute. Vous affolez ces hommes avec vos coquetteries et ils ne songent plus qu'à jeter de la boue à ce qui leur porte ombrage. Vilains personnages ! Comme ces choses là me font estimer des hommes comme Maupassant. Vous aurez une lettre demain.

G »⁵¹³

Si ce document ne fournit aucune preuve de prétendues relations amoureuses entre les deux femmes, il nous apporte des informations non dénuées d'importance. Tout d'abord, il nous a fallu le dater car le cachet de la poste ne nous permettait pas de lire les deux derniers chiffres de l'année. Grâce au contenu du télégramme qui fait référence à T..., nous avons pu en déduire que nous étions en 1889. T... est en effet Tailhade avec lequel Marie-Paule Courbe avait alors maille à partir⁵¹⁴, et la seule année qui correspondait aux événements suggérés était celle-ci. Par conséquent, il est manifeste que, malgré la publication de *La Vierge-Réclame* deux ans auparavant, des relations épistolaires ont perduré entre les deux anciennes amies. Certes, le ton du message était quelque peu vinaigré, mais on aurait pu s'attendre à une rupture totale : ce n'était pas le cas. Le début nous indique même une certaine proximité et la fin une continuité de correspondance : il y a eu des lettres avant ; il y en eut après.

Le second document, antérieur au précédent, est l'extrait explicite d'une lettre de Marie-Paule Courbe à Rachilde, citée par Marlo Johnston dans sa biographie de Guy de Maupassant, repris d'un article de *Gil Blas* du 4 mars 1889, où auteure et destinataire n'étaient opportunément pas citées :

« Beauté ma chérie je ne peux pas effacer mon passé, malheureusement, mais je te donne mon avenir. Je te le donne sans réserve, sûre de pouvoir désormais me conserver inviolable et intacte, puisque tout, hors de toi, m'est indifférent. Chère Mystique tu veux que je sois chaste, j'arriverai à détruire mes sens. N'ai-je pas déjà, par la puissance du cerveau, réussi à les changer complètement, à m'en créer de nouveaux. A ce point que les caresses les plus chaudes d'un homme me laissent froide et qu'un parfum de femme, saisi au vol, me dilate, me grise, me donne une sensation physique extraordinaire. Je les ai changés, je les détruirai ! Ce sera long seulement avant de terrasser la dernière révolte... »⁵¹⁵

Rodolphe Darzens avait déjà publié partiellement cette lettre dans le numéro de décembre 1887 de *La Jeune France* ; en service commandé, il venait là apporter son soutien à Rachilde contre celle qu'il rebaptisait *Mme Pierre Aieule des Barreaux* (pour Parent-Desbarres) en démontrant avec la publication de cette pièce le dépit amoureux qui avait motivé Marie-Paule Courbe. Quoiqu'il en soit, ces documents confirment bel et bien l'existence de rapports – et de rapports assez proches – entre Marie-Paule Courbe et Rachilde et, d'autre part - ne boudons pas notre bonne fortune-, le télégramme nous livre le nom de Maupassant, et cela nous permet d'apporter un crédit supplémentaire à l'existence de ses liens avec l'auteur de *La Maison Tellier*⁵¹⁶.

⁵¹³ Télégramme de Marie-Paule Courbe à Rachilde du 31 mars [1889]. Copie obligeamment communiquée par M. Jean-Jacques Lefrère.

⁵¹⁴ Sur ces circonstances, consulter le chapitre 18 intitulé « Mme D'Estoc assez forte en gueule », pp.255-270, in G.Picq, *Laurent Tailhade ou De la provocation considérée comme un art de vivre*, Maisonneuve et Larose, 2001,

⁵¹⁵ *Op.cit.*, p.819.

⁵¹⁶ Cf. le chapitre *La Maupassante aux cent soucis*.

Enfin, en ce qui concerne la réception de *La Vierge-Réclame* par la presse de l'époque, à part *Gil Blas*, où Marie Paule Courbe avait probablement des amitiés complices – peut-être Henry Fouquier – le livre ne fit pratiquement aucune vague. Dès le 21 novembre 1887, le journal lui prédisait un *immense succès*, ayant déjà *un grand retentissement*. Le 26 décembre suivant, en page 2, un article entier lui était consacré. Non signé, il reprenait la logorrhée antirachildienne de l'ouvrage, au point que nous sommes à peu près persuadés que son auteur en était Marie Paule Courbe elle-même. D'ailleurs, pour brouiller les pistes, elle parlait de l'auteur comme s'il était un homme :

« *Un très curieux volume, qui soulève en ce moment bien des polémiques, c'est la Vierge-Réclame, de M.G. d'Estoc...Allons, arrière ! dit M. d'Estoc en terminant...* »

Enfin le 13 janvier 1888, on pouvait lire cette complaisante annonce :

« *Signalons le succès croissant de la Vierge Réclame, cet ouvrage de polémique violente qui soulève tant de haines sourdes. Les personnages qui y sont visés sont faciles à reconnaître ; on parle beaucoup du duel féminin qui va résulter de certaines divulgations.* »

Il est temps de s'intéresser, à présent, à ceux qui accueillirent la prose de Marie-Paule Courbe, qui, dans leurs journaux, qui, dans leurs maisons d'édition. Nous verrons que la personnalité de ceux-là nous réserve bien des surprises.

CHAPITRE 7 -

De sombres personnages: éditeurs et directeurs de presse.

Nous passerons, ici, rapidement sur la figure de l'imprimeur de Nancy A. Voirin, situé 23, rue de l'Atrie⁵¹⁷, qui publia, la même année que *La Vierge-Réclame*, en 1887, *Noir sur Blanc, récits lorrains*, de Gyz-El. D'abord parce qu'il se distinguait davantage comme imprimeur que comme éditeur, ensuite parce qu'il a laissé nettement moins de traces de son activité que ceux dont il va être question dans ce chapitre. Certes, imprima-t-il également en 1887 *Les Fleurs du Dom**** de Léo d'Arkaï, le futur compagnon de Marie-Paule Courbe, mais tout aussi bien sortirent de ses presses des ouvrages d'histoire locale - *Les restes du Téméraire sont-ils à Bruges ou à Nancy ?* -, que des traités médicaux - *Étude critique des différents traitements de l'ophtalmie sympathique*. En fait, il ne choisissait pas ce qu'il imprimait : du moment que le client réglait la facture, peu lui importait.

La démarche que nous avons entreprise pour aller au-devant des éditeurs de Marie-Paule Courbe nous a semblé pertinente en ce sens qu'elle devait nous éclairer sur le type de milieux qu'elle avait été amenée à fréquenter.

Georges Gugenheim

Sans aucun doute, ce citoyen mériterait-il à lui seul qu'on lui consacrerait un ouvrage, tant son histoire personnelle fut pour le moins édifiante. Ainsi donc, Georges Gugenheim vit le jour à Paris le 24 janvier 1847 dans une famille de négociants israélites. Apparemment, très tôt, le jeune homme se livra à un certain nombre d'indélicatesses, au point que ses parents le poussèrent à s'engager dans l'armée. Libéré en 1869, il fut rappelé en 1870 et déclaré déserteur en octobre, puis réintégré en mai 1871. Entre temps, il s'était engagé au 1er Régiment de Spahis à Médéah ; ce qui, on en conviendra, le mettait assez loin des tirs prussiens. Poursuivi par la justice militaire, il s'en tira par un non-lieu en juin 1871, mais fut cassé de son grade de sous-officier. Le 29 février 1872, il épousa, à Nancy, Mathilde Laure Lévy, fille d'un employé de banque installé dans cette ville. Il déclarait alors être négociant en compagnie de ses parents 14, rue Oberkampf à Paris, mais il dépendait toujours de l'armée, servant dans la réserve. La famille de son épouse semblait particulièrement aisée, si l'on en juge par la profession de trois des témoins à ce mariage, oncles de la mariée, tous banquiers domiciliés à Nancy. Le couple eut trois enfants, dont nous n'avons pu identifier que deux filles : Jeanne née en 1874 et Louise née en 1877. Pendant ce temps-là, Gugenheim, par l'entremise des parents de sa femme, avait été embauché comme comptable aux établissements Durlach frères, fabricants de limes, aux appointements de 3000 francs. L'aîné des frères, Emmanuel Durlach, qui avait la direction commerciale de l'entreprise, ne tarda pas à lui faire une absolue confiance pour la gestion des comptes de l'usine. Et tandis que les affaires des établissements Durlach n'allaient pas tarder à décliner, bizarrement, comme par un effet de vase communicant, celles de monsieur Gugenheim ne cessaient de prospérer. Et pour cause...

« Il était parvenu à se faire agréer comme représentant par plusieurs maisons de commerce importantes⁵¹⁸ et formait la comptabilité d'un grand magasin de nouveautés de Nancy. En même temps il se lançait dans le monde élégant, écrivait des pièces de théâtre, créait un journal théâtral, achetait un journal politique la *Dépêche*,

⁵¹⁷ Associé à L. Kreis, cette imprimerie avait pris la succession de celle de Colin. Elle imprima longtemps le périodique *L'Immeuble et la construction dans l'Est*.

⁵¹⁸ Notamment la célèbre maison de biscuits anglais Huntley & Palmers. cf. *Le Journal des Débats politiques et littéraires* du 3 décembre 1891.

établissait un office de publicité, se portait adjudicataire de l'affichage municipal. Bientôt il posséda une maison de campagne, cheval et voiture, et se mit à faire la fête. »⁵¹⁹

Plus tard, lors de son procès, en 1891, le tribunal évoqua le train de vie de Gugenheim durant ces années de cocagne, en parlant de libertinage et d'affabulation comme celle qu'il colportait concernant un héritage imaginaire de cent treize millions ! Par ailleurs, au moment de son arrestation, la très boulangiste *Presse* de Georges Laguerre ne manqua pas d'épingler, à son tableau de chasse, un *opportuniste de marque*, dont la vente de la bibliothèque venait de dévoiler un ouvrage de Jules Ferry muni d'un envoi de son auteur au brillant directeur de *La Dépêche*. Bien plus, ce journal n'hésita pas à titrer à la une "*Un Scandale opportuniste*" au moment de son arrestation, présentant l'homme comme ayant *ses entrées privilégiées à la préfecture* :

« [...] Il était, en fait, le maire de Nancy et, quoique reconnu universellement comme une canaille, il a été défendu jusqu'à la dernière extrémité, par tous les opportunistes et par le conseil municipal de Nancy, qui avait lié son existence à celle de cet individu. On commente beaucoup à Nancy ce fait que la municipalité, en plusieurs circonstances, aurait sacrifié les intérêts de la ville aux intérêts de M. Gugenheim. Hier encore, dans un discours rempli d'outrages à l'adresse des révisionnistes, le neveu de M. Volland, sénateur ferryste de l'endroit⁵²⁰, un monsieur Lombard, se portait garant devant le tribunal, de l'honneur de ce misérable. [...] Ajoutons que, par cette disparition, tombe un procès qu'intentait M. Gugenheim à notre collaborateur Maurice Barrès, qui n'avait fait que lui jeter à la face une partie des infamies aujourd'hui étalées en plein jour. »⁵²¹

Le *Journal des Débats politiques et littéraires* du 3 décembre 1891 livrait un portrait à peine moins sévère du personnage :

« [...] Gugenheim fatiguait l'opinion de sa personnalité, et si, politiquement, son journal ne jouissait pas d'une grande autorité, sa feuille théâtrale était la terreur des directeurs et des artistes. Il entreprenait souvent des voyages d'agrément ; on le voyait à Paris, à Nice, à Monte – Carlo, dans tous les lieux de plaisir. Mais telle était l'aveugle confiance de M. Durlach aîné dans son "comptable" qu'il s'en montrait très satisfait. »

L'auteur de l'article terminait en esquissant un début d'explication au fait que les petits tours de passe-passe financiers avaient fini par être dénoncés, au bout de plus de dix ans, car ils eussent pu continuer ainsi encore de longues années. C'est probablement ce que croyait Gugenheim.

« ...[...] Avec ses façons encombrantes, le personnage s'était créé des ennemis, la polémique de son journal (tour à tour radical, boulangiste, puis antiboulangiste) était agressive... ».

On devine aisément que ce furent ces *ennemis* qui vinrent ouvrir les yeux à monsieur Durlach, jusque là satisfait du travail de son estimé comptable.

Ce fut donc le 3 novembre 1880 que parut le premier numéro du *Petit Nancéien*. Se voulant *artistique, littéraire et théâtral*, voilà comment il était présenté par son directeur :

« ...Le *Petit Nancéien* publie chaque jour le compte rendu des représentations théâtrales de la ville. Il donne pour chacune des représentations de théâtre ou de concert, l'analyse des pièces jouées et des couplets chantés détachés des partitions. – C'est un journal de critique impartiale. Il défend les intérêts du public contre les tendances des directeurs de théâtres qui négligent la question artistique pour ne faire du théâtre qu'une exploitation commerciale... ».⁵²²

A bon entendeur, salut ! Etant pour sa part totalement désintéressé, Monsieur le directeur donnait là une leçon d'éthique propre à s'attirer de promptes sympathies !

Pour autant, *Le Petit Nancéien* ne se bornait pas à terroriser le milieu du théâtre par ses critiques. Une place non négligeable était réservée à la gaudriole, très en vogue en cette fin de

⁵¹⁹ In *La Presse* du 4 décembre 1891.

⁵²⁰ François-Adrien Volland, né à Nancy le 1^{er} août 1838 ; décédé à Paris le 4 juin 1900. Cet avocat avait été maire de Nancy de 1879 à 1888, date à laquelle Emile Adam lui avait succédé. Elu sénateur de Meurthe et Moselle en 1886, il était un antiboulangiste convaincu. Il fut également l'un des co-fondateurs du *Progrès de l'Est*.

⁵²¹ *La Presse* du 18 janvier 1891.

⁵²² Emile Mermet, *Annuaire de la Presse* 1886.

siècle. Bornons-nous à citer cette première page du numéro 648 (du 24 au 27 février 1884), où une sorte de bande dessinée muette, intitulée *Consultation de famille* et signée *Gyptis* nous narrait l'histoire d'une bonne qui avait transmis la vérole au fils et au père d'une famille pourtant tout à fait respectable. Mais à la fin, on comprenait que c'était la maîtresse de maison qui, cocufiant son époux, avait la première introduite la maladie en couchant avec monsieur qui, lui-même, couchant avec la bonne, qui elle-même couchant avec le fils...

Mais à côté de ces confondantes niaiseries, *Le Petit Nancéien* pouvait s'enorgueillir de collaborations de qualité. Si l'on exceptait la ribambelle habituelle de pseudonymes dans la presse de l'époque (Raton, Minette, Nitouche, Montengraine omniprésent ici etc.), l'on pouvait découvrir des textes de qualité. Ainsi, Stanislas de Guaita donnait deux poèmes en septembre 1883 repris dans *La Muse Noire*, dont le journal annonçait la publication imminente, et trois autres en mai 1884, repris l'année suivante dans *Rosa Mystica*.

Guaita était mosellan et, en cette qualité, il était tout naturel qu'il portât ses premiers vers à ce journal artistique régional qui commençait à faire parler de lui. En revanche, nous avons été surpris de trouver à de nombreuses reprises la signature du jeune lyonnais Léon Riorot. Agé de moins de vingt ans, il publiait ses premiers essais poétiques dans ce journal. Il poussa la déférence jusqu'à dédier un poème *L'Arbre et le Nid* à Georges Gugenheim dans le numéro du 22 octobre 1884. Enfin, citons, pêle-mêle, d'une façon non exhaustive, les principales signatures que nous avons pu relever : Jean Alesson, Hippolyte Audeval, George Auriol, Georges Beaume, Melchior Bonnefois, Evariste Carrance, François Coppée, Charles Courbe - un érudit local mort en février 1885, sans rapport direct avec la famille de Marie-Paule Courbe - Alphonse Daudet, l'inévitable Charles Fuster, Tristan Gerbligny, Albert Giraud, Charles Gueullette, Alexandre Hepp - collaborateur très régulier qui tenait la rubrique des premières théâtrales à Paris à partir d'avril 1884 -, Georges Lafenestre, G. Laforest, Georges Leygues, Jean Lombard, E.M. de Lyden, E. Manuel, Pierre Muray, Georges Ohnet, Edouard Pailleron, Ch. Perotte Delandes, Potonié-Pierre, Sully Prudhomme, Marcel Richard, Elzéard Rougier, Jules Rouquette, Roux-Ferrand, J.B. Salgues - qui publiait un article philosémite intitulé « *Les Juifs* » dans le numéro du 17 juin 1886, article paru auparavant dans *La Dépêche* du 6 mai -, Albert Samain, G. Savigny, Armand Silvestre, Turpin de Sansay, L. Tynaire, Louis Ulbach, , Edouard Viard, comtesse de Villemagne etc.

Ce fut le 9 octobre 1883 qu'apparut, pour la première fois, la signature de Gyzèle. Nous n'avons pas peiné à l'associer à notre Marie-Paule Courbe, car nous retrouvons des textes signés de ce pseudonyme, repris plus tard dans *Noir sur Blanc, récits lorrains*.

Et voici comment Gugenheim la présentait :

« Le Petit Nancéien annonce qu'il vient de s'assurer la collaboration d'un écrivain d'un rare esprit qui désire garder l'anonyme, collaboratrice d'un grand journal parisien, dont les chroniques fort goûtées sur le boulevard, promettent aux Nancéiens lettrés de charmantes lectures. »

Au total, elle donna vingt textes, dont certains furent repris par *La Dépêche de Nancy*. Il arriva même parfois qu'elle rédigeât des articles de commande, comme celui publié dans le numéro des 1er et 2 novembre 1883, intitulé *Nos Bonnes Sœurs*, sur lequel Gugenheim s'appuyait sans vergogne pour clore une polémique personnelle ouverte avec Edgard Auguin, directeur du *Journal de la Meurthe et des Vosges*, un quotidien conservateur. Le laïcard Gugenheim rappelait, dans le chapeau de l'article, que, s'il dénonçait les abus de la religion, il entendait ici rendre hommage aux bonnes sœurs. L'amical lancement de Marie-Paule Courbe ainsi que la familiarité consistant à s'inviter dans le texte de sa collaboratrice laissent à penser que Marie-Paule Courbe et Gugenheim entretenaient des rapports assez cordiaux.

Quelques mois plus tard, le 9 janvier 1884, Gugenheim se battait en duel contre Paul Sordoillet, rédacteur en chef du *Courrier de la Meurthe et Moselle* - quotidien de centre gauche - qui imprimait jusque là *Le Petit Nancéien* et qui avait cessé de le faire depuis le 8

janvier. Les deux hommes, au départ, s'étaient brouillés pour des brouilles, ce qui avait entraîné une rupture qui, elle-même, avait engendré un duel, dont Sordoillet était sorti blessé au bras à la seconde reprise. Ce même Sordoillet essuya, cinq ans plus tard, une tentative de prise de contrôle boulangiste, orchestrée par Maurice Barrès et le prince de Polignac, en janvier 1889⁵²³.

En plus de la passion de la presse, ce *Citizen Kane* lorrain nourrissait des ambitions littéraires. Si l'on excepte deux petites publications en 1879 – des pièces de vers intitulées *Chatenois* (7 pages) et *A nos hôtes, souvenir des fêtes de Nancy* (4 pages) –, Gugenheim signa trois œuvres (deux revues et un drame) qui connurent un succès d'estime...de portée provinciale.

La première, *Nancy ! tout le monde descend ! revue en 5 actes et 7 tableaux*, écrite avec la collaboration d'Emile Roussel, archiviste de la ville de Nancy, avec une musique de Paul Thomas, fut représentée au théâtre de Nancy le 14 février 1880. Signe que Gugenheim avait réussi, dès cette époque, à prendre un certain ascendant sur la ville. Car, si nous n'avons pas eu l'occasion d'avoir ce texte sous les yeux, nous nous sommes procuré celui de sa seconde revue, *Nancy sens d'sus d'sous*, que Gugenheim avait publiée lui-même dans son imprimerie, 15, rue de Serre, à Nancy. Celle-ci, également mise en musique par Paul Thomas, avait été représentée au théâtre de Nancy le 6 mars 1885, dans une mise en scène d'Albert Carré, auquel l'ouvrage était dédié :

« *A Monsieur Albert Carré*

Mon cher Directeur,

Acceptez, je vous prie, la dédicace de ce modeste ouvrage ; il vous est dû plus qu'à tout autre, car vous l'avez accueilli enfant, et vous en avez fait un homme. »

Albert Carré terminait sa saison comme directeur du théâtre de Nancy, où il avait été nommé, l'année précédente, grâce à l'appui de Charles Gounod, ami du maire de Nancy, François Volland. Dans ses *Souvenirs de théâtre*, Albert Carré consacre quelques pages à son passage à Nancy où il se remémore ces *visages assombrés et apitoyés* de la capitale lorraine, qu'il met sur le compte des mauvaises gestions successives du théâtre :

« [...] *J'appris bientôt que non seulement le dernier, mais l'avant-dernier directeur aussi, avaient fait faillite, et que le public boudait le théâtre qui ne lui donnait pas les satisfactions qu'il était en droit d'attendre d'une subvention de 25 000 francs (pour une saison de huit mois) [...] »*⁵²⁴.

On ne s'étonnera guère de ne pas trouver dans ces mémoires une seule allusion à ce chef d'œuvre immortel, signé Georges Gugenheim, qu'était *Nancy sens d'sus d'sous* !

Enfin, pour ce qui est du drame écrit par Gugenheim en collaboration avec Turpin de Sansay, *Cinq-Mars*, il avait été représenté au Théâtre de Nancy le 19 décembre 1882. Auteur léger, notamment d'opérettes, ce Turpin de Sansay avait trouvé à placer sa prose dans *Le Petit Nancéien* : c'était donc un familier des lieux.

Le 15 septembre 1884, Gugenheim se dotait enfin d'un journal à la mesure de ses ambitions en créant *La Dépêche de Nancy*, sous-titré *journal républicain progressiste indépendant de la région de l'Est*. Chaque soir, ses quatre pages quotidiennes étaient vendues, au prix de cinq centimes, à la bonne société nancéienne et également aux Nancéiens de passage à Paris, où ce journal, tiré à 10 000 exemplaires, était vendu en kiosque « *sur les boulevards situés entre la rue et le Faubourg Montmartre et le Grand Hôtel* ». Ses bureaux étaient naturellement ceux du *Petit Nancéien*, 15, rue de Serre, et d'ailleurs les articles étaient souvent les mêmes, paraissant de façon suffisamment décalée pour entretenir l'illusion d'une différence. Le rédacteur en chef, propriétaire, gérant, Gugenheim avait confié le secrétariat de rédaction à Auguste Judlin. Le journal se présentait comme clairement républicain et anti-réactionnaire :

⁵²³ *Journal des Débats politiques et littéraires* des 11 et 18 janvier 1889.

⁵²⁴ Albert Carré, *Souvenirs de théâtre*, Plon, 1950, p.107. Rappelons qu'à cette époque, Gugenheim était adjudicataire du rideau du théâtre de Nancy. Mais cela n'avait peut-être rien à voir...

d'ailleurs, la première chronique de ce premier numéro avait été confiée à Louis Ulbach, maçon et républicain convaincu. Il n'est donc pas surprenant que, lors des élections législatives de l'année 1885, *La Dépêche* fit une large propagande pour le camp opportuniste. Dès septembre 1884, Maurice Barrès tenait une chronique régulière en première page : celle-ci cessa en novembre 1884. L'épisode boulangiste les vit se ranger dans deux camps irréductiblement opposés et nous avons vu plus haut qu'une action en justice avait été initiée par Gugenheim en 1891 contre Barrès. Mais les circonstances en décidèrent autrement. Marie-Paule Courbe donna vingt articles au total à *La Dépêche* sous le pseudonyme de Gyzèle, utilisé au *Petit Nancéien*, ou sous son nom de femme mariée, P. Desbarres. Le premier dans le numéro du 23 novembre 1884 et le dernier dans celui du 2 janvier 1886. Pour ce qui est des autres signatures, on retrouvait essentiellement celles du *Petit Nancéien*. Pour mémoire citons seulement : Philibert Audebrand, George Auriol, Jules Bariol, Georges Beaume, Hubert Boëns, Georges Borell, Louis Bourgaut, René de Brière, Paul Brulat, G. Demiralle, Edouard Durranc, H. Escoffier, Charles Fuster, Albert Gerès, Alexandre Hepp, Jean-Bernard, Ernest Judet, A. Kolb, E. Lagrillère-Beauclère, Charles Lamour, Edgard Landesque, Paul Laurencin, Ernest Legouvé, Oscar Léoni, E. M. de Lyden, Achille Mélandri, Dr E. Monin, Eugène Moret, Pierre Muray, Léopold Paulhan, Alfred Pigny, E. Potonié-Pierre, Edgard Pourcelle, A. Rancé, Tony Révillon, Emile Richard, Pierre Robbe, Jules Rouquette, Victor Rozier, G. Savigny, Pierre Sternon, Jean Têtu, Frédéric Toulmouche etc. Notons tout de même les débuts de Paul Brulat, âgé de tout juste vingt ans et remarquons, là encore, la présence incontournable d'Alexandre Hepp. Pour en terminer avec les gesticulations nancéiennes de Georges Gugenheim, nous mentionnerons, le 13 février 1886, un duel entre le directeur de *La Dépêche* et M. Pierson, rédacteur en chef du *Progrès de l'Est*, suite à une polémique de presse. Ancien soldat, Gugenheim avait décidément de beaux restes, car il remporta une fois encore la rencontre. Nous pouvons nous faire une idée de l'ambiance qui régnait alors à Nancy grâce au roman à clés de Paul Adam intitulé *Le Mystère des Foules*⁵²⁵. Candidat boulangiste dans la deuxième circonscription de la Meurthe-et-Moselle, tandis que son ami Barrès concourait sous la même étiquette dans la circonscription voisine, Paul Adam se peignait sous les traits d'un personnage nommé Dessling et il mentionnait plusieurs fois sous son vrai nom, Gugenheim, alors son ennemi politique, avec un mépris à peine dissimulé :

« ...Au bord d'une galerie, le svelte Gugenheim faisait valoir son profil sémite surmontant un torse sanglé d'une redingote parfaite, et il notait d'un porte-mine en or, sur calepin de cuir rouge, les points du discours... »⁵²⁶

Mais un beau matin de janvier 1891 la belle aventure s'acheva. Monsieur Durlach se mit tout à coup à s'intéresser aux comptes de son entreprise tenus jusqu'alors par son employé irréprochable. Il s'aperçut que d'importantes sommes s'étaient volatilisées dès l'entrée de Gugenheim dans son usine. Aussi, le 6 janvier 1891, lui écrivit-il afin qu'il vînt, devant lui, s'expliquer sur ces mystérieuses disparitions. Le jour même, Gugenheim, après avoir emprunté 2 000 francs à une banque, prit le train pour Lisbonne, d'où il comptait partir ensuite pour l'Amérique du sud. Et cette promptitude eût pu le sauver, si, par malheur, il n'était pas tombé sur une ancienne connaissance dans la capitale lusitanienne. Descendu au très chic hôtel de l'Europe, il ne put s'empêcher de parader.

« [...] Gugenheim alla à la table d'hôte. Pendant le dîner, il lia conversation avec un Français également de passage dans cette ville ; il raconta être célibataire et être envoyé par son père, ingénieur, pour étudier les plans de travaux très importants qui devaient être effectués à Buenos-Ayres (sic). Le déjeuner terminé, Gugenheim eut l'imprudence d'aller au salon de l'hôtel. M. Bihourd, ancien préfet de Meurthe-et-Moselle,

⁵²⁵ P. Ollendorff, 1895.

⁵²⁶ *Op.cit.*, p.225.

actuellement consul à Lisbonne, qui avait connu Gugenheim au moment où il occupait ses fonctions à Nancy, n'eut pas de peine à reconnaître Gugenheim, et, sachant qu'il était sous le coup d'une poursuite, il le signala à l'autorité locale qui ne tarda pas à l'arrêter [...]. »⁵²⁷

Décidément la chance avait tourné. Embarqué, manu militari, à bord du navire *Le Brésil*, il arriva à Pauillac le 1^{er} mars et, de là, fut transféré à Paris. Mais arrivé à Paris, le 4 mars, le prisonnier tenta de se faire la belle.

« Hier, à midi, deux gendarmes amenaient, dans une voiture de place, à la gare de l'Est, le sieur Gugenheim, récemment arrêté à Lisbonne... Au moment où les deux gendarmes descendaient du fiacre, Gugenheim, sortant par l'autre portière, s'enfuyait rapidement du côté du faubourg Saint-Martin. Les deux gendarmes se mirent à sa poursuite en criant : " Arrêtez-le ! arrêtez-le !" Et bientôt une foule considérable de curieux et de badauds couraient, dans un désordre indescriptible, après le fuyard. Pendant quelques instants l'émotion a été grande. D'autant plus que les curieux, ne sachant pas qui poursuivaient les gendarmes, arrêtaient indistinctement tout le monde. On parvint enfin à mettre la main sur Gugenheim dont les gendarmes reprirent possession et, à midi et demi, ils montaient avec leur prisonnier, auquel on avait mis les menottes, dans le train de Nancy. »⁵²⁸

Après une instruction de dix mois, le procès Gugenheim s'ouvrit devant la cour d'assises de Meurthe-et-Moselle le 3 décembre 1891. Entre-temps, son épouse et ses enfants – ayant pris le nom de leur mère - avaient quitté Nancy, sa bibliothèque avait été vendue et ses journaux, après un projet de rachat avorté par Camille Dreyfus et par Emmanuel Arène, avaient cessé de paraître depuis le 27 février précédent. Ainsi, Gugenheim se retrouvait seul contre tous. Il était accusé d'avoir détourné plus de 790 000 francs et devait répondre de plus de 500 faux. Malgré tout, il avait obtenu d'être défendu par un ténor du barreau en la personne d'Edgar Demange qui deviendrait le premier avocat de Dreyfus. Dès l'ouverture des débats, Gugenheim ne fit aucune difficulté pour avouer les faux et le montant des sommes détournées. Les numéros des 5 et 6 décembre 1891 de *La Presse* relataient largement le contenu de ce procès, où l'on découvrait, tour à tour, un accusé abattu, pleurant sur son banc, ou bien s'emportant quand on lui rappelait sa vie de luxe et de plaisirs, jurant qu'il comptait rembourser la maison Durlach. Mais, à chaque tentative pour susciter un peu de compassion de la part des jurés, succédaient les révélations des experts démontrant d'autres manipulations ailleurs : comme, par exemple, dans les comptes falsifiés de son imprimerie. L'affaire était pliée et maître Demange ne réitéra pas la prouesse qu'il avait obtenue avec Pierre Bonaparte : Gugenheim fut condamné à quinze ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour. A la lecture du verdict, *il s'effondra en sanglots sur son banc*, relatèrent, selon la formule consacrée, les journaux. Et franchement, on pouvait aisément le comprendre ! Le 30 janvier 1892, la Cour de cassation rejetait son pourvoi et Gugenheim fut happé pour de longues années par d'infénales latomies. L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais Gugenheim, sa peine purgée, choisit, contraint et forcé, de s'installer dans un endroit qu'il connaissait pour y avoir servi comme militaire : l'Algérie. Et, bien malgré lui, il revit son nom à la une des journaux à l'occasion d'une des plus grandes affaires judiciaires de l'époque : l'affaire Steinheil. Qu'allait-il faire dans cette galère ? Il nous restait à obtenir la confirmation que ce Gugenheim algérien était bien le même que notre Gugenheim, car la presse ne mentionnait pas son prénom – et quand bien même ! Nous en eûmes la conviction en confrontant les articles de presse parus en 1891 et ceux parus en 1908. Celui du *Petit Parisien* du 12 novembre 1908, intitulé *Le passé de Gugenheim*, acheva de nous convaincre. Les parents négociants à Paris, sa condamnation pour escroquerie et, surtout, ses péripéties militaires en Algérie : tout concordait. De plus, il avait tenté de reprendre pied dans la presse locale, milieu qu'il connaissait parfaitement. Il fit un bref passage à *L'Echo du Soir*, de Constantine.

⁵²⁷ *La Presse* du 14 février 1891.

⁵²⁸ *La Presse* du 5 mars 1891.

Apparemment, il avait collaboré à plusieurs journaux de Tunis, où il s'occupait surtout de publicité. Vibronnant sans cesse, il mit le grappin sur une danseuse nommée Luce Yana, - fort jolie au demeurant, mais qui semble ne s'être jamais déhanchée que sur les scènes d'Afrique du Nord – dont il devint l'impresario. Voilà le portrait que *L'Afrique du Nord illustrée* du 21 novembre 1908 faisait de notre homme qui usait alors de plusieurs pseudonymes, dont ceux de Meyer ou de Marcor :

« [...] Un jour de la quinzaine écoulée, une jeune et jolie femme, vêtue avec un chic suprême, faisait visite aux directeurs de journaux d'Alger en compagnie d'un soi-disant Marcor qui s'intitulait "l'impresario exclusif" de la dame. Marcor, mis avec recherche, un monocle vissé dans l'œil, verbeux, important, déclinait ses qualités. Journaliste ayant compté à la rédaction de plusieurs feuilles parisiennes, il s'occupait de théâtre et la grâce, la beauté, le talent de la célèbre danseuse Luce Yana, qu'il présentait à "ses chers confrères », avait à ce point séduit son âme d'artiste qu'il s'était offert à la piloter par le monde [...] »

Mais un soir, au lieu d'escamoter la caisse - comme tout bon impresario décafé respectable l'eût fait -, l'agent choisit d'emporter les bijoux de la danseuse à l'aide d'un complice, un nommé Paul Kahn, qui se présentait comme son secrétaire. Le méfait fit la une des journaux locaux et eut un retentissement jusque dans la métropole. Les larrons se firent serrer comme des débutants quelques jours plus tard. Mais tout cela paraissait étrange, si étrange qu'un journaliste des *Annales africaines*, Lucien Chaze, alla jusqu'à émettre l'hypothèse, dans un entrefilet, paru le 21 novembre 1908, que toute cette affaire pouvait avoir été montée de toute pièce, par Gugenheim/ Marcor, en connivence avec Luce Yana, dont la carrière peinait à démarrer et qui se trouvait ainsi mise en lumière.

Pendant ce temps-là, de l'autre côté de la Méditerranée, les journaux entraient en ébullition. L'Affaire Steinheil avait débuté en juin et on était encore à chercher un coupable. Comment le nom de Gugenheim fut-il mêlé à ce fameux fait-divers à l'occasion de l'escamotage des bijoux de la belle Luce Yana ? On ne sait, mais il est possible que Gugenheim eût à pâtir de la vengeance de quelque "confrère" journaliste algérois abusé par le bonhomme. Ainsi, *Le Gaulois* du 11 novembre 1908 reprenait une dépêche provenant de la presse d'Alger, informée par une vraie-fausse dépêche parisienne, en ces termes :

« [...] Les journaux algériens publiaient, hier, une dépêche de Paris disant que les préparatifs de l'assassinat de l'impasse Ronsin furent accomplis par un individu connu à la Bourse, dont le vrai nom serait Gugenheim [...] »

Sous le titre "*Gugenheim trempa-t-il dans l'affaire Steinheil ?*" *Le Petit Parisien* du 19 novembre 1908 lançait son enquête. Mais au bout d'une semaine, la piste fut définitivement abandonnée, au grand soulagement de Gugenheim qui croupissait une fois de plus à l'ombre délétère des cachots. Ainsi s'achève, pour nous, la vie mouvementée du directeur de *La Dépêche de Nancy* qui avait accueilli, dans son journal, des débutants célèbres et qui, durant une décennie, avait illuminé par le clinquant de son train de vie la bonne société de Nancy.



Luce Yana, carte postale d'époque



Photographie de Gugenheim parue dans *L'Afrique du Nord illustrée* du 21 novembre 1908. Source : Gallica

La librairie Richelieu, 104, rue de Richelieu.

En 1887, Marie-Paule Courbe apporta son livre, *La Vierge-Réclame*, à cet éditeur : cet ouvrage devait être le premier d'une série intitulée « *Les Gloires Malsaines* ». Outre le fait que ce titre ne connut jamais de suite, on remarquera que la maison d'édition, *la Librairie Richelieu*, qui se chargeait de faire paraître ce brûlot ne publia aucun autre ouvrage : ce qui n'est pas banal.

Dans les années 1860 et au début des années 1870, une maison d'édition, assez prospère, portant le même nom, *La Librairie Richelieu*, était dirigée par René Pincebourde, l'ancien premier commis de Poulet-Malassis, mais elle se situait au N°78 de la rue de Richelieu et non au N°104. Après de rapides recoupements, il est aisé de s'apercevoir que *La Librairie Richelieu* de Pincebourde n'avait pas de rapport avec celle qui nous intéresse ici.

En réalité, cette dernière était davantage une librairie qu'une maison d'édition. Grâce à une annonce parue dans la *Bibliographie de la France*, nous savons que l'établissement était ouvert depuis le 4 août 1887 et qu'il était tenu par Edouard Maheu et Charles Hurt. Or, cet Edouard Maheu est loin d'être un inconnu. Né à Bruxelles en 1857, il exerçait la profession d'éditeur et d'imprimeur à partir de 1883⁵²⁹. En 1884, il était installé 18, rue des Sables⁵³⁰, à Bruxelles, où il éditait une collection intitulée *Bibliothèque populaire*, qui paraissait sous le

⁵²⁹ Cf. Consulter Jean-Pierre Dutel, *Bibliographie des ouvrages érotiques*, 2001, Chez l'auteur, 16, rue Jacques-Callot, 75006 Paris.

⁵³⁰ Adresse qu'il quitta au premier semestre 1887 pour s'installer 41, rue des Fabriques.

patronage du Parti Ouvrier, le *POB*, créé en 1885 par César de Paepe. A noter qu'étaient dissociés, pour la circonstance, l'imprimeur (Ed. Maheu, 18, rue des Sables) et l'administrateur de ladite collection (J. Maheu, 11, rue du Persil, Bruxelles, prête-nom familial, probablement, voire simple artifice). Cette bibliothèque publiait, naturellement, des auteurs socialistes comme Paul Lafargue, Edmond Picard, Louis Bertrand, le directeur de la collection, Francis Enne, ou bien Guillaume Degreef. En 1884, Maheu édita également un ouvrage posthume antisémite, *Du molochisme juif. Etudes critiques et philosophiques*, du blanquiste communal Gustave Tridon. Notons enfin, la publication du *Catéchisme du Peuple* d'Alfred Defuisseaux, en 1886. On sait que cet ouvrage connut un vif succès puisqu'il s'en vendit plus de 300 000 exemplaires en quelques semaines. Mais, à la fin de l'année 1886, Maheu fut traîné en cour d'assises pour avoir imprimé un manifeste anarchiste rédigé par Ferdinand Monnier, administrateur de *La Guerre Sociale*, organe communiste anarchiste de Belgique. Monnier écopa de trois mois d'emprisonnement, tandis que Maheu s'en tira sans dommage. Mais ce n'était que partie remise, car, à la fin du mois de juillet 1887, Maheu fut condamné à six mois de prison par ce même tribunal en compagnie du socialiste Alfred Defuisseaux, qui fut frappé plus lourdement avec trois ans de réclusion. Bien évidemment, les deux amis avaient pris soin de décamper avant leur procès, de sorte qu'il n'était pas surprenant de retrouver Maheu à Paris durant cet été 1887. Selon une hypothèse vraisemblable, Marie-Paule Courbe avait pu faire sa connaissance à partir de 1884, date à laquelle Rachilde, alors son amie, avait publié son roman, *Monsieur Vénus*. Edité par A. Brancart, à Bruxelles, l'ouvrage avait été imprimé par Edouard Maheu lui-même. Ainsi, est-il intéressant de noter qu'en publiant *La Vierge-Réclame*, trois ans plus tard, le même imprimeur participait – au moins partiellement – à la démolition d'un ouvrage et de son auteur qu'il avait contribué à faire connaître précédemment. Cela posé, tout porte à croire que les deux compères, Maheu et Hurt, ne firent pas de vieux os au n° 104, de la rue de Richelieu. Il semble bien, en effet, qu'ils se soient transportés, au moins provisoirement, quai Malaquais. Ainsi peut-on lire dans la *Bibliographie de la France : ou Journal général de l'imprimerie et de la librairie* de juillet-septembre 1888 qu'il existait un libraire nommé Letarouilly qui succédait à la « maison Maheu », aux numéros 1 et 3, quai Malaquais. Et, chose étrange, au même moment, *La Vierge-Réclame* glissa du catalogue de la *Librairie Richelieu* vers celui d'un autre éditeur, l'*Union des Bibliophiles*. Et voilà comment nous avons fait cette découverte. Au détour du numéro du 8 novembre 1888 d'un journal intitulé *Le Véloce-Sport et le Veloceman réunis*, imprimé à Bordeaux, on trouve cette étrange mention dans un article non signé :

« [...] Je rencontre un ami, nous prenons l'apéritif : il a toujours à la main un volume qu'il me recommande. l'Art (sic) de gagner constamment aux courses, par M.G. de G...⁵³¹, sur le dos du volume je lis :

" *Union des Bibliophiles*, 5, quai Malaquais, ont paru :

- La Confession d'un poseur de lapins, par le baron de C...⁵³², ouvrage contenant des documents vieux sur les femmes à la mode... 6^e édition.
- La Vierge-Réclame... , roman parisien par G. d'Estoc.
- Le Livarot, le poisson rouge et la poupée..., poème héroïco-comique, à la manière d'Emile Zola, par Mousk.⁵³³"

[...] »

⁵³¹ En réalité, il s'agit de *L'Art de gagner aux courses. Paris mutuels*, de Paul d'Haudicourt, l'un des pseudonymes de Paul Devaux, paru à l'Union des bibliophiles, Paris, 1888, 143 p.

⁵³² *Confessions d'un poseur de lapins*, par le baron de Chésylvain (Paul Devaux), Union des bibliophiles, Paris, 1888, 251 p.

⁵³³ *Le Livarot, le poisson rouge et la poupée, poème héroï-comique, à la manière d'Emile Zola*, par Mousk, alias Paul Devaux, Union des bibliophiles, Paris, 1888, 12 p.

Il faut donc en conclure qu'entre le N°3 quai Malaquais, où est installé Maheu et le N°5, adresse de l'*Union des Bibliophiles*, la complicité ne tarda pas à se développer. Et nous verrons que Maheu/Hurt et l'*Union des Bibliophiles* avaient plusieurs points communs. Grâce à Patrick Cardon, nous savons que le gérant de l'*Union des Bibliophiles* n'était autre que Paul Devaux. Et d'ailleurs cette maison n'édita jamais que des ouvrages de... Paul Devaux, sous ses multiples pseudonymes : en général des ouvrages légers, voire plus, et quelquefois des brûlots antisémites⁵³⁴. Mais c'est évidemment avec la publication des *Fellatores*⁵³⁵ que le Docteur Luiz entra dans la célébrité puisque celle-ci lui valut un an de prison et deux mille francs d'amendes. L'*Union des Bibliophiles* ne survécut pas à la condamnation et pour cause.⁵³⁶ Or, il y a un rapport entre *Les Fellatores* et *La Vierge-Réclame*. Ces deux ouvrages ciblaient Rachilde : le premier l'attaquait dans un chapitre entier (*chapitre XI – Rachildisme*), le second dans sa totalité. Bien mieux encore, nous avons vu que dans le chapitre intitulé *Diane et sa meute*, Marie-Paule Courbe mettait en scène Paul Devaux et Rachilde en faisant référence à un incident qui avait opposé ces deux protagonistes lors de la fameuse conférence que Paul Devaux avait donnée à la salle des Capucines le 16 janvier 1887 sur les bas-bleus. Rappelons qu'à cette occasion, Rachilde, présente dans la salle, n'ayant pas supporté une allusion blessante du conférencier visant *son amie*, Léonide Leblanc⁵³⁷, aurait giflé Paul Devaux ; ce que ce dernier contesta dans les colonnes du *Temps*⁵³⁸.

La boucle est ainsi bouclée : 1887, première salve anti-rachildienne par Marie-Paule Courbe ; 1888, seconde salve avec la publication des *Fellatores*. La question reste posée : Devaux et Marie-Paule Courbe se connaissaient-ils depuis un certain temps et dans ce cas, se s'étaient-ils concertés pour mener leurs offensives, ou bien se s'étaient-ils rapprochés à l'occasion de leur détestation commune de Rachilde ?

A la condamnation de Devaux en 1888 succédèrent, à peine deux ans plus tard, celles d'Edouard Maheu et de Charles Hurt. Voici comment *La Presse* du 14 août 1890 relata l'affaire :

« **Publications obscènes. – Sévères condamnations.**

*Deux courtiers en librairie, Charles Hurt et Edouard Maheu, étaient renvoyés aux assises de la Seine pour avoir mis en vente des publications obscènes consistant en deux opuscules dont voici quelques titres : "La Fleur lascive orientale, - le Jeu de l'amour et du bazar, - le Chatouilleur pour dames, - le Joujou des demoiselles, - l'Art priapique, - mémoires d'un vieillard de vingt-cinq ans, - la Belle sans chemise, - Lèvres de velours, etc."*⁵³⁹ Les prévenus étaient encore poursuivis pour mise en vente de photographies obscènes.

M. Hurt, seul, assisté de Me Henri Robert⁵⁴⁰, s'est présenté. Cent quarante-six questions concernant M. Hurt avaient été posées au jury, qui les a résolues négativement, sauf une seule concernant les photographies. Ce verdict a néanmoins entraîné une condamnation pour M. Hurt à trois mois de prison et 3,000 fr. d'amende.

⁵³⁴ *Joseph et Mardochée, étude critique sur l'hégémonie sémitique*, précédée d'une lettre-préface d'Edouard Drumont, par Paul Devaux, Union des bibliophiles, Paris, 1887, 80 p.

⁵³⁵ *Les Fellatores, mœurs de la décadence*, par le Dr Luiz, Union des bibliophiles, Paris, 1888, 231p. Pour être complet, citons également du Dr Luiz : *La Noblesse du 4 septembre. O. de Mélisse*, U.B.S.P.O.C.I. (Union des Bibliophiles, société de publication d'ouvrages curieux inédits), 5, quai Malaquais, Paris, 1888. (Cf. *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 30 avril 1894).

⁵³⁶ Sur cette condamnation, cf. le dossier très documenté que lui consacre Patrick Cardon dans la présentation qu'il fait à la réédition des *Fellatores*, Bibliothèque GayKitschCamp, 2011.

⁵³⁷ Léonide Leblanc (1842-1894), célèbre actrice et courtisane patentée à sexualité variable. Rachilde lui avait consacré une étude élogieuse dans *Le Décadent* du 4 septembre 1886. Le baron de Chésylvain (Devaux) ne la ménageait toujours pas dans ses *Confessions d'un poseur de lapins*, parues en 1888, *op.cit.*, pp.11-12.

⁵³⁸ Cf., *Le Temps* des 17, 18 et 20 janvier 1887.

⁵³⁹ Tous ces titres étant parfaitement référencés dans l'ouvrage de Pascal Pia, *Les Livres de l'Enfer*, Fayard, 1998, il ne nous paraît pas opportun de revenir ici sur l'historique de leurs publications.

⁵⁴⁰ Il s'agit du futur ténor du barreau parisien Me Henri-Robert (1863 - 1936), alors tout jeune débutant, qui finira académicien. La même année, il défendra Gabrielle Bompard, la complice d'Eyraud pour le meurtre de l'huissier Gouffé.

La cour, jugeant ensuite sans le concours du jury, a condamné par défaut M. Maheu à deux ans de prison et 3,000 fr. d'amende, maximum de la peine. »

Avant de venir à Paris, apparemment avec Maheu, donc, Charles Hurt avait eu un passé de courtier sulfureux en Belgique. Alors que Maheu fuyait, en 1887, une condamnation politique d'outre-Quévrain, il n'est pas impossible que Charles Hurt ait eu, dans le même temps, des soucis pour une activité contraire aux bonnes mœurs. En effet, déjà, en 1882, la librairie Hurt de Bruxelles était connue dans la France entière pour ses annonces publicitaires d'ouvrages de la maison Gay et Doucé⁵⁴¹, envoyées auprès de messieurs les coiffeurs...

Après sa condamnation par contumace, Maheu passa, sans doute aux Pays-Bas, puis à Bruxelles, au n°2, place de la Bourse, de 1891 à 1895, où il réédita, entre autres, des romans érotiques comme *Entre Chien et Loup*, de la comtesse de Choiseul – Meuse, ou encore *Les Mémoires d'une Danseuse russe* par E.D.

De retour en France, il s'éteignit à Lille le 26 janvier 1897, à l'âge de 39 ans.⁵⁴²

Au terme de cette étude qui concerne le mystérieux éditeur de *La Vierge-Réclame*, il nous paraît opportun de nous arrêter également sur l'illustrateur du volume, Fernand Fau⁵⁴³.

L'artiste n'en était pas à son coup d'essai : il avait déjà illustré des ouvrages, disons "hardis", en tout cas, pour l'époque. Nous citerons simplement, en 1884, *Les Brasseries à femmes de Paris*, par A. Carel et, en 1886 *Les Concubins*, par Camille Lemonnier. Les deux livres étaient publiés chez le sulfureux éditeur Edouard Monnier⁵⁴⁴, l'éditeur de ...Rachilde. Monnier était un professionnel que devaient forcément bien connaître Maheu et Hurt : ils proposaient alors, dans leur catalogue, plusieurs ouvrages édités par ses soins, comme, par exemple, *Pommes d'Eve, douze contes en chemise, par une jolie fille*. Ce fut donc, probablement, par l'entremise de Monnier que Fau se retrouva à illustrer un ouvrage consacré à étriller un auteur a priori cher à ce même Monnier. Par ailleurs, Fernand Fau connaissait déjà un réel succès grâce aux dessins qu'il publiait au *Chat Noir*, au *Courrier Français* ou encore à *La Vie Illustrée*. Par la suite, il devint l'un des plus prolifiques dessinateurs et illustrateurs de la presse parisienne. Pour ce qui concerne les dessins dont il agrémenta *La Vierge-Réclame*, tant pour la couverture que pour les illustrations à l'intérieur du volume, nous sommes frappés de leur parfaite concordance avec le texte, texte que Fau avait forcément lu et dont il connaissait la teneur anti-rachildienne. Cette Rachilde, il l'avait forcément rencontrée chez Monnier ou bien au Chat Noir. Et donc en illustrant ce brûlot, il participait à l'entreprise de démolition initiée par Marie-Paule Courbe. Il nous paraît difficile de voir dans cette collaboration autre chose qu'une complicité de bon aloi, tant ces dessins semblent avoir été directement commandés, dictés par Marie-Paule Courbe elle-même. Plus que des illustrations, c'était clairement une traduction graphique.

⁵⁴¹ Sur cet éditeur, cf. Jacques Duprilot, *Gay et Doucé, éditeurs sous le manteau (1877-1882)*, éditions Astarté, 1998, 208 p.

⁵⁴² Cf. Jean-Pierre Dutel, *Bibliographie des ouvrages érotiques* (2001). Chez l'auteur, 16, rue Jacques-Callot, 75006 Paris.

⁵⁴³ Fernand Fau, né à Poitiers le 13 juillet 1858 ; décédé à Paris le 26 novembre 1915.

⁵⁴⁴ Pour être précis, *Les Concubins*, chez Monnier, associé alors à Maurice de Brunhoff, le futur directeur de *Comœdia illustrée* et "grand-père" de *Babar*. Sur Edouard Monnier, cf. Jean-Jacques Lefrère et Jean-Paul Goujon, *Deux malchanceux de la littérature fin de siècle, Jean Larocque et Léon Genonceaux*, Du Lérot, 1994, pp.39-44. Dans *Le Mordu*, Rachilde le dépeignit sous les traits de l'éditeur Holer. Il avait ouvert sa maison d'édition en 1881. En 1883, il avait publié le premier livre illustré de Maupassant, *Clair de Lune*.



Photographie de Fernand Fau – Source Gallica

J.Strauss

Derrière ce J. Strauss, nous découvrons un certain Jacques Strauss établi libraire-éditeur au numéro 5, de la rue du Croissant. Longeant le marché Saint-Joseph, cette vieille rue était alors un lieu connu pour ces imprimeries et ces centres de diffusion de périodiques. Auguste Lepage nous dit que c'était dans cette rue qu'étaient *installés les dépôts de la plupart des journaux, petits et grands, imprimés à Paris*. Il ajoute plus loin : « *Tous les jours, de trois heures à cinq heures, la circulation y est presque impossible. Les marchands de papiers imprimés se pressent, se bousculent, chargés des feuilles représentant toutes les nuances de l'arc-en-ciel de la politique.* » Et pour clore sa description : « *Ecrivains politiques ou littéraires ; rédacteurs scientifiques ; employés, marchands de papiers imprimés ; commis libraires, se pressent, se coudoient dans cette voie étroite, curieuse à étudier à cause du genre spécial d'industrie qui y a établi son centre d'opération.* »⁵⁴⁵

Ce numéro 5 occupait la place d'un ancien hôtel particulier où Baculard d'Arnaud, le protégé de Voltaire, avait séjourné vers 1750. Né à Weiterswiller (Bas-Rhin) en 1837, d'un père cultivateur, devenu colporteur, Jacques Strauss habitait déjà cette rue en 1867, mais au numéro 7, qui devait d'ailleurs correspondre à la même cour que le numéro 5. A cette date, il était chef de distribution au *Moniteur commercial, agricole, industriel et judiciaire*, journal paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. Marié à une jeune couturière de onze ans sa cadette, Mathilde Gompel, le jeune couple n'avait pas tardé à s'établir au numéro 5 comme libraires, mari et femme, puisqu'on les retrouvait ainsi présentés au moment de la naissance de leur premier enfant en 1869.⁵⁴⁶ Ils étaient liés alors à leur voisin libraire, Victor Grain, installé au numéro 8. En 1882, Auguste Lepage localisait Strauss par erreur au numéro 3 comme marchand de journaux. A ce même numéro 5, on trouvait l'éditeur Tralin, spécialisé dans l'édition de chansons populaires et parfois égrillardes. En 1868, avec son confrère Poitrine du passage Verdeau, il était l'un des rares dépositaires de *Gill-Revue*, publication étroitement liée à *L'Eclipse* et à son dessinateur vedette, André Gill. En 1870, il publiait un périodique intitulé *la Commune de Paris*, sous-titré *organe révolutionnaire quotidien : liberté, droit, justice*. Il semble avoir pris alors un engagement politique clairement républicain, si l'on en juge par la publication, la même année, d'une sorte de manifeste rédigé par un certain H. Bacon, du Gers, dédié à Jules Favre, dans laquelle on apprenait que l'auteur appelait de ses vœux l'instauration d'une république instituant, entre autres, l'école gratuite et obligatoire, la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la suppression de l'armée permanente.

⁵⁴⁵ Auguste Lepage, *Les cafés artistiques et littéraires*, pp.133-142, *passim*, Paris, Martin Boursin, 1882.

⁵⁴⁶ Source Etat-Civil des IV^e et II^e Arrondissements de Paris

Puis, son activité éditoriale semble s'être tarie dans les années 1870, si l'on excepte la publication de deux sautes d'humeur : celle, en 1877, d'un habitant de Bagnaux face au parricide commis par un certain Moyeux, et celle d'un Parisien en réaction à l'Exposition universelle de 1878.

Au tournant des années 1879-1880, il éditait quelques brochures anticléricales : des classiques, Léo Taxil, Zahorowski mais aussi des nouveaux venus, comme l'effarant Docteur Gaétan Delaunay, célèbre inventeur des *dextrogyres* et des *sinistrogyres*, qui publiait sa fameuse *Histoire naturelle du dévôt*, dont nous ne résistons pas à la tentation de citer ici ces courts passages :

« [...] *Les religieux sont "moins verticaux que les laïques" ; "leur direction un peu oblique rappelle celle des Hottentots".[...] "Ils marchent les genoux fléchis et ont très peu de mollets, ce qui les rapproche des nègres". [...] "Leur lèvre inférieure (...) avance comme chez les nègres prognathes, l'arcade dentaire étroite comme chez les idiots (...) et l'espace interorbitaire est petit, signe d'infériorité qui prouve l'étroitesse du cerveau (...) " ... ».⁵⁴⁷*

Pour autant, peu après, en 1881, Strauss publiait *L'homme et Dieu, méditation physiologique sur l'homme, son origine et son essence*, des méditations philosophiques de Jean Marie Albert Perot qui semblent avoir connu un certain succès. La même année, Gervais Martial, pseudonyme de Léon Bienvenu, plus connu sous son autre pseudonyme, Touchatout, inaugurait la première livraison d'une série qui s'intitulait « *Les Cahiers du Peuple* », avec le titre « *Ai-je mon compte ?* », opuscule bien naïf, au demeurant.

Ce premier cahier ne fut d'ailleurs suivi d'aucun autre. Citons encore un petit ouvrage de Lorédan Larchey en 1881 et enfin, en 1889 - parce qu'il fallait bien vivre - l'édition d'un plan de l'Exposition universelle.

En octobre 1882, en temps que gérant du *Monde Plaisant*, Strauss était condamné par le Tribunal correctionnel de la Seine à 2000 francs d'amende pour outrage aux bonnes mœurs, à la suite de la publication de caricatures osées de Lavrate, qui, lui, partait en prison. A partir de 1888, et durant une dizaine d'années, il fut associé avec un certain René Godfroy pour la publication d'une revue de quatre pages, intitulée *Le Cri-Cri, bibliothèque théâtrale*, spécialisée dans l'édition de monologues à la mode. Son activité éditoriale semble s'être définitivement interrompue au tournant du siècle avec l'édition d'un ouvrage pratique : *Guide de l'étranger à Montmartre* de Victor Meusy et Edmond Depas, préfacé par Emile Goudeau. En résumé, si l'on veut établir le profil de cet éditeur, nous dirons qu'il était de sensibilité républicaine, gentiment anticléric et surtout mercantile. C'est donc là que Marie-Paule Courbe vint porter sa *Psychologie de Jeanne d'Arc* en 1891. Pourquoi lui ? Ce n'était pas une maison spécialisée dans l'édition d'ouvrages historiques. Mais, la même année, cet éditeur, d'origine alsacienne, publiait des ouvrages militaires⁵⁴⁸ et la mode était alors à la préparation de la Revanche : alors, Jeanne d'Arc – ou plus exactement, l'instrumentalisation qu'on en faisait – trouvait sa place ici aussi bien qu'ailleurs. Ainsi, peut-on voir que Marie-Paule Courbe peina à entrer dans le monde des lettres parisien par la grande porte : elle eut recours à des éditeurs de second rayon, et s'il fallait la comparer à Rachilde, à l'époque, elle ne bénéficia pas du même accueil éditorial. Cela posé, il faut bien reconnaître qu'un livre comme *La Vierge-Réclame* n'était pas du même niveau que les romans de son ancienne amie. En revanche, sa notoriété littéraire fut assez vite reconnue à Nancy, grâce à la place qu'elle se fit dans les journaux de Gugenheim. Ses nouvelles, quoiqu'un peu sèches, furent certainement ce

⁵⁴⁷ Extraits de *Histoire naturelle du dévôt*, Dr Gaétan Delaunay, Paris Strauss, 1880.

⁵⁴⁸ *Le Désarmement général*, par un général russe (sic). *La Prochaine Guerre... Tableau comparatif des ressources militaires de la France et de l'Allemagne*, par le docteur Jérôme Auboeuf.

qu'elle produisit de mieux. Elle eût pu persister dans cette voie – et tout porte à croire qu'elle en avait eu l'intention puisqu'elle avait, elle-même, annoncé certains titres à paraître -, mais, à la fin des années 1880, un autre terrain allait l'attirer, allait capter l'essentiel de son énergie : le combat féministe.

Qui va faire le ménage ? Astié de Valsayre, un double de Mme G. d'Estoc

Ce fut par un article, intitulé *D'estoc et de taille*, publié dans *Le Gaulois* du 15 septembre 1890 et signé Renée, que Marie-Paule Courbe fut remise au devant de la scène médiatico-potinière, cette fois en tant que responsable de mouvement féministe. L'auteur des lignes n'était autre que Séverine qui venait, sous pseudonyme, prendre la défense de ... Séverine elle-même.

« ... Elle est flétrie, l'infortunée Séverine, à jamais flétrie par un vote de blâme que lui a jeté – vous entendez bien, "jeté", pas adressé – la Ligue de l'affranchissement des femmes, sur la demande de la citoyenne d'Estoc. Je suis navrée.

- Mais comment un événement d'une telle portée, un incident aussi considérable a-t-il pu se produire ? me demanderez-vous. Voici.
- Séverine a jugé bon de défendre un vaincu qu'elle avait cependant égratigné pas mal du temps où il était vainqueur. La défense a été vive, si vive que l'agresseur a décoché une paire d'amis au journal qui l'avait insérée.
- Il est inutile, je crois, d'ajouter que la paire d'amis se serait tordue de rire et aurait décliné la mission si on l'avait chargée de demander raison à Séverine. Il s'agissait uniquement d'apprendre quel était le responsable de l'article. Or, il se trouvait justement que, pour cet article-là, Séverine avait un collaborateur. Si elle avait aligné les phrases à peu près seule, elle avait pensé, causé, prémédité avec lui. Pour mieux me faire comprendre, je dirai que cet article était d'elle pour les paroles, et de lui pour la musique. Il alla donc sur le pré.
- Or, voici l'ordre du jour qui juge le cas et déshonore à tout jamais Séverine aux yeux de ses contemporains :

Considérant que toute femme qui ne veut pas avoir la responsabilité de ses actes, en obligeant un homme à se battre pour elle, commet un crime en toute circonstance, notamment comme Mme Séverine à propos des "Coulisses du boulangisme" ;

Considérant que ladite mme Séverine, en dénigrant et reniant le boulangisme, après l'avoir manifestement servi, a tenu une conduite inqualifiable ;

Dans sa réunion du 10 septembre 1890, la Ligue de l'affranchissement des femmes, bien qu'antiboulangiste et auteur de l'adresse : " Aux femmes contre Boulanger (janvier 1889)⁵⁴⁹, sur la demande de la citoyenne d'Estoc, jette un blâme sévère à Mme Séverine.

Pour la Ligue : La secrétaire : Astié de Valsayre, G. d'Estoc. [...]

Je laisse de côté le petit paragraphe II, qui, cependant, m'étonne, car on ne renie guère que les cultes qu'on a partagés, et, si Séverine a été curieuse du boulangisme lors de ses débuts, sympathique chaque fois qu'il a été par terre, elle l'a rudement attaqué aux heures de triomphe... ».

L'affaire était simple : Séverine avait pris vertement à parti l'ouvrage de Mermeix⁵⁵⁰, *Les Coulisses du boulangisme*, dans un article du *Gil Blas* du 5 septembre 1890 ; à la suite de quoi, Mermeix avait envoyé ses témoins à ceux de Georges de Labryère⁵⁵¹, le cher et tendre compagnon de Séverine. Le duel eut lieu le 7 septembre 1890, chez Georges Laguerre, leur ami commun, à Maisons-Laffitte. Labryère fut blessé à la main au premier engagement. Il

⁵⁴⁹ Cette pétition ne datait pas de janvier 1889 mais vraisemblablement de janvier 1888. De plus elle ne pouvait émaner de la Ligue d'affranchissement des femmes, pas plus d'ailleurs que de la Ligue des femmes socialistes qui n'avaient pas encore été constituées, mais de la Ligue des Femmes de France. Nous n'avons pas pu trouver trace des signataires de cette adresse dans la presse de l'époque ; en revanche, nous avons connaissance de son contenu reproduit par Astié de Valsayre dans *La Citoyenne* en juin 1888.

⁵⁵⁰ Jean Terrail, dit Mermeix, né à Basse-Terre le 27 juillet 1859 ; décédé à Paris le 18 octobre 1930. Député de Paris (1889-1893), publiciste réputé, il avait été parmi les plus proches collaborateurs de Georges de Labryère, lorsque celui-ci avait lancé *La Cocarde*, fer de lance de la presse boulangiste, le 13 mars 1888.

⁵⁵¹ Georges Joseph Poidebard de Labryère, dit Georges de Labryère, né à Paris le 21 février 1856 ; décédé à Savigny-sur-Orge le 22 mai 1920. Ancien militaire, ce turbulent journaliste, évolua la plupart du temps en eaux troubles. Il collabora notamment à *L'Echo de Paris*, *au Matin*, *L'Événement*, *L'Eclair*, *Le Voltaire* etc.

n'en fallut pas davantage pour que Séverine écopât d'un blâme médiatisé à l'initiative de *Mme G. d'Estoc* – alias Marie-Paule Courbe-, lors de la réunion du 10 septembre de la Ligue de l'affranchissement des femmes. Madame Astié de Valsayre, secrétaire de ladite ligue, avait choisi *Le Temps*, quotidien farouchement antiboulangiste, pour publier sa condamnation le 14 septembre 1890. Cette interpellation était motivée par deux réflexions : le fait que Séverine ait été amenée à se défausser sur un homme pour rendre raison de son article et sa volte-face politique concernant son engagement boulangiste. Si l'on comprend aisément la première critique, on peine, en revanche, à saisir la seconde, de la part d'une organisation se proclamant anti-boulangiste... D'ailleurs, Séverine ne daigna pas relever le premier reproche, en revanche, elle rédigea une lettre circonstanciée pour expliquer qu'elle n'avait jamais été boulangiste ; ce que *Le Temps* mettait absolument en doute dans son édition du 16 septembre 1890. Mais Renée/Séverine n'en avait pas fini avec ces *Femmes d'Attaque* et l'affaire de la défense des séminaristes astreints au service militaire, le mois suivant, fut, pour elle, l'occasion de contre-attaquer. A l'évidence, au tout début des années 1890, Marie-Paule Courbe était une proche de Madame Astié de Valsayre et elle figurait parmi les dirigeantes de cette ligue féministe. Cette proximité nous a fait nous intéresser au caractère de ce personnage qui, nous le verrons, présentait bien des similitudes avec Marie-Paule Courbe.

Astié était le nom de son mari, de Valsayre le pseudonyme qu'elle s'était très tôt choisi. Elle était née à Paris le 30 août 1846⁵⁵², sous le nom de Claire Léonie Ferdinande Tastayre, de Claire Rosalie Tastayre et d'un monsieur qui avait oublié de laisser sa carte de visite. Elle utilisa le prénom de Marie-Rose et divers pseudonymes parmi lesquels *Dame Marthe*, *Jean Misère*, *Jean d'En Face*, *Fernand Marceau* ou encore *Jehan des Etrivières*. Elle commença par faire des études de musique assez poussées : chant, piano, violon, composition. Elle publia même un certain nombre de mélodies, dont plusieurs connurent quelque succès⁵⁵³. Au point qu'un jeune poète charentais, nommé Eutrope Lambert, lui consacra une courte biographie en 1865⁵⁵⁴. Dans cette étude, où il louait sa pratique de l'archet, il n'hésitait pas à la comparer aux deux sœurs Milanollo, célèbres violonistes virtuoses italiennes, qui avaient jadis conquis l'Europe. Il ajoutait qu'à côté de cela, Marie de Valsayre était une jeune fille insouciante, fréquentant les bals du *Château-Rouge*⁵⁵⁵ et de la *Closerie des Lilas*⁵⁵⁶, pratiquant l'équitation et pariant aux courses.

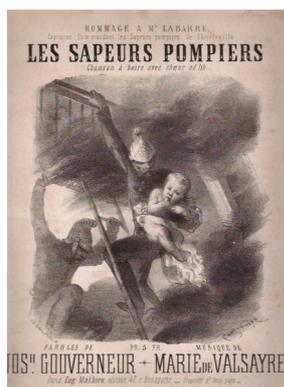
⁵⁵² La notice biographique d'E. Taïeb, dans le *Dictionnaire universel des créatrices*, nous indique l'année 1939 comme étant la date de son décès.

⁵⁵³ *Le Conseiller des Artistes de février* 1864, p.4, vantait une mazurka de sa composition, intitulée *Héroïnes polonaises*, dédiée aux Polonais. Citons également *Fille des Nuits*, *Larmes à Emma*, ou encore *Les Sapeurs-pompier*, la plupart du temps sur des paroles de Joseph Gouverneur.

⁵⁵⁴ Eutrope Lambert, *Marie de Valsayre, étude biographique*, Évreux, imprimerie de A. Hérissey, 1865, 14 p. Eutrope Lambert, né à Jarnac le 1^{er} juillet 1842 ; décédé à Jarnac le 2 juin 1910. Il collabora à plusieurs revues poétiques de province (*La Tribune lyrique* de Mâcon, *La France littéraire* de Lyon etc.) et publia une demi-douzaine de recueils de vers, dont l'un, *Les Etapes du cœur*, comportait une pièce dédiée à Marie de Valsayre. Il fut, en outre, le parolier de plusieurs romances dont la musique était composée par Marie de Valsayre. En 1882, il fonda *L'Echo de Jarnac*, dont il assura la charge de rédacteur en chef.

⁵⁵⁵ *Bal du Château-Rouge* ou du *Nouveau-Tivoli*, situé entre les numéros 42 et 54, de la rue de Clignancourt, très en vogue dans les années 1848 à 1864, démoli en 1882.

⁵⁵⁶ Nom que portait alors le célèbre *Bal Bullier*, à l'emplacement actuel du n°39 avenue Georges-Bernanos, dans le Ve arrondissement.



Partition d'une chanson composée par Marie de Valsayre.

Mais, à sa pratique du violon, Marie de Valsayre semble avoir ajouté plusieurs cordes à son arc au point d'en faire un piano. Si l'on en juge par *Le Conseiller des Artistes*, elle était également une pianiste réputée :

« ... La charmante pianiste professeur, Mlle Marie de Valsayre, a exécuté un thème et variations de la *Molinara* de Beethoven et la *Polka de Rothomago* dont elle est l'auteur. — Les qualités distinctives de cette jeune personne, qui compose aussi bien qu'elle exécute, sont d'un doigté exquis d'expression et de justesse; on pressent qu'elle a compris toutes les ressources du piano et combien d'effets heureux il peut produire. Mlle Marie de Valsayre, quoique ne faisant guère que de commencer sa carrière artistique, a déjà conquis les suffrages des admirateurs sérieux du vrai talent et des encouragements qui lui sont dus... »⁵⁵⁷

Et le même mensuel d'ajouter en mai 1863 :

« ... L'éditeur Repos, rue Bonaparte, 70, vient de publier une nouvelle oeuvre musicale de Mlle Marie de Valsayre, une jeune pianiste d'un vrai mérite, et qui est appelée à occuper le premier rang parmi nos artistes compositeurs... »

Pas de doute, donc, à ses débuts, Marie de Valsayre était une véritable artiste à l'avenir prometteur dans le domaine de la musique. Et pourtant, la jeune fille changea radicalement de voie à la fin de la décennie des années 1860. Le 5 février 1868, elle accouchait d'un fils, Maurice, qui, comme sa mère, n'eut pas l'heur de se voir préciser le nom de son géniteur sur son acte de naissance. En revanche, le docteur Astié avait assisté à l'accouchement et il vint en faire la déclaration à la mairie du Ve arrondissement. Ce médecin allait totalement modifier la trajectoire de Marie de Valsayre. En effet, le 2 juin 1869, Louis Charles Astié, médecin, âgé de 38 ans, épousait Claire Léonie Ferdinandine (*sic*) Tastayre, âgée de 22 ans, et, dans le même temps, les époux légitimaient cet enfant né l'année précédente⁵⁵⁸. Une fille, naquit de leur union huit semaines plus tard, le 18 août, mais elle ne vécut que quatre mois. Désormais, en changeant de nom, Madame Astié allait changer de vocation. Elle entama des études de médecine et de pharmacie. Pendant la Guerre de 1870, elle s'engagea dans le service des ambulances et fut blessée au plateau d'Avron. Dans les années 1870, elle devint la secrétaire d'Emile de Girardin, alors patron du *Petit Journal* et de *La France* et partisan du droit de vote des femmes nous dit son biographe, Pierre Pellissier⁵⁵⁹. On imagine aisément

⁵⁵⁷ *Le Conseiller des Artistes* d'avril 1863.

⁵⁵⁸ A noter que cet enfant avait été enregistré, à l'Etat-Civil de la mairie du Ve Arrondissement, sous les prénoms d'Octave Maurice, fils de "Marie de Valsayre, artiste". Il paraît peu probable que le docteur Astié ait été le père de l'enfant. Maurice exerça la profession de typographe : il décéda en 1902 à l'âge de 33 ans.

⁵⁵⁹ Cf. Pierre Pellissier, *Emile de Girardin, prince de la presse*, Denoël, 1985. En 1880, il publia une brochure intitulée *L'Égale de l'homme*, dans laquelle il déclarait que "le jour où la femme sera[it] légalement et législativement l'égale de l'homme, ce jour-là sera[it] un grand jour pour l'humanité, sera[it] un grand jour

l'influence que cet illustre publiciste eut sur la formation de la jeune femme. Le docteur Astié et son épouse habitaient au n°55, de la rue Saint-Jacques et tenait salon ouvert. Le médecin, fort connu dans son quartier était attaché à la Préfecture de police. Camille Delaville a laissé une description si pittoresque de ce salon qu'il nous paraît indispensable d'en donner ici les meilleurs passages :

« [...] Au second une porte ouverte et le bruit d'un piano m'indiqua le logis du docteur Astié. Dans l'antichambre donnait une petite pièce où l'on déposait ses pardessus. Deux enfants étaient couchés là et dormaient plus ou moins⁵⁶⁰. On mettait ses vêtements aussi bien sur leur lit qu'ailleurs ; comme cette intimité pleine de confiance ne laissait pas que de m'étonner un peu, je regardai autour de moi, dans ce vestiaire improvisé. Sur une large planche faisant le tour de la chambre étaient placés des boccas assez grands, dont je ne distinguai pas le contenu ; un bureau, des dictionnaires, quelques instruments dans une vitrine indiquaient qu'on se trouvait dans le cabinet du docteur[...] ».

Puis une domestique l'introduit au salon où elle découvre une assistance d'une *soixantaine de personnes paraissant appartenir au commerce de détail des environs*.

« [...] Mme Astié, un peu plus élégamment vêtue que ses invités, tenait le piano avec le fils d'un commissaire de police ; la musique était endiablée, vertigineuse. Le quadrille fini, je saluai Mme Astié et lui demandai de me présenter à son mari. – Vous le trouverez quelque part - me dit-elle – à moins qu'il ne soit sorti. Je me mis à la recherche du docteur... il fumait une grosse pipe dans la chambre à coucher, dont les portes étaient ouvertes à tous ; son costume était celui qu'il portait évidemment à huit heures du matin : veston épais, souliers à clous. M. Astié était fort petit, très gros, d'aspect bénévole (sic) et ne s'occupait nullement de ce qui se passait chez lui. Je rentrai dans le salon en trébuchant sur quelque chose d'animé qui s'agitait à la hauteur de mes genoux ; c'était une femme naine coiffée avec un soin extrême et habillée de taffetas noir. Elle avait un tablier blanc et tenait un plateau chargé de verres de sirops. Elle était gaie, tout le monde plaisantait avec elle ; outre sa taille exiguë elle était affligée d'une claudication inquiétante pour le sirop qu'elle servait. Je pris un verre d'un liquide couleur verdâtre et j'en bus une gorgée... Jamais je n'avais, dans aucune maison, avalé un rafraîchissement d'un goût aussi étrange. Sur la table de la salle à manger la vieille dame emplissait d'autres verres, dont le contenu était de nuances variées. Les sirops étaient là en petites bouteilles avec de larges étiquettes. Je regardai : sur les étiquettes je lus : sirop de mûre contre la toux, sirop de lactucarium, sirop dépuratif au cresson, sirop antiscorbutique. Les pharmaciens du quartier offraient leurs produits au docteur et on en composait des rafraîchissements hygiéniques. Les danses continuaient [...] Mme Astié, valsait, polkait, quadrillait con furore, elle était en nage et remettait sans cesse son pince-nez[...] En reprenant mon pardessus, je regardai encore les boccas... dans les boccas on conserve des choses... anatomiques ; il y a de l'alcool ; et les sirops me donnaient de la méfiance [...] ».

Intriguée par ces fameux boccas, Camille Delaville décidait d'en avoir le cœur net et voici comment elle en trouva l'occasion :

« [...] Restaient les boccas... quatorze boccas qui m'intriguaient au possible. Ce fut Mme Astié elle-même qui me renseigna à cet égard un jour où je la rencontrai chez des amis communs ; outre ses fils que j'avais vus couchés dans le vestiaire, quatorze fois elle avait eu des espérances de maternité, qui ne s'étaient pas réalisées. C'étaient... les souvenirs de ces quatorze espérances que renfermaient les boccas, ornant le cabinet de leur père. Je ne retournai plus rue Saint-Jacques, mais je revis cette mère quatorze fois déçue à la porte de plusieurs cafés du quartier Latin, à côté de son mari, et fumant, comme lui, une grosse pipe, à la stupéfaction des passants... »⁵⁶¹

A l'évidence, Mme Astié de Valsayre ne manquait pas d'humour et Camille Delaville ne comprit pas, ce jour-là, qu'elle était la victime d'un *hénaurme* bobard. Le 28 juin 1881, le bon docteur Astié rendait l'âme à tout juste cinquante ans, laissant derrière lui une jeune veuve et deux enfants. C'est à partir des années qui suivirent que Mme Astié de Valsayre défraya

pour la civilisation".

⁵⁶⁰ Il s'agit de Maurice et de Gaston, un autre fils, né le 12 avril 1872.

⁵⁶¹ In *Le Constitutionnel* du 14 février 1887, pp.2 et 3, *Mes Contemporaines, VII - Mme Astié de Valsayre*, par Camille Delaville.

vraiment la chronique. Monsieur Astié n'ayant laissé aucune fortune derrière lui, sa veuve dut compter sur ses propres ressources : c'est ainsi qu'elle donna des leçons de piano, qu'elle écrivit des articles assez savants, notamment dans le quotidien, *La Civilisation*⁵⁶², et surtout qu'elle se mit à donner des *conférences extravagantes*, selon l'expression choisie par Camille Delaville. Comprenant que la réclame autour de son personnage lui amenait des auditeurs de plus en plus nombreux, elle n'eut de cesse qu'on parlât d'elle. C'est ainsi qu'à la fin de l'année 1884, elle demanda en vain à Pasteur de se faire inoculer la rage, de façon à servir de cobaye à l'illustre savant⁵⁶³.

« Monsieur,

Ayant déjà, en 1878, éprouvé pendant près de six mois, les accidents, suites de la morsure, et des cautérisations qui ont entraîné la déformation du pouce gauche ; ayant ressenti les angoisses qui, si je ne suis pas une exception, doivent caractériser la maladie, je n'ai pas agi à la légère en vous écrivant ma première lettre. Je l'ai fait avec connaissance de cause. Je suis d'avance résolue à tout et je n'ai pas peur, ce qui, je le crois du moins, est un heureux pronostic. L'épreuve peut-elle offrir quelque intérêt pour la science ? Voilà le seul point qui m'occupe, et vous seul pouvez trancher la question. Si votre réponse est affirmative, je n'hésiterai pas à me soumettre à tout ce que vous jugerez convenable de tenter, et même de m'interner sous vos yeux, si vous le croyez utile... »⁵⁶⁴

Dans une démarche similaire, elle voulut se faire congeler par le docteur Grusdlbach, un sulfureux physicien suédois de l'université d'Upsal, qui aurait dû la décongeler au bout d'un an ou deux⁵⁶⁵. Par chance pour elle, l'homme de science la battit ... froid.

Dans le même temps, elle commença à faire parler d'elle comme duelliste. A l'évidence le tableau d'Emile Bayard avait suscité des vocations. Ainsi pouvait-on lire dans *Le Petit Parisien* du 27 décembre 1885 :

« SERIE DE DUELS FEMININS.

On annonce qu'une rencontre à l'épée doit avoir lieu entre Mmes Eugénie Pierre, bien connue dans les clubs où se débat la question du droit des femmes, et Astié de Valsayre. Ce duel a pour origine la publication d'une brochure : les Amazones du Siècle, signée " Jehan des Etrivières", où Mme Astié de Valsayre attaque vivement plusieurs femmes de lettres. Et ce n'est pas tout : Mme Astié de Valsayre, qui avait autrefois envoyé ses témoins à certain publiciste et, sur son refus, l'avait cravaché⁵⁶⁶, se serait, paraît-il, mise à la disposition des autres personnes qu'elle a attaquées. Toute une série de duels féminins à l'horizon ! »

⁵⁶² Fondé en 1879, après le décès de Mgr Dupanloup, par un groupe de rédacteurs dissidents de *La Défense sociale et religieuse*.

⁵⁶³ Sur cette tentative, consulter, Hervé Bazin, *L'Histoire des vaccinations*, J. Libbey Eurotext, Montrouge, 2008, pp.222-223.

⁵⁶⁴ Lettre d'Astié de Valsayre à Louis Pasteur du 5 décembre 1884, reproduite dans *Le Petit Parisien* du 9 décembre 1884.

⁵⁶⁵ Cf. *The Brookfield Courier and The Reporter*, du 26 août 1886, Brookfield, N Y, p.1. Sur le sujet, consulter également *A Journalist's Jottings* par William Beatty-Kingston, London, 1890, Chapman and Hall, pp.190 et suiv.

⁵⁶⁶ Il s'agit de M. de Polignac, qui, à la suite d'un article paru dans *Le Cri du Peuple* où il dénonçait l'attitude de Mme Astié de Valsayre face à ses locataires, avait décliné l'offre de réparation par les armes que le témoin de l'offensée, Albin Rousselet, était venu quérir. Il s'en était suivi une altercation au café de la Presse, où M. de Polignac avait effectivement été cravaché par Astié de Valsayre. Sur cet incident, cf. *La Presse* des 4 et 6 octobre 1884. Albin Rousselet, médecin, bibliothécaire de l'Assistance Publique, créateur de la Société des secouristes français en 1892, fut le second époux d'Astié de Valsayre (Cf. *Le Matin* du 18 décembre 1892).

*Les Amazones du Siècle*⁵⁶⁷ était une brochure de 33 pages qui avait été publiée trois ans auparavant : il est donc curieux qu'elle ait suscité une réaction aussi tardive de la part d'Eugénie Pierre, brocardée dans l'ouvrage aux côtés d'une Louise Michel et d'une Hubertine Auclert. Comme pour les autres victimes de l'ouvrage, Eugénie Pierre était d'abord attaquée sur son physique :

« ...On pourrait croire qu'avec un semblable physique cette Vénus d'un nouveau genre a conservé facilement intact ce qu'Alexandre Dumas appelle un capital, eh bien, il n'en est rien, car on assure qu'elle s'entend fort bien avec un ex-rédacteur de la Tribune des Femmes... »⁵⁶⁸

La Croix du 30 décembre 1885 nous apprend que, pour l'offensée, il n'avait pourtant jamais été question de régler l'affaire sur le pré :

« Duel de femmes – Mme de Pierre (sic) écrit qu'elle n'est pas pour le duel, mais qu'elle a provoqué et obtenu des excuses de Mme de Valsayre sans prétendre aller sur le terrain... »

Les deux protagonistes avaient donc fait la paix tandis que la presse s'échauffait à l'idée de voir couler un sang propice à faire couler un autre liquide : l'encre.

D'ailleurs, cette même Eugénie Pierre, plus connue sous son nom de plume Eugénie Potonié-Pierre⁵⁶⁹, ne tarda pas à rejoindre Astié de Valsayre à la Ligue d'affranchissement des Femmes, tout comme cette dernière devint une collaboratrice régulière de *La Citoyenne*, le journal d'Hubertine Auclert.

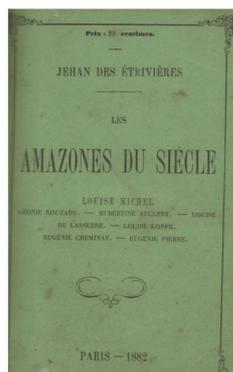


Eugénie Potonié-Pierre (in *La Revue Encyclopédique* du 15 juin 1893)

⁵⁶⁷ *Les Amazones du Siècle (Les Gueulardes de Gambetta)*, Paris, s.n., 1882. Dans un style plutôt talentueux - mais avec des phrases interminables -, l'auteur exécutait respectivement Louise Michel, Louise Rouzade, Hubertine Auclert, Louise de Lasserre, Louise Koppe, Eugénie Cheminat et Eugénie Pierre. Absent des collections de la BnF, on trouvera cet ouvrage à la Bibliothèque Marguerite Durand, sous la cote 920.7 DES.

⁵⁶⁸ *Op.cit.*, pp.31-32.

⁵⁶⁹ Eugénie Pierre, née à Lorient le 5 novembre 1844 ; décédée à Fontenay-sous-Bois le 12 juin 1898. Militante féministe et pacifiste au côté de son compagnon, Edmond Potonié (né à Paris le 21 août 1829 ; décédé à Fontenay-sous-Bois le 22 août 1902). Non divorcé de son épouse légitime Marie Sievers, qui vivait à Berlin, ce dernier vouait une telle passion à Eugénie Pierre que les deux amants, à défaut d'unir leurs existences dans le mariage, unirent leurs noms en signant tous deux Potonié-Pierre. Sur Eugénie Potonié-Pierre, consulter *L'Humanité Intégrale*, 1898, n°4, pp. 73-83.



Couverture des *Amazones du siècle*

À la fin du mois de mars 1886, à Waterloo, elle se battit à l'épée avec une Américaine nommée Miss Shelby qu'elle blessa à la seconde reprise. Le prétexte de ce duel était d'une futilité confondante : il s'agissait de proclamer la supériorité des doctresses françaises sur leurs homologues américaines. Comme bien souvent, à l'issue du combat, les deux adversaires devinrent les meilleures amies du monde ; au point qu'elles proposèrent à Savorgnan de Brazza de se joindre à lui afin de l'aider à ...civiliser les populations du Congo.



Le duel Astié de Valsayre/ Miss Shelby vu par *The Illustrated Police News* du 10 avril 1886.

Le mois suivant, Astié de Valsayre adressait un ultimatum sous forme de lettre à celle que les Parisiens surnommaient la *maréchale Booth*⁵⁷⁰ : elle devait quitter illico la France avec son *église*, faute de quoi elle la provoquerait en duel.

« ...Permettez-moi donc de vous le dire : vos doctrines pernicieuses, surtout dans nos provinces, pour les esprits faibles et dépravés, sont par cela même nuisible à la France ; heureusement délivrée des monomanes que le moyen âge (sic) traitait par le bûcher, cette dernière a déjà assez des religions régulières pour peupler Sainte-Anne. Au nom de cette France, qui m'est chère et veut être glorieuse de ses enfants, je vous en supplie, madame, remportez dans votre pays l'espèce de schisme dont, nouveau Luther, vous cherchez à doter le nôtre. C'est courtoisement et à vos pieds que je sollicite cette grâce ; mais, si le langage de la raison doit rester stérile, me considérant comme lésée dans la personne de ma patrie, à mon grand regret, je me verrai contrainte de vous

⁵⁷⁰ Catherine Booth (1858-1955), fille du pasteur William Booth, fondateur en Angleterre de L'Armée du Salut, en 1865. L'organisation était présente sur le sol français depuis 1881.

*demander réparation par les armes et espère que vous ne resterez pas au-dessous de votre compatriote miss Shelby, ma loyale adversaire... ».*⁵⁷¹

Inutile de préciser que la pacifique *maréchale* Booth ne céda pas à la menace : elle se contenta de proposer à son ennemie, en guise de dédommagement, une entrée à tarif préférentiel à ses conférences⁵⁷². Le 4 juin 1886, à la salle des Capucines, Astié de Valsayre donnait une conférence intitulée *L'escrime et la femme*, dans laquelle elle réclamait qu'on enseignât l'escrime dans tous les pensionnats de jeunes filles. Les journaux se firent l'écho de cette conférence avec une délectation suintant la misogynie instituée alors comme trait d'esprit⁵⁷³. Il ressortait néanmoins que la conférencière avait fait l'apologie de la *femme virile*, chère à Marie-Paule Courbe. Le journaliste du *Journal des Débats politiques et littéraires* du 5 juin 1886 rapportait ainsi un extrait du langage musclé employé par Astié de Valsayre :

« ...Si donc, dit-elle en terminant, vous êtes des patriotes, mettez des fleurets entre les mains de vos femmes et de vos filles... Si vous craignez les assauts, faites-les du moins tirer au mur... et si un j...f... vous insulte, f...lui un coup d'épée en tierce...une...deux...parez...dégagez...par file à droite !... ».

Après l'accès aux armes, la conférencière trouva un autre cheval de bataille : conquérir le droit de porter le costume masculin pour les femmes. Depuis le 16 Brumaire An IX, une ordonnance, complétée par une autre du 16 février 1857, *défendait formellement aux femmes, hors le temps du carnaval, de s'habiller en homme sans autorisation du préfet de police. Cette autorisation n'était délivrée que sur le vu d'un certificat d'un officier de santé, légalisé par le commissaire de police, lequel avait constaté qu'il y avait nécessité de travestissement pour raison de santé. Les contraventions étaient relevées par un commissaire de police et elles étaient déférées au tribunal de simple police, comme contraventions à un règlement de police légalement rendu. Deux contraventions de ce genre, relevées dans la même année contre la même personne et le tribunal correctionnel était saisi pour appliquer l'amende et l'emprisonnement.*

Aux Archives de la Préfecture de police de Paris, est bien conservé le fameux dossier, dit DB/58, qui devait concerner toutes les demandes d'autorisation du port du costume masculin, mais, comme le souligne Christine Brard⁵⁷⁴, il n'en reste plus que de chétives coupures de presse. L'une d'elle seulement, émanant de *La Lanterne* du 9 novembre 1890, nous apprend qu'en de hors de Mme Dieulafoy et de Rosa Bonheur, il n'y avait alors que dix femmes, à Paris, autorisées à porter le costume masculin, dont "*une artiste peintre*" (*sic*).

En juillet 1887, Astié de Valsayre avait sonné la charge en envoyant une pétition aux députés, dont nous livrons ici le texte :

« Messieurs les députés,
Dans toutes les bagarres de terre ou d'eau, la femme, en raison de son costume, est une victime prédestinée à la mort, et les accidents de tramways survenant pour le même motif sont quotidiens. A la seule pensée des malheureuses ainsi empêchées de fuir lors de l'incendie de l'Opéra-Comique, il semble logique et humain d'éliminer la loi routinière qui interdit aux femmes de porter le costume masculin, tout aussi décent, quoi qu'on en puisse dire, surtout incontestablement plus hygiénique. Au nom de celles qui ne sont pas esclaves du luxe, je viens vous prier, messieurs, de bien vouloir décréter la liberté du costume, liberté qui, après tout, ne peut nuire à personne... ».⁵⁷⁵

⁵⁷¹ Lettre du 24 avril 1886, publiée dans *Le Temps* du 28 avril 1886. A noter qu'Astié de Valsayre prenait ici à tort Catherine Booth pour une citoyenne américaine.

⁵⁷² Cf. *L'Univers illustré* du 22 mai 1886.

⁵⁷³ Consulter sur ce point *Le Gaulois* du 5 juin 1886 et *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, à la même date.

⁵⁷⁴ Christine Bard, *Le « DB58 » aux Archives de la Préfecture de Police*, Cléo. Histoire, femmes et sociétés, octobre 1999. <http://clio.revues.org/258> ; DOI : 10.4000/clio.258

⁵⁷⁵ Texte cité par Jean Frollo (pseudonyme passe-partout utilisé au *Petit Parisien*, sans doute s'agit-il ici de son directeur, Jean Dupuy) paru dans *Le Petit Parisien* du 28 juillet 1887.

Cette pétition devait avoir eu un certain retentissement, assez, en tout cas, pour susciter un long article, intitulé *La liberté du costume*, signé Frollo/Laisant, en première page de l'édition du 28 juillet 1887 du *Petit Parisien*. Signalons, au passage, que la réaction du journaliste n'était pas franchement hostile ; simplement, pour lui, par exemple, le poids séculaire de la coutume empêchait l'adoption d'un tel changement :

« ...le costume ne se modifie que par des transitions insensibles, et il n'y a pas de révolution plus difficile à opérer que celles qui ont pour objet une transformation radicale de nos habitudes en matière de vêtement... »

Rien à voir donc avec les rires gras de la plupart de ses confrères. Le dessin de Draner, intitulé *Les projets de Mme Astié de Valsayre pour la réforme du costume féminin*, paru dans *L'Univers illustré* du 11 août 1888, était encore ce qu'il y avait de moins agressif.



L'Univers illustré du 11 août 1888.

Si l'on en croit Han Ryner qui épingla, plus tard, notre féministe à son tableau de chasse du *Massacre des Amazones*⁵⁷⁶, le couturier Worth⁵⁷⁷ aurait appuyé sa revendication et proposé un "costume mixte, genre cantinière ou oriental". Quoiqu'il en fût, Astié de Valsayre n'obtint pas gain de cause auprès des législateurs et elle décida donc de passer outre. Elle fut imitée –

⁵⁷⁶ Il lui consacra une brève et impitoyable notice dans le numéro du 1^{er} avril 1898 de *La Plume*, où il la classait dans la rubrique des *Cantinières*, p.215.

⁵⁷⁷ Charles Frederick Worth, né en Angleterre le 13 octobre 1825 ; décédé à Paris le 10 mars 1895. Couturier français d'origine britannique, considéré comme l'initiateur de la haute couture.

ou devancée - par Marie-Paule Courbe qui, si l'on en croit la presse de l'époque était connue – et jusque sur la Canebière - sous le nom du "*petit collégien*"⁵⁷⁸ ; ce qui nous ramène encore à Maupassant. D'ailleurs, cette dernière n'avait-elle pas annoncé la couleur en publiant une chronique dans *La Dépêche de Nancy* du 2 décembre 1884, dans laquelle elle mettait en scène une certaine Miss Arabella, activiste féministe anglaise, qui tentait de convaincre un auditoire masculin du bien-fondé de la revendication du droit à porter le pantalon ?

Peu à peu, à partir de l'année 1888, on retrouve le nom d'Astie de Valsayre associé à des mouvements socialistes ou d'inspiration proche. Ainsi, représentait-elle le groupe formé par les rédacteurs de *La Citoyenne* au neuvième Congrès régional de l'Union fédérative du Centre, émanation du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, qui se tenait à Paris, du 17 au 26 juin 1888. A la tête d'une Ligue des femmes de France, elle fusionna, un temps, cette dernière association avec l'Union internationale des femmes de Louise Michel : en février 1889, elle prit même la parole au deuxième meeting de ce mouvement, à la salle Octobre, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, aux côtés de Louise Michel et de Marie Huot. Elle y affichait clairement son positionnement en déclarant que la femme devait être socialiste "parce qu'elle [était] l'opprimée".⁵⁷⁹ Dans le même temps, elle fit alliance avec la Fédération universelle des peuples d'Amilcare Cipriani. C'est dans le cadre de ce rapprochement qu'elle adressa l'appel pour la paix : *Aux Femmes contre Boulanger !* dont il est fait mention plus haut. En mars 1889, elle collaborait à l'hebdomadaire, *La Clameur Révolutionnaire*⁵⁸⁰, organe de concentration sociale, dirigé par Louis Besse. En septembre, elle figurait parmi les délégués au congrès universel des libres penseurs. Mais c'est à l'occasion des élections législatives des 22 septembre et 6 octobre 1889 que les choses s'emballèrent. Elle décida, en effet, de se porter candidate à la députation dans la deuxième circonscription du XVIII^e Arrondissement de Paris (quartier Clignancourt). Deux autres candidates la suivaient dans cette aventure à Paris avec le soutien des comités électoraux socialistes révolutionnaires : Eugénie Potonié et Mme Saint-Hilaire⁵⁸¹.

⁵⁷⁸ Cf. *La France Moderne* (Marseille) du 2 octobre 1890, un écho signé Altotas

⁵⁷⁹ Cf. *Le Siècle*, édition de la dernière heure, 7 février 1889.

⁵⁸⁰ *La Clameur révolutionnaire, organe de concentration sociale*, (43, rue des Panoyaux, Paris) se présentait comme "un brûlot d'avant-garde dont le but (était) de détruire les préjugés qui (avaient) fait se perpétuer l'état bourgeois". Son directeur était Louis Besse, par ailleurs collaborateur régulier de *L'Autonomie, journal républicain, socialiste, autonomiste*, dirigé par A. de Okecki, qu'on retrouva, en 1890, comme gérant du *Bulletin de l'Union universelle des Femmes*. Astie de Valsayre publia une lettre au préfet dans le numéro 4 de *La Clameur révolutionnaire*. Ce périodique, absent des collections de la BnF, ne dut pas compter plus d'une demi-douzaine de numéros en 1889.

⁵⁸¹ Déléguée de la Ligue de Protection des Femmes pour la Propagande en France et à l'Étranger, conférencière, collaboratrice de journaux d'inspiration socialiste comme *L'Ami du Peuple* de Maxime Lisbonne, *Les Cahiers du Proletariat*, de périodiques féministes comme *La Citoyenne* d'Hubertine Auclert, de *La Femme de France* de Louise Koppe. Proche du très fantasque communalard Jules Allix, elle a laissé divers ouvrages référencés au catalogue de la BnF, sous la signature d'Emile Saint-Hilaire (*sic*), comme des brochures ou des romans, *L'Amour d'un poète* et *Marguerite Germain*, par exemple.



Astié de Valsayre par J. Belon, (in *L'Illustration* du 28 septembre 1889 p.256)



Mme Saint-Hilaire par J. Belon, (in *L'Illustration* du 28 septembre 1889 p.256)

Si l'on en croit *Le Gaulois* du 7 septembre 1889, c'était le 22 août précédent qu'avait été fondée *La Ligue socialiste des femmes* par Astié de Valsayre avec l'aide de quelques femmes dévouées à l'œuvre de l'émancipation féminine⁵⁸². A cette date, elle comptait soixante-quinze adhérentes. Le programme de la *Ligue* était ainsi résumé par son initiatrice :

« ... Nous ne sommes ni blanquistes, ni autonomistes, encore moins opportunistes. Nous sommes féministes avant tout, et à ce titre, nous devons aller partout où l'on veut bien accueillir nos revendications. J'en ai donné l'exemple l'hiver dernier en parlant dans toutes les réunions, sans m'arrêter aux bagatelles des nuances. Notre but à toutes est le même : l'amélioration du sort de la femme... »

Le journal poursuivait en précisant :

« ...Parmi les réformes qu'elle réclame, il faut citer la protection de l'enfance, l'allaitement maternel, la suppression de la peine de mort, l'égalité absolue de l'homme et de la femme, la suppression de la guerre, les droits politiques de la femme, l'accès de toutes les professions aux femmes etc... »

⁵⁸² *La Citoyenne* du 1^{er} mai 1891 nous apprend qu'Astié de Valsayre faisait déjà partie de la Ligue des femmes de France en 1888.

Bref, on observera que ces femmes avaient tout simplement cent ans d'avance sur ces hommes qui, à l'instar de l'auteur de l'article, un certain Saint-Réal, se gobergeaient – et avec quel dégoulinant mépris ! – de ce qu'ils osaient appeler le sexe faible.

« ...*Quel sera le résultat de ces trois candidatures ? Peu nous importe ! Qu'il nous suffise de dire que Paris va rire de nouveau, dans quelques jours, en lisant les affiches des candidates.* »⁵⁸³

Effectivement, ces candidatures féminines n'étaient pas une première : sans remonter à l'année 1849, où l'on avait vu une Jeanne Deroin se présenter à la députation, déjà, lors des élections législatives de 1885, sous l'impulsion de la Fédération républicaine socialiste, plusieurs femmes avaient été proposées pour la députation⁵⁸⁴ : si Séverine, Paule Minck, Jeanne Hugues-Royannez (l'épouse de Clovis Hugues), Hubertine Auclert, Eugénie Potonié avaient décliné l'offre pour des raisons diverses, Louise Barberousse, Mlle Martane et Mme Saint-Hilaire, par exemple avaient accepté.

La présence de Jules Roques⁵⁸⁵ à la réunion qui devait officialiser la création de la Ligue socialiste des femmes le 19 septembre 1889 dans une salle de café-concert de la rue Ramey, dans le quartier Clignancourt, montre l'importance du rôle qu'il tint dans l'aventure.



"Un club de femmes - Mme Astié de Valsayre à la tribune"⁵⁸⁶
(in *L'Illustration* du 28 septembre 1889, p.256)

Il avait mis à la disposition de la Ligue socialiste des Femmes son journal, *L'Egalité*, quotidien socialiste dont il avait pris la direction depuis le mois de février 1889. Astié de

⁵⁸³ *Op.cit.*

⁵⁸⁴ Rappelons que le Suffrage des Femmes d'Hubertine Auclert avait déjà tenté, mais en vain, de susciter des candidatures féminines aux élections législatives de 1881.

⁵⁸⁵ Jules Roques, né à Paris le 24 octobre 1850 ; décédé à Paris le 9 mars 1909. Issu d'un milieu de publicistes de gauche – son père dirigeait *Le Courrier Français* anti-impérialiste et son oncle avait fondé *Le Globe* –, Roques exerçait le métier d'agent de publicité au début des années 1880, quand il ressuscita *Le Courrier Français*, qui devait son financement aux fameuses pastilles Géraudel. Parallèlement, il se fit connaître du tout-Paris en organisant des bals mémorables à l'Elysée-Montmartre et au Moulin Rouge. Mais son plus grand mérite fut d'avoir fait chaque semaine du *Courrier Français* un hebdomadaire où tous les talents littéraires et artistiques pouvaient s'exprimer librement presque sans tabous.

⁵⁸⁶ Il s'agit de la réunion du 19 septembre 1889, on y aperçoit Jules Roques, assis derrière Astié de Valsayre.

Valsayre y collaborait régulièrement depuis avril.⁵⁸⁷ Les élections se déroulèrent, bien entendu, sans que les femmes pussent participer au scrutin ; en revanche, Jules Roques, dont on ne peut pas exclure totalement qu'il n'ait pas cherché à profiter du battage publicitaire fait autour des candidatures féminines, put concourir dans la deuxième circonscription du XVIII^e Arrondissement (celle du quartier Clignancourt). Soutenu par le Parti Ouvrier de Jules Guesde, il se présentait sous l'étiquette "*socialiste révolutionnaire, antiboulangiste, anticadettiste et antipossibiliste*" ; c'est-à-dire contre, respectivement, le général Boulanger, le frère trois-points Anatole de la Forge et le socialiste possibiliste Jules Joffrin ; tous candidats au même endroit. Dès le 7 septembre 1889, *Le Figaro* avait annoncé que la ligue socialiste avait décidé de soutenir "*le citoyen Jules Roques, à la condition : 1° que son programme sera le même que celui qui a été adopté par la Ligue ; 2° qu'il donnerait sa démission de député par une lettre datée du mois d'octobre 1890 ; 3° qu'il signerait une délégation notariée permettant de toucher le montant de son indemnité de député, sur laquelle quatre mille francs seulement lui seraient remis. Les cinq autres mille francs devront être versés entre les mains du comité électoral pour les frais des propagandes futures*".

En conclusion, l'article précisait que *le citoyen Jules Roques* avait accepté.

Las, le jour de l'élection, Roques ne recueillit que 369 voix, loin derrière Jules Joffrin qui, avec 5.500 voix fut déclaré élu, après que les bulletins portant le nom du général Boulanger eurent été annulés, sur décision du ministère de l'Intérieur.

A la suite de cet échec, comme le soulignent Laurence Klejman et Florence Rochefort, dans *L'Egalité en marche*⁵⁸⁸, le groupe s'évapora dans la nature, car beaucoup de féministes n'acceptèrent pas que Roques imposât progressivement sa loi à la Ligue socialiste des femmes, sous prétexte qu'il soutenait le mouvement avec son journal, *L'Egalité*. C'est ainsi qu'il faut comprendre la démission d'Astié de Valsayre en novembre 1889 relatée en ces termes par le *Journal des Débats politiques et littéraires* du 16 novembre 1889 :

« *La Ligue des femmes socialistes a perdu celle que l'on considérait comme son chef : Mme Astié de Valsayre vient de démissionner dans les circonstances suivantes :*

La Ligue des femmes était en relation avec un journal quotidien qui insérait habituellement le compte rendu de ses réunions et les communications officielles qu'elle pouvait avoir intérêt à faire connaître. Or, le 29 août dernier, la ligue ayant décidé que les citoyens " connaissant la question féminine " seraient admis à en faire partie, ce journal inséra un avis à peu près ainsi conçu :

"Nous exigeons que la Ligue des femmes socialistes ne reçoive aucun homme. Nous ne voulons pas servir de marche-pied à des ambitions qui emploieraient la Ligue."

"Devant un ordre aussi absurde, a déclaré Mme Astié de Valsayre, il ne me restait qu'à rendre mon tablier."

... ».

L'accès de jalousie exprimé ici par Roques dénonçant, somme toute, le risque d'une manipulation qui n'était rien d'autre que celle qu'il avait lui-même entreprise à l'égard de la Ligue, ouvrit les yeux d'Astié de Valsayre qui rompit définitivement avec lui et décida de se soustraire désormais à toute tutelle politique en allant fonder la Ligue d'affranchissement des femmes. A quelle date exacte Astié de Valsayre mit-elle sur pied cette nouvelle organisation ? Nous ne saurions répondre avec précision. Grâce à la lettre que la féministe adresse le 9 juillet 1890⁵⁸⁹, en tant que secrétaire de ladite ligue, au ministre du commerce, afin d'obtenir le droit de vote pour les ouvrières aux conseils des prud'hommes, nous voyons qu'elle était déjà en activité. Mais il semble que ce soit là ses balbutiements. L'affaire du blâme adressé à

⁵⁸⁷ Sur les rapports de Jules Roques avec les femmes (et avec les pratiques de gauche en général), on consultera avec profit Marc Angenot, *Topographie du socialisme français 1889-1890*, Discours social, 2006, volume XXV, pp.181 et suiv.

⁵⁸⁸ Laurence Klejman, Florence Rochefort, *L'Egalité en marche, le féminisme sous la Troisième République*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, des femmes Antoinette Fouque, 1989, pp.90-91.

⁵⁸⁹ Lettre reproduite notamment dans le *Journal des débats politiques et littéraires* des 15 et 16 juillet 1890. Signée la secrétaire de la Ligue : Astié de Valsayre ; les déléguées : J. Lemerancier, fleuriste ; Louise Coutant, imprimeuse.

Séverine, en septembre 1890, relatée plus haut, est la deuxième manifestation visible de cette ligue. Et l'on a vu que *Marie-Paule Courbe/Mme d'Estoc* se trouvait déjà aux avant-postes à cette date. En octobre, la ligue montrait clairement son orientation anticléricale, en s'en prenant à Mme de Granchamp qui venait de créer une *Œuvre* destinée à soulager les séminaristes des affaires du service militaire, auquel ils étaient de nouveau astreints depuis la loi du 15 juillet 1889⁵⁹⁰:

« ... Après avoir voté d'abord, à un point de vue général, l'ordre du jour suivant : "Considérant que le prêtre est l'ennemi mortel de l'amélioration du sort de la femme et qu'en soutenant le prêtre toute femme se déclare ennemie de son sexe", la ligue a, comme conséquence, "jeté un blâme énergique à Mme de Grandchamp, femme du commandant d'artillerie de ce nom, qui vient de fonder à Châlons-sur-Marne l'Oeuvre de l'enrôlement des séminaristes, ayant pour but de procurer des douceurs à ces derniers pendant qu'ils sont sous les drapeaux". Copie de cet ordre du jour a été adressée à Mme de Granchamp par les soins de Mme Astié de Valsayre et Marie-Thérèse Petit, secrétaire et déléguée de la Ligue. »⁵⁹¹

Cette nouvelle manifestation des féministes donna à Séverine l'occasion de se venger de la charge qu'elle avait subie un mois plus tôt de la part du même groupe.

Dans un article intitulé *Les Femmes d'Attaque* que *Le Gaulois* publia en première page le 9 novembre 1890, *Renée/Séverine*, prenant la défense des pauvres séminaristes, revenait sur ses démêlés avec la ligue et en profitait pour égratigner nommément certains membres :

« Je n'ai pas souhaité m'occuper d'elles ; on me rendra même cette justice que je les laissais tranquillement à leurs votes, revotes et contre-votes, sans troubler leurs délibérations d'aucune apostrophe gouailleuse, d'aucune narquoise interruption. Si c'était leur goût, de délibérer !... je suis, on le sait, pour toutes les libertés, et s'il plaisait à un demi-cent de dames de se réunir, afin de réclamer le droit au duel, à la conscription, de souhaiter tricoter avec des épées ou jongler avec des obus, c'était affaire à elles !... Aussi, je les laissais courtoiser Mars, ces vétéranes, sans troubler leur flirt impressionnant... Ingratitude de mes mâles contemporaines ! Iniquité sans exemple dans les fastes féminins ! ...Ma modeste attitude n'a pu trouver grâce, et, un jour qu'un faible homme, un pauvre petit enfantelet de trente-cinq ans, trapu comme un ours, denté comme un loup, a tiré l'épée pour ma défense, elles m'ont déclarée disqualifiée ! Je ne m'étais pas battue moi-même – un vote de blâme me rappelait aux devoirs guerriers de mon sexe, et me flétrissait à la fleur de l'âge ! Seulement après l'abattement bien compréhensible qui suit un tel coup, ma nature insoucianta a vite repris le dessus... Je suis pour toutes les libertés, oui ! – sauf celle d'asticoter le voisin ! On m'a asticotée, je riposte... Et désormais, je les guigne, les femmes d'attaque... »

Et pour les mieux guigner, elle choisissait de venir se ranger aux côtés de *ces jeunes hommes mal préparés pour la dure et réaliste vie de chambrée*. Autrement dit, Séverine, Séverine la Rouge, supportait que les *Robes Noires* bénissent les soldats partant à l'assaut, mais pas qu'elles risquassent elles-mêmes leurs âmes sur le champ de bataille. Elle défendait la pieuse Mme de Granchamp et son droit à dorloter les curés en herbe :

« ... Mais Mme de Valsayre, Mme Thérèse Petit, Mme d'Estoc – on ne dira pas que j'étouffé jalousement les gloires naissantes ! – et les estoquées de la Ligue de l'affranchissement des Femmes n'ont pas entendu de cette oreille-là. Elles ont jeté un vote de blâme – quand personne ne relèverait le mouchoir, on jette ce qu'on peut ! – à cette infortunée Mme de Grandchamp, et ont poussé la gentillesse jusqu'à lui notifier par copie adressée à son domicile privé... »

Séverine terminait son article en évoquant un incident survenu entre *Mme G. d'Estoc* et Louis Marsolleau :

« ... Il est au Mot d'Ordre⁵⁹², un jeune poète, Louis Marsolleau qui a du talent à revendre à toutes les muses rancieuses de la Ligue de l'affranchissement, etc. [...] »

⁵⁹⁰ Depuis la loi de 1872, certaines professions comme les enseignants et les séminaristes étaient exemptés de service militaire.

⁵⁹¹ In *Le Journal des débats politiques et littéraires* du 25 octobre 1890.

⁵⁹² Le *Mot d'Ordre* était un quotidien républicain fondé en avril 1877 par Valentin Simond, dont les plumes les plus fameuses étaient celles de Francis Enne, Edmond Lepelletier, Léon Cladel, Emile Richard...

Or, au moment de ma "flétrissure" ... Marsolleau étrilla fortement la Ligue de..., etc., dans trois ou quatre couplets que je ne puis répéter aux lectrices, mais que je recommande aux lecteurs (Mot d'Ordre, 14 septembre). C'est sévère mais juste – et d'une irrésistible gauloiserie. Il paraît que Mme G. d'Estoc s'est fâchée. Et savez-vous ce qu'elle a fait, la dame qui est d'avis que les femmes se battent ?

- Elle a envoyé des témoins ?

Pas du tout, ô lecteur candide ! Elle a envoyé l'huissier !!! Une pareille inconséquence est inadmissible. J'ai réuni mon cercle, moi aussi, mes féaux de toute plume et de tout poil, perchés ou assis gravement à l'entour de mon siège présidentiel – et leur ai soumis le cas. Après avis préalable et mûre délibération : moi ; Rip, terre-neuve ; Miss, fox-terrier ; Mégot et P'tiote, cabots sans type connu ; Gris-Gris, coq ; Jaunette, poule, et quelques serins sans importance, avons, d'un commun accord, voté l'ordre du jour suivant :

"Considérant que les actes doivent être d'accord avec les doctrines émises ;

"Considérant qu'il n'est d'autre excuse à vouloir risquer la sienne propre – ou non ;

"Considérant que Mme G. d'Estoc ayant proclamé que les femmes devaient défendre leur cause les armes à la main, et ayant, de ce chef, "jeté" un vote de blâme à celle qui avait autorisé un homme – un infâme homme ! – à la représenter sur le terrain ;

"Sommons Mme d'Estoc d'avoir à ne point se servir de papier timbré, cet adjectif pouvant prêter à de fâcheuses confusions, et, conséquente avec ses paroles et ses déclarations, d'envoyer immédiatement des témoins à M. Louis Marsolleau... ».

Louis Marsolleau⁵⁹³, grand convive de multiples râteliers devant l'éternel, ce qui l'amena à collaborer à la presse, socialiste avec *La Bataille* de Lissagaray, anarchiste avec *Le Libertaire* et bourgeoise, avec *Le Figaro*, termina sa carrière, la rosette à la boutonnière, épinglée, il est vrai, par un parrain de choix, son ami Georges Courteline. Proche de Charles Cros, membre des Zutistes et des Hydropathes, Marsolleau avait, tout d'abord, affûté sa plume dans les colonnes du *Chat Noir*. Mais pour l'heure, il se payait la bobine des fougueuses féministes en épinglant tout particulièrement Marie-Paule Courbe, ou, plus exactement, son pseudonyme :

LOUIS MARSOLLEAU, « L'AFFRANCHISSEMENT DES FEMMES »

Dans sa séance d'hier, la
Ligue de l'affranchissement des
femmes, sur la proposition de
Mme G. d'Estoc, a voté un
blâme sévère à Mme Séve-
rine, s'appuyant sur ces raisons :

« Que toute femme qui ne
prend pas la responsabilité de
ses actes et accepte qu'un
homme se batte à sa place,
commet un acte d'infériorité (!) »

(L'Autorité)

Air : *La Complainte du Crime du Pecq*⁵⁹⁴

Nous sommes les femmes d'épée,
C'est un métier fort élégant.
Nous relevons toujours — le gant

⁵⁹³ Né à Brest le 20 juin 1864, décédé à Asnières le 9 avril 1935.

⁵⁹⁴ Le crime du Pecq est un fait-divers, datant de 1882, qui inspira, en son temps, de nombreux chroniqueurs, en particulier Mirbeau et Maupassant. Un pharmacien avait été assassiné par le mari de sa maîtresse, lui-même apothicaire. Ce règlement de comptes entre ces fils de Panacée inspira également plusieurs auteurs de chansons. Citons *Le crime du Pecq ! ou l'assassin d'Aubert*, complainte par Rokada, 1882 ; *La grande et véridique complainte de l'épouvantable crime du Pecq*, par Choulet ; ou encore la complainte composée par Raoul Toché et Gaston Serpette dont nous gardons ces paroles :

"Nous sommes dans la pharmacie, / C'est un bien fâcheux accident : / Ce que l'on nomme mal de dent, / Nous l'appelons odontalgie...". 'Cité par Albert Vanloo, in *Sur le plateau, souvenirs d'un librettiste*, p.249, Paris, P. Ollendorff, 1913.

Et notre lame est bien trempée.
 Nos revolvers sont sûrs et doux.
 Nous savons tirer nos six coups.
 D'estoc et de taille et de plume,
 Pour battre un homme et accoucher d'un
 Nous sommes, sans blaguer, [volume,
 De force à fatiguer
 N'importe qui voudrait nous endiguer.
 Les reins cambrés, poing sur la hanche,
 C'est dans nos corsets que nous cachons l'arme
 Nous ne craignons nul choc. [blanche.
 Pif! paf! paf! pan !toc !toc !
 On ne tombe pas G. d'Estoc !

Avec les hommes, dans nos passes
 Nous n'avons jamais le dessous,
 Quand ils poussent leurs meilleurs coups.
 Nous opposons nos gardes basses.
 S'ils nous boutonnet, ce n'est rien,
 Et c'est que nous le voulons bien.
 Il arrive, quand on s'écarte,
 Que l'on se fait parfois toucher en quarte !
 Mais un tel dénouement
 (Demandez à maman)
 Ne se produit qu'entre nous, seulement ;
 Rien qu'entre nous, car pour les hommes,
 Nous enfiler, c'est tout à fait comme des pommes :
 Nous ne craignons nul choc.
 Pif! paf! paf! pan !toc !toc !
 On ne tombe pas G. d'Estoc !

La femme simple et peu têtue
 Qui ne sait pas se fendre à fond
 Nous inspire un dédain profond
 Il n'est que la femme qui tue !
 Enfants, mari, famille : peuh
 Tout cela nous importe peu !
 Foin du foyer, de la pot-bouille.
 Ce sont les hommes qui porteront la quenouille
 Nous, pendant ce temps-là,
 Courrons le tralala,
 En cheveux courts et plastrons de gala.
 Et c'est ainsi, mâles infâmes,
 Qu'à votre nez, nous saurons affranchir les fem-
 Nous ne craignons nul choc. [mes
 Pif! paf! paf! pan !toc !toc !
 On ne tombe pas G. d'Estoc !⁵⁹⁵

Quoi qu'il en soit, il faut attendre le mois de novembre 1890 pour en savoir un peu plus sur cette ligue grâce au journal *La Citoyenne* qui publiait ses statuts. Ainsi, nous apprenons que la Ligue d'affranchissement des femmes avait ses bureaux au siège de la *Revue Européenne*, 64, rue de Turenne, où Astié de Valsayre, la secrétaire, se trouvait tous les lundis de 14 heures à 18 heures. Les déléguées étaient G. d'Estoc (*sic*) et Florence Hubert⁵⁹⁶. Elle s'honorait du

⁵⁹⁵ In *Le Mot d'Ordre*, N° 257 –Dimanche 14 Septembre 1890, p. 1, rubrique « La Petite Guerre ».

⁵⁹⁶ Originaire du Nord, Florence Hubert a laissé quelques plaquettes de vers, une pièce patriotique *Un voyage à Metz* (1886), et des textes d'inspiration ouvriériste, comme les *Récits d'un prolétaire* (Lille, 1882). A cette époque, elle était commerçante à Saint-Ouen.

patronage "des citoyens : De Gasté, député ⁵⁹⁷; Daumas, ancien conseiller municipal⁵⁹⁸ ; Cipriani⁵⁹⁹, Benoît Malon, directeur de la *Revue Socialiste* ⁶⁰⁰; Eugène Châtelain⁶⁰¹, directeur de la *Revue Européenne*"⁶⁰². Autrement dit, si l'on résume, hormis Alexandre de Gasté, ce comité de parrainage comprenait essentiellement des personnalités fortement liées au mouvement socialiste ; ce qui ne laisse pas d'étonner si l'on songe qu'Astié de Valsayre avait claqué la porte de la Ligue socialiste des femmes, quelques mois plus tôt, en jurant de ne plus dépendre désormais d'une quelconque obédience politique ! Pour ce qui était des statuts, en voici les principaux points :

« Cette ligue a pour but : de combattre toutes les injustices dont la femme est victime dans toutes les classes de la société, par l'étude des questions sociales ... [...] Elle admet les hommes au même titre que les femmes et fait appel à tous les républicains socialistes partisans de la réforme féminine sans distinction de nuances... Adhésion : 0,20F par mois pour la citoyenne et 0,30 F par mois pour le citoyen, afin de rappeler l'infériorité des salaires féminins... Un homme désirent adhérer doit être présenté par un membre. Une femme peut adhérer librement. Pas de président. Seulement un désigné à chaque réunion et pour la réunion. Une réunion privée aura lieu chaque semaine le mercredi à 9 heures du soir, au siège, 64, rue de Turenne... ».⁶⁰³

Ajoutons que la devise choisie par la Ligue était *Qu'importe !* On ne pouvait guère faire plus concis. L'ancrage socialiste figurait donc en toutes lettres dans les statuts et la confusion des genres était totale puisque le siège de cette Ligue se trouvait à l'adresse même de *La Revue Européenne* de Châtelain, qui jouait donc là un rôle essentiel, en mettant ses locaux à la disposition d'Astié de Valsayre. Laurence Klejman et Florence Rochefort indiquent que la Ligue d'affranchissement des femmes publiait ses communiqués dans le *Bulletin de l'union universelle des femmes*, la revue de Marya Chéliga-Loévy, mais nous n'y avons pas trouvé la moindre allusion à ce mouvement⁶⁰⁴. On voit donc que *Marie-Paule Courbe/ G. d'Estoc*

⁵⁹⁷ Joseph, Alexandre de Gasté, né à Alençon le 30 août 1811 ; décédé à Paris le 3 juillet 1893. Député du Finistère républicain catholique, classé au centre-gauche. Proche des préoccupations du monde ouvrier, il s'était fait notamment connaître par ses prises de position pour l'égalité civile et politique de l'homme et de la femme. Il était le bailleur de fonds du journal *La Citoyenne* d'Hubertine Auclert. Cf. la rubrique nécrologique qui lui est consacrée dans *Le Temps* du 4 juillet 1893.

⁵⁹⁸ J. Daumas, élu conseiller municipal radical socialiste autonomiste du IX^e Arrondissement de Paris (quartier du faubourg Montmartre) de 1887 à 1890. Administrateur de la *Revue Socialiste* de Benoît Malon de 1886 à 1889. Ce proche de Jules Guesde avait vécu en Argentine, où il avait fait la connaissance de l'anarchiste Auguste Vaillant qu'il avait recommandé pour un emploi. Il fut battu aux élections de mai 1890 par le modéré Charles Laurent, directeur du quotidien *Paris*.

⁵⁹⁹ Amilcare Cipriani, né à Rimini le 18 octobre 1845 ; décédé à Paris le 2 mai 1918. Ancien des *Chemises Rouges* de Garibaldi, ancien communard déporté en Nouvelle-Calédonie, alors véritable légende vivante que l'on rencontre dans les milieux révolutionnaires tant socialistes qu'anarchistes. On consultera la notice biographique que lui consacèrent *Les Hommes du Jour* du 15 mai 1909.

⁶⁰⁰ Benoît Malon, né à Précieux le 23 juin 1841 ; décédé à Asnières-sur-Seine le 13 septembre 1893. Ancien communard, journaliste, il était le compagnon de la féministe et ex-communarde André Léo (1824-1900). Il relança une nouvelle *Revue Socialiste* en janvier 1885 qui, dès son premier numéro, s'ouvrait à toutes les tendances du socialisme.

⁶⁰¹ Eugène Châtelain, né à Paris le 6 décembre 1829 ; décédé à Paris XI^e le 7 juin 1902. Agent d'affaires et publiciste. Il prit part aux journées révolutionnaires de 1848 et 1851, collabora à la presse anti-impérialiste - notamment au *Courrier Français* de Vermorel - et participa à la Commune. De retour d'exil, il fonda *Le Coup de feu*, auquel succéda *La Revue Européenne socialiste, littéraire, artistique*.

⁶⁰² Il s'agit en réalité de *La Revue européenne socialiste, littéraire, artistique*. Publication mensuelle faisant suite au *Coup de Feu*. N°1 : octobre 1891. Était encore en activité en 1893 ; la seconde épouse d'Eugène Châtelain, Hermance Carougeaux, née à Ymonville le 21 mai 1843, décédée à Paris XI^e le 17 janvier 1900, en était alors la directrice.

⁶⁰³ *La Citoyenne*, N°164, novembre 1890, p.4.

⁶⁰⁴ *Op.cit.*, p.91. *Bulletin de l'union universelle des femmes*, revue mensuelle. N°1 : 15 janvier 1890. 6 p. 9, rue Gager-Gabillot, puis 51, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. Directrice : Marya Chéliga-Loévy. Imprimeur-gérant : A. de Okecki. Ce périodique, en revanche, s'intéresse aux différents mouvements féministes de par le monde.

occupait, dès les débuts de cette organisation, une place de choix, juste derrière Astié de Valsayre, en compagnie de Florence Hubert. Dès le départ, des dissensions étaient apparues dans le mouvement. Ainsi, si Astié de Valsayre – qui avait fondé, à Paris, dès 1886, une société d'escrimeuses – et *G. d'Estoc* militaient pour l'expression de l'égalité de la femme par le recours au duel, comme pour les hommes, Eugénie Potonié-Pierre protestait vigoureusement dans *Le Voltaire* contre cette pratique d'un autre âge :

« *Nous nous engageons, au contraire, à tout faire pour arracher du monde ce faux point d'honneur qui arme l'un contre l'autre, sous le plus futile prétexte, deux honnêtes gens, que des témoins viennent, en dépit de tous les instincts d'humanité et de tous les principes de civilisation, assister et voir se battre. [...] nous détournerions les hommes du duel et de bien d'autres errements si nous le pouvions, mais jamais nous n'y entraînerons les femmes.* »⁶⁰⁵

Le 19 octobre 1890, au congrès national de la fédération française de Libre-Pensée qui se tenait à Paris, la Ligue d'affranchissement des femmes était bien représentée en la personne d'Astié de Valsayre, nommée assesseur de la séance. Nous savons qu'au cours de ce congrès, la Ligue devait présenter un rapport sur la création de patronages laïques pour les jeunes filles dans tous les arrondissements de Paris, afin de lutter contre l'influence des "*patronages cléricaux*".⁶⁰⁶ Faute d'avoir accès aux urnes de la démocratie, la Ligue intensifia son action entre août et novembre 1890 pour faire pression sur le ministre du commerce afin qu'il inscrivît les ouvrières en tant qu'électrices aux élections générales des prud'hommes. Curieusement, la presse accueillit cette démarche avec bienveillance,⁶⁰⁷ ou tout au moins sans le ricanement coutumier. Le ministre eut beau protester poliment de son impuissance, les féministes ne désarmèrent pas. Ainsi, le 22 novembre 1890, la Ligue organisa une réunion publique, salle des Sociétés réunies, rue de Bretagne, afin de présenter ses candidates aux élections des prud'hommes. En l'absence d'Amilcare Cipriani, c'est Marya Chéliga-Loévy qui présida la séance, mais Astié de Valsayre ne put s'empêcher de semer quelque peu la zizanie en faisant un sketch sur la difficulté pour un homme, juge aux prud'hommes, à se prononcer sur la qualité d'un corset. L'auditoire étant totalement détendu, les interventions dérivèrent dans tous les sens, et notamment on se mit à parler de l'influence néfaste du clergé sur les petites filles. Péniblement, en fin de séance, on finit par accorder la parole aux candidates, dont une seule avait manifestement quelque chose à dire. On était tout de même là pour cela ! C'était une femme nommée Coutant qui tenait un discours où, cette fois, le cœur du problème était abordé, et là, cela n'avait rien de comique :

« ...Moi, dit-elle, je suis patronne. Depuis quinze ans je dirige mon imprimerie. A la rigueur, les conseils de prud'hommes m'intéressent peu ; mais si je m'en occupe, c'est pour mes ouvrières. Je suis une honnête femme, je n'ai jamais failli à l'honneur ; mais ça m'ennuie d'être mariée, parce que j'ai fait des inventions et que je ne peux pas prendre de brevets en mon nom... ».⁶⁰⁸

La gravité de la teneur de cette intervention tranchait avec le caractère primesautier qui régnait alors dans les rangs de la Ligue. Ainsi, tout était bon pour se mêler de sujets qui n'avaient pas grand-chose à voir avec le combat féministe. Paul de Cassagnac⁶⁰⁹ partait-il en

⁶⁰⁵ Cité par *Le Matin* du 24 septembre 1890.

⁶⁰⁶ *Fédération française de la Libre-Pensée – Bulletin mensuel de correspondance des groupes et adhérents fédérés*. n°10, octobre 1890.

⁶⁰⁷ « *Je suis chargée par la ligue de l'affranchissement des femmes de vous remercier de l'hospitalité que le Temps a bien voulu donner à notre pétition au sujet des "prud'femmes"...* ». Lettre d'Astié de Valsayre au directeur du *Temps*, parue dans *Le Temps* du 8 août 1890.

⁶⁰⁸ *Le Temps* du 23 novembre 1890.

⁶⁰⁹ Paul, Adolphe Granier de Cassagnac, né en Guadeloupe le 2 décembre 1842 ; décédé à Saint-Viâtre le 4 novembre 1904. Député boulangiste du Gers. Directeur du quotidien réactionnaire *L'Autorité*.

croisade contre le projet de loi concernant l'usage des titres de noblesse porté par le député radical du Nord, Emile Moreau, - par ailleurs, un des rares députés défenseur des droits des femmes - , aussitôt la Ligue y allait-elle de son communiqué. Non sans humour d'ailleurs.

« ...*La Ligue de l'affranchissement des femmes, considérant que les nobles se croient supérieurs aux roturiers, comme les hommes se croient supérieurs aux femmes, c'est-à-dire par une sorte de folie orgueilleuse et qu'il n'est qu'une noblesse personnelle, impossible à transmettre par héritage : celle du cœur et de l'intelligence, déclare qu'en attaquant le projet de loi sur les titres nobiliaires, présenté par le citoyen Moreau, député du Nord, le citoyen Paul de Cassagnac n'a fait preuve ni de bon sens, ni de respect filial...* ».⁶¹⁰

Dans la même veine, lors de sa réunion du 18 décembre 1890, la Ligue partait en croisade contre les décorations, dégageant un parfum d'anarchisme tout à fait dans l'air du temps :

« ...*Attendu que les décorations ne sont que des hochets vaniteux, souvent achetés, toujours mendés, par suite propres surtout à orner la queue des chiens ; la Ligue de l'affranchissement des femmes regrette que M. le ministre de l'instruction publique ait restreint la distribution des palmes académiques qui garniront les souliers de Noël, demande qu'on décore tout le monde et qu'on nous laisse tranquilles.* »⁶¹¹

Plus sérieusement, à la même période, elle s'emparait de l'affaire de Toulon, qui allait coûter au maire de ladite cité, Alphonse Fouroux, la perte de son mandat et quelques années de cachot⁶¹², pour prendre position sur le problème de l'avortement :

« ...*Attendu que la coutume de blâmer les femmes, qui disposent de ce qui leur appartient le mieux : leur corps, n'a d'autre base que l'orgueilleuse devise masculine : la femme, propriété de l'homme ; Déclare que la majorité des avortements et infanticides est la conséquence de la situation faite à la femme devenue mère en dehors de la loi, et que cette situation est une des principales causes de la dépopulation de la France, Et juge, en conséquence que le rétablissement des tours⁶¹³, ainsi que la recherche de la paternité ne sauraient combattre un mal, dont la transformation complète du sort de la femme est le seul remède ...* ».⁶¹⁴

Le début de l'année 1891 fut, de nouveau, marqué par un activisme tourné vers le droit au travail pour les femmes. Si Marie-Paule Courbe ne semblait pas participer systématiquement aux réunions de la Ligue d'affranchissement des femmes, elle montrait son adhésion par des courriers lus en public.

« *La Ligue d'affranchissement des femmes a tenu le 4 février dans la salle Charles, 2, boulevard Barbès, une réunion à laquelle assistaient une centaine de personnes. M. Armand Lévy⁶¹⁵ présidait la séance. Mme Astié de*

⁶¹⁰ *Le Temps* du 14 novembre 1890.

⁶¹¹ *Le Temps* du 19 décembre 1890.

⁶¹² Alphonse Fouroux, jeune et fringant maire radical de Toulon depuis 1888, qui s'était entremis afin de faire avorter sa maîtresse, Mme de Jonquières, une femme mariée, fut en effet condamné à cinq ans de prison en janvier 1891. Durant le procès, il s'était défaussé sur sa maîtresse et sur la faiseuse d'anges ; ce qui avait fortement déplu au procureur de la République Vulliez qui avait chargé l'édile dans son réquisitoire et, au contraire, épargné les femmes incriminées dans l'affaire. Cela lui valut une lettre de félicitation d'Astié de Valsayre que publia *Le Temps* du 16 janvier 1891.

⁶¹³ Rappelons que ces "tours" désignaient ces sortes de tourniquets aménagés à la porte des hospices pour recueillir les nouveaux-nés abandonnés. Officialisés par la loi du 19 janvier 1811, ils avaient été supprimés par une circulaire du 27 juillet 1838, car on accusait ce système d'encourager les abandons d'enfants. Suite aux problèmes posés par les avortements clandestins, un mouvement d'opinion se créa, après la Guerre de 1870, pour le rétablissement des tours.

⁶¹⁴ *Le Temps* du 12 décembre 1890.

⁶¹⁵ Armand Lévy, né à Précy-sous-Thil le 12 mars 1827 ; décédé à Courbevoie le 22 mars 1891. Journaliste, franc-maçon, proche d'Adam Mickiewicz, après avoir fait partie de l'aile ouvriériste du bonapartisme, dans le sillage de Napoléon-Jérôme Bonaparte, le fameux Plon-Plon, il rompit avec l'Empire et se retrouva du côté communal en 1871. Réfugié en Italie, où il fréquenta Mazzini, il rentra en France en 1880. Il fut plusieurs fois candidat socialiste aux élections législatives, mais sans succès.

Valsayre a réclamé pour les femmes comme pour les hommes le droit à toutes les carrières. Elle a raconté les déboires de la femme de lettres et détaillé les avantages que les directeurs de journaux auraient à employer des femmes reporters. Après la lecture de lettres de Mmes Malvina Blanchecote⁶¹⁶, René Marci⁶¹⁷ et d'Estoc, l'ordre du jour suivant a été voté par l'assemblée : Attendu que les travaux littéraires doivent être pour la femme un moyen comme un autre de gagner sa vie : les citoyennes et citoyens assistant à la réunion du 3 février à la salle Charles s'unissent à la Ligue d'affranchissement des femmes pour prier tous les directeurs de journaux et de théâtres ainsi que tous les éditeurs, de vouloir bien dorénavant admettre au travail aussi bien les femmes que les hommes et d'adopter cette devise : "A talent égal, salaire égal". »⁶¹⁸

Rappelons que ces revendications se situaient, dans le temps, entre la nomination de la première femme médecin - Madeleine Brès- en 1875 et la lutte dantesque d'une Jeanne Chauvin pour obtenir enfin, en 1900, le droit de porter la robe...d'avocat. Quant à l'important écart salarial hommes/femmes, il est encore d'une absolue modernité.

Le 24 mars 1891, au cours d'une réunion publique, salle de la Jeune France, rue Saint-Antoine, la Ligue mettait sur pied un syndicat d'ouvrières, couturières, lingères et mécaniciennes, dont les secrétaires étaient Astié de Valsayre et Edmond Monger et la déléguée une certaine Louvet.⁶¹⁹ Au début de l'année 1892, toujours dans le cadre de la constitution de syndicats ouvriers féminins, la Ligue s'attaquait au problème de la prostitution ; ce qui ne manqua pas de déclencher l'ironie caudale de circonstance du journaliste du *Matin* :

« La Ligue de l'affranchissement des femmes continue à faire parler d'elle. Elle donnera une cinquième réunion publique, vendredi prochain, rue de la Montagne-Sainte-Genève, 41, à neuf heures. On y étudiera, dit la lettre de convocation : " L'abolition de la réglementation de la prostitution et la formation d'un syndicat de dames employées dans les brasseries". Les orateurs inscrites sont les citoyennes O'Niël, Bertier (sic), Marie Huot, Lemerrier⁶²⁰, et Astié de Valsayre. Cette tentative originale sera-t-elle plus heureuse que les précédentes et aurons-nous le bonheur de voir de nouveaux...protecteurs à ces dames ? »⁶²¹

⁶¹⁶ Malvina Souville, épouse Blanchecotte, née à Paris 10^e le 30 novembre 1830 ; décédée le 21 février 1897. Femme de lettres, elle fréquenta Bérenger, Lamartine, Louise Colet, ou encore Sainte-Beuve. Auteur de recueils de poésies, souvent comparée à Marceline Desbordes-Valmore, elle laissa également des *Tablettes d'une femme pendant la Commune* qui montrent une certaine compréhension du soulèvement communal, à défaut d'une adhésion. Banville lui a consacré un des *Camées parisiens* (3^e douzaine p.81).

⁶¹⁷ René Marci, pseudonyme de Lara Marcel. D'abord militante pacifiste, elle participa au 5^e congrès de la Ligue de la paix et de la liberté qui se tint à Lausanne en 1871. Poétesse, engagée dans le mouvement féministe dès le début des années 1880. Fondatrice de *L'Esprit de la Femme, Littéraire, satirique, politique*, hebdomadaire puis mensuel qui parut du 19 septembre 1889 au 26 mars 1894. Adhérente à la Fédération française de la Libre-Pensée, anti-boulangiste, s'affirmant révolutionnaire et patriote, elle se rangera dans le camp dreyfusard en 1898. Dotée d'un fort tempérament, elle n'hésitait pas à faire le coup de poing contre les hommes, comme au Congrès international des Femmes de 1892.

⁶¹⁸ *La Citoyenne* du 15 février 1891. A. Lanoux fait allusion à cette réunion, citant Pierre Borel – mais sans référence – qui reprenait un article de journal d'époque mais également sans référence. Cela importe peu, car si réunion il y eut, l'article cité a tout d'une forgerie de Borel, pour plusieurs raisons, mais, entre autres, pour celle qui nous indique que "Mme d'Estoc" n'était pas présente ce jour-là, se contentant de l'envoi d'un courrier. (Cf. A. Lanoux, *Maupassant, le Bel-Ami*, Le Livre de poche, p.491).

⁶¹⁹ Cf. *La Citoyenne*, n°174, 1^{er} mai 1891, p.4. Le journal rappelait qu'il y avait eu un précédent en juin 1888, au cours du 9^e congrès régional du Parti Ouvrier, la Ligue des Femmes de France, en accord avec le journal *La Citoyenne*, avait obtenu, sur le rapport de sa déléguée, Astié de Valsayre, un vote sur l'utilité du principe des syndicats féminins. Depuis, plusieurs syndicats s'étaient constitués : celui des blanchisseuses et des tapissières en ameublement, par exemple.

⁶²⁰ Notons l'erreur du typographe qui créa de toutes pièces une Mme O'Niël : il aurait dû lire "O. Noël Bertier". Outre ladite Noël Bertier, nous avons pu identifier Marie Huot, née Ménétrier, née à Tonnerre le 28 juin 1846 ; décédée à Paris 6^e le 13 avril 1930. Journaliste, conférencière et poétesse, elle jouissait d'une certaine popularité dans les milieux symbolistes (cf. *Le Mercure de France* de novembre 1892, pp.285-286). Elle était secrétaire de la Ligue populaire contre la vivisection, luttait, pêle-mêle, contre les corridas et la vaccination. Néo-malthusienne convaincue, elle collabora à *l'Encyclopédie contemporaine illustrée* de 1887 à 1914, fondée par son mari, le journaliste progressiste Anatole Huot. En revanche, nous ne savons rien sur la citoyenne Lemerrier.

⁶²¹ *Le Matin* du 16 février 1892.

Le Temps du 21 février suivant rend compte dans ses colonnes, avec un mépris non dissimulé cette fois, de ladite réunion qui ne tourna finalement qu'autour de la constitution d'un "syndicat des verseuses". L'assistance composée de socialistes et le fait qu'Astié de Valsayre ait donné la présidence de la séance au docteur Susini⁶²², durent fortement déplaire au journaliste du quotidien modéré. A la fin de l'année 1892, on retrouvait Marie-Paule Courbe (*D'Estoc*) parmi les candidates proposées par la Ligue dans sa séance du 28 novembre 1892, en vue des élections municipales de Paris du 16 avril 1893. *Le Journal des Débats politiques et littéraires* du 12 décembre 1892 nous fournit la liste exhaustive de ces candidates :

- « 1° Hubertine Auclerc (sic), directrice de La Citoyenne.
 2° Renée (sic) Marcil, directrice de L'Esprit de la Femme.
 3° Hermance Châtelain, directrice de La Revue Européenne.
 4° Paule Mink, publiciste.
 5° Elise Odin, publiciste.
 6° Noël Bertier, femme de lettres.
 7° Florence Hubert, femme de lettres.
 8° D'Estoc, peintre et sculpteur.
 9° Louise Barberousse, institutrice.
 10° Hardouin, institutrice.
 11° Gilberte Peroza, institutrice.
 12° Jarrethout, ouvrière pour les tailleurs, chevalier de la Légion d'Honneur.
 13° Sarah Bernhart (sic), artiste dramatique.
 14° Lemelle (sic), déportée de 1871. »

Il est intéressant de noter que Marie-Paule Courbe s'affichait alors aussi comme peintre. Aussi bien, aurait-elle pu s'inscrire également comme femme de lettres ; il n'en manquait pas dans la liste, à l'instar d'une Madame O. Noël Bertier, dont nous ne connaissons qu'une brochure et un ouvrage ectoplasmique.⁶²³ Ou encore cette Florence Hubert, dont il ne reste que deux poèmes récompensés d'une médaille d'argent par la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille en 1876, et qui exerçait alors la profession de commerçante à Asnières. Par conséquent, si elle tenait à se présenter comme peintre, c'est qu'elle avait des raisons valables de le faire. Sans doute avait-elle tourné définitivement la page de sa carrière de femme de lettres, en cette année 1892. Alors à Nice, ou sur le point de s'y installer, avec Pillard d'Arkaï, elle songeait peut-être à se tourner vers cette autre forme d'expression artistique. Si plusieurs de ces candidates nous sont inconnues, d'autres jouissaient alors d'une certaine notoriété. Nathalie Le Mel⁶²⁴, qui a une rue à son nom, aujourd'hui, dans de nombreuses villes de France, était une ancienne communarde, compagne de Louise Michel en Nouvelle-Calédonie. Marie Jarrethout⁶²⁵ était une ancienne cantinière des Franc-Tireurs de

⁶²² Etienne Susini, né à Sant-Andria-d'Orcino le 15 août 1839 ; décédé à Paris, fin août 1908. Docteur en médecine, militant socialiste, ami de Blanqui. Il avait participé à la Commune de Marseille et avait été emprisonné en 1881 pour avoir pris la défense de Sophie Pérovskaja, condamnée à mort après l'attentat contre le tsar Alexandre II.

⁶²³ Militante socialiste et libre-penseur, auteur de *L'Abatage, sciences occultes* (16 p.) et d'un ouvrage introuvable intitulé *Saita*. *Le Matin* du 18 décembre 1892 indiquait qu'elle avait fait le tour du monde en donnant des conférences.

⁶²⁴ Nathalie Duval, épouse Le Mel, née à Brest le 26 août 1827 ; décédée à Ivry-su-Seine le 8 mai 1921. Relieuse, membre de l'Internationale socialiste. De retour de déportation, elle travailla à *L'Intransigeant*.

⁶²⁵ Marie Biohain, épouse Jarrethout, née à Ploërmel le 30 juillet 1817 ; décédée à Paris 20^e le 23 août 1905. Elle avait été faite Chevalier de la Légion d'honneur en 1880, en raison de sa conduite. Un certificat conservé dans les archives de la Légion d'honneur, consultable sur la base Léonore, indique : « qu'elle a mérité l'estime de ses chefs par son zèle, par son excellente conduite, son dévouement envers les blessés et son courage au milieu du danger ». Ce document était daté de Saint-Hilaire-du-Harcouët le 13 mars 1871 et était signé par le colonel La

Paris, défenseurs de Châteaudun, durant la Guerre de 1870. Parmi les trois institutrices présentées, on ne sait rien de Gilberte Pernoza – si ce n'est qu'elle fut l'une des premières adhérentes au groupe *La Commune*⁶²⁶ -, peu de choses de C. Hardouin⁶²⁷ et un peu plus de Louise Barberousse qui avait déjà été de l'aventure électorale en 1885⁶²⁸. Elise Odin⁶²⁹ était présentée comme une publiciste. Bonnetière de profession, elle était surtout la jeune veuve d'Emile Odin⁶³⁰, militant socialiste prometteur, fauché dans la fleur de l'âge. Elle l'avait secondé dans ses activités éditoriales dès le début de leur mariage, à Troyes, en 1881. Paule Mink⁶³¹, quant à elle, avait été une héroïne de la Commune de Paris. Réfugiée en Suisse, celle qui avait prénommé l'un de ses enfants "Lucifer, Blanqui, Vercingétorix, Révolution", était rentrée en France après l'amnistie plus enragée que jamais. Elle parcourut le territoire en donnant des conférences, où elle défendait les droits de la femme. Membre de la Loge maçonnique *Le Droit Humain*, elle avait adhéré au POF de Jules Guesde et collaborait au *Socialiste*. Enfin, Hubertine Auclert⁶³² était certainement la personnalité la plus emblématique de la liste des candidates. De toutes ses compagnes candidates, elle était la moins marquée à gauche. Restait Sarah Bernhardt qu'on ne présente plus. Certes, cette dernière ne s'était pas particulièrement distinguée par ses prises de position féministes, mais elle était connue pour répondre favorablement à toutes les sollicitations. Du reste, Astié de

Cécilia, qui allait devenir l'un des principaux chefs militaires de la Commune.

⁶²⁶ Il semble qu'il s'agisse du groupuscule créé par l'ex-communard Eugène Protot, blanquiste, farouchement antiguesdiste, qui se fait connaître à partir du 1^{er} mai 1892 en publiant une série de manifestes contre les revendications minimalistes des cortèges socialistes lors de la journée du 1^{er} mai.

⁶²⁷ C. Hardouin dirigeait une institution de jeunes filles. On remarque régulièrement sa présence en tant que déléguée de la Ligue pour l'amélioration du travail des femmes (Paris) aux séances du congrès ouvrier de France depuis 1876. Elle intervenait surtout à propos des questions d'éducation, mais se montrait alors hostile à la participation des femmes à la vie politique (Cf. J. Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, tome 13).

⁶²⁸ Louise Barberousse a dirigé plusieurs institutions de jeunes filles, notamment dans le 1^{er} arrondissement de Paris. Elle avait tenté de se faire inscrire en vain sur les listes électorales de cet arrondissement et était même allée devant la Cour de cassation. Présidente de la Ligue pour la protection des femmes, membre du Comité pour l'amélioration du sort de la femme dirigé par Maria Deraismes, déléguée au Congrès international de l'enseignement primaire, elle figurait parmi les cinq membres – elle étant la seule femme - de la commission chargée d'élaborer les statuts de la fédération française de la Libre-Pensée en 1890. En 1895, elle adhéra au *Droit Humain*, l'obédience maçonnique mixte fondée par Maria Deraismes et le docteur Georges Martin.

⁶²⁹ Elisa Alexandrine Durand, épouse Odin, dite Elise Odin, née à Gaye, Marne, le 24 juillet 1858.

⁶³⁰ Émile-Nicolas Odin, né à Neuilly-l'Évêque, Haute Marne, 17 août 1858 ; décédé à Paris 18^e le 20 mars 1892. Maroquinier, puis libraire à Troyes, libre-penseur, il est considéré comme l'un des premiers organisateurs des groupes socialistes à Troyes, ville dans laquelle il fit venir Jules Guesde, en mai 1882, pour une conférence. C'est là qu'il créa plusieurs journaux, *Le Damné - Journal anti-religieux*, en 1882, puis *La Solidarité* en 1882. Il s'installa à Paris en 1889, où il ouvrit, 24, rue de Chartres, une librairie "antireligieuse et socialiste", tandis qu'il gérait une imprimerie, intitulée *Au Voleur*, 7, rue Jeanne (aujourd'hui, rue Georges-Pitard, Paris XV^e). Il collabora à plusieurs périodiques socialistes comme *La République sociale* (Troyes), *La Défense des Travailleurs* (Saint-Quentin) ou encore *La Révolution cosmopolite*, - dont un article qu'il y écrivit l'envoya à Sainte-Pélagie pour trois mois. Il tenta vainement sa chance comme candidat socialiste révolutionnaire indépendant aux élections municipales dans le quartier de la Goutte-d'Or, en 1891. Il a laissé plusieurs ouvrages militants et notamment *La Grande Prostituée*, 1891, où il dénonçait les méfaits de la magistrature.

⁶³¹ Paulina Mekarska, dite Paule Mink, née à Clermont-Ferrand le 9 novembre 1839 ; décédée à Paris 16^e le 28 avril 1901. Issue d'une vieille famille de la noblesse polonaise, réfugiée en France, Paule Mink mériterait une étude biographique à elle seule. (Cf. sa notice rédigée par René Bianco dans le *Dictionnaire du mouvement Ouvrier français*, J. Maitron).

⁶³² Hubertine Auclert, née à Saint-Priest-en-Murat le 10 avril 1848 ; décédée à Paris XI^e le 8 avril 1914. Disciple de Maria Deraismes, dès 1876, elle avait fondé la société *Le droit des femmes* qui militait pour le droit de vote féminin. Depuis février 1881, elle dirigeait *La Citoyenne*, véritable fer de lance du mouvement féministe.

Valsayre prétendait que le sens de la candidature de la tragédienne relevait davantage de la protestation contre "l'exploitation de la femme-marchandise".⁶³³

Si l'on résume, on s'aperçoit que Marie-Paule Courbe ne voyait aucun inconvénient à figurer parmi des personnalités très marquées à gauche. Mais nous verrons, dans le chapitre suivant, qu'à cette époque, elle vivait avec Pillard d'Arkaï qui s'affichait lui-même comme socialiste. L'activisme de ces « suffragettes » avait fini par agacer les journaux. Certains hommes se faisaient un devoir de monter au feu comme ce désolant et pitoyable Raoul Lajoye – tout un programme dans un seul patronyme ! – avocat à la Cour d'appel qui, en 1891, publiait *La Femme politique*⁶³⁴, ouvrage dans lequel on pouvait se régaler de ce genre de sentence :

« *Les femmes doivent être appelées à s'occuper de politique ? ... A notre avis, les devoirs de la femme sont déjà bien assez grands sans qu'il soit utile de chercher à leur imposer de nouvelles charges. Si le parti soi-disant progressiste l'emporte, la femme devra alors forcément opter entre la politique et la famille, faute de temps pour s'occuper de tout à la fois...* »⁶³⁵

Malgré tous les efforts d'Astié de Valsayre, on apprenait, au détour de l'interview qu'elle avait accordée au journaliste du *Matin* pour son édition du 18 décembre 1892, que plusieurs candidates de la liste avaient fait savoir qu'elles n'étaient pas d'accord pour se présenter et que Sarah Bernhardt, elle-même, n'avait pas vraiment été consultée puisque la présidente de la Ligue venait tout juste de lui envoyer un courrier. En outre, il apparaissait que cette liste confectionnée, au départ, pour les élections municipales, était également sur les rangs pour les élections législatives de 1893. Tout cela respirait un dilettantisme assez décourageant, au point qu'il est fondé de se demander si Astié de Valsayre croyait vraiment à ce qu'elle faisait... mal. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire son programme esquissé devant le journaliste du *Matin* :

« *... Nous revendiquons : comme mères, protection à l'enfant ; comme femmes, protection à la femme et à tous les faibles ; plus de spéculation (voyez Panama), plus de guerres (voyez Tonkin), plus de curés (voyez Charenton). Une fois à la Chambre, selon le principe de l'ancienne Ligue des femmes socialistes, nous accorderons le duel à notre sexe, l'escrime étant excellente pour le développement de la poitrine...* »⁶³⁶

A la veille de l'année 1893, on pouvait faire le décompte des candidatures présentées le 28 novembre précédent : pour des raisons diverses, C. Hardouin, Louise Barberousse, Elise Odin et Nathalie Le Mel refusaient de se porter candidates, tandis que O. Noël Bertier, Hermance Châtelain, Marie Jarrethout et René Marcil confirmaient leur engagement.⁶³⁷

En janvier 1893, devant la difficulté à recruter, Astié de Valsayre se décidait à entrer dans l'arène, cette fois, comme "candidate éléctricienne officielle" afin de faire le forcing auprès des mairies en vue de l'inscription d'une femme sur une liste électorale. Une certaine Marie de Kapcesith, ressortissante russe, était appelée à la rescousse en guise de "candidature de protestation"⁶³⁸. Le 17 janvier, Florence Hubert, qui avait semblé d'abord hésiter, se décidait à confirmer sa candidature.⁶³⁹ Astié de Valsayre, à son grand étonnement, fut reçue avec courtoisie par les services de la mairie du VII^e Arrondissement qui lui remirent un formulaire

⁶³³ *Journal des Débats politiques et littéraires* du 12 décembre 1892.

⁶³⁴ Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel éditeurs.

⁶³⁵ *Op.cit.*, p.8.

⁶³⁶ *Le Matin* du 18 décembre 1892.

⁶³⁷ *Cf. Le Temps* du 30 décembre 1892.

⁶³⁸ *Cf. La Presse* du 13 janvier 1893. Ce journal se trompait sur le nom : il s'agissait en réalité de Marie de Kapcevitich, née en 1855, issue d'une riche famille russe originaire de Loknistoë. Elle tenait salon chez elle, 81, rue Tronchet. Elle soutenait le combat d'Hubertine Auclert déjà en 1884. En 1897, elle devint la première femme vétérinaire en France. Elle exerça notamment en Normandie.

⁶³⁹ *Cf. Le Temps* du 17 janvier 1893.

d'inscription, avec une hypocrisie semblant échapper à la présidente de la Ligue. Aussi, Florence Hubert entama-t-elle la même démarche auprès de la mairie de Saint-Ouen, où elle résidait. Les choses pouvaient paraître en train d'évoluer. Une seconde organisation féministe entra alors dans le mouvement : le groupe La Solidarité des femmes, fondé par Eugénie Potonié-Pierre en juin 1891, demanda, à son tour, l'inscription des femmes sur les listes électorales.⁶⁴⁰ Prenant pour argent comptant les simagrées reçues à la mairie du VII^e arrondissement de Paris, Astié de Valsayre essaya d'enfoncer un coin entre l'administration municipale et les législateurs en adressant la lettre suivante aux députés :

« Messieurs les députés,
 Pendant la période d'inscription sur les listes électorales, deux femmes, les citoyennes Astié de Valsayre et Florence Hubert, ont réclamé, par ordre de la ligue de l'affranchissement des femmes, leur carte d'électeur, et M. Rissler⁶⁴¹ (sic) maire du 7^e arrondissement, pas plus que le maire de Saint-Ouen⁶⁴² pressenti pour l'avenir, n'ont mis pour leur part d'opposition à ce que satisfaction leur fût donnée. Considérant donc, ainsi qu'il ressort de ce fait, que beaucoup de personnes jugent aujourd'hui inique, d'astreindre à tous les devoirs des femmes auxquelles on ne veut reconnaître aucun droit, la Ligue socialiste révolutionnaire pour l'affranchissement des femmes a l'honneur de vous demander comme solution logique d'une situation fautive :
 Soit d'accorder pour commencer le titre d'électeur, du moins aux veuves et célibataires figurant sur les listes d'impôts à l'égal des hommes ;
 Soit de dégrever toutes les femmes de toutes contributions ;
 Veuillez agréer, etc.
 Pour l'affranchissement : La candidate électrice-officielle, Astié de Valsayre.
 La candidate aux élections municipales de 1893, Hermance Châtelain, directrice de la Revue Européenne. »⁶⁴³

Fait intéressant, dans le texte ci-dessus, on aura remarqué que la Ligue de l'affranchissement des femmes s'était muée en "Ligue socialiste révolutionnaire pour l'affranchissement des femmes". Comme quoi, preuve était faite qu'on ne sortait pas de cette mouvance politique. Mais, quelques jours, plus tard, une défection de taille s'annonçait : celle d'Hubertine Auclert. De retour d'Algérie, où elle venait de passer quatre années, elle s'estimait incapable d'avoir l'énergie de mener la lutte que lui proposait Astié de Valsayre, tant elle était affectée par le récent décès de son compagnon, Antonin Lévrier⁶⁴⁴. Elle désignait la fougueuse escrimeuse pour la remplacer comme tête de liste. Mais, au total, lors de sa réunion du 23 février 1893, la Ligue de l'affranchissement des femmes ne dénombrait que cinq noms pour les élections municipales qui approchaient ; celui de Mme d'Estoc n'étant plus mentionné. En revanche, au même moment, on retrouvait son nom en bonne place parmi les dirigeantes du Groupe des escrimeuses, fondé par Astié de Valsayre en 1886, en somnolence depuis 1889, que la Ligue tentait de réorganiser en lui donnant les statuts suivants :

« Attendu que les groupements féminins bourgeois n'osent pas répondre aux attaques des antiféministes⁶⁴⁵ ;
 Attendu que l'irresponsabilité de la femme, en rangeant cette dernière parmi les êtres inférieurs, est par conséquent déshonorante pour le sexe tout entier ;
 Attendu qu'une femme s'avilit lorsqu'elle abuse de cette irresponsabilité, soit en ne gardant pas le silence, lorsqu'elle est incapable de rendre elle-même raison de ses paroles, soit en empruntant pour cela un bras masculin ;

⁶⁴⁰ Cf. *Le Temps* du 31 janvier 1893. La Solidarité des femmes, dont la devise était *Unies pour le Droit*, survivra à la Ligue de l'affranchissement des femmes.

⁶⁴¹ Il s'agit en réalité de Charles Risler, né à Thann le 30 novembre 1848 ; décédé à Paris 7^e en avril 1923. Ancien officier de la Guerre de 1870-1871, maire du 7^e arrondissement depuis 1882.

⁶⁴² Il s'agit de Claude Guinot, ouvrier mécanicien, un socialiste de tendance blanquiste, maire depuis 1891.

⁶⁴³ Parue dans *Le Temps* du 13 février 1893.

⁶⁴⁴ Antonin Lévrier, né à Celles-sur-Belle le 3 juin 1849 ; décédé à Alger le 13 mai 1892. Marié à Hubertine Auclert le 5 juillet 1888, à Alger. Avocat, puis juge de paix, notamment en Algérie. Il avait été le secrétaire d'Hubertine Auclert à *La Citoyenne*. Il collabora au *Radical algérien*.

⁶⁴⁵ L'organisation d'Eugénie Potonié-Pierre, la Solidarité des femmes, était ici visée.

Attendu que, pour arriver au relèvement de la femme dégradée par l'éducation et les moeurs, il importe d'essayer de faire naître en elle, par tous les moyens possibles, le sentiment de son entière responsabilité ; La Ligue de l'affranchissement des femmes, décidée à prêcher d'exemple, réorganise à partir d'aujourd'hui le "Groupe des escrimeuses", qui aura pour mission de répondre pour tous les groupements féminins sans distinction de nuance, se tenant prêt s'il y a lieu à rendre raison à ceux qui se croiraient offensés. »⁶⁴⁶

Outre Astié de Valsayre, le groupe comprenait Edmée Gerville, secrétaire adjointe de la Ligue de l'affranchissement des femmes, Judith Tavarria, d'Estoc (*sic*), Viviane Mey, Martin (*sic*), Antonine Reyback, Andrese Bertina, Géraldine Olivier, Nadège Orloff et Raymonde Gareff. A part Edmée Gerville et Judith Tavarria⁶⁴⁷ dont on avait pu saisir les noms lors de réunions de la Ligue, ces femmes étaient de parfaites inconnues, sur lesquelles nous ne savons rien à ce jour. Le chroniqueur du *Journal des débats politiques et littéraires* donnait des détails quant à l'esprit qui devait régner dans ce cercle :

« [...] Toutes, ainsi qu'il est spécifié dans les statuts, "ont prêté serment de n'employer leur épée qu'au service de la cause féminine". Toujours d'après ces statuts, il ne leur est permis "de tirer l'épée que chez elles et entre elles, tant pour éviter des parades pouvant nuire à l'intérêt général que pour ne pas faire connaître leur jeu à des personnes avec lesquelles elles peuvent aller sur le terrain". Jusqu'à présent, deux cartels seulement ont été adressés par le groupe des escrimeuses, l'un à Mme Séverine à propos d'un article qu'elle a publié sur M. Mermeix ; l'autre à Mme Schmahl⁶⁴⁸, fondatrice de L'Avant-Courrière qui a traité les escrimeuses de "dames Quichotte. »⁶⁴⁹

Fortement seulement de ses cinq candidates, le 8 avril 1893, la Ligue de l'affranchissement des femmes organisait un meeting à la salle Octobre afin que ses championnes présentassent leur programme. Las, la réunion tourna au fiasco car la salle fut envahie par des perturbateurs qui rendirent inaudibles les voix des oratrices.⁶⁵⁰ Le 20 avril, une autre réunion fut encore organisée par la Ligue, comme si de rien n'était, au n°108, rue du Temple, afin de soutenir la candidature de Paule Minck au second tour des élections municipales du III^e Arrondissement (quartier Sainte-Avoye) se déroulant le 23 avril. Mais, au début du mois d'août 1893, plus aucune femme ne se portait candidate aux élections législatives de septembre. *Le Gaulois* du 8 août annonçait, en effet, que, suite à de fortes dissensions internes, pas plus que La Solidarité des femmes d'Eugénie Potonié-Pierre⁶⁵¹, la Ligue d'affranchissement des femmes d'Astié de Valsayre n'avait pu mener à bien l'objectif d'aligner des candidates pour ce scrutin. Cependant, Astié de Valsayre n'entendait pas disparaître de la scène politique sans avoir tiré un dernier feu d'artifice. En effet, sous le titre "*un appel électoral qu'on attendait*", le journal *Le Temps* du 3 septembre 1893 reproduisait la proclamation suivante :

*« Citoyens,
La Ligue socialiste pour l'affranchissement des femmes (sic) n'a présenté aucune candidate aux élections législatives, ma demande au maire du 7^e "d'un préau d'école pour exposer mon programme contre M. Andrieux"⁶⁵², n'ayant été qu'une protestation contre la candidature de l'ancien préfet de police, en même temps*

⁶⁴⁶ Cité dans *Le Journal des débats politiques et littéraires* du 1^{er} mars 1893.

⁶⁴⁷ En 1892, Judith Tavarria avait cosigné avec Astié de Valsayre, au nom de la Ligue de l'affranchissement des femmes, une brochure intitulée *Aux Dames employées dans les brasseries*, imprimée par F. Harry.

⁶⁴⁸ Jeanne Schmahl, née en 1846 ; décédée à Paris le 15 mai 1915. D'origine anglaise, elle vint faire ses études de médecine en France. Libre-penseuse et républicaine, ancien membre des groupes de Maria Deraismes et du pasteur Fallot, elle représentait l'aile modérée du mouvement féministe, mais n'en obtint pas moins davantage de succès que ses turbulentes consœurs de gauche, notamment le droit d'être témoin pour les femmes. Le groupe L'Avant-Courrière venait juste d'être fondé. Il comptait parmi ses membres la duchesse d'Uzès, Juliette Adam ou encore Jane Misme.

⁶⁴⁹ In *Journal des débats politiques et littéraires* du 1^{er} mars 1893.

⁶⁵⁰ Cf. *La Croix* des 9 et 10 avril 1893.

⁶⁵¹ La Solidarité des femmes avait, à un moment, songé à présenter Virginie Griess-Traut, Clémence Royer, Maria Deraismes et Léonie Rouzade.

⁶⁵² Louis Andrieux, né à Trévoux le 23 juillet 1840 ; décédé à Paris XVI^e le 27 août 1931. L'ancien préfet de police de Paris - passé aujourd'hui à la postérité surtout comme géniteur de Louis Aragon-, après avoir été défait

qu'un moyen de mettre sur le tapis la question des préaux pour les candidates, que ces dames avaient négligée. Il n'est pas de petits côtés en campagne, tout peut être le clou de Cromwell. Ayant tout tenté pendant les élections municipales, pour faire triompher les droits politiques de la femme, l'Affranchissement n'était pas assez enfant pour recommencer à persécuter en vain préfet et maire, surtout lorsque la gravité de la lutte lui faisait un devoir de ne pas la troubler par la recherche de l'impossible. Le principe féminin étant représenté, en outre, par les candidates de la Ligue bourgeoise, mieux valait voir si ce groupe rencontrerait plus de succès que l'Affranchissement et s'occuper du plus urgent : l'entrée à la Chambre de députés disposés à soutenir les revendications féminines, la mort de M. de Gasté l'exigeant plus que jamais.

L'Affranchissement des femmes recommande donc les noms suivants pour le ballottage de dimanche : 5^e arrondissement, René Viviani ; 6^e, Albert Pétrot ; 7^e, Dr Frébault ; 11^e, Edmond Toussaint ; 14^e, Hamelin ; 15^e, Chauvière ; 19^e, Clovis Hugues ; 20^e, Camélinat et Vaillant.

Sacrifiant elle-même ses préférences à l'intérêt général, la Ligue socialiste révolutionnaire pour l'Affranchissement des femmes supplie les électeurs de laisser également de côté toute question personnelle en ce moment si grave.

Tous aux urnes pour le triomphe de la révolution sociale !

La secrétaire générale de l'Affranchissement des femmes.

Astié de Valsayre. »

Comme il est connu qu'on a beau cacher le naturel, celui-ci revient toujours au galop, Astié de Valsayre n'avait pu manquer, à plusieurs reprises, de glisser des lapsus instructifs en laissant échapper de sa plume une *Ligue socialiste*, voire une *Ligue socialiste révolutionnaire* en lieu et place de sa Ligue de l'affranchissement des femmes, qui avait pourtant été créée pour échapper à toute récupération politique. De plus, sans la nommer, elle réglait ses comptes avec le groupe La Solidarité des femmes d'Eugénie Potonié-Pierre, traitée en la circonstance de *Ligue bourgeoise*. Enfin, le ralliement de la Ligue au mouvement socialiste était là inscrit noir sur blanc. Il allait sonner le glas de la Ligue, qui bradait là l'indépendance revendiquée à ses débuts. A part Hamelin, déjà éliminé au premier tour, et Camélinat, tous les candidats que la Ligue appelait à soutenir furent élus : pour les radicaux, Pétrot et Frébault ; pour les socialistes, Viviani, Toussaint, Chauvière, le poète Clovis Hugues et Vaillant. Pour autant, la Ligue de l'affranchissement des femmes continua, encore quelques années, à faire parler d'elle. Ainsi se distingua-t-elle lors du congrès féministe d'avril 1896⁶⁵³, par une dénonciation des tenants du féminisme bourgeois des autres organisations. Pour la première fois, des congressistes du monde entier s'étaient déplacées. Ce congrès était présidé par Maria Pognon, présidente de la Ligue française pour le droit des femmes, assistée de Maria Martin, du *Journal des Femmes*. Le secrétariat était assuré par Eugénie Potonié-Pierre, secrétaire de la Solidarité des femmes. Dans l'assistance, on remarquait la présence de femmes, comme Paule Minck, Astié de Valsayre, Louise Kopp, Aline Valette, Léonie Rouzade, Marya Chéliga-Loévy, mais également d'hommes, particulièrement des gens de plumes, comme Jules Bois, Paul Robin, Léopold Lacour, Jean-Bernard, ou des politiques comme Paul Brousse. Le congrès achevé, Astié de Valsayre ne put se retenir de publier un énième appel pour dire tout le mal qu'elle pensait de cet événement en s'adressant nommément aux *travailleuses*:

« [...] Ne retournez jamais dans les congrès d'état-major, laissez s'arranger les doctresses avec les avocates, les pédagogues et autres privilégiées qui [...] n'ont pas encore compris qu'elles étaient tout bonnement les ouvrières du cerveau, comme vous êtes celles des mains !... Surtout choisissez vos déléguées dans vos rangs. Foin des étrangères au travail manuel, qui s'introduisent chez vous, pour s'intituler fondatrices de ci, de ça, [...] et ramassent ainsi, - pourquoi les femmes vaudraient-elles mieux que les hommes ? - qui, un emploi du gouvernement, qui une décoration !... »⁶⁵⁴

aux élections législatives de 1889, tentait de reconquérir un siège, alors sous l'étiquette révisionniste, dans le VII^e arrondissement de Paris. Il n'obtint que 3.256 voix au premier tour et ne put se maintenir au second.

⁶⁵³ Ce congrès s'était tenu du 8 au 12 avril 1896, salle des sociétés savantes. Sur l'ambiance délétère qui régna durant ce congrès, voir Laurence Klejman et Florence Rochefort, *op.cit.*, pp.101-103.

⁶⁵⁴ Cité dans *La Presse* du 19 avril 1896.

Il semble que la dernière fois que la Ligue de l'affranchissement des femmes ait fait parler d'elle fut au début de l'année 1898, en déclarant qu'elle soutenait la révision du procès Dreyfus⁶⁵⁵, mais, en tout état de cause, ce mouvement ne dut pas survivre à cette année, si l'on s'en réfère à Kaethe Schirmacher qui ne mentionne pas cette organisation dans son ouvrage paru à la même époque⁶⁵⁶. Marie-Paule Courbe était décédée depuis quatre années, mais il est intéressant de noter qu'elle prêta son concours à cette Ligue quasiment jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'on la trouve engagée - au moins sur le papier - encore en 1893.

La description de ce milieu de féministes, dans lequel elle se plut à évoluer et, surtout, l'évocation de la personnalité d'Astié de Valsayre, si proche de celle d'une *G. d'Estoc* qui fut sans doute influencée par cette dernière - à moins que cela ne fût le contraire-, contribuent à nous renvoyer un autre reflet de notre maupassante. Celui-ci vient d'ailleurs confirmer l'image qui se dessine peu à peu d'elle : celle d'une femme au tempérament bien trempé, à la fois déterminée et déroutante. Les chapitres qui vont suivre ne feront qu'affermir cette représentation.

⁶⁵⁵ Cf. *La Croix* du 23/24 janvier 1898.

⁶⁵⁶ Kaethe Schirmacher, *Le Féminisme*, Armand Colin et Cie, 1898.

CHAPITRE 9 -

De Parent-Desbarres à Pillard d'Arkai

Le mercredi 22 septembre 1875, après une cérémonie religieuse à l'église Saint-Sulpice, Marie Paule Alice Courbe épousait Paul Joseph Parent-Desbarres à la mairie du VI^e arrondissement de Paris. L'époux⁶⁵⁷ affichait une dizaine d'années de plus que l'épouse. Il habitait alors 352, rue Saint-Honoré, dans le I^{er} arrondissement, mais ses parents demeuraient 28, rue Cassette, c'est-à-dire dans le même îlot que Marie Paule qui vivait avec ses parents au deuxième étage du n°99, rue de Rennes. Aussi bien, la jeune femme put-elle rencontrer son futur époux parce qu'ils étaient simplement voisins. Il se présentait comme industriel et négociant. Le 1^{er} novembre 1874, en compagnie d'un nommé Alexandre Jaunez, il avait créé une société appelée *Parent-Desbarres et compagnie*, dont le siège était situé, 4, rue de Turin, au domicile dudit Jaunez. C'était une entreprise spécialisée dans la fabrication et la vente des produits bitumineux et agglomérés de houille, ainsi que des huiles minérales, essences et autres dérivés de goudrons de houille. La fabrication de ces produits se faisait dans une usine située à Issy-les-Moulineaux, route du Bas-Meudon⁶⁵⁸. Les témoins étaient, pour Marie-Paule, l'oncle François Auguste Solet et Ferdinand Dietz, 25 ans, banquier à Nancy, ami suffisamment proche pour qu'elle lui confiât cet honneur, et pour l'époux, Hermand Libersat, percepteur des contributions directes à Meaux, 40 ans, beau-frère de Parent-Desbarres, et Alphonse Pierre Cunéo d'Ornano⁶⁵⁹, 40 ans, sous-lieutenant au 2^e Régiment de Cuirassiers. Son beau-père, François Pierre Parent-Desbarres⁶⁶⁰ était une notabilité dans le faubourg Saint-Germain, quartier, où il s'était établi éditeur-libraire depuis la fin de la décennie 1820. Son véritable patronyme n'était pas Parent-Desbarres, mais Parent, tout simplement. L'ajout de *Desbarres* fut probablement motivé par le souci de se démarquer d'un membre de la famille plutôt encombrant. En effet, le père de François Pierre, Etienne Laurent Parent (1766-1808) était juge, avoué à Clamecy, où il avait épousé Hélène Faulquier, fille et héritière d'une lignée de procureurs du roi de cette agréable cité. Mais le magistrat avait un frère aîné, Etienne Jean François, dit Bias Parent (1754-1802) qui avait fortement défrayé la chronique au moment de la Révolution. Curé de Rix, un temps principal du collège de Clamecy, il se lança à corps perdu dans le mouvement révolutionnaire, se maria en 1793 et, sous l'impulsion de Fouché, devint le bras armé de la politique jacobine dans la Nièvre, déchristianisant massivement les campagnes. Emprisonné à la chute de Robespierre, il fut libéré un an plus tard. En 1797, il fonda, à Nevers, un quotidien anti-royaliste, *Le Questionneur*, puis, à Paris, fut membre du néo-babouviste Club du Manège⁶⁶¹. Dans ces conditions, il fallait impérativement brouiller les pistes, surtout lorsqu'on ambitionnait de devenir un éditeur catholique réputé. Parent, désormais Parent-Desbarres commença par enseigner à l'institution royale des chevaliers de Saint-Louis, fondée par Louis XVIII, puis il prit la succession, à Paris, du libraire Henry Carié de La Charie, 4, rue de l'Ecole-de-Médecine, vers 1828-1829. Il s'installa successivement 48, rue de Seine, jusqu'en 1839 ; 12-14, rue de Buci, jusqu'en 1842 ; enfin, rue Cassette, d'abord

⁶⁵⁷ Né à Paris (ancien Xe arrondissement, faubourg Saint-Germain), le 23 septembre 1836.

⁶⁵⁸ La société ne survivra guère à la disparition de Parent-Desbarres : le tribunal de commerce de Paris prononcera sa dissolution en date du 5 mai 1876. Cf. *Archives commerciales de la France* du 4 juin 1876.

⁶⁵⁹ Né à Rome le 26 juin 1835 ; décédé à Paris XVI^e le 10 mai 1919. Fils du marquis François Joseph Antoine Cunéo d'Ornano (1798-1863), jeune officier s'étant conduit de manière héroïque sous l'Empire et auteur de plusieurs ouvrages historiques ; et demi-frère de Gustave Cunéo d'Ornano (1845-1906), publiciste et député bonapartiste de la Charente de 1876 à 1906.

⁶⁶⁰ Né à Clamecy le 15 février 1798 ; décédé à Paris VI^e le 8 septembre 1881.

⁶⁶¹ Sur Bias Parent, cf. Guy Thuillier, *Parent l'aîné et le Journal de la Nièvre en l'an VI*, Mémoires de la société académique du Nivernais, tome 54, 1967, et Nicole Bossut, *Bias Parent curé Jacobin, agent national du district de Clamecy en l'an II*, Annales historiques de la Révolution française, no 274, 1988. A noter qu'il fut l'arrière-grand-père du député radical-socialiste de la Nièvre, un temps ministre du Travail, André Renard (1861-1944).

au n°23, puis au n°28, pour terminer au n°16. A partir de 1836, il devint le directeur du mensuel la *Revue catholique*, puis il lança l'édition de l'*Encyclopédie catholique*, une somme de dix-huit volumes plus trois suppléments, dont la publication s'échelonna de 1839 à 1848, et dont il fut l'un des principaux contributeurs. Par ailleurs, il rédigea plusieurs ouvrages d'érudition souvent sous des pseudonymes ("P. D.", "M. P. D." ou encore "P. de Saint-Sylvestre")⁶⁶². Dans son catalogue, on relève de véritables morceaux de bravoure, comme, par exemple les vingt-neuf tomes des Œuvres complètes du bienheureux A.-M. de Liguori ! Sur la mère du marié, Louise Eulalie Caffiéri⁶⁶³, nous n'avons que peu d'informations, si ce n'est que, native de Sarrelouis, cité alors encore rattachée à la France, elle était issue d'une famille de la bourgeoisie calaisienne : le grand-père y avait été longtemps receveur principal des fermes, avant la Révolution. Les Caffiéri étaient apparentés aux Villeneuve, et, en particulier, au peintre Jules Villeneuve⁶⁶⁴ qui habitait 18, rue de Seine ; ce qui lui permettait de fréquenter en voisin la famille Parent-Desbarres. Elève de Léon Cogniet, lui-aussi, peintre de paysages, mais aussi portraitiste – on lui doit notamment un portrait du général de Cissey -, Villeneuve exposa régulièrement au Salon entre 1839 et 1880. L'éditeur et son épouse avaient eu six enfants mais quatre seulement avaient survécu. Deux garçons : outre le marié bien sûr, Emile Antoine François, l'aîné, né en 1835, ingénieur civil qui, après avoir habité Bordeaux, était venu se fixer à Saint-Denis. Deux filles : Marie Cécile, née en 1842, mariée en 1861 avec Hermand Libersat, et Jenny Marie Pauline, la benjamine, née en 1848, mariée en 1869 à un manufacturier originaire de Sens, mais natif de Metz, nommé François Muleur. Telle était la famille dans laquelle Marie Paule Courbe entra. Enfin, si l'on peut dire, car cette entrée ne fut que de courte durée. Apparemment, Paul Joseph Parent-Desbarres avait loué à la duchesse Galliera⁶⁶⁵, pour un loyer annuel de 1500 francs, un appartement cosu situé au deuxième étage⁶⁶⁶ d'un immeuble, sis 66, rue de Rennes. Il se composait d'une antichambre, d'un salon, d'une salle à manger, de deux chambres à coucher, d'un cabinet de toilettes, d'une cuisine, d'un cabinet d'aisances et d'une chambre de domestique. Mais si l'on en croit l'inventaire après décès établi par Maître Duplan⁶⁶⁷, ce domicile n'avait jamais été habité, l'épouse étant restée vivre chez ses parents, probablement à cause de l'hospitalisation de son mari. En effet, ce dernier, soigné à la Maison Dubois, 200, rue du Faubourg Saint-Denis, décéda le 20 décembre 1875, à l'âge de 39 ans, presque trois mois jour pour jour après son mariage. Mais l'inventaire après décès révélait une part d'ombre dans la vie de l'époux de Marie-Paule Courbe. Il louait, depuis le 1^{er} juillet 1875, un autre appartement, d'agencement à peu près identique, au n°12 du Mont-Thabor, dans lequel était installée une certaine dame Germain, modiste, dont la famille du défunt *ignor[ait]* très pudiquement *la situation vis-à-vis de M.Parent-Desbarres*. A l'évidence, cela sentait le double ménage à plein nez !

⁶⁶² Cf. *Le Livre* 1881, p.713.

⁶⁶³ Née à Sarrelouis (Moselle) le 4 mai 1815 ; décédée à Paris VI^e, le 7 mai 1881.

⁶⁶⁴ Né à Saint-Omer, le 7 septembre 1813 ; décédé à Fontenay-sous-Bois le 15 avril 1881. Il était présenté abusivement par la famille Parent-Desbarres comme cousin germain, alors que ce cousinage ne se situait qu'au 4^e degré.

⁶⁶⁵ Marie Brignole-Sale De Ferrari, duchesse de Galliera (1811-1888). Intime du roi Louis-Philippe, célèbre philanthrope d'origine génoise. Son mari, Raffaele de Ferrari duc de Galliera (1808-1876), s'enrichit considérablement en étant à l'origine de la création de presque toutes les compagnies ferroviaires d'Europe. Elle logeait alors à l'Hôtel Galliera, - aujourd'hui Hôtel Matignon – qui servait alors de quartier général aux Orleanistes.

⁶⁶⁶ A ce propos, l'inventaire après décès n'est pas clair, car il est tantôt question d'un deuxième étage, tantôt d'un troisième.

⁶⁶⁷ Archives Nationales, répertoire notaire Duplan (RE/LIX/19) – 21 janvier 1876, inventaire après décès : 726.



La Maison Dubois, aujourd'hui Hôpital Fernand-Widal, à la fin du XIXe siècle.

Il est intéressant de noter que Marie-Paule Courbe se présentait alors, dans les actes officiels, comme étant sans profession, comme si être sculptrice et, de plus, exposer régulièrement au Salon n'avait aucune importance. Était-elle résolue au moment de son mariage à abandonner son art en devenant une parfaite maîtresse de maison bourgeoise ? Nous avons peine à l'imaginer : cela ne correspondait guère à l'image de cette femme au caractère déjà bien affirmé. De même, il est étrange, conservant son nom de jeune fille, qu'elle n'ait pas usé de son nom d'épouse – notamment dans les Salons où elle exposa en 1876 et en 1877 – et qu'elle ait décidé de s'identifier à l'aide de celui-ci seulement six ans après la mort de son mari, soit à partir de 1881. Or, c'est précisément cette année-là que ses beaux-parents décédèrent à quatre mois d'intervalle entre mai et septembre. Faut-il comprendre que ceux-ci avaient interdit à leur belle-fille d'user de leur patronyme ? Et si oui, pour quelle raison et de quel droit ? Nous l'ignorons. Nicole Cadène, elle, penche plutôt pour une autre hypothèse : l'utilisation de son nom marital – et donc l'abandon du nom Courbe – correspondrait à la disparition de son père, Jean-Pierre Courbe en 1879. L'inventaire après décès nous apporte des détails sur l'intime de ce couple. Les affaires du défunt (vaisselle, meubles, vêtements), d'un montant estimé à environ 1500 francs, sont regroupées dans l'appartement du 66, rue de Rennes. Ce qui frappe chez ce fumeur de pipe, c'est l'absence totale de livres : c'était tout de même un fils de libraire ! Marie-Paule, elle, a laissé tous ses vêtements et bijoux chez ses parents, au n°99 de la même rue. Et puisque, dans cet ouvrage, il est question de reflets, la courte liste nous détaillant la garde-robe de notre *maupassante* contribuera, sans doute, à nous rehausser de couleurs l'image que nous nous faisons d'elle. Ainsi notaire et commissaire-priseur notaient-ils : « cinq paires de chaussures, quarante-huit paires de bas, douze pantalons, trente-six chemises, six paires de manches, six cols, six jupons, deux peignoirs de nuit, trente-six mouchoirs (le tout prisé à quatre-vingt quinze francs) ; une toque, deux chapeaux, trois voiles (prisés quinze francs) ; un costume en laine et velours bleu ; un autre costume en laine grise et une polonaise en drap gris de fer (prisés soixante-cinq francs) ; un bracelet dit porte-bonheur en or orné de perles (prisé 125 francs) ; un collier avec médaillon en or monté d'un camée (prisé cent trente francs) ; une bague en or ornée d'un brillant (prisée soixante-quinze francs). » Le tout représentait un peu plus de cinq cents francs. Malgré les apparences, ce n'était pas Marie-Paule Courbe qui faisait, comme on disait alors, un "mariage d'argent", mais bien l'époux. En effet, alors qu'elle apportait cinquante-quatre mille francs de dot – probablement alimentée en partie par l'oncle Solet -, son mari ne mettait que sept mille francs sur la table constitués des parts de sa société – en principe nette de toute dette. Mais cette entreprise n'était guère prospère. Lorsque celle-ci avait été créée, un an auparavant, elle faisait suite à l'affaire, propriété de Jaunez, qui s'adjoignait Parent-Desbarres en la

circonstance. Ce dernier apportait cinquante mille francs d'argent frais. Jaunez se fixait un salaire annuel de cinq mille francs, tandis que son associé se contentait de trois mille six cents francs – sans compter les bénéfices. Mais il semble que Parent-Desbarres ait dû contracter deux assurances-vie pour couvrir la somme d'argent qu'il avait empruntée. La première de vingt mille francs auprès de la *Compagnie Nationale* au profit de la banque Rueff et Cie⁶⁶⁸, n° 20, rue de la Banque ; la seconde, d'un même montant, auprès de la compagnie *Le Phénix*, pour servir de garantie à un monsieur Maillet, libraire, 72, boulevard Haussmann, qui réclamait, lors de la succession une somme de près de douze mille francs due par le défunt. Ce dernier, Emile Maillet⁶⁶⁹, était un libraire-éditeur qui avait pignon sur rue. D'abord installé 15, rue Tronchet, au début des années 1860, puis 72, boulevard Haussman et 20, rue de la Pépinière dans les années 1880, il termina sa carrière, 118, rue de la Pompe ; où il céda son affaire en 1888, peu de temps avant de mourir⁶⁷⁰. C'était un éditeur éclectique - et notamment celui d'Alfred des Essarts -, davantage tourné vers la littérature que ne l'était la maison Parent-Desbarres. Nous supposons que l'époux de Marie-Paule Courbe avait fait sa connaissance par l'entremise de son père. A la lecture de tout ceci, on devine que Parent-Desbarres était englué dans de gros problèmes financiers. Sa société était au bord du gouffre, à telle enseigne que son associé en avait demandé la dissolution le 17 décembre 1875, soit trois jours avant le décès de Parent-Desbarres. En outre, à sa mort, il laissait des ardoises un peu partout pour un montant de plus de dix-sept mille francs. L'oncle Solet était intervenu au moins à deux reprises : pour un prêt de mille francs et pour le règlement de frais médicaux auprès d'un médecin et de la Maison de santé Dubois. Sa maladie occasionna des dépenses assez élevées (près de mille trois cents francs⁶⁷¹), tandis que son père ne dépensa que le strict minimum pour ses funérailles : trois cent soixante trois francs. Les beaux-parents de Marie-Paule Courbe décédèrent presque simultanément, en mai et septembre 1881, et le fonds du libraire-éditeur fut mis aux enchères publiques au mois de novembre suivant⁶⁷². Le règlement de cette liquidation avait été confiée à maître Alexandre-Paul Cocteau : celui-là même qui avait dressé l'inventaire après décès de Paul Joseph Parent-Desbarres. Pour la petite histoire : il s'agissait de l'oncle de Jean Cocteau. L'impression que l'on retire de l'inventaire après décès, consécutif à ce mariage éphémère, est celle d'un certain malaise ; sans doute y eut-il de l'embarras, peut-être même de la souffrance ressentie par chacun des époux, pour des raisons différentes selon le mari ou la femme.

Nous sommes davantage en présence d'un mariage *arrangé* qui devait venir tirer Parent-Desbarres de sévères soucis d'argent : c'est un scénario lu maintes et maintes fois. Aimait-il réellement Marie-Paule Courbe ? Comment le croire lorsqu'on découvre cette modiste pour laquelle il louait un appartement ? A tout prendre, il était plus à plaindre que son épouse : avec cette union, il avait dû aller contre ses sentiments. Sa société était en train de s'effondrer et il était criblé de dettes. Quant à Marie-Paule Courbe, aurait-elle eu vraiment le temps de l'aimer ? Nous ne pourrions jamais répondre à cette question, alors que nous connaissons tout de l'intérieur de ce couple, jusqu'au nombre de mouchoirs remisés dans l'armoire.

Nous ne savons rien de la vie amoureuse de Marie-Paule Courbe pour les années qui suivirent sa viduité, au moins jusqu'au début des années 1880, où elle entama sa liaison avec Maupassant. Dans *Maupassant et l'Androgyne*, Pierre Borel évoque une liaison avec un certain C., jeune étudiant en médecine promis à un avenir glorieux d'illustre médecin, tombant éperdument amoureux d'elle. Il ne donne pas de date et ne concède qu'une initiale, mais il fournit une piste de taille : ce C. aurait exposé au Salon *Blanc et Noir* à côté d'Auguste Allongé. Après une rapide consultation des catalogues de cette exposition, il ne fut guère

⁶⁶⁸ Cette banque fit d'ailleurs faillite le 27 février 1877.

⁶⁶⁹ Né à Paris III^e le 21 novembre 1837. ; décédé à Paris XVI^e le 1^{er} juillet 1889.

⁶⁷⁰ Cf. *Journal général de la librairie et de l'imprimerie*, I^{er} semestre 1888.

⁶⁷¹ Environ deux mille six cents euros actuellement.

⁶⁷² *Le Figaro* du 29 novembre 1881.

difficile de l'identifier à Louis Capitan, qui exposa effectivement en 1885⁶⁷³ et qui devint par la suite un médecin réputé. Cette déduction fut confirmée par Borel, lui-même, qui recycla tout ou partie de son texte de 1944 dans un article intitulé *Une Amoureuse inconnue de Maupassant*, paru dans le numéro de décembre 1958 des *Œuvres Libres*, où le nom de Capitan apparaissait, cette fois, en toutes lettres. Autant la relation amoureuse avec le père Didon nous paraît relever de la pure invention, autant ce qui semble avoir été une brève aventure avec Louis Capitan nous paraît éventuellement crédible. Borel a eu certainement sous les yeux des lettres de Capitan à Marie-Paule – d'ailleurs, il en cite des extraits - ; en outre, les détails qu'il fournit peuvent être recoupés, ce qui n'est pas le cas, bien au contraire, pour le père Didon.

Louis Capitan était né le 19 avril 1854 à Paris dans une famille originaire du Jura. Le père, Prosper Aimé Capitan, polytechnicien et chef d'escadron d'état-major, fit partie de la désastreuse expédition du Mexique, dont il ne revint pas : il fut tué au siège de Puebla le 11 mai 1863. Le jeune Capitan fut élevé par sa mère, maîtresse de pension, et son grand-père maternel, chef d'institution dans le quartier de la rue des Ursulines.⁶⁷⁴ En 1883, il soutint sa thèse à la faculté de médecine de Paris. Ce fut donc au Salon *Blanc et Noir* de 1885 que Marie-Paule Courbe aurait fait la connaissance de Louis Capitan qui exposait sous le numéro 68 une œuvre intitulée "*Notes de voyage*", consistant en un ensemble de dessins. Il était présenté comme un élève de Jean-Charles Geslin (1814-1887), connu surtout comme peintre des monuments de Paris, mais aussi comme dessinateur insatiable d'objets archéologiques. Ce carabin avait donc plusieurs cordes à son arc. Interne des Hôpitaux de Paris à partir de 1878 il avait créé, deux ans plus tard, le premier laboratoire de pathologie et de thérapeutique de la faculté de médecine, où il avait pu côtoyer Claude Bernard. Attiré très tôt par la préhistoire, il avait été l'élève de Gabriel de Mortillet (1821-1898), dès l'âge de 18 ans. Depuis le début des années 1880, il enchaînait de brillantes communications sur les oreillons, le tétanos, ou encore la fièvre typhoïde. Marie-Paule Courbe accusait une dizaine d'années de plus que celui présenté par Borel comme un étudiant en médecine et elle avait rompu, dans le sens biblique de l'acception, avec Maupassant depuis trois ans. Ce trentenaire n'était donc pas un débutant quand elle fit sa connaissance : il devait être probablement précédé d'une certaine réputation. Borel nous apprend qu'ils s'échangèrent d'abord des lettres, puis, qu'ils visitèrent sagement les musées, enfin qu'ils s'aérèrent dans la proche campagne. Mais les relations ne tardèrent pas à prendre un tour plus torride, sous la forme d'escapades complices dans Paris ; elle habillée en collégien, entraînant son jeune ami dans les lupanars de la capitale. A l'appui de ses dires, Borel cite des extraits de lettres de Louis Capitan, dont on espère qu'il les a trouvées dans les papiers vendus par Pillard d'Arkaï.

« N'êtes-vous pas trop fatiguée de notre escapade d'avant-hier soir ? J'attends vos nouvelles instructions, tout prêt à aller dans tous les lieux les plus excentriques, au besoin coucher au poste avec mon jeune compagnon ! ». ⁶⁷⁵

Mais il semble que, malgré les « cadeaux artistiques » que lui offrait le jeune médecin, Marie-Paule Courbe se soit refusée charnellement à lui. C'est, du moins, ce que l'on comprend à la lecture de l'autre extrait publié par Borel :

« Je puis vous affirmer que j'ai toujours fait tout mon possible pour éviter les retards dont vous m'accusez. Vous m'avez souvent attendu, il est vrai, mais je vous ai consacré la plus grande partie de mes nuits...sans autre compensation que celle de vous voir et d'être près de vous. Nous n'étions sans doute pas faits pour être unis par

⁶⁷³ Cf. *Catalogue de l'exposition internationale de Blanc et Noir*, première année, 1885, Au Palais du Louvre, texte de François Bournand, Paris, E. Bernard et Cie, imprimeur-éditeur, 71, rue Lacondamine. Présenté comme un élève de Jean-Charles Geslin (3 mars 1814- 7 août 1887), il exposait l'œuvre n°68, *Notes de voyage*, dessin.

⁶⁷⁴ Le n°5 de cette rue le vit naître et aussi mourir, le 27 août 1929.

⁶⁷⁵ *Op. cit.*, p.49

l'amour. Peut-être n'ai-je pas su vous inspirer une passion ! Pourtant je vous ai aimée follement et c'est la première fois que j'ai aimé ainsi ! ».⁶⁷⁶

Cela ressemblait tout à fait à une lettre de rupture, à laquelle Borel crut bon d'ajouter cette réponse de Marie-Paule Courbe :

« *L'amour ? Je n'y crois pas. Je n'y ai jamais cru, en tout cas à l'amour tel que vous le concevez. C'est une folie dangereuse. Tout passe, tout lasse, tout casse. Voilà ma devise et j'y suis fidèle, depuis toujours... Le sentiment, voyez-vous, ne m'a jamais intéressé (sic). Je préfère les aventures compliquées, mes vices sont tellement odieux qu'ils dépassent de beaucoup la possibilité du pardon. Vous êtes bien trop simple pour pouvoir me suivre sur ce terrain.* ».⁶⁷⁷

Le problème avec ce dernier document est que nous sommes encore sûrement en présence d'une forgerie de Borel. Outre que nous savons qu'il était coutumier du fait, nous sommes fondés à nous interroger sur la façon dont il a pu se procurer une lettre qui avait dû être envoyée à Louis Capitan. En admettant que l'amante désignée en ait gardé un double – ce qui est peu vraisemblable –, le contenu en est peu crédible : ces "*aventures compliquées*", ces "*vices odieux*", cela semble tout droit sorti de l'imaginaire borélien. Enfin, un indice a peut-être trahi Borel : la faute d'orthographe lorsqu'il ne met pas le féminin au mot "*intéressé*". Et s'il ne l'a pas mis, c'est parce que c'était lui le scripteur et non Marie-Paule Courbe. Cette faute, on ne la trouve d'ailleurs pas que dans *Maupassant et l'Androgyne*, elle est reproduite dans son article intitulé *Une Amoureuse inconnue de Maupassant*, paru dans *Les Œuvres Libres* de décembre 1958, à la page 138. En tout état de cause, la relation, s'il en fut, ne perdura guère. Louis Capitan poursuivit ses recherches en bactériologie, exerça à l'Hôtel-Dieu et à La Pitié, tout en menant une carrière d'anthropologue et de préhistorien de tout premier plan. En 1898, il succéda à Gabriel de Mortillet à l'école d'Anthropologie dans la chaire d'Anthropologie préhistorique et, en 1907, il fut chargé de la chaire des antiquités américaines au Collège de France. Il dirigea de nombreuses fouilles et fut l'initiateur d'une nouvelle méthode : la stratigraphie. Son rôle dans la recherche préhistorique fut considérable. La vie et l'œuvre de ce savant mériteraient qu'on lui consacrerait un volume à part entière⁶⁷⁸.

Cependant, cette liaison dévoilée par Pierre Borel nous laisse un peu perplexes, car, si l'on s'en réfère à l'année 1885 - date à laquelle Capitan avait exposé au Salon *Blanc et Noir* -, pour la situer dans le temps, elle tombe à un moment improbable dans l'existence du jeune médecin. En effet, le 11 février 1884, il venait d'épouser Eugénie Hélène Verdin à la mairie du Ve arrondissement⁶⁷⁹. En outre, le 31 mars 1886, son épouse accouchait d'une petite Jeanne. Nous pardonnerons-nous cet accès de conformisme ? Mais il nous paraît difficile d'imaginer qu'un jeune marié, sur le point de devenir père de famille, et, par ailleurs, fort occupé sur le plan professionnel, ait eu, dans le même temps, le goût de se débaucher dans tous les lupanars de la capitale. Alors faut-il valider cette "idylle" ? Borel nous a appris à être circonspects. Il a souvent mêlé des documents authentiques à des faux. Souvenons-nous : il parle d'un jeune étudiant en médecine, et l'on imagine plus volontiers un carabin faire la tournée des hôtels borgnes qu'un homme rangé comme Capitan semble l'avoir été en 1885. Aussi, n'est-il pas impossible que cette éphémère liaison soit à situer plus avant dans le temps.

⁶⁷⁶ Idem, pp.49-50.

⁶⁷⁷ Ib., p.50.

⁶⁷⁸ Même si, aussi brillant fût-il, il fut abusé par l'abbé Arnaud qui avait fabriqué de faux outils en silex, prétendument de provenance égyptienne, trouvés sur les îles du Frioul, au large de Marseille, en 1905 (cf. Jean-Louis Chardans, *Dictionnaire des Trucs*, J.-J. Pauvert, p. 355, 1960).

⁶⁷⁹ Ses témoins étaient le général Charles Fay (1827-1903) et le docteur Jean François de Quevauvillers (1813-1890).



Photographie de Louis Capitan, parue dans *L'Illustration* du 7 septembre 1929.

Pillard d'Arkaï

Le 9 mai 1894, un certain Louis Pillard d'Arkaï venait déclarer à la mairie le décès de *Courbe, Paule, veuve de Parent-Desbarres, âgée de trente-cinq ans, née et domiciliée à Nancy*, survenu la veille à 13 heures, 136, rue de France, à Nice. Il se présentait accompagné d'un nommé Ernest Pomerol, publiciste⁶⁸⁰, se disant lui-même journaliste, âgé de vingt-cinq ans et non parent de la défunte. Cet homme partageait pourtant la vie de cette femme depuis deux ans environ. Nous ne reviendrons pas sur l'erreur concernant l'âge de Marie-Paule Courbe qui contribua à nous égarer jadis. Bornons-nous à constater qu'elle avait réussi à se rajeunir de près de quinze ans aux yeux de son jeune amant qui n'y aurait vu goutte. Était-il dupe ou avait-il voulu, ce jour-là, sauver la face devant son collègue journaliste ? Bien qu'il se déclarât non-parent de Marie-Paule Courbe, il n'avait pas hésité à dévoiler son amour à la face du tout-Paris littéraire, seulement deux semaines avant sa mort, dans son fameux placard intitulé "*L'Explosion du restaurant Foyot – Justification de l'accusé*"⁶⁸¹. Il y évoquait le *pauvre être* qu'il tenait dans [s]es bras et, plus loin, parlait d'elle en l'appelant [sa] *femme*. Quelle fut la cause du décès de cette femme de quarante-neuf ans ? Nous l'ignorons. Borel avait dit à Armand Lanoux qu'elle était morte de la lèpre ! Le fait que le couple ait choisi de migrer vers la Côte d'Azur plaiderait plutôt pour la recherche d'un climat ensoleillé, propice à soulager une atteinte de tuberculose. En tout cas, aucun des deux amants n'avait d'attaches familiales dans cette région. Là encore, le personnage de Pillard d'Arkaï mériterait presque un volume à lui seul. Il est d'une importance fondamentale dans notre histoire. S'il n'avait pas recueilli tout ou partie des papiers de Marie-Paule Courbe, puis vendu ceux-ci à Pierre Borel plus de trente ans après la disparition de sa maîtresse, celle-ci aurait sombré dans un oubli définitif. Pillard d'Arkaï était né à Nancy, n°2, rue des Carmes le 26 avril 1869 sous le nom de Louis Joseph Pillard, de Nicolas Pillard et Sophie Rambacher. Le père, ferblantier, exerçait également la profession de plombier-zingueur. Il était originaire de Dieuze en Moselle, où il était né le 17 janvier 1832. La mère, allemande, était native d'Hambourg. En 1853, un certain, Pillard, ferblantier-lampiste, était établi à Paris 23, rue Sainte-Appoline. Il était adhérent à l'Association des inventeurs et artistes industriels. S'agissait-il de lui ou bien de son père ? L'on sait qu'il avait un frère, Antoine Joseph Pillard, qui habitait Paris. Quoi qu'il en soit

⁶⁸⁰ En 1909, Ernest Pomerol était le rédacteur en chef d'un hebdomadaire niçois, fondé en 1893, intitulé *La Tribune*, de tendance socialiste.

⁶⁸¹ 25 avril 1894. BnF, FOL- LB57- 11358. On en trouve la reproduction dans l'incontournable *A propos de l'attentat Foyot* de Philippe Oriol, Au Fourneau, 1993.

notre ferblantier et sa femme avaient dû pérégriner avant de se fixer à Nancy. En effet, on les retrouve à Rostov, en Russie, en 1860, où naquit leur premier enfant, Adèle Alphonsine⁶⁸². Que faisait ce couple franco-allemand dans cette ville qui comptait alors à peine 30 000 habitants ? Cela nous échappe. Toujours est-il qu'on les retrouvait à Nancy dès l'année 1863, 2, rue des Carmes, où le père était alors spécialisé dans la fabrication de lampes⁶⁸³. Plus tard, il vint s'installer 5, rue Saint-Dizier. La mère quitta le domicile conjugal avant 1875⁶⁸⁴, abandonnant ses tout jeunes enfants. Encore en 1900, personne ne savait, dans la famille, ce qu'elle était devenue. Le ménage eût-il pâti de possibles dissensions postérieures à la Guerre de 1870 entre un père, Mosellan, ayant opté pour la France et une épouse, Allemande, mal acceptée à Nancy, choisissant de regagner sa patrie ?

Le jeune Pillard aurait obtenu son baccalauréat en 1886, à 17 ans. C'est lui que Paul Jamati décrit comme ce jeune homme qui émerveillait André Spire par sa précocité⁶⁸⁵. Dès cette époque, il envoyait des vers à l'Académie provinciale de Marseille. C'était donc un tout jeune homme qui débarquait cette année-là à Paris pour suivre des études qui le mèneraient, selon ses dires, à Sciences politiques et à l'École spéciale des Langues orientales vivantes.⁶⁸⁶ Nous ignorons exactement comment il fut mis en contact avec Marie-Paule Courbe. Les familles, issues toutes deux du milieu des petits patrons de l'artisanat nancéien, devaient, d'une façon ou d'une autre, avoir été en contact. Voilà ce que Pillard écrivait dans le *Journal des Interviews* du 4 au 10 août 1892 :

« ...[...] la famille de Madame [Marie-Paule Courbe], comme moi de Nancy, fut celle qui me (sic) remplaça le mieux la mienne, quand je vins terminer mes études à Paris... »⁶⁸⁷

Il n'était guère précis, mais à l'évidence, il évoquait une période à situer entre 1886 et 1889 ; ce qui était tôt pour achever des études supérieures à peine entamées !

Il est intéressant de noter que l'année 1887 marqua d'une pierre blanche à la fois la production littéraire de Marie-Paule Courbe et celle de Pillard d'Arkaï. En effet, alors que la première publiait *Noir sur Blanc* et *La Vierge-Réclame*, le second sortait *Les Fleurs du Dom****, suivi d'*Expiation*. De plus, on ne peut que mettre en regard le pseudonyme choisi par Pillard, à savoir d'Arkaï, avec celui adopté par Marie-Paule Courbe, d'Estoc. Les deux la même année, en 1887 ! *D'Arc* était déjà pris, le jeune Pillard débutait dans l'apprentissage de la langue chinoise : va pour d'Arkaï ! Rappelons qu'il signait à la même époque Léo de Shang-Haï.⁶⁸⁸ Si l'on en croit une lettre, datée du 3 avril 1887, adressée à un certain Schneider fils, Pillard d'Arkaï s'apprêtait à fonder une revue à Nancy :

« Monsieur,

*Je vous prie de prendre connaissance du document ci-joint. Voulez-vous me fournir tous les 15 jours : 1°) l'article n°4 2°) à votre volonté le n°5 ou 7 et prendre – si bon vous semble le titre de rédacteur de la Revue. Le paiement de la copie sera dans un rapport constant avec les bénéficiaires. Répondez-moi je vous prie immédiatement et envoyez-moi votre chronique cette semaine. Le premier numéro paraîtra dimanche. Dans l'espérance de votre consentement je vous prie Monsieur d'agréer toutes mes salutations. Léo d'Arkaï. Adresse provisoire Monsieur Husson libraire rue d'Amerval (pour la revue lorraine). »*⁶⁸⁹

⁶⁸² Adèle Alphonsine Pillard, née le 5 juillet 1860. Mariée à Nancy, le 14 février 1882 avec Jean-Baptiste Auguste Broquart, vétérinaire, né à Blanche-Eglise le 6 décembre 1859. Il semble que ce dernier se soit établi ensuite à Santiago du Chili. Il était encore en vie en 1914.

⁶⁸³ Cf. *Annuaire administratif statistique, historique, judiciaire et commercial de la Meurthe*, par Henri Lepage, année 1863, Nancy, Nicolas-Grosjean éditeur.

⁶⁸⁴ Cf. mention sur l'acte de mariage de Louis Pillard et Honorée Carle, état-civil de Vallauris le 27 janvier 1900.

⁶⁸⁵ Paul Jamati, *André Spire*, collection Poètes d'aujourd'hui, Editions Pierre Seghers, 1962. Cité in <http://judaisme.sdv.fr/perso/spire/>.

⁶⁸⁶ Cf. "L'Explosion du restaurant Foyot – Justification de l'accusé", *op.cit.* Il prétendit même avoir entamé une carrière diplomatique, ce dont nous doutons fortement.

⁶⁸⁷ *Op. cit.*, p.2, col.3.

⁶⁸⁸ Précisons que si *arkaï* veut dire viande salée en basque et roi en arménien, nous n'y voyons aucune raison d'une influence quelconque dans le choix du pseudonyme.

⁶⁸⁹ Coll. Part.

Si l'on en croit ce document, le périodique en question devait avoir pour titre *La Revue Lorraine* et son premier numéro était donc annoncé pour le dimanche 10 avril 1887. Or, à cette date, tout au moins, il est impossible de trouver une revue qui réponde à ce nom. Eut-elle seulement un numéro ? Ou bien périt-elle très rapidement, emportée par le scandale qu'allait provoquer la publication des *Fleurs du Dom**** le 5 mai suivant ? Signé sous le pseudonyme de Léo d'Arkaï cet ouvrage parut à Nancy sur les presses de l'imprimeur A. Voirin⁶⁹⁰, 23, rue de l'Atrie, à Nancy. Nous avons vu ici que Gyp en avait été bombardée dédicataire à sa grande surprise et, peut-être même, en remplacement de Léon Cladel, un moment pressenti⁶⁹¹, écrivain que Pillard fréquentait alors assidûment⁶⁹². Dans un recueil de soixante-dix pages, vingt-six portraits de femmes étaient exécutés sans aménité et classés dans des catégories dont les sous-entendus étaient explicites : *Celles qui sont effeuillées/ Celles qu'on peut aimer/ Celles qui ne sont pas écloses/ Celles qui poussent sur la pelouse.*



Couverture des *Fleurs du Dom*

Le titre faisait allusion à la célèbre rue des Dominicains qui débouche sur la non moins célèbre place Stanislas- les fleurs étant censés figurer certaines dames et demoiselles susceptibles de déambuler sur son trottoir... Sur la couverture était représentée la boutique du marchand de parapluies Wagner-Marchal, située au n°48 de la rue des Dominicains. Elle faisait suite au café Wagner installé au n°46.

Nous disposons de deux exemplaires⁶⁹³ de ce volume, sur lesquels en face de chaque titre de pièce de vers, un ancien propriétaire⁶⁹⁴, apparemment bien informé, a tracé au crayon de papier le nom de la personne visée. A titre de curiosité, nous donnons les noms relevés dans ces deux spécimens.

⁶⁹⁰ L'imprimeur de *Noir sur Blanc, récits lorrains*.

⁶⁹¹ « ...en attendant j'ai été chez Cladel – il ne tient pas à prêter son nom. Il a prétendu ne plus vous connaître... » (Lettre de Louis Pillard à l'éditeur Voirin, Paris 20 mai 1887, coll. part.)

⁶⁹² « ...[J'ai] jadis été un habitué dominical des réceptions de Léon Cladel... » . Lettre de Pillard d'Arkaï à Paul Claudel du 30 juin 1914, Fonds Paul Claudel au Centre Jacques-Petit, Université de Franche-Comté.

⁶⁹³ Le premier se trouve à la Bibliothèque municipale de Nancy sous la cote 98073, l'autre appartient à une collection privée.

⁶⁹⁴ Pour l'un de ces exemplaires, si l'on en juge par les lettres reliées avec cette édition, il pourrait s'agir d'Edgard Auguin, rédacteur en chef du *Journal de la Meurthe et des Vosges*, ou bien de l'imprimeur Voirin lui-même.

Titres	Exemplaire de la BMN	Exemplaire coll. privée
<i>A Madame</i>	...	Thouvenin (probablement Léonie Noiroot, née en 1833, épouse du professeur du lycée de Nancy, Edouard Thouvenin)
<i>L'Inévitable</i>	Reber	Marie Reber ? (fille du médecin aliéniste Léon Reber, née en 1857)
<i>Cruelle Enigme</i>	Mangin	M. Mengin (peut-être Marie Mengin, institutrice, née en 1869)
<i>Les Sapeurs</i>	Evrard	Mlle Evrard (Gertrude Evrard, professeur de piano, née en 1862)
<i>Le Squelette</i>	Serre	Serre ? (Jane Edouard Serre, fille d'Edouard Serre, premier Président de la Cour d'appel de Nancy)
<i>Sainte-Nitouche</i>	Durlach (peut-être Rose Durlach, née en 1860, fille d'Emmanuel Durlach, fabricant de limes, mariée en 1882 à Ernest Lévi, bijoutier)	Hermendinger (rayé)/ Levy / H. Coblentz (peut-être, Rosalie Coblentz née en 1870, fille de Jules Coblentz, marchand de gants et de chaussures, 57, rue des Dominicains, et de Léopoldine Lévy) ⁶⁹⁵
<i>Le Manteau-Rouge</i>	Langrogne	Langrogne ? (Marie Langrogne, née en 1869, fille de Louis Ernest Langrogne, professeur au lycée de Nancy)
<i>La Guenon-Jaune</i>	Mourin	Mlle Mourin (fille d'Ernest Mourin, recteur de l'académie de Nancy, ancien maire d'Angers)
<i>Vox Sinet</i>	Duvernoy	Yvonne Kunst (rayé)/ Duvernoy (Jeanne Duvernoy née en 1866, fille de Frédéric Duvernoy, ancien professeur au lycée de Nancy ; son frère dirigea les Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle)
<i>La Tour Eiffel et Michel Ange</i>	Houdaille	Mlle Houdaille (Marie-Louise Houdaille, fille de Nicolas Houdaille, née en 1864, conseiller à la Cour d'Appel de Nancy)
<i>Azor ! Azor !</i>	Paris	Mlle Paris (Difficile à identifier : il existait une Fanny Louise Paris, née à Nancy en 1869, fille d'un menuisier en fauteuil)

⁶⁹⁵ Dans *Expiation*, p.21, D'Arkaï donnait un second portrait intitulé également *Sainte-Nitouche*, dans lequel on lit que la jeune fille en question habitait le *Domme*.

<i>Le Jockey d'Epsom</i>	Vanghen/ Gaillard (rayé)	Gaillard de Sansonette/ de Wangen (Marguerite Marie Laure de Wangen de Geroldseck, née en 1867, fille du baron de Wangen, comte de Geroldseck)
<i>Les Joues Pommes</i>	Lucie Collin/ Liégeois (rayé)	Patte (Lucie Collin et Patte désignaient la même personne : Lucie Collin, fille du notaire Pierre Edouard Collin, née en 1868, qui, entre temps, le 10 octobre 1887, avait épousé Amédée Patte, médecin militaire)
<i>La Nature-Morte</i>	Dubuisson (sic)	Mlle Debuisson (sic) (il s'agit sans doute de l'une des filles de feu Charles-Louis Debuisson, ancien conseiller général de la Meurthe-et-Moselle)
<i>La Poupée à Treize</i>	François	Mlle Courtois/ François (pas d'identification)
<i>Le Lapin-Blanc</i>	Marconville (peut-être Marie-Lucie Marconville, née en 1863, qui habitait avec sa mère, veuve, 5, rue Sainte-Catherine)	Mme Lévy (Chiffon)/ Roffé (pas d'identification)
<i>Martyre</i>	Fayot et (illisible) (pas d'identification)	Cécile Méhalin (pas d'identification, si ce n'est que Pillard indiquait qu'elle était âgée de 14 ans)
<i>L'Oie de Carlo-Vingie</i>	Pacotte (il s'agit peut-être d'Yvonne Pacotte, née en 1871, qui épousa à Nancy, en 1893, André Félix Joseph de Lamirault de Cerny, ou bien de l'une des demoiselles Paquotte, tailleuses, établies 6, rue des Dominicains)	Mlle Fernbach et sa mère (rayé)/ Mlle Kahn (pas d'identification)
<i>Maria-Nina</i>	Grillon (Marie Lucienne Léonie Grillon, née en octobre 1870, fille de négociant)	Grillon ?
<i>Lise Fleuron</i>	Louison Collin (probablement Lucie Collin, cf. plus haut)	Mlle L. Collin
<i>Le Jeune-Taureau</i>	Liégeois	Mme Liégeois (il s'agit d'Hélène Marie Henriette Peiffer, née en 1844 ; en 1867, elle avait épousé le célèbre Jules Liégeois, professeur de droit à la faculté de Nancy ⁶⁹⁶)
<i>Paganini</i>	Fénal	Mlle Fénal (sans doute Clotilde Fénal, née en 1868, fille de Victor Fénal, conseiller général de la Meurthe et manufacturier)

⁶⁹⁶ Sa commune natale, Damvillers, lui a érigé un buste.

<i>Accroche-les-Coeurs</i>	Laudet/ Galzard (nous n'avons trouvé qu'une Marie Joséphine Laudet, née en 1864, fille de charcutier, 28, rue Gambetta)	?
<i>La Corvette</i>	Fernbach	Fernbach (Lucienne Fernbach, née en 1869, fille d'Eugène Fernbach, négociant rue du Pont-Mouja)
<i>La Sauvageonne</i>	Mathis	Mlle Mathis (peut-être l'une des trois filles de Nicolas Mathis, employé de commerce et comptable)
<i>L'Inspectrice</i>	Reber (cf. plus haut)	...

Aujourd'hui, les sous-entendus de la plupart de ces épigrammes nous échappent totalement. Néanmoins, il est manifeste que ce Léo d'Arkaï avait mis beaucoup de talent dans leur composition ; ce qui n'en eut que plus de retentissement dans la cité lorraine. Ce fut, apparemment, la pièce intitulée *Le Squelette* qui lui causa le plus d'ennuis, si l'on en croit ce qu'il écrivait, deux ans plus tard, dans *Pélagie*. En effet, dans la liste des emprisonnés à Sainte-Pélagie entre 1887-1889, il figurait ainsi :

« ... d'Arkaï (L.J. Pillard), condamné à Nancy (première poursuite : outrage à un président de cour ; deuxième poursuite : offense à l'immoralité (sic) provinciale), un mois... ».⁶⁹⁷

Un peu plus haut, parlant de son incarcération, il fournissait quelques éclaircissements à ce sujet :

« ...J'y vins un peu pour médisance mais surtout pour avoir refusé de danser (la macabre) avec une petite squelette fille d'un fonctionnaire supra-haut et beaucoup pour m'être présenté – à la barre barbare – en habit de gala fleuri d'un gardénia... ».⁶⁹⁸

Nous avons appris que son poème intitulé *Le Squelette* visait Jane Edouard Serre, la fille du tout puissant premier Président de la Cour d'appel de Nancy : c'était elle et son père qui étaient évoqués ici. S'il faut le croire, c'est son refus d'une idylle avec la demoiselle qui aurait été indirectement la cause d'une première condamnation, suivie d'une seconde pour provocation vestimentaire dans l'enceinte du tribunal.

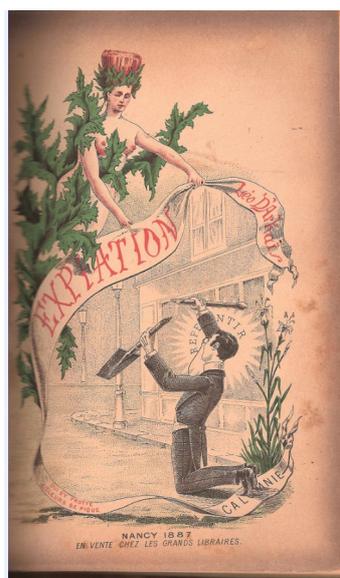
⁶⁹⁷ *Op.cit.*, p. 23. Nous savons qu'il fut élargi le 6 septembre 1888, après une captivité somme toute mesurée. « Prison de Sainte-Pélagie, Pavillon des Princes, le 5 septembre 1888. Mon cher Monsieur – Un matin chez vous car ma captivité finira seulement demain matin – Mille douces choses à Paul Verlaine et à vous – mes deux mains – L 25. † d'Arkaï (sic) ». Lettre de Léo d'Arkaï à F.A.C. Cazals (BnF, Naf 13152 ff.262-263)

⁶⁹⁸ *Idem*, p.12. Emile Couret écrit, à propos du séjour de Pillard : « ...[Il] fut logé dans la petite Sibérie. Le cabinet attendant à cette cellule lui fut, paraît-il, d'un usage assez agréable, mais il trouva qu'il y manquait bien des choses. » In *Le Pavillon des Princes – Histoire complète de la prison politique de Sainte-Pélagie*, E. Flammarion, 1891.



La rue des Dominicains au début du XXe siècle

Le 10 juillet suivant paraissait ce qui avait été annoncé comme la deuxième série des *Fleurs du Dom****, mais, sur la couverture la couleur était annoncée. On y voyait à genoux un jeune homme, auréolé du mot *Repentir*, portant frac et monocle briser une pelle - après avoir enterré la calomnie-, à l'angle de la rue Saint-Georges et de la rue des Dominicains, devant ce même établissement Wagner figurant sur la couverture des *Fleurs du Dom****. Le titre du recueil, *Expiation*, était d'ailleurs explicite : il s'agissait de se faire pardonner. Cette fois, l'ouvrage était dédié à Alexandre Hepp⁶⁹⁹ qui dirigeait alors *Le Voltaire*. D'origine alsacienne, il avait fait ses études à Nancy et était apprécié par tous les Lorrains de la capitale, Marie Paule Courbe en tête.



Couverture d'*Expiation*

En réalité, ce qui s'annonçait comme un anti *Fleurs du Dom**** était d'une bien curieuse composition. Ainsi, une première partie de dix portraits, s'intitulant, d'ailleurs, *Les Fleurs du Dom**** - en fait, la fameuse deuxième série annoncée précédemment – ouvrait le recueil.

⁶⁹⁹ Né le 14 janvier 1857 à Sarre-Union ; décédé à Paris 8^e le 3 octobre 1924. Journaliste et romancier, disciple de Zola avec ses amis Céard, Maupassant, Huysmans et Alexis. Il tenait une place de choix dans la presse parisienne. On vit sa signature dans de nombreux périodiques comme *Le Gaulois*, *L'Événement*, *L'Écho de Paris*, *Gil Blas*, *Le Matin* ou encore *Le Figaro*.

L'on y retrouvait la plupart des victimes de l'opuscule précédent (*Sainte-Nitouche, Squelette* etc.) et des nouvelles. Loin d'un quelconque reniement, l'auteur aggravait les traits censés décrire ces pauvres femmes. Ainsi, *Squelette/ Mlle Serre* était-elle abominablement décrite, *minée par la débauche*. Puis, D'Arkaï glissait un *Chapitre Transitoire* destiné à faire un plaidoyer : on ne l'avait pas compris et lui ne comprenait pas la tempête qu'avait déclenchée la publication de son ouvrage.

« .../...

*Pour expier mes torts passés
J'ai fait très honorable amende...
Ce n'est – paraît-il – pas assez.
Que faire ? – Je vous le demande.*

*Mes vingt-cinq portraits mal compris
Suscitèrent plus d'une haine
Gros mots – soufflets – pamphlet – pleurs – cris
Et mécontents à la douzaine.*

.../...

*On lut mon livre, on le relut
Je l'ai trop dit SANS LE COMPRENDRE
Un "père conseiller" voulut
Près du parquet me faire pendre.*

.../... »⁷⁰⁰

De deux choses l'une, soit D'Arkaï était inconscient, soit il se payait la tête des gens ! Il va sans dire que nous optons pour la seconde hypothèse, car, après avoir annoncé un *Calvaire de la Mortification* en quatorze stations, destiné à expier sa *magna culpa*, comme il se plaisait à l'écrire, le lecteur se trouvait en présence d'une série de portraits pleins d'insinuations qui furent, sans aucun doute, promptement décryptées par la société nancéienne de l'époque. Entre la parution des *Fleurs du Dom*^{***} et celle d'*Expiation*, D'Arkaï avait publié chez Voirin, une sorte d'appendice aux *Fleurs du Dom*^{***}, une saynète publicitaire de seize pages intitulée *Au Ciel Les Fleurs du Dom*^{***} ! signée Léo de Shang-Haï. Il s'agissait de relater la réception de son ouvrage auprès des dieux de l'Olympe : rien de moins. C'était Mercure qui se chargeait d'instruire ses divins colocataires en leur présentant ce *livre curieux* qui contenait *des vers sur les demoiselles de l'endroit* (Nancy).

« ... On les y traite avec fort peu de goût, assurément. On leur reproche surtout d'être laides et d'avoir des amoureux... »⁷⁰¹

Pervers ou grand seigneur, D'Arkaï y donnait ensuite la parole à l'une de ses victimes *accusée de n'être pas jolie*. A trois reprises, un second auteur était mentionné à la manœuvre des *Fleurs du Dom*^{***}. Mercure évoquait en effet "*les deux petits messieurs à la langue pointue*".⁷⁰² Et, un peu plus loin, l'on apprenait que si *l'autre* était parti, celui qui restait se cachait, regrettant amèrement ses écrits. Cet "*autre*" qui avait décampé au son des tambours de la réprobation était un jeune étudiant répondant au nom d'André Spire. Fils d'un notaire devenu industriel, il était né à Nancy le 28 juillet 1868⁷⁰³. Dès la sortie de l'ouvrage pourtant, André Spire s'était défendu d'en être le co-auteur par une lettre que *Nancy-Artiste* publiait

⁷⁰⁰ *Op.cit.*, p.36.

⁷⁰¹ *Op. cit.*, pp.7-8.

⁷⁰² *Idem*, p.9.

⁷⁰³ Décédé à Paris 13^e, le 29 juillet 1966.

dans son édition du 22 mai 1887. Elle était appuyée par le témoignage de l'imprimeur A. Voirin qui confirmait ne pas connaître le jeune étudiant.

Dans son étude sur André Spire⁷⁰⁴, Paul Jamati évoque cet épisode de la jeunesse du compagnon de Pillard :

«... André avait pour camarade le fils d'un entrepreneur de plomberie, qui n'était pas étudiant et dont la précocité l'émerveillait. Les gens du monde le tenaient à l'écart. Certaines jeunes filles refusaient de danser avec lui. Pour se venger il publia sur elles une série de poèmes satiriques qu'André essaya de le dissuader de publier. Il les publia quand même, en y joignant un petit poème liminaire que son ami lui avait montré⁷⁰⁵. Pourtant, André continua à sortir avec lui dans les rues et, quand éclata le scandale, attaques et injures fondirent sur les deux têtes. Il y eut des coups. André provoqua en duel le frère d'une demoiselle trop agressive, lequel lui fit de plates excuses. Mais la contrariété des parents Spire n'en était pas moins à son comble. André résolut, pour se faire oublier, de devancer l'appel et d'accomplir au plus tôt son année de service militaire... »⁷⁰⁶

On connaît la suite : dans le sillage de Péguy, Spire allait devenir le poète que l'on sait et un militant sioniste passionné.⁷⁰⁷

L'accueil des *Fleurs du Dom*^{***} dans la presse nancéienne fut, à juste raison, très hostile. Citons seulement l'article au vitriol signé par Henri Teichmann dans *Nancy-Artiste* du 15 mai 1887 :

« ... Si jamais quelqu'un a spéculé sur le scandale, c'est l'auteur de ce petit recueil intitulé *Fleurs du Dom*^{***}. Qu'on ait eu l'idée de réunir un volume de vingt-cinq portraits de jeunes filles, je ne m'en étonne, après tout, qu'à moitié. [...] Mais ce que je m'explique avec peine, c'est que ces satins qui, pour parler juste, ne sont pour la plupart que de grossières insultes, bavées on ne sait par qui, ni pourquoi, aient été achetées, lues et commentées par tout le monde. Jusqu'à présent on ne se donnait pas la peine de ramasser soi-même les ordures, les boueurs étaient faits pour les porter aux dépotoirs municipaux. Ce livre, où l'on réunit pêle-mêle les jeunes filles les plus honnêtes et les plus tarées, n'est même pas relevé par le moindre trait d'esprit. Les titres donnés à chaque portrait ont sans doute été choisis par quelque femme de la halle forte en gueule et pas bégueule. Le beau mérite de reprocher à l'une d'être maigre, à l'autre de n'être plus jeune, ou de ne pas être belle ? Quand on insulte une femme – quelle qu'elle soit – on est un goujat. Quand on l'insulte sous le couvert d'un pseudonyme, on est une brute et un lâche. Si je fais à l'auteur des *Fleurs du Dom*^{***} l'honneur de parler ici de son absurde ouvrage, ce n'est certes pas pour avoir été personnellement touché. Mais comme le soi-disant M. Léo d'Arkai est un inconnu qui doit attendre sans doute, bien caché dans la foule, le résultat de ses exploits, certain personnage, désireux de paraître mieux informé que les autres, a fait courir le bruit que *Fleurs du Dom*^{***} sortait des bureaux de la rédaction de notre journal. C'est ce contre quoi je tiens à protester de la façon la plus énergique, et je veux dire que ni moi, ni j'espère, aucun de mes amis, n'a rien de commun avec un ou une Arkai – peu m'importe le sexe en cette matière. »

Panique à bord ! Dans le numéro suivant de *Nancy-Artiste*, daté du 22 mai, l'imprimeur J. Royer qui avait créé la jolie couverture en couleur de l'ouvrage faisait savoir que sa bonne foi avait été surprise car il en ignorait le contenu. Non seulement il refusait de tirer les nouvelles éditions qu'on lui avait demandées – preuve d'un certain succès alimenté, comme toujours, par le parfum du scandale – mais, en outre, il déposait auprès du bureau de bienfaisance de la ville de Nancy la somme de 140 francs, montant intégral de la facture qu'il avait touché pour l'impression de cette couverture.

L'association d'André Spire avec Louis Pillard allait être dénoncée par celui qui s'avancit comme le champion de ces demoiselles bafouées en un opuscule de quatre pages intitulé *Réponse aux Fleurs du Dom*⁷⁰⁸, signé par un certain Léon Tonnelier.

En épigraphe, on y pouvait découvrir cette amabilité :

« *L'un d'eux est fourbe et plat, sans l'ombre de génie,
Et traîne avec orgueil ses gros airs de dindons.* »

⁷⁰⁴ Volume 84 de Collection Poètes d'aujourd'hui, Seghers, 1962.

⁷⁰⁵ Il s'agit du poème intitulé *A Madame* qui introduisait le recueil.

⁷⁰⁶ Cité dans le site du Judaïsme d'Alsace et de Lorraine - <http://judaisme.sdv.fr/index.htm>.

⁷⁰⁷ Malheureusement, Marie-Brunette Spire nous a déclaré n'avoir trouvé aucune trace des liens qui unirent les deux jeunes hommes dans les papiers de son père.

⁷⁰⁸ Nancy, imprimerie centrale de l'Est, 1887. La cote de l'exemplaire de la BnF est : 8° Ye Pièce 1657.

L'autre non moins pédant s'enivre d'ironie.

Tel est le couple hargneux des vils rimeurs du Dom. »

Suivait un poème, pour tout dire assez médiocre, qui commençait ainsi :

« *C'est trop audacieux pour ne pas être infâme !*

Honte à qui bave ainsi sur l'honneur de la femme,

La vertu de la vierge et l'amour de l'enfant... »⁷⁰⁹

Le reste à l'avenant. Et le tout était adressé à "*MM. S., P. et Cie, Auteurs des Fleurs du Dom*". Il nous est aisé de démasquer le S de Spire et le P de Pillard. Léon Tonnelier était un jeune homme de vingt ans⁷¹⁰ qui avait borné ses humanités au niveau du certificat d'études, mais qui ambitionnait de se faire une place parmi les poètes du Parnasse. C'est à cette époque qu'il était monté à Paris pour rencontrer Leconte de Lisle. Il collabora à de nombreuses revues comme *La Grange Lorraine*, *La Pensée Française*, ou encore *Le Pays lorrain*, mais sa notoriété – qui ne fut pas négligeable – ne dépassa pas les limites de sa province natale. Il entretenait des liens d'amitié avec Paul Claudel, Emile Gallé ou encore René d'Avril⁷¹¹. Détail curieux, Léon Tonnelier était le fils d'un ferblantier, établi rue des Quatre-Eglises, dans le prolongement de la rue des Carmes, où le père de Pillard était lui-même installé comme ferblantier. Par conséquent, il ne fait aucun doute que Tonnelier et Pillard se connaissaient depuis l'enfance. Pour autant, ils n'étaient pas obligés de s'apprécier. C'était clairement Tonnelier et ses prétentions littéraires chez les Parnassiens édités par Lemerre, à l'enseigne de l'homme qui bêche, qui était visé dans la *huitième station d'Expiation*, intitulée *Littérature Gros et Détail* :

« ... *L'un de mes ennemis est l'un de mes intimes :*

Trompé par mon faux nom il s'attaque à mes rimes

Mais je dis : "Le petit Voltaire !" il pousse un cri...

J'ai beaucoup de talent ! c'est pas bon Riri chéri ?

L'autre – gagnant des sous – au métier d'honnête homme

Voudrait voler... la bêche au jardinier du Domme.

Fi ! coupons ces grands vers rampants ! Au champ d'honneur

Nous faisons la moisson – Léon ! – fais le glaneur ! – »⁷¹²

Après tout ce remue-ménage, Pillard d'Arkaï n'avait plus qu'à quitter définitivement Nancy ; ce qu'il fit. Dès le printemps 1888, on le retrouvait à Paris, échoué dans le marigot décadent. Comment avait-il fait la connaissance d'Anatole Baju, le directeur du *Décadent* ? Nous l'ignorons au juste. Le seul lien que l'on puisse établir passe par l'entremise de Louis Dumur⁷¹³. Nous savons que ce dernier et André Spire avaient tissé des liens d'amitié déjà au moins depuis le printemps 1886⁷¹⁴. Dumur avait collaboré précédemment à *Lutèce* et au *Scapin*, et il correspondait avec Baju depuis juin 1886. Tout en résidant à Saint-Pétersbourg, où il remplissait la charge de précepteur du grand-duc Michel,⁷¹⁵ il envoyait des poèmes au

⁷⁰⁹ *Op. cit.* p.3.

⁷¹⁰ Né à Nancy le 3 avril 1867, mort à Nancy en mai 1938.

⁷¹¹ Sur Léon Tonnelier, voir Daniel Jacques, *Les Poètes de l'Ecole de Nancy*, pp.106-121, Une Page à l'autre, Ludres, 1999.

⁷¹² *Op. cit.*, p.55. Est-il utile de rappeler que l'homme qui bêche était l'enseigne de la maison Lemerre ?

⁷¹³ Né le 5 janvier 1863 à Chougny (Vandoeuvres), près de Genève ; décédé le 28 mars 1933 à Neuilly-sur-Seine. Il fit partie de l'équipe de direction de *La Pléiade 2^e série* aux côtés de Pilate de Brinn'Gaubast à partir d'avril 1889 et de celle du *Mercur de France*, en janvier 1890, avec Alfred Vallette. La piste Rachilde n'est pas la bonne (cf. étude intitulée Pillard d'Arkaï, bandit des terres, in Léo d'Arkaï, Il***, Cynthia 3000, 2006), car celle-ci ne collaborait plus au *Décadent* à cette époque. De plus, Pillard ne la ménagea pas dans ses chroniques.

⁷¹⁴ Cf. Paul Jamati, Volume 84 de Collection Poètes d'aujourd'hui, Seghers, 1962, cité dans le site du Judaïsme d'Alsace et de Lorraine - <http://judaisme.sdv.fr/index.htm>.

⁷¹⁵ Cf. *Le Figaro* du 30 mars 1933.

Décadent.⁷¹⁶ Mis en relation épistolaire avec Pillard, il est possible qu'il lui conseillât d'entrer en contact avec Anatole Baju, alors grand coadjuteur de la décadence. Cela ne pouvait pas mieux tomber, car Pillard d'Arkaï avait sous le coude un curieux ouvrage qui allait séduire Baju et son éditeur, Léon Vanier. C'est donc ce dernier qui publia *Il**** au printemps 1888⁷¹⁷. Nous pouvons dater assez précisément l'accueil de Pillard d'Arkaï par les Décadents. Dans le n°8 -2^e série -3^e année (1^{er}-15 avril 1888) du *Décadent*, on peut lire, en effet, cette annonce :

« M. Léo d'Arkaï va publier prochainement *Il****, livre aussi étrange et curieux que son titre. »⁷¹⁸

C'est donc que ses contacts avec Vanier étaient déjà avancés. D'ailleurs, dès le numéro suivant⁷¹⁹, il signalait une *causerie littéraire* et son nom s'étalait au sommaire de la revue au papier jaune à côté de ceux de Paul Verlaine, Laurent Tailhade ou encore Ernest Raynaud. Dans la même livraison, on apprenait qu'*Il**** venait de paraître. Il est certain que cet ouvrage ne pouvait qu'enthousiasmer Baju et consorts. Ce fut certainement l'un des livres phares du *Décadisme* de la fin de la décennie 1880. Près d'un an après sa parution, Louis Villatte (Anatole Baju) ne cachait pas son admiration pour *Il**** qu'il considérait comme une dénonciation du naturalisme zolien :

« ...Ce livre lui a valu la réprobation universelle, n'a guère été compris que de lui et de deux ou trois de nos amis. Parodie implacable et suprême de l'orgie naturaliste, Il est la quintessence de ce que la littérature de M. Zola peut produire en exploitant tous les bas instincts, toutes les sales passions, Il est le couronnement logique, la conséquence rigoureuse de ce naturalisme si inconsciemment acclamé par la cohue imbécile des bourgeois qui se targuent de moralité. Il est la synthèse du Vice... »⁷²⁰

Enfin, il est intéressant de relever les épigraphes choisies par Léo d'Arkaï dans son livre, car elles témoignent des lectures de ce tout jeune littérateur : à côté des Goncourt, on trouve *La Litanie des pouacres*, parue en 1888, de son ami Boyer d'Agen⁷²¹, *Les Sœurs de Saïda*, nouvelle de Sacher-Masoch, publiée dans *La Nouvelle Revue* (tome 50, janvier-février 1888) et *La Décadence latine*⁷²² de Péladan.

Dès le n°10 (1^{er}-15 mai 1888), *Le Décadent* ajoutait au catalogue des livres distribués par la librairie Léon Vanier, *L'Expiation (sic)*, qui n'avait pourtant rien d'une œuvre décadente⁷²³ : cela montrait que Pillard avait été définitivement adoubé par le microcosme du quai Saint-Michel. Sur la dernière page de couverture d'*Il****, l'éditeur Vanier annonçait parmi les prochaines parutions des *œuvres décadentes*, à côté de *Parallèlement* de Verlaine et des *Chairs profanes* d'Ernest Raynaud :

« Léo d'Arkaï : - *Berthe de Sodome (roman)*⁷²⁴
- *Kardec hybride (étude spirite)*

⁷¹⁶ Le premier fut publié dans le n°6 2e série -3e année (1^{er}-15 mars 1888).

⁷¹⁷ Les éditions Cynthia 3000 en ont donné une réédition en 2006. On peut également le lire sur Gallica.

⁷¹⁸ Pour autant, on trouve à la BnF (cote : Z Barrès 15327), un exemplaire de ce titre avec un envoi à Maurice Barrès, daté de " Nancy, novembre 1887" avec ces mots d'une écriture tarabiscotée : " A. M. Maurice Barrès que j'admire et que j'aimerais ". Précisons que l'auteur de *La Colline inspirée* ne poussa pas la curiosité jusqu'à couper les pages de l'ouvrage au-delà de la vingtième. L'intérêt qu'eut Pillard à antidater son livre nous échappe encore.

⁷¹⁹ N°9 -2e série -3e année (15-30 avril 1888).

⁷²⁰ *Le Décadent* du 15 au 31 janvier 1889, p.29.

⁷²¹ Rappelons qu'en 1889, Marie Paule Courbe exposait un buste de Boyer d'Agen au Salon (cf. le chapitre *Sur la toile et sous le ciseau*).

⁷²² *La Décadence latine, éthopée. I. Le Vice suprême*. Préface de J. Barbey d'Aurevilly, Paris, A. Laurent, 1886.

⁷²³ Mais, comme le reconnaissait Baju, lui-même, dans *L'Ecole Décadente*, le recrutement était peu sélectif : « ... La marche littéraire du *Décadent* n'a guère varié, quoique nous ayons accepté comme collaborateurs des hommes qui ne représentaient nullement l'idée décadente. Nous avons été larges : nous avons convié tout le monde... ». (*Op.cit.*, p.16., Vanier, 1887)

⁷²⁴ A rapprocher évidemment de *Sodome* d'Henri d'Argis qui parut la même année chez le fameux Piaget.

- *Le salon des Méprisants (critique d'art)* »

Inutile de préciser que ces titres restèrent à l'état de projet. Ils ont toutefois l'avantage de nous indiquer les centres d'intérêt du jeune Pillard. Mais, pour faire bonne mesure, Vanier mettait également à son catalogue de libraire des *œuvres antidécadentes* (sic) :

« *Yée Koua Hao Che Ti Jenn ou la France sale (satire chinoise traduite par Léo d'Arkaï)*

E. Lefranc – Une maladie littéraire : les Décadents

Mary Say – L'éphèbe en jupes (roman)

G. d'Estoc - La bande à Virgile (roman)

H. Ollivier – Les maudits et les décadents (pamphlet) »

Les livres de Lefranc et Ollivier devaient être édités par A. Dupret, sis 3, rue de Médecis⁷²⁵. Si celui de Lefranc – quoique introuvable aujourd'hui - semble avoir pu atteindre les devantures des librairies, nous n'avons pas la même certitude pour celui d'Ollivier. Mary Say semble être un pur fantôme, tout comme la prétendue traduction chinoise de Pillard qui, à cette époque, suivait des cours à l'École des Langues orientales. Il entendait donc jouer dans les deux camps : les décadents et les anti-décadents. Evidemment jouer était le mot, puisque tous les spécialistes de ce microcosme littéraire savent parfaitement qu'aucun de ces gendelettes – à part Bajou, peut-être - ne se prenait alors vraiment au sérieux. Il reste, pour nous, l'intérêt de trouver ici, dès 1888, G. d'Estoc associée dans cette liste à Pillard. Était-elle consentante pour y figurer ? Avait-elle vraiment cet ouvrage en préparation ? Sans doute cela dut l'amuser, au moins au début, de se retrouver dans ce milieu de jeunes littérateurs où avait déambulé également son ennemie Rachilde. Pour ce qui est de *La Bande à Virgile*, nous pensons que Marie Paule Courbe fut alors trop absorbée par le combat féministe pour donner suite à ce projet. Au total, sous la signature de Léo d'Arkaï ou sous celle de L.J. Pillard, ou encore sous celle de Pillard d'Arkaï, Louis Pillard laissa dix contributions au *Décadent*, depuis le n° 9 (15-30 avril 1888) et le n°30 (1^{er}- 15 mars 1889), essentiellement sous la forme de chronique ou de fantaisie littéraire. Son compagnonnage avec les Décadents aura donc duré près d'une année et s'il ne perdura guère davantage, c'est que la revue expira au mois de mai 1889. Avouons-le tout de go : nous sommes admiratifs devant la qualité de ces chroniques : le style est étincelant, l'auteur plein de fougue et de fantaisie. Il n'est guère étonnant qu'André Spire ait été subjugué par ce jeune homme qui n'avait pas encore vingt ans ! Certes, il évoquait des faits que ses contemporains pouvaient aisément reconnaître. Mais aujourd'hui, bon nombre de sous-entendus ne nous sont pas accessibles. Nous ne pouvons ici nous lancer dans une analyse détaillée de ces chroniques ; cependant il n'est pas inutile de révéler certaines de ses admirations et quelques inimitiés notables. Parmi les élus : les anciens, ses maîtres, Huysmans, Goncourt, Mallarmé⁷²⁶ ; les jeunes, Gustave Kahn des *Palais Nomades* et Ernest Raynaud de *Chairs Profanes*. Ajoutons également Jean Ajalbert et Charles Vignier. Gyp qui l'avait dédaigné, n'était plus en odeur de sainteté : elle était accusée d'écrire pour *les gommeux provinciaux*⁷²⁷. Parmi les autres victimes, on relevait dans le n° 28 (1^{er}-15 février 1889), la revue *La Cravache*, accusée d'être financée par l'Allemagne⁷²⁸, et *La Revue Indépendante* d'Edouard Dujardin associé à Gustave Kahn – apparemment tombé

⁷²⁵ L'activité éditoriale de Dupret, par ailleurs administrateur de la *Revue d'Art Dramatique*, est concentrée sur les années 1886-1888. Il avait alors lancé une collection bleue à un franc, dite *collection-bijou*, dans laquelle il publia notamment *Huit jours chez M. Renan* de Maurice Barrès, *Nos Poètes* de Jules Tellier et plusieurs ouvrages de Léon Durocher.

⁷²⁶ Il semble avoir assisté aux mardis. Cf. *Le Décadent* n°28 (1^{er}-15 février 1889).

⁷²⁷ *Le Décadent* n°12 (1^{er}-15 juin 1888).

en disgrâce-, Maurice Barrès et *la Boulange (sic)*, enfin la théorie de l'Art pour l'Art, dénoncée comme mal absolu. C'était Henry Fouquier qui faisait les frais de sa chronique dans le n° 30 (1^{er} -15 mars 1889). Edouard Dubus, comme nous le verrons ultérieurement, n'était pas de ses amis. Dans un texte intitulé *Joyeux Devis*, paru dans le n°22 (1^{er}-15 novembre 1888), il faisait dire à la maîtresse de ce dernier, Elias⁷²⁹, dite ici *Elias des Batignolles*, que son *Don Juan* ne lisait des livres que leur titre et leur table des matières. Mais il semble s'être particulièrement défoulé sur Maupassant et Rachilde. A une époque où il fréquentait Marie Paule Courbe – cela n'était sûrement pas l'effet du hasard. Ainsi, dans le n°15 (15-31 juillet 1888), il accusait Maupassant qui venait de publier une nouvelle édition de *Clair de Lune* chez Ollendorff, d'être un plagiaire notoire. Il prenait notamment comme exemple un poème de *La Chanson des Gueux* de Richepin - *Le Merle à la Glu* – que Maupassant aurait plagié dans son recueil *Des Vers avec Les Oies Sauvages*. C'était là pure mauvaise foi car les deux pièces ne se ressemblaient en rien. Personne n'était donc allé vérifier au *Décadent*. Quant à *Clair de Lune* qu'il éreintait littéralement, accusant l'auteur de *Bel-Ami* de se prêter à de *l'exploitation commerciale* avec ses ouvrages, il se livrait là à ce qu'on appellerait aujourd'hui du *Maupassant bashing*, très prisé chez les littérateurs d'alors. Souvenons-nous des vers célèbres de Laurent Tailhade :

« Bourget, Maupassant et Loti
Se trouvent dans toutes les gares. »⁷³⁰

Nous avons dit dans un précédent chapitre⁷³¹ que Pillard était probablement renseigné par Marie-Paule Courbe sur Maupassant et il se peut bien qu'il ait été en service commandé lorsqu'il s'en prenait à l'ancien amant de cette dernière. C'était aussi certainement le cas avec Rachilde. Ainsi, la *Fantaisie littéraire* que publia Pillard dans le n°13 (15-30 juin 1888) du *Décadent* fut en grande partie consacrée à démolir l'héroïne de *La Vierge-Réclame*.

« ...Apparue jadis, à l'immense joie du cabaretier Salis, dans le champ des lunettes des Sarcey en formation, elle éblouit, un temps, le quart de monde pour qui elle fut visible mais maintenant, autour d'elle, plus personne ne tourne – ses satellites arrêtés par un Josué (sic) de prétoire⁷³² ou attirés dans l'atmosphère de voisines à plus grosses attractions et sa topographie établie par de jeunes astronomes⁷³³. Cet âge est sans pudeur... »

Il reprenait plus loin procédant par allusions, dont la plupart nous dépassent aujourd'hui :

« ...Et vainement monté au sixième...ciel, Jean Lorrain s'inquiète : au Vernissage de l'Industrie, il n'a pas vu Rachilde – ce n'est pas à cause d'une demoiselle qui s'est fait peindre par Louise Abbéma pour faire plaindre Joséphin Péladan⁷³⁴... Au grand prix de la Ville, il n'a pas vu Rachilde – ce n'est pas à cause d'une dame promise de bonsoirs, de pesage et de coups de cravache⁷³⁵... Aux garden-parties du Courrier Français, il

⁷²⁸ *La Cravache parisienne. Journal littéraire, artistique et financier*, paraissant le samedi. 9, cour des Miracles, Paris. Elle était alors dirigée par Georges Lecomte. A noter qu'un(e) certain(e) Estoc y avait laissé sa signature en janvier 1887.

⁷²⁹ Cf. Lettre de Mme Kahn à Jehan Rictus, s.d., BnF, Naf 24562, fol.346.

⁷³⁰ Poème intitulé *Article de commerce*, publié dans le numéro d'août 1890 du *Mercure de France* ; repris dans *Au Pays du Mufle*.

⁷³¹ Cf. le chapitre intitulé *La Maupassante aux cent soucis*.

⁷³² Alfred Vallette qu'elle épousa l'année suivante, le 12 juin 1889.

⁷³³ Allusion à l'amitié de Rachilde avec Camille Flammarion qui fut son témoin de mariage.

⁷³⁴ Il s'agit du *portrait de Mlle Saryta* que Louise Abbéma avait alors exposé au palais des Champs-Élysées. Nièce de Sarah Bernhardt, Mlle Saryta était également une artiste dramatique. Cette huile sur toile fut adjugée 14 500 euros le 28 septembre 2013 à la salle des ventes de Vichy par maîtres Guy et Etienne Laurent, commissaires-priseurs.

⁷³⁵ Comment ne pas deviner qu'il s'agit de Marie-Paule Courbe ?

*n'a pas vu Rachilde – ce n'est pas à cause d'un enfant*⁷³⁶ ...*Et Jean Lorrain, sans l'avoir jamais été, reste stupide... »*

Cet article "*désagréable*" avait fortement déplu à Rachilde qui s'en ouvrit auprès d'Anatole Baju. Mais celui-ci déclina toute responsabilité en se défaussant sur Pillard d'Arkaï, "*seul responsable des opinions qu'il émet[tait]*".⁷³⁷

La référence faite aux rapports troublés entre Joséphin Péladan et Louise Abbéma trouvait probablement son explication autour du cercle intitulé *L'Oillet blanc*, club exclusivement féminin à la base, fondé par l'artiste étampoise. En effet, cette dernière avait tout de même sollicité deux hommes de ses amis pour en devenir membre : tandis que Jean Lorrain avait décliné l'invitation, Péladan s'était empressé d'investir les lieux⁷³⁸. P.-B. Gheusi a laissé un témoignage assez éclairant des turpitudes de celle qui *savait être la plus aimable des camarades pour les gens de lettres qui la fréquentaient*⁷³⁹. Sans pouvoir en apporter la preuve, nous pensons que Marie-Paule Courbe, qui avait déjà égratigné Louise Abbéma dans *La Vierge-Réclame*, avait dû, sinon être membre elle-même, du moins connaître quelques adhérentes de ce saphique cercle. C'est ce groupe qui inspira peu après Péladan pour son roman *La Gynandre* paru en 1891. Il apparaît donc comme certain que Pillard d'Arkaï servait encore de bras armé à Marie-Paule Courbe au début de l'année 1889. Las, le mouvement décadent allait expirer avec sa revue au printemps de cette année-là. La plupart de ses rédacteurs ne tardèrent pas à trouver de nouvelles chapelles où fourbir leurs plumes, au sein de revues qui allaient jouer un rôle fondamental dans la vie littéraire fin de siècle. Ce furent, dans l'ordre d'apparition chronologique : *La Plume* (avril 1889), *Le Mercure de France* (janvier 1890), *L'Ermitage* (juillet 1890) et *La Revue Blanche* (octobre 1891). Le jeune Pillard d'Arkaï, débutant prometteur et tonitruant, ne survécut pas – littérairement parlant – à cette barrière de corail que constitua le début de la décennie 1890. A la fin de l'été 1889, on le retrouva naviguant, sans grande conviction, dans les eaux troubles du boulangisme. Ce fut dans ces circonstances qu'il fut chargé par Charles Lalou, le directeur du quotidien boulangiste *La France*, de la publication d'une brochure retraçant l'historique de tous les emprisonnés pour délit d'opinion dans la célèbre prison située rue de la Clef. L'ouvrage s'intitulait *Pélagie la Sainte*, du nom de la maison de détention. Il parut en septembre 1889. Devant le caractère hétéroclite du choix des collaborateurs, Pillard d'Arkaï s'était obligé à publier un avertissement qui éclairait le lecteur :

« ...On remarquera que la rédaction de cette publication est des plus hétérogènes ; les nombreux écrivains politiques et littéraires dont nous nous sommes faits honneur d'insérer les vers ou la prose, sont réputés, avec raison, avoir comme hommes et comme auteurs les caractères et les opinions les plus dissemblables... »

Il ajoutait que cette brochure devait en effet fédérer tous ceux qui sont attachés à la liberté de s'exprimer, de quelque camp qu'ils vinssent.

« ... Pour notre part, nous serions très heureux...si nous avons pu ... être agréables au public ...et surtout si nous étions assurés qu'il gardera de ce recueil un enseignement et qu'au fond de sa conscience, restera une protestation contre les condamnations toujours iniques qui frappent indistinctement dans tous les partis, ceux qui parlent et ceux qui écrivent. »

⁷³⁶ Cela fait référence au bal du *Courrier Français* qui avait eu lieu le 15 juin 1888 à l'Elysée-Montmartre. Jules Roques avait imposé un thème costumé : les invités devaient venir habillés en enfants de moins de douze ans. Cf. *Le Courrier Français* du 10 juin 1888, p.2.

⁷³⁷ *Le Décadent* n°15 (15-31 juillet 1888), p.16.

⁷³⁸ Cf. Christophe Beaufils, *Joséphine Péladan*, Jérôme Millon, Grenoble, 1993, pp.108-109.

⁷³⁹ Cf. P.-B. Gheusi, *Cinquante Ans de Paris*, tome 2, *Leurs Femmes*, Plon, 1940, pp.232-233.

Et de fait, on y relevait des signatures de personnalités de bords souvent opposés, pour la plupart anciens pensionnaires de Sainte-Pélagie. A côté des antiboulangistes Arthur Ranc et Camille Dreyfus, on trouvait les boulangistes Henri Rochefort et Paul Adam, les anarchistes Alphonse Bal, Edouard Devertus et Louise Michel, le socialiste Eugène Odin, l'anticléricale Charles Gilbert-Martin, le monarchiste Simon Boubée ... Proche de Léon Cladel, de Boyer d'Agen et d'Anatole Baju – qui usait à nouveau ici du pseudonyme de Raoul Vague – il avait obtenu d'eux une collaboration. Mais le plus étonnant était la présence d'un texte de Rachilde qui nous révélait le rapprochement opéré par Pillard d'Arkaï en direction du camp ennemi. A l'en croire, il aurait alors secrètement espéré les faveurs de celle-ci⁷⁴⁰. On pouvait également lire un poème de Tailhade, féal de la grande rivale de Marie-Paule Courbe, dédié à "*Louis-Léo Pillard d'Arkaï*".⁷⁴¹ Vraisemblablement, une rupture s'était amorcée : elle n'allait guère durer. Durant ce temps, Marie-Paule Courbe se lançait, comme nous l'avons vu, dans la bataille féministe, tandis que Pillard d'Arkaï tentait, avec quelque difficulté, de se faire une place dans la presse parisienne.

⁷⁴⁰ « Notre plus hypocrite écri...vaine...vexée d'un livre de Mme d'Estoc, se vengea en lui enlevant mon amitié. Mis en demeure d'opter entre Madame qui ne me laissait rien à espérer et la demoiselle qui ...se présentait...je fis...parbleu ! ce qu'on fait à 20 ans... » Cf. *Journal des Interviews* du 4 au 10 août 1892, p.2, col.2. Mariée en juin 1889 avec Vallette, Rachilde ne dut pourtant pas laisser longtemps quelque espérance à Pillard.

⁷⁴¹ *Quatorzain d'été*. Il sera repris sous le titre *Rue de la Clef* dans *Au Pays du Mufle*, 1891, sans la dédicace.

CHAPITRE 10 -

En attendant Foyot

L'aventure du *Décadent* amena Marie-Paule Courbe à croiser de nouveau le fer avec le milieu qui gravitait autour de Rachilde. C'est ainsi qu'en septembre 1888, elle allait s'en prendre vivement à l'un des fidèles compagnons de l'auteur de *Monsieur Vénus* : Laurent Tailhade. Nous avons, jadis, narré dans le détail l'histoire des rapports orageux entre la sculptrice et le polémiste dans un chapitre intitulé "*Mme d'Estoc assez forte en gueule*", faisant partie de la biographie consacrée à Laurent Tailhade⁷⁴². Nous tâcherons donc ici d'alléger au possible les risques de répétition en apportant de nouveaux éclairages à ces relations ; notamment en établissant un parallèle dans le cadre de l'hostilité que Marie-Paule Courbe nourrissait à l'encontre d'Elisabeth Kahn et de Laurent Tailhade.

Tout commença au détour d'un article consacré à Charles Cros, paru dans *Le Décadent* (n°18) du 1^{er} au 15 septembre 1888, par une simple mention du pseudonyme de Marie-Paule Courbe, à la fin d'une digression concernant Marie Krysinska.

« ...*Au demeurant, une excellente fille*⁷⁴³, moins sotté que Mme Adam et qui suffisait aux rêveries passionnelles d'une génération ignorant encore Mlle Rachilde et Mme G. d'Estoc... »

A première vue, on pouvait penser que celle qui était fondée à se plaindre était Juliette Adam, mais c'était le fait d'être mise au même rang que Rachilde et Marie Krysinska⁷⁴⁴ qui avait indigné Marie-Paule Courbe. Il faut dire que la poétesse polonaise avait particulièrement été calomniée plus haut dans l'article. La qualifiant de *Célimène de brasserie*, Tailhade exécutait un portrait qui aurait au moins mérité l'envoi d'une paire de témoins :

« ...*On prétendait que des appétits de goule la poussaient à la chair fraîche des jouvenceaux littéraires, et que bien peu des artistes d'aujourd'hui connus esquivaient la confirmation de ses embrassements. Ses mercredis réunissaient dans un troisième de la rue Monge tout ce qui s'exerçait dans le soin de parfiler les syllabes et maint adolescent briguaît la faveur d'être mûri par elle... »*

C'était donc cette association avec ces personnes qui avait indigné Marie-Paule Courbe. Aussi avait-elle expédié une lettre pleine de fureur à Tailhade. Si nous ne connaissons pas la teneur de cette missive, du moins pouvons-nous nous en faire une idée grâce à la réponse qu'elle suscita de la part de son détracteur dans le numéro suivant du *Décadent*.

« *Paris, le 12 septembre 1888*

Madame,

J'ai reçu par les soins de Monsieur Baju les invectives épistolaires de quoi vous me daignâtes régaler. Encore que votre message soit d'un air à m'exempter de toute réplique, je sais trop mes devoirs pour ne vous fournir point les éclaircissements que vous semblez désirer. Vous vous plaignez non sans quelque imprévu, de ce que... j'ai accolé votre nom à celui de Mme Rachilde pour laquelle flétrir vous évacuez des qualificatifs en usage à la Halle aux poissons. Souffrez que je vous die que je ne fus pas le premier auteur d'une action si noire. Avez-vous oublié, malgré sa date récente, votre roman à clef : La Vierge-Réclame où, sous couleur de châtement, vous souleviez d'une main experte le peu de feuilles de vigne gardé par l'auteur de Monsieur Vénus ? " Vous

⁷⁴² Cf. Laurent Tailhade ou de la provocation considérée comme un art de vivre, pp.255-270.

⁷⁴³ Il s'agissait de Marie Krysinska.

⁷⁴⁴ Marie Krysinska, née à Varsovie le 22 janvier 1857 ; décédée à Paris XVIIe le 16 octobre 1908. Pianiste et poétesse. Elle fit partie des Hydropathes, des Zutistes, puis des Jemenfoutistes. Elle fréquenta le Chat Noir et collabora à de nombreuses revues littéraires, comme *Le Capitain*, en même temps que Rachilde, *La Revue Indépendante* ou encore la *Revue de Paris et de Saint-Petersbourg*. Elle fut la compagne de Léo Goudeau (1852-1887), alias Léo Montancey, le frère d'Emile Goudeau. Le 1^{er} octobre 1885, elle épousa le peintre et lithographe Georges Bellenger (1847-1915). Elle disputa à Gustave Kahn la primauté de l'introduction du vers libre dans la poésie.

n'écoutez pas de pornographie" et, comme vous l'affirmez, je ne demande pas mieux que de le croire. Je doute, cependant, que le délicieux ouvrage ci-dessus nommé puisse trouver place dans la bibliothèque du Sacré Cœur et que les vignettes de M. Fernand Fau l'illustrateur du *Dr Armstrong*⁷⁴⁵ passent aisément par des images de sainteté... Vous m'incriminez en outre pour ce que j'ai trahi (bien involontairement, je vous l'assure) le secret de votre sexe en faisant précéder votre pseudonyme d'un "madame" révélateur. D'où cette ire et des cris de Vestale outragée. Entre nous la chose me semble tirée, furieusement. [...] Le respect que j'ai de moi interdit que je touche aux malpropretés qui couronnent votre missive. Ce sont là des commérages bordéliers dont les gens de ma sorte ne prennent souci qu'autant qu'ils les défèrent à la police correctionnelle. Quant à l'ordre que vous m'intimez de n'écrire plus votre nom en tel lieu qui bon me semblera, vous daignerez avoir pour agréable que je me dispense d'y souscrire. Votre personne littéraire appartient à la critique dont les sourires ou les amertumes furent sollicités par vous, à dater du jour où vous donnâtes vos premières lignes à la publicité. Au demeurant, sachez que je me tiens fort à la disposition de ceux de vos amis qui seraient d'humeur à se porter garants des injures que vous m'écrivîtes. J'eusse préféré même engager ainsi la querelle qu'il vous plait soulever contre moi, ayant plus de goût pour froter les oreilles aux malotrus que pour redresser l'inconvenance des bas-bleus [...] »⁷⁴⁶

Ainsi, Tailhade avait-il lu *La Vierge-Réclame* et l'on comprenait à demi-mot qu'il prenait plutôt le parti de Rachilde que, par ailleurs il fréquentait depuis plusieurs années. De son côté, Marie-Paule Courbe avait apparemment fait mention dans sa lettre de rumeurs ("*les commérages bordéliers*") qui devaient toucher les mœurs... élastiques du futur auteur du *Pays du Mufle*. Étonnamment, ce dernier se plaignit auprès d'un ami d'avoir eu la malheureuse idée de croiser, par voie de presse interposée, le chemin de cette virago qui n'avait pas l'intention de le laisser tranquille :

« ...Avez-vous lu les récents journaux à Bajou tout pleins d'une querelle que j'ai avec une certaine Madame G. d'Estoc assez forte en gueule et qui a eu la fantaisie bizarre de jeter à ma tête ses fureurs. Cela m'exaspère de ne pouvoir vivre en paix et qu'un inoffensif tel que moi puisse être en proie aux bas-bleus attaquées (sic) d'hystérie... »⁷⁴⁷

Que Tailhade se dépeignît alors comme un *inoffensif* peut prêter à sourire lorsque l'on considère le tableau de chasse qu'il fit par la suite des mufles et autres groins de ses contemporains... L'incident eût pu être ici clos, mais elle expédia une seconde lettre incendiaire à la rédaction du *Décadent* qui refusa de la publier, donnant comme prétexte que sa missive "*au lieu d'être rectificative [était] une kyrielle d'injures à l'adresse de personnes absolument étrangères au débat*".⁷⁴⁸ Du coup, Tailhade s'était mis en devoir de rédiger une nouvelle épître, mais Bajou préféra ne pas envenimer la situation en n'insérant pas ce courrier :

« ...Ma seconde lettre à Mme d'Estoc ne paraîtra pas avant les calendes grecques. Bajou qui n'est pas, à proprement parler, une âme romaine et qui serait digne pour le courage, d'être né en notre beau pays, a si bien embrouillé les choses que la d'Estoc ni moi n'en pouvons tirer satisfaction. Ai-je besoin de te dire, qu'ainsi qu'il arrive toujours en des cas pareils, la chèvre et le chou seront également furieux contre lui... »⁷⁴⁹

Il ne croyait pas si bien dire, car piquée au vif, Marie-Paule Courbe décida d'assigner en justice Bajou pour ne pas avoir publié sa lettre rectificative et Tailhade dont elle jugeait la lettre du 12 septembre diffamatoire. Le 27 février 1889, la IX^e chambre correctionnelle jugea que le délit de diffamation n'était pas établi et elle condamna la plaignante aux dépens⁷⁵⁰. Celle-ci fit aussitôt appel, parvint à faire reconnaître au moins la diffamation ; ce qui entraîna la

⁷⁴⁵ Fernand Fau avait, en effet, illustré *L'Économie de l'amour* de John Armstrong, en 1886, ouvrage édité par la Librairie des économistes en amour, autrement dit Monnier.

⁷⁴⁶ *Le Décadent* (n°19) du 15 au 30 septembre 1888, pp.14-15.

⁷⁴⁷ Lettre de Laurent Tailhade à Paul Fuchs du 6 octobre 1888, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, MNR alpha 1215 (Legs Mondor), citée in Gilles Picq, *Laurent Tailhade ou De la provocation considérée comme un art de vivre*, Maisonneuve et Larose, 2001, p.256.

⁷⁴⁸ *Le Décadent* (n°24) du 1er au 15 décembre 1888, p.15.

⁷⁴⁹ Citée in Laurent Tailhade, *Lettres à sa mère*, Van den Berg et Enlart, 1926, pp.177-178.

condamnation de Baju et Tailhade à 125 francs d'amende et – les gazettes ne le disent pas – ouvrit probablement à des droits de dommages et intérêts. *La Justice* du 8 août 1889 nous apprend que la Cour de Cassation rejeta leur pourvoi et confirma le jugement d'appel. L'histoire retint que Tailhade ne paya pas et que notre Xanthippe le poursuivit jusqu'à obtenir une contrainte par corps qui le mena tout droit à la prison de Sainte-Pélagie le 13 mai 1890. Il en sortit quatre jours plus tard après avoir payé sa dette. A la même époque, Pillard d'Arkaï emménagea au n°9, rue du Mont-Dore, dans le XVII^e arrondissement, c'est-à-dire à un jet de pierre de la rue Caroline, où vivait Marie-Paule Courbe, au n°2. Rachilde s'étant mariée entre temps, Pillard résolut de se réconcilier avec sa compatriote et, pour se faire pardonner, il proposa de lui consacrer tout ou partie d'un numéro dans son *Journal des Interviews* le 1^{er} avril 1891. Ce numéro, que nous avons déjà évoqué ici, est aujourd'hui introuvable. Néanmoins, nous en avons une connaissance partielle grâce aux extraits publiés par Pierre Borel⁷⁵¹ et aux allusions relevées dans le *Journal des Interviews* du 4 août 1892. Malheureusement, le passage qui motiva les poursuites judiciaires entamées par les époux Kahn⁷⁵² contre Louis Pillard et Marie-Paule Courbe nous est inconnu⁷⁵³. Nous en sommes donc réduits à opérer une reconstitution des événements à partir des rares indices subsistant. Il est certain qu'après Rachilde, Elisabeth Dayre, future épouse de Gustave Kahn, était devenue la bête noire de la sculptrice. Quel genre de déclarations cette dernière avait-elle pu faire à son propos ? Pour tenter d'éclaircir les circonstances de cette animosité, il nous faut revenir sur la personnalité de celle qui était née le 29 avril 1860, à Marseille, sous le nom d'Elisa-Rose Dayre. A 17 ans seulement, elle avait épousé un certain Alphonse Millon, employé au Ministère de la Guerre, de 13 ans son aîné. Une fille, Lucienne était née de cette union le 13 juillet 1880⁷⁵⁴, mais très vite le ménage partit à vau-l'eau. Au moment de leur divorce - prononcé à la requête de M. Millon-, en mars 1887, les époux étaient déjà séparés. Elisabeth Dayre habitait 6, rue Tardieu, à Montmartre, où elle exerçait la lucrative profession de peintre sur éventails. C'est à cette époque qu'elle se mit à suivre des cours au Collège de France, y rencontrant des étudiants qui l'amènèrent à fréquenter la bohème littéraire. Assez vite, cette très jolie jeune femme multiplia les conquêtes masculines. Jean Ajalbert raconte qu'il n'était pas rare qu'elle donnât rendez-vous à la même heure, dans le même café à plusieurs soupirants, "*tandis qu'elle déjeunait ailleurs, ou avec son amant en titre*".⁷⁵⁵ Le céladon en question n'était autre que Paul Roux – Saint-Pol-Roux en devenir, comme elle, originaire de Marseille, - qu'elle avait rencontré vers 1885⁷⁵⁶ et qui était le parrain de sa fille. Tout cela se passait, tandis qu'un petit groupe de littérateurs, parmi lesquels on trouvait, outre Paul Roux, Pierre Quillard, Jean Ajalbert, Ephraïm Mikhaël, et Rodolphe Darzens, le futur

⁷⁵⁰ *Gil Blas* du 4 mars 1889 évoqua à demi-mots cette affaire, en page 3, en citant plus longuement une lettre - dont l'auteur était manifestement Marie-Paule et la destinataire Rachilde - qui avait déjà été partiellement publiée par Rodolphe Darzens dans le numéro de décembre 1887 de *La Jeune France*.

⁷⁵¹ *Op.cit.*, pp.40-45. Pierre Borel avait donc entre les mains ce précieux document. Malheureusement, Hélène Viborel, le fille de Pierre Borel, nous assura par courrier, en 1988, qu'il ne détenait plus aucun papier de son père. Elle ne nous fournit aucune piste de recherche.

⁷⁵² Pillard reçut l'assignation des Kahn le 30 juin 1891.

⁷⁵³ Paul-Henri Bourrelier parle d'*agression antisémite* perpétrée par Pillard d'Arkaï et Marie-Paule Courbe à l'encontre des époux Kahn. Sans nier l'antisémitisme latent indissociable de l'air du temps de l'époque, rien ne nous permet d'affirmer que Marie-Paule Courbe était perméable à ces thèses. Cf. Paul-Henri Bourrelier, *La Revue Blanche*, Fayard, 2007, p.176.

⁷⁵⁴ Etat-civil de Levallois-Perret. Celle-ci épousa en 1908 l'écrivain Frédéric Boutet (1874-1941).

⁷⁵⁵ Jean Ajalbert, *Mémoires en vrac*, pp.347-348. Elisabeth Dayre est évoquée sous le nom de Marie-Emilie.

⁷⁵⁶ Sur la rencontre Paul Roux- Elisabeth Dayre, cf. Mikaël Lugan, *Le Poète et la Chate* [sic], in *Le Frisson esthétique*, n°10, pp.24-28. Ayant retrouvé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, trois poèmes de Paul Roux datés de novembre 1885 et dédiés à Elisabeth Dayre, ici nommée "*Lyse d'Arles*", il fait remonter leur relation à quelques semaines, voire quelques mois.

directeur, étaient en train de lancer une nouvelle revue littéraire, *La Pléiade*, en mars 1886. Les prétendants faisaient assaut de déclaration d'amour sous la forme d'envois à la belle.⁷⁵⁷ Si l'on en croit Philippe Oriol, la vie avec celle qui était surnommée la *petite anthologie*⁷⁵⁸, en raison de son goût consommé des poètes, n'était pas un long fleuve tranquille :

« ...Ephraïm Mikhaël sera l'amant d'Elisabeth. Rodolphe Darzens aussi, qui faillit, en août 1886, se battre avec Paul Roux, quand le futur Magnifique apprit que sa maîtresse était chez l'Autre. Le duel n'eut pas lieu mais tout ne s'arrangea pas pour autant... Certes, les deux hommes restaient sinon amis, du moins en relation, mais la belle continuait de voir Darzens...et commençait de fréquenter Moréas. Cela, Darzens l'apprit, en mars 1887, de la plume de Villiers de l'Isle-Adam. Le duel semblait inévitable. Il n'eut pas lieu pour le plus grand bonheur d'Elisabeth Roux qui avait demandé, signant de ce nom sa lettre, à Villiers d'user de son influence auprès du Russe pour qu'il n'embrochât pas le Grec⁷⁵⁹. Ils se battront quand même en mai, puis en août 1888⁷⁶⁰. A la fin de l'année, Darzens eut un nouveau duel, avec Julien Leclercq, cette fois, et toujours à propos d'Elisabeth⁷⁶¹. Puis à nouveau avec le même en décembre 1890... »⁷⁶²

A cette époque, elle se faisait donc connaître sous le nom de Madame Roux et nombreux étaient ceux qui pensaient le mariage effectif. Jehan Rictus, dans son *Journal*, était même un peu plus précis :

« ...Elisabeth Elle est capable de tout..., mariée, divorcée, collée, remariée, elle a passé son existence à cocufier les uns et les autres, à faire battre entre eux les amants – et à broder doucement sur le tout avec quelques tribades et de notoires pédérastes de Paris... »⁷⁶³

Il récidiva de façon plus crue le 2 novembre 1899 :

« ... Elle qui se prostituait à Saint-Pol-Roux tout en couchant avec Darzens, Moréas etc. etc. De plus lesbienne elle couchait avec Jeanne [sic] d'Estoc (Mme Paul Parent Desbarres) ... »⁷⁶⁴

Bien qu'ayant acquis la réputation bien méritée de langue de vipère, Rictus s'était néanmoins trouvé au cœur des événements. Il allait un peu plus loin qu'Ajalbert en évoquant les penchants saphiques d'Elisabeth Dayre et en nous fournissant la raison de la haine de Marie-Paule Courbe à son encontre : ces deux femmes avaient été amantes et la peintresse sur éventail avait fini par quitter la sculptrice. L'épouvantable renommée qui précédait Elisabeth Dayre fut la cause de l'opposition du père de Gustave Kahn au mariage de son fils avec celle-ci le 27 février 1890 à la mairie du VIII^e arrondissement⁷⁶⁵. Tout ce développement peut, à

⁷⁵⁷ N° d'avril 1886, *Vers l'Oubli*, par Rodolphe Darzens, à "Madame Elisabeth Dayre". N° de novembre 1886, *Sur le cadavre d'un Petit Savoyard*, par Paul Roux, à "Mme Elisabeth Dayre".

⁷⁵⁸ Cf. Mikaël Lugan, *op.cit.*, p.23.

⁷⁵⁹ Rodolphe Darzens était né à Moscou le 1^{er} avril 1865, tandis que Moréas était natif d'Athènes le 15 avril 1856.

⁷⁶⁰ Un premier duel eut lieu, en effet, le 20 mai 1888, où Moréas perdit son sang-froid en se servant de sa main gauche pour arrêter une riposte de son adversaire durant l'échange. Un second se déroula le 7 août suivant : il dura plus d'une heure et se termina à l'avantage de Moréas. Concernant la première rencontre, Ajalbert notait à propos d'Elisabeth Dayre : « La veille du duel, Darzens avait eu sa visite jusqu'à minuit, où elle avait dû rentrer chez elle, pour en sortir à six heures du matin, et courir chez Moréas... » (*Op.cit.*, p.350)

⁷⁶¹ Ce duel eut lieu à Créteil le 24 décembre 1888. Les témoins de Darzens étaient A. Montégut et Bernard Lazare ; ceux de Leclercq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast et Albert Aurier. Leclercq fut blessé au bras. Comment ne pas reconnaître le portrait d'Elisabeth Dayre dans le poème intitulé *A la Présente* que Leclercq publia plus tard à *La Pléiade*, deuxième livraison -15 mai-15 juin 1889, pp.50-51.

⁷⁶² Philippe Oriol, *A propos de l'attentat Foyot*, Au Fourneau, 1993, p.23.

⁷⁶³ Jehan Rictus, *Journal* en date du 16 novembre 1898, BnF, Nafr 16098, cité par Jean-Jacques Lefrère, *Les Saisons littéraires de Rodolphe Darzens*, Fayard, 1988, p.426.

⁷⁶⁴ BnF, Nafr 16016, p.56, cité par Jean-Jacques Lefrère, *idem*, p.427.

⁷⁶⁵ Parmi les témoins, on relevait les noms de Paul Signac, Félix Fénéon et Paul Adam.

présent, nous permettre de mieux comprendre les allusions de Pillard d'Arkaï et nous éclairer sur le contenu de l'article paru dans le *Journal des Interviews* du 1er avril 1891 qui avait motivé la plainte contre le folliculaire et son interviewée de la part de Louis Pilate de Brinn'Gaubast, de Gustave Kahn et d'Elisabeth Dayre. Pour ce qui se rapportait à cette dernière, Pillard rappelait les termes de son papier :

« ...Et en ce qui concerne Madame ? Vainement je parcours mon article, en quête d'expressions injurieuses à son adresse. Je ne trouve que : petite bohème et ex-déboutonnée. Je conviens que cette dernière expression, elle, ne convient pas... »⁷⁶⁶

Mais, loin de regretter les termes de l'article de 1891, dans celui de 1892, il ajoutait les horreurs suivantes :

« ...Pour Mme présentement G. Kahn, ci-devant de Saint-Pol Roux (sic), pendant cinq ans ; précédemment épouse divorcée d'un 3^e, M. Milon (sic) ; et maîtresse de beaucoup d'autres, parmi lesquels les poètes Moréas et Darzens (duel historique), le pharmacien Frot, le peintre Alexander et enfin même M. F. Champsaur, etc., etc., le mot déboutonnée ne convient pas...J'aurais dû dire : prostituée !... »⁷⁶⁷

Cette précision dans la méchanceté prouvait que Pillard avait été abondamment informé de la vie intime d'Elisabeth Dayre et, conséquemment, par quelqu'un qui avait été très proche de cette dernière : et pour le coup, l'hypothèse d'une liaison amoureuse entre elle et Marie-Paule Courbe tient la route. Dans la suite de l'article, il citait, comme pour en tirer gloire, les autres propos tenus sur celle qu'il appelait Lisbeth et qui l'avaient conduit à être traîné en justice. Il avait parlé d'une *aguichante frimousse*, d'un *type de soubrette aux regards délurés* et puis surtout, l'odieuse phrase suivante : "*Elle a une bouche qui sait se faire pardonner de n'être pas belle*". Enfin, pour ce qui concernait Elisabeth Dayre, Pillard reprenait des allégations assez troublantes :

« ...Il y a plus qu'une anecdote prétendue diffamatoire. Mais la plaignante, elle-même, ne semble lui donner que peu d'importance, car si Mme Kahn considérait comme nuisible à son honneur le récit d'une humiliation à moi racontée, non par l'interviewée, mais par l'érudit Retté, a fortiori Mme Kahn aurait soigneusement relevé dix lignes plus bas, l'ébruitement d'une honte bien autrement grave à elle infligée en Correctionnelle. Elle avait, dit-on, été cravachée. Pour se venger elle organisa une attaque nocturne. Mais un témoin inattendu...dame ! la fit condamner. Je n'aurai pas la cruauté d'insister... ».

Ainsi, Pillard fréquentait-il à l'époque Adolphe Retté. Celui-ci, après son service militaire, s'était installé à Paris à la fin de l'année 1886 et avait commencé à donner des vers ici et là. Il avait publié son premier recueil, *Cloches en la nuit*, chez Léon Vanier en 1889. Sans doute, les deux littérateurs s'étaient-ils rencontrés alors dans l'arrière-boutique de cet éditeur. Ils avaient un point commun : leurs pères avaient travaillé tous deux en Russie ; celui de Retté avait été précepteur des enfants du grand duc Constantin⁷⁶⁸. Lorsque Gustave Kahn reprit *La Vogue* en juillet 1889, il fit de Retté son secrétaire de rédaction. Pour lui témoigner sa gratitude, ce dernier lui avait dédié *Cloches en la nuit*. C'est dire si Retté était alors dans la proximité du couple Kahn. Mais apparemment, au mois d'août 1892, il n'hésitait pas à se faire le relais de ragots concernant son ami. Après avoir épousé les thèses anarchistes dans les années 1890, le pauvre Retté ne résista pas à l'épreuve du temps. L'on sait, en effet, comment

⁷⁶⁶ *Journal des interviews* du 4 au 10 août 1892, p.3, col.3.

⁷⁶⁷ *Idem*. Si l'on peut reconnaître aisément l'écrivain Félicien Champsaur (1858-1934), il nous est impossible d'identifier le pharmacien. Quant au peintre, Pillard désignait-il le peintre américain John White Alexander (1856-1915) qui fit plusieurs séjours à Paris ? Nous n'en voyons pas d'autre.

⁷⁶⁸ Cf. *Le Mercure de France* du 1^{er} janvier 1931

il versa ensuite dans un catholicisme aussi assommant qu'intolérant. Voilà, par exemple, ce qu'il écrivait sur Gustave Kahn en 1913 :

« ...Et la France, éprise soudain de cosmopolitisme, engourdie par l'opium démocratique, laissa ces bandes suspectes, issues de ghettos puants, la circonvénir... Les poètes assistèrent, sans empoigner le sifflet, aux controverses du Juif Kahn et de la Juive Kryszynska qui se disputèrent le mérite (?) d'avoir inventé un nouveau vers libre où toutes les règles étaient piétinées avec désinvolture... ».⁷⁶⁹

Nous avons essayé d'en savoir davantage sur les relations qu'aurait pu entretenir Retté avec Pillard auprès de la Ville de Beaune où l'écrivain avait légué ses archives à son décès. Malheureusement, comme nous l'a indiqué la Directrice du Patrimoine culturel et des Archives de cette cité, celles-ci ont été largement expurgées de tout ce qui précédait sa conversion : par conséquent, on ne retrouve aucune trace de ses rapports éventuels avec le couple Pillard/Courbe⁷⁷⁰.

Les allusions faites par Pillard, instruit par Retté, trouvent un écho au-travers du sous-entendu contenu dans le placard intitulé *L'explosion du Restaurant Foyot – Justification de l'accusé*, indiquant qu'Elisabeth Dayre aurait été cravachée par Marie-Paule Courbe. Après bien des difficultés, nous sommes parvenus à retrouver le récit de cette histoire rocambolesque qui se déroula le dimanche 19 janvier vers 6 heures du matin. Celle-ci fut narrée par deux quotidiens, *L'Echo de Paris* et *Le Matin*, avec quelques variantes. Voilà l'affaire telle que la relate *Le Matin* du 22 janvier 1890, sous le titre *La vengeance d'un bas bleu* :

« On s'entretient beaucoup, en ce moment, dans le monde de la littérature décadente, d'une agression aussi étrange qu'inexplicable, dont a été victime, tout récemment, de la part d'une dame de lettres qui dissimule son sexe sous un pseudonyme masculin, la femme d'un de nos confrères, M. K..., lequel dirige une publication symboliste et ultra-transcendante. Il paraît que le bas-bleu en question, que nous appellerons Mme X..., a voué une haine mortelle à M. et à Mme K..., pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer.

Dans la nuit de samedi à dimanche, M. et Mme K... sortaient d'un bal masqué ; la jeune femme était costumée en collégien, et tous deux, égarés sur le boulevard des Batignolles, étaient en quête d'une voiture pour regagner leur domicile. Mme K... ayant aperçu une station de fiacres, quitta le bras de son mari et s'élança en courant pour retenir une voiture. Une minute à peine s'était écoulée que M. K... entendait des cris perçants dans la direction de la station ; il hâta le pas et vit sa femme qu'un individu, vêtu d'un long manteau à capuchon rabattu sur les yeux, frappait avec une fureur sauvage. M. K... se rua sur l'homme, le saisit par les poignets et lui fit lâcher un revolver qu'il tenait à la main. Après quoi il le fit conduire au poste central du dix-septième arrondissement par les gardiens de la paix. Là seulement, au cours de l'interrogatoire, on constata que l'agresseur, affublé de vêtements masculins, n'était autre que Mme X..., l'ennemie intime de M. et Mme K... Après avoir passé la nuit au violon, Mme X... comparut le lendemain devant M. Gilles, commissaire de police du quartier des Batignolles, qui lui dressa un double procès-verbal pour port d'arme prohibée et d'effets n'appartenant pas à son sexe, M. et Mme K... n'ayant pas voulu déposer contre elle, comme c'était leur droit, une plainte en tentative de meurtre avec guet-apens. »

La version, plus succincte, donnée par *L'Echo de Paris* du 23 janvier suivant, divergeait quelque peu. Ainsi, le costume de collégien n'était pas attribué à Mme K... mais – et c'était plus vraisemblable – à l'agresseur indentifié comme étant *une femme de lettres assez connue sous le pseudonyme de Georges d'E...c*, libérée le lendemain matin après une simple admonestation du commissaire de police.

A l'évidence le rédacteur anonyme du *Matin* avait pris le parti des époux Kahn. *L'Echo de Paris* du 25 janvier, qu'on devine dubitatif quant à la version estocquienne, donna la parole à la partie adverse. Il n'est pas inintéressant d'avoir ces deux versions sous les yeux.

« J'ai raconté, il y a deux jours, une étrange aventure nocturne dont les héros étaient un poète décadent, sa compagne et une femmes de lettres qui affectionne le costume de collégien qu'elle endosse à chaque fois qu'elle

⁷⁶⁹ *Au Pays des lys noirs, Souvenirs de jeunesse et d'âge mûr*, p.196, Paris, Pierre Téqui, 1913

⁷⁷⁰ Information reçue par courrier électronique le 15 janvier 2014 de Mme Sonia Dollinger, directrice du Patrimoine culturel et des Archives de la Ville de Beaune.

en trouve l'occasion. Le "petit collégien" qui signe G. d'E...c m'adresse une lettre dans laquelle elle assure que c'est lui ou plutôt elle – qui a été victime d'une agression. Lisez plutôt ce passage palpitant de sa missive.

M. K...hn, Mme D... et M. M...seront demain, assignés en police correctionnelle. Des témoins ont suivi la scène et rétabliront la vérité. Deux médecins me soignent pour contusions et blessures...Depuis quelques temps m'arrivaient des menaces par lettres anonymes. Je n'y pris pas garde, je pris seulement un revolver. (Voilà pourtant une garde suffisante !) Dimanche à six heures du matin, je revenais d'un bal costumé, fermé. Mes amis avaient cru pouvoir me quitter à quelque distance de chez moi. J'atteignais presque ma porte, lorsque je croisai un groupe de trois personnes. Je perçus un colloque derrière mon dos. Soudain, je fus entourée, saisie, bousculée, fouillée (pour être désaisie de mon revolver, non de mon porte-monnaie, je tiens à le dire). Les deux hommes me tordirent le bras, la femme me donnait des coups de canne sur la tête me reprochant, en termes orduriers, de lui avoir attribué des amants...Etrange indignation ! Ceci dura huit ou dix minutes...C'est fort long en pareille occurrence (je vous crois !). Enfin je pus héler un sergent de ville, ne voyant de salut que dans le poste... ! J'y déposai mon revolver encore dans sa gaine. Avec un beau cynisme, mes adversaires se portèrent plaignants. On n'approfondit pas de quoi !...J'avais une arme, des vêtements déchirés, je ne pouvais être qu'un malfaiteur. Je compris et je me tus...Ah ! quel écoeurément ! J'attendis en effet deux heures que M. le commissaire vint à son bureau. Dans ces moments-là on doute un peu de la justice humaine, je vous assure. M. le commissaire fut bourru, - c'est son droit professionnel – mais ensuite se radoucit. D'ailleurs son opinion est faite sur moi... Je suis "un cerveau brûlé". A toutes mes plaintes il sourit. "Je suis très rosse", m'a dit, en s'éloignant, Mme D..., avec un véritable orgueil. Le seul, hélas ! qu'elle puisse avoir. Si vous avez, monsieur, quelque idée des mœurs décadentes, vous reconnaîtrez que mon petit tableau est bien nature. (Absolument, je le reconnais). Nous aurons comme pendant le tableau de la correctionnelle, si je ne suis pas assommée d'ici là, car M. K...hn a des violences de fou et contre moi une haine aveugle de monomanie. Je dirai comme vous : que cache ce mystère ?... »

Bien qu'ayant la possibilité de présenter sa défense, fût-elle assortie de commentaires ironiques du rédacteur de *L'Echo*, Marie-Paule Courbe ne parvient pas ici à nous convaincre, pas plus, qu'à l'époque, le commissaire de Police. Néanmoins, habituée à ne rien lâcher, il semble bien que celle-ci ait réussi à impressionner quelque peu la presse de l'époque, obligeant *Le Matin* du 29 janvier 1890 à faire preuve de plus de neutralité envers elle et redirigeant *L'Est Républicain* du 31 janvier 1890 vers sa version des faits.

« ..."M. le commissaire...était au courant des menaces qu'on me faisait depuis longtemps, puisque j'avais déjà adressé plusieurs plaintes au parquet. La chose s'est vite éclaircie et s'éclaircira mieux encore à l'audience correctionnelle. Je vous avertis, monsieur, qu'armée comme je le suis de dépositions, de témoignages et de preuves, je ne laisserai rien dire de cette affaire qui ne soit scrupuleusement exact et rien du tout avancer sur mon compte". En présence de l'affirmation de notre correspondante et des rétractations publiées par les journaux parisiens qui avaient lancé la nouvelle – reconnue fausse, nous nous empressons bien volontiers, de donner à Mme Desbarres la satisfaction à laquelle elle a droit. »

Si l'on en croit les déclarations de Pillard d'Arkaï dans *L'explosion du Restaurant Foyot – Justification de l'accusé*, cet épisode aurait été suivi par une expédition punitive menée nuitamment au domicile de la sculptrice par le *petit Kahn, poète inconnu, en même temps que son épouse célèbre, elle, Mme Saint-Pol-Roux, ainsi que le compagnon Victor Melnotte de l'En Dehors*.⁷⁷¹ Autrement dit les trois protagonistes cités plus haut : M. K..., Mme K... ou D..., selon le cas, pour désigner celle qui n'était pas encore Mme Kahn, mais que Pillard désignait avec malveillance comme étant la femme de Sain-Pol-Roux, - parce que nul n'ignorait qu'elle avait été la maîtresse du Magnifique- et leur ami Victor Melnotte. Toujours selon Pillard, l'histoire aurait trouvé son épilogue dans la condamnation des époux Kahn devant un tribunal correctionnel sur plainte de Marie-Paule Courbe. Outre le couple Kahn, Pillard s'en était pris également à Louis Pilate de Brinn'Gaubast dans son article du *Journal des Interviews* du 1er avril 1891 en tenant le propos suivant :

« La pléiade des besoigneux et des détraqués qui a fourni à nos prisons des Chambige et des Brin'Gaubast... » (sic)

⁷⁷¹ *Op. cit.*, Nice, Imp. Administrative, rue du Pont-Neuf, 11.Colonne 3.

Or, en plus du fait d'avoir été associé à celui qui avait, tout de même, été un meurtrier -Henri Chambige – Pilate de Brinn'Gaubast passait pour avoir été incarcéré ; ce qui n'avait jamais été le cas. Après l'épisode de la découverte du vol du manuscrit des *Lettres de mon Moulin* chez Alphonse Daudet, où il était employé comme précepteur de Lucien Daudet, Pilate de Brinn'Gaubast disparut de la circulation et trouva opportunément un emploi de professeur à Constantinople, où il résida trois années. Pendant ce temps, son ancien ami, Léon Deschamps commença une campagne de dénigrement contre lui, dans sa revue *La Plume*, avec la complicité de George Bonnamour, alias Nachette⁷⁷². Là-dessus, Pilate eut la mauvaise idée de faire courir le bruit qu'il entretenait une liaison avec Rachilde ; ce qui lui ferma, au moins momentanément, les colonnes du *Mercure de France*. Bref, à part Gabriel Randon – futur Jehan Rictus - et peut-être encore Edouard Dubus, il avait réussi à faire le vide autour de lui. Pire, ce Pilate qui avait choisi un trombone à coulisse en guise de pseudonyme était devenu la cible de tous ses chers confrères⁷⁷³ ; de sorte qu'il était de mise de tirer sur l'ambulance qui le transportait. Et c'était exactement ce que faisait Pillard d'Arkaï dans son *Journal des Interviews*. Sans doute convaincu par Gustave Kahn, Pilate de Brinn'Gaubast se résolut à assigner, conjointement avec lui, Pillard d'Arkaï et son interviewée, *Mme d'Estoc*. Dans un article paru dans *L'Echo de Paris* du 26 août 1892, Aurélien Scholl nous apprend que cela se termina par une condamnation à 25 francs d'amende pour chacun des poursuivis.

« ...Dans la nombreuse correspondance qui, pendant mon court déplacement, s'est empilée sur une table, je trouve une plaidoirie imprimée de M. P. d'Arkaï, rédacteur de la Tribune du Midi⁷⁷⁴ qui s'est fait une spécialité des interviews. P. d'Arkaï a interviewé Mme d'Estoc, dont j'ai lu quelques productions d'un assez vif intérêt, et qui est une femme de combat, comme son nom l'indique. Or, M. Léon Pilate (sic), poète niçois (sic), et M. Gustave Kahn, naguère rédacteur à la Revue Indépendante⁷⁷⁵, peu satisfaits des appréciations de M. d'Arkaï, ont fait assigner d'un coup le signataire de l'article et Mme d'Estoc, dont la conversation aurait fourni les documents diffamatoires. L'un et l'autre, malgré une vigoureuse plaidoirie du journaliste, qui n'a défendu que la femme, ont été condamnés à 25 francs d'amende.

Je n'ai à prendre parti pour personne dans cette affaire, mais seulement à constater qu'une conversation, qui peut être surprise ou amplifiée, risque d'engager la responsabilité de celui ou de celle qui l'a tenue, aussi bien que la responsabilité du signataire. A ce compte, l'interview devient un danger.

M.P. d'Arkaï a même glissé dans le dossier qu'il m'a communiqué une lettre de M. Ernest Renan, qui aurait dû lui conseiller une prudente réserve. L'auteur de la Vie de Jésus écrit :

"Monsieur,

Aujourd'hui encore on m'apporte du Gaulois ce compte rendu d'une conversation que nous avons eu ensemble, il y a deux mois environ. Comme je vous l'ai déjà écrit, ce compte rendu rend ma pensée de la manière la plus inexacte. S'il paraissait dans un journal, je me verrais obligé de protester et de déclarer qu'à l'avenir je ne me prêterais plus à des rapports avec la presse susceptibles d'entraîner de tels inconvénients. Veuillez, monsieur, agréer, etc.

E. Renan "

Il me semble qu'il n'y avait qu'à communiquer cette lettre au tribunal pour prouver que M. P. d'Arkaï pêche par un excès d'imagination, et Mme d'Estoc n'aurait pas été condamnée à 25 francs d'amende. »⁷⁷⁶

⁷⁷² Cf. les numéros du 15 octobre 1889 et du 1^{er} mars 1890.

⁷⁷³ Louis Pilate, dit Pilate de Brinn'Gaubast, né à Mallet (Louisiane) le 11 avril 1865 ; décédé à Bruxelles le 28 juin 1944. Son principal fait d'armes fut d'avoir dirigé les cinq livraisons de la seconde série de *La Pléiade* entre avril et octobre 1889, revue dont il prétendait abusivement qu'elle était la génitrice du *Mercure de France*. Sur ce personnage, on consultera le travail remarquable de Jean-Jacques Lefrère et Philippe Oriol : *Le Journal inédit de Louis Pilate de Brinn-Gaubast*, Horay, 1997. Fernand Clerget, son ancien ami, régla ses comptes avec lui dans *Henry Pivert* (Genonceaux, 1891), un roman où il était dépeint sous les traits de Jules Ponce. A titre anecdotique, devenu libraire à Bruxelles, il inspira Hergé pour son personnage du professeur Tournesol.

⁷⁷⁴ En réalité *Le Tribun du Midi*, n° 1 (28 février 1892), quotidien, puis hebdomadaire républicain. Rédacteur en chef : Ernest Pomerol, 45 Bd Dubouchage, Nice. A partir du n° 54 (25 mai 1892), Louis Pillard devient le rédacteur-gérant.

⁷⁷⁵ Il s'agissait de la quatrième série de cette revue, dirigée par Albert Savine de 1889 à 1895.

⁷⁷⁶ *L'Echo de Paris* du 26 août 1892, p.1, article intitulé *Retour à Paris*.

Le présent article est instructif car il nous apprend qu'un critique aussi influent qu'Aurélien Scholl connaissait "l'œuvre littéraire" de Marie-Paule Courbe et qu'il l'appréciait à sa juste valeur. En outre, il glissait une allusion sur son activisme féministe. Or, nous savons que Scholl fréquentait Maupassant dans les années 1880⁷⁷⁷ : il pouvait donc identifier le personnage de façon assez précise. Nous apprenons également que Pillard faisait des pages au *Gaulois* et qu'il avait même interviewé Renan pour ce journal. A défaut d'indications datées, il nous paraît plausible que le compte-rendu en question soit celui paru dans *Le Gaulois* du 9 mars 1891. Il s'agissait de recueillir les souvenirs de plusieurs personnalités sur le prince Napoléon – *Plon-Plon* – dont les derniers jours étaient alors annoncés. Renan avait relaté le voyage qu'il avait fait en juillet 1870 au Spitzberg en compagnie du prince Napoléon et sa réaction, notamment à propos de l'action d'Emile Ollivier, lors de l'annonce de la déclaration de guerre. Cette interview fut, en effet, contestée dans les jours qui suivirent par le fils du marquis de La Valette, ambassadeur de France à Londres en 1870 (*Le Gaulois* du 10 mars 1891) et par Emile Ollivier, lui-même (*Le Gaulois* du 15 mars 1891). Malheureusement, celle-ci n'étant pas signée, rien ne prouve que l'interview ait été faite par Pillard d'Arkaï. Cela dit, nous savons que ce dernier devait survivre, à cette époque, en donnant des pages dans divers journaux : nous retrouvons, par exemple, sa signature, pour des *nouvelles à la main*, à *La Bataille* de Lissagaray en janvier 1890. Rien d'étonnant à ce qu'il signât de son nom dans ce journal socialiste et qu'il se dispensât de se faire connaître dans cet autre réactionnaire. Au même moment, d'ailleurs, la gauchiste Séverine ne signait-elle pas ses chroniques *Renée* au *Gaulois* ? Un dernier point nous semble étrange dans la lettre de Renan : il disait avoir lu ce compte rendu de conversation dans *Le Gaulois* et il avertissait Pillard qu'il protesterait si ces propos *paraissaient dans un journal* ! Fut-il possible que Renan ne considérât pas *Le Gaulois* comme un journal ?

Enfin, ce *Journal des Interviews* du 4 au 10 août 1892 nous fournissait l'information que Marie-Paule Courbe vivait déjà avec Pillard à Nice. Elle préparait un ouvrage intitulé *La Ville-Femme (proses de Nice)* qu'elle devait signer G.-J. d'Estoc. La maladie, puis la mort ne permirent pas de mener ce travail à son terme. Outre ce titre, le *Journal des Interviews* annonçait également la parution prochaine d'autres livres : *L'Antéchrist* de Pyart d'Arkaï (*sic*), *Confession d'un homme de lettres* d'Hippolyte Buffenoir, *Les Mystères de Sainte-Anne* de Georges Doré, *Voyage au pays des grands hommes* par Baju L'Aîné (*sic*) et *Les Millions de la Tante Soleil* de Victor Seuveau. Les auteurs de ces ouvrages semblent alors s'être trouvés dans l'entourage de Pillard et donc de Marie-Paule Courbe. Et le moins que l'on puisse dire est que certains d'entre eux étaient hauts en couleur. Ils avaient un point commun : celui d'être tous des socialistes. Inutile de préciser que *L'Antéchrist* ne parut jamais, tout comme, d'ailleurs, les autres titres mentionnés. Buffenoir⁷⁷⁸, ce rude Bourguignon, avait débuté par un recueil de vers, *Les Premiers Baisers*, qui avait été remarqué par la critique. Parallèlement, il avait milité activement dans les milieux de gauche ; ce qui l'amena à fonder d'éphémères périodiques d'obédience socialiste comme *Le Père Duchêne*, ou encore *Le Cri du Peuple*⁷⁷⁹. A la même époque, on le retrouvait chez les Hydropathes. Il abandonna peu à peu la politique et consacra ensuite l'essentiel de son existence à travailler sur les auteurs du XVIIIe siècle, principalement Jean-Jacques Rousseau. Il fit annoncer à plusieurs reprises un ouvrage intitulé *Confession d'un homme de lettres*, mais celui-ci ne semble jamais avoir vu le

⁷⁷⁷ Cf., Marlo Johnston, *op.cit.*, pp.577-578.

⁷⁷⁸ Né à Vougeot le 16 octobre 1847 ; décédé à Paris 17^e, le 3 juillet 1928. On consultera avec profit la notice que lui consacre Nelly Sanchez dans Le site *Les Commérages de Tybalt*.

⁷⁷⁹ *Le Cri du Peuple* expira à son premier numéro en 1880, tandis que *Le Père Duchêne*, publié à Sèvres entre juin 1878 et août 1880, avait connu jusqu'à 55 numéros. L'aventure de ce journal avait bien mal débuté, puisque deux des collaborateurs de Buffenoir, les dénommés Lebiez et Barré, n'avaient rien trouvé de mieux pour apporter des fonds à ce nouveau périodique que d'assassiner une veuve et de la voler. Evidemment, le pauvre Buffenoir ignorait tout des projets de ces assassins. Cf. *Le Temps* du 6 juillet 1878.

jour. En revanche, à l'époque que nous évoquons, il s'intéressait à des sujets chers à Marie-Paule Courbe : l'oeuvre du Père Didon – en l'occurrence son *Jésus-Christ*-, auquel il avait consacré une conférence en 1891 et Jeanne d'Arc qui lui inspira un ouvrage d'une centaine de pages en 1895. Il n'est guère étonnant de retrouver, dans ce groupe, Anatole Baju, appelé ici Baju L'Aîné⁷⁸⁰ ; cela prouve que Pillard d'Arkaï n'avait pas rompu avec celui qui avait été son directeur au *Décadent*, tandis que la plupart des autres collaborateurs, à l'instar de Laurent Tailhade, parvenus aux étages supérieurs de la république des lettres, s'étaient empressés de renier celui qui avait contribué à les faire connaître. Il est instructif de consulter la brochure intitulée *L'Anarchie littéraire* que Baju publia cette même année 1892. Ce dernier y distinguait un groupe de littérateurs *socialistes, d'origine décadente, symboliste, romantique ou naturaliste*⁷⁸¹. Dans celui-ci – auquel il aurait pu s'adjoindre -, il citait, entre autres, Hippolyte Buffenoir, Jean Allemane, Pillard d'Arkaï, Georges Doré et Astié de Valsayre. Inutile de préciser que *Voyage au pays des grands hommes* de Baju ne parut pas davantage. La figure de Georges Doré est beaucoup moins connue. Originaire d'un milieu ouvrier très modeste d'Issoudun⁷⁸², il avait commencé dans la vie comme clerc de notaire dans cette ville, puis, monté à Paris, il était entré dans le commerce comme employé, devenant rapidement chef de contentieux dans une maison de vente d'alcools. A partir de 1886, il avait tout plaqué pour vivre de ses inventions. Ainsi conçut-il un appareil pour télégraphe militaire ainsi qu'un *système de votation propre aux votes des Chambres des députés et du Sénat*. A partir de 1887, il se tourna vers la politique en tant que partisan d'une république sociale. Cette année-là, il publia deux brochures : l'une, intitulée *République des Travailleurs !* en vente à Issoudun et à Paris, chez Léon Vanier, l'éditeur des Décadents ; l'autre, incontournable - dont nous ne saurions que conseiller la réédition à quelque éditeur intrépide -, ayant pour titre *La Diminution du blanchissage des caleçons de M. Jules Grévy, Président de la République et de M. Daniel Wilson, Député (Indre-et-Loire)*. Cette dernière pièce de trois pages, dénonçant la pingrerie de Mme Grévy, se présentait comme une sorte de profession de foi de Doré en vue des élections législatives de 1889. Très étonnant fut le fait qu'il se trouvât un parti pour le présenter à ces élections dans la circonscription d'Issoudun, où il fut battu dès le premier tour avec un score loin d'être ridicule. Il avait, cependant, défrayé la chronique quelques mois auparavant en étant retrouvé prostré sous le porche de l'église Saint-Philippe-du-Roule et ne prononçant que le mot "*Sacrements*". La presse le présentait alors comme un publiciste et le cocher qui le menait à l'hôpital avait reconnu en sa personne quelqu'un qu'il avait déjà vu prendre la parole à la salle Wagram. Voilà comment Georges Doré expliquait, le lendemain, au commissaire de police les causes de sa mésaventure :

« ...*Je n'ai jamais voulu croire au spiritisme...mais, dans la soirée, j'ai été réveillé par un être invisible et, poussé par une force à laquelle je n'ai pu résister, je me suis levé vivement, entendant une voix qui me disait de me dépêcher, si je voulais envoyer un télégramme au général Boulanger. Le bureau du télégraphe était fermé. L'esprit qui me poussait m'a ordonné d'aller trouver Jésus-Christ ; il me disait qu'un miracle aurait lieu et que le général serait prévenu. Au moment où j'allais sonner à la porte de l'église, je suis tombé frappé par la même force invisible... ».*⁷⁸³

Ses proches expliquèrent à la presse que Georges Doré était un *travailleur acharné, au cerveau surmené*, victime d'une *hallucination*. A tout le moins. Après sa défaite aux élections de 1889, il publia deux ouvrages dont Robert Bernier salua la publication dans *La Revue*

⁷⁸⁰ Adrien Joseph Bajut, dit Anatole Baju. Né à Confolens le 8 mars 1861 ; décédé à Paris XVIIIe le 24 avril 1903. Il avait un frère plus jeune, Anatole Alfred Adrien Bajut (1869-1947) qui était typographe et qui habitait à cette époque boulevard Barbès. Sur Anatole Baju, cf. *Le Mouvement Décadent* de Noël Richard.

⁷⁸¹ *Op. cit.*, p.29.

⁷⁸² Georges Doré était né à Liniez, le 15 mai 1864.

⁷⁸³ *Le Temps* du 6 avril 1889.

Socialiste de janvier 1891 : *Le Livre d'or des travailleurs*⁷⁸⁴ et *Le Petit Philosophe*⁷⁸⁵. Il se représenta, mais en vain, à Issoudun aux élections législatives de 1893, comme *républicain réformateur*, soutenu par le POF de Jules Guesde. Marc Angenot le classe parmi les "*Isolés et Extravagants*" dans le mouvement socialiste, aux côtés d'un "*Jules Blancard, brocanteur-poète*" et d'un Maxime Lisbonne, tenancier de la "*brasserie des Frites Révolutionnaires*".

« Georges Doré, "*philosophe à Rueil*", sorte de *Christ hirsute et barbu*, auteur d'un *Livre d'or des travailleurs*, est un bon exemple d'*extravagant et de fou littéraire*. »⁷⁸⁶

Plus obscure est la personne de Victor Seuveau. La seule information recueillie le concernant est l'adresse de l'imprimerie V. Seuveau, 51, rue Saint-Sauveur, dans le II^e Arrondissement de Paris, où était imprimé le *Journal des Interviews*. Dans la même publication, il était mentionné comme secrétaire-gérant, résidant à Genève, à côté d'un certain William Fyrrell, rédacteur en chef, domicilié à Londres et d'un autre, nommé sobrement Bourdon, administrateur-délégué, 51, rue de Saint-Sauveur. Ajoutons les collaborateurs de ce numéro du *Journal des Interviews* du 4 au 10 août 1892 : Master Tony, et Torwic. Cela fait beaucoup de monde pour une feuille de quatre pages éditée sur trois colonnes ! Aussi, après lecture de ce numéro, sommes-nous enclins à penser que Pillard fut le seul et unique artisan de ce brûlot. Il n'y a pas de William Fyrrell et probablement pas davantage de Victor Seuveau. Torwic est manifestement Pillard. Or, Torwic c'est Victor en verlan - si l'on veut bien nous pardonner l'anachronisme - et c'est une piste pour nous indiquer que Victor Seuveau était un pseudonyme choisi par Pillard. En réalité, l'adresse de l'imprimerie V. Seuveau, 51, rue Saint-Sauveur était celle de l'imprimerie de Jean Allemane. Nous en avons, d'ailleurs, la confirmation avec le supplément du *Journal des Interviews* intitulé *Pamphlet du Jour*, paru le 28 septembre 1892, où, cette fois, à cette adresse, était indiquée imprimerie Allemane et non plus V. Seuveau. Ouvrier typographe de formation, communard, ancien déporté de Nouvelle-Calédonie, Jean Allemane (1843-1935) avait ouvert, en 1885, cette petite imprimerie qu'il avait baptisée "*La Productrice*", puis "*Imprimerie du Prolétariat*". Il ne tarda guère à en faire une coopérative ouvrière, dont il se chargea de l'administration. En 1888, il y lança son journal, *Le Parti ouvrier*, organe de la Fédération des Travailleurs socialistes de France, fer de lance de la lutte antiboulangiste. Après le congrès de Châtellerault, en 1890, il devint le dirigeant du POSR (Parti ouvrier socialiste révolutionnaire), dit "*allemaniste*". Outre *Le Parti ouvrier*, les périodiques, *L'Esprit de la France* (en 1890), *L'Union des Peuples* (en 1891), *La Commune* (en 1893), ou encore *Le Grillon*, le célèbre hebdomadaire littéraire et satirique (en 1892), étaient imprimés rue Saint-Sauveur. C'était donc cette imprimerie qu'avait choisi Pillard d'Arkaï pour son *Journal des Interviews* et ce n'était sûrement pas un hasard, car il retrouvait là des personnages qui, quoique s'affichant tous socialistes, n'en étaient pas moins de sacrés originaux. Bref, des individualités qui lui ressemblaient et qui ne devaient pas davantage déconcerter Marie-Paule Courbe. D'ailleurs, comment ne pas voir l'influence de celle-ci dans l'entrefilet de la dernière page du *Journal des Interviews* du 4 au 10 août 1892 ?

« A NOS PREMIERS LECTEURS

Quand le nom d'une femme paraît dans une œuvre de polémique, il se trouve toujours quelque goujat pour lui secouer les jupons... (La pauvre Séverine en sait quelque chose).

⁷⁸⁴ *Le livre d'or des travailleurs de la terre, des ateliers, des commerçants et petits propriétaires, ou Cent ans de misère, 1789 à 1889*, Issoudun, Motte imprimeur, 1889, 286 p. Absent des collections de la BnF, on le trouve au Musée Social.

⁷⁸⁵ in-8°, 64 pp.

⁷⁸⁶ Marc Angenot, *Topographie du socialisme français 1889-1890*, nouvelle édition corrigée, Discours social, 2006, volume XXV, p.31.

En conséquence, nous avons demandé sa démission de directrice à la vaillante citoyenne Astié de Valsayre et nous ne publierons plus d'interview de dame – tant que le sexe féminin n'aura pas su conquérir ses droits civiques. Néanmoins, dans la lutte pour l'affranchissement, Mmes Maria Deraines (sic), Astié de Valsayre, G.-J. d'Estoc, René Marcil, Potonié Pierre (sic), Maria Martin et tant d'autres admirables émancipatrices auront toujours en nous des auxiliaires empressés, actifs et respectueusement dévoués. »⁷⁸⁷

Il faut dire que l'engagement féministe à l'imprimerie du 51, rue Saint-Sauveur n'était pas un vain mot. C'était, en effet, à cette adresse qu'était imprimé, en 1890, le *Bulletin de l'Union Universelle des Femmes*, par Alexandre de Okecki qui en assurait la gérance. Okecki, ex-lieutenant de cavalerie des guides de Garibaldi à l'armée des Vosges, était un vieux militant socialiste, franc-maçon et anticlérical, qui dirigeait également *L'Autonomie*, journal socialiste indépendant, un moment composé également à la coopérative fondée par Jean Allemane qui donna l'hospitalité à plusieurs imprimeurs durant son existence.

Un avatar du *Journal des Interviews* parut le 28 septembre 1892, sous le titre *Pamphlet du Jour, supplément du Journal des Interviews*, imprimé 51, rue Saint-Sauveur. Il nous intéresse en ce sens qu'il fut co-rédigé par Pillard d'Arkaï et Marie-Paule Courbe et que ce fut l'ultime fois que cette dernière laissa la trace de sa plume dans un périodique. Se présentant sous la forme d'un placard d'une page, il était, en fait, entièrement consacré à attaquer Séverine, deux ans après la polémique qui avait suivi le duel Labruyère/Mermeix. Le prétexte de cette descente de police littéraire était l'entrée de *Mame Séverine* à l'*Hôtel Colbert*, entendez à *L'Echo de Paris*, situé en ce lieu, 16, rue du Croissant. Après une introduction fumeuse de Pyart d'Arkaï (sic) rangeant Séverine dans la catégorie *des pelures des ex-sous Hugo*, l'essentiel du placard était réservé aux récriminations de *G.-J. d'Estoc* contre la célèbre journaliste, qualifiée pour l'occasion de *Fléau national*. Elle s'en prenait au premier article de celle-ci, paru à *L'Echo de Paris* le 9 septembre 1892, intitulé *La Statue du Connétable*, consacré à Barbey d'Aurevilly. Elle y recensait, tel un magister pointilleux, tous les *solécismes, barbarismes, battologies et séverinades* dont l'article était parsemé.

Cette ruade estocquienne fut la dernière, on ne vit plus jamais son nom mentionné dans les gazettes, sauf, bien malgré elle, au lendemain de l'attentat Foyot.



Le Petit Parisien, supplément littéraire illustré du 15 avril 1894

⁷⁸⁷ Sur la polémique Séverine/G. d'Estoc, voir le chapitre *Qui va faire le ménage ?*

Rappelons les faits. Le 4 avril 1894 éclatait une bombe dissimulée dans un pot de fleurs situé sur le rebord de la fenêtre du restaurant Foyot. On dénombra six blessés, dont trois sérieusement atteints, parmi lesquels le plus meurtri était Laurent Tailhade qui dînait dans cet établissement en galante compagnie⁷⁸⁸. Les premières réactions de la presse parisienne furent de se gausser de la mésaventure de Tailhade qui, quatre mois auparavant, au lendemain de l'attentat de Vaillant, avait déclaré : « *Qu'important les victimes si le geste est beau ?* ». Pour ses chers confrères, l'occasion était trop belle ! Passés les épanchements de leur cruelle hilarité, l'on commença à se demander qui pouvait avoir déposé cette *bombe intelligente*⁷⁸⁹.



Dessin de Paul Balluriau, paru dans *Le Matin* du 16 avril 1894

L'enquête s'orienta tout naturellement vers les milieux anarchistes, puis l'on suspecta Tailhade d'avoir, lui-même, posé l'engin au moment où il sortait une nouvelle édition du *Pays du Mufle*. Mais ce dernier fit observer, avec esprit, que, s'il avait été dans son intention de se suicider, il eût, au moins, attendu la fin du dîner. Enfin, une nouvelle piste fut évoquée dans *Le Matin* du 16 avril 1894 dans un article non signé paraissant sous le titre *Bombe Passionnelle ?* Le journaliste masqué avait recueilli le témoignage d'un compagnon libertaire

⁷⁸⁸ Cf. Gilles Picq, *Laurent Tailhade ou De la provocation considérée comme un art de vivre*, le chapitre intitulé *Qu'on aille chercher l'éléphant du Jardin des Plantes !*

⁷⁸⁹ Titre de l'article d'Edmond Lepelletier dans *L'Echo de Paris* du 8 avril 1894, dans lequel ce journaliste se refusait à la moindre compassion pour le blessé : « ... *Je n'ai rien du crocodile, ni la cuirasse, ni les larmes. Je ne pourrai verser aucun pleur exagéré sur M. Laurent Tailhade, victime du beau geste, très réussi, d'un émule du sympathique Vaillant. Ce Laurent Tailhade, sur tout ce qui porte un nom dans la littérature, sur tout ce qui travaille et qui lutte, a bavé des flots de salive venimeuse...* ».

nommé Prolo qui commençait par écarter la piste de l'attentat anarchiste pour indiquer une direction qui, jusque là, n'avait été évoquée par personne :

« ...- Croyez-moi. Il y a là-dessous une vengeance féminine. Laurent Tailhade s'est fait dans le clan des femmes de lettres et des bas bleus, des ennemies mortelles.

- C'est une femme, même de lettres, qui aurait pu combiner un engin et le déposer ?

- Peut-être pas une femme, personnellement ; mais l'engin a été confectionné à coup sûr (sic) à l'instigation d'une femme (.../...) Je suis même en mesure de vous prouver, par une lettre qu'un compagnon de mes amis m'a écrit, que la police surveille en ce moment, en province, une personnalité féminine, qui eut naguère de violents démêlés avec Laurent Tailhade. Cette femme, très vindicative, très intelligente, a pour amant un jeune homme professionnellement adonné à l'étude de la chimie.

- D'où vient cette lettre ?

- Voyez vous-même, de Nancy. (.../...)

Qu'y a-t-il de vrai dans les suppositions du compagnon Prolo ? Peut-être rien ; mais parmi la jeunesse lettrée, il court des rumeurs identiques, et on ne se gêne pas pour désigner l'instigatrice du complot. Aussi nous a-t-il paru curieux de les reproduire en ne les publiant toutefois que sous les plus expresses réserves. Les hasards de notre enquête nous ont, en outre, fait connaître un incident qui pourrait avoir une corrélation directe avec l'événement qui nous occupe. Le voici :

Le soir de l'explosion au café Foyot (sic), nous dit un étudiant qui s'y trouvait, j'étais assis en face d'un singulier consommateur. C'était un jeune officier de marine, portant un pince-nez, le visage imberbe et attablé devant deux consommations. Evidemment, il attendait quelqu'un. Il était environ huit heures vingt minutes, le jeune officier semblait fébrile. Abrité par un journal qu'il feignait de lire, il jetait de fréquents coups d'œil vers la porte d'entrée du café. Un polytechnicien entra et salua militairement tout le monde. Le jeune officier de marine porta la main à sa visière pour répondre au salut. Ce mouvement inhabituel, semblait-il, lui fit choir sa casquette par terre, il se baissa pour la ramasser et la remettre. A ce moment, je fus stupéfait de voir qu'il dérangeait une perruque qui le coiffait. J'observai plus attentivement et il me sembla trouver dans le costume et la casquette du singulier client des invraisemblances de détail. Un moment après avoir observé tout le personnage, ma conviction était faite. L'uniforme d'officier de marine était de pure fantaisie ; il déguisait une jeune femme grande et mince. Soudain, un bruit épouvantable s'entendit : c'était le restaurant Foyot qui sautait. Tout le monde, y compris moi-même, sortit du café Voltaire, à l'exception toutefois du pseudo officier de marine. Peu de temps après, un jeune homme survint par la porte donnant sur le carrefour de l'Odéon. Il alla droit au consommateur déguisé, et tous deux, profitant de l'émoi général, déposèrent sur la table le prix de leurs soucoupes, et disparurent du côté de la rue Racine, côté opposé à la direction que la curiosité, qui pouvait motiver leur sortie, devait les engager à prendre. Nous n'aurions pas raconté cet incident, aisément vérifiable, si, dans certains milieux, la personne désignée comme étant l'instigatrice de l'attentat n'était représentée comme se livrant à toutes sortes d'excentricités et précisément comme usant fréquemment du déguisement d'officier de marine, disent les uns, de collégien ou d'élève de l'école navale, disent les autres... »

Cet article allait produire son effet, nous allons le voir ; mais, auparavant, il convient d'en relever les invraisemblances et les incohérences. Tout d'abord, le reporter sollicitait le témoignage d'un certain Prolo. Celui-ci, de son vrai nom, Jean Pausader⁷⁹⁰, militant anarchiste sous le nom de Jacques Prolo, était un proche de Charles Malato et surtout d'Emile Henry. Arrêté à la suite d'une perquisition à son domicile le 1^{er} janvier 1894, il avait été remis en liberté et, depuis, était en fuite. Si l'on en croit les informations biographiques dont nous disposons, au moment où le journaliste du *Matin* était censé avoir recueilli son témoignage, Prolo était réfugié en Angleterre⁷⁹¹. Il était donc difficilement interrogeable ; en revanche, il n'en était que plus aisé de manipuler la parole d'un absent qui ne risquait pas, à ce moment-là, d'être averti de ce qu'on lui faisait dire dans la presse française. En ce qui concerne le témoignage de l'étudiant anonyme, le reporter nous le présentait au début de son récit attablé au café Foyot près du fameux *officier de marine* et à la fin, au bruit de l'explosion, tout ce petit monde sortait du café ... Voltaire⁷⁹². Il était évident que l'auteur voulait parler du café

⁷⁹⁰ Né à Paris Xe le 28 juillet 1866 ; décédé à Paris en 1937. Ouvrier en papeterie, il avait dirigé le journal révolutionnaire *L'Action*.

⁷⁹¹ Cf. *Les Anarchistes, Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone*, Les Editions de l'Atelier, 2014, p.403.

⁷⁹² Situé précisément place de l'Odéon.

Voltaire depuis le début, mais, manifestement, il n'avait pas pris soin de se relire. On pourrait également ergoter sur la confusion entre la place de l'Odéon et le carrefour de l'Odéon. Bref, tout cela n'était pas clair et sentait le montage. Pour autant, Marie-Paule Courbe/ Gisèle d'Estoc n'était pas citée dans l'article ; cependant quelques indications savamment distillées (*la lettre de Nancy, le bas-bleu, les problèmes passés avec Tailhade*) suffirent pour mettre les autres limiers de la presse sur la piste. Et pour donner du corps à cette hypothèse croustillante d'une bombe passionnelle, les journalistes se ruèrent littéralement au chevet de Tailhade qui était soigné à l'hôpital de La Charité. Et le lendemain, Tailhade déballait le curriculum vitae de Marie-Paule Courbe dans toute la presse :

« ... - *L'officier de marine dont parle votre confrère répond bien en effet à un type de femme avec qui j'ai eu des démêlés assez vifs il y a quelques années. Cette femme, qui habite tantôt Paris, tantôt Nancy, tantôt Domrémy, s'habille souvent en homme ; elle porte les cheveux courts. Jadis, dans une revue littéraire, je lui décochai quelques traits assez vifs. Il y eut polémique et l'affaire vint même en justice. Il y a de cela six ou sept ans, en 1888, je crois. Mme P...D..., en religion littéraire G...d'Es..., me traduisit en police correctionnelle ; la neuvième chambre la débouta de sa demande, mais en appel elle eut gain de cause et je m'en tirai moyennant cent francs d'amende. Une autre fois, j'habitais alors rue Jouffroy – elle me fit appeler chez le commissaire de police du quartier des Batignolles, alléguant que j'allais dans la cour de sa maison lui chanter des injures. Chez le commissaire, elle ne me reconnut même pas⁷⁹³. Cette femme est bien plus connue par ses excentricités que par son talent littéraire, qui n'existe pas. Elle a, par exemple, l'habitude d'aller chercher querelle à ses anciennes amies quand celles-ci viennent à se marier ; c'est ainsi qu'elle fit, un jour, une scène violente, boulevard de Clichy, à la jeune femme d'un poète connu⁷⁹⁴. Je ne crois cependant pas que cette femme soit l'instigatrice de l'attentat du restaurant Foyot... »⁷⁹⁵*

Si Tailhade avait l'honnêteté de conclure à l'innocence de la suspecte, il fournissait largement de quoi l'identifier. Le lendemain, il livrait même davantage de détails au journaliste de *La Lanterne*, en évoquant ses activités artistiques et littéraires ainsi que sa liaison avec Maupassant qu'il se gardait bien de nommer en toutes lettres :

« ... *Quant à l'officier de marine désigné par votre confrère : elle existe : tantôt, elle coiffe la casquette de l'aspirant. Il ou elle manie l'ébauchoir et publie des nouvelles ; elle fut du dernier bien avec un romancier de ce temps-ci, classé, dit-on, parmi les maîtres du genre... »*⁷⁹⁶

Le pseudonyme de la présumée terroriste allait être livrée en pâture par une partie de la presse le même jour. Ainsi, *L'Echo de Paris*, sous la plume de Jean Mistral, présentait *Mme d'Estoc* comme une ancienne amie de Tailhade ; information qui ne reposait sur rien. Mais le journal le mieux renseigné semble avoir été *L'Autorité*, qui, dans son numéro du 19 avril 1894, parlait de *Mlle d'Estoc, "de son vrai nom Paule Desbarres"*. Celle-ci ne pouvait être coupable, car elle séjournait à Nice depuis le mois d'octobre 1893, comme le prouvaient des lettres envoyées par elle à une amie, communiquées à la rédaction du quotidien réactionnaire qui concluait ainsi :

⁷⁹³ A notre connaissance, Tailhade résida au n°45, rue Jouffroy d'Abbans, dans le 17^e arrondissement, au moins entre les mois de juin et août 1888. Il n'était guère éloigné de la rue Caroline, où vivait alors Marie-Paule Courbe. Nous n'avons pas retrouvé trace de cet incident qui semble s'être déroulé juste avant la publication de l'article de Tailhade dans *Le Décadent* (n°18) du 1er au 15 septembre 1888. Il semble donc que le contentieux entre Marie-Paule Courbe et Tailhade n'ait pas tout à fait commencé avec ledit article.

⁷⁹⁴ Allusion à ses relations conflictuelles avec le couple Kahn, cf. plus haut.

⁷⁹⁵ *La Libre Parole* du 17 avril 1894.

⁷⁹⁶ *La Lanterne* du 18 avril 1894. Les mêmes propos avaient été publiés, la veille, par *Le Temps*.

« ...C'est "une originale" qui s'habille "en collégien", "en aspirant de marine". Elle a eu, il y a quelques années, une polémique violente avec un de nos plus célèbres chroniqueurs, polémique qui se termina par un envoi de témoins de la part de Mlle d'Estoc. Le duel, fort heureusement, n'eut pas lieu. Malgré ses qualités batailleuses, Mlle d'Estoc était incapable d'emprunter aux anarchistes un moyen de vengeance aussi lâche et aussi horrible que la bombe du restaurant Foyot. Il ne faut donc voir dans cette histoire qu'une invention de reporter fantaisiste ».⁷⁹⁷

La palme du sensationnalisme revenait sans conteste à *La Presse* qui titrait à la une : "A propos d'une bombe – Anarchie ou vengeance de femme ? "



Titre de *La Presse* du 17 avril 1894

Le journal, à la suite des révélations du *Matin*, avait mené son enquête dans les milieux de la bohème littéraire du quartier Latin :

« ...Dans les établissements de la rive gauche fréquentés par les amis de M. Tailhade, le récit du *Matin* trouve assez de créance. Il nous revient de divers côtés que nous nous trouverions bien en présence, non d'un exploit anarchiste, mais plutôt de la manifestation cruelle d'une vengeance féminine... M. Tailhade – pour des raisons privées sur lesquelles il serait maladroit d'insister – avait excité le courroux d'abord, puis la haine, une haine implacable, sans merci, d'une dame X..., qui a eu son nom, le nom de son père, mêlé à un procès retentissant, par suite de fonctions qu'il avait occupées et de la part qu'il avait prise à de nombreuses opérations financières. »⁷⁹⁸

C'était du grand n'importe quoi, bien sûr, mais à défaut d'informations étayées, le journaliste avait dû faire marcher son imagination. Cependant, plus haut, dans le même article, plus sérieuse était la mise en cause du soupirant de la mystérieuse femme, déjà mentionné par Prolo dans *Le Matin* :

« ...Nous sommes allés nous renseigner auprès d'un ami très intime de M. Laurent Tailhade.

- Je connais, nous dit-il, la dame à laquelle votre confrère fait allusion, ainsi que son patito. Ce sont effectivement des ennemis de Tailhade et déjà la dame en question a poursuivi notre ami pour injures à elle adressées par Tailhade dans le *Décadent* ; ce qui aurait motivé de la part du patito de la dame, dans un journal spécial, une réponse aussi violente qu'archaïque... »

Le lendemain, *Gil Blas* reprenait le même témoignage, l'assortissant d'un commentaire personnel sur les deux mis en cause, en les traitant de *déséquilibrés*. C'en était trop pour Pillard qui, de Nice, où il avait eu connaissance des vagues provoquées par l'article du *Matin*, se mit à composer sa défense ainsi que celle de Marie-Paule Courbe entre le 20 et le 25 avril

⁷⁹⁷ *L'Autorité* du 19 avril 1894. Nous ne savons rien de cet incident. L'article ne cite ni la date de l'envoi de témoins, ni le nom du chroniqueur. S'agit-il d'un rédacteur de *L'Autorité* ? Si tel était le cas, l'incident ne peut avoir été antérieur à février 1886, date à laquelle Paul de Cassagnac avait fondé ce titre.

⁷⁹⁸ *La Presse* du 17 avril 1894.

1894, sous la forme du fameux placard intitulé : *L'explosion du Restaurant Foyot – Justification de l'accusé*. A juste raison, il s'en prenait, dans un premier temps, à la presse parisienne et, dans un second temps, à Laurent Tailhade. Ses récriminations adressées aux reporters parisiens étaient parfaitement fondées. Probablement avait-il eu l'intention de déposer plainte contre le *gredin anonyme* du *Matin* qui l'avait désigné comme l'auteur de l'attentat ; mais son nom n'étant pas cité, il dut y renoncer. De même, reprochait-il à Tailhade ses interviews concernant ses rapports avec *Mme d'Estoc*. Là non plus, il n'avait pas tort : Tailhade avait exagéré en inventant des *banderilles* décochées dans *Le Décadent*, là où seulement vingt mots de sous-entendus avaient motivé des poursuites judiciaires. Sans doute Pillard l'ignora-t-il toujours, mais le *gredin anonyme du Matin* se nommait Gabriel Randon, Jehan Rictus pour les dames... Ce fut René-Louis Doyon qui, bien plus tard, fit cette révélation⁷⁹⁹. Restait à comprendre la raison qui avait poussé Rictus à monter toute cette histoire. La réponse nous fut donnée par Philippe Oriol dans son incontournable *A propos de l'attentat Foyot*⁸⁰⁰. Elisabeth Kahn avait prêté une forte somme d'argent à Rictus en 1892 et, précisément, en ce début du mois d'avril 1894, celle-ci avait signifié à l'emprunteur qu'elle désirait rentrer dans ses fonds. Dans l'incapacité de s'exécuter, Rictus avait eu l'idée de faire patienter sa bienfaitrice en assouvissant une petite vengeance par procuration, via cet article, sans que cette dernière eût, semble-t-il, sollicité la moindre chose⁸⁰¹. La légende de la culpabilité de Marie-Paule Courbe courut longtemps encore. Ainsi, Ernest Raynaud, dans *En marge de la Mêlée symboliste*, était-il encore capable d'évoquer cette hypothèse en citant toutefois la suspecte par les initiales "*M.D.*"⁸⁰²; ce qui ne correspondait à rien, sauf s'il voulait ainsi la désigner sous les initiales de Marie Desbarres. Raynaud, commissaire de police, pourtant très bien placé à la préfecture, ne pouvait ignorer qu'il s'agissait d'un mauvais canular. Sans doute voulut-il adresser alors un dernier clin d'œil complice à Rachilde, l'éditrice de ses mémoires, jadis bafouée par un roman oublié qui s'intitulait *La Vierge-Réclame*. Quoi qu'il en fût, on ne mit jamais de nom sur l'auteur de l'attentat du restaurant Foyot.

Après le décès de Marie-Paule Courbe⁸⁰³, Pillard demeura dans le Midi, où il fit une carrière de journaliste. De 1896 à 1898, il dirigea *Le Tonnerre de Nice*, "*Journal local absolument indépendant*". Un article qu'il y fit paraître le 8 mai 1896 fut à l'origine d'une rencontre à l'épée contre Léon Garibaldi⁸⁰⁴, le directeur de *L'Eclaireur de Nice*, au cours de laquelle il fut blessé. En 1897, il fit un bref passage au *Franc-parleur*, un hebdomadaire socialiste d'Aix-en-Provence. A partir de 1898, on le retrouve aux commandes de *L'Aigle de Nice*, "*organe des idées réformistes et des revendications locales*", puis, plus tard de *L'Avenir d'Antibes*, où il appuya la réforme orthographique de Jean S. Barès⁸⁰⁵. En 1907, il adhéra à la Ligue

⁷⁹⁹ René-Louis Doyon, *Jehan Rictus devant lui-même*, p.42, La Connaissance, 1943.

⁸⁰⁰ Collection noire, Au Fourneau, 1993.

⁸⁰¹ Cf. Philippe Oriol, *op.cit.*, pp.20-21.

⁸⁰² *Op. cit.*, Le Mercure de France, 1936, p.131.

⁸⁰³ Un extrait du *Journal Officiel* du 3 janvier 1906 nous apprend que le tribunal de première instance de Nice en date du 9 novembre 1904, sur la requête de l'administration des domaines, avait ordonné la publication de la déshérence de la succession de Mme Paule Courbe, veuve de Parent-Desbarres, après la déclaration de vacance de ladite succession par un jugement du 2 juillet 1894. Rappelons que la déshérence implique qu'à défaut d'héritier, la succession est dévolue à l'Etat, tandis que la vacance n'est réclamée par personne, pas même par l'Etat. On peut se demander pourquoi l'Etat se réveillait si tard et on peut craindre que ni la mère, ni la sœur de Marie-Paule Courbe n'aient été averties de son décès. Il est, par conséquent, fort probable que Marie-Paule Courbe ait rompu avec celles-ci.

⁸⁰⁴ Joseph Jean Léon Garibaldi, né à Nice le 30 juin 1865 ; décédé à Nice le 23 décembre 1950. Officier de réserve, redoutable bretteur, il dirigea ce quotidien conservateur au moins jusqu'à la veille de la seconde Guerre Mondiale.

⁸⁰⁵ Grégory Haleux a retrouvé dans le n° du 11 mars 1906 de *L'Avenir d'Antibes* une apologie rédigée par Pillard de Jean S. Barès, un moment candidat radical-socialiste aux élections législatives, dans la circonscription de Sisteron.

internationale (sic) des libre-penseurs spiritualistes, dont le principal cheval de bataille était précisément la réforme de l'orthographe. En 1901, il dirigeait la Société des journaux du littoral, basée au Puadon, à Golfe-Juan. Parallèlement à ses activités journalistiques, Pillard s'adonna à des recherches archéologiques touchant les Celto-Ligures et les Phocéens sur la Côte d'Azur. Il rendit compte de ses travaux auprès de sociétés savantes, parfois en compagnie de l'abbé Léonce de Villeneuve⁸⁰⁶ qui travaillait avec lui sur des sujets similaires. Il fut même le délégué de l'Alliance Scientifique Universelle⁸⁰⁷ pour cette région, au moins durant l'année 1909. Cette société était alors étroitement liée à l'Alliance Spiritualiste de Jeanne Beauchamp, largement chapeautée par l'ésotériste Albert Jounet. Que Pillard ait côtoyé les milieux occultistes n'est pas pour nous étonner. Tout dans son comportement et dans sa façon d'écrire nous le laisse deviner. D'ailleurs, dans sa lettre adressée à Paul Claudel, il avouait avoir fréquenté Jules Bois :

« ...*Jules Bois que j'ai connu jadis lorsqu'il quitta " le sentier étroit où vous avez vu la lumière" pour la pente occulte qui mène aux ténèbres...* »⁸⁰⁸

Cette lettre du 30 juin 1914 était d'ailleurs fort curieuse. Il s'agissait d'une missive d'un admirateur, ou plutôt d'un futur admirateur, qui venait de découvrir la personne de Claudel, mais pas encore son œuvre. Il évoquait le numéro du 29 juin de *Comoedia* contenant une pièce complète de cet auteur, *L'Otage*, agrémenté, en première page, d'une photographie d'un Claudel, pourtant bardé de médailles, qui lui laissait deviner un personnage *grave et doux*. Il reprenait également certains propos de la lettre de Claudel qu'avait publiée *Le Temps* du 28 juin⁸⁰⁹ pour justifier de l'envoi de sa *lettre cardinalice*, dont le *prix* [était] *d'avoir obéi à une impulsion supérieure pour prémunir* [Claudel] *de tant de basses réprobations*. Dans la suite de son propos, on comprenait qu'il visait Max Nordau qui n'avait pas été tendre avec l'œuvre de Paul Claudel dans *Paris-Journal* du 28 juin 1914. Mais comme cette lettre était confuse ! Elle trahissait un esprit bien peu équilibré. Elle se terminait par cette prière :

« ...*Mais je vous prie de ne livrer mon humble hommage à aucune publicité et de la réserver en communication très lente à ceux de vos proches qui doivent vous aimer beaucoup et vous comprendre un peu...* »

On se demande bien à qui Claudel aurait pu dévoiler ce genre de courrier, auquel il n'a probablement pas donné de réponse. Il lui avait été envoyé sur un papier à en-tête du journal *Le Monte-Carlo*, un hebdomadaire situé à Beausoleil. En 1926/1927, Pillard dirigeait un autre périodique publié dans cette ville : *Cocorico*. Durant la Première Guerre mondiale, il fut mobilisé. Mais, vu son âge, il servit plutôt au théâtre aux armées. Ainsi, *Le Gaulois* du 25 juillet 1915 nous apprenait qu'il avait organisé dans les environs de Toul un concert au profit de la Croix-Rouge ainsi qu'un petit spectacle pour lequel il avait composé une *saynète patriotique en vers*, intitulée *Le Songe d'une nuit d'été en Meurthe-et-Moselle*. Le 27 janvier 1900, il avait épousé à Vallauris Honorée Joséphine Carle, divorcée depuis peu d'un capitaine au long cours, dont elle était l'aînée de dix ans. Nous ignorons si celle-ci lui survécut et, malgré nos recherches opiniâtres, nous n'avons jamais pu suivre la trace de Louis Pillard au-

⁸⁰⁶ Léonce de Villeneuve (1858-1946). D'origine bretonne, ce prêtre archéologue et paléontologue fut directeur du Musée d'anthropologie de Monaco et auteur sous le pseudonyme de Pierre d'Alban d'un roman historique, *Le Secret du vallon d'Enfer* (Tours, A. Mame et fils, 1900).

⁸⁰⁷ Créée en 1877 par l'orientaliste Léon de Rosny que Pillard devait connaître depuis ses études à l'Ecole des Langues Orientales.

⁸⁰⁸ Lettre de Pillard d'Arkaï à Paul Claudel du 30 juin 1914, Fonds Paul Claudel au Centre Jacques-Petit, Université de Franche-Comté.

⁸⁰⁹ Lettre d'une clarté remarquable au demeurant. Pour la petite histoire, celle-ci sera, en partie, pillée, dix ans plus tard, par Henri Massis dans *Jugements I*, Plon, 1923, p. 271.

delà du 12 mai 1928, date à laquelle il aurait vendu les papiers de Marie-Paule Courbe à Pierre Borel, selon ce dernier. Depuis le début de cette étude, nous avons débusqué plus d'une forgerie de Pierre Borel, mais, après avoir séjourné en compagnie de ce Pillard d'Arkaï, qui avait débuté dans l'exercice de la calomnie avec *Les Fleurs du Dom****, nous nous sommes demandé si celui-ci n'aurait pas été capable de falsifier tout ou partie des papiers de feu sa compagne afin de mieux les vendre. Il est certain que Borel ne récupéra qu'une partie des papiers de Marie-Paule Courbe. Apparaissent encore parfois, au compte-gouttes, dans les salles des ventes, des photographies dénudées d'elle. D'où sortent-elles ? Que sont devenus, par exemple, ses bustes ? Où trouver les autres courriers qu'elle dut forcément recevoir ? La bonne nouvelle pour les chercheurs futurs est qu'il y a encore des archives enfouies dans quelque lieu oublié. En 1988, nous avions contacté, à Biot, la fille de Pierre Borel qui nous avait laconiquement répondu qu'elle n'avait aucun papier de son père et que L. Musset, le collaborateur de ce dernier "*habit[ait] maintenant au cimetière de Caucade*"⁸¹⁰, (*sic*). Il est temps, pour nous, de quitter celle que nous n'avons pas voulu désigner jusqu'ici par le nom que la postérité avait choisi de retenir, Gisèle d'Estoc. Rappelons qu'à la fin du XXe siècle, son personnage fut incarné par l'actrice Miou-Miou dans le film *Guy de Maupassant* réalisé par Michel Drach en 1982. Plus récemment, durant l'année 2002, nous entretenimes une abondante correspondance avec Henri Harismendy, professeur de philosophie à Bordeaux, tombé littéralement amoureux du personnage de Gisèle d'Estoc. Celui-ci en fit l'héroïne d'un roman envoûtant encore non édité à ce jour. Nous lui avons promis, à l'époque, de ne rien publier sur cette maupassante tant que son roman n'aurait pas vu le jour. Mais, le silence se fit autour de ce projet et Nicole Cadène vint nous trouver alors qu'elle travaillait sur Marie-Edmée Pau. Dès lors, il fallut bien réveiller la belle endormie. Ainsi, de Pierre Borel à Mélanie Hawthorne, en passant par Henri Harismendy et ce mystérieux professeur Mac Culloch d'Edimbourg - le premier à avoir déniché la véritable date de naissance de la sculptrice⁸¹¹ -, jusqu'aux présents travaux ici présentés, Gisèle d'Estoc aura-t-elle pu livrer un peu de son mystère. Pour notre part, il nous plaira encore longtemps d'arpenter les rues de Nancy, la majestueuse, afin d'y surprendre quelque reflet oublié de cette Maupassante.

FIN
Juin 2014

⁸¹⁰ Lettre du 1^{er} mars 1988.

⁸¹¹ Lettre du 17 mai 1983 de M. Mac Culloch à M. le conservateur du Musée de Toul, archives du Musée de Toul. Mais rendons justice à Mélanie Hawthorne qui fut la première à publier cette information dans la revue *Histoires Littéraires*, n°16 (octobre-décembre 2003).

Bibliographie

Œuvres de Marie-Paule Courbe éditées en volume

La Revue Caudine, Paris, 2 et 4, rue Caroline, n°1 : novembre 1887

Les Gloires Malsaines - La Vierge-Réclame, par G. d'Estoc, Paris, Librairie Richelieu, 1887

Noir sur Blanc, récits lorrains, par Gyz-El, Nancy, imprimerie A. Voirin, 1887

Psychologie de Jeanne d'Arc, par G. d'Estoc, Paris, J. Strauss, 1891

Sources

Archives

- Archives Nationales

Répertoire notaire Duplan (RE/LIX/19) – 21 janvier 1876, inventaire après décès : 726

- BnF

(Département des manuscrits)

Fonds Cazals – Nafr 13152

Fonds Rictus

Journal Nafr 16098

- Base Léonore, archives de la Légion d'honneur

- Archives numérisées de Paris

Registres des naissances

Registres des mariages

Registres des décès

Tables décennales

- Archives de la Préfecture de police de Paris

Dossier DB/58

- Archives départementales du Rhône

Registres de recensement de Sain-Lager

Registres des décès de Sain-Lager

Tables décennales de Sain-Lager

- Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle

Série E : seigneuries, familles, notaires

Sous –série E : état-civil

Registres des naissances

Registres des mariages

Registres des décès

Tables décennales

Série J : documents entrés par voie extraordinaire

Sous-série 1 J : pièces isolées et petit fonds

1 J 70 : Chatelain

Série T : instruction publique, sciences et arts

Sous série 14 T : maison de Jeanne d'Arc à Domremy, registres des visiteurs

Cote : 14ETP55 : *l'École municipale de dessin et de peinture* de Nancy pour l'année 1864/1865

- Archives municipales de Nancy

Série F : population, économie sociale, statistique

Sous-série F1 : Registres de population

- Archives en ligne de l'École polytechnique

& Archives Nationales, Ministère des Travaux Publics, Ingénieurs des Ponts-et-Chaussées (1748-1932),

Inventaire-index par Marthe Felletin, complété par Martine Hilaire, 1993-2008.

- Centre Jacques-Petit, Université de Franche-Comté

Fonds Paul Claudel

- Archives du château des Ravatys (Sain-Lager, Rhône)

Courrier divers adressé à Mathilde Courbe et à Auguste Solet

Diverses photographies de la famille Courbe/ Solet

- Archives privées

Nicole Cadène

Jean-Paul Goujon

Jean-Jacques Lefrère

Gilles Picq

Trudie A. Zabrana

- Archives du British Museum

- Jasper Cultural & Historical Centre de Maple Creek (Canada)

- Musée d'art et d'histoire du Judaïsme

- Bibliothèque Marguerite Durand

- Sites internet

Old Hollywood

<http://oldhollywood.tumblr.com/>

Swordswomen of the Silver Screen

<http://bswordswomen.runboard.com/>

Theatreinchicago

<http://www.theatreinchicago.com/>

jstor

<http://www.jstor.org/>

Maupassantiana

<http://www.maupassantiana.fr/>

Facteurs et Marchands de Musique de l'Est de la France

<http://facteursetmarchandsdemusique.blogspot.fr/>

Les Commérages de Tybalt

tybalt.pagesperso-orange.fr/

Le judaïsme d'Alsace et de Lorraine

<http://judaisme.sdv.fr/index.htm>.

Bibliographie sur Marie-Paule Courbe

ARTINIAN, *Maupassant and Gisèle d'Estoc, a warning*, *Modern language notes*, vol. 76, n° 4, avril 1952, p. 251-253.

AURIANT, *Les confidences « inédites » de Mlle X... ; dite Gisèle d'Estoc* in *Auriant : Fragments*, édition de la Nouvelle Revue de Belgique, Bruxelles, 1942

BOREL Pierre, *L'inconnue masquée*, *Paris Soir* du 28 mai 1939

BOREL Pierre, *Le Cahier d'Amour, confidences inédites par Une adoratrice de Maupassant*, *Les Œuvres libres*, n°216, juin 1939, pp. 71-100

BOREL Pierre, *Défense de « Gisèle d'Estoc*, *L'Œuvre* du 6 août 1939

BOREL Pierre, AURIANT, DEFFOUX Léon, *Petite histoire littéraire et anecdotes. A propos de Mlle X... dite Gisèle d'Estoc*, *Le Mercure de France* du 15 août 1939, pp. 240-247

BOREL Pierre, *Maupassant et l'androgynie*, Paris, éditions du livre moderne, 1944

BOREL Pierre, *Le vrai Maupassant*, Pierre Cailler, Genève, 1951

- BOREL Pierre, *Une amoureuse inconnue de Maupassant*, Les Œuvres Libres, n°151, décembre 1958, pp. 121-144
- BOREL Pierre, *Guy de Maupassant et Gisèle d'Estoc*, Les Œuvres Libres, n°195, août 1962, pp.137-180
- CADENE Nicole, *Mon énigme éternel*, Presses universitaires de Provence, 2012
- CARDON Patrick, notes et présentation des *Fellatores* de Paul Devaux et de *La Vierge-Réclame*, Bibliothèque GayKitschCamp, 2011
- DEFFOUX Léon, *Notes*, *Figaro* du 26 août 1939.
- DOUCHIN Jacques Louis, *La vie érotique de Maupassant*, Suger, 1986.
- DOUCHIN Jacques Louis, *L'androgynie et le faune*, préface au *Cahier d'amour* de Gisèle d'Estoc, Arléa, 1995.
- FINN Mickael, « Rachilde, une décadente dans un réseau de bas-bleus », @analyses Dossiers, Femmes de lettres, 2008-08-08
<http://www.revue-analyses.org/document.php?id=1139>
- Gisèle d'Estoc, la scandaleuse nancéienne* in *Passions Grand-Est*, n° 10, nov-déc. 2000, p. 67.
- GRENIER Alexandre, présentation de Guy de Maupassant, *A la Feuille de Rose, maison turque*, suivi de la correspondance de l'auteur avec Gisèle d'Estoc et Marie Bashkirtseff et de quelques poèmes libres, Encre, 1984
- HAWTHORNE Melanie *Rachilde and French Women authorsihp. From Decadence to modernism*, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 2001.
- HAWTHORNE Melanie, *De nouveau du nouveau sur Gisèle d'Estoc*, *Histoires littéraires* n°16, octobre-novembre-décembre 2003
- HAWTHORNE Melanie, *Finding the Woman who did not exist. The Curious life of Gisèle d'Estoc*, University of Nebraska Press, 2013
- JOHNSTON, Marlo, *Guy de Maupassant*, Fayard, 2012
- LANERY D'ARC, Pierre, *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc. Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc*, Paris, librairie Techener, 1894
- LANOUX Armand, *Maupassant, le Bel-Ami*, Fayard, 1967, Grasset 1979, Le Livre de poche, 1983
- ORIOU Philippe, *A propos de l'attentat Foyot*, le Fourneau, 1993
- PICQ Gilles, *Laurent Tailhade ou de la provocation considérée comme un art de vivre*, Maisonneuve et Larose, 2001
- PICQ Gilles, *On destocke Gisèle, ou comment donner de la chair à un ectoplasme*, les à-côtés du siècle, premier colloque des Invalides, 7 novembre 1997, Tusson, Du Lérot, 1998
- PICQ Gilles, *Pillard d'Arkaï, bandit des terres* in Léo d'Arkaï, *Il****, Cynthia 3000, 2006
- PICQ Gilles, *Et encore du nouveau sur Gisèle d'Estoc*, *Histoires littéraires*, n° 17, janvier-février-mars 2004
- RACHILDE, *Madame Adonis*, Paris, E. Monnier, 1888, 296 p. Réédition, J. Ferenczi et fils, 241 p., Paris, 1929
- SCHIL Julien, *J. Mathilde Courbe*, in *Almanach du Beaujolais* 1939, Des éditions du Cuvier, Jean Guillermet, Villefranche-en-Beaujolais
- SUFFEL Jacques, *Maupassant/ Œuvres complètes, Correspondance*, Edito-service SA, Genève, 1973

Contextualisation

- Histoire de l'art

- BENEZIT E., *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, nouvelle édition, librairie Gründ, 1951
- CADENE Nicole, *Elise Voïart, une femme de lettres romantique, de la lumière à l'ombre*, in *Femmes des Lumières et de l'ombre. Un premier féminisme (1774-1830)*, Orléans, 2011
- CLAUDE Henri, *Friant*, Serge Domini éditeur, 2012
- DURAND-GREVILLE Emile, *Entretiens de Jean- Jacques Henner*. Notes prises par Emile Durand-Gréville, d'après ses conversations avec Jean- Jacques Henner (1878-1888), A. Lemerre
- HARCOS Ladislav, *Peintres et graveurs lorrains 1833-1980*, Harcos, 1991
- JAMOT Paul et WILDENSTEIN Georges, *Manet*, Les Beaux-Arts, Edition d'études et de documents, Paris, 1932
- JOUIN Henry, *La sculpture au Salon de 1874*, Plon, 1875
- LAMI Stanislas, *dictionnaire des sculpteurs de l'école française au 19e siècle*, Champion, 1914-1921
- LE FUSTEC Jean, *Les académies de femmes*, Le Magasin pittoresque pp.134-136.
- LEVEQUE Mathilde, *Elise Voïart, petit écrivain modèle*, in *Cahiers séguriens*, 9 (2010), pp.64-71.
- MUSEE CHAPU, *guide du musée*, Le Mée-sur-Seine
- POUILLON François, *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Editions Karthala, 2008
- ROUJON Henry (sous la direction de), *Henner*, collection Les Peintres Illustres, Paris, Pierre Lafitte et Cie, s.d.
- TABARANT Adolphe, *Manet et ses œuvres*, Gallimard, 1947
- THOMAS Odile, *Catalogue des dessins du fonds d'atelier d'Emile Friant (1863-1932)*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art, Université de Nancy II, 2001-2002
- THOMAS Valérie, *Le Musée de l'Ecole de Nancy, œuvres choisies*, Somogy éditions d'art, 2009
- VIRMAITRE Charles, *Paris-Palette*, Savine, 1888

Master Paintings of the World, edited by Dupont Vicars, The White City Art Co, Chicago, 1902

Musée national du Louvre, *Catalogue des pastels*, Paris, Musées nationaux, 1930

Catalogues d'exposition

GRILLOT C., THIERY E, *le catalogue pour rire"*, *Exposition de 1868. Le Salon de Nancy*, Nancy, Veuve Raybois, 1868

Paris Salon 1882

Catalogue de l'exposition internationale de Blanc et Noir, 1ère année, 1885, Au Palais du Louvre, texte par François Bournand, Paris, E. Bernard et Cie, imp. éd., 71, rue Lacondamine, 1885.

Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants, exposés au palais des Champs-Élysées, années 1869, 1870, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1881, 1882, 1885, 1886, 1887, 1888, 1889

- Histoire littéraire, histoire du journalisme

AJALBERT Jean, *Mémoires en vrac*, Albin Michel, 1938
 AURIANT, *Les Lionnes du Second Empire*, Gallimard, 1935
 BAJU Anatole, *L'Ecole décadente*, Vanier, 1887
 BAJU Anatole, *L'Anarchie littéraire*, Vanier, 1892
 BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GUIRAL Pierre, TERROU Fernand, *Histoire générale de la presse française*, tomes 2 & 3, PUF, 1969 & 1972
 BIENVENU Jacques, *Le canular du Corbeau*, in *Histoires Littéraires*, N°4, octobre-décembre 2000
 BOURRELIER Paul-Henri, *La Revue Blanche*, Fayard, 2007
 CARRE Albert, *Souvenirs de théâtre*, Plon, 1950
 DUPRILOT Jacques, *Gay et Doucé, éditeurs sous le manteau (1877-1882)*, éditions Astarté, 1998
 FENEON Félix, ADAM Paul, METENIER Oscar et MOREAS Jean, *Le Petit Bottin des lettres et des Arts*, chez E. Giraud, Paris, 18, rue Drouot, 1886
 FORT Paul, *Mes Mémoires – Toute la vie d'un poète : 1872-1944*, Flammarion, 1944,
 GHEUSI P.-B., *Cinquante Ans de Paris*, tome 2, *Leurs Femmes*, Plon, 1940
 GONCOURT, Edmond de, *Journal*, tome III, collection Bouquins, Robert Laffont, 1989
 GOUJON Jean-Paul et LEFRERE Jean-Jacques, *Deux malchanceux de la littérature fin de siècle : Jean Larocque et Léon Genonceaux*, de Du Lérot, 1994
 MASSIS Henri, *Jugements I*, Plon, 1923
 LUGAN Mikaël, *Le Poète et la Chate* [sic], in *Le Frisson esthétique*, n°10
 MERMET Emile, *Annuaire de la Presse*, Paris, chez l'auteur, 1886
 PELLISSIER Pierre, *Emile de Girardin, prince de la presse*, Denoël, 1985
 PIA Pascal, *Les Livres de l'Enfer*, Fayard, 1998
 RAYNAUD Ernest, *La Mêlée symboliste*, La Renaissance du livre, 1920
 RAYNAUD Ernest, *En marge de la Mêlée symboliste*, Le Mercure de France, 1936
 RETTE Adolphe, *Au Pays des lys noirs, Souvenirs de jeunesse et d'âge mûr*, Paris, Pierre Téqui, 1913
 RICHARD Noël, *Le Mouvement Décadent*, Nizet, 1968

- Mœurs fin-de-siècle

ANGENOT Marc, *Topographie du socialisme français 1889-1890*, nouvelle édition corrigée, Discours social, 2006, volume XXV
 ARGIS Henri d', *Sodome*, A. Piaget, 1888
 BARD Christine, *Le « DB58 » aux Archives de la Préfecture de Police*, *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 08 février 2005. URL : <http://clio.revues.org/258> ; DOI : 10.4000/clio.258
 BAZIN Hervé, *L'Histoire des vaccinations*, J. Libbey Eurotext, Montrouge, 2008
 BEATTY-KINGSTON William, *A Journalist's Jottings*, London, Chapman and Hall, 1890
 CHARDANS Jean-Louis, *Dictionnaire des Trucs*, J.-J. Pauvert, 1960
 CHAUVEAU Philippe, *Les Théâtres parisiens disparus*, édition de l'Amandier/Théâtre, 1999
 COURET Emile, *Le Pavillon des Princes – Histoire complète de la prison politique de Sainte-Pélagie*, E. Flammarion, 1891
 DELAUNAY Dr Gaétan, *Histoire naturelle du dévot*, Paris Strauss, 1880
 DELSOL Maurice, *Paris-Cythère, études de mœurs parisiennes*, imprimerie de la France artistique et industrielle, Paris, s.d. (1893)

DELVAU Alfred, *Dictionnaire de la langue verte*, C. Marpon et E. Flammarion, 1883
 DES ETRIVIERES Jehan (ASTIE DE VALSAYRE), *Les Amazones du Siècle*, Paris, s.n., 1882
 DUTEL Jean-Pierre, *Bibliographie des ouvrages érotiques*, 2001, Chez l'auteur, 16, rue Jacques-Callot, 75006 Paris
 GLADIATEUR II, *Le Cirque Fernando*, Paris, imprimerie Paul Libéral et compagnie, 1875
 HOUBRE Gabrielle (présenté par), *Le Livre des Courtisanes*, archives secrètes de la police des mœurs, Tallandier, 2006
 KLEJMAN Laurence, ROCHEFORT Laurence, *L'Égalité en marche, le féminisme sous la Troisième république*, éditions des femmes, 1989
 LAJOYE Raoul, *La Femme politique*, Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel éditeurs, 1891
 LEPAGE Auguste, *Les cafés artistiques et littéraires*, Paris, Martin Boursin, 1882
 LYONNET Henry, *Dictionnaire des comédiens français (ceux d'hier)*, Bibliothèque de la Revue Universelle Internationale Illustrée, Genève, s.d. (1912)
 MAITRON Jean (sous la direction de), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Editions ouvrières.
 MARTINIEN A., *Guerre de 1870-1871 – Etat nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la deuxième partie de la campagne (du 15 septembre au 12 février 1871)*, Paris, Henri Charles-Lavauzelle, 1906
 PESSIS Jacques et CREPINEAU Jacques, *Les Folies-Bergère*, Fixot, 1990
 SAINT-ALBIN (de) Albert, *À travers les salles d'armes*, Paris, Librairie illustrée, (s. d.)
 SAINT-ALBIN (de) Albert, *Les Sports à Paris*, Librairie Moderne, 1889
 SCHIRMACHER Kaethe, *Le Féminisme*, Armand Colin et Cie, 1898
 VANLOO Albert, in *Sur le plateau, souvenirs d'un librettiste*, Paris, P. Ollendorff, 1913
 VAUX de Charles-Maurice, *Écuyers et écuyères, histoire des cirques d'Europe (1680-1891)* avec une étude sur l'équitation savante par Maxime Gaussen, préface par Henri Meilhac, introduction par Victor Franconi. J. Rothschild Paris, 1893
 VIRMAITRE Charles, *Paris-Impur*, Paris, Camille Dalou, 1891

Les Anarchistes, dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone, Les éditions de l'Atelier, 2014

Dictionnaire universel des créatrices, sous la direction de Béatrice Didier, Antoinette Fouque et Mireille Calle-Gruber, *des femmes*, 2013

- Approche par relations

ADAM Paul, *Le Mystère des Foules*, P. Ollendorff, 1895
 ARKAI, Léo d', *Les Fleurs du Dom****, A. Voirin, Nancy, 1887
 ARKAI, Léo d', *Expiation*, Nancy, Paris, imprimerie Eugène Hamelin, 1887
 ARKAI, Léo d', *II****, Paris, Léon Vanier, 1888
 AURIANT, *La véritable histoire de "Nana"*, Paris, Mercure de France, Bruxelles, éditions N.R.B., 1942
 BALDICK Robert, *La Vie de J.-K. Huysmans*, Denoël, 1958
 BEAUFILS Christophe, *Joséphin Péladan*, Jérôme Millon, 1993
 BOSSUT Nicole, *Bias Parent curé Jacobin, agent national du district de Clamecy en l'an II*, Annales historiques de la Révolution française, no 274, 1988
 BOTTEREL Catherine, *L'inversion des sexes dans quelques textes de Maupassant*, in Bulletin Flaubert-Maupassant, n°5, 1997

BRABOIS de Olivier, *Gyp Comtesse de Mirabeau Martel*, Publibook, 2007

BROCHE François, *Maurice Barrès*, Lattès, 1987

CHASTEL Guy, J.-K. *Huysmans et ses amis*, Grasset, 1957

COUTURIAU Paul, *Séverine l'insurgée*, Édition du Rocher, 2001

CURINIER, C.-E. (sous la direction de), *Dictionnaire national des contemporains*, Paris, Office général d'édition de librairie et d'imprimerie [1899]-1919

DAHAN Philippe, *Guy de Maupassant et les femmes*, Editions Bertout – La mémoire normande, 1996

DAUPHINE Claude, *Rachilde femme de lettres 1900*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1985

DAUPHINE Claude, *Rachilde*, Mercure de France, 1991

DEFFOUX Léon, *Mort d'un ami de J.-K. Huysmans : Ludovic de Francmesnil*, *Bulletin Société J.F. Huysmans*, octobre 1930, n°4 (3^e année)

DE LA BIGNE Yolaine, *Valtesse de la Bigne ou le pouvoir de la volupté*, Perrin, 1999

DESCHANEL Emile *Les courtisanes grecques*, préface de Jules Janin, Michel Lévy frères, 1855

DESCHANEL Emile, *Les Conférences à Paris et en France*, Paris, Pagnerre, 1870

DEVAUX Paul, *Un coin de l'Eden*, Paris, Librairie théâtrale, 1885

DOYON René-Louis, *Jehan Rictus devant lui-même*, La Connaissance, 1943

DUBUT DE LAFOREST Jean-Louis, *Le Gaga*, Dentu, 1885

DUCLERT Vincent, *Alfred Dreyfus : L'honneur d'un patriote*, Fayard 2006

DULAU Alexandra Viorica, *Maupassant et l'Androgyne*, in *Annales Universitatis Apulensis. Series Philologica*, n°5, 2004, p.53-60

FAYT René, *Un témoin oublié : Hector France*, in *Histoires littéraires*, N° 11 (juillet-août-septembre 2002)

FINN Michael R., *Rachilde- Maurice Barrès, correspondance inédite*, Brest, 2002, centre d'étude des correspondances et journaux intimes

FINN Michael R., *Hysteria, Hypnotism, the Spirits, and Pornography: Fin-de-Siècle Cultural Discourses in the Decadent Rachilde*. Newark, NJ: University of Delaware Press, 2009

FINN Michael R., «*Rachilde : Une décadente dans un réseau de bas-bleus*», @analyses [En ligne], Dossiers, Femmes de lettres, mis à jour le : 08/08/2008, URL : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1139>.

GALERANT Germain, *Les Roses sadiques de Maupassant*, Editions Bertout « La Mémoire Normande », Luneray, 1992

GEFEN Gérard, *Augusta Holmès l'outrancière*, Belfond, 1987

GYP, *Le Raté*, Calmann Lévy, 1891

GYP, *Mémoires d'une petite fille*, in *La Revue des Deux Mondes* à partir du 1^{er} août 1928

HAWTHORNE Melanie, *Rachilde and French Women's authorship : from decadence to modernism*, University of Nebraska Press, 2001

JAMATI Paul, *André Spire*, Poètes d'aujourd'hui. n° 84, Seghers, 1962

Lettres à Gustave et Rachel Kahn -1886-1934 édition établie, présentée et annotée par Richard Shryock, Nizet, 1996

LAMBERT Eutrope, *Marie de Valsayre, étude biographique*, Evreux, Herrissey, 1865

LE GARREC Evelyne, *Séverine, une rebelle*, Seuil, 1982

LECACHE Bernard *Séverine*, Gallimard 1930

LECOMTE DU NOUY Hermine et AMIC Henri, *En regardant passer la vie*, Paris, Ollendorff, 1903

LEFRERE Jean-Jacques et ORIOL Philippe, *Le Journal inédit de Louis Pilate de Brinn-Gaubast*, Horay, 1997

LEFRERE Jean-Jacques, *Les saisons littéraires de Rodolphe Darzens*, Fayard, 1998

LUCBERT Françoise et SHRYOCK Richard (sous la direction de), *Gustave Kahn un écrivain engagé*, Presses Universitaires de Rennes, 2013

LUMBROSO Albert, *Souvenirs sur Maupassant, sa dernière maladie, sa mort : avec des lettres inédites communiquées par Madame Laure de Maupassant, et des notes recueillies parmi les amis et les médecins de l'écrivain*, Bocca frères, Rome, 1905

MAUPASSANT, Guy de, *Œuvres poétiques complètes, Des vers et autres poèmes*, textes établis, présentés et annotés par Emmanuel Vincent, PURH, 2001

MENDES Catulle, *La Légende du Parnasse contemporain*, Bruxelles, Auguste Brancart éditeur, 1884

NORMANDY Georges, *La Fin de Maupassant*, Albin Michel, 1927

PAU Marie-Edmée, *L'Histoire de notre petite soeur Jeanne d'Arc dédiée aux enfants de la Lorraine*, E. Plon, 1874

PEYREBRUNE (de) Georges, *Une Décadente*, Paris, Frinzine, 1886

PILLARD D'ARKAI, *Pélagie la Sainte*, édité par le journal *La France*, 1889

PINCHON Pierre, *Jean Dolent et son œuvre (1835-1909). Ecrivain, critique d'art et collectionneur*, thèse de doctorat sous la direction d'Eric Darragon, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2007

RACHILDE, *Le Mordu*, Paris, F. Brossier, 1889

RENARD Jules, *Correspondance – 1864-1910*, Flammarion, 1954

SAINT-GEORGES DE BOUHELIER, *Le Printemps d'une génération*, Nagel, 1946

SHRYOCK Richard, *Lettres à Gustave et Rachel Kahn (1886-1934)*, édition établie, présentée et annotée par Richard Schryock, Librairie Nizet, 1996

SILVERMAN Willa Z., *Gyp, la dernière des Mirabeau*, Perrin, 1998

SOCARD Jean-Paul Socard, Georges de Peyrebrune, itinéraire d'une femme de lettres, du Périgord à Paris, ΔRKΔ/ Jean-Paul Socard, Périgueux, 2011

SOLO, *Plus de 5000 dessinateurs de presse et 600 supports*, Aedis, 2004

TAILHADE Laurent, *Lettres à sa mère*, Van den Berg et Enlart, 1926

TASSART François, *Souvenirs sur Guy de Maupassant par François son valet de chambre*, première édition, Plon, 1911, réédition Editions du Mot Passant, Villeurbanne, 2007

TASSART François, *Nouveaux souvenirs intimes sur Guy de Maupassant*, A.G. Nizet, 1962

THUILLIER Guy, *Parent l'aîné et le Journal de la Nièvre en l'an VI*, Mémoires de la société académique du Nivernais, tome 54, 1967

TREICH Léon (sous la direction de), *Almanach des lettres françaises et étrangères*, Editions Georges Crès & Cie, 1924

Archives de la Société des collectionneurs d'ex-libris et de reliures historiques, volumes 11-12, 1904

Figures Contemporaines, tirées de l'*Album Mariani*, premier volume, E. Flammarion, 1894.

Organographes du Cymbalum pataphysicum, n°19-20, 4 avril 1983

Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle. Recueil de pièces facétieuses, scatologiques, piquantes, pantagruéliques, gaillardes et satyriques des meilleurs auteurs contemporains, poètes, romanciers, journalistes etc., suivi du "Nouveau Parnasse satyrique"..., A Bruxelles, (Kistemaeckers), 1881

- Histoire locale

CARCY de Frédéric, *Mémoires*, Editions Serpenoise, 1979

COURBE Charles, *Les Rues de Nancy du XVI^e siècle à nos jours*, Nancy, Imprimerie Lorraine, 1885-1886

Croix Rouge Française : *Rapport sur le fonctionnement du comité de Villefranche*, 1920

DEBIZE Christian, *La Photographie à Nancy au XIX^e siècle*, thèse de doctorat, Nancy, Marc et fils, 1982

Etrennes Nancéiennes, 4^e année, 1887, Nancy

GARRIER Gilbert, *Les Ravatys : château Chardonnay en Beaujolais*, in *Revue des Cénologues*, N°147, avril 2013

JACQUES Daniel, *Les Poètes de l'École de Nancy*, Une Page à l'autre, Ludres, 1999

LEPAGE Henri, *Histoire de Nancy: ville vieille et ville-neuve*, Nancy, 1838

Musée de Toul, historique, règlement et catalogue, Toul, Em. Thiébaud éditeur, 1909, 2^e édition

LEPAGE Henri, *Annuaire administratif, statistique, historique, judiciaire et commercial de la Meurthe*, Nancy, N. Grosjean, 1866

MARINGER Hippolyte , BERNHEIM Hippolyte, ROHMER Joseph Rohmer et SCHMITT Joseph, *Victor Parisot (1811-1895)*, discours, Berger-Levrault, 1895

PFISTER Chr., *Histoire de Nancy*, tome 2 par Berger-Levrault et Cie éditeurs, 1909

SAGNARD Pierre, *Le domaine des Ravatys, 1861-1937, histoire d'une propriété en Beaujolais*, mémoire de maîtrise sous la direction de Pierre Garrier, Université Lumière Lyon II

TEICHMANN Henri, *Nancy-salon*, préface de Maurice Barrès, Nancy, imprimerie de G. Crépin-Leblond, 1888

Annuaire de Nancy et du département, Nancy, Paul Sordoillet, 1893